



HAL
open science

Enquête sur une éthique du rythme : analyse sociologique et pragmatiste de la diffusion du slow

Mireille Diestchy

► To cite this version:

Mireille Diestchy. Enquête sur une éthique du rythme : analyse sociologique et pragmatiste de la diffusion du slow. Sociologie. Télécom ParisTech, 2016. Français. NNT : 2016ENST0030 . tel-01661541

HAL Id: tel-01661541

<https://pastel.hal.science/tel-01661541>

Submitted on 12 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Doctorat ParisTech

THÈSE

pour obtenir le grade de docteur délivré par

Télécom ParisTech

Spécialité “Sociologie ”

présentée et soutenue publiquement par

Mireille Diestchy

le 6 juin 2016

Enquête sur une éthique du rythme. Analyse sociologique et pragmatiste de la diffusion du *slow*.

Directrice de thèse : **Brigitte Munier, Maîtresse de conférence HDR, Télécom ParisTech**

Jury

Monsieur Bernard Valade
Monsieur Jean-Michel Morin
Monsieur Patrick Watier
Monsieur Gilles Ferréol

Professeur émérite, Université Paris Descartes
Maitre de conférence HDR, Université Paris Descartes
Professeur, Université de Strasbourg
Professeur, Université de Franche-Comté

Rapporteur
Rapporteur
Examineur
Examineur

T
H
È
S
E

Télécom ParisTech

école de l'Institut Mines Télécom – membre de ParisTech

46, rue Barrault – 75634 Paris Cedex 13 – Tél. + 33 (0)1 45 81 77 77 – www.telecom-paristech.fr

Un grand merci,

*À Brigitte Munier, ma directrice de thèse, pour son exigence, son soutien et sa gentillesse,
À PSA Peugeot Citroën, Laetitia Ricci et Virgile Charton pour m'avoir donné
l'opportunité de réaliser ce travail de thèse.*

*À tous les membres du Schnaeckele pour leur accueil et leur enthousiasme,
ainsi qu'à toutes les personnes rencontrées durant ce doctorat
qui ont accepté d'échanger avec moi.*

*À Anne-Sophie Lamine pour nos fructueux échanges,
À Sandrine, mon binôme de thèse, avec qui j'ai pu partager les joies et les découragements.*

*À ma famille,
À Andrée et Valentin, Vincent et Véronique merci d'être toujours là pour me soutenir,
À mes sœurs, Juliette et son kit de survie de fin de thèse, Marion et nos merveilleux étés,
À mes frères, Nils et Paul, grandir aux côtés d'une doctorante, quelle affaire !
À mes incroyables beaux parents et belles sœurs, Denise, Christian, Camille et Julie
À ma famille parisienne pour son si chaleureux et indéfectible accueil.*

*À mes amis,
D'Arras à Marseille, en passant par Kehl,
Les Parisiens et les Strasbourgeois,
Pour leur exceptionnelle et si essentielle amitié.*

À Maxime

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1 : ENQUETER SUR LE SLOW.....	5
<i>Introduction.....</i>	5
A. L'ASSOCIATION <i>SLOW FOOD</i>	6
1. <i>Présentation de l'association internationale</i>	6
2. <i>Une observation participante au Schnaেকে</i>	17
B. LE SLOW AU-DELA L'ALIMENTATION.....	26
1. <i>La diffusion de la terminologie slow</i>	26
2. <i>A la rencontre des acteurs du slow</i>	33
C. POUR UNE DEFINITION DU SLOW.....	44
1. <i>Le slow au-delà l'aspiration à la lenteur</i>	44
2. <i>Une notion floue et polysémique</i>	49
<i>Conclusion du premier chapitre : vers une approche pragmatiste des valeurs...</i>	52
CHAPITRE 2 : UNE APPROCHE PRAGMATISTE DES VALEURS.....	53
<i>Introduction.....</i>	53
A. PRAGMATISMES.....	55
1. <i>Divergences</i>	55
2. <i>Convergences</i>	67
B. DE LA SOCIOLOGIE DES VALEURS A L'APPROCHE PRAGMATISTE DES VALUATIONS.....	74
1. <i>La sociologie et les valeurs</i>	74
2. <i>Les apports de la théorie de la valuation</i>	83
C. AUX SOURCES DE L'ENQUETE : L'EXPERIENCE D'UN TROUBLE.....	98
1. <i>Du trouble à l'enquête</i>	98
2. <i>Enquêter au quotidien</i>	109
<i>Conclusion du second chapitre : vers une étude de la portée critique des valuations.....</i>	117
CHAPITRE 3 : LA PORTEE POLITIQUE DES VALUATIONS.....	119
<i>Introduction.....</i>	119
A. DE LA VALUATION AU PUBLIC.....	120
1. <i>Une conception pragmatiste du politique</i>	120
2. <i>Publicisation et problématisation</i>	136
B. RYTHMES ET VALEURS.....	147
1. <i>Pour une axiologie des rythmes</i>	147
2. <i>Un ordre normatif rythmique</i>	158
C. RESISTANCES A L'ORDRE RYTHMIQUE.....	165
1. <i>Une histoire des rythmes et des valeurs</i>	165
2. <i>Les modes de résistance</i>	182
<i>Conclusion du troisième chapitre : quand valuer c'est rythmer</i>	194
CHAPITRE 4 : ENTRE RESPECT ET SINGULARITE.....	197
<i>Introduction.....</i>	197
A. DES RYTHMES RESPECTUEUX DES ETRES ET DES CHOSES.....	199
1. <i>Du local à l'interconnaissance</i>	199
2. <i>Les rythmes de la qualité, de l'authenticité et du respect</i>	212
B. SINGULARITE ET RYTHMES DISTINCTIFS.....	232
1. <i>Valorisation de la singularité</i>	232

2. <i>Des rythmes distinctifs</i>	241
C. LE COMPROMIS : EVEILLER LES CONSCIENCES	246
1. <i>Esquisser des compromis entre les mondes</i>	246
2. <i>Élargir les rangs</i>	248
3. <i>Éduquer le consommateur</i>	249
CHAPITRE 5 : ENTRE L'INTERET DE TOUS ET LE PLAISIR PERSONNEL.....	253
<i>Introduction</i>	253
A. LES RYTHMES DE LA RESPONSABILITE	255
1. <i>Intérêt général et cause environnementale</i>	255
2. <i>Restaurer une continuité temporelle</i>	272
B. LA VALORISATION DU PLAISIR	286
1. <i>Un hédonisme mesuré</i>	286
2. <i>L'inscription dans le présent</i>	296
C. UN PLAISIR RESPONSABLE POUR « AGIR A SON ECHELLE »	306
1. <i>Le plaisir responsable</i>	307
2. <i>Le droit au plaisir</i>	308
3. <i>Les « petits pas »</i>	310
CHAPITRE 6 : ENTRE AUTHENTICITE, CREATIVITE ET EFFICACITE	313
<i>Introduction</i>	313
A. LES RYTHMES RESPECTUEUX DE LA SINGULARITE ET DE L'INSPIRATION	315
1. <i>Authenticité et créativité</i>	315
2. <i>Le « bon rythme » et les détours</i>	328
B. UNE RECHERCHE D'EFFICACITE	336
1. <i>Efficacité et qualité du monde industriel</i>	336
2. <i>Une critique des objets communicationnels</i>	338
3. <i>Des outils au service de l'humain</i>	339
C. CONCILIER L'ASPIRATION A L'EFFICACITE ET LE « BON RYTHME »	343
1. <i>Pour une autre maîtrise</i>	343
2. <i>L'artisan et la mètis</i>	344
3. <i>Une efficacité par adaptation</i>	348
CONCLUSION	351
<i>Références bibliographiques</i>	355
1) <i>Travaux de recherche</i>	355
2) <i>Corpus analysé</i>	384
<i>Index nominum</i>	385
<i>Index des figures</i>	394
<i>Index des tableaux</i>	394
<i>Table des matières</i>	395

INTRODUCTION

La lenteur est mise à l'honneur au musée du Quai Branly¹ en 2012, l'année même de la parution de *l'Éloge des chemins et de la lenteur*² de David Le Breton et d'un numéro de la revue *Sciences humaines* dont le dossier est consacré au ralentissement³ : voici que l'on nous invite à « prendre le temps ». Cette formule banale devient aujourd'hui une revendication, le maître-mot d'une critique des modes de vie contemporains. La diffusion du terme *slow* en Europe et Amérique du Nord en est l'une des principales manifestations : après la création de l'association *Slow Food* en 1989, le *slow* s'est détaché de la question alimentaire au début des années 2000 pour être décliné dans les domaines les plus divers du quotidien, de la cosmétique à la recherche scientifique, en passant par le design et le management. Pourquoi se saisit-on aujourd'hui de cette dénomination ? Ne s'agit-il que d'un appel un peu simpliste à la lenteur ou, comme l'ampleur de cette diffusion le laisse penser, devons-nous y voir l'indice d'un phénomène plus complexe, structuré et profond ? Certes, le *slow* sous toutes ses déclinaisons en appelle à la convivialité, à la protection de la nature, à la légitimité du plaisir et du bien-être – autant de revendications suscitant aisément le consensus –, mais une lecture plus attentive s'étonnera de l'étendue de ce phénomène, de sa variété, de sa solidité et de sa cohésion, malgré de fortes ambivalences.

Ni mouvement social, ni simple effet de mode, la mobilisation du terme *slow* ne peut davantage être réduite à une invitation à la lenteur : elle est bien plutôt l'expression d'une mise en accusation des rythmes de notre modernité et révèle une éthique qui, latente et diffuse, n'en demeure pas moins largement partagée. La promotion du *slow* est marquée par une forte hétérogénéité : les différentes déclinaisons prennent des formes variables (associations, collectifs réunis par un Manifeste ou un site internet, références institutionnelles ou individuelles) et ne se reconnaissent pas entre elles ; elles affichent, de plus, des revendications contrastées, voire contradictoires (lorsque la protection environnementale est articulée au « plaisir » personnel, par exemple) ; enfin, l'émergence de dérives marketing confirme l'importance prise par le *slow* tout en contribuant à en brouiller le sens, nous pensons au lancement par la marque Bacardi Martini du *Slow Drinking* ou à la parution d'un ouvrage intitulé *Slow Love*. Nous avons toutefois pu repérer un ensemble de valeurs transversales aux déclinaisons du *slow* qui font système en dépit de fortes tensions. La diffusion du *slow* traduit ainsi le succès d'une éthique (envisagée ici tel un ensemble cohérent

¹ Du 2 juin au 2 septembre 2012, le quai Branly a organisé un jardin d'été sur le thème de l'éloge de la lenteur.

² LE BRETON David, *Marcher : éloge des chemins et de la lenteur*, Paris, Métailié, 2012.

³ « Peut-on ralentir le temps ? », *Sciences humaines*, juillet 2012, n°239.

et dynamique de valeurs témoignant d'un rapport au monde spécifique) propre à l'Occident contemporain, nous en détaillerons la configuration et justifierons sa cohésion.

Démêler ces revendications hétérogènes a nécessité une enquête de terrain menée au plus près de ceux qui se saisissent de la dénomination *slow* puis une analyse sociologique de leurs discours et pratiques, enrichie par l'histoire et la philosophie. Notre recherche a débuté par une observation participante au sein du *convivium* bas-rhinois de *Slow Food*. Elle a été complétée par des entretiens semi-directifs auprès de représentants de sept déclinaisons du *slow* choisies pour rendre compte des différentes formes prises par la diffusion de notre notion : des associations (*Slow Food* et *Slow Cosmétique*), des collectifs constitués autour de la publication d'un Manifeste ou d'un ouvrage (*Slow Management*, *Slow Design* et *Slow Science*), des références institutionnelles (*Slow Art*) et individuelles (*Slow Cinéma*).

Afin d'étudier la manière dont les acteurs du *slow* organisent des valeurs multiples et divergentes et parviennent à les concilier au quotidien, nous nous appuyerons sur la notion pragmatiste de *valuation* théorisée par le philosophe américain John Dewey : il entendait ainsi désigner l'action par laquelle nous attribuons de la valeur – une action, selon lui, processuelle, contextuelle, révisable et empiriquement observable. Nous avons choisi et exploité cette approche pragmatiste car, mieux que toute autre, elle nous a permis de construire une définition inductive, dynamique et pluraliste de cette éthique du *slow*, attentive aux conflits moraux et aux compromis élaborés par les acteurs. Des méthodes ethnographiques nous ont permis d'observer comment sont articulées au quotidien des valeurs largement partagées par les acteurs des classes moyennes intellectuelles et citadines de notre époque : centrales et constamment revendiquées, elles ne cessent pourtant d'entrer en contradiction. C'est ainsi que les incitations au respect, à la confiance et au vivre-ensemble s'opposent à la valorisation de la singularité ; la quête personnelle du plaisir entre en tension avec la prise de conscience environnementale ; la promotion de l'authenticité, de la subjectivité et des détours de la création est antinomique à la recherche d'efficacité.

Ces revendications sont l'actualisation d'une critique des rythmes de notre modernité qui a émergé avec la révolution industrielle. Les acteurs rencontrés se saisissent aujourd'hui du terme *slow* pour ériger les rythmes sociaux en un problème d'intérêt public et participent ainsi d'une mise en question de normes et de relations de pouvoir existantes. Ils aspirent littéralement à *prendre* le temps, à en acquérir la maîtrise. Ils résistent à des fins standardisées liées aux usages du temps au travers de jugements de valeurs et de rythmes adoptés au quotidien, se démarquant des formes classiques du militantisme politique, et visent moins un renversement du système économique actuel que la construction d'alternatives. Le *slow* est

ainsi révélateur d'une forme de résistance par l'éthique nous incitant à penser, en deçà de l'exceptionnel et de l'institutionnel, la manière dont les acteurs s'engagent continuellement dans un travail des normes, dans leur renforcement ou leur critique.

Dans le premier chapitre, nous présenterons le phénomène de diffusion du *slow*, de l'émergence de l'association internationale *Slow Food* aux déclinaisons étudiées. Nous donnerons à voir les principaux questionnements qui ont motivé ce travail de thèse : la définition du terme *slow* et l'élucidation des multiples valeurs qu'il tend à cristalliser. Dans le second chapitre, nous expliciterons ce qu'ont été pour nous les apports de la philosophie pragmatiste de John Dewey et des lectures qu'en ont faites plusieurs sociologues français. Nous y avons trouvé, en effet, des outils permettant de construire une définition dynamique et complexe du *slow*, attentive à la pluralité de valeurs, aux tensions et aux compromis. C'est ensuite la portée politique de cette morale incarnée et quotidienne que nous interrogerons dans le troisième chapitre, grâce aux notions de *public* et d'*ordre normatif rythmique*. La mobilisation du *slow* y sera envisagée comme une forme de résistance à des fins standardisées régissant les usages du temps contemporains. La suite de notre développement consistera en l'exposé de ce que nous pourrons décrire comme l'éthique *slow*. Nous y décrirons successivement les trois tensions de valeurs observées sur notre terrain : entre respect et singularité ; entre l'intérêt de tous et le plaisir personnel ; entre authenticité, créativité et efficacité. Ces trois derniers chapitres nous permettront d'articuler les dimensions axiologique et rythmique en montrant que ce qui vaut engage un certain usage et vécu du temps.

CHAPITRE 1 : ENQUETER SUR LE *SLOW*

Introduction

Notre objet, comme nous tenterons de le montrer, est difficile à circonscrire : suite à la création de l'association *Slow Food* en 1989, la dénomination *slow* n'a cessé de se diffuser, donnant au phénomène des frontières mouvantes. Un « mouvement *slow* » serait ainsi en train d'émerger, si l'on en croit de nombreux discours médiatiques. Nous montrerons qu'il n'en est rien : ce sont bien plutôt des mobilisations hétérogènes, revendiquant chacune une affiliation à *Slow Food*, mais ne s'associant pas entre elles. Pour nous en convaincre nous présenterons dans le détail l'association, son histoire et son fonctionnement, ainsi que les formes de la diffusion du *slow*. Une autre difficulté dans l'analyse de ce phénomène est le flou qui entoure la dénomination : certes *slow* signifie lent, mais pour les personnes rencontrées, engagées dans des déclinaisons du *slow* et/ou mobilisant le terme, il ne renvoie pas à la lenteur mais à un ensemble de valeurs hétérogènes, parfois même contradictoires, qui néanmoins font système. Ce premier chapitre est aussi l'occasion pour nous de revenir sur notre enquête de terrain, menée de 2010 à 2015, auprès de ceux-là mêmes qui se saisissent du terme *slow* pour faire entendre une critique à l'égard des modes de vie contemporains.

A. L'association *Slow Food*

1. Présentation de l'association internationale

a) D'*Arcigola* à *Slow Food* : prémisses et principes fondateurs

L'histoire de *Slow Food* a débuté dans les années 1970 dans le Piémont, une région du nord-ouest de l'Italie¹. De jeunes activistes issus du Parti communiste italien (PCI) menaient alors des actions de valorisation du patrimoine alimentaire italien au travers d'émissions de radio et de publications. L'un d'eux n'était autre que Carlo Petrini, le futur président de *Slow Food*. Né en 1948 à Bra, il est issu de la classe moyenne italienne. Étudiant en sociologie, il s'est rapidement engagé dans des actions politiques et culturelles locales, animant notamment l'une des premières radio-pirates italiennes appelée *Radio Bra Onde Rosse* (ondes rouges)². Ces jeunes activistes avaient pour projet une association alternative aux clubs de dégustation existants qu'ils jugent élitistes³. Ils fondèrent, en 1980, la « Libre association des amis du Barolo » (« Libera e Benemerita Associazione Amici del Barolo ») du nom d'un vin italien puis, en 1986, *Arcigola* (*gola* signifiant gourmandise), pendant alimentaire des associations populaires italiennes nommées ARCI (associations indépendantes de promotion culturelle liées au PCI). *Arcigola* comptait lors de sa création 62 membres mais devint rapidement l'une des sections les plus importantes des ARCI avec près de 11000 adhérents en 1989⁴. L'association publiait un supplément consacré au vin intitulé *Gambero Rosso* dans le journal du PCI *Il Manifesto*.

En 1986, *Arcigola* mena une campagne de protestation contre l'ouverture d'un McDonald's sur la Piazza di Spagna, au centre de Rome. Cette manifestation contre l'enseigne de restauration rapide a une forte charge symbolique et devient, pour le mouvement, son événement inaugural. La majorité des personnes que nous avons rencontrées, membres de *Slow Food* ou engagées dans les déclinaisons du *slow* étudiées, y font référence. À les entendre, et c'est ainsi que nous nous le sommes également figurée avant d'étudier plus

¹ Pour une présentation détaillée de l'histoire de *Slow Food* et du contexte politique italien dans lequel a émergé l'association voir Geoff ANDREWS, *The slow food story: politics and pleasure*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2008 ; Alison LEITCH, « Slow food and the politics of pork fat: Italian food and European identity », *Ethnos*, 2003, vol. 68, n° 4, pp. 437-462 ; Nous nous sommes également appuyés sur l'un des ouvrages écrit par le président de *Slow Food* Carlo PETRINI, *Slow food, manifeste pour le goût et la biodiversité: la malbouffe ne passera pas !*, traduit par Nathalie BOUYSES, Barret-sur-Méouge, Éd. Y. Michel, 2005.

² Alison LEITCH, « Slow food and the politics of pork fat », *op. cit.*, p. 449.

³ « According to Petrini, he and his friends were motivated by a desire to create a less hierarchical, youthful alternative to the existing gourmet associations, which they viewed as linked to chauvinistic and elitist cultural politics » *in Ibid.*

⁴ Estelle DELEAGE, « Le mouvement *Slow Food*: contretemps de l'accélération temporelle? », *Ecologie & politique*, 2014, vol. 1, n° 48, p. 54.

en détail l'histoire de l'association, le parcours de Petrini et de son équipe semble commencer lors de cet événement, alors même que *Slow Food* n'est fondée qu'en 1989⁵.

Un manifeste écrit par Folco Portinari, poète et écrivain italien, et signé par des personnalités politiques et des artistes italiens dont l'écrivain Dario Fo⁶, paru en 1987 dans le *Gambero Rosso*, annonçant la création d'un « mouvement international pour la sauvegarde et le droit au plaisir⁷ ». Le Manifeste fut présenté au congrès fondateur de *Slow Food* comme organisation internationale à but non lucratif, à l'Opéra Comique de Paris le 9 décembre 1989, en présence des délégations de 15 pays. Carlo Petrini devint président de l'association, poste qu'il occupe depuis lors. Ce manifeste donne à voir les idées directrices de *Slow Food* :

« Notre siècle est né et a grandi sous le signe de la civilisation industrielle, qui a d'abord, inventé la machine pour en faire ensuite son modèle de vie.

La vitesse est devenue notre prison et nous sommes tous atteints du même virus : la « Fast Life » qui bouleverse nos habitudes, nous poursuit jusque dans nos foyers, nous conduisant à nous nourrir de « Fast-Food ».

Toutefois, l'homo sapiens se doit de recouvrer la sagesse et se libérer du carcan de la vitesse s'il ne veut pas devenir une espèce en voie de disparition.

Aussi contre la folie universelle de la « Fast-Life » prenons la défense du plaisir de vivre.

Contre ceux, et ils sont légions, qui confondent efficacité et frénésie, nous proposons ce vaccin : jouir sûrement, lentement, pleinement, et sans excès des plaisirs des sens.

Afin de lutter contre l'avitissement du « Fast-Food », commençons par la table avec le « Slow Food » et redécouvrons la richesse et les saveurs de la cuisine traditionnelle.

Au problème que pose la « Fast-Life » qui, au nom de la productivité, a profondément modifié notre mode de vie et menace l'environnement, le « Slow-Food » apporte une solution d'avant-garde.

C'est dans le respect du goût et non dans son appauvrissement que réside la véritable culture d'où peut surgir le progrès avec notamment les échanges, sur le plan international, des projets, et dans le domaine des connaissances et de l'histoire.

Le « Slow-Food » assure un avenir. Meilleur.

Le « Slow-Food » est un concept qui a besoin de soutiens nombreux et qualifiés, afin de faire de ce (lent) mouvement, dont l'escargot est le symbole, un mouvement de dimension internationale [Version française du manifeste de Slow Food]. »

⁵ Dans les médias également, Alison Leitch cite un article du *Daily Italie* : « Walking in Rome one day, he [Petrini] found himself gazing at the splendid Spanish Steps when the overwhelming odour of French fries disturbed his reverie. To his horror he discovered that not twenty meters along the pizza loomed the infamous golden arches of a well-known food chain. 'Basta!' he cried. And thus begun a project which would take him all over the world in order to promote and protect local culinary traditions. As a symbol for his cause he chose the snail because it was the slowest food he could think of (11/3 /1998) » in Alison LEITCH, « Slow food and the politics of pork fat », *op. cit.*, p. 454.

⁶ Geoff ANDREWS, *The slow food story*, *op. cit.*, p. 29.

⁷ Manifeste disponible en annexe et téléchargeable en français sur la page : <http://www.slowfood.com/international/138/key-documents> consultée le 2 juillet 2015.

On voit une mise en question des modes de vie contemporains placés sous le signe de la *Fast Life*. La vitesse est dénoncée comme un enfermement tant matériel qu'idéologique, un « carcan », une « prison » dont il faudrait s'extraire. Elle est aussi « virus », « avilissement », « folie », un mal tant physique que psychique qui corrompt l'humain et l'origine de ces maux est à chercher dans la « civilisation industrielle », « la machine ». Le *Slow Food* est proposé comme un véritable antidote, un « vaccin », une « sagesse » qui ouvrirait la voie, non à la jouissance instantanée et fébrile, mais au plaisir sûr et « sans excès ». Sont présents dans ce manifeste les mots d'ordre de l'association internationale *Slow Food* : la protection environnementale, le plaisir, l'attachement à l'échelle locale, le respect ; autant de thématiques que nous recroiserons et interrogerons tout au long de ce travail. La lenteur, également, est mentionnée, en référence à l'escargot, le symbole dont s'est dotée l'association. Comment ces déclarations d'intention se traduisent-elles concrètement dans les pratiques des membres de l'association ? Dans ce texte fondateur, si l'industrie, la machine et la vitesse sont dénoncées, l'efficacité et le progrès restent des valeurs centrales, les personnes rencontrées partagent-elles ces principes ? Une visée d'élargissement est déjà présente dans ce manifeste : il s'agit bien de « commenc[er] par la table », mais comment et pourquoi ces idéaux s'exportent-ils dans les déclinaisons du *slow* au-delà de l'alimentation ?

b) Diffusion et organisation de l'association

Depuis sa fondation en 1989, *Slow Food* s'est largement diffusée, elle rassemblait 80 864 membres au 31 décembre 2012⁸. Cette expansion reste tout de même limitée, à titre comparatif Greenpeace compte près de 3 millions d'adhérents en 2013. L'association *Slow Food* est présente aujourd'hui dans plus de 150 pays au travers de ses conviviaux (le convivium est le nom donné à la structure associative locale). Bien qu'implantée sur tous les continents, elle est nettement surreprésentée dans les pays occidentaux : 748 conviviaux en

⁸ Chiffres au 31 décembre 2012, *Almanach Slow Food*, 2013, p.130. Le site internet indique en 2015 « environ 100 000 membres » et l'almanach de 2014 ne mentionne pas le nombre de membres. À noter que le nombre de membres a connu de fortes fluctuations depuis 2009 alors qu'il avait connu une croissance régulière jusqu'alors :

Année	2012	2011	2010	2009	2008	2007	2006	2005	2004
Membres actifs	80,864	86,844	80,458	88,452	75,552	68,993	63,932	59,994	56,483

Source : *Annual Financial Statements at December 31 2012*, p.10, téléchargé à l'adresse : http://www.slowfood.com/filemanager/official_docs/Financialstatement_2012.PDF?session=query_session:42F94EA40f17616AA5yoD4B045A0, consultée le 6 juillet 2015.

Europe et 380 sur le continent américain contre 140 en Asie et Océanie et 100 en Afrique en 2013⁹. Sur la totalité des membres actifs au 31 décembre 2012, 91,7 % résident en Europe ou en Amérique du nord :

Aire géographique	Europe	Amérique du nord et États-Unis	Asie and Océanie	Amérique latine	Afrique	Moyen Orient	Total
Membres actifs au 31/12/2012	60 631	13 522	2 758	2 531	1 273	131	80 864
Effectifs (%)	74,98	16,72	3,41	3,13	1,57	0,16	100

Source : *Annual Financial Statements at December 31 2012*, p.10, téléchargé à l'adresse : http://www.slowfood.com/filemanager/official_docs/Financialstatement_2012.PDF?session=query_session:42F94EA40f17616AA5yoD4B045A0, consulté le 6 juillet 2015.

Dans quelques pays, des associations nationales dotées d'une autonomie juridique et décisionnelle se sont constituées : en Italie depuis 1989 avec 300 conviviums actuellement ; en Allemagne depuis 1992 avec 11 000 membres et 73 conviviums ; en Suisse depuis 1993 avec 3 000 membres et plus de 20 conviviums ; aux USA depuis 2000 avec 28 000 membres et 250 conviviums ; au Japon depuis 2004 avec 48 conviviums ; au Royaume-Uni depuis 2006 avec 55 conviviums et aux Pays-Bas depuis 2008 avec 2 000 membres et 21 conviviums¹⁰. L'association française a, quant à elle, été créée en 2003 mais dissoute au 31 décembre 2011¹¹. Entre 2011 et 2013, une salariée de *Slow Food* basée à Tours assurait la coordination de *Slow Food en France* (et non plus *Slow Food France*) qui se fait désormais à distance depuis le siège italien. L'association ne s'est jamais véritablement développée sur le territoire français : elle comptait peu avant sa dissolution 1631 membres, un chiffre en stagnation depuis les années 2000¹². En 2015, on compte 33 conviviums et 1 074 membres actifs¹³ (contre 11 000 membres en Allemagne par exemple). L'implantation de l'association en France était pourtant prometteuse : des conviviums se sont créés dans le Sud de la France peu après la naissance de l'association internationale, une revue intitulée *L'escargot* avait vu

⁹ *Almanach Slow Food*, 2014, p.132, disponible à l'adresse :

http://www.slowfood.com/Almanacco/2014/ENG/Almanacco_ENG_2014.html#p=1, consulté le 6 juillet 2015.

¹⁰ Voir sur le site *Slow Food* international : http://www.slowfood.com/_2010_pagine/com/popup_pagina.lasso?id_pg=128 consulté le 6 juillet 2015 et l'historique in Carlo PETRINI, *Slow food, manifeste pour le goût et la biodiversité*, op. cit., p. 189-193.

¹¹ *Compte rendu des AG ordinaires et extraordinaires de Slow Food France, tenues à Clermont Ferrand le samedi 4 juin 2011*.

¹² *Rapport moral 2010*, Assemblée Générale de Slow Food France – 04/05 juin 2011, Clermont-Ferrand, p. 9. Plus haut dans le même document (page 5) on peut lire « À l'heure actuelle, *Slow Food* France rassemble environ 5000 adhérents et sympathisants », ainsi avec les « sympathisants » la taille de *Slow Food* France serait multipliée par 5 en 2011, il n'est pas anodin que 5 000 soit le premier chiffre cité lors de l'Assemblée Générale, dans un contexte de crise *Slow Food* France tend à gonfler ses effectifs.

¹³ *Bref rapport sur les principales activités développées depuis le siège international pour Slow Food France : Janvier 2014-Juin 2014*, p. 2.

le jour. Plusieurs pistes d'explication ont émergé durant notre enquête, qui demanderaient à être approfondies : un espace associatif et politique français déjà très occupé et centralisé (associations de consommateurs, syndicats, chambres d'agriculture et de commerce), une structure associative plus complexe à gérer en France qu'en Italie, enfin un patrimoine culinaire important qui contribuerait à une prétention française¹⁴ et qui permettrait de comprendre pourquoi *Slow Food* n'a pas suscité l'intérêt des consommateurs Français.

Le siège de l'association *Slow Food* international est à Bra en Italie (environ 30 000 habitants), les deux tiers des 150 salariés de l'association y travaillent et *Slow Food* est le deuxième employeur de la ville. Le financement de *Slow Food* provient en partie de l'inscription annuelle des membres ainsi que de divers dons et subventions (par exemple : fondation Ford, financements européens), également de revenus générés par les divers salons organisés par l'association¹⁵. *Slow Food* est dirigée par un Comité exécutif international élu tous les quatre ans lors du Congrès international de *Slow Food*. Il est composé depuis 2012 et pour quatre ans : de Carlo Petrini comme président puis de Edward Mukiibi (Ouganda) et Alice Waters (USA) comme vices présidents ; d'un secrétaire et de quatre membres ; ainsi que d'un conseil international composé de représentants des pays d'au moins 500 membres.

L'organisation repose également sur deux sociétés commerciales, *Slow Food Promozione* et *Slow Food Editore*, l'association oscillant ainsi entre mouvement associatif non lucratif et organisation privée¹⁶. La première gère la publicité et organise les trois grands salons de *Slow Food* (le Salon du goût, *Cheese*, *Slow Fish*). La seconde est consacrée à l'activité éditoriale depuis 1990. Elle publie le guide *Osterie d'Italia* (bistrot d'Italie) vendu à plus de 100 000 exemplaires par an depuis sa création¹⁷ et de nombreux ouvrages en lien avec l'histoire de l'alimentation, le vin (*Slow Wine* sous la forme d'un guide et d'un magazine depuis avril 2014), des livres de recettes italiennes, les livres écrits par Carlo Petrini, également la revue internationale *Slow* depuis 1996.

¹⁴ Camille LABRO, « Slow Food perce lentement en France », *Le Monde*, 9 novembre 2014 ; Geoff ANDREWS, *The slow food story*, *op. cit.*, p. 109.

¹⁵ Voir *Annual Financial Statements at December 31 2012*, p.10, téléchargé à l'adresse : http://www.slowfood.com/filemanager/official_docs/Financialstatement_2012.PDF?session=query_session:42F94EA40f17616AA5yoD4B045A0, consulté le 6 juillet 2015.

¹⁶ Estelle DELEAGE, « Le mouvement Slow Food », *op. cit.*, p. 55.

¹⁷ Geoff ANDREWS, *The slow food story*, *op. cit.*, p. 103. Sur l'édition du guide *Osterie d'Italia* voir Valeria SINISCALCHI, « La politique dans l'assiette. Restaurants et restaurateurs dans le mouvement Slow Food en Italie », *Ethnologie française*, 2014, Vol. 44, n° 1, p. 75.

Deux fondations sont liées à l'association : la « Fondation Slow Food pour la Biodiversité » et la « Fondation *Terra Madre* ». La première, fondée en 2003, intervient principalement sur les projets relatifs à la protection de la diversité alimentaire : les produits Sentinelles (*presidia*) sont des produits menacés d'extinction (400 projets depuis 2000) dont *Slow Food* soutient financièrement la conservation et la commercialisation¹⁸ ; l'Arche du goût (*The ark of Taste*) est un catalogue de produits locaux (1000 en 2015) ; le projet « Mille jardins en Afrique » soutient l'agriculture locale africaine ; et enfin le projet « Marchés de la Terre », un réseau de marchés de producteurs locaux¹⁹.

La « Fondation *Terra Madre* » organise depuis 2004 tous les deux ans à Turin la rencontre *Terra Madre* (dans le cadre du *Salone del Gusto*) qui a pour but la création de réseaux entre les divers participants de la filière alimentaire : petits producteurs, cuisiniers, activistes, chercheurs et consommateurs. Lors de la première édition, étaient présents 4 888 participants de 130 pays, avec 1 200 « food communities » (le concept de « communauté de la nourriture » fait référence à l'ensemble des acteurs de la filière alimentaire d'un territoire délimité) : provenant principalement d'Afrique (346), d'Amérique du Sud (273), d'Europe de l'est (257) et d'Asie et Océanie (224)²⁰.

De grands événements sont organisés par *Slow Food Promozione*. En 1997, *Slow Food* organisait à Bra la première édition de *Cheese* rassemblant tous les deux ans des producteurs de fromages. Les mêmes années, depuis 2004, se tient à Gênes la manifestation *Slow Fish* consacrée à la pêche et au poisson. Mais l'événement qui attire le plus de visiteurs est le *Salone del Gusto* (Salon du goût) qui réunit tous les deux ans depuis 1996 à Turin des producteurs du monde entier et qui est, depuis 2004, associé à la rencontre *Terra Madre*. Durant les cinq jours de la manifestation, le public peut acheter des produits sur les stands, participer à des conférences et des ateliers. La taille de cet événement ne cesse de s'accroître : lors de la seconde édition en 1998, 126 000 visiteurs et 700 journalistes ont été accueillis sur 38 770 m², en 2010 le salon occupe 65 000 m² dans lesquels seront réunis 200 000 visiteurs, 1 500 journalistes et 910 exposants. Plus de 220 000 visiteurs, 400 journalistes et 1 000 exposants se sont rendus à la dernière édition qui a eu lieu du 23 au 27 octobre 2014

¹⁸ Pour l'analyse de l'accession au statut de Presidia voir les travaux d'Alison Leitch Alison LEITCH, « The social life of lardo », *The Asia Pacific Journal of Anthropology*, 2000, vol. 1, n° 1, pp. 103-118 ; Alison LEITCH, « Slow food and the politics of pork fat », *op. cit.*

¹⁹ Sur le rôle politique que joue Slow Food dans les processus de régulation du secteur de la production alimentaire, le projet des Presidia et de la Fondation pour la biodiversité voir Valeria SINISCALCHI, « Environment, regulation and the moral economy of food in the Slow Food movement », *Journal of Political Ecology*, 2013, n° 20, pp. 295-305.

²⁰ Geoff ANDREWS, *The slow food story*, *op. cit.*, p. 50.

(Figure 2). Un salon du goût a été organisé en mai 2013 en Corée du Sud, l'*AsiO Gusto*. Une version française de l'événement appelée *Euro Gusto* a eu lieu à Tours en 2009, 2011 et 2013. Lors de la dernière édition, les locaux de l'université locale ont été investis par des producteurs basques, bretons et italiens (Figure 1). Les visiteurs ont pu assister à de multiples débats, conférences et ateliers, et se restaurer dans une buvette. La forme que prend le Salon du goût – lieu de consommation où de petits producteurs mais aussi de grandes marques sont présents – fait débat. Olivier Assouly, professeur à l'Institut Français de la Mode critique ce qu'il perçoit comme des dérives mercantiles dans un billet de blog intitulé « Slow Food à l'ère du consumérisme culinaire²¹ ». Dans les commentaires à ce billet, un dénommé Chabrol, dont on peut légitimement présumer qu'il est Didier Chabrol, chercheur en sciences sociales et ancien président du convivium *Slow Food* Languedoc, répond que *Slow Food* a toujours « pratiqué un grand écart entre le militantisme et l'économie. Non sans débat, réflexions, garde-fou » et qu'il faut que des consommateurs achètent pour que les producteurs « survivent ». Le rapport au marché est ainsi marqué à *Slow Food* par une tension entre critique radicale et compromis²², « *Slow Food* marche sur deux jambes » écrit Didier Chabrol, une tension que nous retrouverons dans le quotidien des acteurs du *slow* rencontrés.



Figure 1 : Les stands de produits basques, *Euro Gusto*, Tours, 2013 (photo de l'auteur).

²¹ Olivier ASSOULY, « Slow Food à l'ère du consumérisme culinaire », sur le blog de l'Institut Français de la Mode hébergé par Le monde.fr, <http://ifm-paris.blog.lemonde.fr/2012/11/03/le-slow-food-a-lere-du-consumerisme-culinaire/>, consulté le 4 janvier 2016.

²² Une tension mise en évidence également par Estelle DELEAGE, « Le mouvement Slow Food », *op. cit.* ; Valeria SINISCALCHI, « La politique dans l'assiette. Restaurants et restaurateurs dans le mouvement Slow Food en Italie », *op. cit.*



Figure 2 : Les stands des exposants lors de la 10^{ème} édition du Salone del Gusto en octobre 2014 à Turin (photo de l'auteur).

Autre projet de l'association *Slow Food* : l'Université des Sciences Gastronomiques de Pollenzo (UNISG) ouverte en 2004. L'établissement propose une formation multidisciplinaire : outre des cours de cuisine, sont étudiées des thématiques aussi diverses que l'agriculture, la chimie, la botanique, l'histoire de la cuisine, l'anthropologie, la sociologie des consommateurs, le marketing, l'économie. Les liens de l'université avec le secteur privé sont nombreux comme le souligne, lors de l'*Euro Gusto 2013* l'une des employées : « pour nous c'est important de travailler avec Ferrero, Lavaza, c'est facile de travailler avec des gens qui ont la même philosophie, donc on veut travailler avec les entreprises, on ne peut pas les oublier et c'est comme ça que l'on peut changer ». Ces liens ne sont pas toutefois sans poser question, nous y reviendrons : un homme dans le public s'interroge « est-ce que cela ne risque pas de poser problème si ces entreprises pervertissent *Slow Food* parce qu'elles veulent toujours faire du profit ? » (Journal de terrain, 23 novembre 2013).

En 1999, un réseau de villes appelé *Cittaslow* se développe en Italie sous l'impulsion de maires et avec le soutien de l'association *Slow Food*²³. Quatre communes – Greve in Chianti (Toscane), Orvieto (Ombrie), Positano (Campanie) et Bra (Piémont) – définissent les critères du label *Città slow* : les villes doivent compter moins de 50 000 habitants et témoigner d'une mobilisation concernant les enjeux environnementaux (pollution et gestion des déchets), patrimoniaux (préservation du patrimoine culinaire, architectural et des coutumes locales) et urbanistiques (zones piétonnes et places publiques). Il s'agit également de soutenir les activités de production et commerciales locales²⁴. L'association *Cittaslow international*, dont le siège est situé à Orvieto, rassemble en juillet 2015 199 villes dans 30 pays : sur le continent américain (deux aux USA, une au Canada et une en Colombie), en Asie (Chine, Japon, Corée du sud et Taiwan), en Australie, en Europe (dont 77 en Italie) et une ville d'Afrique du Sud²⁵. Si l'initiative émane, à l'origine, de municipalités italiennes situées à gauche, les villes adhérentes ont aujourd'hui divers ancrages politiques²⁶. Le 8 mai 2010, la ville de Segonzac (Charente) (2 300 habitants) est devenue la première *Cittaslow* française²⁷, ont suivi La Bastide-d'Armagnac (Landes), Mirande (Gascogne), Créon et Blanquefort (Gironde) et Saint-Antonin-Noble-Val (Aveyron). Si l'attribution du label présente pour ces communes un attrait touristique intéressant, il semblerait ; du côté des habitants, que l'accueil soit plus mitigé : ils ont peu connaissance du label et de ses objectifs et n'ont pas été impliqués dans le processus de labellisation ; en outre, aucun budget n'est alloué aux communes ce qui contraste avec les ambitions du projet²⁸.

²³ Site internet : <http://www.cittaslow.org/> consulté le 14 janvier 2013. Selon les statuts de *Cittaslow international* : l'association est constituée entre les Communes de Bra, de Greve in Chianti, d'Orvieto, de Positano et l'Association *Slow Food*. L'Association dispose d'un logo qui lui est propre. Elle « s'engage, à soutenir concrètement, et à promouvoir dans chacune de ses instances les valeurs et des contenus de *Slow Food* en collaborant avec les organes territoriaux et internationaux de l'association ». Elle « gère ses propres fonds qui proviennent : du versement des cotisations d'inscription et des cotisations annuelles ; d'éventuelles donations, aides et legs ; d'aides éventuelles d'organismes publics et privés ; de recettes éventuelles découlant de la fourniture de services à des membres ou non membres, et d'activités économiques ou commerciales ».

²⁴ La charte de l'association comporte six axes : l'environnement, les infrastructures, l'urbanisme, la mise en valeur des produits locaux, l'hospitalité et la sensibilisation de la population.

²⁵ http://www.cittaslow.org/download/DocumentiUfficiali/CITTASLOW_LIST_July_2015.pdf, consulté le 14 juillet 2015.

²⁶ *Promouvoir le concept des Cittaslow en France : état des lieux et propositions*, Note pour le ministre de l'écologie, du développement durable, des transports et du logement, ENA (CIC-CSPA) Promotion Mahatma Gandhi, 2011, p. 2.

²⁷ Grégoire ALLIX, « La révolution des « villes lentes » gagne la France », *Le Monde.fr*, 02/10/2010 URL: [/planete/article/2010/10/02/la-revolution-des-villes-lentes-gagne-la-france_1419264_3244.html](http://planete/article/2010/10/02/la-revolution-des-villes-lentes-gagne-la-france_1419264_3244.html), consulté le 09 juin 2014.

²⁸ Voir les articles des journalistes Gaëlle RONSIN, « Une ville lente, c'est possible ? », *Silence*, mai 2013, n° 412, pp. 8-9 ; Sophie CHAPELLE, « Cittaslow. Des villes où il fait bon vivre », *Urbanisme*, décembre 2011, n° 381, pp. 25-32.

c) Un slogan fédérateur

La présentation qui vient d'être faite de *Slow Food* est un instantané de la structure et des différents événements et organisations qui en dépendent. Nous avons également introduit le manifeste qui donne à voir les principes dont se réclame l'association lors de sa fondation. Il s'agit à présent de retravailler cette présentation dans une perspective diachronique pour souligner les évolutions du discours officiel tenu par l'association.

Avec la parution, en 2005, de l'ouvrage de Carlo Petrini intitulé *Buono, pulito e giusto*²⁹ et la seconde édition de Terra Madre en 2006, le slogan « good, clean and fair » (bon, propre et juste) s'est imposé dans le discours officiel de l'association et est aujourd'hui abondamment repris par les membres de *Slow Food* rencontrés. Selon ce dernier, il s'agit d'articuler les trois dimensions de la qualité, de la protection environnementale et de l'équité. L'adjectif « bon » renvoie en premier lieu au plaisir, chaque individu aurait ainsi un droit fondamental au plaisir de manger, de partager et de découvrir. Il sous-entend aussi que le produit doit être frais, de saison et respecter les traditions culinaires. L'aliment doit être « propre », ainsi sa production et sa consommation ne doivent pas avoir d'impact négatif sur l'environnement ou sur la santé humaine. Enfin, il doit être « juste » au sens où tous les acteurs entrant dans la production doivent être équitablement rétribués et les prix doivent être accessibles pour le consommateur. *Slow Food* se présente ainsi comme le seul mouvement agissant à toutes les étapes de la chaîne alimentaire, de la production à la consommation en passant par la distribution³⁰.

Cette triangulation de trois notions qui font système témoigne de l'évolution du discours de l'association, comme le suggère Valeria Siniscalchi. Elle mène depuis 2006 une enquête sur *Slow Food* par observation participante et entretiens. Dans un article de 2013, elle critique à juste titre les études existantes de *Slow Food*, partisans et non ethnographiques³¹, et se propose, quant à elle, d'observer les dynamiques internes de l'association³². L'anthropologue souligne que « l'enchaînement des trois termes correspond à l'évolution du

²⁹ Pour l'édition française Carlo PETRINI, *Bon, propre et juste: éthique de la gastronomie et souveraineté alimentaire*, Gap, Y. Michel, 2006.

³⁰ Valeria SINISCALCHI, « Environment, regulation and the moral economy of food in the Slow Food movement », *op. cit.*, p. 295.

³¹ « Most of the research on Slow Food observes the movement from its periphery, often critically, but without understanding the complexity of the internal dynamics; or from internally and often apologetically » *Ibid.*, p. 296.

³² « In my analysis of Slow Food, I try to account for the complexity of the movement, its contradictions, and its tensions, but also the political issues, avoiding the two extremes uncritical apology or excessive criticism based on clichés and limited knowledge » *Ibid.*

mouvement et de sa philosophie au cours des quinze dernières années³³ » : d'une attention à la qualité et au plaisir dans les années 1980 et 1990 ; *Slow Food* a ensuite intégré la dimension environnementale à la fin des années 1990, se renommant alors association « éco-gastronomique » ; et enfin, la dimension équitable au milieu des années 2000 (avec la création de *Terra Madre* en 2004) en mettant l'accent sur la juste rétribution des producteurs³⁴. Alison Leitch repère également une orientation de l'action de l'association sur la protection des aliments menacés au milieu des années 1990. Elle étudie comment le *lardo di Colonnata* est devenu un produit « en danger » (*endangered food*) nécessitant une action de sauvegarde et de promotion et ne manque pas de souligner les contradictions d'une telle démarche : de l'aliment nourrissant du milieu populaire, le lard devient un aliment rare et onéreux consommé par des gourmets³⁵. Lorsque les membres de *Slow Food*, rencontrés durant l'enquête de terrain, relatent l'histoire de l'association, ils rapportent également ce passage du bon au propre puis au juste :

« Donc [Carlo Petrini] a commencé sur la gastronomie locale, ensuite il a ramené les producteurs, ensuite il a ramené les scientifiques »

Marianne, 60-70 ans, *Slow Food*, Paris, cadre dans une organisation internationale³⁶

« Au début, *Slow Food* voulait un produit bon dans l'assiette, puis ils se sont rendu compte que le bon impliquait aussi le juste et le propre » une intervenante lors de l'activité consacrée au *Slow Fish* (*Journal de terrain*, 12 février 2011).

Une progression présente également dans le parcours des enquêtés eux-mêmes, nous y reviendrons dans le second chapitre. C'est cette enquête et notre rencontre avec les membres de *Slow Food* que nous souhaitons décrire à présent.

³³ Valeria SINISCALCHI, « Slow versus fast », *Terrain. Revue d'ethnologie de l'Europe*, mars 2013, n° 60, p. 142.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ Alison LEITCH, « Slow food and the politics of pork fat », *op. cit.*, p. 447,448.

³⁶ Les prénoms des enquêtés ont été changés sauf pour six d'entre eux qui ont accepté d'être nommément cités : Grégoire Abrial, Xavier Delacroix, Martine Doyen, Pascale d'Erm, Julien Kaibeck et Stéphane Szerman. Les caractéristiques sociodémographiques des enquêtés sont indiquées dans les citations et non dans le corps du texte ou quand la personne a été citée dans les deux pages précédentes pour ne pas surcharger le document.

2. Une observation participante au *Schnaeckele*

a) Les conditions d'enquête³⁷

Notre travail de thèse s'appuie sur une enquête de terrain combinant observation participante et entretiens semi-directifs. Cette méthodologie qualitative, héritière de l'anthropologie³⁸ et de la sociologie américaine de l'École de Chicago³⁹, connaît en France un important développement depuis les années 80. Dans une telle enquête, le chercheur entreprend une immersion prolongée au sein d'un milieu, « un voyage⁴⁰ » selon Gérard Althabe, ou, tout du moins, une manière d'accéder à une réalité, d'être « au plus près de ceux qui la vivent et en interaction permanente avec eux⁴¹ ». Cette observation prolongée, qui nécessite de pénétrer un milieu, de s'y faire accepter, d'y construire des relations de confiance, s'appuie sur « l'expérience incarnée de l'enquêteur⁴² ». Cette démarche ethnographique a longtemps été disqualifiée en sociologie : soupçonnée pour son subjectivisme par un rationalisme critique, selon lequel les hypothèses doivent être construites en amont avant d'être testées sur le terrain (raisonnement hypothético-déductif)⁴³. Quand l'enquête est menée avec rigueur et réflexivité, on peut pourtant y voir un moyen d'accès privilégié aux contextes d'expériences, aux représentations et pratiques ordinaires des personnes étudiées, cela malgré – et grâce à – l'impondérable subjectivité du chercheur. « On a longtemps confondu la reconnaissance du statut d'opérateur, de percepteur et de descripteur de l'enquêteur avec celle d'un tropisme fatal vers le subjectivisme. Au lieu de quoi, cette reconnaissance est une façon d'accéder à plus de réflexivité, d'objectivité et d'impartialité dans la conscience du processus de l'enquête⁴⁴. »

³⁷ Dans cette partie, nous aurons parfois recours à la première personne du singulier pour situer notre position sur le terrain et renseigner les conditions du recueil des données, cela dans les limites de l'explicitation méthodologique – à distinguer des registres narratif, épistémologique et moral – et avec modération, sans verser dans l'introspection voir Jean-Pierre OLIVIER DE SARDAN, « Le « je » méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain - Persée », *Revue française de sociologie*, 2000, vol. 41, n° 3, pp. 417-445.

³⁸ Gérard ALTHABE, « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », *Terrain. Revue d'ethnologie de l'Europe*, 1990, n° 14, pp. 126-131. URL : <http://terrain.revues.org/2976>, consulté le 27 juin 2012.

³⁹ Sur cette influence voir Daniel CEFALI (dir.), *L'enquête de terrain*, Paris, Éditions la Découverte, 2003. Le livre réunit des textes classiques britanniques et américains des sciences sociales portant sur la méthode de l'enquête qualitative et des débats épistémologiques au sein desquels elle a émergé. Voir également sur ce sujet Jean-Michel CHAPOULIE, « Le travail de terrain, l'observation des actions et des interactions, et la sociologie », *Sociétés contemporaines*, 2000, vol. 40, n° 1, pp. 5-27.

⁴⁰ Gérard ALTHABE, « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », *op. cit.*, §5.

⁴¹ Jean-Pierre OLIVIER DE SARDAN, « La politique du terrain », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, 1995, n° 1, §8. URL : <http://enquete.revues.org/document263.html>, consulté le 20 septembre 2011.

⁴² Daniel CEFALI (dir.), *L'engagement ethnographique*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2010, p. 7.

⁴³ Daniel CEFALI (dir.), *L'enquête de terrain*, *op. cit.*, p. 516.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 517-518.

Notre enquête de terrain par observation participante, au sein du convivium bas-rhinois de *Slow Food*, a débuté en décembre 2009, lors d'un atelier de confection de *bredele* (gâteaux de Noël alsaciens), après lequel nous avons pris notre carte de membre à *Slow Food* (renouvelée chaque année jusqu'à 2016). Cette première phase d'enquête a été longue d'un an et quatre mois de décembre 2009 à avril 2011. Nous questionnions alors, dans le cadre d'un mémoire de Master⁴⁵, les motivations à l'adhésion à *Slow Food*. Nous avons repris et poursuivi cette enquête pendant plus de deux ans, entre mars 2013 et l'été 2015⁴⁶, dans le cadre de notre thèse de sociologie. Au cours de ces deux phases d'enquête, si nos problématiques de recherche ont évolué, notre motivation est restée la même : produire des données de première main sur cette association encore trop peu étudiée au moyen d'enquêtes de terrain approfondies et non partisans⁴⁷ et rencontrer les membres ordinaires, plus que les membres fondateurs, avec pour angle d'analyse non pas une sociologie du mouvement social, attentive aux dynamiques organisationnelles de l'association⁴⁸, mais une sociologie des aspirations et des valeurs.

Le *Schnaeckele* (petit escargot en alsacien), le convivium bas-rhinois de *Slow Food* a été créé en 2006 sous l'impulsion d'un groupe d'amis strasbourgeois amateurs de vin : quelques français et trois italiennes venues s'installer à Strasbourg et travaillant au Conseil de l'Europe. Lena a été présidente de l'association de 2006 à 2008, puis c'est Christine qui, durant deux mandats, de 2008 à 2012, a assumé ce rôle. Lors de notre première phase d'enquête de 2009 à 2011, nous avons rencontré une équipe soudée de personnes liées par de forts liens amicaux, composée de Christine, Lena et Gauthier, Victor, Sabine, Yves, Giorgio, Gabriella et son mari. En plus de ce « noyau dur » qui organisait la plupart des activités, des personnes membres de *Slow Food* (une adhésion à *Slow Food* international à l'année) participaient ponctuellement aux activités proposées. Enfin, beaucoup de personnes, non

⁴⁵ Notre mémoire de recherche (M2) réalisé à l'Université de Strasbourg entre 2009 et 2011 sous la dir. de Mme Anne-Sophie Lamine a étudié plus en détail l'adhésion à *Slow Food* comme révélatrice d'un malaise dans l'alimentation : *L'aspiration à un autre rapport au temps. Approche sociologique de l'adhésion à Slow Food*.

⁴⁶ Au moment où je rédige ces lignes, je participe encore, certes de manière moins active, à la vie de l'association. La progressive prise de distance, qui m'est apparue nécessaire pour la rédaction, avec un terrain au sein duquel des relations de confiance se sont construites n'est pas chose aisée. J'envisage, après avoir déposé la thèse, de convier les membres de *Slow Food* rencontrés pour leur présenter les résultats de la recherche et recueillir leurs réactions et remarques.

⁴⁷ Une opinion partagée par Valeria SINISCALCHI, « Environment, regulation and the moral economy of food in the Slow Food movement », *op. cit.* ; Voir par exemple l'ouvrage de Wendy PARKINS et Geoffrey CRAIG, *Slow living*, Oxford, Berg, 2006.

⁴⁸ De telles enquêtes, très complètes et approfondies, ont été menées par Alison LEITCH, « Slow food and the politics of pork fat », *op. cit.* ; Roberta SASSATELLI et Federica DAVOLIO, « Consumption, Pleasure and Politics : Slow Food and the politico-aesthetic problematization of food », *Journal of Consumer Culture*, 2010, vol. 10, n° 2, pp. 202-232 ; Valeria SINISCALCHI, « Slow versus fast », *op. cit.* ; Estelle DELEAGE, « Le mouvement Slow Food », *op. cit.*

adhérentes à l'association, ne venaient que ponctuellement. Le *Schnaেকে* comptait en 2010 une quarantaine de membres, le nombre d'adhérents ne cesse depuis de se réduire, une vingtaine environ début 2015. Lors du retour sur le terrain en 2013, l'équipe a beaucoup changé : pendant mon absence, Giorgio a pris la présidence (2012-2014) ; Lena et Gauthier se sont désengagés, vraisemblablement suite à la naissance de leur enfant ; de même que Christine qui a déménagé pendant cette période pour raisons professionnelles, Sabine ne participe plus non plus. De nouvelles personnes se sont impliquées : Samuel et Julie en couple (qui seront ensuite pris par un projet de restauration), Sylvain et Didier, ce dernier, très actif, est président depuis 2014 et prend aujourd'hui en charge la majorité des activités du convivium.

Les activités sont principalement de trois types (Tableau 1) : les visites de producteurs (Figure 3, Figure 4) ; les ateliers de cuisine, que Christine appelle les « ateliers du goût » ; enfin, les démarches de valorisation de la diversité alimentaire locale (ateliers de découverte de produits et tenue de stands (Figure 5), conférences (Figure 6), accompagnement des producteurs de la poule noire d'Alsace pour en faire une sentinelle). Les préoccupations des organisateurs impactent les activités proposées et leur fonctionnement. La première équipe développait principalement les activités de cuisine et de découverte, ainsi que les visites à la ferme et les repas événements. L'arrivée de Sylvain, en reconversion professionnelle dans le domaine de la cuisine, a fait quelque peu évoluer les activités cuisines : suivant le modèle plus classique du cours de cuisine, une personne est au centre de l'attention et montre comment effectuer les diverses étapes de préparation, autour d'elle les personnes en cercle regardent et exécutent éventuellement certains des gestes. Lors de la première phase d'enquête, et dans les activités « La cuisine de *Slow Food* » mises en place par Didier en 2013 et qui invitent à cuisiner un repas à plusieurs à partir d'un panier de légumes (Figures 7, 8), le fonctionnement est davantage horizontal, les participants réalisent les différentes étapes et l'organisateur n'est pas repérable par une position centrale, mais par le fait qu'il est grandement sollicité pour ses conseils. Enfin une autre évolution notable entre ces deux phases d'observation est l'accent mis sur les questions environnementales au sein des actions associatives, impulsé par Didier et Christine. Lors de ces activités et aux assemblées générales de l'association, j'étais à la fois observatrice (prise de note pendant ou, le plus souvent, après l'événement et tenue d'un journal de terrain) et impliquée dans l'activité, cuisinant, discutant avec les autres personnes présentes. C'est de mon rapport avec les enquêtés que je souhaite maintenant traiter : la situation d'enquête se confond, sur le terrain, avec une interaction sociale ordinaire dont il ne faut pas ignorer les effets.

Activités du Schnaeckele observées de 2009 à 2015

2009

Décembre Journée Terra Madre : tradition du terroir, atelier *Bredele*

2010

16 janvier Atelier *Dampfnudeln*

18 février Découverte des vins naturels avec A., caviste

04 mars Assemblée Générale du Schnaeckele de l'année 2009

03 juillet Atelier du goût autour de la cerise (4 pers)

15 juillet Repas alsacien avec le convivium sicilien

09 septembre Atelier coulis de tomate (7 pers)

18 septembre Atelier du goût sur la poire (2 groupes de 10 personnes)

18 novembre Assemblée générale de l'année 2010

02 décembre Réunion entre les membres actifs (10 pers)

11 décembre « Découvrez une tradition alsacienne : les baerawecke » (14 pers)

2011

12 février Slow Fish : conférence et dîner

10 mars Atelier pâtes fraîches à la machine (15 pers)

07 avril « Être maraîcher aujourd'hui » : dîner « auberge espagnole » et présence de Lionel, agriculteur.

2013

09 mars Atelier pâte à chou

21 septembre Visite de la ferme Malplaquet à La Broque près de Schirmeck

28 septembre lors de l'événement « les jardins partagés » (Place Broglie à Strasbourg) organisation de la seconde Disco-soupe en collaboration avec le Schnaeckele

02 octobre Première « cuisine de *Slow Food* » (résidence Amitel, Strasbourg) (7 personnes)

10-13 octobre Les rendez-vous européens de l'éthique alimentaire (organisés par Christine)

06 novembre « Cuisine de *Slow Food* » (13 personnes)

07 décembre Disco Soupe en collaboration avec le Schnaeckele (Place du marché, Neudorf, Strasbourg)

2014

19 février « cuisine de *Slow Food* » (14 personnes)

25 mars présentation de *Slow Food* au lycée hôtelier d'Illkirch

15 avril Réunion avec Didier consacrée à la communication du Schnaeckele

16 avril « Cuisine de *Slow Food* » avec des lycéens de la classe d'italien du lycée hôtelier d'Illkirch

07 mai « Cuisine de *Slow Food* »

15 mai Assemblée générale (13 personnes)

21 juin Visite de la Brasserie Matten

06 juillet Pique nique annuel réunissant des conviviums suisses, allemands et alsaciens à la Villa Wenkenhof près de Riehen à l'initiative du convivium de Bâle

07 septembre Réunion et visite de la ferme « Les jardins d'Agnès »

2015

06 février « cuisine de *Slow Food* »

10 février Rencontre avec Carlo Petrini et conférence de Carlo Petrini intitulée « Le bon, propre et juste est-il la chaîne vertueuse d'alimentation pour tous ? » à Strasbourg

Tableau 1 : Activités du Schnaeckele observées entre 2009 et 2015



Figure 3 : Visite de la ferme Malplaquet, 21 septembre 2013 (les photos 3 à 8 sont de l'auteur).



Figure 4 : Visite de la brasserie Matten, 21 juin 2014.



Figure 5 : Stand au lycée hôtelier d'Illkirch, 25 mars 2014.



Figure 6 : Rencontre des conviviaux avec Carlo Petrini, 10 février 2015.



Figure 7 : Cuisine de Slow Food, 6 novembre 2013.



Figure 8 : Cuisine de *Slow Food*, 19 février 2014.

b) Les formes d'implication sur le terrain

Le chercheur sur son terrain est pris dans une multiplicité de rôles⁴⁹ : acteur social ordinaire, porteur d'une identité, de traits corporels et comportementaux, nouant des relations d'affection et de confiance. Il est aussi enquêteur, s'évertuant à rester quelque peu en retrait ; mis à distance également, soupçonné de « surveiller » : ainsi Gauthier qui dit sur le ton de l'humour « Mireille, elle enquête sur nous, elle nous surveille » et Gabriella qui dit se méfier de moi (Journal de terrain, 18 novembre 2010). Je ne peux que souscrire à la remarque de Jean-Pierre Olivier de Sardan concernant le caractère initiatique de l'enquête⁵⁰ : outre cette position ambiguë qu'il faut apprendre à gérer – entre confiance et méfiance –, il m'a fallu accepter la dimension affective, subjective de la situation d'enquête. Si elle m'est, un temps, apparue comme une atteinte malheureuse à une approche objective de mon objet, j'ai bien vite compris que l'objectivité ne pouvait se construire, précisément, qu'au travers de ce dosage entre distance et proximité. L'immersion sur le terrain permet l'observation du fonctionnement usuel du milieu, l'apprentissage des règles, du langage et des usages ordinaires, des réalités auxquelles l'entretien ne donne pas semblablement accès.

L'enquête de terrain nécessite donc un incessant travail de négociation de sa position de chercheur. Si je me suis d'emblée présentée comme étudiante en sociologie aux membres du bureau de l'association, lors des activités je pouvais passer pour une simple participante aux yeux des autres personnes présentes. Je ne mentionnais la raison de ma présence – une recherche sociologique – que si l'on me demandait qui j'étais et pourquoi j'étais là. De même, la prise de note variait selon les situations : je prenais des notes après certaines activités et parfois pendant, sous couvert d'inscrire les étapes de la recette, les propos des conférenciers, mais cela m'a valu quelques fois des remarques et des regards suspicieux. Par la suite, j'ai été mise à contribution pour rédiger les comptes-rendus d'activité sur le site de l'association, ce qui m'a permis de prendre des notes et des photographies de manière plus justifiée. J'ai été bien accueillie en tant que chercheuse dès mon entrée sur le terrain : les membres du bureau se disent intéressés par ma recherche, ils semblent avoir envie d'échanger sur le sujet et acceptent l'idée de s'exprimer en entretien, plus encore ils le proposent, me relancent. Dès lors, je croyais ma position d'observatrice établie et acceptée, mais à plusieurs reprises j'ai pu constater le décalage entre les attentes des enquêtés et les miennes. D'une part, lorsque

⁴⁹ Sur cette question voir Daniel BIZEUL, « Le récit des conditions d'enquête: exploiter l'information en connaissance de cause », *Revue Française de Sociologie*, octobre 1998, vol. 39, n° 4, p. 754-759 ; Daniel CEFALI (dir.), *L'enquête de terrain, op. cit.*, p. 535-537.

⁵⁰ Jean-Pierre OLIVIER DE SARDAN, « La politique du terrain », *op. cit.*, §5.

l'entretien finalement s'annonce, les personnes sont subitement réticentes, plusieurs fois elles se présentent en couple alors même que je les avais sollicitées individuellement. C'est également mon degré d'investissement dans l'organisation de l'association qui, tout au long de l'enquête, fait l'objet d'interrogations et de compromis. Lors d'un atelier en 2010, les échanges portent sur la nécessité de mobiliser de nouveaux membres pour le bureau, Christine se tourne vers moi et me demande si ça m'intéresse (Journal de terrain, 9 septembre 2010). Je pensais qu'il était clair pour eux, comme ça l'était pour moi, que ma position de chercheuse était peu conciliable avec un engagement plus important dans l'association : je ne pouvais m'investir davantage, ne partageant pas leurs motivations, plus encore, essayant de porter sur ces dernières un regard critique. Mais il était sans doute difficile pour eux d'interpréter ma présence prolongée au sein de l'association autrement que par un partage des mêmes combats. J'étais d'ailleurs très souvent sollicitée dans les échanges ou en entretien – « tu ne trouves pas ? », « tu n'es pas d'accord ? », « ça n'est pas vrai ? » – manière d'éprouver, il me semble, la sincérité de ma présence. À la fin de mon terrain, lors de la rédaction de la thèse, une discussion en tête à tête avec Didier qui me demandait de m'engager m'a toutefois incitée à clarifier plus que jamais mon positionnement. Si l'on attendait de moi un engagement plus important, des formes d'échanges ont permis toutefois un compromis implicite : je n'entrais pas au bureau de l'association certes, mais je contribuais à la communication en rédigeant des comptes-rendus d'activité sur le site internet, en envoyant des mails aux nouveaux membres, je participais aux réunions et apportais mon aide à l'organisation des ateliers, j'ai écrit également un court article sur la poule noire d'Alsace pour le magazine *Bio Info*⁵¹.

c) Du terrain à l'analyse

Il apparaît pertinent, après avoir traité des conditions d'enquête et de mon positionnement sur le terrain, d'évoquer la démarche de recherche adoptée : comment extrait-on de cette observation participante des éléments d'analyse et de compréhension de l'objet ? Le terrain a été abordé en 2009 sans nulle autre question préalable que l'envie de comprendre les motivations des participants, suivant ainsi une démarche inductive qui consiste à « ne pas partir de généralisations “clé en main”, à forte charge théorique et politique, mais de se laisser

⁵¹ « Une poule sauvée de l'oubli », *Bio Info*, n°33, avril 2015, p.18, disponible en annexe.

aller à des expériences concrètes avant d'en saisir une dimension de généralité⁵² ». Je suis retournée sur le terrain pour le travail de thèse avec le projet d'explicitier cet ensemble d'aspirations et de critiques que le terme *slow*, jusqu'alors associé à la nourriture et opposé au *Fast Food*, cristallisait, lui permettant de se diffuser dans d'autres domaines de la vie quotidienne, de la recherche scientifique à la cosmétique. Il m'importait donc de porter particulièrement attention à la manière dont les personnes justifiaient leurs actes, les décrivaient, au vocabulaire employé pour parler de leur engagement à *Slow Food*, et cela en étant attentive à la situation : le chercheur « ne doit pas seulement appréhender et transmettre les catégories des membres, mais également expliquer comment les membres emploient ces termes dans des situations d'interaction spécifiques et comment les parties impliquées les comprennent et les évaluent de manière différenciée⁵³ ». Il s'agissait donc de généraliser, d'élaborer un modèle d'analyse (ici, un système de valeurs) en partant du terrain, en observant comment les personnes généralisaient elles-mêmes.

Ce processus de généralisation peut être décrit schématiquement en trois phases. Une première étape au cours de laquelle j'ai connu une forme d'acculturation, acquérant le vocabulaire « indigène », me familiarisant aux raisonnements et connaissances des membres de *Slow Food*, au point de pouvoir aisément présenter l'association sur les stands et lors des activités. Une phase d'appropriation qui m'était sans doute d'autant plus naturelle que j'ai en partage avec les enquêtés des préoccupations environnementales, sociales et des caractéristiques socio-démographiques (cadres et professions intellectuelles, Bac+5, résidence en zone urbaine)⁵⁴. Il est arrivé un moment toutefois où l'évidence qu'avaient à leurs yeux, puis aux miens, les arguments qu'ils déployaient, m'a interrogée, s'en est suivi une phase de rejet. Un rejet bénéfique parce que m'obligeant à dénaturiser, à déconstruire des modes de justification qui trop souvent ne sont pas questionnés, telle la valorisation, consensuelle aujourd'hui, de la convivialité, le souci d'emblée légitime de la protection environnementale, etc. Dans un troisième temps, enfin, les outils théoriques et une approche centrée sur les

⁵² Daniel CEFAL, « Comment généralise-t-on ? Chronique d'une ethnographie de l'urgence sociale », in Emmanuel DESVEAUX et Michel de FERNEL (dirs.), *Faire des sciences sociales*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2012, p. 34.

⁵³ Robert M. EMERSON, Rachel I. FRETZ et Linda L. SHAW, « Prendre des notes de terrain. Rendre compte des significations des membres. », in Daniel CEFAL (dir.), *L'engagement ethnographique*, traduit par Philippe GONZALEZ, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2010, p. 130.

⁵⁴ La compréhension sociologique s'appuie, en effet, sur des procédés de typifications, des raisonnements et des savoirs ordinaires, mes connaissances et raisonnements quotidiens m'aidant ainsi à comprendre les leurs, voir Patrick WATIER, « Les ressources de l'interprétation sociologique », *L'Année sociologique*, 2007, vol. 57, n° 1, pp. 83-102.

tensions et les compromis, m'ont permis de trouver une position intermédiaire entre ces deux mouvements « d'enracinement et d'arrachement⁵⁵ ».

⁵⁵ Daniel CEFAÏ, « Comment généralise-t-on ? Chronique d'une ethnographie de l'urgence sociale », *op. cit.*, p. 34.

B. Le *slow* au-delà l'alimentation

1. La diffusion de la terminologie *slow*

a) L'hétérogénéité de la diffusion du terme *slow*

Depuis le début des années 2000, de nombreuses personnes et collectifs, européens et nord-américains, se sont emparés du terme « *slow* » pour énoncer une critique des modes de vie contemporains et proposer une alternative. La dénomination a pris son autonomie : elle s'est détachée du nom de l'association *Slow Food* pour être mobilisée dans d'autres domaines que l'alimentation : de la recherche scientifique à l'éducation en passant par le tourisme et les médias. Il s'agit de traiter ici uniquement de la diffusion du terme, une tout autre question, qui guidera la suite de ce travail, est celle de savoir si cette mobilisation s'accompagne de la diffusion de discours et de comportements.

Le foisonnement des déclinaisons du *slow* est difficile à retracer. C'est sur internet que l'on voit apparaître de nouvelles appellations. Nous ne pouvons ici que proposer un recensement non exhaustif de la diffusion du *slow*. Les formes de cette diffusion sont extrêmement variables : des groupes réunis autour d'un manifeste et/ou d'un ouvrage, de plus rares structures associatives, des institutions, des personnes seules et des entreprises. Dans le but de prendre en considération ces diverses formes de diffusion : de la personne seule aux associations, nous parlerons de « déclinaison » du *slow* plus que de « mouvement » ou de « groupe ». Nous en proposons dans le tableau suivant un recensement non exhaustif (Tableau 2). Les déclinaisons sont regroupées par domaines de la vie quotidienne : alimentation, arts, soins du corps et sexualité, économie, éducation, médias, mobilité, mode, recherche scientifique, religion, travail, urbanisme. Nous avons pu suivre cette diffusion en grande partie grâce à une veille internet réalisée à partir des *Google Alertes* du moteur de recherche *Google*⁵⁶.

⁵⁶ Les *Google Alertes* sont un outil de veille par mot-clé (dans le cadre de cette thèse : « *slow* » et « *lenteur* ») proposé par le moteur de recherche *Google*. Cet outil est utilisé ici dans un but indicatif, nous avons conscience des multiples biais résultants de la récolte et du filtrage des données du web par ce moteur de recherche. Nous avons contacté par mail les services de Google pour avoir des informations sur le fonctionnement des *Google Alertes* mais n'avons pas obtenu de réponse.

Nom	Forme	Historique	Extraits des discours officiels
Alimentation			
<i>Slow food</i>	association internationale	Fondée en Italie (1989)	Une alimentation « bonne, propre et juste »
Arts			
<i>Slow art</i>	institution	Exposition intitulée <i>slow art</i> au musée de Stockholm (Suède, 2013).	Promotion de la lenteur et des aléas de la création, d'un temps lent de découverte pour le public
<i>Slow book</i>	site internet, librairie en ligne	<i>slow book</i> (Italie, 2009) : un classement non pas fondé sur les ventes mais sur la qualité et une librairie en ligne : <i>Slowbookfarm</i> .	Contre le bestseller, promouvoir des ouvrages à petit tirage et de qualité
<i>Slow cinéma</i>	personne seule	La cinéaste Martine Doyen mobilise l'appellation <i>slow cinéma</i> sur son site (Belgique 2014)	Promotion de circuits de production alternatifs et d'autres rythmes de création
<i>Slow design</i>	ouvrage, lieu de recherche <i>slowlab</i>	L'ouvrage du designer britannique Alastair Fuad-Luke <i>Slow theory</i> (2004) puis un manifeste avec la chercheuse nord-américaine, Carolyn F. Strauss (2008).	Un design respectueux du bien-être individuel, social et environnemental
<i>Slow littérature</i>	personne seule	Appellation mobilisée par l'universitaire Christophe Rioux dans un WikiTalk (plateforme de vidéos en ligne) ajoutée le 16/12/2014 à l'adresse : https://www.youtube.com/watch?v=rCBbQqvkdhQ	Pour une vraie diversité et qualité éditoriale
<i>Slow made</i>	institution, charte	<i>slow made</i> lancé par Marc Bayard avec l'Institut National des Métiers d'Art et le service Mobilier National (France, 2002)	<i>Slow Made</i> signifie « fait en prenant le temps nécessaire ».
Soin du corps et sexualité			
<i>Slow cosmétique</i>	association	Lancé par Julien Kaibeck (Belgique, 2011) avec marque déposée, label, ouvrage, charte.	Une cosmétique « intelligente, raisonnée, écologique et humaine »
<i>Slow sex</i> <i>Slow Love</i>	personne seule, ouvrages	L'appellation <i>Slow sex</i> est mobilisée par le sociologue italien Alberto Vitale en 2002. Diana Richardson publie <i>Slow sex, faire l'amour en conscience</i> en 2013 <i>Slow Love: How I Lost My Job, Put on My Pajamas, and Found Happiness</i> de Dominique Browning paru en 2011.	Faire l'amour en pleine conscience, ne pas associer sexualité et performance
Economie			
<i>Slow money</i>	ouvrage, association, système de financement	Woody Tasch (USA) auteur d'un ouvrage <i>Inquiries into the Nature of slow money</i> (2008) et fondateur en 2009 de la <i>Slow Money Alliance</i> : un système de financement alternatif	Investir de manière éthique et durable dans de petites entreprises ayant une charte sociale
Education			
<i>Slow classes</i>	revue franco-belge	Revue bimestrielle belge et française. Le premier numéro est paru en septembre 2013. http://www.slowclasses.com	Apprendre autrement, s'adapter au rythme de l'enfant.
<i>Slow education et slow school movement</i>	- ouvrage - manifeste	- Ouvrage de Joan Domenech Francesch <i>Éloge de l'éducation lente</i> (Espagne, 2011) - manifeste de Maurice Holt (USA, 2002)	Un rythme d'apprentissage adapté à chaque enfant contre l'uniformité, la prévisibilité, et la mesurabilité des processus et des résultats

Médias			
<i>Slow information</i>	appellation	<i>Slow information</i> de Gilles Luneau (France)	
<i>Slow media</i>	manifeste	Un manifeste en Allemagne (2010) : http://en.slow-media.net/manifesto et un blog : http://slowmedia.typepad.com/	Choix réfléchi, confiance et pérennité de l'information.
<i>Slow news</i>	site web	http://www.slownewsmovement.com	
<i>Slow TV</i>	programmes télévisuels	Le terme désigne des programmes norvégiens longs de plusieurs heures et qui donnent à voir des activités (tricot), la combustion d'un feu de bois, des entretiens, des déplacements (en 2009, la retransmission en direct d'un trajet en train long de plus de 7 heures suivie au moins en partie par environ 1,2 million de personnes, soit près du cinquième de la population norvégienne).	
<i>Slow web</i>	manifeste	http://theslowweb.com/	Ne pas être les esclaves du web, ne pas être dans le feedback constant.
Mobilité			
<i>Slow travel</i>	manifeste site internet série de guide de voyage	- Manifeste <i>SlowTravelEurop</i> (2009) écrit par les rédacteurs britanniques Nicky Gardner and Susanne Kries de <i>hidden europe magazine</i> - Site d'information lancé par un couple http://www.slowtrav.com/ - Série de guides de voyage depuis 2010 chez l'éditeur Bradt Travel Guides	
<i>Slow tourisme</i>	appellation	Appellation utilisée par la ministre française du logement, de l'égalité des territoires et de la ruralité Sylvia Pinel en Conseil des ministres lors de la présentation, le mercredi 17 décembre 2014, des priorités de la politique en faveur des ruralités.	développer l'attractivité touristique avec le tourisme durable et l'itinérance douce
<i>Slow up</i>	événement	Sur une journée, les personnes sont invitées à parcourir plusieurs dizaines de kilomètres fermées à la circulation automobile. Concept né en 2000 en Suisse autour du lac de Morat et repris en Alsace, France en 2013.	Slow Up signifie slow down/ pleasure up, c'est-à-dire diminuez l'allure et augmentez le plaisir.
<i>Slow voyage</i>	agence de voyage	« Terra mundi » agence de voyage <i>slow</i> française : http://www.terra-mundi.com	Visiter moins, mais mieux, prise en compte de l'impact du déplacement sur la vie locale, sociale et environnementale.
Mode			
<i>Slow fashion</i>	appellation	Le terme a été lancé en 2007 par Kate Fletcher du Centre de la Mode Durable de Londres	Ralentir et conscientiser la production et la consommation
<i>Slow wear</i>	marque de vêtement	Marque déposée italienne (2003), un site web, une boutique ouverte récemment à Paris	
Recherche scientifique			
<i>Slow science</i>	manifeste article et charte	- <i>Slow Science Academy</i> (Berlin, 2010) - le chercheur français Joël Candau rédige un Appel pour une <i>slow science</i> en 2011 - l'anthropologue belge Olivier Gosselain, publie l'article « <i>Slow Science – La désexcellence</i> »	Mise en question des rythmes imposés à la recherche scientifique

Religion			
<i>Slow church</i>	ouvrage	C. Christopher Smith and John Pattison, <i>Slow Church. Cultivating Community in the Patient Way of Jesus</i> , InterVarsity Press, 2014 (USA).	Contre une approche industrialisée et <i>Fast-Food</i> de l'église, pour une vie plus intense dans la communauté religieuse locale
Travail			
<i>Slow management</i>	ouvrage	Un ouvrage français écrit par trois universitaires <i>Le slow management : éloge du bien-être au travail</i> (2010).	un nouveau type de management garant des conditions de bien-être et de performance
	revue	Une revue néerlandaise : http://www.slowmanagement.nl/	
<i>Slow work</i>	personne seule	Appellation mobilisée par l'économiste Jean-Noël Dupasquier	populariser toutes les tentatives de résistance au modèle de travail basé sur la rapidité et le rendement
Urbanisme			
<i>Cittaslow</i>	Un réseau, un label, une charte	Créé en 1999, rattachée à <i>Slow Food</i> plus de 150 cittaslow dans les pays occidentaux	

Tableau 2 : Recensement non exhaustif des déclinaisons du *slow*

b) La construction médiatique d'un « mouvement *slow* »

Depuis le début de l'enquête de terrain en 2009, les références au *slow* dans le champ médiatique se sont multipliées. Un premier aperçu de l'intérêt croissant suscité par le phénomène dans la presse nous est donné par la base de données Factiva⁵⁷. La recherche de la fréquence d'apparition du terme « Slow Food » dans la presse de langue française de 2000 à 2014 met en évidence une nette évolution (Figure 9), même constat pour le terme « mouvement *slow* » bien que dans une moindre mesure (Figure 10).

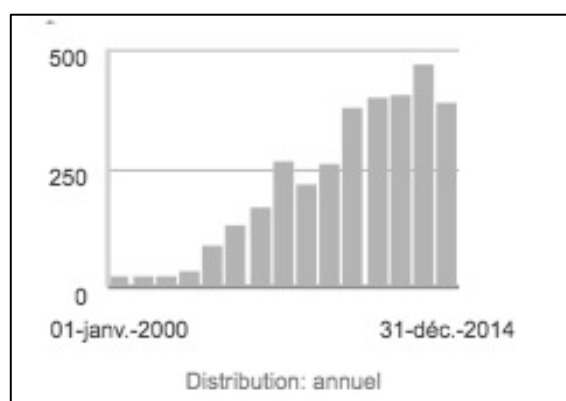


Figure 9 : Nombre d'apparition du terme "slow food" dans la presse française de 2000 à 2014 (source Factiva).

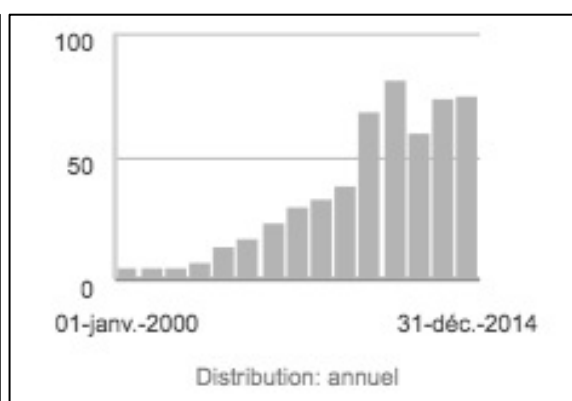


Figure 10 : Nombre d'apparition du terme "mouvement slow" dans la presse française de 2000 à 2015 (source Factiva).

Pour se faire une idée plus précise du contenu de ce discours médiatique, nous avons pris connaissance de onze dossiers de revue parus entre 2009 à 2013 et traitant soit du *slow*, soit de la question du ralentissement, mais tout en faisant également expressément mention du *slow* (Tableau 3). Il s'agissait pour nous d'analyser la manière dont les auteurs font référence au *slow* et d'observer si les notions de « lenteur » et de « vitesse » sont utilisées.

⁵⁷ <https://global.factiva.com>, consulté le 26 janvier 2016.

Corpus « <i>slow</i> »	Corpus « ralentissement »
« Il est vraiment temps de lever le pied », <i>Courrier international</i> Hors-série « La vie meilleure. Mode d'emploi », octobre-novembre-décembre 2009, p.41-42.	« Ralentir, c'est possible », <i>Le Monde Magazine</i> , 28 août 2010, n°50, p.17.
« <i>Slow</i> ou fast. 100 tendances pour 2011 », <i>Courrier international</i> , Hors-série, avril-mai-juin 2010	« Prendre le temps », <i>Politis</i> , Hors-Série, octobre-novembre 2010, n°53, p.4-20.
« <i>Slow</i> devant », <i>TGV magazine</i> , octobre 2010, n°128, p.29-36.	Dossier « Ralentir. Concilier travail et vie privée, identifier ses priorités », <i>Psychologies magazine</i> , juin 2011, n°308, p.66-89.
Sylvain Menétrey et Aurélie Toninato, « <i>Slow</i> Life : vers de beaux lents demains », <i>Clés</i> , février-mars 2011, p.84-88	« Peut-on ralentir le temps ? », <i>Sciences humaines</i> , juillet 2012, n°239, p.30-51.
« La tentation du <i>slow</i> », <i>Interdépendances</i> , juillet-août-septembre 2012, n°86, p.22-35.	Patrice Van Eersel, « Ralentir. En avons-nous vraiment envie », <i>Clés</i> , n°79, octobre-novembre 2012, p.47-61.
« <i>Slow</i> : des lents demains qui chantent ? », <i>Silence</i> , mai 2013, n°412, p.5-16.	

Tableau 3 : Corpus de dossiers de presse consacrés au *slow* et au ralentissement.

Deux éléments principaux ressortent de cette rapide analyse du traitement médiatique du phénomène : l'affirmation d'une unité du *slow* et l'association du *slow* et de la lenteur. La totalité des publications fait référence à un « mouvement *slow* » (ou « slow movement » pour la version anglophone). L'unité du *slow* est ainsi postulée d'emblée :

« *Les adeptes du mouvement slow* » (*Courrier international*, 2009, p.41).

« *le mouvement Slow est typique de ce début de siècle* » (*Clés*, 2011, p.159)

« *les tenants du mouvement slow* » (*Sciences Humaines*, 2012, p.30)

S'il est fait mention dans certaines publications d'une pluralité de groupes, ces derniers sont « rassemblés au sein du *Slow movement* » (*TGV Magazine*, 2010, p.30). Ce parti-pris de l'homogénéité du phénomène apparaît également dans le récit historique que proposent ces articles :

« *Le mouvement slow – en français “lent” – est lancé en Italie avec Slow Food* » (*Interdépendances*, 2012, p.23).

De même, un lien de filiation est clairement construit entre *Slow Food* et un « mouvement *Slow Life* » auquel il aurait donné naissance :

« *Désormais reconnues, les associations Slow Food et Cittaslow ont donné naissance au mouvement Slow Life* » (*Le Monde Magazine*, 2010, p.17)

Notons que le « mouvement *slow* Life » ne renvoie à aucun groupe existant, si ce n'est un site internet répertoriant les diverses appellations *slow*⁵⁸. Les articles proposent ainsi une réécriture de l'histoire qui permet de mettre de la cohérence là où, nous le montrerons, il y en a peu. Un « mouvement *slow* » homogène, qui émergerait parallèlement à l'association *Slow Food*, est créé de toutes pièces. Les essais consacrés au sujet contribuent également à la construction d'un « mouvement *slow* » présentant unité et cohérence. Dans les ouvrages *Éloge de la lenteur* et *Slow Attitude*⁵⁹, les auteurs consacrent les différents chapitres à la présentation des « mouvements *slow* » dont ils décrivent peu la forme effective. Ils proposent davantage leur propre théorisation, certes richement documentée, de ce que ces appellations entendent remettre en question, les reconstruisant du même coup.

Un autre élément à retenir de ce traitement médiatique concerne le lien qui est fait entre *slow* et lenteur. Il est certes marqué par une forte ambivalence, nombreux sont les textes à souligner que le *slow* n'est pas réductible à la lenteur et à questionner le sens du terme. Si dans l'article de la revue *Silence*, les auteurs précisent en note que « *slow*, terme anglais, est difficilement traduisible en français, son sens oscille entre "lent" et "doux" » (*Silence*, 2013, p.5), ils le traduisent tout de même par « lent » dans la suite de l'article. La majorité utilise indifféremment les adjectifs « *slow* » et « lent », le « *slow movement* » devenant le « mouvement pour la lenteur » (*Interdépendances*, 2012, p.23). Enfin, la vitesse et l'accélération sont unanimement dénoncées et présentées comme à l'origine de l'émergence du « mouvement *slow* ». Les auteurs appuient alors leurs propos sur des ouvrages scientifiques tels que celui du sociologue allemand Hartmut Rosa sur l'accélération ou celui de la psychologue et sociologue française Nicole Aubert⁶⁰.

Le traitement de la diffusion du *slow* par la presse nous apparaît réducteur pour deux raisons principales : d'une part, en postulant l'homogénéité et en usant du terme de « mouvement » ; d'autre part, en assimilant ce phénomène à un appel à la lenteur conjoint à une critique de la vitesse. L'enquête qualitative menée auprès des acteurs du *slow* remet en effet largement en question ces analyses.

⁵⁸ Le site brésilien <http://www.slowlife.com.br/> consulté le 13 août 2015.

⁵⁹ Carl HONORE, *Éloge de la lenteur*, traduit par Sophie ARTAUD, Paris, Marabout, 2005 ; Sylvain MENÉTREY et Stéphane SZERMAN, *Slow attitude !: oser ralentir pour mieux vivre*, Paris, A. Colin, 2013.

⁶⁰ Hartmut ROSA, *Accélération: une critique sociale du temps*, traduit par Didier RENAULT, Paris, La Découverte, [2005], coll. « Théorie critique », 2010 ; Nicole AUBERT, *Le culte de l'urgence : la société malade du temps*, Paris, Flammarion, 2003.

2. A la rencontre des acteurs du *slow*

a) Les entretiens : corpus, passation et analyse

Nous avons complété l'observation participante au *Schnaeckele* par des entretiens semi-directifs auprès de 35 personnes mobilisant le terme *slow*⁶¹. Trois populations distinctes ont été interviewées (Tableau 4). Les adhérents à *Slow Food* côtoyés sur le terrain tout d'abord, pour nous permettre de confronter nos observations à leurs discours, de les interroger sur d'éventuelles contradictions, de faire l'étude, également, de « ces *mises en mots* de l'activité⁶² », par lesquelles nous accédons à « leur façon de connaître les choses et de donner sens à leurs actes⁶³ ». Nous avons rencontré parallèlement des membres de *Slow Food* appartenant à d'autres conviviums, *Slow Food* Bastille à Paris et *Slow Food* Lorraine près de Metz, ainsi qu'un membre de *Slow Food* Italie travaillant aux bureaux de l'association internationale à Bra. Cette mise en comparaison nous a permis de repérer des récurrences au-delà les différentes histoires et organisations, en d'autres termes, « de situer l'existant dans un espace de possibilités⁶⁴ ». *Slow Food* Bastille a été créé en 2001 par Marianne et une dizaine d'autres personnes. Fortement implanté dans la vie de quartier du 12^e arrondissement de Paris, en collaboration avec le café associatif « La commune » et l'association « La commune libre d'Aligre », ce convivium est présent sur les marchés locaux (stands et organisation d'un marché de producteurs), organise des ateliers culinaires et entreprend de se rapprocher des cuisiniers parisiens. La dynamique ne cesse de varier depuis la création de *Slow Food* Bastille : aujourd'hui une nouvelle génération d'adhérents plus jeunes s'investit, ce qui n'est pas sans créer des tensions avec les membres fondateurs toujours aussi engagés. *Slow Food* Lorraine est, quant à lui, un tout récent convivium, créé en 2012 à l'initiative de quelques amis. Présent sur des salons, il a pour l'instant organisé principalement des visites de producteurs et peine à mobiliser au-delà ce cercle de connaissances (23 adhérents en octobre 2013). La troisième catégorie d'entretiens nous a permis d'élargir notre étude aux personnes qui mobilisent le *slow* dans d'autres domaines que l'alimentation. Voyant se multiplier les emprunts du terme *slow*, nous souhaitons comprendre ce que peuvent avoir de commun ces formes très diverses de déclinaisons du *slow*, attachées de plus à des domaines forts éloignés,

⁶¹ Les entretiens numérotés de 1 à 34 sont en annexe.

⁶² Alexandra BIDEZ, *L'engagement dans le travail: qu'est-ce que le vrai boulot ?*, Paris, Presses universitaires de France, 2011, p. 226.

⁶³ Jean-Pierre DARRE, *La production de connaissance pour l'action. Arguments contre le racisme de l'intelligence*, Maison des Sciences de l'homme/INRA, Paris, 1999, p.106 cité par *Ibid.*, p. 228.

⁶⁴ Daniel CEFAL, « Comment généralise-t-on ? Chronique d'une ethnographie de l'urgence sociale », *op. cit.*, p. 32.

de la recherche scientifique à la cosmétique : identifier donc les aspirations et critiques transversales, révéler, par effet de comparaison, les spécificités du *slow* au-delà la seule question alimentaire, mais juger également de l'homogénéité apparente de ces déclinaisons réunies sous le nom de « mouvement *slow* ». Enfin, dépasser les déclarations d'intention des manifestes qui ne rendent pas compte des motivations réelles des personnes et ne permettent pas de traiter de l'adhésion au *slow* dans sa réalité quotidienne. Nous avons eu recours à l'entretien semi-directif et non à l'observation participante pour étudier ces déclinaisons du *slow* : elles n'ont, en effet, pas de lieu spécifique que nous aurions pu investir. Certes *Slow Cosmétique* est une association structurée, mais elle n'a pas de local propre et peu d'activités étaient organisées lors de notre prise de contact, les membres étant occupés à rédiger le guide *Slow Cosmétique* dont nous reparlerons.

Déclinaisons du <i>slow</i>	Entretiens	Interviewés
<i>Slow Food</i> : <i>Schnaeckele</i>	23 dont : 19 ⁶⁵	25 dont : 20
<i>Slow Food</i> Bastille	2	2
<i>Slow Food</i> Lorraine	1	2
<i>Slow Food</i> International	1	1
<i>Slow Cosmétique</i>	3	3
<i>Slow Design</i>	1	1
<i>Slow Management</i>	1	1
Désexcellence	1	1
<i>Slow Cinéma</i>	1	1
<i>Slow Art</i>	1	0
<i>Au Fait</i> « média lent »	1	1
« Experts »	2	2
Total	34	35

Tableau 4 : Récapitulatif des terrains et entretiens réalisés

Avant de présenter plus amplement ces diverses déclinaisons du *slow* revenons, un temps, sur la passation et l'analyse des entretiens. Nous avons été confrontée aux habituelles déconvenues du chercheur, certaines demandes n'ayant pas abouti : le convivium du haut-Rhin, le *Schnackala*, n'a jamais donné suite à nos mails, nous n'avons pu fixer d'entretien avec la personne en charge de la revue *Slow Classes* et le fondateur de l'agence de *Slow Travel* ne s'est pas présenté au rendez-vous et n'a pas répondu à nos relances. Pour réaliser ces entretiens semi-directifs, donc peu guidés, nous nous appuyions sur une grille d'entretien. Une première phrase introductive, différente selon que les personnes étaient connues ou non, invitait les personnes à raconter comment elles en étaient venues à adhérer à *Slow Food*, à

⁶⁵ 19 entretiens dont 2 entretiens en couple et une interviewée interrogée 2 fois.

Slow Cosmétique, à créer une déclinaison du *slow* ou à mobiliser le terme *slow*. Des thématiques étaient ensuite invariablement abordées : l'histoire de la déclinaison et le parcours personnel ; des questions concernant la signification du terme « *slow* », la connaissance et le rapport aux autres déclinaisons du *slow* ; également des questions relatives à la traduction de la mobilisation du *slow* en pratique, au sein de l'association et dans la vie quotidienne (*Pouvez-vous me raconter comment se traduit pour vous au quotidien cette adhésion au slow ?*). Nous étions attentive à l'évocation des rythmes si elle venait spontanément et l'interrogeons, dans le cas contraire, en nous étonnant de la signification française du terme « *slow* ». Lorsque les personnes avaient recours à des notions générales, telles que « bon », « plaisir », « convivialité », « écologie », nous demandions d'explicitier, n'hésitant pas à jouer d'une certaine ingénuité. Plus le terrain avançait, plus nous prenions « appui » sur les enquêtés : mettant à l'épreuve nos premières analyses lors de discussions informelles au *Schnaেকে* et à la fin de certains entretiens.

Une première phase d'analyse a consisté en une analyse transversale : les discours recueillis (entretiens retranscrits, conférence de Carlo Petrini et *Slow Art*), ainsi que les notes de terrain, ont été codés à l'aide d'un logiciel d'analyse qualitative (HyperResearch, un équivalent d'Atlas Ti). Notre méthode de codage s'est appuyée en grande partie sur la *Grounded Theory*, telle que présentée par Corbin et Strauss, qui a pour objectif de construire une théorie « enracinée » c'est-à-dire élaborée principalement à partir des discours recueillis et non pas seulement validée par le terrain⁶⁶. Le codage s'effectue par affectation de concepts et catégories aux mots et expressions employés par les enquêtés. Plus le codage des entretiens avance, plus les concepts émergent, sont regroupés en catégories, elles-mêmes liées par des relations de causalité, d'affinité, d'opposition. Les catégories se précisent du fait du traitement de nouvelles données ce qui permet une constante mise en comparaison. Trois grandes catégories ont ainsi émergé : premièrement, les discours en lien avec la définition du *slow*, l'organisation et l'histoire des déclinaisons du *slow*, l'engagement (rapport au politique, motivations à l'engagement) ; deuxièmement, les multiples registres de valeurs que le *slow* recouvre, autrement dit les motivations à la mobilisation mentionnées par les acteurs rencontrés ; troisièmement, les discours relatifs à la dimension temporelle : les rythmes contemporains critiqués, les rythmes souhaités et ceux qui sont adoptés au quotidien. Dans un second temps, nous sommes retournée à chaque entretien le soumettant à une analyse plus

⁶⁶ Anselm Leonard STRAUSS et Juliet CORBIN, *Les fondements de la recherche qualitative: techniques et procédures de développement de la théorie enracinée*, traduit par Marc-Henry SOULET, Fribourg, Academic Press Fribourg, 2004, p. 30.

verticale. Nos orientations théoriques s'étant affinées, nous y avons cherché les tensions et compromis de valeurs, ainsi que les modes de résistance et les parcours propres à chacun des enquêtés, dimensions que l'analyse transversale nous avait fait perdre de vue.

b) Présentation des acteurs du *slow* rencontrés

Pour comprendre la diffusion du *slow* au-delà l'alimentation, nous avons rencontré en plus des membres de *Slow Food*, des personnes associées à six autres déclinaisons du *slow*, en Belgique et en France (Tableau 4, ci-dessus). Ces dernières ont été choisies de manière à étudier les différentes formes prises par la diffusion du *slow* : des associations (*Slow Cosmétique*), des collectifs constitués autour de la publication d'un manifeste ou d'un ouvrage (*Slow Management*, *Slow Design* et *Slow Science*), des références institutionnelles (*Slow art*) et individuelles (*Slow cinéma*). Voici, rapidement présentées par ordre chronologique d'apparition ces différentes déclinaisons et les personnes rencontrées. Nous nous bornons ici à une description sommaire, l'analyse des discours et pratiques de ces personnes faisant l'objet du développement à suivre.

En 2004, le designer britannique Alastair Fuad-Luke fait référence au *slow Design* dans un texte intitulé *Slow theory* et rédige quatre ans plus tard un manifeste posant les principes du *slow design*⁶⁷ avec la chercheuse nord-américaine, Carolyn F. Strauss. Tous deux sont également à l'origine d'un studio de recherche, d'expérimentation et de diffusion, le *SlowLab*, basé à Amsterdam. Nous avons échangé⁶⁸ avec Grégoire Abrial un designer français, formé à l'école de design « Ensci – les Ateliers », qui a consacré son mémoire de fin d'études au *slow* en 2009⁶⁹ et qui applique les principes du *Slow Design* dans ses travaux personnels. Le *slow* est ici associé à la notion de bien-être qui se décline au niveau de l'individu (expériences générées par le produit), de l'environnement (matériaux et production qui ne lui nuisent pas) et du social (conception, production et produits respectueux des personnes) (Figure 11).

⁶⁷ Alastair FUAD-LUKE, Carolyn F. STRAUSS, « The Slow Design Principles », Slow Lab, Amsterdam, 2008, URL : <http://www.slowlab.net/RESOURCES/Resources-PUBLICATIONS-Slow-reading-s>, consulté le 24 janvier 2016.

⁶⁸ Un entretien par téléconférence, Grégoire Abrial résidant alors à Hanoï au Vietnam.

⁶⁹ Mémoire téléchargeable sur la page : http://www.ensci.com/uploads/media/memoire_gregoire_abrial.pdf, consultée le 24 janvier 2016.

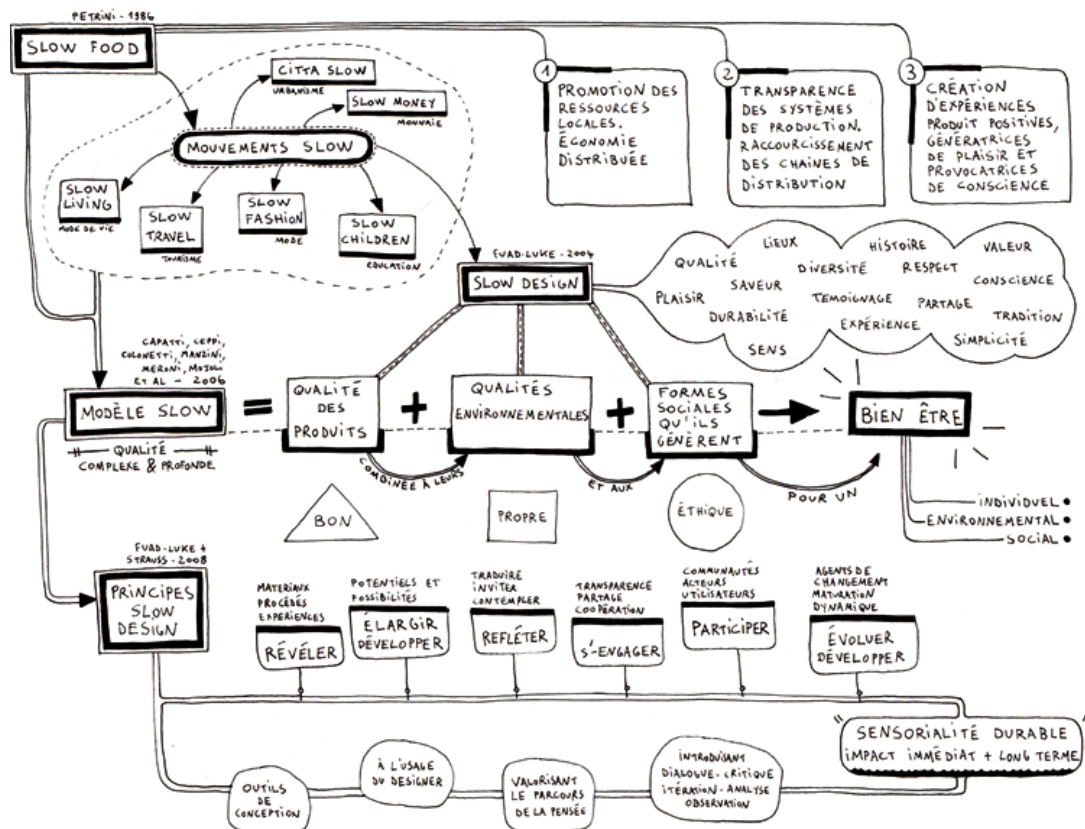


Figure 11 : Schéma sur le Slow Design extrait de l'article Grégoire Abrial, "Les vertus de la lenteur", *Etapes*, n°212, mars-avril 2013.

En 2010, trois universitaires rédigent un ouvrage intitulé *Le slow management : éloge du bien-être au travail*⁷⁰. Prenant acte de l'augmentation des suicides dans le monde professionnel, un nouveau type de management est présenté qui repose sur une autre temporalité et un nouveau rapport entre managers et salariés dans le but de permettre le bien-être au travail. Par l'intermédiaire de Giorgio, membre de *Slow Food*, nous avons pu nous entretenir avec Nadim, un manager indépendant qui dispense des formations en entreprise au sein desquelles il prône le *Slow Management*.

Dans le domaine de la recherche scientifique, divers manifestes se réclamant de la *Slow Science* ont émergé entre les années 2010 et 2013 : en 2010, le *Slow Science Manifesto* de la *Slow Science Academy* à Berlin et un « appel pour la Slow Science » de l'universitaire français Joël Candau circulent sur internet. En 2011, l'anthropologue belge Olivier Gosselain fait paraître un article intitulé « Slow Science – La désexcellence⁷¹ ». En 2013, c'est la

⁷⁰ STEILER Dominique, SADOWSKY John, et ROCHE Loïck, *Le slow management: éloge du bien-être au travail*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2010.

⁷¹ GOSSELAIN Olivier, « Slow Science – La désexcellence », *UZANCE, Revue d'ethnologie européenne de la Fédération Wallonie-Bruxelles*, n°01, 2011, pp.128-140.

philosophe Isabelle Stengers qui publie un plaidoyer pour une science « slow »⁷². Les critiques portent sur les procédés d'évaluation et de mise en concurrence qui se diffusent dans le monde de la recherche scientifique et de l'enseignement supérieur. Ces derniers imposent une efficacité et une rentabilité qui sont autant de freins à la créativité et à la découverte. En marge d'un colloque sur « L'homme pressé »⁷³ auquel nous avons participé, a été organisée une rencontre-débat sur la *Slow Science* avec l'un des chercheurs du collectif belge « Pour une désexcellence des universités », un mois plus tard nous nous sommes entretenue avec Damien, un autre désExcellent. Ce collectif, créé suite à la parution en 2011 de l'article « Slow Science – La désexcellence », réunit une dizaine d'enseignants-chercheurs en Sciences Humaines et Sociales de l'Université Libre de Bruxelles. À la différence d'autres déclinaisons du *slow*, il n'y a pas d'activités organisées, c'est davantage un espace de dialogue et de réflexion pour ses membres. Ces derniers présentent occasionnellement le collectif et ses idées (rencontre-débat au colloque sur « L'homme pressé », une journée de la désexcellence organisée à l'université) et mettent à disposition sur le site⁷⁴ des références bibliographiques, des articles et une charte de la désexcellence (Figure 12) compilant diverses propositions relatives à l'activité professionnelle dans les domaines de l'enseignement, de la recherche et de l'administration : par exemple « Dénoncer les discours et les évolutions qui transforment les universités en institutions strictement professionnalisantes, promettant l'acquisition de compétences directement opérationnelles » ou, plus concrètement, « refuser de cosigner un papier dans la rédaction duquel je n'aurais pas été activement impliqué-e ». Les chercheurs désExcellents appellent ainsi à la multiplication de ces « formes de résistance » au sein même de l'univers académique et non à en sortir : « nous n'appelons pas pour autant au suicide professionnel ! ». Cette déclinaison du *slow* est d'autant plus intéressante que la référence au *slow* a été abandonnée au profit de la notion de désexcellence, un processus sur lequel nous reviendrons plus en détail.

⁷² Isabelle STENGERS, *Une autre science est possible !: manifeste pour un ralentissement des sciences*, traduit par Thierry DRUMM, Paris, La Découverte, 2013.

⁷³ « L'homme pressé : impacts et paradoxes socio-spatiaux », 12^e colloque pluridisciplinaire Doc'Géo, organisé en partenariat avec l'UMR 5185 ADESS CNRS, le département de géographie de l'Université Bordeaux Montaigne et l'École Doctorale Montaigne-Humanités, Bordeaux, 09 et 10 octobre 2014.

⁷⁴ URL : <http://lac.ulb.ac.be/LAC/home.html>, consulté le 26 janvier 2016.



Figure 12 : Extrait du site « Pour une désexcellence des universités »,
URL : <http://lac.ulb.ac.be/LAC/charte.html>, consulté le 26 janvier 2016.

Sur son site internet consacré à la cosmétique⁷⁵, le Belge Julien Kaibeck, propose en 2011 la dénomination de *Slow cosmétique* pour désigner une cosmétique « intelligente, raisonnée, écologique et humaine ». Formé à l'aromathérapie qu'il enseigne en Belgique, il est également chroniqueur à la radio et à la télévision et fondateur de l'association *Slow cosmétique* créée en 2012 (256 membres en novembre 2013). Il donne des conférences sur ce sujet et a publié un ouvrage *Adoptez la Slow Cosmétique*⁷⁶. Nous avons pu nous entretenir avec lui par téléphone et rencontrer les deux coordinatrices françaises de l'association, Claire et Magalie. Ce sont également des coordinateurs espagnols, italiens et belges qui ont pour mission de tenir des stands, d'organiser des conférences et des ateliers de fabrication de cosmétiques. Une mention *Slow cosmétique* (devenue une marque déposée) est délivrée depuis 2013 aux marques qui remplissent les critères d'efficacité, de mesure (répondre aux besoins « essentiels »), de protection environnementale et de plaisir, une liste de 100 marques est disponible sur le site et un « guide officiel » les présentant est paru la même année, conçu par les membres (Claire a fait la mise en page et les autres, dont Magalie, ont rédigé le contenu) et vendu à 5 euros (12 500 exemplaires vendus en France). Depuis nos entretiens, est également paru un « guide visuel⁷⁷ », et une boutique en ligne a ouvert sur le site de l'association proposant de la vente « directe » de produits, les achats donnant lieu à un don (10% du chiffre d'affaire de la boutique) pour l'association *Slow Cosmétique*.

⁷⁵ Pour cet article datant de septembre 2011 : <http://www.lessentieldejulien.com/2011/09/la-slow-cosmetique-revenir-a-lessentiel/> et pour le site de l'association *Slow Cosmétique* : <http://www.slow-cosmetique.org/>, consultés le 26 janvier 2016.

⁷⁶ KAIBECK Julien, *Adoptez la Slow Cosmétique*, Editions Leduc, Paris, 2012.

⁷⁷ KAIBECK Julien et Dupuis Mélanie, *Slow Cosmétique, le guide visuel*, Editions Leduc, Paris, 2015.

Slow Art est le titre d'une exposition organisée par le musée national de Stockholm (Suède) en 2013 et présentée à Paris à l'institut Suédois en mai 2014⁷⁸. Elle réunit des œuvres ayant nécessité de longues heures de travail, réalisées hors commande et dans lesquelles sont intégrés et valorisés les aléas de la création (Figures 13 et 14). Nous avons assisté à la conférence (enregistrée et retranscrite) organisée dans le cadre de l'exposition, au cours de laquelle se sont exprimés : Cilla Robach (commissaire de l'exposition *Slow Art* du Nationalmuseum, Stockholm), Marc Bayard (actuellement conseiller culturel et scientifique au Mobilier national) et fondateur du *Slow Made*. Le *Slow made* est une association lancée en 2012, parrainée par les ministères de la culture et de la communication, du commerce, de l'artisanat et du tourisme. Elle réunit de nombreuses personnalités des mondes artistique, politique et de la communication, qui se donnent pour mission de soutenir professionnels et expositions et de diffuser les principes du *Slow Made* : de manière synthétique, la valorisation du savoir-faire, du temps long de la création, d'une production équitable et respectueuse de l'environnement. Nous retrouverons ces revendications chez les acteurs du *Slow Design* et du *Slow Cinéma* rencontrés.



Figure 13 : *Tapestry Road Movie (verdure) : Visiting Mom*, 2010, Annika Ekdahl, laine, lin, 227 / 297 cm



Figure 14 : *Embroidery* 1999, Suzy Strindberg, Soie, lin, 12 / 10 cm

⁷⁸ Robach Cilla, *Catalogue de l'exposition Slow Art*, Stockholm, Nationalmuseum, 2012. URL : http://www.nationalmuseum.se/Global/Publikationer/NM_SlowArt_digital_fix_eng.pdf consulté le 21/10/2014.

Le terme *Slow Cinéma* a été utilisé en 2014 par la cinéaste belge Martine Doyen sur son site internet⁷⁹. Cette mobilisation par une personne seule du terme *slow* nous a interpellée : est-ce qu'une mobilisation spontanée, occasionnelle renvoie aux mêmes justifications, aux mêmes aspirations que dans le cas d'une association structurée ? Ayant découvert l'association *Slow Food*, Martine Doyen explique que sa conception du cinéma reprend les mêmes exigences de qualité, de biodiversité, d'éducation et pourrait dès lors se nommer *Slow Cinéma*. Voici ce qu'elle écrit en date du 09 avril 2014 :

« En reprenant l'énumération des objectifs du mouvement Slow Food sur Wikipédia et en remplaçant juste ce qu'il faut pour que ça colle au monde du cinéma, voilà à quoi j'arrive... »

Martine Doyen, 50-60 ans, Slow cinéma, Bruxelles, cinéaste

Suit une liste des objectifs de l'association dans laquelle elle a remplacé les termes relatifs à l'alimentation par d'autres en lien avec le monde du cinéma : défendre la biodiversité *culturelle*, promouvoir un *cinéma* local, Aider les producteurs-artisans du *cinéma* qui font des produits de qualité, etc. Elle conclut :

« On utilise souvent des métaphores liées à la cuisine quand on parle de cinéma et surtout de réalisation, d'écriture... Alors je dirais, pour pousser le bouchon un peu plus loin, que TOMORROW [son projet de film] c'est un peu du SLOW FOOD version cinéma, autrement dit du SLOW CINEMA....Oui, ça sonne bien » Martine Doyen

Les déclinaisons étudiées revendiquent toutes, de la même manière, une filiation à *Slow Food*. Le fondateur de la *Slow Cosmétique*, Julien Kaibeck, explique en entretien :

« [...] j'avais envie de trouver un nom générique à cette démarche [...]. Un jour bon ben comme je suis assez fan du Slow Food je me suis dit ben c'est un mouvement analogue parce que le Slow Food réagissait contre le Fast-Food. Alors je me suis dit c'est un petit peu la même démarche »

Julien Kaibeck, 30-40 ans, Slow cosmétique, Silly, Belgique, spécialiste en cosmétique

Les acteurs du *slow* rencontrés inscrivent ainsi leur déclinaison du *slow* dans le sillage de *Slow Food*, c'est en référence à l'association qu'ils ont mobilisé le terme *slow*. Pour autant, ces diverses déclinaisons ne sont pas reconnues en retour par *Slow Food* : elles ne sont pas citées dans les discours officiels de l'association, ne bénéficient d'aucune aide financière ou organisationnelle et ne sont pas reliées par un réseau.

⁷⁹ <http://www.tomorrowlofcinema.com/2014/04/09/slow-food-slow-cinema/>, page consultée le 23 avril 2015.

Dans le but d'éclairer les liens entre *slow* et lenteur, nous nous sommes entretenue avec Xavier Delacroix, le rédacteur en chef de la revue *Au fait* qualifiée de « média lent⁸⁰ ». Chaque numéro, depuis le premier paru en mai 2013, propose une enquête sur soixante pages et un entretien d'une vingtaine de pages. La revue revendique une indépendance (pas de publicité) et un traitement approfondi des questions de société actuelles. Suivant le modèle des « mook » (contraction de « book » et « magazine »), incarné également par la revue de reportage *XXI*, *Au Fait* est vendu en kiosque et en librairie avec en moyenne 7 000 ventes par numéro (décembre 2013). Nous avons également réalisé des entretiens auprès de deux personnes que nous nommons « experts ». Elles ne se saisissent pas de la terminologie *slow* mais proposent un traitement journalistique et engagé des appels contemporains au *slow* et au ralentissement : le psychologue Stéphane Szerman a publié avec Sylvain Menétrey *Slow attitude ! : oser ralentir pour mieux vivre*⁸¹, la journaliste Pascale d'Erm est l'auteure de *Vivre plus lentement : un nouvel art de vivre*⁸². Leur discours est analysé de la même manière que les entretiens avec les acteurs du *slow* : pourquoi s'intéressent-ils à de tels sujets en tant que professionnels, comment justifient-ils une telle promotion du *slow* et de la lenteur ? Il est intéressant, de plus, de questionner le recours à la notion de lenteur par Pascale d'Erm et Xavier Delacroix : quel est le rapport entre les termes *slow* et lenteur, pourquoi parler de lenteur plutôt que de *slow* et quel est leur avis sur la diffusion du *slow* ?

Avant de conclure cette présentation des personnes rencontrées et des déclinaisons auxquelles elles se rattachent, nous souhaiterions souligner l'homogénéité du corpus étudié en termes de caractéristiques socio-démographiques⁸³ : ces personnes appartiennent en majorité aux catégories socioprofessionnelles « cadres et professions intellectuelles supérieures ». Elles résident en zone urbaine, en couple avec un ou plusieurs enfants et les 40-50 ans sont surreprésentés (Tableau 5). Nous pouvons ainsi les rattacher à la « classe moyenne » intellectuelle. Cette notion, souvent utilisée, est pourtant peu formalisée : la notion de « petite bourgeoisie » est apparue dans les années 70 pour désigner cette catégorie grandissante de population entre les classes populaires et la bourgeoisie, est venue ensuite celle de « classe moyenne » réunissant des personnes appartenant aux catégories de l'INSEE « cadres et professions intellectuelles supérieures » et « professions intermédiaires » des secteurs de la santé, de l'éducation et du socio-culturel. Ces personnes sont dotées d'un capital culturel

⁸⁰ Site internet : <http://www.au-fait.fr/>

⁸¹ Sylvain MENÉTREY et Stéphane SZERMAN, *Slow attitude ! : oser ralentir pour mieux vivre*, op. cit.

⁸² Pascale d'ERM, *Vivre plus lentement: un nouvel art de vie*, Paris, Ulmer, 2010.

⁸³ Nous renvoyons en annexe pour la présentation des caractéristiques socio-démographiques de chaque enquête.

essentiellement acquis durant le parcours scolaire et universitaire ; « ni bourgeois ni prolétaires, ils se distinguaient par leur niveau, style de vie, valeurs et comportements tant de la classe dirigeante que de la classe ouvrière. Ils se démarquaient tout autant de la petite bourgeoisie traditionnelle⁸⁴. » Nous reviendrons tout au long de la thèse sur les implications de cette homogénéité sociale des enquêtés.

Caractéristiques socio-démographiques	Effectifs
<i>Sexe</i>	
Femme	17
Homme	18
<i>Âge</i>	
[30 ; 40[9
[40 ; 50[14
[50 ; 60[8
60 et +	4
<i>Nationalité</i>	
Allemande	1
Belge	3
Française	24
Italienne	6
Suisse	1
<i>Situation familiale</i>	
Célibataire	8
Marié(e) ou vivant maritalement	26
NC	1
Sans enfant	10
Avec enfant	22
NC	3
<i>Situation professionnelle</i>	
Emploi dont :	33
Salarié	15
Indépendant	18
Retraite	1
Travail au foyer	1
<i>Catégorie socioprofessionnelle au dernier emploi</i>	
Indépendant	4
Cadre et prof. intellectuelle sup.	26
Profession Intermédiaire	5
Employé	0
Ouvrier	0
<i>Lieu de résidence</i>	
< 2 000	3
> 2 000	32
Total	35

Tableau 5 : Caractéristiques socio-démographiques des enquêtés

⁸⁴ Catherine BIDOU-ZACHARIASEN, « Les classes moyennes : définitions, travaux et controverses », *Education et sociétés*, 2004, vol. 14, n° 2, p. 123.

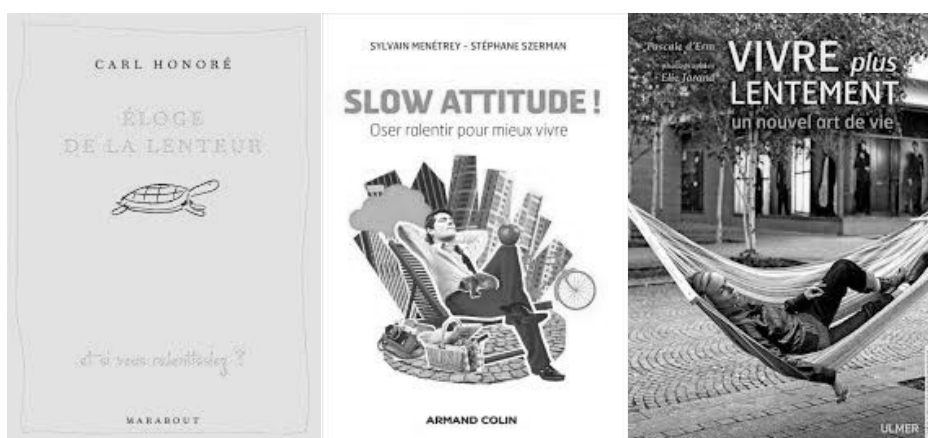
C. Pour une définition du *slow*

1. Le *slow* au-delà l'aspiration à la lenteur

a) Le *slow* : une dénomination peu questionnée

L'une des principales questions qui a motivé ce travail de thèse est celle de la signification du terme *slow*. Il est associé à la lenteur, à la détente et au bien-être dans les articles de presse et les essais, du fait bien sûr de son nom – *slow* signifiant « lent » en anglais –, mais également de l'histoire de *Slow Food* : la dénomination a été choisie pour marquer l'opposition au *Fast Food*. De plus, le symbole dont s'est dotée l'association dès 1989 est un escargot, animal qui évoque en premier lieu la lenteur. Il nous est apparu néanmoins nécessaire toutefois de confronter ces analyses à la réalité des discours et des pratiques de ceux-là mêmes qui mobilisent ce mot.

L'on peut regretter, en effet, que les analyses du phénomène *slow* ne questionnent pas suffisamment la signification du terme. Associé bien vite à la lenteur dans les articles de la presse généraliste, il n'est guère plus interrogé dans les essais qui lui sont consacrés. Le livre à succès du journaliste Carl Honoré s'intitule *In praise of slowness* ou *Éloge de la lenteur* dans la traduction française⁸⁵. L'auteur analyse ainsi diverses mobilisations, dont les déclinaisons du *slow*, comme un même appel à la lenteur. Ce sont également des images qui soutiennent cette association entre *slow* et lenteur : sur la couverture de l'édition française de l'ouvrage d'Honoré une tortue est représentée. Le *slow* est directement rattaché à la détente, au repos, au sommeil : un homme, les yeux clos, se détend dans un fauteuil, un chat sur les genoux sur l'illustration de couverture de l'ouvrage *Slow attitude*⁸⁶ ; quant à celle du livre de Pascale d'Erm, elle représente une femme, paupières fermées, allongée dans un hamac.



⁸⁵ Carl HONORÉ, *In praise of slowness: challenging the cult of speed*, San Francisco, HarperSanFrancisco, 2005 ; Carl HONORÉ, *Éloge de la lenteur*, op. cit.

⁸⁶ Sylvain MENÉTREY et Stéphane SZERMAN, *Slow attitude !: oser ralentir pour mieux vivre*, op. cit.

Communément, la lenteur est perçue comme quelque chose de négatif. Elle est l'attribut de celui ou de ce qui met trop de temps à penser ou à agir. Elle est un « manque » de quelque chose, manque de vivacité, de rapidité, d'efficacité ou de réaction. L'adjectif « lent » est étymologiquement dérivé de l'adjectif latin *lentus* (1080) « souple, élastique, flexible » d'où « mou » au physique et au moral, « indolent, nonchalant ». Mais le champ d'emploi du mot s'est considérablement simplifié au XVI^{ème} siècle, puis au XVII^e siècle, au profit du sens de « mou, qui manque de rapidité ». Le sens de « manque de rapidité dans l'action », d'où un « manque de rapidité dans la compréhension, la réflexion » (1671), d'où au pluriel *des lenteurs* « retard dans l'accomplissement d'une chose » (1679), s'est imposé⁸⁷. Dans la célèbre fable « Le lièvre et la tortue » de La Fontaine dans laquelle la tortue « se hâte avec lenteur », celui qui va lentement fait preuve d'une certaine sagesse. De telles références positives à la lenteur se sont multipliées depuis la fin du siècle dernier : des ouvrages, tel celui bien connu du philosophe Pierre Sansot *Du bon usage de la lenteur*⁸⁸, des événements également, tels que les Journées Internationales de la Lenteur qui ont lieu en juin chaque année depuis 2000. Nous reviendrons plus amplement sur l'évolution de ces représentations dans notre troisième chapitre.

Prenons acte de ce phénomène de valorisation et de popularisation de la notion de lenteur. Peut-on en déduire pour autant que la mobilisation du terme *slow* par les acteurs équivaut à un désir de lenteur ? Il nous semble que cette association entre *slow* et lenteur est un *a priori* courant des analyses scientifiques portant sur *Slow Food*. Dans l'ouvrage de Parkins et Craig, *Slow Food* est envisagé comme la manifestation d'une valorisation de la lenteur⁸⁹. Plus encore, en consacrant leur ouvrage au « *slow living* », les auteurs prennent la dénomination *slow* comme un donné et ne l'interrogent nullement, bien au contraire ils s'en font les promoteurs. De même, le livre dirigé par Nick Osbaldilston prend pour objet la culture du *slow*⁹⁰, qu'il analyse comme une réaction culturelle à la vitesse caractéristique des sociétés occidentales contemporaines⁹¹. Estelle Deléage, du côté français, met en lien la diffusion du terme *slow* et un « nouvel engouement pour la lenteur⁹² » qui émergerait face à un phénomène d'accélération temporelle. Or cette réduction du *slow* à la lenteur et l'interprétation qui en

⁸⁷ Entrée « lent, lente » du *Dictionnaire historique de la langue française* publié sous la direction d'Alain Rey.

⁸⁸ Pierre SANSOT, *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Payot & Rivages, [1988], 2000.

⁸⁹ « valuation of slowness » in Wendy PARKINS et Geoffrey CRAIG, *Slow living*, *op. cit.*, p. 20.

⁹⁰ Nick OSBALDISTON, *Culture of the slow: social deceleration in an accelerated world*, Basingstoke, New York, Palgrave Macmillan, 2013.

⁹¹ « broad cultural reaction against speed » in *Ibid.*, p. 11.

⁹² Estelle DELEAGE, « Le mouvement Slow Food », *op. cit.*, p. 51.

découle, de la diffusion du *slow* comme une opposition à la vitesse, bloque plus qu'elle ne facilite la compréhension du phénomène.

b) Le *slow* ne se réduit pas à la lenteur

En effet, cette association entre *slow* et lenteur ne se vérifie pas sur le terrain. Le terme *slow* n'est pas traduit par « lent » par les personnes rencontrées et la lenteur reste largement connotée péjorativement. Quand nous attirons l'attention sur la signification de l'adjectif *slow* en anglais, les enquêtés acquiescent mais soulignent aussitôt que cette traduction n'est pas adéquate, que le terme « lent » est connoté négativement à la différence du *slow*. Le « lent » renvoie au « poisseux », à la mollesse, au manque de vivacité de corps et d'esprit comme le souligne le rédacteur en chef de la revue *Au Fait* :

« quand on regarde internet le mot lenteur a une connotation négative, il y a rien qui est lent, à ma connaissance, en français, qui soit associé à une connotation positive. Rapide, vite, rapide ça génère du mouvement, de l'énergie, un type qui est lent, une pensée qui est lente, ça sent le poisseux, ça sent l'épais »

Xavier Delacroix, 50-60 ans, rédacteur en chef d'Au Fait « média lent », Paris

La lenteur n'est pas « une valeur très en vogue » selon Agathe. Le « *Slow Made* n'est pas un éloge de la lenteur » énonçait Marc Bayard lors de la conférence *Slow Art*, de même « *Slow Food* [ne] veut pas dire forcément lent pour tout » souligne Samuel. L'une des membres du convivium lorrain s'étonnait en entretien de l'appellation « *slow* », la lenteur n'est pas pour elle une valeur positive et fédératrice :

« le côté lenteur, pour moi c'est pas vraiment fédérateur [...] L'escargot par exemple voilà pour moi ça manque de dynamique. »

Monique, 60-70 ans, Slow Food, village à proximité de Metz, enseignante en post-bac

Si Grégoire Abrial, le *slow designer*, avait pu choisir le titre de son article consacré au *Slow Design* intitulé « Les vertus de la lenteur », il n'aurait pas utilisé ce terme :

« lenteur c'est ... ça marche mais pas complètement parce qu'on ne cherche pas à ralentir nos sociétés, nos économies ou nos modes de vie. [...] Lenteur ça a pour moi une connotation un poil négative qui peut être un peu fainéante ou retardée [...] j'utilise jamais le mot lent ou lenteur pour parler de design »

Grégoire Abrial, 30-40 ans, Slow Design, Hanoi-Vietnam, designer

Un autre indice de cette dévalorisation de la lenteur sur le terrain nous est donné par les arguments qu'utilisent les acteurs pour décrédibiliser les autres déclinaisons du *slow* :

Sergio demande en riant si le voyage *slow*, « ça prend toute l'année ». Les personnes réduisent le *slow* à la lenteur pour tourner en dérision des mobilisations du *slow* qu'ils jugent illégitimes. Il est intéressant de noter que les acteurs extérieurs aux déclinaisons du *slow* ont recours au même procédé pour mettre en question la crédibilité de ces dernières. Beaucoup de personnes à qui nous présentions notre sujet de thèse, demandaient en souriant si l'adhésion à *Slow Food* se traduisait par le fait de manger lentement. Nous avons également pu observer, à titre indicatif grâce aux Google Alertes, que le terme « lenteur » sur le web français de 2012 à 2014 reste majoritairement utilisé pour qualifier le rythme trop lent de la justice, de la politique, de la technique ou des secours⁹³. Enfin, il n'y a pas de revendication de lenteur ou de ralentissement chez le tout-venant d'après notre étude Net-conversations®. Cette enquête a été menée au sein du cabinet d'étude D'Cap Research et financée par PSA Peugeot Citroën dans le cadre de notre contrat CIFRE (Convention industrielle de formation par la recherche). Elle nous a permis de récupérer 340 messages sur 18 sites du web social. Leur analyse qualitative avec Alceste a ensuite distingué 7 classes de discours qui nous ont donné un aperçu des conversations spontanées relatives au vécu du temps qu'entretiennent les internautes français aujourd'hui, or les termes lenteur ou ralentissement n'y apparaissent pas⁹⁴.

Mais la relation entre *slow* et lenteur ne se réduit pas à un simple rejet, elle témoigne bien plutôt de l'ambivalence de la notion de lenteur. Que l'on suive par exemple ces réflexions de Michèle, membre du *Schnaeckele*. Spontanément, elle rejette la notion de lenteur qui lui paraît « péjorative », puis elle se reprend pour énoncer les dimensions positives de la lenteur, le temps de la réflexion par exemple. L'échange se poursuit et la face sombre de la lenteur est à nouveau évoquée, renvoyant alors au fait d'être « simplet », passif. La journaliste Pascale d'Erm revendique le terme de « lenteur », mais l'acceptation du terme qu'elle propose est alors bien spécifique : c'est une lenteur dans sa seule version positive qui est envisagée, distincte de la paresse et de la passivité. Le terme *slow* semble ainsi lié plus spécifiquement à une reformulation de la lenteur :

« C'est une lenteur mais pas une lenteur péjorative. »

Claire, 30-40 ans, *Slow cosmétique*, Paris, graphiste

Le « *slow* » renvoie au seul versant positif de la lenteur :

⁹³ Sur les Google Alertes, voir *infra* la note 55 de ce premier chapitre.

⁹⁴ Nous revenons sur la méthodologie de cette enquête en annexe.

« Voilà c'est redonner du positif à la lenteur qui est en général associée [à] t'es lent, t'es mou »

Xavier Delacroix, 50-60 ans, rédacteur en chef d'Au Fait « média lent », Paris

Xavier Delacroix dit « revendiquer délibérément » et « assumer » ce qualificatif. Le recours au terme *slow* est pour lui « une espèce de coquetterie qui permet de se départir de la connotation négative du mot lent en français ».

Si la lenteur a une connotation négative pour la majorité des acteurs du *slow*. Le terme *slow* leur apparaît bien plus positif et attrayant. Il évoque aux enquêtés la danse, le yoga, le bien-être, le plaisir. Il est parfois associé à l'expression « *cool* » tirée de l'anglais qui, en langage familier, se dit de quelqu'un ou de quelque chose de « calme », « léger », « sympa » :

« je trouve que le mot slow anglais [...] il y a un petit côté un peu chaleureux, un peu langoureux comme ça. [...] Donc il y a un côté gourmet comme ça dans le mot slow je trouve qui marche bien.

Didier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, informaticien indépendant

« C'est vrai que quand on entend Slow cosmétique on pense tout de suite à heu à du bien-être, un petit peu un moment comme ça un petit peu éthéré, qui peut s'apparenter à du yoga ou à une séance de relaxation. »

Julien Kaibeck, 30-40 ans, fondateur de la Slow cosmétique, Silly, Belgique, spécialiste en cosmétique

2. Une notion floue et polysémique

a) L'indétermination du terme

Lors de nos observations, l'adjectif *slow* est couramment utilisé par les membres du *Schnaeckele*, nombreuses sont les expressions telles que : « on n'est pas très *slow* aujourd'hui » ou « ça c'est *slow* ». Pour autant, il n'est jamais clairement défini et son sens paraît varier autant que les situations : lors d'un repas un participant dit qu'« être *slow*, c'est s'ouvrir à d'autres cuisines » (Journal de terrain, 15 juillet 2010) ; à la conférence *Slow Fish* organisée par le convivium bas-rhinois, une intervenante expliquait que « *Slow Food* c'est un peu *slow* il faut prendre le temps de discuter » (Journal de terrain, 12 février 2011) ; enfin, en entretien, Monique dit en riant « ça c'est pas *Slow Food* du tout » alors qu'elle mange une barre chocolatée. L'adjectif peut ainsi caractériser l'ouverture ou le temps de la discussion mais aussi la protection environnementale, la qualité gustative ou le commerce équitable.

Le choix d'un terme anglais a facilité la diffusion de *Slow Food* à l'international⁹⁵. Non traduit en français, il permet de se passer du terme « lent » qui reste, on l'a vu, connoté négativement, comme le souligne une membre de *Slow Cosmétique* :

« C'est peut-être pour ça que ça passe mieux en anglais d'ailleurs (elle rit), si on avait dit cosmétiques lents je sais pas... »

Claire, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, graphiste

Ainsi, l'indétermination du terme a de nombreux avantages, chacun pouvant y projeter ce qu'il veut :

« on venait tous pour un même nom qui était *Slow Food*. Chacun y mettait un peu sa sauce. On n'avait pas un débriefing total de ce que ça veut dire, qu'est-ce que *Slow Food* dans l'absolu. »

Gauthier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

Ce flou engendre des tensions : les acteurs du *slow* revendiquent chacun de détenir la juste définition, d'être plus au plus près d'un sens originel du terme.

⁹⁵ « the English wording undoubtedly helped to 'globalise' and publicise its appeal » in Geoff ANDREWS, *The slow food story*, op. cit., p. 12.

b) Un système de valeurs

Les multiples références dans les entretiens et les discussions informelles à une « philosophie », à un « idéal », à des « valeurs » nous ont mises sur la voie d'une approche morale du phénomène. Le *slow* paraît réunir un ensemble de valeurs que les personnes cherchent à promouvoir en mobilisant le terme :

« on défend une certaine manière de faire de la recherche qui pour moi incarne des valeurs »

Damien, 50-60 ans, Désexcellence, commune à proximité de Bruxelles, enseignant-chercheur

C'est parce qu'ils partagent ces valeurs que les acteurs adhèrent à *Slow Food*, à la *Slow Cosmétique* ou se revendiquent du *slow* :

« en lisant l'article ça a fait complètement clic dans ma tête et je me suis retrouvé dans ces valeurs »

Grégoire Abrial, 30-40 ans, Slow Design, Hanoï-Vietnam, designer

« Enquêteur : Comment ça se fait que vous avez décidé d'adhérer ?

Gabriella : Ben parce que c'était déjà un peu nos valeurs hein ! »

Gabriella, 60-70 ans, Slow Food, Strasbourg, infirmière à la retraite

Le terme *slow* recouvre ainsi une pluralité de préoccupations morales, il cristallise un ensemble de choses auxquelles tiennent les acteurs. Plus encore, ces valeurs font système, comme en témoignent les divers slogans des déclinaisons du *slow* : le « bon, propre et juste » de *Slow Food* ou le « raisonnable, intelligente, écologique et humaine » de la *Slow Cosmétique*. L'aspect systémique de ses préoccupations morales est ce qui nous a rendu difficile pendant longtemps la fixation des différentes dimensions du discours *slow*. Elles se superposent, s'articulent et ne peuvent être introduites les unes sans les autres. Ainsi, le *slow* recouvre un système de valeurs, il permet la prise en compte de la « globalité » (Magalie), il exprime le fait que « tout est lié » :

« C'est que tout est lié c'est pour ça qu'on parle de beaucoup de choses, quand tu commences à parler du sujet, ça touche tout et ça revient toujours dans la même spirale. »

Sabine, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, mère au foyer

Une « spirale », un « puzzle » parce que « toutes les pièces ont un lien entre elles » (Sabine), ou encore un « triangle » pour Grégoire Abrial, au sens où le *slow design* articule les échelles

individuelle, collective et environnementale. Ce système de valeurs, que synthétise ou cristallise le terme *slow*, est pour les acteurs en opposition avec les modes de vie contemporains. Il s'agit au travers de la promotion du *slow* de faire la critique du « système » dans lequel nous vivons, tout en proposant une alternative :

« ce concept slow [...] en rupture avec notre société actuelle, ça se pose en opposition et c'est là que ça propose une alternative aux gens et ça peut être tentant [...] tout le monde est stressé, tout le monde est speed et on leur dit slow, c'est un autre mode de vie qui est proposé »

Agathe, 50-60 ans, Slow Food, Paris, chercheuse en agronomie

Conclusion du premier chapitre : vers une approche pragmatiste des valeurs

Au terme de ce premier chapitre, le lecteur peut se représenter à quoi renvoie le terme *slow* : un ensemble résolument hétérogène de déclinaisons de formes variables, bien loin d'un « mouvement *slow* » décrit à tort comme homogène et structuré. Il lui est également désormais connu que les acteurs du *slow* rencontrés, en mobilisant ce terme, ne font pas la promotion de la seule lenteur, ils revendiquent un ensemble de valeurs ; et plus qu'une opposition à la vitesse, ils manifestent une position critique vis-à-vis des modes de vie contemporains. Cette analyse du *slow* comme système de valeurs alternatif est celle que formulent également Parkins et Craig⁹⁶, Nick Osbaldiston⁹⁷ et Geoff Andrews⁹⁸. Il nous semble toutefois que ces auteurs ne parviennent guère à dépasser une analyse de cette opposition en termes de lenteur versus vitesse ou *slow* versus *fast*. En définitive le « *slow living* » ou la « culture *slow* » sont pris comme point de départ et considérés en opposition à une *Fast Life* qui caractériserait le monde contemporain. Or, une enquête auprès des acteurs du *slow* bat en brèche l'idée d'une valorisation de la lenteur associée à une critique de la vitesse. Cette opposition ne permet pas de saisir la réalité des discours et pratiques que recouvre la mobilisation par des individus du terme *slow*, elle ne permet pas non plus d'éclairer dans toute leur complexité les enjeux contemporains en termes d'accélération. Il nous apparaît nécessaire de faire un pas de côté, de chercher au-dessous de ces termes, désormais consensuels et lisses, ce à quoi les gens tiennent en faisant ce qu'ils font, tout en étant attentif aux multiples contradictions et décalages inhérents à l'implication morale quotidienne des acteurs.

⁹⁶ Wendy PARKINS et Geoffrey CRAIG, *Slow living, op. cit.*

⁹⁷ Nick OSBALDISTON, *Culture of the slow: social deceleration in an accelerated world, op. cit.*, p. 5.

⁹⁸ Geoff ANDREWS, *The slow food story, op. cit.*, p. 17.

CHAPITRE 2 : UNE APPROCHE PRAGMATISTE DES VALEURS

Introduction

Depuis la fin du siècle dernier, des personnes et des groupes se saisissent du terme *slow* pour nommer un engagement, une lutte, ce à quoi ils tiennent et qu'ils ont à cœur de défendre. Nous soutenons dans ce travail que le terme « *slow* » cristallise un ensemble de valeurs transversales aux différentes déclinaisons du *slow*. Il s'agissait de dépasser le consensus que génèrent sur le terrain des termes tels « convivialité », « authenticité », « plaisir », pour définir de manière inductive ce que signifie le terme *slow* pour les acteurs. Dans ce but, nous nous sommes penchée sur les diverses valeurs qui sous-tendent la mobilisation des personnes concernées : des jugements de valeurs que nous tenions à étudier en situation, prenant en compte les conflits de valeurs et les compromis que les acteurs construisent pour tenir ensemble ces choses auxquelles ils tiennent. La théorie de la *valuation* nous a permis de penser le jugement de valeur comme processus, lié à un contexte et révisable. Elle donne le cadre conceptuel adéquat pour étudier les tensions et compromis. Plus largement, elle nous a mise sur la voie d'une étude de la dimension axiologique de l'action et, en particulier, du rapport au temps : la façon dont « ce à quoi on tient » engage un certain usage et vécu du temps. La justification du passage de la notion de « valeur » à celle de « valuation » fait l'objet de ce présent chapitre.

La philosophie pragmatiste n'a pas été le point de départ de notre recherche, plutôt son arrivée. Nous sommes en effet partie du mouvement qu'opère Luc Boltanski de la sociologie *critique* à la sociologie *de la critique*¹, enthousiasmée par l'intérêt qui y est porté aux critiques formulées par les acteurs. Cela nous a mené à la sociologie dite « pragmatique » : une sociologie, telle que l'introduisent les chercheurs de l'article « Sociologie pragmatique : mode d'emploi² », attentive aux controverses, à l'action en situation et à la multiplicité des registres de justification³. C'est, enfin, en prenant connaissance des divergences et des convergences entre pragmatique et pragmatisme, que nous avons découvert les travaux de John Dewey. Ainsi, sans renier certains apports de la sociologie dite pragmatique – les « mondes de la

¹ Luc BOLTANSKI, « Sociologie critique et sociologie de la critique », *Politix*, 1990, vol. 3, n° 10, pp. 124-134.

² Yannick BARTHE, Damien DE BLIC, Jean-Philippe HEURTIN, Éric LAGNEAU, Cyril LEMIEUX, Dominique LINHARDT, Cédric MOREAU DE BELLAING, Catherine REMY et Danny TROM, « Sociologie pragmatique : mode d'emploi », *Politix*, 2013, vol. 103, n° 3, pp. 175-204.

³ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.

justification⁴ » seront convoqués comme outils de pluralité et de distanciation – notre approche s’inspire d’une philosophie pragmatiste deweyenne à même de saisir finement les ressorts moraux et politiques de la mobilisation du terme *slow*.

⁴ *Ibid.*

A. Pragmatismes

1. Divergences

a) La philosophie pragmatiste américaine

Le terme « pragmatisme » désigne un courant de la philosophie américaine⁵ apparu à la fin du XIX^e siècle. Son fondateur, Charles Sanders Peirce commence à user du terme autour des années 1870 dans le cadre du « Club métaphysique » de Cambridge. Deux textes parus en novembre 1877 et janvier 1878 dans *La revue philosophique de la France et de l'étranger* posent les bases de ce courant philosophique : « Comment se fixe la croyance⁶ » et « Comment rendre nos idées claires⁷ ». Son successeur William James popularisera le terme notamment au travers de l'ouvrage *Pragmatism : A New Name for Some Old Ways of Thinking* publié en 1907. Deux autres figures de la philosophie américaine s'inscriront dans ce courant : John Dewey élève de Peirce et influencé par James, et George Herbert Mead, collègue de Dewey à l'École de Chicago⁸. Ces quatre penseurs classiques auront toutefois des conceptions divergentes du pragmatisme. Il n'y a pas *un* pragmatisme, souligne Jean-Pierre Cometti, mais « un spectre large⁹ », un mouvement non homogène de penseurs aux visées différentes. Entre les deux premiers fondateurs déjà : Peirce renomme sa démarche « pragmaticisme » pour ne pas être affilié au pragmatisme de James¹⁰. Pour autant, « un style de pensée singulier¹¹ », un « ensemble de propositions philosophiques¹² » cimentent ces diverses interprétations du pragmatisme américain : entre autres, la notion centrale d'*enquête* (*inquiry*) qui implique une méthode plus qu'une théorie, le rejet de nombreux dualismes tenaces, l'attention à l'indétermination de l'action et aux situations.

Le pragmatisme a influencé de nombreux chercheurs de sciences humaines et sociales aux États-Unis, notamment ceux de l'École de Chicago. « L'École de sociologie de Chicago n'existe pas », selon Daniel Cefaï, désignant sous une même bannière des traditions et des chercheurs bien différents : Robert Ezra Park et William Isaac Thomas dans les années 1920,

⁵ Pour une présentation de ce courant nous renvoyons notamment à l'ouvrage Jean-Pierre COMETTI, *Qu'est-ce que le pragmatisme?*, Paris, Gallimard, 2010.

⁶ Charles Sanders PEIRCE, « Comment se fixe la croyance », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 1 juillet 1878, vol. 6, pp. 553-569.

⁷ Charles Sanders PEIRCE, « Comment rendre nos idées claires », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 1 janvier 1879, vol. 7, pp. 39-57.

⁸ Daniel CÉFAÏ et Louis QUERE, « Introduction Naturalité et socialité du self et de l'esprit », in *L'esprit, le soi et la société*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, pp. 3-90.

⁹ *Qu'est-ce que le pragmatisme?*, *op. cit.*, p. 14.

¹⁰ Albert OGIEN, « Pragmatismes et sociologies », *Revue française de sociologie*, 2014, vol. 55, n° 3, p. 565.

¹¹ *Ibid.*, p. 566.

¹² Romain PUDAL, « La sociologie française est-elle pragmatist compatible ? », *Tracés*, 2008, n° 15, p. 29.

puis Herbert Blumer, George Herbert Mead, Everett Cherrington Hughes, et une troisième vague de chercheurs qui n'appartiennent pas forcément à l'institution, mais qui se saisissent de cet héritage : Howard Becker, Joseph Gusfield, Erving Goffman, Anselm Strauss. Un ensemble de traits communs peut néanmoins être repéré : des thématiques, telles que l'écologie urbaine, la migration, les problèmes sociaux ; une articulation de l'anthropologie et de la sociologie et une méthode d'enquête ethnographique¹³. Le pragmatisme peut être qualifié de « philosophie d'arrière-plan de l'École de Chicago¹⁴ » selon Hans Joas. Les chercheurs de cette école ont été grandement influencés par les propositions pragmatistes : « Bien que ces auteurs n'aient pas toujours explicité cette filiation, ils développent et font travailler en sociologie des notions et des intuitions développées initialement par les philosophes pragmatistes américains en rupture avec les manières antérieures, par trop intellectualistes, de penser le monde¹⁵. » La sociologie de l'École de Chicago et le pragmatisme se rencontrent ainsi sur un certain nombre de points, notamment l'attention centrale donnée aux interactions, à l'expérience concrète du monde social, aux processus collectifs de construction de la réalité et de résolution des situations problématiques¹⁶. George Herbert Mead, principalement, a importé dans les enquêtes sociologiques consacrées au milieu urbain les apports du pragmatisme de John Dewey. Après une éclipse relative du pragmatisme au milieu du XX^e siècle, les travaux de ses fondateurs classiques suscitèrent à nouveau l'intérêt dans le dernier quart du siècle dernier, notamment auprès des philosophes américains Richard Rorty et Hilary Whitehall Putnam. En Allemagne, cette tradition a marqué les œuvres de Karl-Otto Appel et de Jürgen Habermas¹⁷. En France, le pragmatisme est l'objet d'un héritage complexe et plus tardif que nous évoquerons dans la suite de ce chapitre.

¹³ Voir Daniel CÉFAÏ, « Ecole de Chicago », in Sylvie MESURE et Patrick SAVIDAN (dirs.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, pp. 332-335 ; également Jean-Michel CHAPOULIE, *La tradition sociologique de Chicago: 1892-1961*, Paris, Éd. du Seuil, 2001.

¹⁴ Hans JOAS, « Pragmatisme et sciences sociales. L'héritage de l'École de Chicago », in Daniel CÉFAÏ et Isaac JOSEPH (dirs.), *L'héritage du pragmatisme: conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, 2002, ; Se reporter également à l'introduction de cet ouvrage Daniel CÉFAÏ et Isaac JOSEPH (dirs.), *L'héritage du pragmatisme: conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, 2002.

¹⁵ Citation de la note n°5 de Alexandra BIDEZ, Manuel BOUTET, Frédérique CHAVE, Carole GAYET-VIAUD et Erwan LE MENER, « Publicité, sollicitation, intervention. Pistes pour une étude pragmatiste de l'expérience citoyenne », *SociologieS*, 2015. URL : <http://sociologies.revues.org/4941>, consulté le 19 juillet 2015.

¹⁶ Sur ce point voir Albert OGIEN, « Pragmatismes et sociologies », *op. cit.*, p. 571.

¹⁷ Jean-Pierre COMETTI, *Qu'est-ce que le pragmatisme?*, *op. cit.*, p. 28.

b) Une philosophie de l'enquête

Revenons aux propositions qui cimentent ce mouvement philosophique. Premièrement, sur la notion d'*enquête* (*inquiry*) qui fait figure de tronc commun. En prônant l'expérimentation, Charles Sanders Peirce insistait sur la nécessité pour la philosophie de s'armer, elle aussi, d'une méthode scientifique à l'image de la physique ou de la biologie. La science devient « guide du philosophe¹⁸ » : ce dernier recourt à l'expérimentation, à des méthodes d'observation et d'analyse du monde social, il développe une réflexion morale et politique qui prend en compte les conséquences des pratiques et des propositions plus qu'elle ne part de principes théoriques décontextualisés. Ce faisant, « l'enquête (*inquiry*) est probablement ce qui caractérise le mieux les voies que le pragmatisme a primitivement ouvertes : elle se démarque d'une conception statique de la raison ; elle privilégie les processus et les démarches à l'œuvre dans la constitution des connaissances¹⁹ ». John Dewey explicite très clairement, dans le chapitre VII « Reconstruction dans l'éthique » de *Reconstruction en philosophie*²⁰, l'idée selon laquelle les méthodes de l'enquête scientifique doivent aussi être appliquées au domaine de la morale. Il faudrait, écrit-il, qu'« enquête et découverte prennent en éthique la place qui est devenue la leur dans les sciences de la nature. [Et que] validation et démonstration deviennent expérimentales et imposent de s'interroger sur les conséquences²¹ ». Appliquer ainsi au domaine moral les mêmes avancées que celles ayant eu lieu dans les sciences naturelles – le recours à l'expérimentation, aux hypothèses – a pour but de « relever la vie morale d'une mission qui consiste à suivre des règles, ou à poursuivre des objectifs fixes pour lui demander de repérer les maux qui appellent une solution dans un cas précis, construire les plans et les méthodes qui permettent d'y faire face²² ».

Les auteurs pragmatistes classiques se rejoignent également sur un même rejet de quelques dualismes classiques de la philosophie. Dans son *Essai d'empirisme radical*²³, William James récuse le dualisme entre corps et esprit et, plus largement, entre l'individu et son environnement. Sous le nom de « théorie de l'expérience pure », il postule qu'il n'y a pas

¹⁸ Romain PUDAL, « La sociologie française est-elle pragmatist compatible ? », *op. cit.*, p. 30.

¹⁹ *Ibid.*, p. 19.

²⁰ John DEWEY, *Reconstruction en philosophie*, traduit par Patrick DI MASCIO, Paris, Gallimard [1920], 2014 ; Sur la notion d'enquête voir également John DEWEY, « Chapitre XXIV: l'enquête sociale », in *Logique : la théorie de l'enquête*, Paris, Presses Universitaires de France, [1938], 1967, pp. 589-616.

²¹ John DEWEY, *Reconstruction en philosophie*, *op. cit.*, p. 230.

²² *Ibid.*, p. 221.

²³ William JAMES, *Essais d'empirisme radical*, traduit par Guillaume GARRETA et traduit par Vincent Mathias GIREL, Paris, Flammarion, 2007.

de distinction entre la conscience et les faits, entre la dureté du monde physique et les sensations internes. De même, la distinction entre objectivité et subjectivité n'est pas établie, elle varie selon les situations, elle vient avec l'expérience et est d'ordre pratique. Les caractéristiques des choses, bien que physiques, touchent les êtres intérieurement, il est donc impossible d'ériger une frontière entre le domaine du spirituel et celui du matériel. Pour preuve, explique-t-il encore, le corps est tantôt traité comme un phénomène naturel objectif, tantôt comme partie de l'intériorité. Selon Richard Rorty, Dewey s'oppose également à cette distinction entre homme et nature²⁴ qu'il tend à dépasser grâce à la notion d'expérience, il s'agit pour lui de souligner la dimension tout autant cognitive que sensorielle de tout rapport au monde²⁵.

Ce recours à l'enquête et ce rejet du dualisme « conscience et environnement » ont tous deux à voir avec un naturalisme propre à la philosophie pragmatiste. Ce dernier « consiste en une position philosophique qui, d'une part, ancre l'homme, la culture et la société dans la nature, d'autre part adopte les standards de l'enquête telle qu'elle est à son plus haut niveau dans les sciences et les applique à tout le domaine de l'humain et des affaires sociales²⁶ ». Ce positionnement doit être replacé dans le contexte historique de l'époque. Le naturalisme permet aux pragmatistes de revendiquer une approche scientifique des faits humains : « le naturalisme culturel considère l'enculturation des êtres humains comme un développement pleinement naturel. Le fait que leurs conduites soient guidées par des normes et des valeurs, par des buts et des idéaux, par des “valuations” et des évaluations, ne les sort pas de la nature²⁷. » Cela dans le but de contrer un antinaturalisme propre aux religions qui « adossent l'autorité des standards (notamment moraux), des fins ultimes et des valeurs à un être suprême²⁸ » et qui persiste également dans certains courants philosophiques, « notamment ceux qui éprouvent le besoin de fonder la morale sur des principes transcendants *a priori*²⁹ ». Comme il l'explique dans sa contribution « Anti-naturalism in extremis » de 1943³⁰, John Dewey prône un naturalisme respectueux des découvertes de la science naturelle

²⁴ Le pragmatisme deweyen se différencie d'une « principled distinction between man and nature, announcing that the ontological difference dictates a methodological difference » in Richard RORTY, « Method, Social Science and Social Hope », *Canadian Journal of Philosophy*, décembre 1981, XI, n° 4, p. 577.

²⁵ Jean-Pierre COMETTI, *Qu'est-ce que le pragmatisme?*, *op. cit.*, p. 272-273.

²⁶ Louis QUERE, « Religion et sphère publique au prisme du naturalisme pragmatisme », in Joan STAVO-DEBAUGE, Philippe GONZALEZ et Roberto FREGA (dirs.), *Quel âge post-séculier? : religions, démocraties, sciences*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2015, p. 119.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ *Ibid.*, p. 120.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ John DEWEY, « Anti-naturalism in extremis », in *The Essential Dewey: Pragmatism, education, democracy*, Indiana University Press, 1998, pp. 162-173 ; Pour une traduction et une présentation de ce texte, nous

dans le but de contrer un antinaturalisme propre au « spiritualism », au surnaturalisme. Aujourd'hui, face au succès des neurosciences³¹, la tendance est bien plutôt au rejet d'un naturalisme en tant qu'opposé à un constructivisme qui a marqué les sciences humaines et sociales.

Pour achever cette courte présentation de la philosophie pragmatiste, il nous faut rappeler également la posture spécifique de ses penseurs. Le pragmatisme est, en effet, marqué par un engagement fort de ses représentants au sein de la cité. John Dewey en est l'exemple type, lui qui « n'a cessé d'être animé d'un esprit de critique et de réforme dont la démocratie lui paraissait inséparable, sauf à en abandonner les oripeaux aux experts ou aux professionnels en tout genre qui s'en sont emparés depuis³² ». C'est que l'enquête scientifique du philosophe et les enquêtes ordinaires de ses contemporains se nourrissent l'une l'autre. Comme l'écrit John Dewey : « La science part nécessairement des objets, processus et instruments qualitatifs du monde du sens commun, monde des utilisations et des jouissances et souffrances concrètes³³ », tandis qu'en retour les enquêtes du chercheur ont pour visée une amélioration des enquêtes ordinaires : « l'objet et les procédés scientifiques naissent des problèmes et des méthodes directs du sens commun, des utilisations et jouissances pratiques et réagissent sur ces derniers d'une façon qui affine, étend et libère énormément le contenu et les moyens dont dispose ce sens commun³⁴ ». Les chercheurs sont donc engagés au sens où ils ont pour mission de fournir des outils et de stimuler l'imagination dans les enquêtes³⁵.

renvoyons à Joan STAVO-DEBAUGE, Philippe GONZALEZ et Roberto FREGA (dirs.), *Quel âge post-séculier ? : religions, démocraties, sciences*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2015.

³¹ Nous renvoyons aux analyses de Francis Wolff quant à cet « homme neuronal » Francis WOLFF, *Notre humanité : d'Aristote aux neurosciences*, Paris, Fayard, 2010.

³² Jean-Pierre COMETTI, *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*, *op. cit.*, p. 285.

³³ John DEWEY, *Logique : la théorie de l'enquête*, traduit par Gérard DELEDALLE, Paris, Presses Universitaires de France, [1938], 1967, p. 132.

³⁴ *Ibid.*, p. 127.

³⁵ Cédric TERZI et Louis QUERE, « Did you say « pragmatic » ? Luc Boltanski's Sociology from a pragmatist perspective », in Simon SUSEN et Bryan Stanley TURNER (dirs.), *The spirit of Luc Boltanski*, London, Anthem Press, 2014, p. 121.

c) Pragmatismes à la française

En 2008, la revue de sciences humaines *Tracés* consacrait un numéro aux « pragmatismes ». Par l'usage du pluriel, les auteurs soulignaient la forme non unifiée, non paradigmatique de ce courant de pensée, qui s'apparente aujourd'hui en France à une « nébuleuse » ou à une « galaxie³⁶ ». Depuis les années 1980, en effet, les références aux approches « pragmatiste » ou « pragmatique » se multiplient dans la sociologie française, nous assisterions à un véritable « tournant pragmatique³⁷ ». Ce succès est toutefois marqué par un certain flou : des approches très diverses s'en réclament et les références à la pragmatique autant qu'au pragmatisme paraissent parfois injustifiées³⁸. La confusion courante entre *pragmatisme* et *pragmatique* en témoigne. Notons dès à présent que le terme « pragmatique » fait référence, non à la philosophie pragmatiste, mais à une branche de la linguistique initiée par Austin, Searle et Grice³⁹.

La référence au pragmatisme dans la sociologie française est donc complexe : les approches qui se nomment aujourd'hui « pragmatistes » ou « pragmatiques » entretiennent des rapports divers avec cette tradition. L'intérêt que suscite ce courant philosophique n'est toutefois pas nouveau : Émile Durkheim lui consacra un cours en 1913⁴⁰ et la critique qu'il en fit – l'accusant notamment de subjectivisme – témoigne des débats de l'époque sur la scientificité de la sociologie⁴¹. Mais si le pragmatisme suscite quelques débats jusque dans les années 1940 en France, les dialogues restent rares⁴². L'accueil fait à John Dewey, pour ses travaux sur la pédagogie notamment, est plus chaleureux, mais demeure confidentiel. En 2014, seules deux thèses de philosophie en France ont été consacrées à l'œuvre de John Dewey : l'une de Joëlle Zask en 1998 et l'autre de Roberto Frega en 2004⁴³. Cet auteur

³⁶ Thomas MONDEME et Cécile LAVERGNE, « Pragmatismes : vers une politique de l'action située », *Tracés. Revue de sciences humaines*, 2008, n° 15, p. 19. L'expression « galaxie pragmatique » est utilisée par Philippe Corcuff dans *Les nouvelles sociologies*, Paris, Armand Colin, 2007, p.107.

³⁷ Emma AUBIN-BOLTANSKI, Anne-Sophie LAMINE et Nathalie LUCA (dirs.), *Croire en actes: distance, intensité ou excès*, Paris, l'Harmattan, 2014, p. 218.

³⁸ Pour une analyse critique de cette diffusion voir Yaël KREPLAK et Cécile LAVERGNE, « Les pragmatiques à l'épreuve du pragmatisme. Esquisse d'un « air de famille » », *Tracés*, 2008, n° 15, pp. 127-145 ; Romain PUDAL, « La sociologie française est-elle pragmatist compatible ? », *op. cit.*

³⁹ Yaël KREPLAK et Cécile LAVERGNE, « Les pragmatiques à l'épreuve du pragmatisme. Esquisse d'un « air de famille » », *op. cit.*

⁴⁰ Émile DURKHEIM, *Pragmatisme et sociologie: cours inédit prononcé à la Sorbonne en 1913-1914*, Paris, J. Vrin, 1981.

⁴¹ Pour une histoire de la réception du pragmatisme en France voir Romain PUDAL, « Enjeux et usages du pragmatisme en France (1880-1920): Approche sociologique et historique d'une acculturation philosophique », *Revue française de sociologie*, 2011, vol. 52, n° 4, pp. 747-775.

⁴² Voir à ce sujet la préface de Patrick Savidan à John DEWEY, *La quête de certitude*, traduit par Patrick SAVIDAN, Paris, Gallimard, [1929], 2014.

⁴³ *Ibid.*, p. 8.

suscite toutefois un regain d'intérêt certain dont témoigne un effort de traduction depuis le début des années 2000 et de manière plus importante encore depuis 2010 : *Art comme expérience* (2010), *Le public et ses problèmes* (2010), *Expérience et nature* (2012) et *Reconstruction en philosophie* (2014).

La référence croissante au pragmatisme ou à la pragmatique dans la sociologie française depuis la fin des années 1970 témoignerait, selon Louis Quéré, de l'intégration par la discipline d'« une série de thèmes (dimension pratique de la rationalité, causalité conséquentialiste, caractère sensible de l'expérience, écologie de l'action) et de notions (habitude, enquête, expérimentation, valuation, transaction) qui sont soit directement tirés du pragmatisme, soit peuvent lui être apparentés⁴⁴ ». Une attention qui est à mettre en lien avec le reflux des paradigmes du structuralisme, du fonctionnalisme, du marxisme et au retour des thématiques de l'action et de l'acteur⁴⁵. Cette filiation au pragmatisme et à la pragmatique peut être repérée aujourd'hui : premièrement, dans l'anthropologie des sciences et techniques de Michel Callon et Bruno Latour et dans les travaux d'Antoine Hennion au sein du Centre de Sociologie de l'Innovation (CSI) de Mines-Paristech ; également, dans la sociologie des régimes d'action de Luc Boltanski et Laurent Thévenot du Groupe de Sociologie Morale et politique de l'EHESS (GSPM), appelée aussi « sociologie des cités » ou « sociologie des épreuves » ; et, encore, plus récemment chez les chercheurs du Laboratoire Interdisciplinaire d'Étude sur les Réflexivités (LIER), pour partie auteurs de l'article « Sociologie pragmatique : mode d'emploi⁴⁶ » ; enfin, au Centre d'Étude des Mouvements Sociaux (CEMS) de l'EHESS avec des chercheurs tels Daniel Cefaï, Louis Quéré, Albert Ogien, réunis également par la publication de la revue *Raisons pratiques*. Construire un tel instantané des usages du pragmatisme en France aujourd'hui est inévitablement bancal : les rencontres fortuites et les lectures chanceuses sont pour beaucoup dans les parcours de recherche et les affinités d'hier ne sont pas celles d'aujourd'hui⁴⁷. Tentons toutefois d'y voir plus clair dans ces pragmatismes à la française.

⁴⁴ Quéré 2012 cité par Albert OGIEN, « Pragmatismes et sociologies », *op. cit.*, p. 565.

⁴⁵ Thomas MONDEME et Cécile LAVERGNE, « Pragmatismes », *op. cit.*, p. 5.

⁴⁶ Yannick BARTHE, Damien DE BLIC, Jean-Philippe HEURTIN, Éric LAGNEAU, Cyril LEMIEUX, Dominique LINHARDT, Cédric MOREAU DE BELLAING, Catherine REMY et Danny TROM, « Sociologie pragmatique », *op. cit.*

⁴⁷ Pour une illustration de cette idée voir Daniel CÉFAÏ, « L'expérience des publics : institution et réflexivité. Sur la sociologie des problèmes publics 1/2 », *Espaces Temps.net [En ligne]*, 4 mars 2013. URL : <http://www.espacestems.net/articles/lexperience-des-publics-institution-et-reflexivite/>, consulté le 20 août 2015 ; Daniel CÉFAÏ, « Opinion publique, ordre moral et pouvoir symbolique. Sur la sociologie des problèmes publics 2/2 », *Espaces Temps.net [En ligne]*, 8 avril 2013. URL : <http://www.espacestems.net/articles/opinion-publique-ordre-moral-et-pouvoir-symbolique/>, consulté le 20 août 2015 ; Antoine HENNIION, « D'une sociologie de la médiation à une pragmatique des attachements », *SociologieS [En ligne]*, *Théories et recherches*, 25 juin 2013. URL : <http://sociologies.revues.org/4353>, consulté le 5 mars 2015.

Bruno Latour, chercheur au CSI, revendique cette filiation au pragmatisme : « la notion même de norme ressort à un type de science sociale qui revient à découper un *continuum*. Or, je suis jamesien, deweyen, pragmatiste, donc c'est vraiment un type de paradigme qui ne m'intéresse pas⁴⁸. » Dans un entretien accordé à Alexandre Monnin⁴⁹, il raconte la découverte au CSI des auteurs pragmatistes dans les années 2000, au travers de dialogues avec les chercheurs du GSPM et du CEMS. Les membres du laboratoire, autour de Michel Callon et Bruno Latour, sont les initiateurs dans les années 80 d'une théorie de l'acteur-réseau ou sociologie de la traduction. Un article de 1986 intitulé « Éléments pour une sociologie de la traduction : la domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc⁵⁰ » pose les bases de cette conception selon laquelle le monde doit être appréhendé comme un collectif hybride d'humains et de non-humains. La sociologie de la traduction est, pour Michel Callon, « une sociologie non pas du dévoilement, mais performative qui regarde comment les acteurs construisent des collectifs⁵¹ ». L'auteur souligne l'apport capital de l'ethnométhodologie de Harold Garfinkel et de la sociologie de l'École de Chicago à cette approche⁵².

On retrouve ainsi en lien avec cette référence au pragmatisme au sein du CSI, un même intérêt pour les pratiques des acteurs, qu'ils soient humains ou non-humains, pour la co-construction par ces derniers du monde qu'ils habitent. Michel Callon dit ainsi pratiquer une « sociologie pragmatique des sciences [qui] n'étudie pas les scientifiques pour eux-mêmes et par opposition à la science : elle décrit plutôt comment les scientifiques font exister ensemble des institutions, des objets, des outils et des théories qui constituent la science et les techniques, c'est-à-dire par quelles actions ils les construisent⁵³ ». Enfin, pour Romain Pudal, « La sociologie des sciences de Latour et Callon participe de ce mouvement général qui conduit les sciences sociales à prendre de plus en plus au sérieux les “pratiques” des acteurs en abandonnant les vastes systèmes explicatifs globaux⁵⁴. » Antoine Hennion pousse plus loin encore cette lecture des auteurs pragmatistes, de James notamment, lorsqu'il fonde une

⁴⁸ Arnaud FOSSIER et Édouard GARDELLA, « Entretien avec Bruno Latour », *Tracés. Revue de Sciences humaines [En ligne]*, 2006, n° 10, p. 115. URL : <http://traces.revues.org/158>, consulté le 20 août 2015 ; cité par Romain PUDAL, « La sociologie française est-elle pragmatist compatible ? », *op. cit.*, p. 40.

⁴⁹ Antoine HENNION, « D'une sociologie de la médiation à une pragmatique des attachements », *op. cit.*

⁵⁰ Michel CALLON, « Éléments pour une sociologie de la traduction : la domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'Année sociologique*, 1986, n° 36, pp. 169-208.

⁵¹ Michel CALLON, « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégagé : la double stratégie de l'attachement et du détachement », *Sociologie du travail*, 1999, n° 41, p. 71.

⁵² Antoine HENNION, « D'une sociologie de la médiation à une pragmatique des attachements », *op. cit.*, §27.

⁵³ Cité par Romain PUDAL, « La sociologie française est-elle pragmatist compatible ? », *op. cit.*, p. 38.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 37.

théorie de l'attachement, une « pragmatique du goût » que nous présenterons plus largement dans les chapitres suivants⁵⁵. Dans l'entretien déjà cité, Antoine Hennion pointe des « écarts » quant à cette filiation au pragmatisme, principalement dans la place reconnue aux objets, cette « *agency* des choses » ; il conclut ainsi qu'« au fond il n'y a jamais eu au GSPM de volonté de se rapprocher du pragmatisme philosophique, au sens d'un William James⁵⁶ ».

Qu'en est-il de cette sociologie pragmatique⁵⁷ apparue au GSPM ? Le terme « pragmatique », on l'a vu, ne fait pas directement référence au pragmatisme américain. Luc Boltanski et Laurent Thévenot n'en auraient pas eu connaissance lors de l'écriture de *De la justification*⁵⁸ ouvrage important de ce courant sociologique⁵⁹. Le terme « pragmatique » a été mobilisé en référence à une branche de la philosophie du langage de Austin et Searle. Boltanski met en garde lui-même contre cette confusion : « Il faudrait pourtant se garder [...] de voir dans le courant étudié ici une émanation ou une importation du pragmatisme américain [...]. Pour certains, dont je suis, le terme pragmatique fait plutôt référence à la pragmatique linguistique en tant qu'elle met l'accent sur les usages que les acteurs font des ressources grammaticales à l'épreuve de situations concrètes dans lesquelles ils se trouvent plongés⁶⁰. » De cette linguistique pragmatique, nous retiendrons, à la suite de Yaël Kreplak et de Cécile Lavergne, « deux points principaux : la revalorisation du langage ordinaire avec la mise au centre de la conversation comme objet d'étude à part entière ; la mise en évidence d'une "signification conversationnelle" [...] corrélée à une réflexion sur le sens contextuel des énoncés⁶¹ ». Cette branche de philosophie du langage n'a que peu à voir, du moins directement, avec le pragmatisme de Peirce, de James ou de Dewey.

Il existerait toutefois un lien indirect et des points d'accord entre pragmatisme et pragmatique, des « schèmes pragmatistes⁶² » pour reprendre l'expression de Joan Stavo-

⁵⁵ Antoine HENNION, « Une sociologie des attachements », *Sociétés*, 2004, vol. 85, n° 3, pp. 9-24 ; Antoine HENNION, « Enquêter sur nos attachements. Comment hériter de William James? », *SociologieS [En ligne]*, 2015, Dossiers. Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations. URL : <https://sociologies.revues.org/4953>, consulté le 20 août 2015.

⁵⁶ Antoine HENNION, « D'une sociologie de la médiation à une pragmatique des attachements », *op. cit.*, §25.

⁵⁷ Mohamed NACHI, *Introduction à la sociologie pragmatique: vers un nouveau « style » sociologique ?*, Paris, A. Colin, 2006.

⁵⁸ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, *op. cit.*

⁵⁹ Joan STAVO-DEBAUGE, « La sociologie dite « pragmatique » et la philosophie pragmatiste, une rencontre tardive », Texte préparé pour le premier séminaire des Ateliers Villa Vigoni, « Pourquoi le pragmatisme ? L'intérêt du pragmatisme pour les sciences humaines et sociales », Villa Vigoni, Italie, 15-18 juillet 2012., p. 2.

⁶⁰ Cité par Yaël KREPLAK et Cécile LAVERGNE, « Les pragmatiques à l'épreuve du pragmatisme. Esquisse d'un « air de famille » », *op. cit.*, p. 127.

⁶¹ *Ibid.*, p. 130.

⁶² « Il est certes possible de considérer que des schèmes pragmatistes ont souterrainement travaillé les sociologies dites "pragmatiques", notamment à travers l'importation de l'interactionnisme ou de

Debauge. Là encore, les travaux des chercheurs rattachés à l'École de Chicago et à l'ethnométhodologie ont fait office de passeurs du pragmatisme américain à la sociologie française : « Il semble qu'il y ait plutôt un héritage fait de médiations, dont l'approche pragmatique de l'ethnométhodologie constitue à coup sûr un maillon important, notamment dans son attention aux compétences ordinaires (en particulier, celle de "critique") que les "acteurs" mettent en œuvre⁶³. » Les deux auteurs de *De la justification* ont poursuivi chacun leurs travaux en entretenant des rapports divers à cet héritage. Laurent Thévenot dans ses recherches sur les régimes d'engagement⁶⁴ et avec lui des chercheurs tels Marc Breviglieri, Joan Stavo-Debauge et Danny Trom continuèrent d'entretenir des proximités avec le pragmatisme, comme le rapporte Joan Stavo-Debauge⁶⁵. Luc Boltanski a, quant à lui, opéré une prise de distance avec ces premiers rapprochements. Louis Quéré et Cédric Terzi récusent ainsi l'appellation « pragmatique » qui est donnée à sa sociologie. Si, dans *De la justification*, Luc Boltanski avait pour projet de présenter une « grammaire de l'action orientée par la morale », les auteurs lui font le reproche de ne prendre nullement en compte la pratique des acteurs et de ne pas mettre en œuvre des méthodes d'enquête qui le lui permettrait⁶⁶. Plus encore, si le sociologue se donnait pour objet d'étude la critique des acteurs en 1990⁶⁷, il tend à s'inscrire à nouveau, dans ses derniers ouvrages, dans une sociologie critique de type bourdieusienne dont il s'était pourtant éloigné⁶⁸.

Depuis cette première référence à la pragmatique linguistique, la notion de sociologie « pragmatique » a été largement reprise et « étendu[e] de l'extérieur, à une pluralité de sociologies⁶⁹ ». Un article, publié en 2013 sous le titre « Sociologie pragmatique : mode

l'ethnométhodologie », in Joan STAVO-DEBAUGE, « La sociologie dite « pragmatique » et la philosophie pragmatiste, une rencontre tardive », *op. cit.*, p. 3.

⁶³ Thomas MONDEME et Cécile LAVERGNE, « Pragmatismes », *op. cit.*, p. 8.

⁶⁴ Laurent THEVENOT, *L'action au pluriel: sociologie des régimes d'engagement*, Paris, Éditions la Découverte, 2006.

⁶⁵ Joan STAVO-DEBAUGE, « La sociologie dite « pragmatique » et la philosophie pragmatiste, une rencontre tardive », *op. cit.*, p. 3-4.

⁶⁶ Cédric TERZI et Louis QUERE, « Did you say « pragmatic » ? Luc Boltanski's Sociology from a pragmatist perspective », *op. cit.*, p. 92.

⁶⁷ Luc BOLTANSKI, « Sociologie critique et sociologie de la critique », *op. cit.*

⁶⁸ Joan STAVO-DEBAUGE, « De la critique, une critique. Sur le geste « radical » de Luc Boltanski. », *Espaces Temps.net [En ligne]*, 7 mars 2011, Travaux. URL : <http://www.espacestems.net/articles/de-la-critique-une-critique-sur-le-geste-radical-de-luc-boltanski-2/>, consulté le 20 août 2015 ; Voir également Cédric TERZI et Louis QUERE, « Did you say « pragmatic » ? Luc Boltanski's Sociology from a pragmatist perspective », *op. cit.*, p. 119.

⁶⁹ « Cet usage apparaît brièvement dans *L'Empire du sens* de François Dosse (1991) et dans *Les nouvelles sociologies* de Philippe Corcuff (1995). Thévenot y recourt dans ses «Pragmatiques de la connaissance» (1998), mais il semble avoir été consacré par l'article de T. Bénatouil (1999) dans les *Annales* et dans d'autres présentations : notamment « Le geste pragmatique de la sociologie française » de M. Breviglieri et J. Stavo-Debauge (1999), ou encore plusieurs textes dans le numéro de la revue *Tracés* de 2008 » in Joan STAVO-

d'emploi⁷⁰ », proposait une synthèse des principes autour desquels se réunissent les chercheurs se réclamant d'une approche pragmatique. Ils revendiquent une filiation tant avec le travail de Luc Boltanski et de Laurent Thévenot sur les régimes de la justification, qu'avec l'ethnométhodologie et la philosophie pragmatiste⁷¹. Ils définissent en dix points ce « style pragmatique » dont nous retiendrons : la prise au sérieux du discours des acteurs et de leur réflexivité, l'attention aux controverses et à la pluralité des régimes d'action, une visée critique, mais qui n'est pas celle d'une sociologie du dévoilement. La sociologie dite « pragmatique » partage ainsi des intérêts et des visées communs aux pragmatismes. Pragmatisme et pragmatique ont une histoire différente, mais n'en entretiennent pas moins un dialogue fructueux, comme ne manquent pas de le souligner les coordinateurs du numéro de *SociologieS* consacré au pragmatisme : « Les apports de la sociologie pragmatique et praxéologique se sont ainsi récemment mêlés à ceux du pragmatisme, dans des synthèses qui n'ont pas d'équivalent hors du monde francophone⁷². »

Une grande part des auteurs de ce numéro constitue le troisième et dernier représentant des usages du pragmatisme en France. Il s'est constitué dans les années 1990 autour d'Isaac Joseph et de Louis Quéré à l'université de Nanterre et au CEMS. Il réunit des auteurs de la collection de l'EHESS *Raisons pratiques* qui joue un rôle central dans la réception du pragmatisme en France : Daniel Cefaï, Albert Ogien, Bernard Conein, Cédric Terzi et Roberto Frega⁷³. Ces chercheurs revendiquent un héritage direct des sociologues américains de l'École de Chicago par l'intermédiaire d'Isaac Joseph qui en sera l'un des principaux introducteurs en France⁷⁴ et redécouvrent dans le même temps les auteurs pragmatistes classiques : « Le retour à Chicago, dont Isaac Joseph a été l'un des artisans en France, marque ainsi un premier

DEBAUGE, « La sociologie dite « pragmatique » et la philosophie pragmatiste, une rencontre tardive », *op. cit.*, p. 1.

⁷⁰ « Sociologie pragmatique : mode d'emploi », *Politix*, 2013, vol. 103, n° 3, pp. 175-204.

⁷¹ Yannick BARTHE, Damien DE BLIC, Jean-Philippe HEURTIN, Éric LAGNEAU, Cyril LEMIEUX, Dominique LINHARDT, Cédric MOREAU DE BELLAING, Catherine REMY et Danny TROM, « Sociologie pragmatique », *op. cit.*, p. 176.

⁷² Daniel CÉFAÏ, Alexandra BIDEÏ, Joan STAVO-DEBAUGE, Roberto FREGA, Antoine HENNION et Cédric TERZI, « Introduction du Dossier « Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations » », *SociologieS [En ligne]*, 2015, §16. URL : <https://sociologies.revues.org/4915?lang=fr>, consulté le 19 juillet 2015.

⁷³ Ce troisième usage du pragmatisme réunit des membres de Pragmata, nom donné à l'association d'études pragmatistes ainsi que des intervenants de l'école thématique *Le pragmatisme dans les sciences sociales : traditions, usages, nouveaux défis* organisé du 22-27 juin 2015 sur l'île d'Oléron.

⁷⁴ Yves GRAFMEYER et Isaac JOSEPH (dirs.), *L'École de Chicago : naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion, 2009.

moment d'interpénétration de la philosophie pragmatiste et de la science sociale⁷⁵. » Cette redécouverte s'articule principalement sur la notion de « public » empruntée à John Dewey⁷⁶. Les chercheurs du CEMS travaillent ainsi à l'élaboration d'une sociologie des problèmes publics au croisement de la sociologie américaine des problèmes sociaux et du pragmatisme deweyen⁷⁷. Plus récemment, ce sont également les travaux de John Dewey sur la valuation⁷⁸ qui suscitent un intérêt nouveau⁷⁹. Nous n'approfondissons pas ici ces usages du pragmatisme deweyen qui constituent notre principale source d'influence et auxquels nous consacrons la suite de notre développement.

⁷⁵ Daniel CEFĂI, Alexandra BIDET, Joan STAVO-DEBAUGE, Roberto FREGA, Antoine HENNION et Cédric TERZI, « Introduction du Dossier «Pragmatisme et sciences sociales», *op. cit.*, §8.

⁷⁶ John DEWEY, *Le public et ses problèmes*, traduit par Joëlle ZASK, Paris, Gallimard, [1927], 2010.

⁷⁷ Daniel CEFĂI et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2012.

⁷⁸ John DEWEY, *La formation des valeurs*, Paris, La Découverte, 2011.

⁷⁹ Voir Alexandra BIDET, Louis QUERE et Gêrôme TRUC, « Présentation : Ce à quoi nous tenons : Dewey et la formation des valeurs. », in *La formation des valeurs*, Paris, La Découverte, 2011, pp. 5-64 ; Daniel CEFĂI, Bénédicte ZIMMERMANN, Stefan NICOLAE et Martin ENDREß, « Introduction : Special issue on Sociology of Valuation and Evaluation », *Human Studies*, mars 2015, vol. 38, n° 1, pp. 1-12.

2. Convergences

a) Enquêter sur les enquêtes

Il convient à présent de préciser notre propre usage du pragmatisme et de nous positionner par rapport aux sociologies françaises d'inspiration pragmatistes et pragmatiques présentées ci-dessus. Nous retiendrons trois éléments de ces divers courants : une posture spécifique du chercheur, une attention à l'action située et un intérêt pour la dimension morale de l'action. Ces trois pistes ont été le fil rouge de notre réflexion théorique, depuis les registres de la justification de Luc Boltanski et Laurent Thévenot jusqu'à la philosophie de John Dewey.

La posture du chercheur par rapport à son objet est un premier point de jonction : du pragmatisme à la sociologie pragmatique, les chercheurs reconnaissent une réflexivité et une capacité critique aux acteurs. Les acteurs sont, on l'a dit, sujets d'enquêtes ordinaires chez John Dewey. Et il y a pour le philosophe, une continuité entre ces enquêtes ordinaires et les enquêtes scientifiques : « il existe selon Dewey une continuité entre les objets de l'expérience humaine la plus courante et ceux de l'expérience scientifique la plus savante. De ce fait, il faut réfuter toute autonomie du savoir scientifique, en particulier à l'égard de ses conditions sociales de production, ce qui redonne indéniablement une importance fondamentale à toutes les formes de pratiques, de la plus ordinaire à la plus heuristique, dans la mesure où toute pratique est considérée *a priori* comme une action potentiellement créative⁸⁰. » Cette continuité est au cœur de l'héritage pragmatiste de la sociologie pratiquée à l'École de Chicago⁸¹. Une telle posture continuiste induit une position du chercheur spécifique : il n'adopte pas la position surplombante d'un expert détenteur d'un savoir inaccessible aux acteurs, mais il leur reconnaît, au contraire, des compétences critiques ordinaires.

Cette posture chère au pragmatisme explique en partie la référence croissante à ce courant chez de nombreux sociologues français qui cherchent ainsi à se distancer de l'approche bourdieusienne : « Si l'on se risque à chercher un dénominateur commun, et sans jamais considérer qu'il serait le ressort explicatif ultime et définitif, force est de constater que ces [...] approches sociologiques cherchent chacune à leur manière à contrecarrer le cadre théorique élaboré par Pierre Bourdieu en renouvelant le répertoire de notions sociologiques

⁸⁰ Yaël KREPLAK et Cécile LAVERGNE, « Les pragmatiques à l'épreuve du pragmatisme. Esquisse d'un « air de famille » », *op. cit.*, p. 133.

⁸¹ Daniel CEFAL, Alexandra BIDET, Joan STAVO-DEBAUGE, Roberto FREGA, Antoine HENNION et Cédric TERZI, « Introduction du Dossier «Pragmatisme et sciences sociales », *op. cit.*, §4.

mobilisables⁸². » La sociologie pragmatique se caractérise ainsi par une perspective « continuiste », autrement dit, par une certaine symétrie entre « sens commun et sens savant », entre « connaissance profane et connaissance scientifique⁸³ ». C'est précisément le mouvement opéré par les auteurs de *De la justification*. Luc Boltanski et Laurent Thévenot, après avoir longuement travaillé avec l'auteur des *Héritiers*, ont pris leurs distances. D'une sociologie critique, ils sont passés à une sociologie de la critique comme en témoigne le titre d'un article écrit par Boltanski en 1990⁸⁴. Dans ce dernier, le sociologue récuse la posture selon lui classique du sociologue qui serait celle du dévoilement : le chercheur aurait des outils et des connaissances qui lui permettrait ainsi de lever le voile d'illusion derrière lequel sont maintenus les acteurs, de dénoncer les intérêts cachés et les réalités non acceptées. À rebours d'une sociologie critique, Luc Boltanski invite à construire une analyse sociologique des critiques formulées par les acteurs eux-mêmes. L'analyse de la réalité sociale, le dépassement de la réalité telle qu'elle se donne au quotidien n'est alors pas nécessairement opération de dévoilement d'intérêts cachés en lien avec une position sociale : ce peut être une opération d'élucidation, de mise à plat, de compréhension des motivations à l'action. La sociologue Nathalie Heinich explicite cette position non surplombante du chercheur à son objet : « Tout dévoilement n'est pas forcément critique, car le caché ne relève pas que de ce qui est volontairement dissimulé ou involontairement refoulé : il peut procéder aussi de l'implicite lié au "ça va de soi" créé par la familiarité ; de ce qui est laissé dans l'ombre par un éclairage partiel ; du brouillage des traits pertinents par la multiplicité des objets soumis à la perception (c'est l'effet "image dans le tapis") ; de la stratification des significations assignables à un même objet ; ou encore, plus simplement, de l'erreur de raisonnement⁸⁵. » Ce projet de « prendre au sérieux » la critique des acteurs a conduit Luc Boltanski et Laurent Thévenot à élaborer une sociologie des cités. L'ouvrage *De la justification*⁸⁶, paru en 1991, propose une systématisation des mondes de la justice, autrement dit, des types d'arguments que mobilisent les acteurs en situation de dispute pour prétendre à la justice.

La tâche du sociologue revient alors à enquêter sur les enquêtes, à les accompagner en montrant la dynamique, l'organisation et les éventuelles limites. Dans la sociologie des problèmes publics, héritière, on l'a dit, de la philosophie pragmatiste de Dewey, le chercheur a « pour tâche de suivre la dynamique de problématisation et de publicisation de la situation et

⁸² Romain PUDAL, « La sociologie française est-elle pragmatiste compatible ? », *op. cit.*, p. 28.

⁸³ Mohamed NACHI, *Introduction à la sociologie pragmatique: vers un nouveau « style » sociologique ?*, *op. cit.*, p. 33.

⁸⁴ Luc BOLTANSKI, « Sociologie critique et sociologie de la critique », *op. cit.*

⁸⁵ Nathalie HEINICH, *Comptes rendus*, Bruxelles, les Impressions nouvelles, 2007, p. 9-10.

⁸⁶ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, *op. cit.*

de restituer la manière dont elle organise le champ d'expérience des acteurs et des spectateurs qui y prennent part. [L'enquête sociologique] ne substitue pas son propre système de coordonnées à celui des membres du public, à la façon de l'expertise ou du militantisme⁸⁷. »

b) L'action en situation

« Le pragmatisme est une philosophie de l'action⁸⁸ » selon Hans Joas. Une action qui ne peut être détachée de l'interaction et de la situation au sein desquelles elle prend place : la philosophie pragmatiste est de ce fait contextualiste. Plus encore, l'action est processuelle. La conception deweyenne de la valuation illustrera clairement ces idées dans la suite de ce chapitre. Notons, dès à présent, que la philosophie pragmatiste se caractérise par un anti-essentialisme, un rejet de l'idéalisme, au sens où elle incite à ne pas prendre les réalités sociales pour un donné, mais à en étudier la construction, l'évolution : « Pour le pragmatisme le monde n'est pas donné, il est "en train de se faire" (*in the making*). Loin de désigner l'adaptation des moyens à des fins déjà-là, il établit au contraire que les fins doivent toujours être retravaillées en fonction des moyens réellement existants qui permettent de les éprouver⁸⁹. » Là est la puissance de la notion pragmatiste d'*enquête* : elle remet au cœur de l'action la dimension processuelle, d'une action en train de se faire, qui n'est jamais donnée *a priori* et, qui est donc, nous le préciserons, en rupture forte avec la conception tenace d'une action rationnelle orientée par une finalité.

Étudier l'action en tant qu'elle est « située » implique donc de prendre en considération le contexte dans lequel elle se déroule et cela conduit, aussi, à envisager la pluralité des registres de l'action. « Le pragmatisme est notre école du pluralisme⁹⁰ » écrit Daniel Cefaï. Cette pluralité est centrale, également, dans la sociologie pragmatique. L'ambition du modèle développé dans *De la justification* est précisément de montrer que les personnes agissent dans plusieurs « mondes » et de « rendre compte de la diversité des situations sociales, des logiques d'action et des formes de jugement⁹¹ ». D'autres notions ont suivi pour exprimer cette pluralité de l'action : les « régimes de l'engagement » chez Laurent

⁸⁷ Daniel CÉFAÏ et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, *op. cit.*, p. 37.

⁸⁸ Hans JOAS, « Pragmatisme et sciences sociales. L'héritage de l'École de Chicago », *op. cit.*

⁸⁹ Joëlle ZASK, « Présentation : La politique comme expérimentation », in *Le public et ses problèmes*, Paris, Gallimard, [1927], 2010, p. 25.

⁹⁰ Daniel CÉFAÏ, « De la microphysique du pouvoir à l'ethnographie coopérative : itinéraires d'un pragmatiste », in *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*, Paris, Economica, 2007, p. 41.

⁹¹ Mohamed NACHI, *Introduction à la sociologie pragmatique: vers un nouveau « style » sociologique ?*, *op. cit.*, p. 37.

Thévenot⁹², les « topiques » chez Luc Boltanski⁹³, les « registres de valeurs » dans les travaux de Nathalie Heinich⁹⁴. Nicolas Dodier, quant à lui, élabore la notion de « biens en soi » dans son étude des controverses liées au SIDA : « notion destinée à rendre compte du fait que les acteurs se sont cristallisés, dans leurs prises de position, sur un certain nombre d'objectifs auxquels ils ont en quelque sorte accordé une dignité particulière⁹⁵ ».

Il s'agit ainsi de se donner les moyens d'étudier la diversité des manières de juger, de justifier, d'évaluer, et cela en les plaçant toutes au même niveau, en d'autres termes, il n'y a pas un monde plus vrai qu'un autre. Différentes conceptions du monde co-existent, sans que l'une soit plus valable qu'une autre, chacune est vraie pour celui qui en témoigne. « En défendant l'idée que les agents sociaux ne devaient plus être préjugés systématiquement cohérents à eux-mêmes, [Luc Boltanski et Laurent Thévenot] défendai[en]t le principe selon lequel il faut, au contraire, les analyser sous l'angle de la pluralité des logiques, parfois contradictoires, dans lesquelles ils sont pris⁹⁶. » Ainsi, les arguments mobilisés diffèrent selon la situation et un même individu peut faire référence à des logiques contradictoires.

Attentif à ce pluralisme, le chercheur doit se donner les méthodes adéquates pour repérer, organiser et donner à voir les catégorisations opérées par les acteurs et, cela, en prêtant attention aux contradictions, tensions et compromis qui habitent l'action au quotidien. Les sociologies pragmatistes et pragmatiques françaises, héritières des méthodes mises en œuvre par les chercheurs de l'École de Chicago, opèrent donc un retour au terrain⁹⁷. L'observation directe de la réalité sociale est de ce fait centrale pour les sociologues qui se revendiquent d'une approche pragmatiste : « à la différence de ce que nous avons longtemps connu en France, écrit Daniel Cefaï, la sociologie est avant tout conçue à partir de l'enquête et de ses conséquences et non pas de la spéculation théorique. S'inspirer du pragmatisme, c'est

⁹² Laurent THEVENOT, *L'action au pluriel*, op. cit.

⁹³ Luc BOLTANSKI, *La souffrance à distance: morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Métailié, 1993.

⁹⁴ Cette notion est au cœur des premières analyses consacrées à l'art contemporain, comme dans celle plus récente sur les valeurs dans le monde scientifique : Nathalie HEINICH, « Les colonnes de Buren au Palais-Royal. Ethnographie d'une affaire », *Ethnologie française*, 1995, XXV, n° 4, pp. 525-540 ; Nathalie HEINICH et Pierre VERDRAGER, « Les valeurs scientifiques au travail », *Sociologie et sociétés*, 2006, vol. 38, n° 2, pp. 209-241.

⁹⁵ Nicolas DODIER, *Leçons politiques de l'épidémie de sida*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2003, p. 21.

⁹⁶ Yannick BARTHE, Damien DE BLIC, Jean-Philippe HEURTIN, Éric LAGNEAU, Cyril LEMIEUX, Dominique LINHARDT, Cédric MOREAU DE BELLAING, Catherine REMY et Danny TROM, « Sociologie pragmatique », op. cit., p. 190.

⁹⁷ Retour au terrain discutable si l'on considère, par exemple, les matériaux (analyse de contenu d'ouvrages de management) de la recherche dont rend compte *De la justification*, comme le soulignent Cédric Terzi et Louis Quéré voir Cédric TERZI et Louis QUERE, « Did you say « pragmatic » ? Luc Boltanski's Sociology from a pragmatist perspective », op. cit.

promouvoir davantage encore l'enquête empirique dans le travail sociologique et dans le travail de la pensée⁹⁸. »

c) La dimension morale de l'action

Le troisième et dernier fil rouge de notre réflexion théorique est la question de la morale. Nous ne ferons ici qu'évoquer rapidement notre parcours depuis les « mondes de la justification⁹⁹ » jusqu'à la *Théorie de la valuation*¹⁰⁰ de John Dewey, la suite de ce chapitre et le prochain s'y consacrant de manière plus approfondie.

Clarifions les notions de morale et d'éthique auxquelles nous avons recours ici. Si la notion d'éthique est parfois considérée comme le doublet savant de la notion de morale, les deux sont interchangeables, la notion de mœurs étant à la racine des deux termes grec et latin, et souvent soumises à la mode. Dans les sciences humaines, la notion de morale est prédominante au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Puis la notion d'éthique est introduite avec la philosophie allemande, Kant lui-même parlant de morale. Cette philosophie est une philosophie des valeurs « de sorte qu'on tendit à opposer à une morale du devoir une éthique des valeurs, dans la ligne tracée par Durkheim, de la distinction de ce qui est *obligatoire* et de ce qui est *désirable*¹⁰¹ ». La notion d'éthique est revenue par les pays anglo-saxons, en lien avec un processus d'institutionnalisation de l'éthique professionnelle (comités d'éthique...). Patrick Pharo note, en effet, que « Dans ses usages actuels, la morale renvoie souvent à un ordre normatif préétabli tandis que l'éthique concernerait plutôt les interrogations ou les incertitudes d'un sujet confronté à un choix pratique¹⁰² ». Nous ne suivons pas une telle distinction : morale et éthique, selon l'approche pragmatiste adoptée ici, renvoient toutes deux à une conception dynamique et processuelle des jugements de valeur. Dewey use des deux notions, spécifiant que : « La morale n'est pas un catalogue d'actes ou un ensemble de règles à appliquer comme une ordonnance ou une recette de cuisine¹⁰³. »

⁹⁸ Daniel CEFALI, Alexandra BIDEI, Joan STAVO-DEBAUGE, Roberto FREGA, Antoine HENNION et Cédric TERZI, « Introduction du Dossier «Pragmatisme et sciences sociales », *op. cit.*, §5.

⁹⁹ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, *op. cit.*

¹⁰⁰ John DEWEY, *La formation des valeurs*, *op. cit.*

¹⁰¹ Raymond BOUDON, Philippe BESNARD, Mohamed CHERKAOUI et Bernard-Pierre LECUYER, *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Larousse, 1999, p. 91.

¹⁰² Patrick PHARO, *Morale et sociologie: le sens et les valeurs entre nature et culture*, Paris, Gallimard, 2004, p. 10 ; Voir également sur ce sujet Patrick PHARO, « Présentation du numéro Ethique et sociologie », *L'Année sociologique*, 2004, vol. 54, n° 2, pp. 321-325.

¹⁰³ John DEWEY, *Reconstruction en philosophie*, *op. cit.*, p. 226.

Nous avons trouvé, dans les travaux consacrés à la critique et aux registres de justification, une même attention à ce qui importe aux personnes, à ce qu'elles ont à cœur de défendre et qui motive l'expression d'une critique. Luc Boltanski inscrit précisément l'étude de la critique des acteurs dans la lignée de la sociologie morale durkheimienne : « Par sociologie morale, il faut entendre l'effort pour réinsérer dans l'étude de l'action des personnes en société, les raisons d'agir et les exigences morales qu'elles se donnent ou voudraient se donner, ne serait-ce qu'à titre d'idéaux¹⁰⁴. » Dans *De la justification*, Boltanski et Thévenot proposent un exemple évocateur pour expliciter cette dimension morale qui est au cœur de l'ouvrage : « des jeunes chahutent dans un café en se lançant des morceaux de pain à la figure. Les circonstances sont à la rigolade et rien n'importe. Mais voilà qu'un vieil homme intervient pour rappeler que le pain n'est pas un jouet et que dans cette ville, pendant la guerre, les gens ont eu faim. Le vieil homme, qui était jusque-là à côté, sans se manifester, muré dans son journal, s'engage par son intervention dans une situation justiciable de la question de savoir si elle est ou non équitable. Il dit ce qui importe¹⁰⁵. » L'homme entend exprimer son désaccord avec les actes de ces jeunes gens. C'est à ce type de situation de dispute, de controverse que la sociologie de la critique s'intéresse. Pour faire valoir leur propre point de vue, leur interprétation de la situation, les personnes formulent des arguments, des justifications et prétendent ainsi à la justice, c'est-à-dire à être dans le vrai et à ce qu'on leur donne raison. En d'autres termes, elles s'appuient sur ce qui, pour elles, *importe* dans le but de critiquer les actions d'autres individus et de justifier les leurs.

Parallèlement à ces premières lectures pragmatiques, ce sont également les réflexions de la sociologue Alexandra Bidet qui nous ont permis d'avancer dans notre réflexion. Dans son ouvrage *L'engagement dans le travail. Qu'est-ce que le vrai boulot ?*¹⁰⁶, l'auteur développe une analyse novatrice d'un objet d'étude classique des sciences sociales : le travail. L'engagement dans le travail, en d'autres termes, la manière dont les travailleurs s'engagent corporellement dans leurs activités est au cœur de l'enquête. Il s'agit, pour elle, d'étudier également ce qu'ils valorisent et ce qu'ils désapprouvent dans ce travail : « Élucider ce qui importe aux personnes dans leur activité de travail : ainsi résumons-nous [...] l'apport du vrai boulot¹⁰⁷. » Cela pour entrer dans la dimension expérientielle et morale de l'activité professionnelle. Là où, explique-t-elle, « [l]es sciences sociales ont privilégié l'étude des

¹⁰⁴ Luc BOLTANSKI, « Autour de De la justification. Un parcours dans le domaine de la sociologie morale », in Marc BREVIGLIERI, Claudette LAFAYE et Danny TROM (dirs.), *Compétences critiques et sens de la justice*, Paris, Economica, 2009, p. 15.

¹⁰⁵ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 163.

¹⁰⁶ Alexandra BIDET, *L'engagement dans le travail: qu'est-ce que le vrai boulot ?*, op. cit.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 352.

évaluations globales et externes du travail, saisi comme emploi, poste ou statut, et rapportent les valorisations développées au travail à des phénomènes de prestige et de rivalité professionnelle. [...] La catégorie du vrai boulot permet d'identifier la genèse de styles professionnels qui valent – c'est-à-dire qui méritent pour les intéressés d'être poursuivis et partagés. [...] Ouvrir la boîte noire des valorisations du "bon", du "beau", du "bien", du "mieux", etc. approfondit la dimension éthique et politique du travail "bien fait"¹⁰⁸. » Les mêmes questionnements motivent ce travail de recherche : comprendre ce qu'est le « bon rythme » pour les acteurs du *slow* et ainsi saisir ce qui leur importe dans le vécu du temps. Le rythme sera ainsi étudié au travers ce prisme moral et expérientiel : il nous importera moins, nous le verrons, de renseigner des budgets-temps que d'interroger des usages du temps, envisagés ici comme des manières de s'engager dans le temps et dans l'espace et de s'y engager en lien avec ce qui importe.

Enfin, découvrant la pensée de John Dewey au travers de la lecture de *Théorie de la valuation*¹⁰⁹, nous y avons trouvé une approche pragmatiste des valeurs à même de saisir finement le vécu du temps dans sa dimension axiologique. La philosophie pragmatiste rend attentif à la normativité inhérente au rapport au monde, elle incite à étudier la manière dont les gens éprouvent ce qui vaut : « Les pragmatistes classiques : Peirce, James, Dewey et Mead ont soutenu que valeurs et normativité imprègnent la *totalité* de l'expérience¹¹⁰. » En effet, si l'héritage pragmatiste invite le chercheur, philosophe ou sociologue, à mener l'enquête, l'enquête est aussi, on l'a vu, au cœur de l'activité ordinaire. C'est que chacun, confronté dans le cours de sa vie quotidienne à des incertitudes et des problèmes à résoudre, s'interroge sur la conduite à adopter. Ces enquêtes sont le lieu même où s'enracinent les dimensions premières du politique et de la morale, là où l'on se questionne « sur la bonne façon de vivre ensemble¹¹¹ » et sur « ce à quoi nous tenons¹¹² ».

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 357.

¹⁰⁹ Le texte « Théorie de la valuation » de John Dewey a été traduit pour la première fois en 2008 par Alexandra Bidet dans le cadre d'un numéro de *Tracés* consacré aux « pragmatismes » voir Thomas MONDEME et Cécile LAVERGNE (dirs.), « Pragmatismes », *Tracés. Revue de sciences humaines*, 2008, n° 15 ; En 2011, plusieurs textes de Dewey consacrés à la valuation ont été traduits et réunis dans John DEWEY, *La formation des valeurs*, *op. cit.*

¹¹⁰ Hilary Whitehall PUTNAM, *Fait/valeur: la fin d'un dogme*, traduit par Marjorie CAVERIBERE et traduit par Jean-Pierre COMETTI, Editions de l'éclat, [2002]., Paris-Tel-Aviv, 2004, p. 39.

¹¹¹ Alexandra BIDET, Manuel BOUTET, Frédérique CHAVE, Carole GAYET-VIAUD et Erwan LE MENER, « Publicité, sollicitation, intervention. Pistes pour une étude pragmatiste de l'expérience citoyenne », *op. cit.*, §5.

¹¹² John DEWEY, *La formation des valeurs*, traduit par Alexandra BIDET, traduit par Louis QUERE et traduit par Gérôme TRUC, Paris, La Découverte, 2011, p. 11.

B. De la sociologie des valeurs à l'approche pragmatiste des valuations

1. La sociologie et les valeurs

a) Les limites de la sociologie des valeurs

Le *slow* est envisagé dans ce travail sous l'angle des valeurs, au sens où la volonté chez un individu de mobiliser le terme *slow* et/ou de rejoindre un groupe nommé *slow*, renvoie à la promotion de valeurs. Qu'entend-on par « valeur » ? Comme nous l'avons annoncé plus haut, nous souhaitons ici montrer la pertinence de l'approche du philosophe pragmatiste John Dewey qui permet d'étudier les valeurs de manière inductive et de les atteindre dans leur complexité.

Si le recours au pragmatisme nous a paru nécessaire, c'est que les travaux consacrés aux *valeurs* en sociologie ne nous paraissaient pas fournir les armes adéquates à une analyse fine de l'ancrage moral et quotidien de la promotion du *slow*. Dans la sociologie française, la notion de valeur reste incertaine bien que largement mobilisée comme l'affirment Alexandra Bidet, Louis Quéré et Jérôme Truc dans leur introduction à l'ouvrage de Dewey *La formation des valeurs*¹¹³. De même, dans un article intitulé *La sociologie à l'épreuve des valeurs*¹¹⁴, Nathalie Heinich souligne un flou persistant autour de la signification du terme et une pauvreté des conceptualisations et des recherches empiriques existantes. Les sociologues classiques français se sont pourtant rapidement intéressés à ce phénomène : le premier numéro de *L'Année sociologique*, revue fondée par Émile Durkheim, fait référence à une sociologie morale¹¹⁵ et dans de nombreux écrits ultérieurs il s'attache à produire une analyse scientifique des faits moraux, caractérisés à la fois par le devoir, l'obligation et par la désirabilité¹¹⁶. Mais cette ambition d'étudier les faits moraux paraît ensuite un peu abandonnée et ce n'est qu'à la fin des années 1970 qu'elle suscite à nouveau intérêt. Dans un article paru en 1978, les sociologues des religions François-André Isambert, Paul Ladrière et Jean-Paul Terrenoire invitent à l'exercice d'une « sociologie de l'éthique¹¹⁷ ». Un projet

¹¹³ Alexandra BIDET, Louis QUERE et Jérôme TRUC, « Présentation : Ce à quoi nous tenons : Dewey et la formation des valeurs. », *op. cit.*, p. 6.

¹¹⁴ Nathalie HEINICH, « La sociologie à l'épreuve des valeurs », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2006, vol. 121, n° 2, p. 288.

¹¹⁵ Patrick PHARO, « Présentation du numéro Ethique et sociologie », *op. cit.*, p. 321.

¹¹⁶ François-André ISAMBERT, « Durkheim : une science de la morale pour une morale laïque », *Archives des sciences sociales des religions*, 1990, vol. 69, n° 1, p. 141.

¹¹⁷ François-André ISAMBERT, Paul LADRIERE et Jean-Paul TERRENOIRE, « Pour une sociologie de l'éthique », *Revue française de sociologie*, 1978, vol. 19, n° 3, pp. 323-339.

poursuivi dans les travaux de Raymond Boudon¹¹⁸ et ceux de la sociologie dite « pragmatique » présentée plus haut.

Il serait souhaitable de reprendre dans le détail cette notion de valeur telle qu'elle est traitée par les auteurs classiques en sociologie, un travail que nous n'avons pu entreprendre dans le cadre de notre thèse. Nous avons pris le parti d'adopter une approche pragmatiste et acceptons par provision les positions de nos auteurs. Ont été ainsi soulevées des limites à ces approches classiques des valeurs : chez certaines une réduction des valeurs à des « sentiments » éminemment individuels, une posture moraliste chez d'autres, enfin, les conceptions attachées à une rationalité des valeurs en font des principes abstraits, des *a priori* de l'action et en évacuent la dimension sensible¹¹⁹.

Tout d'abord, certaines approches envisagent la valeur comme un objet purement subjectif et émotionnel et, de ce fait, inaccessible à l'investigation scientifique¹²⁰. C'est en réaction à ces conceptions émotivistes de la valeur que John Dewey publie en 1939 un texte intitulé « Théorie de la valuation¹²¹ ». Il y rejette une définition des valeurs comme processus mentaux non discutables et non empiriquement observables¹²². Ce sont pour lui des phénomènes *sociaux*, « “sociaux” signifiant simplement qu'il y a une forme de comportement relevant d'une interaction ou d'une transaction entre deux personnes ou plus¹²³. » Loin d'échapper à toute analyse scientifique, les valeurs peuvent faire l'objet d'enquêtes. Cette conception subjectiviste rejoint « la définition négative des valeurs par opposition aux

¹¹⁸ Raymond BOUDON, *Le juste et le vrai: études sur l'objectivité des valeurs et de la connaissance*, Paris, Fayard, 1995 ; Raymond BOUDON, *Raison, bonnes raisons*, Paris, Presses universitaires de France, 2003 ; Pour une histoire synthétique mais néanmoins exhaustive des diverses approches de la sociologie des valeurs voir Patrick PHARO, « Présentation du numéro Ethique et sociologie », *op. cit.* ; Daniel CEFAÏ, Bénédicte ZIMMERMANN, Stefan NICOLAE et Martin ENDREB, « Introduction : Special issue on Sociology of Valuation and Evaluation », *op. cit.*

¹¹⁹ Nathalie HEINICH, « La sociologie à l'épreuve des valeurs », *op. cit.*, p. 295.

¹²⁰ Citons par exemple l'approche du philosophe anglais Alfred J. Ayer pour lequel les jugements de valeur sont la manifestation de sentiments et ne peuvent faire l'objet d'une discussion rationnelle cf. John DEWEY, *La formation des valeurs*, *op. cit.*, p. 13.

¹²¹ *Ibid.*, p. 67-171. Le chapitre « Théorie de la valuation » est initialement paru sous le titre « Theory of valuation » dans *International Encyclopedia of United Science*, 4, vol. II, Chicago, The University of Chicago Press, 1939, p.1-67. Repris dans *The Later Works (1925-1953)*, Carbondale, Southern Illinois University Press, vol. 13, p.189-251.

¹²² Raymond Boudon souligne l'apport de la pensée de John Dewey sur ce point : Dewey, comme Pareto, aurait eu « une intuition importante, à savoir que des jugements tels que “ceci est bon”, loin d'être le produit de causes sociales ou affectives, s'appuient souvent sur des systèmes bien articulés de raisons » in Raymond BOUDON, *Le juste et le vrai*, *op. cit.*, p. 185.

¹²³ John DEWEY, *La formation des valeurs*, *op. cit.*, p. 83.

normes¹²⁴ », selon laquelle, si les normes sont des règles de conduite universalisables et objectivables, les valeurs, quant à elles, sont des préférences particulières et non discutables.

D'autres approches de la morale se caractérisent par la tendance à adopter une posture moraliste consistant dans une « énonciation normative, visant à dire ce que sont les valeurs "en soi" et, par conséquent, celles que tout un chacun doit respecter » ; elles passeraient ainsi à côté d'une « énonciation descriptive, visant à analyser ce que sont les valeurs pour les acteurs, dans des contextes bien définis¹²⁵ ». Émile Durkheim se fait autant sociologue de la morale que moraliste en se donnant pour projet de fonder une morale laïque capable de réunir les hommes, ce que la religion ne permet plus¹²⁶ : « l'observation des faits moraux servira toujours de guide, à travers les transformations de la pensée de Durkheim, à la morale telle qu'elle doit être pratiquée¹²⁷ ». Il apparaît nécessaire de s'efforcer, au contraire, à produire une « sociologie non normative des valeurs¹²⁸ » fidèle à l'impératif de neutralité axiologique chère à Max Weber¹²⁹. À l'inverse, Patrick Pharo soutient « qu'une sociologie morale est inévitablement une discipline normative, au sens qu'elle ne peut pas s'en tenir à une approche purement descriptive des faits sociaux et doit au contraire se poser des questions relatives à la validité des jugements et des pratiques observées¹³⁰ » ; ceci en fait « une parente proche de la philosophie morale¹³¹ ». Il récuse une approche relativiste des valeurs, propre à la sociologie, au motif qu'« il est facile de voir que, dès qu'on prend au sérieux des questions comme celles d'éthique médicale ou de justice dans les relations sociales ordinaires ou d'évolution des mœurs, l'approche supposée purement descriptive des conceptions morales, "X pense ceci et Y pense cela", n'a pas beaucoup d'intérêt. On ne peut rien comprendre aux enjeux pratiques réels si on n'entre pas plus avant dans l'analyse de la structure argumentative, de la pertinence ou de la validité des différentes positions¹³². » Nous maintenons, quant à nous, le projet d'une analyse descriptive des valeurs, des conflits de valeurs et des compromis que construisent les acteurs au quotidien.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 7. Alexandra Bidet, Louis Quéré et Gêrôme Truc citent pour exemple François Chazel et Jürgen Habermas.

¹²⁵ Nathalie HEINICH, « La sociologie à l'épreuve des valeurs », *op. cit.*, p. 289.

¹²⁶ Émile DURKHEIM, *Les formes élémentaires de la vie religieuse: le système totémique en Australie*, Paris, Presses universitaires de France, [1912], 1985.

¹²⁷ François-André ISAMBERT, « Durkheim », *op. cit.*, p. 130.

¹²⁸ Nathalie HEINICH, « La sociologie à l'épreuve des valeurs », *op. cit.*, p. 291.

¹²⁹ Max WEBER, *Le savant et le politique*, Paris, 10-18, [1919], 1987.

¹³⁰ Patrick PHARO, *Morale et sociologie*, *op. cit.*, p. 48.

¹³¹ *Ibid.*, p. 44.

¹³² *Ibid.*, p. 43.

Enfin, c'est la conception des valeurs comme *faits objectivables car fondés rationnellement* qui est mise en question. Le caractère objectif des valeurs qui permet de les soumettre à l'étude n'est pas discuté ici, bien au contraire, voilà qui dépasse une conception émotiviste des valeurs. En cela nous suivons le modèle compréhensif de Max Weber repris par Raymond Boudon, postulant une rationalité axiologique distincte d'une rationalité en finalité et la possibilité de *comprendre* les jugements moraux qui ne sont pas irrationnels. Selon le Modèle Rationnel Général élaboré par Raymond Boudon (MRG), les jugements de valeur découlent, en effet, d'un raisonnement rationnel, les valeurs peuvent donc être rapportées à des « bonnes raisons » : « l'acteur doit être considéré en principe comme ayant des raisons fortes de faire ce qu'il fait et de croire ce qu'il croit¹³³ ». Ce modèle est clairement distinct pour Boudon de la *Rational Choice Theory* (Théorie du Choix Rationnel ou TCR) : le « rationnel » ne renvoyant pas nécessairement à une rationalité en finalité, c'est dans certains cas seulement que la rationalité de l'acteur est de type instrumental, c'est-à-dire résulte d'un calcul moyens/fins¹³⁴. Le postulat d'une rationalité des valeurs fait l'hypothèse d'une continuité entre jugements de valeur et jugements de fait, manière de dépasser une présentation des valeurs « comme des illusions et notre adhésion comme le fruit de forces naturelles ou culturelles plus ou moins obscures¹³⁵ ».

Il nous semble toutefois que le postulat de l'action rationnelle pourrait être interrogé, le risque étant de réduire les valeurs à des opérations purement cognitives¹³⁶. Consciente de notre connaissance encore imprécise de la pensée de Raymond Boudon et faute de pouvoir la pallier durant le temps imparti à ce programme de recherche, nous reprenons ici les critiques des auteurs choisis en raison de la dimension heuristique de leurs positionnements. Raymond Boudon fait référence à l'approche deweyenne des valuations dans *Le juste et le vrai*¹³⁷, mais

¹³³ Raymond BOUDON, *Raison, bonnes raisons, op. cit.*, p. 50.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 49. Voir également Raymond BOUDON, « La rationalité du religieux selon Max Weber », *L'Année sociologique*, 2001, vol. 51, n° 1, p. 13.

¹³⁵ Jean-Michel MORIN, *Boudon: un sociologue classique*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 152.

¹³⁶ Les analyses du sentiment de confiance par Patrick Watier et Louis Quéré confortent notre position. Patrick Watier se questionne ainsi : « Je ne suis donc pas certain qu'il suffise d'intégrer la confiance comme une variable dans les théories les plus ouvertes du choix rationnel ; la confiance dense, épaisse au sens de foi, celle qui est renforcée par des sentiments d'estime et d'affection, implique un changement de regard. » in Patrick WATIER, *Éloge de la confiance*, Paris, Belin, 2008, p. 101. De même, Louis Quéré prend ses distances avec les approches purement cognitives de la confiance qui « la ramènent trop facilement à une forme ou une autre de connaissance inductive, de calcul prédictif ou de décision rationnelle, ce qui laisse de côté les dimensions qui ne sont pas subsumables sous la dualité connaissance/ignorance » in Louis QUÉRE, « La structure cognitive et normative de la confiance », *Réseaux*, 2001, vol. 4, n° 108, p. 128.

¹³⁷ Raymond BOUDON, *Le juste et le vrai, op. cit.*, p. 185 et 344 ; ainsi que le souligne Jean-Michel Morin dans sa recension « Dewey John, La formation des valeurs », *Revue française de sociologie*, 2012, vol. 53, n° 1, pp. 127-129.

il traduit *valuation* par évaluation¹³⁸, alors même que John Dewey entendait par l’usage de ce terme articuler les dimensions cognitive et sensible de la valeur, saisir donc à la fois l’évaluation et l’émotion qui est partie de la valorisation. À la différence de l’approche boudonnienne, Jacques Coenen-Huther et Nathalie Heinich réaffirment la distinction entre jugements de fait et jugements de valeur. Le premier, dans un article très virulent publié dans *l’Année sociologique*, soutient que « les choix de valeurs ne se soustraient pas entièrement à la délibération¹³⁹ ». Nathalie Heinich, quant à elle, affirme que « cette promotion de la “raison” se fait au prix de sa réduction à sa dimension la plus étroitement intellectualiste, impliquant à la fois une conception superficielle de l’humain, qui ôte toute dimension émotionnelle dans le rapport aux valeurs ; [...] qui réduit [...] les valeurs aux argumentations, c’est-à-dire aux “raisons” qu’en donnent les acteurs ; [...] et, corrélativement, un monisme des valeurs, interdisant de prendre en compte leur pluralité autrement qu’au titre d’“absurdité” logique à réduire par le raisonnement¹⁴⁰ ». Appréhender la valeur comme une motivation rationnelle tendrait ainsi à rabattre le jugement de valeur sur des raisons et à évacuer les dimensions émotionnelle et contextuelle des valeurs, également à ne pas mettre l’accent sur l’ambivalence et la pluralité des valeurs au cœur des relations sociales et qui seront centrales dans notre démonstration. Il nous semble néanmoins qu’il y a là peut-être moins un désaccord de fond, malgré le ton fort critique de ces attaques, qu’une divergence d’objet : que l’on cherche à comprendre un phénomène macrosociologique à partir de l’agrégation de comportements individuels à ramener à des raisons, ou que l’on se penche sur le jugement de valeur en situation, attentif à la pluralité et aux contradictions. À ce titre, il nous semble significatif que Raymond Boudon réponde à Jacques Coenen-Huther au sujet des conflits de valeurs que ce dernier lui reproche de ne pas traiter, que le sociologue s’intéresse moins à ces contradictions certes incontestables, qu’aux « effets collectifs qui en résultent car ils sont sources de phénomènes sociaux à expliquer¹⁴¹ ».

¹³⁸ En note : « Un point central dans la théorie de l’évaluation de Dewey » in Raymond BOUDON, *Le juste et le vrai*, *op. cit.*, p. 344 ; Ce qu’ont souligné Alexandra BIDEET, Louis QUERE et Gêrôme TRUC, « Ce à quoi nous tenons. Dewey et la formation des valeurs », in *La formation des valeurs*, Paris, La Découverte, 2011, p. 8-9.

¹³⁹ Jacques COENEN-HUTHER, « Sens moral ou raisons fortes ? », *L’Année sociologique*, 2001, vol. 51, n° 1, p. 251 ; Ces débats sont introduits et résumés par Jean-Michel MORIN, *Boudon*, *op. cit.*, p. 319-321.

¹⁴⁰ Nathalie HEINICH, « La sociologie à l’épreuve des valeurs », *op. cit.*, p. 197.

¹⁴¹ Jean-Michel MORIN, *Boudon*, *op. cit.*, p. 320.

On pourrait s'étonner de trouver chez John Dewey le rejet du dualisme entre jugement de faits et de valeurs¹⁴² alors même que nous maintenons une telle distinction tout en nous réclamant du pragmatisme. Mais ces deux positions se rejoignent sitôt qu'on les replace dans leur époque. Le pragmatisme défend la possibilité d'analyser scientifiquement les valeurs face aux approches subjectivistes et émotivistes du début du XX^e siècle. La dichotomie entre faits et valeurs doit être replacée dans une conception scientiste du « fait » comme étant ce qui peut faire l'objet d'une impression sensible selon Hilary Putnam : « La dichotomie logique positiviste fait/valeur a été défendue à partir d'une image étroitement scientiste de ce qu'un "fait" pourrait être¹⁴³. » Et, explique-t-il, « Au fond, la dichotomie fait/valeur n'est pas une *distinction*, mais une *thèse*, à savoir la thèse que l'"éthique" ne se rapporte pas à des "faits"¹⁴⁴. » John Dewey avait donc à lutter contre le rejet des valeurs dans le champ de l'irrationnel, tandis que Nathalie Heinich et Jacques Coenen-Huther cherchent, quant à eux, à réaffirmer la spécificité de l'activité morale face à une approche rationaliste des valeurs aujourd'hui admise. C'est une méthode d'enquête également qu'il s'agit de repenser dans un domaine de recherche où les approches quantitatives dominent.

b) Les limites des enquêtes sur les valeurs

Depuis les années 1970, les méthodes d'enquête sur les valeurs en sciences sociales sont principalement quantitatives. Les *European Values Studies* (EVS) ont lieu tous les 9 ans depuis 1981 dans 47 régions et pays européens. Le questionnaire des EVS a été également utilisé à un niveau mondial dans les *World Values Survey* (VWS) à l'initiative du politologue Robert Inglehart¹⁴⁵. Basée en Suède, l'association mène aujourd'hui des enquêtes statistiques dans plus de 100 pays. En France, l'équipe ARVAL (Association pour la recherche sur les systèmes de valeurs fondée en 1992) organise dans le cadre des EVS, une enquête sur les

¹⁴² John DEWEY, *La formation des valeurs*, *op. cit.*, p. 166. Hilary Putnam précise que Dewey ne rejette pas la distinction qui peut être utile entre faits et valeurs mais qu'il récuse le dualisme fait/valeur cf. Hilary Whitehall PUTNAM, *Fait/valeur*, *op. cit.*, p. 29.

¹⁴³ Hilary Whitehall PUTNAM, *Fait/valeur*, *op. cit.*, p. 36.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 29.

¹⁴⁵ Pour une synthèse par l'auteur de sa théorie du post-matérialisme voir Ronald INGLEHART, « Globalization and Postmodern Values », *The Washington Quarterly*, 2000, vol. 23, n° 1, pp. 215-228 ; Pour une recension critique de cette théorie voir Etienne SCHWEISGUTH, « Le post-matérialisme revisité: R. Inglehart persiste et signe », *Revue française de science politique*, 1997, vol. 47, n° 5, pp. 653-659. Inglehart est mentionné à plusieurs reprises dans les travaux anglophones consacrés à *Slow Food* mais pour les raisons que nous évoquerons dans cette partie nous ne nous appuyerons pas sur cette approche.

valeurs des Français¹⁴⁶. Ces enquêtes procèdent par questionnaires, elles ont l'avantage d'être empiriques, non normatives et de prendre en compte la stratification sociale. Pour autant, elles présentent de nombreuses limites¹⁴⁷. L'élaboration des outils est biaisée principalement parce que ces méthodes restent attachées à une conception de la valeur comme principe transcendant motivant l'action. De plus, la passation du questionnaire ne permet pas une prise en compte des contextes d'énonciation et des significations que les acteurs donnent aux valeurs.

Les valeurs telles que les conçoit et les interroge l'enquête statistique sont des principes abstraits, construits avant la passation du questionnaire. Prenons l'exemple de la version française du questionnaire de l'enquête sur les valeurs des Européens (EVS) datant de 2008, la première question est : « Pour chacune des choses suivantes, pouvez-vous me dire si, dans votre vie, cela est très important, assez important, peu important ou pas important du tout ? » Une série de termes très généraux est soumise à l'appréciation des interrogés : famille, travail, amis et relations, loisirs, religion, politique. De même, dans la théorie du psychologue Shalom H. Schwartz sont présentées dix « valeurs de base » : pouvoir, réussite, hédonisme, stimulation, autonomie, universalisme, bienveillance, tradition, conformité, sécurité¹⁴⁸. Le modèle du psychologue Milton Rokeach consiste, quant à lui, en deux séries de 18 valeurs chacune : la première rassemblant les « terminal values » tels le bonheur, l'harmonie intérieure, l'égalité, la liberté ou le plaisir, la seconde les « instrumental values », tels le courage, la politesse, l'honnêteté ou l'imagination¹⁴⁹. Les items sont construits préalablement à l'enquête, mais leur élaboration n'est pas présentée, ni justifiée. Dans ces enquêtes, les valeurs sont conçues comme de grands principes objectifs et antérieurs à l'action qui viennent motiver les choix des acteurs tels des intérêts et des finalités. Dans un ouvrage de synthèse consacré aux styles de vie, la théorie de Shalom H. Schwartz est décrite ainsi : « Finalement, la synthèse la plus récente, mais aussi la plus constructive, réside dans la proposition de Schwartz et Bilsky [...] qui considèrent les valeurs comme l'*adhésion des individus à des objectifs* (terminaux ou instrumentaux), *permettant de satisfaire des intérêts* (individuels, collectifs ou les deux à la fois) *appartenant à onze domaines motivationnels et*

¹⁴⁶ Pierre BRECHON et Olivier GALLAND (dirs.), *L'individualisation des valeurs*, Paris, A. Colin, 2010 ; Pierre BRECHON et Jean-François TCHERNIA (dirs.), *La France à travers ses valeurs*, Paris, A. Colin, 2009.

¹⁴⁷ Nous nous appuyons en partie sur l'article Nathalie HEINICH, « Note sur les méthodes quantitatives en sociologie des valeurs », *Bulletin de Méthodologie sociologique*, 2010, n° 108, pp. 5-13.

¹⁴⁸ Shalom H. SCHWARTZ, « Les valeurs de base de la personne : théorie, mesures et applications », *Revue française de sociologie*, 2006, vol. 47, n° 4, p. 932-935.

¹⁴⁹ Milton ROKEACH, *Beliefs, attitudes, and values: a theory of organization and change*, San Francisco, Jossey-Bass, 1968.

ayant une importance plus ou moins grande dans la vie de tous les jours¹⁵⁰. » La construction *a priori* des valeurs, sans en passer par l'analyse des discours des acteurs eux-mêmes, pose également question quant au choix des réponses. Comment savoir, en effet, le sens que l'interrogé donne aux termes sur lesquels on sollicite son jugement, et comment s'assurer de la pertinence de ces termes à ses yeux. Un exemple nous est donné par Nathalie Heinich : « est-ce vraiment pour les acteurs que l'appartenance associative est synonyme de « valeurs démocratiques », comme l'affirme l'auteur de l'enquête ? Cette interprétation typiquement politologique ne vaut-elle pas plutôt pour le sociologue, alors que l'activité associative peut fort bien partir de motivations moins élevées, telles que le désir de sociabilité ou, plus simplement, le besoin d'éviter l'ennui ?¹⁵¹ » Dans le questionnaire, les questions fermées et prédéterminées ne permettent pas la justification des réponses et donc l'explicitation des valeurs à partir de l'expérience. Les approches statistiques des valeurs évacuent ainsi tout ce qui fait la spécificité des valeurs : ce ne sont pas des catégories macro-sociales abstraites données avant l'action, mais des objets investis de manière plurielle par les acteurs et mis en jeu dans le cours de l'action.

Enfin, une majorité de ces questionnaires ne porte pas sur des conduites effectives ou intentionnelles, mais sur des énoncés généraux hors contexte. Ils ne permettent pas au chercheur d'observer les valeurs en actes, c'est-à-dire l'activation des valeurs selon la situation : « Le questionnaire statistique est, par son inévitable artificialité, le plus éloigné de l'approche pragmatique, donc le moins à même de restituer les ambivalences, les contradictions, les incertitudes qui, le plus souvent, affectent le rapport effectif aux valeurs¹⁵². » De plus, il n'est pas possible à partir de ces outils statistiques de distinguer entre ce que les interrogés perçoivent comme étant une valeur légitime dans un contexte de passation de questionnaire et les valeurs qu'ils mobilisent réellement dans une situation donnée. Les données recueillies ont le mérite de couvrir une grande partie de la population étudiée, mais on peut s'interroger sur l'intérêt de ces grandes enquêtes qui produisent des résultats consensuels : la réponse des personnes interrogées sur le caractère moralement correct ou incorrect de « copier à un examen¹⁵³ » ne laisse que peu de doutes. Ces enquêtes ne disent rien en outre du vécu concret de ces jugements de valeurs, de ce que signifient pour les personnes ces grands items. Ces méthodes ne permettent pas de saisir les valuations dans toute leur densité alors même que toute la difficulté de ce travail de recherche est de dépasser

¹⁵⁰ Pierre VALETTE-FLORENCE, *Les styles de vie: bilan critique et perspectives*, Paris, Nathan, 1994, p. 47.

¹⁵¹ Nathalie HEINICH, « Note sur les méthodes quantitatives en sociologie des valeurs », *op. cit.*, p. 10.

¹⁵² Nathalie HEINICH, « La sociologie à l'épreuve des valeurs », *op. cit.*, p. 309.

¹⁵³ Pierre VALETTE-FLORENCE, *Les styles de vie: bilan critique et perspectives*, *op. cit.*, p. 36.

la consensualité des thématiques qui fourmillent sur le terrain, tels le plaisir, la protection environnementale, la convivialité.

2. Les apports de la théorie de la valuation

a) Les deux faces de la valuation

Face à ces approches rationalistes et quantitativistes dont nous avons tenté de montrer les limites, eu égard, notamment, à notre problématique, d'autres pistes sont explorées, notamment dans le sens d'une analyse inductive et pragmatiste des valeurs. C'est le cas notamment des coordinateurs du récent dossier de la revue *Human Studies* consacré à la sociologie de la valuation et de l'évaluation¹⁵⁴. Forts de l'héritage de la sociologie américaine pratiquée par les chercheurs de l'École de Chicago et de la redécouverte de la philosophie pragmatiste, ces chercheurs approfondissent de diverses manières la dimension incarnée, processuelle et contextuelle des jugements moraux. Daniel Cefaï et Édouard Gardella, notamment, se donnent pour projet une « ethnographie morale » du Samu Social : « Plutôt que d'étudier des principes éthiques ou déontologiques, une ethnographie morale s'immerge dans des contextes d'activité, d'action et d'interaction pour saisir et montrer une *moralité en actes*, telle qu'elle se fait¹⁵⁵. » La pensée de John Dewey est de ce point de vue extrêmement stimulante : pour le dépassement des approches tant émotivistes que rationalistes précédemment évoquées ; également, pour la remise en question d'une conception de la valeur comme fin ultime ; et enfin, pour une attention à la pluralité et au contexte des opérations de valuation.

Le pragmatisme de John Dewey offre une troisième voie, entre les théories subjectivistes et rationalistes de la valeur qui ont été évoquées. Car si les premières rejettent la valeur dans le domaine de l'irrationnel, les secondes les envisagent comme des « fins absolues, posées *a priori* comme standards et idéaux¹⁵⁶ », tombant dans une conception inverse, mais tout aussi erronée : « Dans ses efforts, pour échapper au Charybde des valuations désordonnées, cette théorie tombe dans le Scylla de l'absolutisme¹⁵⁷. » John Dewey développe une théorie de la valuation qui envisage la valeur comme une action processuelle, contextuelle et empiriquement observable. La notion de « valuation » est utilisée

¹⁵⁴ Daniel CEFĀĪ, Bénédicte ZIMMERMANN, Stefan NICOLAE et Martin ENDREB, « Introduction : Special issue on Sociology of Valuation and Evaluation », *op. cit.*

¹⁵⁵ Daniel CEFĀĪ et Edouard GARDELLA, *L'urgence sociale en action: ethnographie du Samusocial de Paris*, Paris, la Découverte, 2011, p. 34 ; Daniel Cefaï propose une synthèse des résultats dans le dossier précédemment cité cf. Daniel CEFĀĪ, « Outreach Work in Paris: A Moral Ethnography of Social Work and Nursing with Homeless People », *Human Studies*, mars 2015, vol. 38, n° 1, pp. 137-156.

¹⁵⁶ John DEWEY, *La formation des valeurs*, *op. cit.*, p. 153.

¹⁵⁷ *Ibid.* Charybde et Scylla sont des monstres marins de la mythologie grecque. Pour une présentation détaillée du contexte dans lequel Dewey développe sa théorie de la valuation, nous renvoyons à la présentation de l'ouvrage Alexandra BIDET, Louis QUERE et Gêrôme TRUC, « Présentation : Ce à quoi nous tenons : Dewey et la formation des valeurs. », *op. cit.*

à la fois comme nom et comme verbe. Dewey entend définir ainsi « ce à quoi nous tenons manifestement¹⁵⁸ », tout en focalisant l'attention sur l'action par laquelle nous attribuons de la valeur à quelque chose ou quelqu'un, en d'autres termes, ce à quoi nous sommes attachés, ce que nous désirons obtenir et ce à quoi nous tentons de parvenir. La valuation est un jugement pratique des plus quotidiens qui a pour fonction de définir la conduite à tenir.

Les valeurs au sens deweyen renvoient à la fois à la dimension immédiate du désirable et à la dimension réflexive de l'évaluation. La notion de valuation réunit : la notion de *valuing* (valuer, priser, [*prizing*] au sens de « tenir pour précieux, de chérir ») qui présente une dimension personnelle, émotionnelle et la notion d'*evaluation* (évaluer, [*appraising*], au sens « de mettre une valeur sur, d'attribuer une valeur à ») qui renvoie à une activité de mesure¹⁵⁹. Elle permet d'affirmer le double ancrage de l'activité morale : à la fois dans l'expérience sensible, reconnaissant ainsi la dimension incarnée de la valeur, et dans la dimension cognitive, intellectuelle, lieu de la délibération, de la mise en question, de la réflexion. L'émotion est celle qui saisit, par exemple, les habitants du quartier Lower 9th Ward de la Nouvelle-Orléans lorsqu'ils découvrent, juchés sur la plate-forme qui enjambe un mur anti-inondation, le bayou et ce qu'il reste de la végétation détruite par l'infiltration d'eau salée¹⁶⁰. Il est ainsi nécessaire de faire l'expérience du bayou, avant même de se questionner sur le phénomène et d'en saisir les enjeux (la disparition du bayou, une protection naturelle face à la montée des eaux, est en grande partie responsable de l'inondation du quartier après le passage de l'ouragan Katrina). Mais le sentiment immédiat (*valuing*) ne suffit pas pour qu'il y ait valuation : « l'immédiateté de la qualité, dans l'absolu, veut simplement dire que “une valeur est une valeur” ; elle est ce qu'elle est. Dire d'une chose particulière, considérée comme une valeur, qu'elle *est* une valeur, c'est, d'un autre côté, émettre un énoncé supplémentaire et instructif, “synthétique” au sens kantien. Cela signifie qu'on a trouvé que la chose, après un examen et un test appropriés, possédait la qualité qu'on lui attribuait¹⁶¹. » « Émettre un énoncé » est un processus réflexif (*evaluation*) qui consiste à peser le pour et le contre, à former un jugement de valeur suite à cette sensation immédiate. Une telle conception de la valeur bat en brèche de nombreuses distinctions tenaces – entre raisons et émotions, fins et

¹⁵⁸ Alexandra BIDET, Louis QUERE et Gêrôme TRUC, « Présentation : Ce à quoi nous tenons : Dewey et la formation des valeurs. », *op. cit.*, p. 11.

¹⁵⁹ John DEWEY, *La formation des valeurs*, *op. cit.*, p. 74.

¹⁶⁰ Stéphane TONNELAT, « La dimension sensible des problèmes publics. La plate-forme d'observation du bayou et la visibilité d'un quartier de la Nouvelle-Orléans. », in Daniel CEFAL et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2012, pp. 163-190.

¹⁶¹ John DEWEY, *La formation des valeurs*, *op. cit.*, p. 204.

moyens, objectivité et subjectivité¹⁶² – et oblige à repenser les méthodes d’enquête de la sociologie des valeurs. Elle permet également de repenser l’articulation de ces deux dimensions, sensible et cognitive : la valuation n’est pas un principe qui se traduit *ensuite* en action, valuer c’est déjà s’engager dans l’action, la valuation est action, c’est dans l’action qu’on value¹⁶³. « Ces appréciations directes ou immédiates s’expriment naturellement dans des comportements ou des attitudes “actifs” : si l’on attache de la valeur à quelque chose, on en prend soin et on s’en occupe ; si quelque chose nous déplaît, on l’évite, on le rejette, on s’en défend, on l’élimine, on le combat, etc.¹⁶⁴ » C’est ici que prend sens notre projet d’étudier les moments où valuer *c’est* adopter un rythme spécifique, valuer c’est rythmer. Cela implique que les fins ne préexistent pas à l’action, c’est dans la situation, dans le cours de l’action que des choix moraux sont faits. John Dewey invite à revoir complètement l’approche traditionnelle de la philosophie morale : « Ainsi Dewey aborde-t-il les questions morales dans un esprit d’expérimentation qui tranche considérablement avec la manière dont les philosophes abordent d’ordinaire ce genre de questions », cela en ce qu’il s’oppose « aux conceptions abstraites de la moralité – et [fait] appel à une “expérience” morale¹⁶⁵. »

b) La remise en question de la valeur comme fin ultime

Dans *Reconstruction en philosophie* paru en 1920, John Dewey reproche à sa discipline d’envisager la question morale uniquement sous l’angle des finalités ultimes et de ne pas lui appliquer les méthodes expérimentales développées par les sciences physiques, il appelle au « déploiement de l’empirisme expérimental dans le domaine que visent les idées de bien et de mal¹⁶⁶ ». Il remet ainsi en question le « postulat selon lequel il y avait un bien unique, fixe et final¹⁶⁷ » et enjoint la pensée philosophique à évoluer vers « une croyance en une pluralité de biens et de fins individualisées fluctuants et mobiles, et vers la croyance que les principes, les critères et les lois sont des instruments intellectuels pour l’analyse de situations uniques ou individuelles¹⁶⁸ ». Il énonce ici les points principaux de sa conception de

¹⁶² Alexandra BIDEZ, « La genèse des valeurs : une affaire d’enquête », *Tracés*, 1 décembre 2008, n° 15, p. 212.

¹⁶³ « Faire sien une valeur, ce n’est donc pas (seulement) l’inclure dans son “monde mental” mais bien plutôt dans son monde pratique comme manière “naturelle” de se comporter » cf. Pierre GEGOUT, « La bienveillance comme valeur pratique en éducation », Communication présentée dans le cadre du colloque « Sens, usage, pertinence de l’idée de valeur en éducation », Strasbourg, 2015, p. 2.

¹⁶⁴ Alexandra BIDEZ, Louis QUERE et Gêrôme TRUC, « Présentation : Ce à quoi nous tenons : Dewey et la formation des valeurs. », *op. cit.*, p. 24.

¹⁶⁵ Jean-Pierre COMETTI, *Qu’est-ce que le pragmatisme?*, *op. cit.*, p. 30-31.

¹⁶⁶ John DEWEY, *La quête de certitude*, *op. cit.*, p. 274.

¹⁶⁷ John DEWEY, *Reconstruction en philosophie*, *op. cit.*, p. 218.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 219.

la morale : les jugements moraux sont ancrés dans l'expérience sensible et dans la situation, ils sont révisables et ne sont toujours que des outils, et non des buts, mobilisables dans les évaluations à venir. Ce que les enquêtes quantitatives appellent communément « valeurs », par exemple le bonheur ou la liberté, ne sont pas ici envisagés telles des finalités ultimes qui précèdent l'action et la déterminent, elles ne veulent rien dire en elles-mêmes, elles ne prennent de sens que mobilisées dans l'action, dans un contexte particulier : « La santé, la richesse, l'éducation, la justice ou la gentillesse en général ne veulent rien dire. L'action est toujours spécifique, concrète, individualisée, unique¹⁶⁹. » Elles donnent néanmoins une nuance à l'action, explique Dewey : « Ces notions générales [...] sont très importantes. Non pas, toutefois, parce que tel ou tel cas particulier peut être tenu tout entier sous une seule rubrique, avec ses traits spécifiques bien délimités, mais parce que la science du général propose à l'homme en tant que médecin, en tant qu'artiste ou citoyen des questions à poser, des enquêtes à mener et lui permet de saisir le sens de ce qu'il voit¹⁷⁰. » Ces notions générales sont des *outils* plus que des *fins*, elles permettent de mener l'enquête sur ce qui vaut, elles sont « des instruments d'intelligence utiles à la promotion d'une réponse individualisée dans une situation particulière¹⁷¹ ».

Nous touchons ici à un point central de la théorie de Dewey, la remise en question de la dichotomie moyens-fins¹⁷². C'est le sujet d'un article de Hans Joas intitulé « La créativité de l'agir » qui, s'appuyant sur le pragmatisme et la pensée de Dewey notamment, invite la sociologie à repenser la théorie de l'action¹⁷³. Joas montre que cette dernière s'est construite sur le présupposé que l'action est rationnelle, au sens où elle est associée à une intentionnalité, une finalité, un but. Une telle conception de l'agir ne permet pas, selon le philosophe, de comprendre et d'étudier toutes les facettes de la réalité sociale, elle laisse de côté un ensemble d'actions et ne permet pas de saisir le potentiel créatif de l'agir humain. Hans Joas propose de concevoir *a contrario* une théorie non téléologique de l'action : l'agir quotidien n'est pas toujours, même si parfois, lié à un schéma de rationalité en finalité. L'auteur fait référence à la notion de « fin-en-vue » conceptualisée par John Dewey en remplacement de celle de « fin-en-soi ». Il y a un continuum fins-moyens : dans les

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 223.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 224.

¹⁷¹ *Ibid.*, p. 226.

¹⁷² John DEWEY, *La formation des valeurs*, *op. cit.*, p. 118.

¹⁷³ Hans JOAS, « La créativité de l'agir (traduction de « Die Kreativität des Handelns ») », *Sozialanthropologische Arbeitspapiere*, 1995, n° 65 ; Cet article présente l'ouvrage du même nom Hans JOAS, *La créativité de l'agir*, traduit par Pierre RUSCH, Paris, les Éditions du Cerf, 1999 ; Voir sur cette même question Alexandra BIDET, Louis QUERE et Gêrôme TRUC, « Ce à quoi nous tenons. Dewey et la formation des valeurs », *op. cit.*, p. 42 sq.

délibérations les fins sont envisagées et évaluées en lien avec les moyens nécessaires ou qu'elles ont nécessités pour les atteindre. Quand une fin est désirée, les désirs se reportent sur les moyens envisagés pour atteindre cette fin. Les finalités poursuivies sont sans cesse remises en question au cours de l'action (d'où la notion de « fin-en-vue »), il y a une relation réciproque entre les fins et les moyens de l'action, au sens où des fins peuvent devenir des moyens pour atteindre d'autres fins, les moyens sont déjà des fins-en-vue et il n'y a pas de fins ultimes, seulement un flux continu de fins et de moyens. Cette remise en question des valeurs comme fins-en-soi incite à étudier le cours de l'action plus qu'une supposée finalité antérieure à l'action même. Dans certaines situations, il semble que l'individu soit dans la recherche d'un vécu particulier, d'un plaisir pris à la réalisation même de l'action, plus que dans une finalité. Ainsi, conclut Joas : « ni les gestes de routine, ni l'agir chargé de sens, ni l'action créatrice, ni l'acte nourri d'une réflexion existentielle ne peuvent être pensés selon [l]e schéma¹⁷⁴ » de l'action rationnelle en finalité.

Il s'agit pour John Dewey de rejeter une réflexion philosophique qui chercherait à dégager des finalités universelles, la tâche du chercheur étant bien plutôt d'enquêter sur les valeurs en situation : « cette tâche consiste à découvrir les conditions et les conséquences, les relations existentielles, les biens qui sont acceptés comme biens, non en vertu d'une théorie, mais en raison du cours de l'expérience¹⁷⁵ ». Le philosophe incite ainsi à étudier les valeurs en train de se faire, les valeurs en actes. Elles ne sont pas des principes transcendants, des *a priori* de l'action : « Le “désirable”, ou l'objet qui *devrait* être désiré (valué), ne descend ni d'un ciel *a priori* ni d'un mont Sinaï de la morale¹⁷⁶ » ; mais, des pratiques, des processus (d'où la notion de « valuation » qui met l'accent sur l'action plus que celle de « valeur ») qui se construisent dans l'expérience et sont fortement liés à la situation. Les valuations émergent dans une situation problématique : « une valuation n'a lieu que quand quelque chose fait question : quand il y a des difficultés à écarter, un besoin, un manque, ou une privation à combler, un conflit entre tendances à résoudre en changeant les conditions existantes¹⁷⁷ ». *A contrario*, quand l'action se déroule de manière habituelle, « quand les choses suivent leur cours sans rencontrer de difficultés, aucun désir n'émerge et aucune occasion ne se présente de projeter des fins-en-vue¹⁷⁸ ». Il y a valuation lorsqu'un individu est amené à s'interroger

¹⁷⁴ Hans JOAS, « La créativité de l'agir (traduction de « Die Kreativität des Handelns ») », *op. cit.*, p. 33-34.

¹⁷⁵ John DEWEY, *Expérience et nature*, traduit par Joëlle ZASK, Paris, Gallimard, [1925], 2012, p. 390.

¹⁷⁶ John DEWEY, *La formation des valeurs*, *op. cit.*, p. 116.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 120.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 118.

sur la conduite à adopter, parce qu'il est face à une difficulté, face à l'inadéquation entre des fins-en-vue et des fins atteintes.

La valuation marque donc également le début d'une enquête qui a pour but de déterminer : ce qui vaut, ce à quoi l'on tient, quels actes entreprendre et quelles seront les conséquences éventuelles de ces derniers. Selon John Dewey : « c'est l'intelligence et non plus la moralité qui [...] est le centre de gravité et le pivot [de l'enquête]. Elle n'abolit pas la responsabilité : elle ne fait que la situer. Une situation morale ne caractérise pas un besoin de jugement et de choix avant tout passage à l'action. Le sens pratique de la situation – c'est-à-dire l'action spécifique requise – n'est pas évident : il doit être recherché. Des désirs contradictoires s'affrontent et des biens apparents sont en concurrence. On a besoin de trouver la bonne ligne de conduite, le bon bien¹⁷⁹. » La valuation n'est pas l'application mécanique de finalités ultimes, elle est une enquête complexe qui s'appuie sur l'expérience passée, sur une projection dans le futur, tout en prenant en considération le contexte. Cette enquête se résout provisoirement par le choix d'une fin-en-vue, par un jugement moral, mais ce dernier reste une hypothèse, un instrument utile aux valuations à venir. Il est susceptible d'être remis en question si, par exemple, il n'aboutit pas aux conséquences attendues. Les valuations sont révisables, explique John Dewey, « une valeur n'est pas non plus finale, au sens où elle serait à ce point conclusive qu'elle serait fermée à la critique et à la révision¹⁸⁰ ». Les valeurs sont toujours soumises à nouveau à l'évaluation, réinterrogées dans l'enquête. Les erreurs de jugement qui ont conduit à des conséquences non désirées : « rappellent à la nécessité de réviser, de développer et de réajuster. Les fins se développent, les critères de jugement sont améliorés. L'homme se trouve dans l'obligation à la fois de perfectionner ses critères et ses idéaux les plus avancés et d'utiliser consciencieusement ceux qu'il possède déjà¹⁸¹. » Une telle attention à la valeur en train de se faire met l'accent sur l'importance, déjà évoquée, de la situation, dans l'étude de la valuation : « Par le lien qu'elle entretient avec le désir, la valuation est par conséquent rattachée à des situations existentielles et diffère en fonction des contextes. Son existence dépendant de la situation, son caractère adéquat dépend à son tour de son adaptation aux besoins et aux demandes imposés par chaque situation¹⁸². » Un même individu peut donc être amené à valuer des objets différents selon le contexte. Est ici remis en question l'*a priori* d'une cohérence du sujet en matière de valeurs, ce sont au contraire les

¹⁷⁹ John DEWEY, *Reconstruction en philosophie, op. cit.*, p. 219-220.

¹⁸⁰ John DEWEY, *La formation des valeurs, op. cit.*, p. 203.

¹⁸¹ John DEWEY, *Reconstruction en philosophie, op. cit.*, p. 231.

¹⁸² John DEWEY, *La formation des valeurs, op. cit.*, p. 93.

acteurs eux-mêmes qui recherchent cette cohérence¹⁸³. Cette vision plurielle de l'acteur incite à penser les tensions et contradictions inhérentes aux opérations de valuation.

Mais, en soulignant la nécessité, pour penser les valeurs, de dépasser la théorie de l'action rationnelle et de porter attention à la pluralité des valuations, ne risque-t-on pas de retomber dans une approche subjectiviste de valeurs alors inaccessibles à l'analyse ? L'enjeu est de ne pas confondre le dépassement de la rationalité avec l'irrationnel. Ainsi, « si les jugements de valeurs sont contextuels et non pas absolus, pris dans des logiques plurielles et non pas univoques, et affectivement investis plutôt que logiquement déterminés, cela ne les rend pas pour autant "irrationnels"¹⁸⁴ ». Envisager l'action comme irréductible à des raisons, à des finalités ne signifie pas que cette dernière n'est pas cohérente aux yeux de celui qui agit et compréhensible à celui qui l'observe. Il s'agit également de ne pas opposer le subjectif et le collectif. Dire de la valuation qu'elle est un processus subjectif ne veut pas dire qu'elle n'est pas un objet collectif et social. La subjectivité ne se confond pas avec l'individualité « de sorte qu'elle n'exclut pas le caractère collectif de ces faits subjectifs que sont les jugements de valeurs¹⁸⁵ ». Si les valeurs se forment au sein d'une subjectivité et peuvent donc être qualifiées de « faits ontologiquement subjectifs¹⁸⁶ », elles n'en ont pas moins une portée et une origine proprement sociale.

En effet, toute valuation est profondément marquée par un contexte socio-culturel : il est nécessaire de « connaître le rôle des institutions et de l'environnement social et culturel dans le façonnement des valuations, car elles doivent à leur influence l'essentiel de leur contenu concret¹⁸⁷ ». Les valuations ont aussi une portée sociale, une dimension collective dans leurs implications politiques. Au travers des enquêtes individuelles que les personnes entreprennent, ce sont les fins du groupe dans lequel elles vivent qui peuvent être mises en question. En effet, un certain nombre de fins standardisées s'imposent en société : « Dans un groupe social, une personne adulte possède, à tout moment, des fins tellement standardisées par la coutume qu'elle les considère comme allant de soi sans les examiner, et ne prête attention qu'aux problèmes relatifs aux meilleurs moyens de les atteindre¹⁸⁸. » Ces processus de standardisation, d'imposition des valeurs ultimes tendent à les soustraire à l'enquête, elles

¹⁸³ Yannick BARTHE, Damien DE BLIC, Jean-Philippe HEURTIN, Éric LAGNEAU, Cyril LEMIEUX, Dominique LINHARDT, Cédric MOREAU DE BELLAING, Catherine REMY et Danny TROM, « Sociologie pragmatique », *op. cit.*, p. 191.

¹⁸⁴ Nathalie HEINICH, « La sociologie à l'épreuve des valeurs », *op. cit.*, p. 299.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 302.

¹⁸⁶ À distinguer des « faits ontologiquement objectifs », Nathalie Heinich reprend cette distinction à Searle *Ibid.*

¹⁸⁷ John DEWEY, *La formation des valeurs*, *op. cit.*, p. 47.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 134.

ne sont plus objet de débat et de remise en question, elles ne peuvent plus être réévaluées. C'est au travers des enquêtes individuelles et sociales, que John Dewey invitait à multiplier, que de telles fins standardisées sont interrogées, là est pour lui le cœur de la démocratie. Nous verrons la manière dont les acteurs du *slow* rencontrés mettent en question de telles fins standardisées relatives aux usages du temps au travers leurs valuations quotidiennes.

Enfin, le pragmatisme de Dewey a l'intérêt de défaire la distinction entre normes et valeurs. La conception dynamique et expérimentale de la valuation qu'il élabore tend à rabattre les normes sur les valeurs, au sens où toutes deux sont au cœur des processus d'enquête et où la dimension de la contrainte sociale tout autant que celle du choix individuel ne se posent plus séparément. Comme l'explique le sociologue Albert Ogien, en s'appuyant sur un ouvrage du philosophe Roberto Frega¹⁸⁹, alors que la théorie normative traditionnelle « met l'accent sur la nature prescriptive de normes tenues pour fixes et implacables, le pragmatisme tient qu'il convient, au contraire, d'envisager les normes en considérant la manière dont elles trouvent à s'appliquer dans le flux des interactions qui se nouent dans l'action en commun. Cette démarche permet d'affirmer qu'il existe une pluralité d'ordres normatifs auxquels les individus font référence dans chacun des secteurs de la vie sociale et politique qu'ils ont coutume de fréquenter ; et que les pratiques normatives (justification, critique, révision, maintien, ajustement, etc.) mises en œuvre pour résoudre les problèmes qui se posent, de façon inattendue, dans des situations en constante évolution modifient constamment le contenu des normes qui y sont utilisées comme guides pour l'action¹⁹⁰. » Normes et valeurs se confondent, à la fois outils de l'enquête individuelle et collective, mais, dans le même temps, déterminées par les contextes sociaux et culturels, par des fins standardisées.

c) Penser la pluralité des valuations

Suivant la critique que Dewey fait à une conception des valeurs en termes de finalités ultimes, nous ne prendrons pas ici pour acquis les mots d'ordre brandis par les déclinaisons du *slow* et relayés par les acteurs, tels « convivialité », « environnement », « plaisir », « durabilité ». Nous étudierons, bien plutôt, ce que font les personnes rencontrées et ce

¹⁸⁹ Roberto FREGA, *Les sources sociales de la normativité*, Paris, Vrin, 2013 ; Voir également son article Roberto FREGA, « Les pratiques normatives », *SociologieS*, 2015, [En ligne], Dossiers. Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations. URL : <https://sociologies.revues.org/4969>, consulté le 26 août 2015.

¹⁹⁰ Albert OGIEN, « Pragmatismes et sociologies », *op. cit.*, p. 571.

qu'elles racontent faire, en étant attentif aux tensions, ambivalences et aux situations. Selon l'approche pragmatiste, la valeur n'est plus assimilable à une fin abstraite, mais à des actions, à des choix au travers desquels les individus valorisent un objet, un état et cherchent à le maintenir ou à le rétablir. Il s'agit d'étudier ce que les acteurs valent en référence au *slow* pour le définir dans sa réalité la plus concrète. Au chercheur de souligner les ambivalences et de montrer finalement comment les individus tentent de mettre de la cohérence. En effet, à la différence des études quantitatives où les individus sont rattachés à des items différents, nous observerons ici que les acteurs sont bien plus tiraillés entre des valeurs et qu'ils tentent de résoudre ces tensions par des compromis. Quelques recherches ont entrepris une telle opération d'élucidation et d'organisation des valuations et nous servent de points d'appui : certaines s'inscrivant dans une filiation avec le pragmatisme deweyen tels les travaux d'Alexandra Bidet sur le travail¹⁹¹ et sur l'expérience citoyenne avec Manuel Boutet, Frédérique Chave, Carole Gayet-Viaud et Erwan Le Mener¹⁹², l'enquête menée par Daniel Cefaï et Édouard Gardella sur le Samu Social¹⁹³ et l'ethnocomptabilité d'une famille andalouse par Alain Cottereau et Marzok Mokhtar Mohatar¹⁹⁴ ; également, des travaux qui ne se réclament pas directement de la philosophie pragmatiste tels les études de Nathalie Heinich sur les registres de valeurs¹⁹⁵ et le modèle des mondes de la justifications de Luc Boltanski et Laurent Thévenot¹⁹⁶.

Une telle analyse des valuations n'est pas chose aisée : d'une part, il est difficile d'enquêter sur ce à quoi les gens tiennent, une telle question ne pouvant être posée directement en entretien ; d'autre part, la polysémie du terme *slow*, le système formé par ses différentes dimensions et le consensus actuel autour de ses mots d'ordre sont autant d'obstacles à une analyse rigoureuse et exhaustive. Face à ces difficultés, nous avons été aidée en deux points. Premièrement, nous avons porté notre attention sur les contradictions dans les discours, sur les difficultés dont font part les personnes rencontrées. En rapportant des

¹⁹¹ Alexandra BIDE, *L'engagement dans le travail: qu'est-ce que le vrai boulot ?*, *op. cit.*

¹⁹² Alexandra BIDE, Manuel BOUTET, Frédérique CHAVE, Carole GAYET-VIAUD et Erwan LE MENER, « Publicité, sollicitation, intervention. Pistes pour une étude pragmatiste de l'expérience citoyenne », *op. cit.*

¹⁹³ Daniel CEFĀI et Edouard GARDELLA, *L'urgence sociale en action*, *op. cit.* ; Daniel CEFĀI, « Outreach Work in Paris », *op. cit.*

¹⁹⁴ Alain COTTEREAU et Mokhtar Mohatar MARZOK, *Une famille andalouse: ethnocomptabilité d'une économie invisible*, Saint-Denis, Bouchène, 2012. L'analyse reste ici toutefois majoritairement centrée sur la valeur économique.

¹⁹⁵ Nathalie HEINICH, « L'esthétique contre l'éthique, ou l'impossible arbitrage: de la tauromachie considérée comme un combat de registres », *Espaces et Sociétés*, 1992, n° 69/2, pp. 39-53 ; Nathalie HEINICH, « Les colonnes de Buren au Palais-Royal. Ethnographie d'une affaire », *op. cit.* ; Nathalie HEINICH, *Être écrivain : création et identité*, Paris, Éd. la Découverte, 2000 ; Nathalie HEINICH et Pierre VERDRAGER, « Les valeurs scientifiques au travail », *op. cit.* ; Nathalie HEINICH, *De la visibilité: excellence et singularité en régime médiatique*, Paris, Gallimard, 2012.

¹⁹⁶ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, *op. cit.*

ambivalences et des conflits, elles sont amenées à expliciter les choses auxquelles elles tiennent et les compromis qu'elles construisent. Dans le cours de la vie quotidienne, les actions se succèdent sans occasionner chaque fois une mise en question, un arbitrage problématique. Néanmoins, il y a des moments particuliers où des processus de valuations s'enclenchent. Ils se donnent à voir, tant à l'acteur qui tente de les démêler qu'au chercheur, dans la restitution de difficultés et d'ambivalences, dans des situations de conflit. Les valeurs affleurent dans ce travail qui consiste à peser le pour et le contre, à argumenter son choix. C'est ainsi que les procédés de dénonciation¹⁹⁷, les affaires¹⁹⁸ ont été les premiers terrains privilégiés d'une sociologie attentive à la diversité des appuis axiologiques de l'action. Dans l'étude présente, il n'y a pas véritablement de situation de dispute. En effet, les acteurs du *slow* n'ont pas d'adversaire identifiable, c'est le système économique, social et culturel d'une époque qu'ils dénoncent. De plus, ils ne sont pas pris dans des contraintes fortes de justification, ils sont le plus souvent en terrain sûr, dans des activités placées sous le signe du *slow*, face à des interlocuteurs qui partagent leurs idées. Il est d'autant plus ardu d'analyser des valuations qui apparaissent comme évidentes du fait que tous les acteurs s'accordent sur ce qui importe. Ce regard pragmatiste sur les valuations nécessite donc une méthodologie spécifique qui permette au chercheur d'être au plus près de l'observable, au plus près des conflits de valeurs qui s'esquissent incessamment au quotidien : l'étude de l'action en situation (les échanges entre participants, les rencontres avec le public) et des retours réflexifs sur l'action (la situation de l'entretien semi-directif). Il s'agit de partir du terrain, d'une micro-sociologie des processus de valuation pour comprendre ce qu'est le *slow*, de produire une « reconstruction inductive des cadres axiologiques pertinents pour les acteurs¹⁹⁹. » Une telle approche du terrain est la seule capable d'offrir une analyse riche et fine des jugements de valeur.

Deuxièmement, le discours *slow* est complexe à analyser du fait de son hétérogénéité et du consensus qu'il peut générer. Voici les mots d'ordre de l'association *Slow Food*, extraits d'un document de communication : « Filière courte, économie locale, saisonnalité sont les mots d'ordre des Marchés de la Terre ; mais des mots comme biodiversité, éducation, durabilité, naturalité, qualité et socialité ont aussi un droit de cité²⁰⁰. » Ils rencontrent aujourd'hui un écho favorable dans une large partie de la population occidentale sensibilisée

¹⁹⁷ Luc BOLTANSKI, Yann DARRE et Marie-Ange SCHILTZ, « La dénonciation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1984, vol. 51, n° 1, pp. 3-40.

¹⁹⁸ Nathalie HEINICH, « Les colonnes de Buren au Palais-Royal. Ethnographie d'une affaire », *op. cit.*

¹⁹⁹ Nathalie HEINICH, « La sociologie à l'épreuve des valeurs », *op. cit.*, p. 310.

²⁰⁰ Extrait d'un document intitulé « la nourriture quotidienne selon *Slow Food* » disponible sur le site de l'association : <http://www.slowfood.com>.

aux questions environnementales. En outre, sur le terrain, le terme *slow* a pris la forme de l'évidence, il est devenu un adjectif courant du vocabulaire des acteurs sans être aucunement explicite. Pour prendre la mesure de ce qu'il recouvre, au-delà sa séduction facile, il est nécessaire de démêler les valuations qu'il met en jeu. Immersée dans un terrain d'enquête au sein duquel ces valeurs font consensus, nous avons eu des difficultés à acquérir l'extériorité nécessaire à une analyse exhaustive. Comme le souligne Roberto Frega : « dès que nous quittons le terrain assez théoriquement douteux et instable d'une lecture politique du réel à partir des grilles d'évaluation qui sont celles du chercheur [...] le statut du normatif vient immédiatement se troubler, car le chercheur ne sait plus où puiser ses catégories de structuration normative du réel²⁰¹ ». C'est pourquoi nous avons eu recours à la catégorisation des mondes de la justification²⁰² qui nous donne une grille d'analyse pour penser la pluralité des valeurs en jeu, les oppositions et les compromis, également pour prendre de la distance vis-à-vis du discours des acteurs.

Dans *De la justification*, l'enjeu « est de “suivre les acteurs” jusqu'au bout, et en particulier jusqu'au moment où ils se montrent, eux, résolument anti-relativistes et s'autorisent à produire des jugements de valeur et à hiérarchiser les conduites. Or ces moments de réflexivité morale obéissent à des règles partagées et renvoient à des attentes (plus ou moins) communes : c'est ce qui fait que les jugements qui y sont produits ne sont pas totalement subjectifs ou arbitraires²⁰³. » Ces « règles » (d'où la notion de « grammaire²⁰⁴ ») permettent aux individus de débattre, de produire des arguments recevables et légitimes aux yeux de leurs interlocuteurs et rendent éventuellement possible l'élaboration de compromis. Les acteurs se trouvent dans la nécessité, pour faire valoir leur point de vue, de « monter en généralité », il faut que leurs arguments transcendent la situation. Ils s'appuient, pour cela, sur des « cités » en faisant référence à des « grandeurs ». C'est l'objet de *De la justification* que de systématiser ces mondes de références : « c'est à la construction d'un modèle de compétence de ce type que sont consacrés *Les économies de la grandeur*. Ce modèle est un modèle de justice. Il vise à clarifier les principes de justice sur lesquels s'appuient les

²⁰¹ Roberto FREGA, « Les pratiques normatives », *op. cit.*, §6.

²⁰² Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, *op. cit.*

²⁰³ Yannick BARTHE, Damien DE BLIC, Jean-Philippe HEURTIN, Éric LAGNEAU, Cyril LEMIEUX, Dominique LINHARDT, Cédric MOREAU DE BELLAING, Catherine REMY et Danny TROM, « Sociologie pragmatique », *op. cit.*, p. 198.

²⁰⁴ Parler de « grammaire », « c'est admettre l'idée selon laquelle les épreuves de jugements et de coordination de l'action obéissent à des contraintes cognitives et à des règles grammaticales que le sociologue se doit de prendre en compte » in Mohamed NACHI, *Introduction à la sociologie pragmatique: vers un nouveau « style » sociologique ?*, *op. cit.*, p. 46.

personnes lorsqu'elles se livrent à la critique ou font des justifications et à expliciter les opérations au moyen desquelles elles assoient le bien-fondé de leurs assertions en les rapportant à la réalité par le truchement éprouvés²⁰⁵. » Luc Boltanski et Laurent Thévenot proposent un modèle des mondes communs, auxquels font référence les acteurs pour faire entendre leur voix au cours d'une controverse : « à travers ce concept, les auteurs ont voulu désigner des constructions idéales dont les acteurs se servent comme points d'appui extérieurs pour critiquer l'état actuel de leurs rapports sociaux²⁰⁶ ». Ces « mondes communs » ont été construits grâce à un va-et-vient entre des théories de philosophie politique (les cités) et une analyse d'ouvrages destinés aux entreprises. Cette mise en parallèle, que les auteurs qualifient eux-mêmes « d'hautement irrespectueuse²⁰⁷ », leur a permis de modéliser six mondes auxquels sont attachées six grandeurs (ce qui est grand dans le monde) : le monde de l'inspiration (avec pour grandeurs, l'authenticité, la grâce), le monde domestique (la position dans un système de relations, la tradition, la confiance), le monde de l'opinion (le renom, la visibilité), le monde civique (l'intérêt général, le collectif), le monde marchand (le désirable, la concurrence) et le monde industriel (l'utilité, l'efficacité).

Les auteurs de *De la justification* traitent de manière centrale des « appuis normatifs convoqués par les acteurs lorsqu'ils élèvent une critique²⁰⁸ », pour autant les auteurs ne font aucunement référence à des valuations ou des valeurs. Pour Nathalie Heinich, qui a construit ses travaux en dialogue avec ceux de la sociologie de la critique, ces auteurs auraient gagné à affirmer qu'ils faisaient une sociologie des valeurs : « paradoxalement, dans les travaux de Luc Boltanski et Laurent Thévenot, le terme même de "valeurs" n'apparaît pas, et cette question n'est abordée qu'indirectement, alors même qu'il y est constamment question des principes guidant les évaluations des acteurs²⁰⁹ ». De même, la sociologie de Luc Boltanski est présentée par Édouard Gardella et Arnaud Fossier comme une « sociologie du sens moral ordinaire²¹⁰ ». Le terme « valeur » apparaît dans *L'amour et la justice comme compétence*,²¹¹ mais pour être rejeté. Luc Boltanski avance quatre arguments : les valeurs font référence à des

²⁰⁵ Luc BOLTANSKI, « Sociologie critique et sociologie de la critique », *op. cit.*, p. 133.

²⁰⁶ Yannick BARTHE, Damien DE BLIC, Jean-Philippe HEURTIN, Éric LAGNEAU, Cyril LEMIEUX, Dominique LINHARDT, Cédric MOREAU DE BELLAING, Catherine REMY et Danny TROM, « Sociologie pragmatique », *op. cit.*, p. 196.

²⁰⁷ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, *op. cit.*, p. 31.

²⁰⁸ Marc BREVIGLIERI, Claudette LAFAYE et Danny TROM (dirs.), *Compétences critiques et sens de la justice*, Paris, Economica, 2009.

²⁰⁹ Nathalie HEINICH, « La sociologie à l'épreuve des valeurs », *op. cit.*, p. 291.

²¹⁰ Luc BOLTANSKI, « Institutions et critique sociale. Une approche pragmatique de la domination », *Tracés [En ligne]*, 1 août 2008, n° 8, p. 17. URL : <http://traces.revues.org/2333>, consulté le 28 août 2015.

²¹¹ Luc BOLTANSKI, *L'amour et la justice comme compétences : trois essais de sociologie de l'action*, Paris, Gallimard, [1990], 2011, p. 94-97.

opinions ou à des items évalués par questionnaires ; les valeurs en sociologie sont rattachées à des groupes sociaux, à des positions sociales ; les valeurs sont « arbitraires », tandis que les grandeurs reposent « sur des principes supérieurs communs » ; « les valeurs ne sont pas orientées nécessairement vers la justice²¹² ». Ce rejet est sans doute lié à ce que le terme de valeur continue pour lui d'être rattaché à une sociologie classique, normative et critique avec laquelle il voulait justement rompre. Si, au contraire, on envisage la question axiologique depuis la notion pragmatiste de valuation, les deux premiers arguments ne tiennent plus. On l'a vu la théorie de la valuation permet précisément une approche alternative aux études par questionnaires. Nicolas Dodier, dans un article consacré à la sociologie des cités, qu'il inscrit plus largement dans une sociologie des régimes d'action, distingue nettement « la critique selon la justice » de la « référence à des "valeurs" », au motif que « celles-ci renvoient à des attachements à des "groupes", alors que le sens de la justice a l'ambition de transcender ces particularités²¹³ ». Mais la valuation chez Dewey ne se rapporte pas à des groupes sociaux, elle qualifie ce qui importe aux acteurs en situation. Quant aux deux derniers arguments, il est vrai que la notion de « grandeur » fait référence à un principe supérieur commun, à une prétention à la justice en situation de dispute, ce qui n'est pas nécessairement le cas de la valuation. Mais Luc Boltanski et Laurent Thévenot invitent eux-mêmes à faire évoluer le cadre de leur analyse dans la conclusion de l'ouvrage : « l'étude de la faculté de juger et de la structure des jugements bien formés est, certes, indispensable à l'analyse du sens du juste. Mais elle ne l'épuise pas car elle laisse échapper la tension qui pèse sur le sens du juste quand il est mis en œuvre. Pour continuer à l'explorer il faut donc le suivre dans les opérations qui forment la trame de la vie quotidienne²¹⁴. » Il s'agit de repousser les limites du modèle des cités : par exemple en ne circonscrivant pas l'étude des justifications aux situations de disputes pour observer plus largement l'action individuelle dans sa recherche de cohérence ; en ouvrant également les catégories, ce qu'on fait les auteurs, Luc Boltanski en proposant une « cité par projet » et Laurent Thévenot une « cité verte »²¹⁵.

Nous avons néanmoins conscience que recourir à des catégories définies *a priori* pour penser la pluralité des valuations constitue un pas en arrière par rapport aux ambitions de la philosophie pragmatiste qui se veut attentive aux valeurs en situation et moins à des référents extérieurs au discours comme le sont les mondes de la justification. Roberto Frega reconnaît

²¹² *Ibid.*, p. 95.

²¹³ Nicolas DODIER, « L'espace et le mouvement du sens critique », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 2005, vol. 60, n° 1, p. 14.

²¹⁴ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 438.

²¹⁵ Claudette LAFAYE et Laurent THEVENOT, « Une justification écologique? Conflits dans l'aménagement de la nature », *Revue française de sociologie*, 1993, vol. 34, n° 4, pp. 495-524.

ainsi la tentative des auteurs de *De la justification*, mais il cherche à aller plus loin encore, en étudiant la normativité de l'action sans partir de catégories sociologiques prédéterminées : « S'il est vrai que cette démarche accomplit une innovation considérable du fait de donner pleine légitimité au point de vue normatif des acteurs, la question de la validité normative des pratiques ordinaires n'y apparaît en dernière instance que sur le fond de critères normatifs socialement déterminés²¹⁶. » Néanmoins, comme le souligne Daniel Cefaï, la typologie des cités est « critiquée parce qu'elle figeait l'indétermination des situations dans un corset structural et qu'elle se prêtait à des usages dogmatiques. Mais plutôt que d'arrêter une typologie des cités, *De la justification* invite à enquêter sur des moments d'épreuve, où est rendue sensible la complexité des contextes d'expérience et d'action²¹⁷. » Ainsi, les mondes de la justification seront abordés ici non pas comme des principes communs supérieurs auxquels doivent nécessairement faire référence les acteurs pour prétendre à la justice, mais comme des outils d'explicitation, de catégorisation et de « distanciation²¹⁸ ». Ils ne sont pas la finalité de la démonstration, mais nous ont aidée à penser la pluralité, les tensions et les compromis. Ils nous ont permis de dépasser des analyses trop rapides du *slow* en termes de « local », de « convivialité » qui collent aux discours des acteurs.

Le modèle des cités présente un autre avantage certain : celui d'aider à la prise de distance du chercheur vis-à-vis de son terrain de recherche. Tout l'enjeu pour le sociologue est de ne pas prendre position dans son analyse. Ayant à l'esprit les mondes depuis lesquels les acteurs justifient, il doit parvenir à se placer au-dehors pour comprendre comment se forme et s'organise la critique des acteurs. Durant notre doctorat, de nombreux interlocuteurs, dont des sociologues, se sont interrogés sur la pertinence de notre objet de recherche au motif que les personnes rencontrées seraient « des bobos » défendant leurs propres intérêts, leur aisance matérielle paraissant incompatible avec une position véritablement critique. Ils émettaient ainsi une critique depuis le monde civique (dont les grandeurs sont le collectif, l'intérêt général) mettant en question la crédibilité de l'engagement des interrogés. Il apparaît pourtant intéressant d'étudier les acteurs du *slow précisément* parce que ce sont des « bobos ». Ce terme récent, contraction de « bourgeois-bohème », désigne, suivant la définition du Petit Robert 2007, le « membre d'une catégorie sociale aisée, jeune et cultivé, qui recherche des valeurs authentiques, la créativité ». Depuis l'essai du journaliste américain David Brooks qui

²¹⁶ Extrait de la note 3 de l'article Roberto FREGA, « Les pratiques normatives », *op. cit.*

²¹⁷ Daniel CÉFAÏ, « Comment se mobilise-t-on? L'apport d'une approche pragmatiste à la sociologie de l'action collective », *Sociologie et sociétés*, 2009, vol. 41, n° 2, p. 247.

²¹⁸ Pour faire référence à l'ouvrage Norbert ELIAS, *Engagement et distanciation: contributions à la sociologie de la connaissance*, Paris, Pocket, 1995.

a popularisé ce nom²¹⁹ peu de travaux scientifiques leur ont été consacrés. Qui sont ces nouveaux bourgeois qui « brandissaient d'autres signes de réussite matérielle, différents de ceux qui distinguaient d'ordinaire les classes aisées²²⁰ » ? Quels sont ces « autres signes », ces « valeurs authentiques » ? À quoi tiennent ces personnes qui s'enthousiasment pour l'alimentation biologique, se préoccupent de l'environnement naturel, tout en valorisant le plaisir et l'épanouissement personnel ? Seules les personnes appartenant aux catégories populaires, fragilisées ou à la haute-bourgeoisie méritent-elles d'être prises pour objet ?

Suivant le projet de la sociologie des épreuves, nous ne nous donnons pas ici « pour objectif de dévoiler des intérêts particuliers qui seraient travestis par les arguments plus généraux [de traquer], derrière les affirmations universalistes, altruistes ou désintéressées de certains acteurs, l'existence de leurs intérêts cachés ou de leurs calculs plus ou moins inconscients²²¹. » Ce n'est pas qu'il faille pour autant négliger la question des intérêts, mais ils ne sont pas considérés ici comme les facteurs explicatifs de l'action, en dernière instance. Cette position est aussi celle de la philosophie pragmatiste : « La science sociale apparaît [...] comme la science d'une société en constant mouvement, qui sollicite les individus au-delà de leurs appartenances primaires. Ils ne sont donc pas des agents-marionnettes, dont les horizons seraient déterminés par des propriétés sociodémographiques déjà constituées, ni des acteurs-stratèges capables de modeler leur univers en fonction de leurs intérêts²²². » Il est intéressant, en outre, d'étudier la mobilisation des intérêts dans la dénonciation que formulent les acteurs eux-mêmes²²³ et qui leur permet de construire des hiérarchies, de se distinguer et de s'entre-définir.

²¹⁹ David BROOKS, *Les Bobos*, traduit par Marianne THIRIOUX et traduit par Agathe NABET, Paris, F. Massot, 2000.

²²⁰ Guillaume ERNER, *Sociologie des tendances*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « 128 », 2009, p. 9.

²²¹ Yannick BARTHE, Damien DE BLIC, Jean-Philippe HEURTIN, Éric LAGNEAU, Cyril LEMIEUX, Dominique LINHARDT, Cédric MOREAU DE BELLAING, Catherine REMY et Danny TROM, « Sociologie pragmatique », *op. cit.*, p. 184.

²²² Daniel CEFAL, Alexandra BIDET, Joan STAVO-DEBAUGE, Roberto FREGA, Antoine HENNION et Cédric TERZI, « Introduction du Dossier «Pragmatisme et sciences sociales », *op. cit.*, §6.

²²³ Voir notamment Danny TROM, « De la réfutation de l'effet NIMBY considérée comme une pratique militante. Notes pour une approche pragmatique de l'activité revendicative », *Revue française de science politique*, 1999, vol. 49, n° 1, pp. 31-50.

C. Aux sources de l'enquête : l'expérience d'un trouble

1. Du trouble à l'enquête

a) Le trouble

Nous avons précédemment introduit la centralité de la notion d'enquête dans la philosophie de John Dewey : la dimension morale, inhérente à la vie quotidienne, mais également centrale dans la réflexion philosophique, ne consiste pas en la poursuite de fins ultimes mais en une démarche expérimentale par laquelle tant les enquêtes ordinaires que les enquêtes scientifiques tentent d'élucider ce qui vaut. De telles enquêtes peuvent être mises en évidence dans le parcours des personnes rencontrées. Le sociologue Daniel Cefaï emprunte à Paul Ricœur les trois étapes de l'expérience historique – la préfiguration, la configuration et la reconfiguration – pour théoriser le processus de l'enquête qui, nous le verrons, est au cœur de la formation des problèmes publics²²⁴. Premièrement, des personnes confrontées à un trouble, engagent une enquête sur ce qui importe (*préfiguration*). Elles identifient le problème comme étant celui des rythmes contemporains et la mobilisation du terme *slow* ou l'adhésion à une association sont des solutions apportées à cette enquête, elles viennent donner une réponse provisoire et clôturer l'enquête première (*configuration*). Suite à cette mobilisation du *slow*, les personnes, conscientes désormais de ce problème, mènent quotidiennement des enquêtes (*reconfiguration*). Nous nous intéressons dans un premier temps à l'origine d'une telle enquête sur les valuations, en d'autres termes à la *préfiguration* : comment se fait-il que ces personnes ont commencé à interroger ce qui leur importe ?

La valuation, nous l'avons évoquée, émerge lorsque le cours habituel de la vie se rompt, quand quelque chose pose question. La valuation advient suite à une rupture, à un choc qui « arrache au confort d'une habitude et bouscule des inerties²²⁵ ». Les pratiques normatives, comme les nomme Roberto Frega, ont une visée pratique, elles cherchent à résoudre un problème dans le cadre d'une enquête²²⁶ et invitent ainsi à l'investigation. La notion de « trouble » permet précisément de décrire ce choc initial à la source de l'enquête. Dans un article de 1977, les sociologues américains Emerson et Messinger, proposent une

²²⁴ Daniel CÉFAÏ et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, *op. cit.*, p. 22.

²²⁵ Joan STAVO-DEBAUGE, « Des « événements » difficiles à encaisser. Un pragmatisme pessimiste », in Daniel CÉFAÏ et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2012, p. 197. Dans ce texte, Joan Stavo-Debauge propose une critique originale de l'approche pragmatiste en montrant que le choc n'est pas nécessairement positif en ce qu'il n'embraye pas automatiquement sur une enquête.

²²⁶ Roberto FREGA, « Les pratiques normatives », *op. cit.*, §23.

« sociologie du trouble²²⁷ » ou « micro-politique du trouble » à forte résonance pragmatiste²²⁸. Ils définissent par là le sentiment de malaise dont peut être saisi une personne devant une situation problématique, face « un état [...] vécu comme difficile, pénible, irritant, voire insupportable²²⁹ ». Elle peut entamer alors une « enquête » sur ce trouble, cherchant à le préciser, à le définir, à en discuter avec d'autres dans le but d'y remédier. Plus récemment, la notion de « sollicitation » a été proposée par les auteurs de l'article « Publicité, sollicitation, intervention²³⁰ ». Il s'agit de porter attention à ce qui trouble, touche les personnes, les engageant dans un effort de définition des situations. Le parti-pris, commun aux approches pragmatistes, étant de ne « pas se contenter de renvoyer la perception de ce qui trouble et de ce qui concerne, “interpelle”, à la subjectivité aléatoire des personnes, ni à leurs « propriétés sociales²³¹ ».

Cette attention au trouble, à la sollicitation permet de redonner toute sa place à la dimension sensible de l'expérience. C'est ainsi que les auteurs de *L'expérience des problèmes publics* à travers le recours à la notion pragmatiste d'expérience invitent « à prendre en considération ces dimensions élémentaires du sentir et du ressentir²³² ». Ces dimensions ne sont que trop rarement prises en compte dans les études consacrées aux problèmes sociaux et aux mobilisations collectives, selon Daniel Cefaï : « il ne s'agit pas de simplement réhabiliter un “objet” jusque-là négligé par l'enquête ou l'analyse, mais bien de transformer la définition de l'action collective. L'affectivité n'est pas un thème parmi d'autres. Elle est ce qui fait qu'il y a expérience, tant perceptive que cognitive ou morale. Elle n'est pas une coloration d'états de fait ou d'états de conscience. Elle est ce qui garantit notre contact avec les autres et avec les choses, et ce qui fait tenir ensemble les situations en nous y situant²³³. » Le concept de trouble désigne, respectant ainsi le double ancrage des notions deweyenne de valuation et d'expérience, d'abord le malaise physique, corporel, l'émotion que suscite un problème, un conflit ; ensuite la démarche cognitive, intellectuelle qui consiste à analyser la situation, à chercher à définir la cause du problème. Louis Quéré traite de cette question en étudiant

²²⁷ EMERSON Robert M. et MESSINGER Sheldon L., « The Micro-Politics of Trouble », *Social Problems*, 25 (2), 1977, p.121-134. Traduit dans Robert M. EMERSON et Sheldon L. MESSINGER, « Micro-politique du trouble. Du trouble personnel au problème public », in Daniel CÉFAÏ et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2012, pp. 57-80.

²²⁸ Voir la présentation de ce texte dans Daniel CÉFAÏ et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, *op. cit.*, p. 52.

²²⁹ Robert M. EMERSON et Sheldon L. MESSINGER, « Micro-politique du trouble. Du trouble personnel au problème public », *op. cit.*, p. 58.

²³⁰ Alexandra BIDET, Manuel BOUTET, Frédérique CHAVE, Carole GAYET-VIAUD et Erwan LE MENER, « Publicité, sollicitation, intervention. Pistes pour une étude pragmatiste de l'expérience citoyenne », *op. cit.*

²³¹ *Ibid.*, §24.

²³² Daniel CÉFAÏ et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, *op. cit.*, p. 22.

²³³ Daniel CÉFAÏ, « Comment se mobilise-t-on? », *op. cit.*, p. 259.

l'émotion suscitée par les marées vertes en Bretagne, il y envisage « les émotions comme sondes de valeurs²³⁴ ». Dans une situation problématique, où l'individu ressent de la colère ou de l'embarras, il est amené à se demander ce qui est bien, juste, souhaitable, ce qui est important ; en d'autres termes, il explicite ce à quoi il tient.

On repère très distinctement dans le parcours des personnes rencontrées de tels troubles à l'origine de la mobilisation du terme *slow* ou de l'adhésion à *Slow Food* ou *Slow Cosmétique*. Comme le souligne Antoine, avant d'être membre de *Slow Food*, il ne se posait pas de question, il faisait « comme ça venait », ce qu'il explique plus loin par la « force » de l'habitude :

« Quand les habitudes sont ancrées et qu'elles ne sont pas interrogées enfin qu'on est dans l'habitude justement avec toute la force qu'elle a »

Antoine, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, caviste indépendant

C'est suite à un emménagement en zone rurale, alors qu'il est en « contact physique direct avec la campagne », qu'il se questionne sur l'origine des produits, sur la rétribution des producteurs. Ce nouveau lieu de vie a eu pour lui l'effet d'un « révélateur », d'un « déclic ». Nous retrouvons ici les propositions théoriques de John Dewey : les habitudes rendent possible une certaine fluidité de l'existence, mais sitôt que des questions se posent, une enquête est engagée. Lorsque l'on demande aux acteurs du *slow* de raconter leur adhésion à *Slow Food*, à la *Slow Cosmétique* ou leur mobilisation du terme *slow*, ils ressentent la nécessité d'en passer par l'évocation de leur expérience personnelle. Alors que nous interrogeons Christine sur l'origine de son adhésion à *Slow Food*, elle répond :

« Je vais te raconter ma vie, c'est pas drôle ça... »

Christine, 50-60 ans, Slow Food, Strasbourg, responsable de communication

De même, lors de la conférence consacrée au *Slow art* et face à un large public, Marc Bayard pour expliquer comment est née l'association *Slow Made* revient sur un voyage en Italie, lors duquel il dit avoir été saisi par « une manière d'être dans son corps » du « garçon de café ».

Nombreux sont ceux qui évoquent un malaise physique les ayant incités à questionner leurs conditions de vie, de travail, leurs habitudes. La découverte du *slow* coïncide chez certains enquêtés avec des bouleversements dans leur vie professionnelle : licenciement,

²³⁴ Louis QUERE, « Le travail des émotions dans l'expérience publique. Marées vertes en Bretagne », in Daniel CEFAl et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2012, p. 150.

burn-out, reconversion. Sylvain, membre du Schnaeckele, revient en entretien sur la fatigue et le stress causés par son activité professionnelle et qui l'ont conduit à se réorienter vers le métier de cuisinier et dans ce même mouvement à s'investir dans l'association. C'est une même souffrance qui est présentée comme étant à la source de la formation du groupe de chercheurs désexcellents. Damien, enseignant-chercheur à l'université, raconte l'impact d'une procédure d'évaluation de son laboratoire :

*« À titre personnel, je l'ai vraiment mal vécu et j'ai trouvé que la brutalité était terrible »
Damien, 50-60 ans, Désexcellence, commune à proximité de Bruxelles, enseignant-chercheur*

Il dit avoir souffert et ressenti de la colère :

« c'est le moment où il y a à la fois une espèce de rage par rapport à l'institution, aux choses qu'on est en train de vivre » Damien

Ce qui le conduit ensuite à écrire « un article de rage », selon ses propres termes, dans lequel il analyse et critique les transformations du monde de la recherche. Un dernier exemple nous est donné par le témoignage d'Anna, membre de *Slow Food* et cadre au conseil de l'Europe. Nous nous étions rencontrées au début de l'enquête de terrain en 2010. Quatre ans plus tard lors d'une visite de producteur, elle m'interpelle en me disant qu'elle a pris une année sabbatique et qu'il serait intéressant d'en discuter car c'est en lien avec mon sujet de thèse, opportunité que j'ai saisie en la rencontrant lors d'un second entretien en septembre 2014. Elle raconte alors comment elle a été amenée à remettre en question son rythme de travail :

*« Mais, si tu veux quelque part, mon corps m'a rattrapée, enfin c'est venu par le corps, ce n'est pas un hasard si c'est venu par le corps »
Anna, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe*

C'est bien ici une expérience du corps, une expérience sensible, celle du pâtir qui est à la source d'un questionnement puis d'une enquête par laquelle elle essaie de comprendre ce qui la fait souffrir.

Pour de nombreux enquêtés c'est l'expérience d'un manque, d'un sentiment de perte qui est à l'origine du malaise. L'engagement dans le *slow* est alors mis en lien avec des expériences passées, des souvenirs d'enfance. Ici encore c'est au niveau du corps que se ressent un trouble quand les conséquences effectives de l'action ne correspondent pas aux attentes, quand la qualité du produit consommé ou de l'objet acquis s'avère décevante. John Dewey soulignait précisément que la valuation prend sa source dans le manque : « Biens moraux et finalités morales n'existent que lorsque quelque chose doit être fait. Le fait que

quelque chose doit être fait prouve qu'il y a des manques et des défauts dans la situation existante. Ce problème particulier n'est semblable qu'à lui-même ; il n'est la copie de rien d'autre. En conséquence, le bien de cette situation est à découvrir, à mettre en évidence et à atteindre en fonction du problème à résoudre ou du défaut à corriger²³⁵. » Suite à ce ressenti, les personnes sont donc amenées à enquêter pour qualifier ce qui fait défaut : « La "conscience de ce qui manque" est ainsi une dimension de toute enquête, en tant qu'elle est orientée vers l'instauration d'une situation moins problématique ou plus acceptable²³⁶. »

Les enquêtés mentionnent en majorité un événement qui a posé question, un moment où un état de fait est devenu intolérable, a été perçu comme aberrant, les a touchés. Ils évoquent une « prise de conscience » (Magalie), un « choc ». Alors qu'Anna ne se posait pas la question de la provenance des produits lorsqu'elle vivait en Italie, arrivée en France elle est « interpellée » par les kilomètres parcourus par ce qu'elle consomme :

« quand je voyais le raisin qui venait d'Afrique du sud, oh mon dieu du raisin qui vient par avion, mais c'est aberrant ou alors du Chili ou alors depuis voilà vraiment très très loin. Ça m'a choquée, ça m'a interpellée alors je me dis est-ce que j'ai besoin de manger du raisin en février plutôt que de... » Anna

Pour Viviane et Sabine, c'est à la naissance de leurs enfants que de nouvelles questions se sont posées, notamment sur les rythmes de vie :

« Ça a été plutôt la naissance de mes enfants qui m'a forcée à ralentir parce qu'avant quand on est un adulte seul on est très disponible et tout va très vite, si on veut aller au cinéma on prend son vélo et on va au cinéma »

Sabine, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, mère au foyer

Également, en matière d'alimentation, « le rôle de parent suppose toujours de prendre certaines décisions sur [l']alimentation [des enfants] qui peuvent redéfinir les contours du modèle alimentaire de l'ensemble de la famille²³⁷ » et Viviane raconte, en effet, que dès sa grossesse elle a modifié ses pratiques de consommation :

« je faisais vraiment attention, je mangeais normalement, mais c'est vrai que tout ce qui est boîtes de conserve, depuis j'ai complètement arrêté de consommer quoi que ce soit en boîtes de conserve, les bouteilles en plastique forcément »

Viviane, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, animatrice et op prompteur en indépendant

²³⁵ John DEWEY, *Reconstruction en philosophie*, op. cit., p. 225.

²³⁶ Louis QUERE, « Religion et sphère publique au prisme du naturalisme pragmatisme », op. cit., p. 133.

²³⁷ MATHIOT Louis, « L'alimentation des enfants du point de vue de leurs parents : Des représentations du risque différenciées selon l'appartenance sociale des familles », *Sociologie et sociétés*, vol. 46, n° 2, p. 133.

Pour le psychothérapeute Stéphane Szerman, c'est un drame survenu dans sa vie personnelle qui l'incite à revoir ses priorités, à repenser son mode de vie, puis quelques années après à écrire un ouvrage sur le *slow* :

« Et il y a 5, 6 ans dans ma famille on a eu le gros drame et à partir de là je me suis dit bon ça relativise un peu les choses et je me suis dit c'est quoi la valeur du temps maintenant j'essaie de prendre du recul et de comprendre ce qui dans la vie était important et ce qui l'était peut-être moins »

Stéphane Szerman, 50-60 ans, auteur du livre Slow Attitude, Paris, psychothérapeute

Ce premier trouble, qu'il soit occasionné par de la souffrance physique ou par un sentiment de perte, par un événement nouveau qui laisse démuni quant à la conduite à adopter, débouche sur un questionnement : Quelle est la cause de mon trouble ? Comment me conduire en une telle situation ? Comme l'explique John Dewey : « Les sensations ne sont en aucune manière des modes de connaissance. Comme interruption, elles posent les questions suivantes : que signifie ce choc ? Que se passe-t-il ? De quoi s'agit-il ? De quelle façon mon rapport au monde est-il dérangé ? Comment vais-je modifier le cours de mon action de façon à faire face au changement qui vient d'intervenir dans le milieu ? Comment vais-je réajuster ma conduite pour y répondre ? La sensation est donc bien [...] le début de la connaissance, mais uniquement dans le sens où le choc de changement dont on fait l'expérience est le stimulus nécessaire au déclenchement de l'investigation et de la comparaison qui finit par produire de la connaissance²³⁸. » C'est donc suite à ce premier trouble que les personnes sont amenées à démarrer une enquête dans le but de définir le problème et de le résoudre, elles entament des recherches et y sont aidées par des lectures, des rencontres : « La compréhension du problème ne commence à émerger à proprement parler que lorsque la personne troublée y réfléchit, discute de la question avec d'autres, et commence à mettre en œuvre des stratégies réparatrices²³⁹. »

²³⁸ John DEWEY, *Reconstruction en philosophie*, *op. cit.* ; cité par Joan STAVO-DEBAUGE, « Des « événements » difficiles à encaisser. Un pragmatisme pessimiste », *op. cit.*, p. 198.

²³⁹ Robert M. EMERSON et Sheldon L. MESSINGER, « Micro-politique du trouble. Du trouble personnel au problème public », *op. cit.*, p. 59.

b) L'enquête

Les personnes s'engagent dans une enquête, à l'image de Claire dont la démarche illustre parfaitement cette dynamique expérimentale. Dans ce long extrait d'entretien, elle retrace les différentes étapes de sa recherche :

« ça a commencé il y a quatre ans maintenant. En fait c'est parti d'une constatation toute bête, voilà je devais faire le ménage tout bêtement, il y avait énormément de produits dans mon placard et ça commençait à m'agacer un peu. [...] je commençais à avoir un petit embryon d'écologisme. Et voilà je savais déjà que ces produits d'entretien ils étaient assez nocifs et moi-même qui aie un terrain un peu allergique, je voyais que des fois ça allait pas très bien. Donc j'ai commencé à regarder sur internet si on pouvait pas les faire soi-même [...] Et puis de fil en aiguille dans mes recherches je suis tombée sur Aromazone, le site où on peut acheter tous les ingrédients pour faire ses cosmétiques naturels et donc en regardant je suis tombée sur un site de recettes et j'étais épatée »

Claire, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, graphiste

D'un constat « tout bête », d'une question qui se pose, elle fait alors le lien entre une nocivité dont elle a entendu parler et ses propres problèmes d'allergie. Elle entreprend des recherches sur internet pour trouver comment faire soi-même les produits, puis de « fil en aiguille », de l'entretien de son intérieur à celui de son propre corps, elle « tombe » sur « Aromazone », site qui propose des matières premières permettant de réaliser soi-même ses produits cosmétiques. C'est bien un processus, une démarche « par étapes » qui mène Claire d'une nouvelle question – quels produits d'entretien utiliser – à une adhésion à *Slow Cosmétique* :

« Mais moi c'est vrai que ça a été par étapes. Mais heu ça, je connais beaucoup de cosméteuses qui sont arrivées à la slow comme ça » Claire

Elle expérimente des produits, des usages, commet des « erreurs ». Son enquête se poursuit par une véritable expérimentation scientifique, elle essaie sur elle-même, pour une durée déterminée, un ensemble de produits pour juger de leur efficacité et devant les résultats se dit « convaincue » par le *slow* comme réponse à ses continuelles enquêtes :

« je me suis lancé un défi, c'était pendant une semaine adopter la Slow cosmétique pour moi, mais de façon limite ayatollah [...] Et bon une semaine je trouvais que ça ne suffisait pas, parce que c'est au bout de trois semaines que la peau se régénère donc j'ai continué sur les deux semaines suivantes et en fait là j'étais éblouie parce que jamais vu ma peau aussi bien. Donc là ça m'a convaincue » Claire

Depuis, elle applique les principes qu'elle associe au *slow* au quotidien ce qui l'amène à « gamberger », à revoir ses manières de faire :

« C'est vrai que voilà, tout ce cheminement, enfin depuis 4 ans voilà, ça gamberge et je change pas mal de choses » Claire

La majorité des personnes rencontrées raconte avoir entamé des « recherches » sur internet ou dans des ouvrages :

« en faisant des recherches par rapport au cinéma plusieurs fois je tombais, enfin j'arrivais sur des articles sur Internet qui parlaient de ce mouvement [Slow Food] »

Martine Doyen, 50-60 ans, Slow cinéma, Bruxelles, cinéaste

C'est le cas également du collectif de chercheurs « désexcellents » :

« ce qu'il y a de bien quand on a des tas de scientifiques, c'est qu'on est face à des gens qui sont souvent armés pour faire des recherches dans des champs différents et qui ont tous apporté leur pierre. Et donc ils nous ont permis de mieux comprendre le processus historique auquel on était confronté »

Damien, 50-60 ans, Désexcellence, commune à proximité de Bruxelles, enseignant-chercheur

Ce sont également des rencontres qui viennent faciliter l'enquête, l'aiguiller. Claire et Magalie racontent ainsi l'importance de la rencontre avec Julien Kaibeck, le fondateur de la *Slow Cosmétique*. Les personnes ont ainsi recours à des tiers pour résoudre le trouble²⁴⁰.

Cette enquête est graduelle. Les premières questions débouchent sur d'autres qui elles-mêmes ouvrent sur d'autres problématiques encore. C'est ainsi que Lena raconte :

« Quand tu commences ta recherche pour les bons ingrédients, tu tombes dans Slow Food, tu tombes dans des problématiques plus grandes »

Lena, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

Le verbe « tomber » utilisé par plusieurs enquêtés témoigne de ce sentiment d'être embarqué dans un questionnement qui ne finit pas, qui engendre continuellement d'autres problèmes à résoudre. Cet enchaînement des questions a été introduit par John Dewey dans sa réflexion sur les fins et les moyens évoquée précédemment : les moyens déployés pour résoudre un problème deviennent des fins qui elles-mêmes deviennent des moyens pour résoudre d'autres fins et ainsi de suite²⁴¹. Cette gradation de questionnements est comparable à un approfondissement. Le cas de Magalie, adhérente à la *Slow Cosmétique*, est éclairant sur ce point. Elle évoque « tout un développement qui s'est fait au fur et à mesure » en lien avec sa « reconversion professionnelle » :

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 66-67.

²⁴¹ John DEWEY, *La formation des valeurs*, op. cit., p. 118.

J'ai commencé à rentrer dedans donc au départ j'ai commencé à mettre des hydrolats, un peu des huiles essentielles, des huiles végétales. Après je suis allée plus loin, j'ai fait mes propres cosmétiques, mes propres produits ménagers »

Magalie, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, paysagiste

Cette enchaînement de questions conduit finalement bien souvent à dépasser le champ dans lequel a débuté l'enquête. Les adeptes de la *Slow Cosmétique* en viennent à questionner également leur alimentation, tandis que Lena, adhérente à *Slow Food*, élargit sa réflexion à ses achats vestimentaires :

« Mais dans tous les cas moi je suis tombée dans ça vraiment à cause de ça et ça a changé tout mon mode de réfléchir à tout ça. Là je me pose aussi plein de questions par rapport non seulement la nourriture, mais à tout le reste. Par exemple je cherche à acheter des habits ça c'est récent chez moi ça fait peut-être un an ou deux que je regarde vraiment sur l'étiquette d'où ça vient, je fais un effort dans ce sens. Lena

Beaucoup de membres de *Slow Food* disent être entrés par le plaisir, par le désir de retrouver le goût d'un produit, une qualité qui, selon eux, s'est perdue. En faisant des recherches, ils auraient ensuite pris conscience de l'interdépendance entre la qualité d'un produit et ses conditions de production, de transformation et de commercialisation. La gradation qui va du « bon » au « propre » puis au « juste », dont on a vu qu'elle rend compte de l'évolution des domaines d'activité de l'association *Slow Food*, est donc centrale également dans le parcours des membres de *Slow Food* rencontrés :

« quand on entre dans la démarche on se rend compte que si on veut avoir de bons légumes : comment ils sont produits ? [...] Et après quand on essaie de chercher plus loin on se rend compte que les gens qui travaillent de cette manière méritent quand même d'être rétribués de la même manière que ceux qui travaillent en agriculture intensive [...] Donc c'est une espèce de puzzle comme ça, toutes les pièces ont un lien entre elles »

Sabine, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, mère au foyer

L'image du « puzzle » rend compte de la dimension systémique des valuations du *slow* dont il a déjà été question dans le chapitre précédent. Une telle enquête prend du temps, l'explicitation de ces divers problèmes et des liens qu'ils entretiennent « est un cheminement long » comme le dit Julien Kaibeck, ce sont « des brins qui s'additionnent » pour Christine.

La résolution de cette enquête initiale passe par un processus de *définition* de la situation. Sitôt qu'un problème se pose, les personnes, on l'a vu, entreprennent des recherches dans le but de le cerner précisément : « On a [...] affaire à un trouble, quelque chose comme des épreuves de tiraillement affectif et d'empêchement pratique, un brouillard qui ne va

s'éclaircir que par tâtonnements successifs, moyennant de la part des [personnes] un travail d'identification et de localisation du problème²⁴². » Cet effort de définition est bien illustré par les propos de Damien qui décrit le travail entrepris par le collectif de désexcellents :

« c'était vraiment de construire collectivement une compréhension de ce qui nous arrivait. [...] Et donc ils nous ont permis de mieux comprendre le processus historique auquel on était confronté et de mieux identifier les cibles »

Damien, 50-60 ans, Désexcellence, commune à proximité de Bruxelles, enseignant-chercheur

Une étape cruciale de l'enquête consiste donc en l'identification des causes du problème, pour les personnes rencontrées cela se traduit par la mise en cause des rythmes sociaux contemporains, que ce soit les rythmes de la production, de la consommation, les rythmes du quotidien ou de la vie professionnelle. C'est en réaction à ces rythmes que les déclinaisons du *slow* émergent. La découverte de l'une des déclinaisons du *slow* et de ses principes, par le biais de rencontres, des ouvrages ou des sites internet qui leur sont consacrés, permet aux personnes de résoudre leur première enquête. Le recours au terme *slow* ne survient ainsi pas *ex nihilo*, il vient rassembler de façon cohérente des questionnements et préoccupations épars, il cristallise tout le processus d'enquête décrit précédemment. « Ca a fait clic » pour Grégoire Abrial, le *slow designer*, à la lecture d'un article sur le *slow* :

« c'était un court article, mais riche et il mettait en avant les valeurs que ces mouvements représentent et en lisant l'article ça a fait complètement clic dans ma tête et je me suis retrouvé dans ces valeurs, je me suis retrouvé dans ces objectifs »

Grégoire Abrial, 30-40 ans, Slow Design, Hanoï-Vietnam, designer

Ce qui fait dire à des enquêtés que l'on peut être *slow* avant même d'avoir recours au terme. Les questions, les valeurs existent avant qu'elles ne soient rattachées et au *slow* :

*« Moi j'étais déjà *slow* avant Slow Food »*

Agathe, 50-60 ans, Slow Food, Paris, chercheuse en agronomie

« pour revenir à Slow Food c'est quelque chose qui était déjà en nous »

Gabriella, 60-70 ans, Slow Food, Strasbourg, infirmière à la retraite

*« du moment où t'es *slow* c'est que tu as déjà une démarche dans ta tête »*

Magalie, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, paysagiste

²⁴² Sabine CHALVON-DEMERSAY, « Trouble. L'écriture télévisuelle à l'épreuve d'une transformation des sensibilités morales », in Daniel CEFAL et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2012, p. 244.

Le *slow* est le « point d'arrivée » de l'enquête initiale, il vient la clôturer provisoirement. Il explicite, définit, délimite un malaise, il formule une réponse à l'enquête initiale : « quelles sont les raisons de mon trouble, l'origine du problème ? Parce que les rythmes contemporains ne me permettent pas de respecter ce à quoi je tiens. » Suite à cela, les personnes adhèrent à une association, mobilisent le terme en vue de le décliner dans un domaine de la vie quotidienne ou en font le sujet d'un ouvrage, surtout ils tentent d'en appliquer au quotidien les principes, promus par les déclinaisons du *slow*. Mais loin de marquer la suspension du jugement, de la réflexion, de l'expérimentation, la mobilisation du *slow* marque le début d'autres enquêtes quotidiennes et minutieuses.

2. Enquêter au quotidien

a) La reconfiguration

Le *slow* stabilise l'enquête : il met à disposition un ensemble de principes qui permet aux personnes de dégager une ligne de conduite. Mais cela ne les dispense pas de se questionner au quotidien sur ce qui vaut. Ces valeurs ne sont pas des « finalités ultimes » qui arrêtent l'expérimentation, ce sont des outils sur lesquels s'appuyer pour mener les enquêtes à venir : « Une loi morale, à l'instar d'une loi en physique, n'est pas quelque chose qui demande de prêter serment et à quoi s'accrocher coûte que coûte ; c'est une formule indiquant comment réagir quand des conditions spécifiques se présentent. On teste sa justesse et sa pertinence en examinant ce qui se passe quand on agit en fonction d'elle²⁴³. » Pour ne prendre que l'exemple de *Slow Food*, le « bon », le « propre » et le « juste » sont autant de notions générales, qui donnent des repères et aident à la décision, mais les personnes restent engagées dans des valuations quotidiennes au cours desquelles elles travaillent ces notions. Cette réintroduction des résultats de l'enquête dans les opérations de valuations quotidiennes correspond à la phase de « reconfiguration » lors de laquelle l'expérience acquise au cours de l'enquête « revient vers la Lebenswelt des personnes concernées²⁴⁴ ».

Suite à la mobilisation du *slow*, des valeurs se pérennisent qui deviennent des habitudes, des points d'appui. Comme le raconte Antoine, depuis sa découverte de *Slow Food*, il a pris un « pli », c'est-à-dire des habitudes, des réflexes :

« j'ai pris un tel pli que je ne peux plus revenir en arrière quoi c'est ça aussi, c'est le revers de la médaille, je ne pourrais sûrement plus revenir en arrière par rapport à ça, je me suis un peu coincé tout seul là-dedans, enfin maintenant je peux difficilement faire des exceptions à mes règles, à mes valeurs parce que tout de suite il y ait une telle frustration un tel déplaisir à manger des choses industrielles, des plats tout faits etc. je suis maintenant un peu obligé de continuer dans la même voie, d'après le bénéfice est tellement grand »

Antoine, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, caviste indépendant

Des conduites adoptées antérieurement peuvent devenir des « règles » qui obligent, qui contraignent. Antoine a réglé un problème d'une certaine façon et ne peut plus dès lors ignorer cette résolution. Du fait de la cumulativité de l'expérience, théorisée par John Dewey, les valuations passées orientent, en effet, celles à venir : « Pas un instant je ne présuppose que les expériences que nous faisons du passé, personnel et social, sont sans importance. Sans elles, en effet, nous ne serions pas capables d'élaborer des idées, quelles qu'elles soient, des

²⁴³ John DEWEY, *La quête de certitude, op. cit.*, p. 294.

²⁴⁴ Daniel CEFAÏ et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics, op. cit.*, p. 23.

conditions en vertu desquelles des objets nous procurent des satisfactions, et pas davantage serions-nous capables d'évaluer les conséquences attachées au fait de les estimer et de les apprécier²⁴⁵. » Ces choix moraux peuvent acquérir la familiarité et l'évidence de l'habitude :

« Ça c'est l'autre truc en fait on essaie comme ça d'établir des choses qui sont un peu des contraintes, mais d'une certaine façon qui une fois qu'elles sont intégrées on organise le reste et ça devient naturel »

Didier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, informaticien indépendant

Il n'empêche que les expériences passées restent « des outils et non des finalités²⁴⁶ ». « Aucune décision passée, aucun principe ancien ne peuvent être invoqués pour justifier le cours d'une action²⁴⁷. » Lors d'une situation problématique, les personnes entament une enquête pour déterminer les biens à valuer et la conduite à suivre. Le quotidien des personnes rencontrées est rempli de ces moments où il faut déterminer quel produit consommer, quel rythme adopter. En ce sens, si l'adhésion au *slow* fournit des principes qui sont autant de points d'appui dans les valuations, elle ouvre la voie dans le même temps à une multitude de nouvelles questions. Lors d'un atelier sur les vins naturels, un participant me dit : « Le *slow* c'est réfléchir, faire des choix. » Ainsi, le recours au *slow*, loin de limiter le questionnement, y inciterait. Les opérations de valuations s'inscrivent, on l'a vu, dans des situations, les jugements moraux ne se font pas uniquement en référence à des principes abstraits. Comme le montre bien cet extrait d'entretien avec Christine, une valeur ne vaut pas quelle que soit la situation. Elle évoque ici un projet autoroutier strasbourgeois qui cristallise de nombreux conflits :

« Bon là en l'occurrence je suis pas écolo du tout quand je dis ça, mais il faut que les gens puissent vivre, il faut que l'économie puisse avancer, il faut pas qu'on fasse de l'Alsace une zone de non-droit et de non-circulation c'est pas possible »

Christine, 50-60 ans, Slow Food, Strasbourg, responsable de communication

Christine qui, par ailleurs, se dit fortement préoccupée par la protection de l'environnement naturel, n'est « en l'occurrence [...] pas écolo du tout ».

²⁴⁵ John DEWEY, *La quête de certitude*, op. cit., p. 287.

²⁴⁶ *Ibid.*

²⁴⁷ John DEWEY, *Reconstruction en philosophie*, op. cit., p. 231.

b) Du compromis à la radicalité rhétorique

Cette « reconfiguration » varie toutefois selon les personnes, au sens où elles n'entretiennent pas toutes le même rapport à cette ligne de conduite donnée par le *slow*. Les acteurs sont, en quelque sorte, plus ou moins pragmatistes : certains revendiquent une position de compromis et d'ajustement à la situation, tandis que d'autres, moins nombreux, adoptent une posture plus radicale. Ils se partagent ainsi entre ceux qui conçoivent la valuation comme révisable et contextuelle et ceux qui l'envisagent comme une finalité ultime, une loi morale à laquelle il ne faut pas déroger. Cette distinction renvoie également à la distinction entre rapport absolutiste ou relativiste aux valeurs mise en évidence par Denis Martouzet dans l'étude de la valeur de durabilité dans les pratiques de mobilité des individus²⁴⁸. Il nous paraît important de souligner le parti-pris théorique qu'engage une telle conception pragmatiste du rapport à la valeur. Nous avons discuté précédemment les approches rationalistes et les méthodes d'enquête quantitatives au motif, notamment, qu'elles envisagent l'individu comme cohérent et rationnel en matière de jugement moral. La théorie pragmatiste de la valuation, parce qu'elle met l'accent sur l'expérimentation, renverse radicalement l'analyse que peut avoir le chercheur du rapport que les personnes entretiennent à la valeur. Pour le chercheur pragmatiste, le fait que les personnes fassent varier ce à quoi elles tiennent peut être envisagé non pas comme un défaut (de crédibilité, de cohérence), mais comme la preuve d'un effort d'enquête, d'une attention à la situation et d'une compétence critique²⁴⁹.

La majorité des acteurs du *slow* rencontrés ont une conception de la morale contextuelle et révisable : tout y est affaire de situation, il faut savoir s'adapter, s'ajuster (Figure 15). Ils témoignent de leurs hésitations, de leurs difficultés et font le constat

²⁴⁸ Denis MARTOUZET, « Systèmes de valeurs vs pragmatisme dans les choix de pratiques spatiales : la place de la durabilité », *Norois*, 30 septembre 2014, n° 231, p. 127 et 132.

²⁴⁹ Nous pourrions citer pour exemple les analyses de Michel Lallement dans *L'âge du faire*. Le sociologue souligne l'incohérence entre les valeurs prônés par les hackers et leurs actes : « il faut commencer par constater que le purisme n'est pas de mise : parce qu'ils ont un emploi dans une entreprise classique ou parce qu'ils sont *coworkers*, l'écrasante majorité des hackers de la baie est obligée d'accepter *de facto* des compromis avec l'univers des logiciels propriétaires. Nombre d'entre eux travaillent avec un micro-ordinateur Apple, appareil anti-hacker par excellence puisque Steve Jobs a toujours refusé toute possibilité d'intervention des utilisateurs sur ses appareils comme sur ses logiciels. Mais, reconnaissent toujours les hackers ainsi équipés, pour des fonctions comme celle de webmaster ou de designer, la performance est bien meilleure. Ce type de compromission n'empêche pas la promotion des valeurs du *free* et de l'open source. » Ce constat fort intéressant clôturé son analyse, alors que c'est précisément là où elle gagnerait à être approfondie, en prenant ces contradictions pour objet et en analysant les compromis qui permettent aux personnes de les gérer, in Michel LALLEMENT, *L'âge du faire: hacking, travail, anarchie*, Paris, Éditions du Seuil, 2015, p. 387.

d'inévitables compromis. Lors de l'entretien avec les membres fondateurs de *Slow Food* Lorraine, Monique mange une barre chocolatée et elle rit tout en disant :

« Ça c'est pas Slow Food du tout »

Monique, 60-70 ans, Slow Food, village à proximité de Metz, enseignante en post-bac

Les enquêtés disent ne pas être toujours à « 100% » dans le respect des principes du *slow* :

« C'est cet état d'esprit qui est chez Slow Food on peut pas faire du 100% slow, on va pas faire du 100% naturel, on va pas faire du 100% bio, on va pas faire du 100% écologique »

Julie, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, restauratrice

Et ne pas parvenir à appliquer les principes du *slow* dans toutes les sphères de la vie et continuellement :

« Je ne peux pas faire un effort sur tout parce que malheureusement c'est très difficile de, ça demanderait d'avoir beaucoup de temps à sa disposition, mais dans la mesure du possible je cherche à avoir un comportement un peu plus adéquat par rapport à notre société »

Lena, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

« C'est pas tous les jours que je vais suivre cette logique »

Anna, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

Les propos de Christine illustrent bien cette position. Elle revendique de conduire une voiture et d'aimer ça, elle se plaint des farines issues de l'agriculture biologique qui rapportent des mites dans le foyer, cela tout en tenant un discours très engagé sur la protection environnementale et la juste rétribution des producteurs.

Mais plus qu'une posture adoptée par défaut, les acteurs du *slow* rencontrés revendiquent clairement la capacité de faire des compromis. Ne consommer que des produits issus de l'agriculture biologique s'apparente pour Gabriella à une « dictature » :

« Je trouve que c'est une dictature, les gens qui ne font heu, qui ne mangent que bio, enfin qui pensent ne manger que du bio, qu'il faut pas manger ci, qu'il faut pas manger ça »

Gabriella, 60-70 ans, Slow Food, Strasbourg, infirmière à la retraite

Antoine affirme :

« Il ne faut pas non plus se mettre des œillères et s'enfermer dans des chapelles quoi »

Antoine, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, caviste indépendant

Tout comme Gauthier :

« Je sais pas il faut pas être ayatollah, il faut pas être à 100 % dans un truc, mais c'est un peu une tendance dominante voilà »

Gauthier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

Le qualificatif d'« ayatollah » est utilisé par de nombreux entretenus. Ils se distinguent abondamment « des ayatollahs du bio », des « terroristes » ou des « extrémistes » du bio :

« Il y a une ancienne qui était vraiment une ayatollah, pour elle y avait que le bio qui soit, ses habits étaient heu s'ils étaient pas bio ils étaient au moins équitables, elle avait pas de voiture heu (silence, elle fait une expression de personne blasée) »

Christine, 50-60 ans, Slow Food, Strasbourg, responsable de communication

L'« intégrisme », la position d'« ayatollah » renvoient à l'intransigeance, à la rigueur, au « purisme », dénoncé par Sylvain et Yves, de ceux qui appliquent à la lettre des valeurs.

« Et celui qui va être un extrémiste du bio [...] et celui qui va être à fond dans le local ne va pas se rendre compte qu'à un moment il achète n'importe quoi en local c'est aussi pour ça que je disais qu'il faut être critique, critique dans, par rapport à tout ça pour rester, avoir du bon sens aussi » Antoine

L'« ayatollah » n'est pas « critique », il n'est pas dans une évaluation des situations et des options en présence, mais dans l'application systématique d'un principe. Dans un cadre tout à fait différent, la rédaction d'un scénario étudiée par Sabine Chalvon-Demersay, les personnes ont recours à cette même expression : « c'est pour ça que le mot morale me gêne, parce qu'on a l'impression que c'est une attitude un peu rigide d'ayatollah ou de taliban qui décrète que ça, ce n'est pas bien, et ça, ça ne m'intéresse pas²⁵⁰ ». Il est intéressant de noter que les acteurs du *slow* recourent également très peu à la notion de « morale » (3 occurrences seulement en référence au jugement « moral ») et bien plus à la notion d'éthique (plus de 40 occurrences en référence à une éthique de la consommation, de la production, du travail). Nous avons souligné plus haut la conception classique de la morale comme catalogue de règles auxquelles se conformer que les personnes rejettent ici. La notion d'éthique, quant à elle, renvoie davantage, dans son acception contemporaine, à une approche dynamique et critique des valeurs à laquelle adhèrent les personnes rencontrées. En se distançant ainsi d'une adhésion inconditionnelle à des finalités ultimes, la grande majorité des acteurs du *slow* rencontrés sont en accord avec la conception de la morale de John Dewey qui affirmait : « Certains actes, certains moments sont consacrés à la recherche de la santé, d'autres encore à

²⁵⁰ Sabine CHALVON-DEMERSAY, « Trouble. L'écriture télévisuelle à l'épreuve d'une transformation des sensibilités morales », *op. cit.*, p. 246.

l'éducation, à la citoyenneté, à l'amour des beaux-arts et ainsi de suite. Ce sont les alternatives au fanatisme, c'est-à-dire la poursuite d'un but unique auquel tous les autres sont subordonnés²⁵¹. » Les acteurs mettent l'accent sur la nécessité de délibérer, de hiérarchiser en situation entre des biens moraux différents. Ils revendiquent une « liberté » :

« Et surtout voilà les choix c'est pas 100 % dans un sens ou dans l'autre. Il y a des gens qui sont bio en permanence, moi je sais qu'il y a du bio ho ils viennent chez toi tes produits ménagers t'as pris ça c'est pas bio ho. Tu vois donc je trouve qu'il faut une certaine liberté » Gauthier

Ils cherchent à entretenir un « équilibre » : consommer des produits alimentaires locaux, mais pas « d'ampoules basse consommation partout parce que ça me gave » dans le cas de Christine. Le conjoint de Gabriella transporte des seaux d'eau de pluie récupérée, mais seulement parce que « bon, il est à la retraite », si ce dernier avait été encore en activité il n'aurait pas recyclé l'eau. Grégoire, quant à lui, dissocie deux sphères : dans le cadre de son salariat il réalise du design conventionnel, pendant son temps libre il fait du *slow design*.

²⁵¹ John DEWEY, *Reconstruction en philosophie, op. cit.*, p. 224.

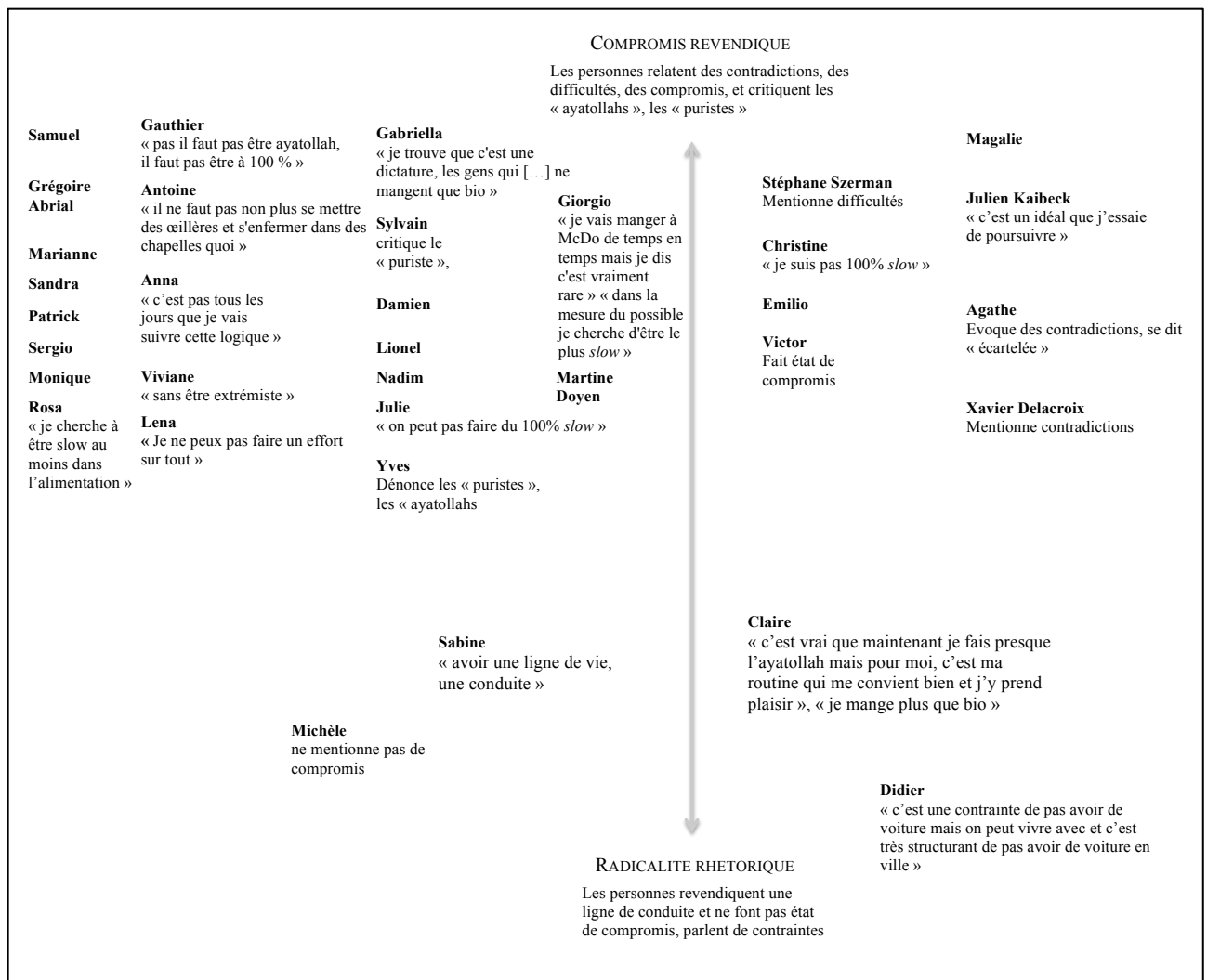


Figure 15 : Répartition des enquêtés selon le rapport aux évaluations du slow : du compromis revendiqué à la radicalité rhétorique.

Une partie plus restreinte de l'échantillon ne fait que peu état de compromis (Figure 15). Ces personnes valorisent le fait de se fixer une ligne de conduite et de s'y tenir :

« Il faut croire en ses choix et essayer d'avoir une ligne de vie, une conduite qui soit en rapport avec ce à quoi on croit »

Sabine, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, mère au foyer

Ces personnes sont proches de mouvements écologistes (Didier et Michèle sont issus de Colibri) et/ou de partis politiques de gauche (Didier et Claire). Lors d'une activité organisée par le Schnaeckele, Didier explique qu'il réduit sa consommation de bœuf, mais qu'il lui faudrait aussi s'empêcher de manger du fromage, dont l'achat encourage l'élevage des vaches laitières. Le respect de sa ligne de conduite le conduit à évaluer la répercussion en chaîne de ses actes individuels. Il fait référence à de nombreuses reprises à la difficulté des contraintes qu'il s'impose. Sa posture consiste donc à tenter de respecter de manière stricte des valeurs

auxquelles il donne la force de finalités ultimes. Son « enquête » pourrait être caractérisée par un « monisme » au sens où elle ne fait pas de place à des valuations en tension, mais tente d'en suivre une seulement. De même, Sabine alors que nous visitons sa cuisine à la fin de l'entretien, ouvre le réfrigérateur et à la vue d'une bouteille de soda Coca-Cola explique qu'elle a été ramenée par un invité et qu'elle n'a pas été bue. Notre intérêt se porte moins ici sur le fait de savoir si cette boisson a véritablement été consommée ou non, mais plutôt sur l'importance pour Sabine d'affirmer qu'elle ne l'a pas été. La figure de « l'ayatollah » n'est pas rejetée par cette partie des enquêtes :

« C'est vrai que maintenant je fais presque l'ayatollah, mais pour moi, c'est ma routine qui me convient bien et j'y prends plaisir »

Claire, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, graphiste

Ces personnes ne condamnent pas la rigueur, le purisme. Plus encore, Didier qualifie la contrainte de « structurante ». Nous avons qualifié ce rapport aux valuations de « radicalité rhétorique » (Figure 15) : la radicalité²⁵² renvoie à ce strict respect de la ligne de conduite, respect qui est revendiqué, mais non nécessairement mis en pratiques, comme le montrent les tensions de valuations étudiés dans la suite de ce travail.

²⁵² La radicalité en matière de valeur peut ainsi être rapprochée de la radicalité en matière de croyance qui se caractérise par la volonté de faire cesser les « oscillations du croire », autrement dit les contradictions, les variations d'intensité de la croyance, voir Anne-Sophie LAMINE, « Dimensions du croire : variations, affrontements, radicalisation », in Emma AUBIN-BOLTANSKI, Anne-Sophie LAMINE et Nathalie LUCA (dirs.), *Croire en actes: distance, intensité ou excès*, Paris, l'Harmattan, 2014, p. 124 et 128.

Conclusion du second chapitre : vers une étude de la portée critique des valuations

L'approche pragmatiste des valeurs nous permet de centrer notre analyse sur les enquêtes individuelles que mènent les acteurs du *slow* : enquêtes interrogeant ce qui vaut, ce à quoi l'on tient, ce qui mérite que l'on s'y attache. La mobilisation du terme *slow*, l'adhésion à une déclinaison du *slow* répondent à un trouble initial, le définissant du même coup : les rythmes contemporains sont la cause du malaise. L'on peut alors se demander quelle portée ont ces enquêtes individuelles sur les rythmes contemporains : participent-elles d'une remise en question des relations de pouvoir existantes ? John Dewey reconnaît aux enquêtes individuelles et quotidiennes un véritable potentiel critique : « Sitôt passée, l'expérience aveugle et informe de ce qui est identifié comme un bien cède la place à ne serait-ce qu'un germe de réflexion critique. C'est pour cette raison, et seulement pour celle-ci, qu'une critique élaborée et communicable devient ultérieurement possible²⁵³. » L'enquête individuelle consiste en un travail de définition et de problématisation du trouble et donne forme à ce « germe de réflexion critique ».

La question qui nous intéresse maintenant est celle du passage de la sphère privée à la sphère publique, de l'enquête individuelle à l'enquête collective et sociale. En effet, parallèlement au processus de définition du problème, c'est également un phénomène de publicisation qui est à l'œuvre. On a vu l'importance des tiers et de la constitution d'un collectif dans le travail de définition : cela permet de prendre conscience de la dimension non plus seulement privée, mais collective du trouble vécu individuellement. Se crée ainsi un « public²⁵⁴ », un collectif concerné par le problème des rythmes contemporains et qui met en question les valeurs dominantes de la société, les fins qu'elle se donne. Ainsi, les valuations des acteurs du *slow* ont une portée critique au sens où elles remettent en question ce qui vaut collectivement, elles travaillent un « ordre normatif rythmique », que nous décrivons dans la suite de ce travail.

²⁵³ John DEWEY, *Expérience et nature*, op. cit., p. 362.

²⁵⁴ John DEWEY, *Le public et ses problèmes*, op. cit.

CHAPITRE 3 : LA PORTEE POLITIQUE DES VALUATIONS

Introduction

Tout comme la notion pragmatiste de valuation nous a permis de traiter de la dimension morale du *slow*, elle nous permet d'avancer dans l'étude de la portée politique du *slow*. Nous montrerons que la diffusion du *slow* ne peut être analysée à partir des catégories traditionnelles de l'engagement politique. Pour autant, se réclamer du *slow* et tenter d'en suivre les principes au quotidien participe à la mise en question de normes et de relations de pouvoir existantes.

Le *slow* sera étudié, dans un premier temps, comme participant de la formation d'un « public », notion centrale de la pensée de John Dewey. Il s'agit de raconter ici le passage de l'expérience individuelle d'un trouble à la formation d'un « public » au travers duquel l'ordre normatif est travaillé. Un événement est venu interroger les certitudes et les habitudes des personnes rencontrées et les a incitées à entamer une enquête, au sens deweyen. Les principes promus par les déclinaisons du *slow* leur ont permis répondre à cette interrogation et, dans le même temps, participe de la définition ce qui fait problème : les rythmes contemporains.

Le *slow* contribue ainsi à la mise en question d'un *ordre normatif rythmique* dont il s'agira, dans un deuxième temps, de tracer les contours : émergence d'une culture temporelle, marquée par la recherche d'optimisation, qui n'est pas tant imposée que relayée par tous au travers de normes – à entendre ici au sens de valeurs légitimes partagées, telles ces « fins standardisées¹ » que John Dewey incitait à dépasser. La place donnée ici à cette dimension normative nous permet de reconsidérer les possibles formes de résistance : les valuations des acteurs du *slow* et les rythmes qui leur sont associés sont autant de manières de bouleverser cet ordre normatif. Cette résistance aux normes, cette tentative de prise de pouvoir sur les rythmes se traduit moins par un ralentissement inconditionnel que par l'adoption de rythmes qui permettent de respecter ce qui vaut : cette articulation des valuations et des rythmes fera l'objet des trois prochains chapitres.

¹ John DEWEY, *La formation des valeurs*, op. cit., p. 134. Si nous usons de la notion de norme, alors même que nous avons souligné dans le chapitre précédent que normes et valeurs se confondent dans l'approche pragmatiste, c'est pour désigner ces valeurs partagées, ces « fins standardisées », à distinguer des valuations mises en jeu dans les actions individuelles et quotidiennes, qui s'appuient sur ces valeurs partagées mais peuvent tout autant les remettre en question.

A. De la valuation au public

1. Une conception pragmatiste du politique

a) Une sociologie des mouvements sociaux inopérante

Une voie possible de l'étude de la dimension politique du *slow* serait de l'envisager comme un mouvement social et les acteurs du *slow* comme des militants. De nombreux médias présentent la diffusion du *slow* comme l'émergence d'un « mouvement *slow* ». Pourtant ce phénomène échappe aux approches classiques de la mobilisation collective et incite à repenser les frontières du politique.

Par approches classiques de la mobilisation², nous faisons d'abord référence à la sociologie du comportement collectif (*collectiv behaviour*) qui s'est penchée aux États-Unis jusque dans les années 1960 sur les logiques de « foule », de « masse », de « public » et sur la « frustration » ou l'« aliénation » à l'origine des comportements collectifs³. Dans une prise de distance avec cette approche, se développent ensuite deux courants, prédominants dans la seconde moitié du XX^e siècle, qui, tous deux, conçoivent « le mouvement social comme action collective s'opposant à un adversaire social avec une visée propre⁴ » : la théorie de la mobilisation des ressources, autour notamment de Charles Tilly, et la sociologie des « nouveaux mouvements sociaux » avec Alain Touraine. Depuis les grandes manifestations de l'entre-deux-guerres et des Trente Glorieuses, l'engagement est donc synonyme d'action collective, comme l'ont observé Édouard Gardella et Éric Monnet⁵.

Les théories de la mobilisation des ressources proposent une conception rationaliste et stratégique de l'acteur⁶, elles sont colonisées par « une rhétorique de l'économie, de l'entreprise et de l'entrepreneur, de la stratégie de rentabilisation des intérêts prédéterminés et des capitaux disponibles⁷ ». Souhaitant rompre avec les approches du comportement collectif,

² Pour une présentation des diverses approches des mobilisations collectives en sociologie voir Daniel CEFĂI, *Pourquoi se mobilise-t-on ? : les théories de l'action collective*, Paris, La Découverte, Mauss, 2007 ; Olivier FILLIEULE, Éric AGRİKOLIANSKY et Isabelle SOMMIER, *Penser les mouvements sociaux : conflits sociaux et contestations dans les sociétés contemporaines*, Paris, la Découverte, 2010.

³ Olivier FILLIEULE, Éric AGRİKOLIANSKY et Isabelle SOMMIER, *Penser les mouvements sociaux : conflits sociaux et contestations dans les sociétés contemporaines*, op. cit., p. 20 et 77 ; Voir également Daniel CEFĂI, *Pourquoi se mobilise-t-on ? : les théories de l'action collective*, op. cit. Partie 1 : « Que faire des théories du comportement collectif ».

⁴ Michel WIEVIORKA, « Après les nouveaux mouvements sociaux », in *Neuf leçons de sociologie*, Paris, R. Laffont, 2008, p. 114.

⁵ Édouard GARDELLA et Éric MONNET, « Éditorial », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 1 octobre 2006, Dossier « L'engagement », n° 11, p. 9.

⁶ Michel WIEVIORKA, « Après les nouveaux mouvements sociaux », op. cit., p. 114.

⁷ Daniel CEFĂI, « Comment se mobilise-t-on ? », op. cit., p. 246.

elles en ont oublié la dimension affective et culturelle des engagements collectifs⁸. La sociologie d'Alain Touraine ouvre une autre voie à l'étude des mouvements sociaux en France dans les années 1970. Elle met l'accent sur la dimension culturelle des conflits sociaux dans les sociétés post-industrielles et post-matérialistes⁹ : « la culture est un enjeu, un ensemble de ressources et de modèles que les acteurs sociaux cherchent à gérer, à contrôler¹⁰ ». De « nouveaux mouvements sociaux » sont ainsi apparus dans les années 1960-1970, en conflit pour le contrôle de ce qu'Alain Touraine nomme l'« historicité », c'est-à-dire les orientations culturelles de la société. La notion de « culture », qui fédère nombre d'analyses contemporaines sur les mouvements sociaux reste confuse¹¹ et l'analyse en termes de « nouveaux » mouvements sociaux peut poser question. Ainsi, Bruno Frère et Marc Jacquemain réfutent l'idée d'une mutation de l'engagement, présente dans les études d'Alain Touraine et dans celles, plus récentes, de Jacques Ion¹². Ce militantisme n'aurait de « nouveau » que le nom¹³ : le caractère festif des formes de protestation et les modes d'organisation horizontaux ne seraient pas spécifiques aux contestations contemporaines ; de plus, l'engagement supposé aujourd'hui plus lâche et plus flou doit être replacé dans un continuum de l'engagement et ne peut définir à lui seul la situation actuelle ; enfin, le caractère davantage limité des enjeux de la lutte paraît moins être le fait d'un choix stratégique que de contraintes sociales et politiques¹⁴.

Ces approches classiques de la sociologie des mobilisations se rejoignent sur deux caractéristiques premières de leur objet : sa dimension collective et politique. Le mouvement social peut être défini : d'une part, comme une action collective renvoyant à un agir ensemble volontaire, une intention de coordination, une action concertée liée à des revendications à différencier des effets d'agrégation et des effets de mode ; d'autre part, comme un agir « contre » un adversaire identifié, qui « *fait appel aux autorités politiques* (gouvernement, collectivités locales, administrations...) pour apporter, par une intervention publique, la réponse à une revendication, qui impute aux autorités politiques la responsabilité des problèmes qui sont à l'origine de la mobilisation¹⁵ ».

⁸ Daniel CÉFAÏ, *Pourquoi se mobilise-t-on ? : les théories de l'action collective*, op. cit., p. 37.

⁹ Selon l'analyse de Robert Inglehart déjà évoquée voir notamment Ronald INGLEHART, « Globalization and Postmodern Values », op. cit.

¹⁰ Alain TOURAINE, *Le retour de l'acteur: essai de sociologie*, Paris, Fayard, 1984, p. 32.

¹¹ Daniel CÉFAÏ, *Pourquoi se mobilise-t-on ? : les théories de l'action collective*, op. cit., p. 408 Voir plus largement toute la partie 3 consacrée à l'analyse culturelle et aux nouveaux mouvements sociaux .

¹² Jacques ION, *La fin des militants ?*, Paris, Éd. de l'Atelier, 1997.

¹³ Lilian MATHIEU, « Un militantisme qui n'a de « nouveau » que le nom », in Bruno FRÈRE et Marc JACQUEMAIN (dirs.), *Résister au quotidien ?*, Paris, Sciences Po, Les Presses, 2013, pp. 223-240.

¹⁴ *Ibid.*, p. 238.

¹⁵ Érik NEVEU, *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris, la Découverte, 2011, p. 11.

Notre terrain de recherche révèle néanmoins les limites de ce type d'approche. La notion d'action collective ne nous permet pas d'embrasser la diffusion plus large et spontanée de la dénomination *slow*. Les formes de déclinaison du *slow* sont en effet très variables. Si *Slow Food* et *Slow Cosmétique* sont des associations, on compte aussi de nombreux collectifs constitués autour de la rédaction d'un ouvrage ou d'un manifeste (*Slow Management*, *Slow Design* et *Slow Science*), ainsi que des références institutionnelles (*Slow art*) et individuelles (*Slow cinéma*). La déclinaison est donc parfois complètement dépourvue d'organisation, de hiérarchie et, plus encore, elle peut être le fait d'une personne seule qui s'empare du terme *slow* sur un site internet, dans un manifeste ou un ouvrage. Qualifier le *slow* de « mouvement social » entretiendrait l'illusion abstraite d'un collectif homogène aux contours définis : c'est loin d'être la réalité ! Si toutes ces déclinaisons revendiquent une affiliation à *Slow Food*, elles ne se reconnaissent pas entre elles. Elles sont en conflit quant à la légitimité de leurs revendications, chacune se réclamant d'une interprétation plus fidèle des principes promus par *Slow Food*. La diffusion du *slow* ne cesse ainsi de se redessiner à mesure que de nouvelles déclinaisons apparaissent.

Le *slow* n'est pas le seul phénomène contemporain à remettre en question les approches classiques de la mobilisation collective. L'exemple de l'altermondialisme étudié par Éric Agricoliensky et Isabelle Sommier éclairera nos propos : il ne peut être qualifié de « mouvement », ce sont bien davantage des « moments » ou des « mobilisations » sans structure organisationnelle, des rassemblements à géométrie variable¹⁶. La dimension collective de l'engagement est également mise en question dans de nombreux travaux consacrés à la « consommation engagée¹⁷ », à la « résistance » écologique¹⁸. Ces analyses rendent compte d'une inscription des formes de l'engagement au cœur du quotidien¹⁹. Comme le soulignent Chantal Aspe et Marie Jacqué dans le cadre de la mobilisation environnementale : « L'engagement par les actes se distingue d'une action collective structurée et organisée en fonction d'un projet de transformation de la société. Il s'apparente

¹⁶ Paul COSTEY et Anton PERDONCIN, « Entretien avec Isabelle Sommier. L'altermondialisme : une nouvelle forme d'engagement? », *Tracés*, 2006, n° 11, pp. 161-174 ; Voir également Éric AGRIKOLIANSKY et Isabelle SOMMIER (dirs.), *Radiographie du mouvement altermondialiste*, Paris, La Dispute, 2005.

¹⁷ Sophie DUBUISSON-QUELLIER, *La consommation engagée*, Paris, les Presses de Sciences Po, 2009.

¹⁸ Michelle DOBRE, *L'écologie au quotidien: éléments pour une théorie sociologique de la résistance ordinaire*, Paris, L'Harmattan, 2002.

¹⁹ Bruno FRERE et Marc JACQUEMAIN (dirs.), *Résister au quotidien ?*, Paris, Sciences Po, Les Presses, 2013.

davantage à la mise en œuvre locale et domestique de principes environnementaux et sociaux²⁰. »

Si le *slow* ne peut être saisi par les approches classiques de l'action collective, il ne peut pourtant être réduit à une forme de « consommation engagée », à un acte de « résistance » privée. En effet, aussi privées que puissent être les actions des personnes rencontrées, elles agissent en référence à des principes promus par le *slow*, il y a donc bien émergence d'une forme publique à laquelle les individus se réfèrent. C'est ici que la philosophie pragmatiste nous fournit à nouveau les outils de notre analyse. Une autre voie d'approche de l'action collective, en effet, a émergé depuis les années 1980, nourrie par les sociologies pragmatiques et pragmatistes²¹. Elle renoue avec certains apports de la théorie du comportement collectif, avec les travaux de chercheurs affiliés à l'École de Chicago (Robert Ezra Park et Erving Goffman, notamment), tout en puisant chez les penseurs pragmatistes. La perspective adoptée est culturelle (comment les acteurs font du sens en contexte, interagissent et coopèrent) et microsociologique (retourner au « micro », mais en dépassant une approche purement rationaliste de l'engagement)²². L'approche pragmatiste de la mobilisation a pour projet de rendre compte de diverses échelles d'engagement : « Celles-ci peuvent aller de la résistance infra-politique à la défense de causes publiques, prises en charge par des mouvements de revendication, mais aussi par des associations, des syndicats et des partis, ou des institutions²³. » Elle postule une pluralité des manières de faire collectif qui sont chaque fois resituées dans un contexte temporel et spatial. De plus, le collectif, approché par la notion pragmatiste de « public » sur laquelle nous reviendrons, est envisagé d'emblée comme un objet non pas fini, mais composite, hybride, flou. Surtout, la théorie pragmatiste permet de repenser la dimension politique de l'action collective, là où les approches classiques du mouvement social ne permettent pas de rendre compte du *slow*.

²⁰ Chantal ASPE et Marie JACQUE, *Environnement et société : une analyse sociologique de la question environnementale*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 2012, p. 40.

²¹ Voir *infra* Chapitre 2.

²² Daniel CEFAÏ, *Pourquoi se mobilise-t-on ? : les théories de l'action collective*, *op. cit.*, p. 23.

²³ Daniel CEFAÏ et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, *op. cit.*, p. 18.

b) Un rapport au politique ambivalent

En effet, la dimension « politique » de la diffusion du *slow* pose question. Il s'agit de distinguer déjà entre l'association *Slow Food* fortement politisée et l'ensemble des déclinaisons du *slow* étudiées. Du côté des acteurs rencontrés, la relation au politique est ambivalente et c'est la définition même du « politique » qui se trouve finalement interrogée.

L'association internationale *Slow Food* est considérée comme un « quasi-social movement²⁴ » dans l'ouvrage de Nick Osbaldiston. Son fondateur et président Carlo Petrini est une figure incontournable de la scène publique et politique italienne. Il est régulièrement publié dans *La Repubblica* et est proche de nombreux politiciens et journalistes²⁵. En 2007, il a été courtisé par les leaders de la nouvelle organisation politique italienne, le Parti démocrate (*Partito Democratico*) pour être l'un de ses représentants ; il a refusé²⁶. L'association *Slow Food* est largement présente dans l'espace public italien et les associations nationales ont pour visée de s'imposer dans le débat politique²⁷. *Slow Food* a également une forte activité de lobbying, auprès de l'Union Européenne notamment²⁸. La question du fromage au lait cru a largement mobilisé les membres de l'association : une campagne a été lancée en 2001 par *Slow Food* international qui a eu un impact important sur les normes sanitaires européennes et nationales²⁹ et des actions ont été entreprises jusqu'au niveau local, le convivium alsacien a organisé des séances de dégustation de fromage au lait cru dans l'espace public. Si le caractère politique d'une association comme *Slow Food* est évident, il n'en est pas de même pour le phénomène plus large de diffusion du *slow*. Certes, les déclinaisons étudiées s'emparent du terme *slow* et des principes qui lui sont associés, et ce de manière publique : en rédigeant et diffusant un manifeste, en publiant sur un site web, en écrivant un ouvrage. Pour autant la dimension politique n'est pas évidente : il n'y a pas d'interpellation et/ou de remise en cause des autorités, il n'y a pas d'adversaire défini contre lequel s'organise la lutte.

²⁴ Nick OSBALDISTON, *Culture of the slow: social deceleration in an accelerated world*, *op. cit.*, p. 4.

²⁵ Carlo Petrini « is on first-name terms with leading politicians and broadcasters » in Geoff ANDREWS, *The slow food story: politics and pleasure*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2008, p. 104.

²⁶ *Ibid.*, p. 28. Matteo Renzi, membre du PD, est président du conseil italien depuis 2014.

²⁷ Geoff Andrews rapporte les propos d'Alice Waters et commente : « it would place SFUSA “at the heart of the counter culture of America” [...] A recurrent theme of the speeches was how to turn SFUSA into a political movement » in *Ibid.*, p. 60-61.

²⁸ « In the late 1980s, *Slow Food* began to intervene within the growing circuits of a vigorous national debate concerning the widening application of new uniform European Union food and safety legislation » in Alison LEITCH, « Slow food and the politics of pork fat », *op. cit.*, p. 440.

²⁹ Valeria SINISCALCHI, « Environment, regulation and the moral economy of food in the Slow Food movement », *op. cit.*, p. 299-300.

Surtout, si la mobilisation du terme *slow* est publique, les pratiques qui en résultent le sont plus rarement.

La conception que la majorité des acteurs du *slow* rencontrés ont de leur engagement se construit dans un rejet des formes classiques de l'engagement politique (Figure 16) : adhésion à un parti politique, manifestation, syndicalisme, militantisme. Le *slow* rejoint ici les mouvements dits de transition dans lesquels les personnes cherchent à mettre en place des modes de vie alternatifs « sans chercher à “prendre le pouvoir” ni utiliser les outils collectifs de mobilisation que sont les syndicats ou les partis politiques etc.³⁰ » Certains interrogés récuse le terme de « militant » qui est alors rattaché à la manifestation :

« Un engagement citoyen plus que du militantisme parce que j'ai pas un tempérament à descendre dans la rue mais je pense que les petits gestes quotidiens font beaucoup pour la planète. [...] Après tout le monde n'a pas un tempérament à faire des discours ou à se balader avec des pancartes mais on peut faire un geste à un niveau, chacun à son niveau »

Sabine, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, mère au foyer

Le terme « fait peur » parce qu'il évoque la radicalité :

« Samuel : Oui et puis militant c'est... ça commence un peu à faire peur des fois quand on dit être militant.

Enquêteur : À faire peur ?

Samuel : [...] il faut peut-être pas non plus vouloir être forcément militant, mais il faut un peu d'humilité [...] C'est se dire je gère mon petit niveau »

Samuel, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, restaurateur

« Bien sûr on peut être militant, mais c'est pas non plus trop je pense que ça doit pas être non plus ça ne doit pas faire peur »

Yves, 30-40 ans, Slow Food, Strasbourg, graphiste

D'autres usent du qualificatif de « militant », mais de manière nuancée, telle Christine qui se dit en entretien « militante féroce », mais souligne lors d'un repas qu'elle fait du militantisme « modéré » (Journal de terrain, 15 juillet 2010). Pour Magalie, s'engager à *Slow Cosmétique* c'est se battre « contre le *greenwashing*, contre le *brainwashing* donc c'est forcément militant quelque part », mais elle précise :

³⁰ Simon COTTIN-MARX, Fabrice FLIPO et Antoine LAGNEAU (dirs.), « La transition, une utopie concrète ? », *Mouvements*, 1 septembre 2013, n° 75, n° 3, p. 8.

« Après le militant, c'est pas forcément celui qui va aux barricades tu vois (elle rit). Rien que le fait de dire on agit contre le brainwashing c'est une sorte de militantisme »

Magalie, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, paysagiste

Ce militantisme qui ne va pas à l'assaut des « barricades » rend compte précisément de la conception de l'engagement que cherchent à saisir les approches pragmatistes de la mobilisation. Voici comment Daniel Cefaï et Dominique Pasquier définissent cette pluralité de manières de faire collectif dont ils invitent à faire l'étude : « L'engagement ne se manifeste pas seulement sur les *barricades* : les citoyens peuvent s'enflammer pour des affaires et râler à la découverte de scandales, pâtir ensemble d'une situation d'injustice faute d'agir ensemble, prendre fait et cause un jour et se cloîtrer chez eux le lendemain, se lancer corps et âme dans une revendication et s'en détourner quand elle leur échappe, adopter des postures ironiques, parodiques ou cyniques ou tout simplement ignorer la chose publique, sinon quand leur intérêt personnel est en jeu³¹. » C'est la notion de « politique » également qui est objet d'ambivalence. Lors d'échanges informels avec Patrick et Monique, tous deux membres de *Slow Food*, ils expliquaient ne pas souhaiter que l'association soit davantage politisée, qu'elle devienne, par exemple, un parti politique ; ils disaient craindre une institutionnalisation de *Slow Food* qui équivaldrait, pour eux, à une récupération de ses principes par les pouvoirs publics.

Pour autant, les acteurs du *slow* qui rejettent les catégories classiques de l'engagement donnent toutefois à ces actions quotidiennes et privées une dimension politique les qualifiant de « citoyennes » (Sabine), expliquant que tout choix de consommation est « politique ». Manger serait un acte politique parce qu'« on choisit ce qu'on veut acheter » (Sylvain) ; cuisiner soi-même ses produits, également :

« Quand je fais cuire mes pois chiches secs je les mets dans l'eau 24 heures avant après je le fais cuire et je fais un acte politique parce que je pourrais acheter la canette de pois chiche »

Lena, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

Le groupe des désexcellents n'a pas vocation à devenir un « mouvement qui serait comme un mouvement politique » explique Damien. Pour autant, il ajoute plus tard que la désexcellence est un « combat politique » parce que c'est « une poche de résistance », c'est politique « même si on est seul, sur une barricade à faire un doigt d'honneur au pouvoir ». Les propos de Viviane rendent compte également de l'ambiguïté de la notion de « politique ». Alors que

³¹ Souligné par nous Daniel CÉFAÏ et Dominique PASQUIER (dirs.), *Les sens du public: publics politiques, publics médiatiques*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, p. 49.

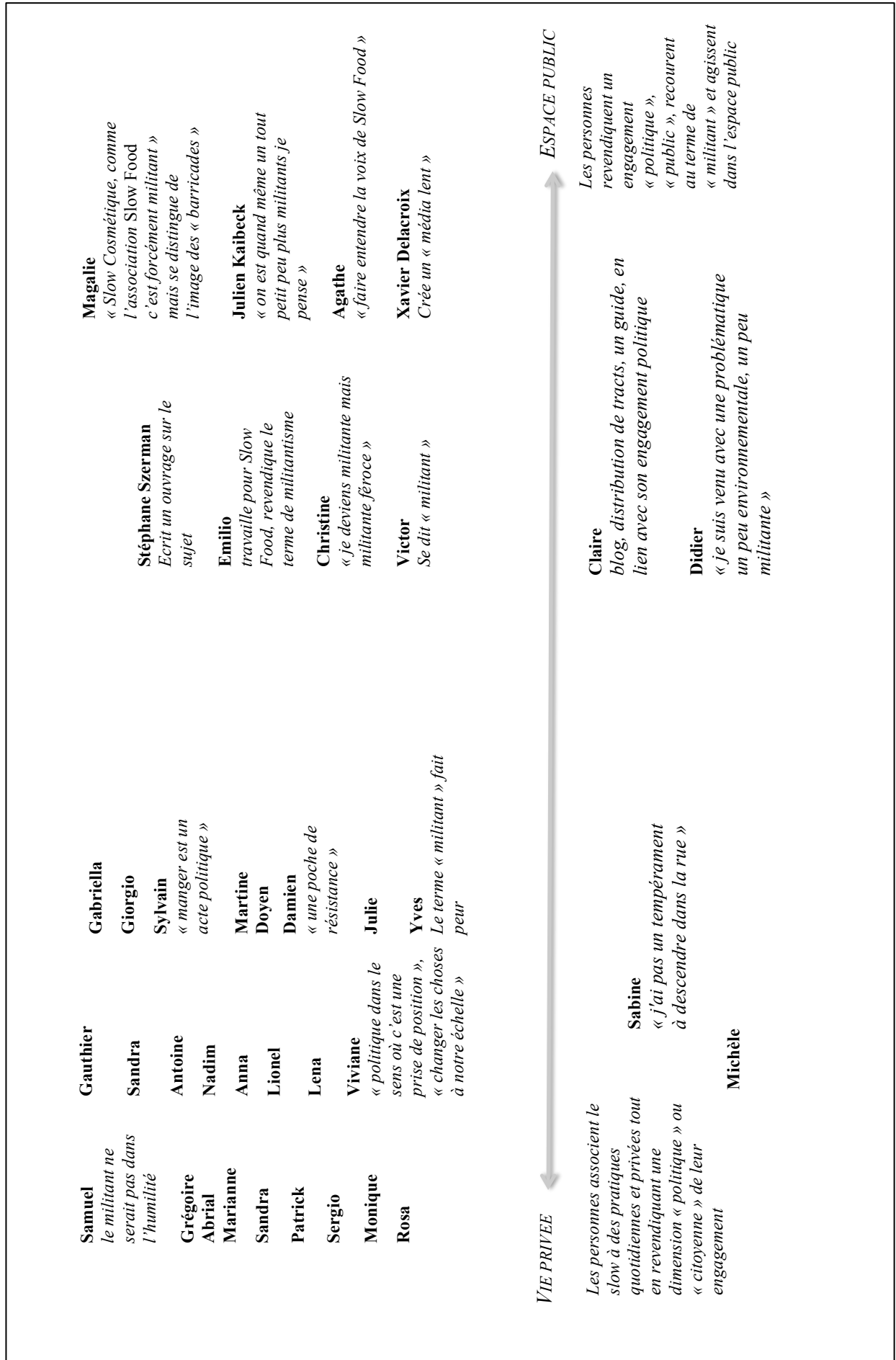
nous rebondissons sur ses propos critiques envers la Politique Agricole Commune en lui demandant s'il y a des considérations politiques associées au *slow*, elle répond :

« Ben oui, oui, et non, enfin après je ne sais pas ce que tu appelles politique, mais politique dans le sens où c'est une prise de position, à dire oui l'Union Européenne pourrait changer sa politique, comment distribuer l'argent [...] Dans ce sens-là, oui, politique »

Viviane, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, animatrice et op prompteur en indépendant

Pour la majorité des personnes rencontrées, le politique renvoie moins aux formes classiques de l'engagement qu'à une « prise de position », à un « doigt d'honneur », à une « résistance » avant tout privée et quotidienne. Résister oui, mais au travers d'actes privés et quotidiens, voilà qui nous incite à repenser les formes classiques de l'engagement.

Figure 16 : Répartition des enquêtés selon le rapport aux catégories classiques de l'engagement politique.



Certes, une minorité des acteurs du *slow* rencontrés se distingue par un engagement dans l'espace public incarnant la figure classique du militant (Figure 16) : engagement associatif fort et revendication de la position de « militant », discours qui se veut public (Stéphane Szerman a rédigé un ouvrage, Didier a participé à une émission de télévision consacrée au Schnaeckele), distribution de tracts (Magalie et Claire) et stands dans la rue, engagement politique (Didier chez les Verts et Claire au Parti Socialiste), organisation de conférences (Christine est l'organisatrice des premiers « Rendez-vous européens de l'éthique alimentaire » en novembre 2013 à Strasbourg).

Mais si l'on observe les pratiques associées au *slow* chez l'ensemble des personnes rencontrées, ces dernières restent essentiellement circonscrites à la sphère privée. Antoine, alors même qu'il m'explique ne plus être engagé dans l'association *Slow Food* par manque de temps, affirme que « ça ne change rien » parce qu'il reste dans sa pratique quotidienne « toujours attaché aux mêmes idées ». L'adhésion aux principes du *slow* se traduit dans des actes quotidiens, telles la consommation, l'activité professionnelle ou les relations interpersonnelles. Nous ne sommes pas face à des phénomènes de « désobéissance civile » tels qu'ont pu les analyser Sandra Laugier et Albert Ogien : les personnes rencontrées ne sont pas dans un refus public d'obtempérer à une loi, de « se plier à une obligation légale³² ». Les voies classiques de l'engagement politique apparaissent obsolètes aux enquêtés. Ainsi, Claire qui était jusqu'alors membre du parti socialiste explique qu'elle va « aller vers tous ces mouvements [citoyens] plutôt que [s]'encarter ». Elle dit s'être « éloignée de la politique » qui lui paraît inefficace, préférant s'engager à son « échelle » :

« Mais bon avant que la politique [...] s'intéresse vraiment à ces questions, je pense qu'il vaut mieux qu'on avise à notre échelle pour le moment, qu'on persuade le plus de personnes »

Claire, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, graphiste

La conception qui prédomine dans les entretiens est celle d'un changement de société qui ne sera pas le fait du collectif, de la sphère politique au sens classique du terme mais de l'engagement de chacun au quotidien³³. Cette posture paraît fortement liée à une désaffection du politique dont beaucoup d'auteurs font aujourd'hui le constat³⁴.

³² Albert OGIEN et Sandra LAUGIER, *Pourquoi désobéir en démocratie ?*, Paris, Éd. la Découverte, 2010, p. 56.

³³ Nous aborderons plus largement cette question au chapitre 5.

³⁴ Voir par exemple le récent numéro de la revue *Le Débat* qui prend acte d'une « désespérance à l'égard de la politique » in « Interrogations politiques », *Le Débat*, avril 2015, n° 184.

Une majorité des personnes rencontrées n'envisagent pas le *slow* comme le levier d'un renversement du système actuel dans ses dimensions économique, politique et sociale, mais comme un moyen de l'améliorer, de l'adapter (Figure 17). Une observation que fait également Estelle Deléage dans son étude de *Slow Food* : « il semblerait que les “acteurs” [...] souhaitent transformer le système de l'intérieur plutôt que de le “renverser”³⁵ ». Rappelons, tout d'abord, que la majorité des enquêtés appartiennent aux classes moyennes intellectuelles, occupant un poste de cadre ou employé dans le secteur culturel, de l'éducation ou de la santé. Ils adoptent une position conciliatrice, qui appelle à des circuits « complémentaires » plus que de remplacement, à des combinaisons plus qu'à des renversements :

« Oui ben [Slow Food] est un mouvement parallèle ou complémentaire [à la mondialisation] mais je crois qui est tout à fait pertinent »

Samuel, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, restaurateur

Lors du débat public sur la désexcellence, à la question « comment fait-on concrètement ? », le chercheur répond « on essaie dans le système tel qu'il est » (Journal de terrain, 9 octobre 2014). Il ne s'agit pas de sortir du système mais d'« aménager sa cage » explique Damien. Cette affirmation de la « complémentarité » des principes du *slow* par rapport au système actuel politique et économique va de pair avec la position de compromis, précédemment évoquée, et la traduction du *slow* dans la sphère privée. La position de compromis, majoritaire parmi les personnes rencontrées, fait écho à cette « real-écologie » décrite par Vanessa Manceron et Marie Roué. Selon les coordinatrices du numéro de *Terrain* consacré à l'imaginaire écologique, les oppositions entre réforme et révolution, scission et compromis ne sont plus pertinentes désormais, « on assiste plutôt à la mise en place d'un art du bricolage, pour tenter de faire tenir ensemble des polarités, des contradictions et des domaines irréconciliables de la réalité ; un art de s'arranger avec la complexité du monde en l'hybridant, en le couturant et en le conceptualisant [...] On fait de la real-écologie, ici et maintenant, avec pour horizon le projet de renouveler lentement et en profondeur la vie en société³⁶. » Une minorité seulement, ceux qui disent suivre une ligne de conduite et donnent à leur discours et leurs actions une dimension publique, critiquent de manière plus radicale le fonctionnement de la société : ils veulent renverser le système, en changer, en sortir. Cette radicalité va de pair avec une lecture du *slow* à prédominance environnementale.

³⁵ Estelle DELEAGE, « Le mouvement Slow Food », *op. cit.*, p. 59.

³⁶ Vanessa MANCERON et Marie ROUE, « L'imaginaire écologique », *Terrain. Revue d'ethnologie de l'Europe*, 4 mars 2013, n° 60, p. 14.

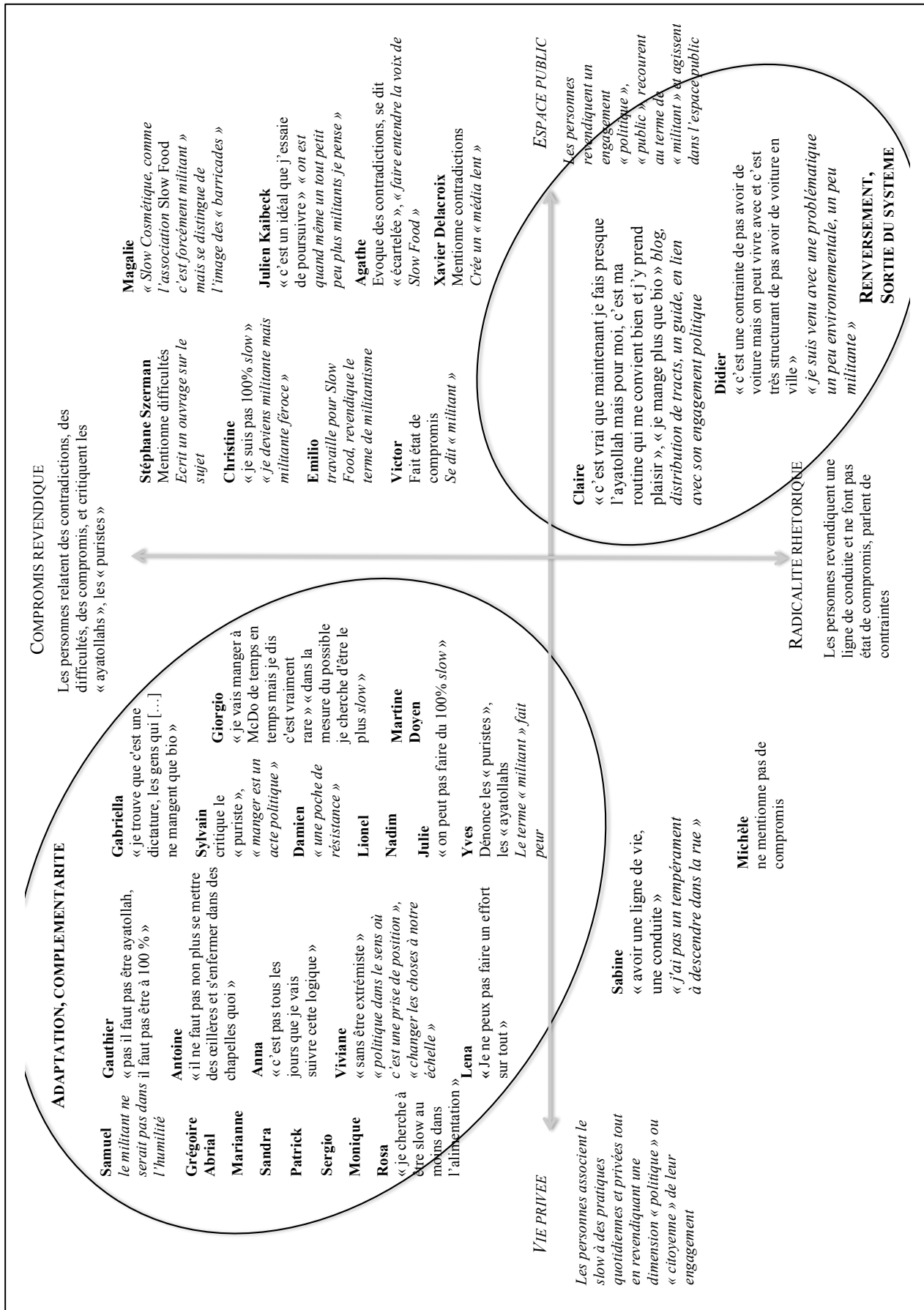


Figure 17 : De l'adaptation du système à son renversement.

c) Penser l'infra-politique

Pour les personnes interrogées, le *slow* peut à la fois relever du politique et lui être opposé. Pour éclairer une telle contradiction, il faut s'interroger, comme nous y incite Patrick Pharo, sur la signification même du terme « politique ». Le sociologue interroge, dès les années 1980, le phénomène de dépolitisation et de rejet de la politique y voyant un faux débat, causé par l'idéalisation d'un « avant » supposé différent³⁷. Il invite alors à repenser ce que l'on entend par « politique », plutôt que de s'étonner de l'apparition de nouvelles formes d'implication citoyenne. Le politique est élargi à ce qu'il nomme la « citoyenneté ordinaire » dans le but d'étudier la « dimension inévitablement sociale de la politique » et, plus encore, « la dimension inévitablement politique du social » avec la « mise en évidence d'une continuité fondamentale, tout du moins dans nos sociétés, entre les formes les plus massives de la vie sociale et politique (l'État, les institutions, les partis politiques...) et les formes les plus élémentaires de celle-ci, telles qu'on peut les rencontrer dans les interactions en face-à-face de la vie de tous les jours³⁸ ». Le point de départ de l'analyse n'est plus, dès lors, une définition *a priori* construite à partir d'une « réalité institutionnelle de la politique (l'État, les partis, les fonctions publiques...) »³⁹, mais ce que les personnes désignent elles-mêmes comme étant « politique ».

Les acteurs, dans leur majorité, distinguent leurs actions d'un engagement « politique » lorsqu'il est associé aux formes classiques du politique, telles l'adhésion à un parti, l'interpellation des pouvoirs publics, la manifestation, etc. Mais ils s'y réfèrent lorsqu'il s'agit de décrire cette prise de position critique qu'ils adoptent face à des normes et des pouvoirs. Comment penser ce politique qui n'est pas celui que théorisent les approches classiques de la mobilisation collective ? Les apports du pragmatisme de John Dewey nous ont à nouveau paru particulièrement opératoires : les notions de valuation, d'enquête et de public permettent précisément de penser la dimension critique et politique de l'action dans ses formes les plus quotidiennes. La théorie pragmatiste du public est utile parce qu'elle met en question les catégories traditionnelles du politique : « L'horizon du vivre-ensemble et du bien vivre ensemble ne cesse de se reconfigurer à l'épreuve des actes de résistance et de protestation, de désobéissance et de critique, de dénonciation et de revendication, ou tout simplement, sans se charger nécessairement de cette valence négative, d'enquête et

³⁷ Patrick PHARO, *Le civisme ordinaire*, Paris, Librairie des Méridiens, 1985, p. 19-20.

³⁸ *Ibid.*, p. 8.

³⁹ *Ibid.*, p. 22.

d'expérimentation, de coopération et d'innovation. Les bornes de ce qui est "politique" et de ce qui ne l'est pas en sont sans cesse déplacées — en particulier celles du "personnel" et du "politique"⁴⁰. »

La philosophie pragmatiste de John Dewey permet de saisir l'infra-politique, la dimension politique au-delà des formes classiques du politique. Il s'agit d'étudier, en deçà de l'exceptionnel et de l'institutionnel, comment les acteurs s'engagent continuellement dans un travail des normes, dans leur renforcement ou leur remise en question. L'engagement « ne se réduit donc plus à son seul contenu collectif et politique⁴¹ », il se manifeste dans les actes les plus quotidiens. Daniel Cefaï et Cédric Terzi parlent ainsi d'une « expérience publique⁴² » à la source de l'émergence des publics. Alexandra Bidet, Manuel Boutet, Frédérique Chave, Carole Gayet-Viaud et Erwan Le Méner théorisent, quant à eux, la notion d'« expérience citoyenne ». Il s'agit de décrire, en amont de la publicisation, la « citoyenneté au ras de la vie quotidienne⁴³ », car « toutes les formes d'attention et d'engagement orientées vers un monde commun ne débouchent pas sur des prises de parole et des actions dans des arènes publiques⁴⁴ ». Les auteurs posent les jalons d'une étude pragmatiste de l'expérience citoyenne : comment s'exprime une conception de ce qui vaut, un idéal du vivre ensemble dans les engagements les plus ordinaires, ceux de la civilité, ceux qu'on ne met pas d'emblée sous la dénomination du politique ? Plus simplement, comment les gens s'engagent, à quoi ils tiennent dans leurs interactions quotidiennes ?

Les enquêtes dans lesquelles s'engagent les acteurs du *slow* peuvent ainsi être envisagées comme politiques au sens où elles interrogent les relations de pouvoir existantes et ouvrent la voie à leur transformation. John Dewey visait ce potentiel critique de l'enquête lorsqu'il proposait d'introduire, dans le champ de la morale, les méthodes expérimentales héritées de la physique : « Nous avons besoin d'examiner, à la lumière de l'intelligence, les conséquences que produisent effectivement les institutions et les coutumes héritées, afin que nous puissions envisager, en toute intelligence, les manières de les modifier intentionnellement en visant la production de conséquences d'un ordre différent. Voilà en quoi importe la signification du transfert de la méthode expérimentale du champ technique de

⁴⁰ Daniel CÉFAÏ, « Comment se mobilise-t-on? », *op. cit.*, p. 249.

⁴¹ Édouard GARDELLA et Éric MONNET, « Éditorial », *op. cit.*, p. 12.

⁴² Daniel CÉFAÏ et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, *op. cit.*, p. 21 ; La notion fait également l'objet de l'introduction de l'ouvrage : Daniel CÉFAÏ et Dominique PASQUIER (dirs.), *Les sens du public*, *op. cit.*

⁴³ Alexandra BIDET, Manuel BOUTET, Frédérique CHAVE, Carole GAYET-VIAUD et Erwan LE MENER, « Publicité, sollicitation, intervention. Pistes pour une étude pragmatiste de l'expérience citoyenne », *op. cit.*, §2.

⁴⁴ *Ibid.*, §44.

l'expérience physique au champ plus étendu de la vie humaine⁴⁵. » L'enquête est critique parce qu'elle permet de mettre en question les traditions et les croyances, elle participe d'un processus de dénaturalisation de la réalité sociale⁴⁶. Dans sa préface au *Public et ses problèmes* de John Dewey, Joëlle Zask souligne également les implications de cette conception de l'enquête : « l'expérimentation comprise comme la dimension d'enquête que recèle toute expérience consciente n'est autre que le pouvoir des individus à influencer concrètement sur les conditions qui les affectent, donc à les changer⁴⁷ ».

Les enquêtes quotidiennes sont politiques du fait de la portée critique des évaluations : les personnes s'interrogent sur ce qui vaut, sur ce en vertu de quoi elles veulent s'engager dans le monde, le maintenir en l'état ou le changer. Pour John Dewey, la critique apparaît « chaque fois que l'on consacre ne serait-ce qu'un moment à examiner à quel genre de valeur nous avons affaire ; chaque fois qu'au lieu d'accepter sans regarder un objet de valeur, au lieu de nous en rendre captif, nous manifestons ne serait-ce qu'un début de soupçon sur sa valeur, ou que nous modifions le sentiment que nous en avons en esquissant, même de manière passagère, l'estimation de son avenir probable⁴⁸ ». Les évaluations jouent un rôle politique et social essentiel : par l'expérimentation individuelle puis collective de ce qui vaut, les catégories normatives de la société sont travaillées, interrogées ou pérennisées. Nous suivons ainsi le sociologue pragmatique Nicolas Dodier lorsqu'il centre son approche sur « l'ancrage *moral* du travail politique⁴⁹ ». Le phénomène de diffusion du *slow* peut également être rapproché de la notion de « demande morale⁵⁰ » élaborée par Émilie Hache. La mobilisation du *slow* permet, en effet, aux personnes rencontrées de réaffirmer des valeurs qui leur paraissent niées par les rythmes économiques, techniques et sociaux contemporains.

Il s'agit pour nous d'étudier comment les évaluations opérées par les acteurs du *slow* remettent en question des valeurs partagées, des fins standardisées, plus largement un « ordre

⁴⁵ John DEWEY, *La quête de certitude*, *op. cit.*, p. 288-289.

⁴⁶ « From a pragmatist point of view, the practical securing of reality and values through inquiry is, by definition, a critical process [...] in the sense that it opposes – from within the domain of practice – the determination of beliefs and values through the method of authority. To be precise, this *critical process* has the following – enlightening – implications: it fights the shielding of the determination of ends from inquiry; it shows and opposes the conservatism of habits and institutions; and it “denaturalizes” valuation criteria conveyed by customs and social mores and makes them historic, in order to allow other ones to appear more appropriate to the present state of social life and less conflicting with experience and the ideals it produces from within itself » in Cédric TERZI et Louis QUERE, « Did you say « pragmatic » ? Luc Boltanski's Sociology from a pragmatist perspective », *op. cit.*, p. 105.

⁴⁷ Joëlle ZASK, « Présentation : La politique comme expérimentation », *op. cit.*, p. 37.

⁴⁸ John DEWEY, *Expérience et nature*, *op. cit.*, p. 362.

⁴⁹ Nicolas DODIER, *Leçons politiques de l'épidémie de sida*, *op. cit.*, p. 19.

⁵⁰ Nous reprenons l'expression à Émilie HACHE, *Ce à quoi nous tenons : propositions pour une écologie pragmatique*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, La Découverte, 2010, p. 7.

normatif », notion empruntée à Roberto Frega⁵¹. Ce dernier souligne le potentiel subversif des pratiques normatives dispersées, elles « ne se limitent pas à mettre à jour des postulats (normes ou faits moraux) qui seraient donnés par avance, mais elles soutiennent également les agents dans des processus de création de nouveaux ordres normatifs. Les pratiques normatives sont en ce sens de véritables pratiques de création et de transformation du monde social⁵². » Cette capacité des enquêtes morales à mettre en question les fins standardisées d'une société rend compte de la conception ouverte et « créatrice » de l'agir propre à la philosophie pragmatiste, à laquelle Jean-Pierre Cometti consacre le dernier chapitre de son introduction au pragmatisme⁵³.

Les acteurs du *slow* mènent ainsi au quotidien des enquêtes au travers desquelles ils travaillent les fins standardisées liées aux usages du temps. Au cours de cette démarche expérimentale, ils prennent conscience de la dimension collective d'un problème qui n'est d'abord que privé, et par la mobilisation du terme *slow* et l'éventuelle adhésion à une association, ils participent de la publicisation de ce problème.

⁵¹ Roberto FREGA, « Les pratiques normatives », *op. cit.*

⁵² *Ibid.*, §32.

⁵³ Jean-Pierre COMETTI, *Qu'est-ce que le pragmatisme?*, *op. cit.*, p. 327-349.

2. Publicisation et problématisation

a) Une sociologie des problèmes publics

Émerge depuis le début des années 1990 en France, une sociologie des problèmes publics⁵⁴ héritière des études américaines des problèmes sociaux et de l'approche deweyenne du public⁵⁵. Initiée par des chercheurs du CEMS et de l'Université de Nanterre et diffusée notamment par la collection *Raisons Pratiques*⁵⁶, cette sociologie cherche à rendre compte de la manière dont se forment ces publics, des problèmes dont ils se saisissent et des difficultés qu'ils rencontrent⁵⁷. Le *slow* est envisagé, dans ce cadre, comme participant d'un processus de publicisation et de problématisation des rythmes contemporains, dont nous évoquerons la formation et les limites.

La sociologie française des problèmes publics trouve ses origines dans la sociologie américaine des problèmes sociaux de la seconde moitié du siècle dernier ; de nombreux chercheurs de l'École de Chicago y contribuèrent. L'ouvrage de John Kitsuse et Malcolm Spector, *Constructing Social Problems*, en est le texte de référence⁵⁸. Mais une première prise de distance est engagée par Joseph R. Gusfield qui récuse la notion de problèmes *sociaux* au profit de celle de problèmes *publics* : dans son ouvrage *La culture des problèmes publics : l'alcool au volant*⁵⁹, il rend compte d'une enquête collective menée dans les années 1970 dans le Comté de San Diego. Une interview avec Daniel Cefaï et Danny Trom en 2001 lui donne le loisir d'exprimer son point de vue : « Je n'ai pas adopté la notion usuelle de problème social mais plutôt celle de problème public afin d'attirer l'attention sur l'importance

⁵⁴ Daniel CÉFAÏ et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, *op. cit.* Cet ouvrage, en plus d'une excellente introduction à la question des problèmes publics, réunit un ensemble de recherches ethnographiques qui prennent pour objet la constitution de publics très divers : des habitants et scientifiques concernés par la disparition du bayou à la Nouvelle-Orléans (Stéphane Tonnelat), au peuple chilien en quête de vérité sur les crimes commis pendant la dictature d'Augusto Pinochet (Paola Diaz). Pour une introduction à la sociologie des problèmes publics on pourra se reporter également à Daniel CÉFAÏ, « Postface : La fabrique des problèmes publics. Boire ou conduire, il faut choisir ! », in *La culture des problèmes publics : l'alcool au volant*, Paris, Economica, [1981], 2009, pp. 219-318.

⁵⁵ John DEWEY, *Le public et ses problèmes*, *op. cit.*

⁵⁶ Daniel Cefaï retrace l'émergence de ce courant dans Daniel CÉFAÏ, « L'expérience des publics », *op. cit.* ; Daniel CÉFAÏ, « Opinion publique, ordre moral et pouvoir symbolique. Sur la sociologie des problèmes publics 2/2 », *op. cit.*

⁵⁷ Citons par exemple le travail de Daniel Cefaï et d'Edouard Gardella sur le Samu Social : Daniel CÉFAÏ et Edouard GARDELLA, *L'urgence sociale en action*, *op. cit.* ; Egalement, l'enquête de Danny Trom et Joan Stavo-Debaugé sur la patrimonialisation du Vieux Lyon : Joan STAVO-DEBAUGE et Danny TROM, « Le pragmatisme et son public à l'épreuve du terrain. Penser avec Dewey contre Dewey », in Bruno KARSENTI et Louis QUERE (dirs.), *La croyance et l'enquête : aux sources du pragmatisme*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, coll. « Raisons Pratiques », n° 15, 2004, pp. 195-226.

⁵⁸ John I. KITSUSE et Malcolm SPECTOR, *Constructing social problems*, New York, Adline de Gruyter, 1987.

⁵⁹ Joseph R. GUSFIELD, *La culture des problèmes publics : l'alcool au volant*, traduit par Daniel CÉFAÏ, Paris, Economica, [1981], 2009.

des processus de définition des problèmes⁶⁰. » La notion de « public » permet d'insister sur le processus de publicisation des problèmes. Tout problème social n'est pas public, l'accession d'un problème à la sphère publique exige un travail de construction, d'association, de définition⁶¹. Le « problème public » va bien au-delà de l'émergence de ce qui fait problème : il recouvre un ensemble d'activités de communication et de coopération de la part d'acteurs concernés, d'où une démarche « praxéologique », au sens d'un primat donné à l'action⁶² : « Un problème public, ce n'est pas que des représentations dans la tête des gens ! explique Joseph R. Gusfield, C'est cet ensemble d'activités pratiques plus ou moins coordonnées les unes avec les autres qui font une arène publique⁶³. » C'est tout un processus qui est à décrire, depuis l'émergence d'un trouble à sa problématisation puis sa publicisation. Pourquoi une activité, conduire en état d'ivresse, par exemple, en vient-elle à être considérée comme problématique à un moment donné⁶⁴ ? D'où la nécessité d'adopter une approche historique, mais aussi ethnographique des problèmes publics, dans le but d'étudier, au plus près, les interactions au cœur de leur construction.

La sociologie des problèmes publics s'éloigne plus encore de la sociologie des problèmes sociaux lorsque Daniel Cefaï invite à user non plus du terme de « construction », mais de celui de « constitution » des problèmes. Par là, il entend remettre en question l'approche constructiviste des problèmes sociaux portée par les sociologues de l'École de Chicago et popularisée par l'ouvrage *La construction sociale de la réalité* de Peter Berger et Thomas Luckmann, étudiants d'Alfred Schütz⁶⁵. À mettre l'accent sur l'importance de l'activité des acteurs dans la problématisation et la publicisation, la notion de « construction » en vient à occulter ce qui, dans l'émergence d'un problème, ne dépend pas seulement de leur volonté. Il s'agit, d'une part, des conditions sociales et culturelles, car les problèmes publics ne sont pas « des inventions *ex nihilo* de la part des acteurs⁶⁶ » ; d'autre part, du trouble qui saisit les personnes, de la passivité qui les caractérisent : « Le caractère problématique de la

⁶⁰ Daniel CÉFAÏ et Danny TROM, « Entretien avec Joseph Gusfield. Action collective et problèmes publics. », in Daniel CÉFAÏ et Dominique PASQUIER (dirs.), *Les sens du public: publics politiques, publics médiatiques*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, p. 70.

⁶¹ Joseph R. GUSFIELD, *La culture des problèmes publics*, *op. cit.*, p. 5.

⁶² Daniel CÉFAÏ, « L'expérience des publics », *op. cit.*

⁶³ Daniel CÉFAÏ et Danny TROM, « Entretien avec Joseph Gusfield. Action collective et problèmes publics. », *op. cit.*, p. 74.

⁶⁴ Joseph R. GUSFIELD, *La culture des problèmes publics*, *op. cit.*, p. 5.

⁶⁵ Peter Ludwig BERGER et Thomas LUCKMANN, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Meridiens Klincksieck, [1966], 1986.

⁶⁶ Daniel CÉFAÏ, « Postface : La fabrique des problèmes publics. Boire ou conduire, il faut choisir ! », *op. cit.*, p. 235.

situation n'est pas de la décision des acteurs : il s'impose à eux⁶⁷. » Une étude portant sur la constitution des problèmes publics doit prendre en considération l'ensemble du processus : de l'apparition du trouble, avant même que se constitue un collectif et que le problème soit défini, jusqu'aux éventuelles limites de la publicisation.

L'émergence des problèmes publics est concomitante de celle de publics : un ensemble de personnes confrontées à un trouble commun et engagé dans un même processus d'enquête s'associent, coopèrent dans le but de rendre public un problème qui n'est d'abord que personnel. Le public n'est pas un collectif aux contours définis et à la forme fixe, sa structure est évolutive, il est objet de multiples conflits quant à la définition du problème et aux réponses à lui apporter. Ainsi la notion de « public », bien plus que celle de « mouvement social », nous permet de rendre compte du phénomène de diffusion du *slow*. La notion de « public » a été théorisée en premier lieu par John Dewey dans son ouvrage *Le public et ses problèmes*⁶⁸ paru en 1927. Il y discute les théories classiques de l'État par trop éloignées, selon lui, de la véritable dynamique de l'action politique : « Les hommes ont cherché au mauvais endroit. Ils se sont mis en quête des clés de la nature de l'État dans le domaine des institutions. [...] Nous ne trouverons donc pas le public si nous le cherchons en dehors des initiateurs des actions volontaires⁶⁹. » Le public, selon le philosophe, « consiste en l'ensemble de tous ceux qui sont tellement affectés par les conséquences indirectes de transactions qu'il est jugé nécessaire de veiller systématiquement à ces conséquences⁷⁰ ». Le public prend son origine dans les troubles, les valuations et les enquêtes et c'est dans la création de publics, dont les membres s'associent en vue de résoudre un problème public, que l'on peut voir à l'œuvre le véritable travail politique. Cette conception diverge fortement des approches classiques du politique : la démocratie n'y est pas seulement un mode de gouvernement, mais également un idéal d'expérimentation et de délibération. « L'enquête sur les problèmes publics, prise non pas comme un champ de la discipline sociologique, mais comme l'emblème de l'expérience démocratique, toujours en train de se faire, d'ébranler les repères de la croyance et de rendre l'évidence problématique, permet de se départir des représentations usuelles de l'action collective ou de la société civile⁷¹. » L'expérience démocratique consiste en la participation à l'élaboration des fins collectives et des biens

⁶⁷ *Ibid.*, p. 236.

⁶⁸ John DEWEY, *Le public et ses problèmes*, *op. cit.*

⁶⁹ *Ibid.*, p. 97.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 95.

⁷¹ Daniel CEFALI, « De la microphysique du pouvoir à l'ethnographie coopérative : itinéraires d'un pragmatiste », *op. cit.*, p. 45.

publics : « Pour l'individu, [la nature démocratique] consiste dans le fait de prendre part de manière responsable, en fonction de ses capacités, à la formation et à la direction des activités du groupe auquel il appartient, et à participer en fonction de ses besoins aux valeurs que le groupe défend⁷². » La tâche que Dewey assigne à la philosophie et aux sciences sociales est d'accompagner cette expérimentation démocratique face à ce qu'il diagnostique comme une « éclipse du public⁷³ ».

b) Problématisation et publicisation des rythmes contemporains

Le phénomène de diffusion du *slow* est envisagé ici comme participant de la publicisation et de la problématisation des rythmes contemporains. La description de la formation du groupe de chercheurs « désexcellents » en Belgique par l'un de ses membres rend compte de la constitution d'un public, c'est-à-dire d'un collectif de personnes réunies par un même problème, une même souffrance :

« C'est une époque aussi où j'ai commencé à rencontrer des tas de collègues dans différentes facultés [...] qui faisaient état du fait qu'ils étaient à bout. Ils étaient épuisés, ils ne pouvaient plus fonctionner dans ce système et j'avais souvent des collègues qui fondaient en larmes en expliquant ce qu'ils étaient en train de vivre en termes de parcours de carrières, de pressurisation de tous les côtés »

Damien, 50-60 ans, Désexcellence, commune à proximité de Bruxelles, enseignant-chercheur

« Notre groupe a fonctionné [...] d'abord pratiquement comme les alcooliques anonymes c'est-à-dire qu'on s'est retrouvé au départ et chaque fois qu'on intègre une nouvelle personne, généralement ça se passe comme ça. Où je souffre, voilà de quoi je souffre et je le dis. Et les autres ont dit voilà de quoi je souffre aussi, c'est pas concerté, ça s'est fait comme ça naturellement. Donc dans un premier temps ça nous a soudé, ça nous a aidés d'avoir un groupe de parole » Damien

Le collectif est comparé à un « groupe de parole », à une réunion des alcooliques anonymes ouverte à toute personne qui « souffre ». Le public dépasse la communauté d'intérêts, il entend s'emparer d'un problème qui concerne la société dans son ensemble et ainsi défendre « des “biens publics”, qui appartiennent à tous et à personne⁷⁴ ». Le fait d'échanger, de discuter d'un problème, qui paraît d'abord n'être que de l'ordre de l'événement privé, permet de prendre conscience de sa dimension sociale :

⁷² John DEWEY, *Le public et ses problèmes*, op. cit., p. 242.

⁷³ Du nom donné au quatrième chapitre de John DEWEY, *Le public et ses problèmes*, op. cit.

⁷⁴ Daniel CEFAL, « Postface : La fabrique des problèmes publics. Boire ou conduire, il faut choisir ! », op. cit., p. 233.

« Et voilà c'est le moment où il y a à la fois une espèce de rage par rapport à l'institution, aux choses qu'on est en train de vivre et en même temps le fait de se rendre compte qu'on n'est pas seul, qu'il y a des tas de gens qui ne remettent pas nécessairement en question l'essentiel de tout ce qu'on remet en question, mais qui remettent en question certains modes de fonctionnements, tout particulièrement le mode de fonctionnement lié à la recherche » Damien

Le groupe se saisit donc d'un problème dont il entrevoit désormais la portée publique ; la souffrance semble alors laisser place à de la colère envers « l'institution » et le « mode de fonctionnement lié à la recherche ». Sylvain, lorsqu'il évoque le *burn-out* qui l'a incité à s'engager à *Slow Food*, souligne la difficulté à se rendre compte de l'origine sociale de problèmes rencontrés dans la vie professionnelle :

« Tu te dis pas c'est pas moi le problème, c'est la boîte qui m'aide pas, au début c'est toi qui es le problème, tu penses que c'est toi le problème, je suis une merde... »

Sylvain, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, restaurateur

Le cas du *burn-out* est intéressant, car il nous permet également d'illustrer le phénomène de publicisation introduit ici. Alors que la majorité des discours du tout-venant étudiés dans le cadre de l'étude Net-conversations® envisagent les rapports au temps contemporains uniquement sous l'angle de la gestion quotidienne et privée, c'est dans les discours relatifs au *burn-out* qu'est soulignée l'origine sociale et collective des rythmes. Les personnes affirment que cette affection n'est pas une mode, une défaillance individuelle mais une maladie de notre époque à mettre en lien avec une organisation nuisible du monde du travail. La thématique du *burn-out*, cette « pathologie de l'urgence⁷⁵ » de plus en plus présente dans les discours et débats contemporains⁷⁶, procède ainsi d'une publicisation en ce sens qu'un mal-être individuel se voit corrélé à des phénomènes sociaux tels que l'intensification du travail, la demande de flexibilité accrue, les évolutions récentes de l'organisation du travail, etc. Aujourd'hui « il y a réellement une reconnaissance médicale, une reconnaissance sociale », soutient Sylvain, parce que certains ont eu « le courage de taper sur la table et de gueuler ». Le trouble privé a pu alors déboucher sur une prise de position publique et s'accompagner d'une mise en cause, non plus d'un comportement privé, mais du fonctionnement de la société, de ses institutions et de ses normes.

De la même manière, en dénonçant les rythmes contemporains – de la « frénésie de publication, de rapidité » (Damien) à la « profusion de nourriture » (Antoine) – participent à

⁷⁵ Nicole AUBERT, *Le culte de l'urgence : la société malade du temps*, op. cit., p. 129.

⁷⁶ Pascal CHABOT, *Global burn-out*, Paris, PUF, 2013.

leur publicisation : les acteurs du *slow* ne font pas référence à une mauvaise gestion personnelle de leur temps mais à un problème de société. Ils sont en mesure de définir ce problème parce ils vivent dans un environnement social propre à leur donner des clés d'analyse et de compréhension⁷⁷. Envisager le *slow* depuis la notion pragmatiste de public incite à le considérer comme l'un des acteurs de la constitution d'un problème public dont il n'épuise pas la définition et la communication. Outre les déclinaisons du *slow*, le traitement médiatique déjà évoqué et l'intérêt des scientifiques pour le sujet sur lequel nous reviendrons dans la suite de ce chapitre, la question des rythmes contemporains est aussi mise à l'agenda politique : le Jardin d'été du musée national du Quai Branly avait pour thème l'éloge de la lenteur en 2012 et, la même année, la métropole de Lyon programmait un colloque intitulé « Accélération des temps : s'adapter ? Résister ? » On peut repérer plus largement une « transformation des formes d'investissement affectif, sensible et moral dans des thèmes d'intérêt et de préoccupation, à travers la mouvance des courants d'opinion (problématique de l'*opinion publique*)⁷⁸ ». Une journée internationale de la lenteur est organisée depuis 2000 par des collectifs de citoyens⁷⁹, les essais sur la question se multiplient⁸⁰ et paraissent de nouvelles revues grand public qui se font l'écho de ces aspirations : *Simple things*⁸¹ fait figurer sur sa couverture : « ralentir, être bien, s'évader, partager, déguster », le dossier de son premier numéro sorti au printemps 2014 a pour thème : « Se faire du bien. Prendre le temps », le numéro 10 d'octobre novembre 2015 propose un dossier « vivre *slow* ».

⁷⁷ Alexandra BIDET, Manuel BOUTET, Frédérique CHAVE, Carole GAYET-VIAUD et Erwan LE MENER, « Publicité, sollicitation, intervention. Pistes pour une étude pragmatiste de l'expérience citoyenne », *op. cit.*, §33.

⁷⁸ Daniel CEFALI, « Qu'est-ce qu'une arène publique. Quelques pistes pour une approche pragmatiste. », in Daniel CEFALI et Isaac JOSEPH (dirs.), *L'héritage du pragmatisme: conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, 2002, p. 74.

⁷⁹ Organisée tous les 21 juin depuis sa création en 2000 au Québec et importée en France depuis, voir le site <http://www.journeedelalenteur.com/>, consulté le 16 septembre 2015.

⁸⁰ Carl HONORE, *Éloge de la lenteur*, *op. cit.* Gilles FINCHHELSTEIN, *La dictature de l'urgence*, Paris, Fayard, 2010. Jean-Louis SERVAN-SCHREIBER, *Trop vite !: pourquoi nous sommes prisonniers du court terme*, Paris, Albin Michel, 2010. Lothar BAIER, *Pas le temps !: traité sur l'accélération*, traduit par Marie-Hélène DESORT et traduit par Peter KRAUSS, Arles, Actes Sud, 2002. James GLEICK, *Toujours plus vite: de l'accélération de tout ou presque*, traduit par Jean-Pierre RICARD, Paris, Hachette Littératures, [1999], 2001.

⁸¹ <http://www.simple-things.fr/>, consulté le 26 janvier 2016.

c) Les limites de la publicisation

Étudier la formation du public, c'est accorder attention, également, aux éventuelles limites de la publicisation, à « tout ce qui est susceptible d'entraver l'expérience publique, de la bloquer ou de la ralentir et d'amortir ou de court-circuiter le pouvoir d'instruction des épreuves, ce qui revient à interroger l'optimisme foncier dont faisaient preuve les figures tutélaires du pragmatisme américain⁸² ». Le public pourrait ainsi voir sa portée critique limitée lorsque les pouvoirs publics et/ou la sphère marchande s'emparent du problème et en imposent une appréciation et une résolution. La recherche de compromis, qui est, on l'a vu, la position la plus courante chez les acteurs du *slow*, pose également question.

La question des rythmes contemporains suscite l'intérêt des collectivités, comme en témoigne la création des « bureaux des temps » au début des années 2000 dans quelques villes françaises⁸³. Importés d'Italie, les bureaux des temps sont coordonnés en France par l'association *Tempo Territorial*⁸⁴ (rattachée au service prospective, évaluation et développement durable de la métropole de Rennes et présidée par Évelyne Reeves) et ont pour mission d'informer et de motiver la prise en compte de la dimension temporelle dans l'aménagement des territoires et l'organisation des services publics. Les pouvoirs publics se saisissent du problème, mais ils en proposent leur propre définition⁸⁵ : il s'agit, par exemple, de repenser l'organisation des flux, de faire varier les horaires des établissements publics pour que les voyageurs ne prennent pas les transports en commun au même moment. Le risque de cette institutionnalisation est que les réponses apportées à l'accélération et à la complexification des rythmes ne soient alors qu'adaptatives et qu'elles bloquent le processus d'enquête : les normes, les systèmes économique et politique ne sont plus questionnés⁸⁶.

⁸² Daniel CEFAÏ et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, op. cit., p. 24.

⁸³ Voir la carte des villes participantes disponible à l'adresse : <http://tempoterritorial.free.fr/spip.php?article39> consultée le 16 septembre 2015. Sur ce sujet, nous renvoyons à la thèse de Sandra MALLET, *Des plans-lumière nocturnes à la chronotopie, Vers un urbanisme temporel*, thèse de doctorat en urbanisme sous la dir. de Thierry Paquot, Institut d'Urbanisme de Paris Université Paris Est- Paris 12 Val-de-Marne, 2009, 474 p ; Voir également Éléonore LEPINARD, « Une occasion perdue : l'exemple français des politiques publiques des « bureaux des temps » », *Cahiers du Genre*, 2002, vol. 33, n° 2, pp. 113-135.

⁸⁴ Voir le site internet : <http://tempoterritorial.free.fr/> consulté le 16 septembre 2015.

⁸⁵ Éléonore Lépinard propose une analyse critique semblable des bureaux des temps : alors même que la question des rapports sociaux de sexe était au cœur des premiers bureaux de temps italiens, dans leur version française elle est évacuée des préoccupations voir Éléonore LEPINARD, « Une occasion perdue », op. cit.

⁸⁶ Une même analyse est proposée par Sophie Buhnik dans le cadre des villes japonaises. Elle montre comment des acteurs institutionnels se saisissent de la rhétorique de la lenteur et s'appuient sur la popularité du discours *slow* auprès des classes aisées urbaines pour « diversement interpréter et intégrer des pratiques de lenteur à leurs programmes de développement territorial, en fonction de leur échelle d'action, de leur position géographique et dans un contexte démographique qui rend cruciale l'attractivité résidentielle ou touristique » in Sophie BUHNIK,

À cela s'ajoute la reprise par les acteurs du marché, telle l'industrie agro-alimentaire, ceux-là mêmes qui sont au cœur des critiques formulées par les acteurs du *slow*. Là encore, le problème des rythmes, dont le *slow* se fait l'écho, est reformulé en des termes qui ne sont plus guère critiques et le *slow* y est réduit à une promotion du plaisir. De telles appropriations peuvent être analysées comme des phénomènes de récupération par le capitalisme⁸⁷. Ces récupérations désamorcent la critique, la déstabilisent, lui imposant de renouveler sans cesse les arguments de sa contestation. De même que le *green washing* permet à des entreprises de s'appuyer sur l'argument écologique pour donner l'illusion d'une production respectueuse de l'environnement, l'étiquette *slow* est mobilisée par le marketing comme une preuve de qualité, la marque Bacardi Martini, par exemple, propose le concept de *Slow drinking*⁸⁸. En 2011, la Foire de Paris, une manifestation commerciale organisée dans la capitale par des organisations professionnelles, avait pour slogan « Slow Time ! À savourer lentement ». « Le mouvement “slow” » y est qualifié de « nouvel art de vivre ». Soulevant les mêmes questions que les acteurs du *slow* rencontrés, les réponses proposées n'interrogent pas véritablement les rythmes contemporains de production et de consommation ; au contraire, elles s'inscrivent pleinement dans un système économique capitaliste qui est pourtant au cœur des critiques : « Sensible aux attentes des consommateurs depuis plus d'un siècle, la Foire de Paris a décidé cette année de donner plus de place à ce bien précieux qui manque de plus en plus à beaucoup d'entre nous : le temps. » De même, les jeunes entrepreneurs de *Génération Medef* organisaient une journée *Slow made* le 4 décembre 2014 dont le projet était de « revaloriser la notion de temps afin de mieux produire, mieux travailler et mieux consommer⁸⁹ ». Ce sont aussi les spécialistes du marketing qui prennent en compte l'émergence de ce problème public pour faire évoluer l'offre du marché. Le Club Luxe de l'association nationale des professionnels du marketing (*Adetem*) s'interroge lors d'une rencontre sur « Le “slow made”, stratégie créatrice de valeur dans le Luxe ?⁹⁰ » *Soon soon soon*, un cabinet d'analyse de tendances, de prospective et d'expertise, vend des cahiers de tendances appelés *Soonoscope*. L'un d'eux, paru en 2014, s'intéresse au « Shopper du Futur d'ici 2020 », dont il propose 5 figures : le « Vigi-Shopper », le « Social-Shopper », « l'Emo-shopper », le « Whaou-addict », « l'Alter-Shopper » et, enfin, le « Slow-Shopper » qui apprécie qu'une enseigne soit soucieuse

« SLOW, BUT FAST. Le discours de la slow life au cœur d'Osaka, l'éloge de la lenteur au service d'une stratégie d'attractivité métropolitaine ? », *Carnets degéographes [En ligne]*, 2015, Géographie(s) de la lenteur, n° 8. URL: http://www.carnetsdegeographes.org/carnets_recherches/rech_08_01_Buhnik.php, consulté le 26 janvier 2016.

⁸⁷ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 74.

⁸⁸ <http://www.slowdrinking.com/>, page consultée le 31 octobre 2014.

⁸⁹ <http://medefparis.fr/vos-programmes/generation-medef>, page consultée le 31 octobre 2014.

⁹⁰ <http://www.adetem.org/xwiki/bin/view/NBAdetemPublic/>, page consultée le 06 juin 2013.

des produits locaux et de la protection de l'environnement. La mobilisation du terme *slow* et de ses principes n'a plus ici pour objectif une mise en question des rythmes contemporains, mais un accroissement de la productivité et du profit, que fustigent les enquêtés. Nous interrogeons également la posture de compromis des personnes rencontrées en ce qu'elle peut éloigner des ressorts critiques du *slow*. Les déclinaisons de la *Slow Cosmétique* et du *Slow Management* construisent des articulations avec le marché, vendant une expertise ou des produits. L'un des fondateurs du *Slow design*, Carolyn F. Strauss, propose, de même, des interventions dans des écoles d'art et des entreprises.

Certaines formulations du *slow* réduisent la problématisation et la publicisation des rythmes contemporains à une réflexion d'ordre privée sur la gestion des temps quotidiens. Les valuations des personnes ne mettent alors plus en question les normes temporelles, mais se cantonnent à des actions individuelles de conciliation et de recherche du bien-être. Dans le dossier « Peut-on ralentir le temps ?⁹¹ » de la revue *Sciences humaines*, la présentation du *slow* côtoie un article intitulé « Gérer son temps : un art de vivre⁹² », dans lequel les auteurs proposent un certain nombre de principes : éliminer et redéfinir ses priorités, connaître ses rythmes. Le même type d'approche est repérable sur le site espagnol *Movimiento slow* : les auteurs énumèrent une série de conseils (*advises*) pour aider à ralentir au quotidien, comme ne pas porter de montre, se relaxer en buvant une tasse de thé, définir ses priorités⁹³. De même, le magazine *Elle* a interrogé Carl Honoré, auteur de *l'Éloge de la lenteur*, dans sa rubrique « Bien-être » et donne quelques conseils pour « mettre de la lenteur dans notre vie⁹⁴ ». La lecture du *slow* qui est proposée ici s'apparente à un manuel de gestion du temps⁹⁵ et de développement personnel⁹⁶ et ne s'accompagne pas d'une mise en question de la réalité sociale. De telles formulations du *slow* ont pour conséquence de rabattre le problème public sur la responsabilité individuelle et d'entraîner une retombée des processus de publicisation dans la sphère privée et, finalement, un arrêt de l'enquête⁹⁷. C'est en ce sens que Joan Stavo-Debaige interroge l'optimisme des premiers pragmatistes, mettant en lumière des situations

⁹¹ « Peut-on ralentir le temps ? », *Sciences humaines*, juillet 2012, n°239, pp.30-51.

⁹² *Ibid.*, pp.48-51.

⁹³ <http://movimientoslow.com/en/consejos.html>, page consultée le 13 juillet 2015.

⁹⁴ « Allez-y mollo ! », *Elle*, 8 novembre 2013, p.146.

⁹⁵ Les manuels de gestion du temps reflètent d'ailleurs les évolutions étudiées ici, passant de la gestion du temps au ralentissement : Erik PIGANI, *L'art de gérer son temps ou Savoir vivre efficacement*, Paris, De Vecchi, 1990 ; Erik PIGANI, *Petit cahier d'exercices pour ralentir quand tout va trop vite*, Genève-Bernex, Jouvence, 2011.

⁹⁶ Voir par exemple Monique NEUBOURG, *Invitation à la lenteur*, Paris, Éd. de la Martinière, 2012.

⁹⁷ Daniel CÉFAÏ et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, *op. cit.*, p. 28.

d'échecs de définition du trouble et de constitution du public⁹⁸. Il arrive qu'un choc ne débouche pas sur une enquête et sur la formation d'un public, la personne ne l'interprétant pas comme l'indice d'un problème collectif, mais comme une difficulté individuelle et isolée : les victimes « s'enferment dans un sentiment de culpabilité et se sentent responsables de ce qui leur arrive⁹⁹ ».

De nombreux auteurs ont pointé la manière dont des modes de gouvernement s'appuient aujourd'hui sur ce sentiment de responsabilité individuelle et, plus encore, le promeuvent, dans le but de reporter sur l'individu des nécessités de changement qui incombent à la collectivité. Les approches critiques du développement durable¹⁰⁰, notamment, ont étudié ce mode de gouvernance centré sur la responsabilisation, se manifestant concrètement par la mise en place de politiques qui « en appellent de plus en plus directement à la responsabilité des individus dans leurs différentes figures (usager-citoyen-consommateur-électeur-contribuable...) pour les amener à contribuer personnellement à la régulation des problèmes collectifs¹⁰¹ ». Ce phénomène de « responsabilisation » est à mettre en lien, selon la philosophe Émilie Hache, avec « la réorganisation structurelle de cet art de gouverner dans le passage du libéralisme au néolibéralisme en “techniques de gouvernement indirectes” reposant sur “un transfert de responsabilité aux individus”¹⁰² ». Cette mise en avant de la responsabilité de chacun opère sur fond de valorisation de l'autonomie¹⁰³ et de psychologisation des rapports sociaux¹⁰⁴. L'importation en Europe d'une psychologie comportementalo-humaniste d'origine américaine depuis les années 1970 conduirait, en effet, à une réinterprétation du social sous le seul angle du relationnel et à en nier, du même coup, les aspects structurels¹⁰⁵. Valérie Brunel, dans le cadre d'une enquête menée au sein d'une entreprise, décrit ainsi les effets des méthodes de développement personnel en termes d'« intériorisation » et d'« euphémisation » du pouvoir¹⁰⁶. Ces limites, allant de la récupération à la responsabilisation, étant soulignées, il nous faut à présent revenir aux

⁹⁸ Joan STAVO-DEBAUGE, « Des « événements » difficiles à encaisser. Un pragmatisme pessimiste », *op. cit.*

⁹⁹ *Ibid.*, p. 192.

¹⁰⁰ Jérôme BOISSONADE (dir.), *La ville durable controversée: les dynamiques urbaines dans le mouvement critique*, Paris, Éd. Pétra, 2015.

¹⁰¹ Denis SALLES, « Environnement: la gouvernance par la responsabilité? », *Vertigo-la revue électronique en sciences de l'environnement*, 2009, Hors série 6, §17. URL : <http://vertigo.revues.org/9179>, consulté le 11 février 2015.

¹⁰² Émilie HACHE, « La responsabilité, une technique de gouvernementalité néolibérale? », *Raisons politiques*, 2007, vol. 28, n° 4, p. 50.

¹⁰³ Alain EHRENBURG, « Agir de soi-même », *Esprit*, 2005, juillet, pp. 200-209.

¹⁰⁴ Robert CASTEL, Eugène ENRIQUEZ et Hélène STEVENS, « D'où vient la psychologisation des rapports sociaux? », *Sociologies pratiques*, 2008, vol. 17, n° 2, p. 15.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 17.

¹⁰⁶ Valérie BRUNEL, *Les managers de l'âme: le développement personnel en entreprise, nouvelle pratique de pouvoir?*, Paris, La Découverte, 2004, p. 7.

valuations du *slow* : en quoi participent-elles de la mise en question de normes temporelles contemporaines ?

B. Rythmes et valeurs

1. Pour une axiologie des rythmes

a) De la nature sociale du temps

Au travers d'enquêtes individuelles (les valuations) puis collectives (au cœur de la formation d'un public), les acteurs du *slow* remettent en question des fins standardisées liées aux usages du temps contemporains, mais de quel « temps » parlons-nous ici ? Nous laisserons de côté la conception philosophique du temps¹⁰⁷, non sans retenir, pourtant, la conception kantienne du temps comme « forme *a priori* de la sensibilité » qui institue la dimension fondamentalement subjective de notre expérience du temps : « Si on en retranche la condition particulière de notre sensibilité, alors le concept de temps disparaît aussi ; il n'est point inhérent aux objets mêmes, mais seulement au sujet qui les intuitionne¹⁰⁸. » De même avons-nous été tentée de recourir aux thèses d'Henri Bergson, selon lesquelles le temps comme étendue, comme continuité entre passé, présent et futur est une construction, une synthèse de la conscience humaine¹⁰⁹. Mais persuadée de la nécessité de posséder un bagage théorique plus large que celui dont nous disposons à ce jour, nous avons dû renoncer à puiser dans la richesse des textes philosophiques pour nous concentrer sur des références anthropologiques et sociologiques.

Les sciences sociales se sont employées à dénaturiser le temps. Au début du XX^e siècle, les premières monographies, telle l'étude de Bronislaw Malinowski (1884-1942) dans les îles Tobriand¹¹⁰, permettent de prendre conscience de la variabilité culturelle des usages et des représentations du temps¹¹¹. Les travaux d'Émile Durkheim dans *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*¹¹² et ceux de Marcel Mauss et d'Henri Hubert dans *Mélanges*

¹⁰⁷ Jacqueline de Romilly avertit de la difficulté du concept de temps (*chronos*) si tardif qu'il n'est jamais sujet d'un verbe chez Homère et fait l'objet d'une élucidation longue et difficile chez Eschyle Sophocle et Euripide (*in Le temps dans la tragédie grecque*, Paris, Vrin, 1971, p. 9). Tardive et d'une complexité reconduite de Platon à Saint Augustin puis de Descartes à Paul Ricœur, la notion philosophique de temps nous a paru, de plus, exiger un éclairage par la physique contemporaine, s'il faut en croire Étienne Klein (*Le facteur temps ne sonne jamais deux fois*, Paris, Flammarion, 2009.)

¹⁰⁸ Emmanuel KANT, *Œuvres philosophiques I. Des premiers écrits à la critique de la raison pure*, édition publiée sous la direction de Ferdinand Alquié, Paris, Gallimard, La Pléiade, [1781], 1980, p. 798.

¹⁰⁹ Henri BERGSON, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, Presses universitaires de France, [1888], 2003, p. 89.

¹¹⁰ Bronislaw MALINOWSKI, *Les jardins de corail*, Paris, F. Maspero, [1935], 1974 ; Pour une approche anthropologique de la conception du temps voir Mircea ELIADE, *Le mythe de l'éternel retour: archétypes et répétition*, Paris, Gallimard, [1949], 1969 ; Edward Twitchell HALL, *La danse de la vie: temps culturel, temps vécu*, Paris, Ed. du Seuil, [1977], 1984.

¹¹¹ Voir à ce propos le travail sur les représentations collectives du temps dans les différentes cultures entrepris sous l'égide de l'Unesco et dont Paul Ricœur fait la synthèse dans Paul RICŒUR (dir.), *Le temps et les philosophies*, Paris, Payot, 1978.

¹¹² Émile DURKHEIM, *Les formes élémentaires de la vie religieuse: le système totémique en Australie*, op. cit.

*d'histoire des religions*¹¹³ posent les bases d'une sociologie des temps sociaux. À rebours du sentiment commun et ordinaire qui fait du temps « une donnée naturelle, déjà-là », perçu « comme homogène, continu, computable, linéaire, irréversible¹¹⁴ », le temps est conçu comme un construit social, il est outil de coordination des activités¹¹⁵. Le vécu du temps de chacun dépend de l'imposition par le collectif d'un « temps dominant », de « cadres temporels » normatifs ou d'une « culture temporelle », selon William Grossin, qui « se fonde sur des représentations collectives et des pratiques, des attitudes et des coutumes changeantes au cours des siècles, relevant cependant d'une tradition, transmises d'une génération à l'autre. Nous recevons de la société, comme tant d'autres idées et valeurs, une culture temporelle toute faite¹¹⁶ ».

Les études sociologiques ont montré la pluralité de ce temps social : les temps s'interpénètrent, se juxtaposent, entrent en conflit. Les temps humains sont marqués par une double complexité : aux « temporalités horizontales et diachroniques » de l'Histoire et des repères objectifs, tels le calendrier, les heures, s'articulent les cultures temporelles situées et les expériences subjectives, temporalités « verticales et synchroniques¹¹⁷ ». Georges Gurvitch adopte une telle approche pluraliste¹¹⁸ mettant en évidence huit temps sociaux, dont le « temps de longue durée », le « temps cyclique », le « temps en trompe-l'œil » de la discontinuité ou encore, le « temps explosif » des révolutions¹¹⁹. Plus récemment, William Grossin propose de distinguer différents « cadres temporels », désignant ainsi un temps enfermant, celui des horaires de travail par exemple, il peut être naturel (jour, nuit), construit collectivement (calendriers, temps du travail, des loisirs) ou individuellement (agenda). Ces cadres se multiplient, se juxtaposent et peuvent être plus ou moins structurés : « Ce que nous identifions, avec la notion de cadre temporel, ce sont des pratiques courantes, des comportements réglés sur un instrument de mesure. C'est cette mesure que nous appelons le

¹¹³ Henri HUBERT et Marcel MAUSS, *Mélanges d'histoire des religions*, Paris, F. Alcan, 1909.

¹¹⁴ Paul BOUFFARTIGUE, *Temps de travail et temps de vie : les nouveaux visages de la disponibilité temporelle*, Paris, Presses universitaires de France, 2012, p. 10.

¹¹⁵ Norbert ELIAS, *Du temps*, traduit par Michèle HULIN, Paris, Fayard, [1984], 1996, p. 66.

¹¹⁶ William GROSSIN, *Pour une science des temps : introduction à l'écologie temporelle*, Toulouse, Octares éditions, 1996, p. 45.

¹¹⁷ Claude DUBAR, « Temporalité, temporalités : philosophie et sciences sociales », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines [En ligne]*, 2008, n° 8, §28. URL : <http://523f3237510868.55645792.temporalites.revues.org/137>, consulté le 5 mai 2015.

¹¹⁸ Jean CAZENEUVE, « La sociologie de Georges Gurvitch », *Revue française de sociologie*, 1966, vol. 7, n° 1, p. 9-10.

¹¹⁹ Georges GURVITCH, « La multiplicité des temps sociaux », in *La vocation actuelle de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1963, vol.2,.

temps sans nous demander ce qu'elle mesure vraiment¹²⁰ ». Cette pluralité des temps sociaux rejoint le phénomène d'individualisation des rythmes¹²¹, également en cours dans nos sociétés : « il y a l'affirmation forte d'un travail individuel sur le temps qui importe aux individus concernés et qui résiste à des contraintes ou à des injonctions macro-sociales¹²² ».

On peut donc repérer deux grands apports des sciences sociales : premièrement, la nature sociale et, de ce fait, normative des temps sociaux ; deuxièmement, la pluralité des manières de vivre le temps au sein même d'un groupe social. Là est le cœur d'une antinomie profonde de la sociologie des temps¹²³ : comment articuler la conception de temps sociaux dominants tout en soulignant la multiplicité des temps vécus ? Comment penser à la fois les structures normatives et le fait que les acteurs les travaillent, les renforcent ou les bousculent ? La manière dont Maurice Halbwachs fait évoluer son analyse des rapports entre mémoire collective et mémoire individuelle en est une illustration¹²⁴. Dans *Les cadres sociaux de la mémoire*¹²⁵, il postule une identification de la mémoire individuelle à la mémoire collective, les personnes se souvenant au travers de cadres sociaux. Il opère, vingt-cinq ans plus tard, un renversement radical dans *La mémoire collective*¹²⁶ : la mémoire individuelle y est « réévaluée par la possibilité d'un jeu entre plusieurs mémoires collectives¹²⁷ ». La question du temps nous confronte ainsi à l'une des principales difficultés de la sociologie : penser ensemble à la fois la créativité de l'agir et la contrainte sociale¹²⁸.

¹²⁰ William GROSSIN, *Pour une science des temps : introduction à l'écologie temporelle*, *op. cit.*, p. 37 ; Voir également la synthèse que propose Michel LALLEMENT, « Une antinomie durkheimienne... et au-delà. Regards sociologiques sur le temps et les temporalités », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines [En ligne]*, 2008, n° 8. URL : <http://temporalites.revues.org/72>, consulté le 5 mai 2015.

¹²¹ Pour une introduction plus large au phénomène d'individualisation de notre modernité nous renvoyons à Marcel GAUCHET, « Essai de psychologie contemporaine », *Le Débat*, 1998, n° 99, n° 2, pp. 164-181.

¹²² De CONINCK FREDERIC et Caroline GUILLOT, « L'individualisation du rapport au temps, Marqueur d'une évolution sociale », *revue ¿ Interrogations ? [En ligne]*, décembre 2007, n° 5. URL : <http://www.revue-interrogations.org/L-individualisation-du-rapport-au-temps>, consulté le 8 mai 2015 ; Voir également Francis GODARD, « A propos des nouvelles temporalités urbaines », *Les annales de la recherche urbaine*, 1997, n° 77, pp. 7-14.

¹²³ Michel LALLEMENT, « Une antinomie durkheimienne... et au-delà. Regards sociologiques sur le temps et les temporalités », *op. cit.*

¹²⁴ Nous renvoyons à l'analyse de Marie JAISSON, « Temps et espace chez Maurice Halbwachs (1925-1945) », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 1999, vol. 1, n° 1, pp. 163-178.

¹²⁵ Maurice HALBWACHS, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, [1925], 2014.

¹²⁶ Maurice HALBWACHS, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, [1950], 1997.

¹²⁷ Marie JAISSON, « Temps et espace chez Maurice Halbwachs (1925-1945) », *op. cit.*, p. 167.

¹²⁸ Simonetta TABBONI, *Les temps sociaux*, Paris, A. Colin, 2006, p. 2.

b) Du temps contenant au temps contenu

La notion de « temporalités », théorisée par William Grossin, est une voie possible pour concilier l'imposition de temps sociaux et l'articulation individuelle des multiples temps de la vie¹²⁹. Le sociologue est le fondateur du bulletin *Temporalistes* en 1984, devenu, depuis 2004, la revue *Temporalités*¹³⁰. Dans son ouvrage *Les temps de la vie quotidienne*, il récuse l'acceptation du temps comme une « forme vide à remplir, un contenant de l'action », et se focalise sur le temps « non comme le lieu des phénomènes, mais comme leur produit¹³¹ ». Par le recours au terme « temporalités¹³² », il met l'accent sur les multiples expériences et conceptions du temps et se démarque d'une conception du « temps » comme réalité objective et universelle.

Étudier les « temporalités » permet de prendre ses distances avec une approche du temps comme cadre de l'action, courante en sociologie, et dont rendent compte les enquêtes *Emploi du temps* (EDT). Menées depuis 1967 par l'Insee, elles s'intéressent à la part du budget-temps, à la durée, à la quantité de temps que les français consacrent à différents types d'activités (vie professionnelle, loisirs, déplacements, tâches ménagères, etc.)¹³³. Ces enquêtes permettent de mettre en évidence des différences notables entre les emplois du temps selon les positions sociales, les âges de la vie et le genre, par exemple, mais elles ne permettent pas de traiter finement de la manière dont est vécu ce temps. Menées par questionnaires, elles nous font manquer de nombreuses réalités selon Claude Javeau : « Dans l'immense majorité des cas, les activités faiblement consommatrices de temps (microactivités comme se moucher, donner un bref coup de fil, fumer une cigarette, etc.) ne sont jamais renseignées¹³⁴ ». La complexité de l'usage du temps quotidien est ainsi réduite à des énoncés – travailler, manger, se divertir – qui ne disent rien de la profondeur du temps vécu : les aspirations, les contraintes, les représentations et les valeurs. De même, si les sociologues du travail se sont considérablement penchés sur la question temporelle, celle du temps *de* travail les a davantage

¹²⁹ Nous suivons ici l'analyse de Michel LALLEMENT, « Une antinomie durkheimienne... et au-delà. Regards sociologiques sur le temps et les temporalités », *op. cit.*

¹³⁰ Voir le site internet : <http://temporalites.revues.org/>.

¹³¹ William GROSSIN, *Les temps de la vie quotidienne*, Mouton., Paris - La Haye, 1974, p. 5.

¹³² Notons que William Grossin prendra ensuite ses distances avec la notion de « temporalités » derrière laquelle l'on a tendance, selon lui, à se réfugier cf. William GROSSIN, *Pour une science des temps : introduction à l'écologie temporelle*, *op. cit.*

¹³³ Pour une présentation de ces enquêtes voir Françoise DUMONTIER, Danièle GUILLEMOT et Dominique MEDA, « L'évolution des temps sociaux au travers des enquêtes », *Economie et statistique*, 2002, n° 352-353, pp. 3-13 ; Et pour une synthèse de l'enquête *Emploi du temps* de 2010 voir Layla RICOCH et Benoît ROUMIER, « Depuis 11 ans, moins de tâches ménagères, plus d'Internet », *Insee Première*, 2011, n° 1377.

¹³⁴ Claude JAVEAU, *Sociologie de la vie quotidienne*, Paris, P.U.F, 2011, p. 19.

retenus que celle du temps *au* travail¹³⁵. Seule la quantité de temps allouée au travail est étudiée, mais non le temps tel qu'il est vécu *pendant* le travail, dans son « épaisseur qualitative¹³⁶ ». Le temps est ainsi réduit à sa mesure. Alors même que « sous l'emballage des minutes, des heures et des jours, des temps réels existent¹³⁷ ». Le sociologue du travail Michel Lallement insiste sur la nécessité de prendre en compte l'aspect subjectif du vécu du temps en sociologie et non plus seulement les données quantitatives d'emploi du temps. Dans son ouvrage *Temps, travail et modes de vie*, il invite à mettre en place une nouvelle métrologie du temps de travail : « de plus en plus, nous devons nous défier de la tentation *quantophrénique* qui consiste à évaluer les conditions de travail et les modes de vie à l'aune des chiffres qui occultent le sens que les individus assignent à leurs engagements multiples mais qui masquent tout autant la diversité des modes de construction institutionnelle des temps sociaux. Ne faut-il pas, dans ces conditions, réviser nos façons de mesurer et donc de faire advenir le temps comme réalité structurante ?¹³⁸ ». Suivant cette proposition, la question temporelle est abordée ici moins par le « combien ? » que par le « comment ? » : la question de l'intervalle de temps consacré à une activité nous importe moins que la manière dont est vécu ce temps. Les temporalités sociales désignent « la réalité des temps vécus par les groupes, c'est-à-dire la multiplicité des conduites temporelles et des représentations du temps liées à la diversité des situations sociales et des modes d'activités dans le temps¹³⁹ ». C'est bien le temps vécu, éprouvé qui nous intéresse ici. Le temps est, certes, le cadre de l'action, mais, plus encore, il en est le produit : « Les individus s'inscrivent selon des modalités concrètes dans la temporalité en la produisant par leurs actions, leurs paroles, leurs interventions¹⁴⁰. » Alban Bensa invite ainsi « à une intelligence circonstancielle des conditions de production puis d'expérience de la temporalité¹⁴¹ ». Nous retrouvons ici notre attention au contexte de l'expérience et rejoignons notre intérêt pour la normativité de l'agir : il s'agit d'observer comment se manifestent, dans les temporalités quotidiennes, les valuations des personnes rencontrées ; ce qui leur importe dans leur manière de vivre le temps. Nous proposons ainsi une approche axiologique des temporalités encore peu explorée¹⁴². La suite de ce travail aura

¹³⁵ Paul BOUFFARTIGUE, *Temps de travail et temps de vie : les nouveaux visages de la disponibilité temporelle*, *op. cit.*, p. 29.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 13.

¹³⁷ William GROSSIN, *Pour une science des temps : introduction à l'écologie temporelle*, *op. cit.*, p. 37-38.

¹³⁸ Michel LALLEMENT, *Temps, travail et modes de vie*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, p. 209.

¹³⁹ Daniel MERCURE, *Les temporalités sociales*, Paris, Ed. l'Harmattan, 1995, p. 13.

¹⁴⁰ Alban BENSA, « Images et usages du temps », *Terrain*, 1997, n° 29, §12. URL : <http://terrain.revues.org/3190>, consulté le 19 mai 2014.

¹⁴¹ *Ibid.*

¹⁴² Dans les études quantitatives sur les valeurs des français et des européens, par exemple, il n'est fait aucunement allusion à des valeurs liées au temps, voir Pierre BRECHON et Olivier GALLAND (dirs.),

pour objet de construire cette articulation entre rythmes et valuations, au sens où valuer c'est adopter un rythme spécifique.

c) Les rythmes : dépasser l'opposition entre vitesse et lenteur

Le passage de la notion de « temps » à celle de « temporalités » souligne l'intérêt porté au vécu du temps plus qu'au temps comme cadre de l'action et aux seuls temps sociaux imposés par le collectif. Nous souhaitons opérer un autre déplacement : le passage du temps aux rythmes¹⁴³. La notion de rythme nous permet de dépasser l'opposition binaire et réductrice entre vitesse et lenteur ; elle nous fait pénétrer, également, au cœur des relations de pouvoir.

Ce ne sont pas les durées, les horaires, les cadres temporels, tels les temps de travail ou les temps de loisir, qui sont au cœur de la critique formulée par les acteurs du *slow*, mais les allures, les rythmes auxquels se succèdent les actions et les événements¹⁴⁴. La notion de rythme précise la conception du temps adoptée ici : il désigne d'emblée la manière d'user du temps, la marque qu'on lui imprime, la manière dont on s'y engage. Le rythme est la texture du temps, il est le temps vécu, le temps agi. Une définition du rythme nous est donnée par Henri Lefebvre théoricien, au début des années 1990, d'une « rythmanalyse¹⁴⁵ ». Pour lui, le rythme est « une répétition qui introduit une différence¹⁴⁶ » et « les différences induites ou produites par les répétitions, constituent la trame du temps¹⁴⁷ ». Il fait alors le projet d'un nouveau champ d'étude consacré à l'étude du rythme dans ses formes les plus diverses : des plus naturels, les rythmes du corps, aux plus artificiels, ceux des objets techniques par exemple. Cette acception du rythme est métrique, elle pourrait être illustrée par un battement

L'individualisation des valeurs, op. cit. ; Pierre BRECHON et Jean-François TCHERNIA (dirs.), *La France à travers ses valeurs, op. cit.*

¹⁴³ Nous renvoyons au site internet *Rhuthmos*, créé par Pascal Michon, lieu de débat d'idées et d'accès à de nombreux articles de toutes disciplines consacrés à la question rythmique : <http://rhuthmos.eu/>, consulté le 23 septembre 2015. Pour une synthèse historique des études consacrées au rythme voir Pascal MICHON, « Rythme, rythmanalyse, rythmologie : un essai d'état des lieux », *Rhuthmos*, 9 janvier 2013. URL : <http://rhuthmos.eu/spip.php?article644>, consulté le 4 mai 2014.

¹⁴⁴ En cela nous suivons Dominique Méda lorsqu'elle souligne « Autrement dit, l'alternative ou l'opposition principale n'est pas entre le travail et le loisir, comme tentent de nous le faire croire un certain nombre d'analyses trop sommaires ou plutôt d'interprétations trop rapides des chiffres, mais bien entre plusieurs usages du temps, temps professionnel, temps parental, temps domestique, temps de repos, temps de loisirs » voir Dominique MEDA, « Manquons-nous de temps? », *Revue Interventions économiques. Papers in Political Economy*, 2003, n° 31, §18. URL : <http://interventionseconomiques.revues.org/920>, consulté le 5 novembre 2015.

¹⁴⁵ Henri LEFEBVRE, *Eléments de rythmanalyse: introduction à la connaissance des rythmes*, Paris, Éd. Syllepse, 1992.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 13-14.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 16.

de la mesure régulier. Une autre définition, plus large, rapproche le rythme de la notion de *rhuthmos*. Dans un texte intitulé « la notion de “rythme” dans son expression linguistique¹⁴⁸ », Émile Benveniste invite à revenir au terme de *rhuthmos* en usage dans le monde grec et à se défaire d’une « théorie de la mesure¹⁴⁹ », qui réduit le rythme à une succession régulière et ordonnée arithmétiquement : il renvoie « à l’irrégularité des vagues plus qu’à leur répétition¹⁵⁰ ». Il signifie littéralement « manière particulière de fluer¹⁵¹ », il dépasse ainsi la dimension temporelle pour envisager également la dimension spatiale et renvoie à l’émergence d’une forme, d’un « accomplissement circonstancié¹⁵² ».

Plus que celles d’accélération et de ralentissement, la notion de rythme nous permet d’envisager les usages du temps promus et critiqués par les enquêtés. Il apparaît en effet réducteur et erroné d’envisager les évolutions contemporaines sous le seul prisme d’une prise de vitesse néfaste, notamment si cela s’accompagne d’un appel quelque peu simpliste à la lenteur, comme c’est le cas dans certains discours médiatiques¹⁵³. William Grossin soulignait, en 2000, « les bienfaits de la lenteur » face aux effets néfastes de la vitesse. La lenteur, toujours dénigrée, s’affirme désormais, écrivait-il, comme « une valeur positive¹⁵⁴ ». Il invitait, néanmoins, à dépasser l’opposition lenteur-vitesse pour analyser les enjeux d’une telle évolution. En effet, une analyse réduite à l’accélération risque d’occulter la multiplicité des rythmes contemporains. Dans un ouvrage impressionnant par sa rigueur et son érudition¹⁵⁵, Hartmut Rosa affirme la centralité du phénomène d’accélération dans notre modernité occidentale¹⁵⁶. Il se décline, selon lui, sous trois formes : l’accélération technique, l’accélération du changement social et l’accélération du rythme de vie. L’accélération technique correspond à une augmentation de la vitesse moyenne de déplacement des individus, des biens et des informations, ainsi qu’à l’augmentation quantitative de biens

¹⁴⁸ Émile BENVENISTE, « La notion de « rythme » dans son expression linguistique », in *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, [1951], 1966, p. 327-335.

¹⁴⁹ Maïté SNAUWAERT, « Le rythme critique d’Henri Meschonnic », *Acta fabula*, 4 août 2012, vol. 13, n° 6, « En rythme ».

¹⁵⁰ Yves CITTON, « Techniques de résistance aux sociétés de contrôle : l’Anti-Gestion selon Roland Barthes », in Pierre-Antoine CHARDEL et Gabriel ROCKHILL (dirs.), *Technologies de contrôle dans la mondialisation: enjeux politiques, éthiques et esthétiques*, Paris, Kimé, 2009, p. 176.

¹⁵¹ Lucie BOURASSA, « La forme du mouvement (sur la notion de rythme) », *Horizons philosophiques*, 1992, vol. 3, n° 1, p. 110.

¹⁵² *Ibid.*, p. 109.

¹⁵³ De la même manière, François Ascher et Francis Godard invitent à ne pas « opposer le triptyque “jadis-ailleurs-lenteur” au triptyque “demain-ici-vitesse” » in François ASCHER et Francis GODARD (dirs.), *Modernité, la nouvelle carte du temps*, La Tour d’Aigues, Éd. de l’Aube, Datar, 2003, p. 7.

¹⁵⁴ William GROSSIN, « Les bienfaits de la lenteur », *Social Science Information*, 2000, vol. 39, n° 2, p. 225.

¹⁵⁵ Hartmut ROSA, *Accélération: une critique sociale du temps*, op. cit.

¹⁵⁶ Modernité entendue ici dans son usage sociologique, c’est-à-dire débutant au XIX^e siècle avec les révolutions industrielle, capitaliste et technique ; et non pas telle que l’envisage la philosophie avec la fondation de la philosophie et de la science modernes au XVII^e siècle.

produits ou d'informations transmises par unité de temps. L'accélération du changement social désigne l'accélération des rythmes de transformation des « formes de la pratique et les orientations de l'action, d'une part, et les formes du lien social et les modèles relationnels de l'autre¹⁵⁷ ». Enfin, l'accélération du rythme de vie renvoie à une augmentation du nombre des épisodes d'action ou d'expérience par unité de temps. Mais Hartmut Rosa ne distingue pas *le temps des multiples temps sociaux* et, s'il est important de faire la critique de « ce » temps de l'économie capitaliste et mondialisée, il ne faut pas ignorer l'existence *des temps*, notamment de ceux qui auraient des « potentialités à refonder une ou des alternatives au mode dominant de l'accélération ?¹⁵⁸ ». Il est, selon Claude Dubar, primordial de « rompre avec l'évidence du temps ordinaire et/ou l'hégémonie du temps chronologique comme seule et vraie temporalité sociale », l'auteur fait ici référence explicitement à l'étude d'Hartmut Rosa et poursuit : « En ce sens, une critique sociale de *ce temps* (et non du temps en général selon Rosa) s'impose effectivement à condition de mettre à jour des *formes multiples de résistances* à cette hégémonie du [temps chronologique] et donc à l'importance de *temps vécus divers* incluant des *initiatives* revalorisant le présent comment source d'actions¹⁵⁹. » Plus encore, la vitesse n'est pas nécessairement destructrice et la lenteur bénéfique, les allures ne présagent pas nécessairement la qualité et les effets de ces rythmes sur les personnes et leurs environnements. Les acteurs du *slow*, nous le verrons, ne prônent nullement un ralentissement inconditionnel. Il s'agit bien plutôt, pour eux, de trouver le « bon rythme ».

En outre, Pascal Michon reproche à ces « sociologies de l'accélération » de réduire le rythme à des questions de variations de vitesse¹⁶⁰. Il invite à considérer plus largement les rythmes corporels, les rythmes langagiers et les rythmes sociaux pour les concevoir depuis la notion de *rhuthmos* renvoyant à des « manières de fluer », à « l'organisation de ce qui est

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 98.

¹⁵⁸ Paul BOUFFARTIGUE, « Une course fatale vers l'abîme ? », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, 7 juin 2011, n° 13.

¹⁵⁹ Claude DUBAR, « Du temps aux temporalités : pour une conceptualisation multidisciplinaire », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, 18 décembre 2014, n° 20, §36. URL : <http://temporalites.revues.org/2942#tocto1n4>, consulté le 24 septembre 2015 ; Voir également sa critique de l'ouvrage d'Hartmut Rosa : Claude DUBAR, « Une critique sociale du temps au cœur des préoccupations de Temporalités », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, 7 juin 2011, Temps de crises et crise des temps, n° 13. URL : <https://temporalites.revues.org/1504>, consulté le 24 septembre 2015.

¹⁶⁰ Pascal MICHON, « Une rythmologie politique », in Jean BIRNBAUM (dir.), *Où est passé le temps ?*, Paris, Gallimard, 2012, p. 142 ; Voir également Pascal MICHON, « Hartmut ROSA, « Accélération. Une critique sociale du temps » », *Rhuthmos*, 9 février 2011. URL : <http://rhuthmos.eu/spip.php?article272>, consulté le 23 septembre 2015 ; Pascal MICHON, « De la vitesse aux manières de fluer : sur quelques théories sociopolitiques contemporaines », *Rhuthmos*, 13 mars 2015. URL : <http://rhuthmos.eu/spip.php?article1507>, consulté le 23 septembre 2015.

mouvant¹⁶¹ ». Il s'agit de désigner ainsi, non pas seulement une scansion linéaire du temps, mais également des variations dans l'intensité de la vie sociale, dans les manières d'user du corps, ainsi que des formes spatiales. De tels rythmes de la socialité ont été mis en évidence par Marcel Mauss dans son étude sur « La cohésion sociale dans les sociétés polysegmentaires¹⁶² » : à des périodes de fort investissement de la vie collective par ses membres succèdent des périodes de repli sur la famille nucléaire¹⁶³. De telles alternances sont au cœur des rythmes auxquels aspirent les personnes rencontrées : entre commensalité et rêverie solitaire, entre connexion grâce aux outils technologiques et moments de déconnexion. Les rythmes, dans notre étude, renvoient à des variations dans le rapport au corps, à l'environnement également, par exemple dans la valorisation des échanges locaux. La suite de notre développement, consacré à l'analyse des valuations du *slow* et des rythmes leur correspondant, nous permettra donc de nuancer l'approche de la question rythmique à partir des concepts d'accélération et de décélération.

Comme le souligne Pascal Michon, l'accélération des rythmes est aujourd'hui moins déterminante que « la qualité très variable des différentes manières de s'individuer singulièrement et collectivement qui existent dans nos sociétés¹⁶⁴ ». Par « individuation », il désigne : « l'ensemble des processus corporels, langagiers et sociaux par lesquels sont sans cesse produits et reproduits, augmentés et minorés, les individus singuliers (les individus observés dans leur singularité psychique) et collectifs (les groupes)¹⁶⁵ ». De même, pour les personnes rencontrées, il semble que les rythmes se différencient tant par leur vitesse que par leur « qualité » et par là nous renvoyons, à la possibilité qu'ils laissent aux acteurs de respecter ce à quoi ils tiennent. Cette considération nous ramène à la question des pouvoirs évoquée précédemment. Au travers de leurs enquêtes, les acteurs du *slow* questionnent un ensemble de valeurs ultimes ; dans le même temps, ils aspirent à la maîtrise des rythmes, dans le but d'adopter ceux qui leur permettent précisément de valuer ce qui importe. Rythmes et pouvoirs sont, en effet, intimement liés. Le pouvoir s'exerce au travers de l'imposition d'une organisation temporelle, d'une scansion du temps. Comme le souligne Michel Foucault dans

¹⁶¹ Pascal MICHON, *Les rythmes du politique : démocratie et capitalisme mondialisé*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2007, p. 41-42.

¹⁶² Marcel MAUSS, « La cohésion sociale dans les sociétés polysegmentaires », in *Œuvres III Cohésion sociale et divisions de la sociologie*, Paris, Les Éd. de Minuit, [1932], 1969, .

¹⁶³ Souligné par l'auteur, Pascal MICHON, *Les rythmes du politique*, *op. cit.*, p. 141.

¹⁶⁴ Pascal MICHON, « Une rythmologie politique », *op. cit.*, p. 142.

¹⁶⁵ Pascal MICHON, *Les rythmes du politique*, *op. cit.*, p. 32.

*Surveiller et punir*¹⁶⁶, le pouvoir disciplinaire s'exerce sur les individus au travers de l'imposition d'un emploi du temps, notamment. Le temps alors « pénètre le corps, et avec lui tous les contrôles minutieux du pouvoir¹⁶⁷ ». Roland Barthes également articule le pouvoir à la question rythmique, il écrit en 1977 : « ce que le pouvoir impose avant tout, c'est un rythme (de toutes choses, de vie, de temps, de pensée, de discours)¹⁶⁸ ». Dans l'ouvrage *Les rythmes du politique*, Pascal Michon met la question rythmique au centre même de l'exercice du pouvoir tel qu'il s'exerce dans nos sociétés contemporaines : il est, selon lui, « organisé par des rythmes, c'est-à-dire par des manières de produire et de distinguer des individus singuliers et collectifs. Le pouvoir ne s'exprime donc plus de manière systémique, mais il n'est pas non plus réductible au "pouvoir de" des individus. Il se joue désormais avant tout dans l'organisation et le contrôle des rythmes des processus d'individuation, ainsi que dans les classements qu'ils produisent¹⁶⁹. » Or, si le pouvoir s'exerce en imposant « un rythme forcé, qui exclut la nuance des pulsations individuelles, le réglage des différences et des justes distances¹⁷⁰ », les rythmes peuvent aussi être vecteurs de résistance au travers de processus d'hétérorythmie tels que décrits par Roland Barthes¹⁷¹. Tentant de répondre à la question « comment vivre ensemble ? » qui donne son titre au cours donné au Collège de France, le philosophe s'interroge sur la possibilité de vivre en communauté, ce qui inclut une synchronisation des rythmes, et, dans le même temps, de préserver une liberté d'action individuelle, un rythme personnel. Il met ainsi à jour un fantasme d'idiorrythmie¹⁷² (du grec *idios* : propre, particulier) qu'il conceptualise grâce à l'étude des communautés anachorètes du premier christianisme, une forme idéale dans laquelle la vie en groupe laisserait tout de même à chacun la possibilité d'adopter un rythme qui lui est propre. « La demande d'idiorrythmie, souligne Barthes, se fait toujours contre le pouvoir¹⁷³. » À partir de ce fantasme, il développe un ensemble de techniques de résistance à l'imposition de rythmes¹⁷⁴. Comme le souligne l'anthropologue Alban Bensa : « se libérer de la tutelle des autres, c'est rejeter le temps qu'ils vous imposent, celui qu'on ne peut ou ne veut accepter. Si le temps est

¹⁶⁶ Michel FOUCAULT, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 178.

¹⁶⁸ Roland BARTHES, *Comment vivre ensemble : simulations romanesques de quelques espaces quotidiens*, Paris, Seuil, 2002, p. 69.

¹⁶⁹ Pascal MICHON, *Les rythmes du politique*, *op. cit.*, p. 32.

¹⁷⁰ Murielle MACE, « Le rythme des autres », in Jean BIRNBAUM (dir.), *Où est passé le temps ?*, Paris, Gallimard, 2012, p. 39.

¹⁷¹ Roland BARTHES, *Comment vivre ensemble*, *op. cit.*, p. 40.

¹⁷² *Ibid.*, p. 39.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 69.

¹⁷⁴ Yves CITTON, « Techniques de résistance aux sociétés de contrôle : l'Anti-Gestion selon Roland Barthes », *op. cit.*

un produit de la pratique, il est aussi un effet des rapports de forces au sein desquels cette pratique prend place¹⁷⁵. » Ainsi, les valuations du *slow* et les rythmes qui leur sont associés seront envisagés dans la suite de ce travail comme des formes de résistance à des relations de pouvoir qui s'appuient, elles, sur des normes temporelles spécifiques.

¹⁷⁵ Alban BENZA, « Images et usages du temps », *op. cit.*, p. 8.

2. Un ordre normatif rythmique

a) Le rôle central des valeurs

Nous userons ici du concept d'ordre normatif, plus précisément d'ordre normatif rythmique, pour penser les normes dominantes liées aux rythmes sociaux et individuels. La notion d'ordre normatif est empruntée à Roberto Frega. Le philosophe élabore une théorie pragmatiste de la normativité, à distance des approches de la théorie politique qui réduisent la normativité aux pratiques conscientes et réflexives de la « justification » (légitimation de l'ordre normatif) et de la « critique » (mise en question de l'ordre normatif)¹⁷⁶. Les pratiques normatives sont, pour lui, multiples, allant des actions les plus formelles aux plus quotidiennes. Elles concourent à maintenir et/ou à transformer les ordres normatifs. Ces derniers sont caractérisés par leur dimension tacite, ils opèrent aussi bien au niveau individuel que collectif et sont composés d'une pluralité d'éléments hétérogènes¹⁷⁷ : de normes et de principes formels, explicites ; d'institutions ; de rites et autres formes d'organisation spatiales et temporelles ; de protocoles et de procédures ; de valeurs et d'attentes ; de comportements et d'habitudes ; de vocabulaires et de métaphores ; enfin, de monuments et de symboles matérialisés. Pour Roberto Frega, la normativité est une dimension irréductible, essentielle de la vie quotidienne¹⁷⁸ : « là où les acteurs sociaux ont à se coordonner, des disputes liées aux ordres normatifs émergent, ils s'engagent alors dans des pratiques d'ajustement, de réparation de ces ordres, qui visent à conserver, modifier, supprimer ou instituer de nouveaux ordres normatifs¹⁷⁹. »

Nous souhaitons ainsi réaffirmer le rôle des idées et des valeurs, au sens de fins standardisées, dans l'évolution des rythmes contemporains. Nous n'envisageons pas toutefois les valeurs comme les seuls facteurs de cette évolution, une « quête du *primum mobile* » dont Raymond Boudon a montré les écueils : la recherche d'une cause unique du changement social tend à nier la « place du désordre » dans ces évolutions, l'influence des « situations

¹⁷⁶ Roberto FREGA, « The Normative Creature: Toward a Practice-Based Account of Normativity », *Social Theory & Practice*, janvier 2014, vol. 40, n° 1, pp. 1-27 ; Voir également l'article dans lequel le philosophe présente les apports du pragmatisme à une approche de la normativité : Roberto FREGA, « Les pratiques normatives », *op. cit.*

¹⁷⁷ « Normative orders are composed of a plurality of diverse and heterogeneous elements, whose local and constant adjustment takes place through a plurality of different normative practices. » Roberto FREGA, « The Normative Creature », *op. cit.*, p. 13.

¹⁷⁸ « normativity is embedded within everyday life as one of its constitutive and irreducible traits » *Ibid.*, p. 9.

¹⁷⁹ « I assume that wherever social actors need to coordinate forms of social life, disputes about normative orders arise, so that actors must engage in practices for the adjustment and repair of these orders, practices that aim at conserving, modifying, suppressing, or instituting new normative orders. » *Ibid.*, p. 18.

ouvertes », des « innovations non prévisibles » et du hasard¹⁸⁰. Gilles Ferréol questionne, de même, ce « recours à un idéal explicatif “fort” » conduisant à l’invention de « concepts vides de sens » et qui se voit bien vite infirmé par la complexité des réalités sociales¹⁸¹.

Depuis la fin du siècle dernier se sont multipliées les analyses critiques de l’évolution des rythmes contemporains, largement relayées par les médias et l’opinion. Dans la revue *Politis*¹⁸², par exemple, est dénoncée une « mutation du rapport au temps, qui a commencé au milieu des années 1980, [qui] est d’abord technologique », associée, également, au système économique qui « a imposé sa temporalité propre¹⁸³ ». De même, dans la revue *Sciences humaines* est posé un « diagnostic [...] clair et inquiétant : le temps s’accélère¹⁸⁴ ». Outre que le constat d’un temps qui accélère est erroné¹⁸⁵, les analyses que proposent ces médias se construisent, selon nous, sur un raccourci : la vitesse de nos rythmes sociaux serait imposée par le système économique et les outils techniques. Ce faisant, elles opèrent deux réductions : tout d’abord, elles objectivent la technique et l’économie, occultant les représentations et les normes qui en sont des moteurs importants ; de plus, cette essentialisation conduit à penser les individus comme les jouets d’un système qui les contraint. Bien sûr, et loin de nous l’idée de le nier, les individus sont pris dans des évolutions qui les dépassent et sur lesquelles ils n’ont que peu de prise, mais à trop y voir l’effet d’entités extérieures, l’on oublie de penser ce que la situation actuelle doit à une « culturelle temporelle » située que tout un chacun relaie.

Les technologies de l’information et de la communication et l’économie capitaliste mondialisée jouent un rôle certain dans l’évolution des temporalités contemporaines, mais il faut, pour autant, se garder de les envisager comme les principaux moteurs de l’accélération des rythmes sociaux. Norbert Elias, dans *Qu’est-ce que la sociologie ?*, met en garde contre un tel processus d’objectivation : « À travers les discours qu’on tient et les réflexions auxquelles on se livre, se dégage l’impression que non seulement les roches, les nuages et les tempêtes, mais aussi les villages et les États, l’économie et la politique, les rapports de production et les progrès techniques, les sciences, les systèmes industriels et bien d’autres formations sociales sont des données extérieures à l’homme ; elles exerceraient sur tout homme et sur son “moi” – en tant qu’environnement ou société – des contraintes qui

¹⁸⁰ Voir les chapitres 5 et 6 de Raymond BOUDON, *La place du désordre : critique des théories du changement social*, Paris, Presses universitaires de France, [1984], 1991 ; Nous renvoyons également à la synthèse de Jean-Michel MORIN, *Boudon, op. cit.*, p. 116-123.

¹⁸¹ Gilles FERREOL, « Structure de la temporalité et réalité sociale », *Sociétés*, 2002, vol. 76, n° 2, p. 9.

¹⁸² « Prendre le temps », *Politis*, Hors-Série, octobre-novembre 2010, n°53, p.4-20.

¹⁸³ *Ibid.*, p.4.

¹⁸⁴ « Peut-on ralentir le temps ? », *Sciences humaines*, juillet 2012, n°239, p.30.

¹⁸⁵ Étienne KLEIN, *Le facteur temps ne sonne jamais deux fois*, *op. cit.*, p. 24 ; voir également Etienne KLEIN, « De la vitesse comme doublure du temps », *Etudes*, 2004, n° 3, pp. 341-350.

échapperaient, grâce à leurs lois propres, à toute emprise humaine¹⁸⁶. » Cela, alors même que c'est l'usage que les humains font de ces « formations sociales » qui explique les contraintes qu'elles imposent et le caractère d'extériorité qu'elles acquièrent.

La dénonciation contemporaine de la vitesse est ainsi prise à son propre piège : à trop objectiver la technique et l'économie, l'homme apparaît comme essentiellement passif et soumis à des forces macro-sociales. En replaçant l'homme au cœur des rythmes, en montrant combien il est partie prenante des relations de pouvoirs et du maintien de certaines fins standardisées, il devient possible d'envisager, dans le même temps, les multiples actes de résistance. Autrement dit, penser l'individu, non plus comme seulement *assujetti*, mais également comme relais de pouvoir et acteur dans les relations de pouvoir, permet d'analyser dans le même temps la façon dont il résiste et la façon dont il se ménage des marges d'autonomie. Hartmut Rosa souligne que la technique n'est pas la force motrice de l'accélération bien qu'elle la rende possible¹⁸⁷ mais, selon Claude Dubar, il ne parvient pas à éviter « les pièges du déterminisme technologique et de l'hégémonie du système aboutissant à une conception quasi-nihiliste¹⁸⁸ ». Une analyse par le seul prisme de l'accélération, qui, hors de toute enquête empirique et qualitative, ne peut suffire à elle seule à rendre compte des diverses « manifestations de résistance individuelle et collective à cette dés-appropriation des temporalités¹⁸⁹ ».

b) Ordre normatif et dispositif rythmique

Si la notion d'ordre normatif nous permet d'articuler les dimensions axiologique et rythmique ; la conception foucauldienne du « dispositif », envisagée dans *Histoire de la sexualité*¹⁹⁰, nous aidera à préciser plus encore notre conception du pouvoir¹⁹¹ : un pouvoir à la fois répressif et créateur, assujettissant et subjectivant.

¹⁸⁶ Norbert ELIAS, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, La Tour-d'Aigues, Éd. de l'Aube, 1991, p. 16.

¹⁸⁷ Hartmut ROSA, *Accélération: une critique sociale du temps*, *op. cit.*, p. 215-227.

¹⁸⁸ Claude DUBAR, « Une critique sociale du temps au cœur des préoccupations de Temporalités », *op. cit.*, §1 voir aussi §10.

¹⁸⁹ Paul BOUFFARTIGUE, *Temps de travail et temps de vie : les nouveaux visages de la disponibilité temporelle*, *op. cit.*, p. 9-10.

¹⁹⁰ Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité I La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, [1976], 1994. La question du pouvoir a, en effet, connu de nombreuses évolutions tout au long de l'œuvre du philosophe : du « pouvoir disciplinaire » exercé au travers des disciplines sur des corps qui le relaient dans *Surveiller et Punir* en 1975 ; à la notion plus tardive de « gouvernement », par laquelle Foucault tente de conceptualiser l'exercice du pouvoir dans les sociétés démocratiques voir Michel FOUCAULT, *Sécurité, territoire, population: cours au Collège de France (1977-1978)*, Paris, Gallimard, Seuil, 2004. Il fait alors une place nouvelle à la question des modes de subjectivation : le pouvoir est pensé, non plus seulement dans sa dimension répressive, mais également dans sa dimension créatrice et productive. Cette évolution de la conception foucauldienne du pouvoir est abordée

Foucault définit le « dispositif » comme « un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques morales, philanthropiques, bref : du dit, aussi bien que du non-dit¹⁹² ». L'historien Paul Veyne, dans l'ouvrage qu'il consacre au philosophe, propose une métaphore éclairante pour expliciter ce concept : les sociétés et les individus qui les composent ne pensent et ne se pensent que dans les limites d'un « bocal » historiquement situé¹⁹³. Le dispositif est la résultante d'une ramification de relations de pouvoir, pouvoir qui est conçu comme relationnel et non comme une propriété : il n'est pas une chose que l'on possède, mais une relation entre deux individus permettant à l'un d'orienter la conduite de l'autre, « Le pouvoir est partout ; ce n'est pas qu'il englobe tout, c'est qu'il vient de partout¹⁹⁴. » Il reste que des institutions peuvent se greffer, organiser et fixer les relations de pouvoirs, comme l'explique notre philosophe¹⁹⁵.

Ainsi, loin d'être seulement une contrainte qui vient assujettir les individus, le pouvoir est aussi un levier de subjectivation. L'individu n'est pas le jouet passif du pouvoir, il le relaie : « Tout dispositif implique un processus de subjectivation sans lequel le dispositif ne saurait fonctionner comme dispositif de gouvernement, mais se réduit à un pur exercice de violence. Foucault a ainsi montré comment, dans une société disciplinaire, les dispositifs visent, à travers une série de pratiques et de discours, de savoirs et d'exercices, à la création de corps dociles mais libres qui assument leur identité et leur liberté de sujet dans le processus même de leur assujettissement¹⁹⁶. » Cette dualité du pouvoir est au cœur du dispositif de sexualité décrit par Michel Foucault¹⁹⁷. Contrairement à ce que l'on a coutume de penser, la

également dans le documentaire « Foucault contre lui-même » réalisé par François Caillat et diffusé sur Arte le 18 juin 2014.

¹⁹¹ À ce stade de notre réflexion, les théories foucauldienne du pouvoir et du dispositif nous aident à penser la forme et le fonctionnement de l'ordre rythmique, nous avons toutefois à l'esprit que Roberto Frega invite précisément à dépasser les approches néo-foucauldienne cf. Roberto FREGA, « The Normative Creature », *op. cit.*, p. 4.

¹⁹² Michel FOUCAULT, *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001, p. 299, texte n°206, « Le jeu de Michel Foucault ».

¹⁹³ Paul VEYNE, *Foucault, sa pensée, sa personne*, Paris, Albin Michel, 2008.

¹⁹⁴ Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité I La volonté de savoir*, *op. cit.*, p. 122. Gilles Deleuze l'explique ainsi : « À la fois locaux, instables et diffus, les rapports de pouvoir n'émanent pas d'un central ou d'un foyer unique de souveraineté, mais vont à chaque instant "d'un point à un autre" dans un champ de forces, marquant des inflexions, des rebroussements, des retournements, des tournoisements, des changements de direction, des résistances. C'est pourquoi ils ne sont pas "localisables" dans telle ou telle instance » in Gilles DELEUZE, *Foucault*, Paris, les Éd. de Minuit, 2004, p. 80.

¹⁹⁵ Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité I La volonté de savoir*, *op. cit.*, p. 124 ; Voir également : Gilles DELEUZE, *Foucault*, *op. cit.*, p. 82-83.

¹⁹⁶ Giorgio AGAMBEN, *Qu'est-ce qu'un dispositif?*, traduit par Martin RUEFF, Paris, Éd. Payot & Rivages, 2007, p. 41-42.

¹⁹⁷ Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité I La volonté de savoir*, *op. cit.*

sexualité n'est pas seulement objet de répression et d'interdits, au contraire, explique le philosophe, il y a une multiplication des discours sur la sexualité. Depuis le XVIII^e siècle, il y a incitation à parler du sexe, à classer, hiérarchiser, analyser, compter, à produire des savoirs et des discours sur le sexe : « Ce qui est propre aux sociétés modernes, ce n'est pas qu'elles aient voué le sexe à rester dans l'ombre, c'est qu'elles se soient vouées à en parler toujours, en le faisant valoir comme *le secret*¹⁹⁸. » Et si l'on définit communément le pouvoir comme quelque chose de répressif, c'est que cela permet de le tolérer, alors même qu'il s'exerce de manière bien plus insidieuse explique Foucault : « Le pouvoir, comme pure limite tracée à la liberté, c'est, dans notre société au moins, la forme générale de son acceptabilité¹⁹⁹. » C'est au travers de normes que s'exerce le pouvoir : « De ce point de vue encore, être sujet, c'est donc littéralement être "assujetti", non toutefois au sens de la soumission à un ordre extérieur supposant une relation de pure domination, mais à celui d'une insertion des individus, des tous les individus sans exception et sans exclusive, dans un réseau homogène et continu, un dispositif normatif, qui les reproduit et les transforme en sujets²⁰⁰. » En mettant ainsi la formation du sujet au cœur des relations de pouvoir, Michel Foucault donne la possibilité de penser l'existence de points de résistance, nous y reviendrons. Ainsi, de même que Michel Foucault parle d'un dispositif de sexualité, nous proposons d'envisager l'ordre normatif rythmique non pas comme uniquement répressif, mais comme producteur et incitatif. Il s'agit alors pour nous de porter attention non pas seulement à la dimension oppressante, aux injonctions à l'accélération et à l'urgence, aux obligations horaires et aux emplois du temps, mais tout autant aux usages du temps légitimes et valorisés aujourd'hui.

Mais on pourrait s'étonner de voir rapprochées ici les pensées de Michel Foucault et de John Dewey. Quoi de plus opposé *a priori*, que l'approche foucauldienne réduite bien souvent à la conception du pouvoir disciplinaire et la conception deweyenne des valuations et du public ? De nombreux points de convergence peuvent pourtant être mis en évidence. Premièrement, John Dewey et Michel Foucault se rejoignent sur une même critique de la tradition scientifique : ils s'engagent tous deux sur une voie pragmatiste qui prétend ne pas faire de distinction entre les méthodes des sciences de la « nature » et les méthodes des sciences de l'homme (le naturalisme pragmatiste), entre la compréhension et l'explication. Ils s'accordent sur une conception de la rationalité comme production historique et sociétale en

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 49.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 114.

²⁰⁰ Pierre MACHEREY, « Pour une histoire naturelle des normes », in *Michel Foucault philosophe: rencontre internationale Paris, 9, 10, 11 janvier 1988*, Paris, éd. du Seuil, 1989, p. 207-208.

abandonnant l'idée de structures universelles et transversales²⁰¹. Deuxièmement, les deux philosophes rejettent une conception de la morale comme code de valeurs établies. Foucault distingue l'éthique antique, comme invention de ses propres règles ou « pratique de la liberté²⁰² », de la morale comme code établi, propre au christianisme²⁰³. Ainsi, l'intégration au champ de la morale des notions d'enquête et de valuation se rapproche des notions tardives d'esthétisation, de critique et de résistance développées par le philosophe français. Toutefois, les analyses de Michel Foucault sont plus pessimistes que celles de John Dewey, selon Richard Rorty dans « Method, Social Science and Social Hope²⁰⁴ ». Notons que dans cet article paru en 1981, Richard Rorty ne fait pas référence à l'*Histoire de la sexualité*, dont le premier volume vient alors seulement d'être traduit en anglais²⁰⁵. Aussi, n'a-t-il peut-être pas connaissance de la place nouvelle que Foucault y accorde au sujet et aux formes de résistance. Nous arrivons au troisième point de rencontre : les deux philosophes prennent pour objet une critique qui s'ancre dans l'expérience quotidienne et d'où il ressort des possibilités de changement social²⁰⁶. Ainsi, les notions deweyenne d'enquête et de public rejoignent celles de résistance et d'esthétisation chez Foucault. Richard Shusterman voit également en Michel Foucault un pragmatiste pour ses derniers travaux sur les techniques de soi et l'esthétisation de la vie²⁰⁷. Isaac Joseph, figure centrale du pragmatisme en France, raconte s'être nourri de la théorie foucauldienne pour penser les résistances à la normalisation. Il a ensuite pris ses distances avec cette philosophie dont beaucoup faisaient une lecture très marxiste²⁰⁸. Si l'on conçoit le pouvoir comme quelque chose de non localisable encore faut-il, explique-t-il, ne pas « verser dans une espèce de dilution généralisée des rapports de pouvoir²⁰⁹ ». Isaac Joseph

²⁰¹ Richard RORTY, « Method, Social Science and Social Hope », *op. cit.*, p. 582 ; Voir aussi Joan M. REYNOLDS, « « Pragmatic Humanism » in Foucault's Later Work », *Canadian Journal of Political Science*, 2004, vol. 37, n° 04, p. 957.

²⁰² Michel FOUCAULT, *Dits et écrits II, 1976-1988*, *op. cit.*, p. 1530, texte n°356, « L'éthique du souci de soi comme pratique de la liberté ».

²⁰³ *Ibid.*, p. 1550, texte n°357, « Une esthétique de l'existence ».

²⁰⁴ « Here I think we have two philosophers saying the same thing but putting a different spin », « The difference could be better put in terms of something like "moral outlook" », « What Foucault doesn't give us is what Dewey wanted to give us – a kind of hope » in Richard RORTY, « Method, Social Science and Social Hope », *op. cit.*, p. 583-585.

²⁰⁵ Le premier tome paraît en 1980 aux éditions Vintage de New York, 1986 et 1988 pour les deux autres volumes.

²⁰⁶ Chez les deux philosophes : « the act of critique or of criticism is both historical and experimental, but also intended as a possible crossing over to new, reconstructed forms of subjectivity in which private reason (autonomy and self-creation) and public reason (socialization in a community) might exist alongside each other, albeit in a contingent, historical forms » in Joan M. REYNOLDS, « « Pragmatic Humanism » in Foucault's Later Work », *op. cit.*, p. 960-961.

²⁰⁷ Richard SHUSTERMAN, *Vivre la philosophie: pragmatisme et art de vivre*, traduit par Christian FOURNIER et traduit par Jean-Pierre COMETTI, Paris, Klincksieck, [1997], 2001, p. 22.

²⁰⁸ Isaac JOSEPH, *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*, Paris, Economica, 2007, p. 113.

²⁰⁹ *Ibid.*, p. 112.

montre bien les limites des concepts foucauldien pour penser les résistances que Foucault se donnait pourtant pour objet : « poursuivre la microphysique du pouvoir de Foucault nécessite que l'on passe à "l'analyse microscopique des processus de socialisation" comme le disait Simmel – [...] nous passerions d'une conception à la fois mécaniste et politique des résistances à une conception qui les naturaliserait en quelque sorte, c'est-à-dire qui les inscrirait immédiatement dans le tissu même de la socialité et de la socialisation. Ainsi les résistances n'auraient pas uniquement pour modèle la lutte, mais aussi la *fuite*, le *retrait*, le *silence*, l'*indifférence*, la *ruse*, la *composition*, le *détournement* et ainsi de suite²¹⁰. » Si Isaac Joseph a trouvé chez Erving Goffman de quoi étudier « la manière dont un individu particulier *joue* [de la résistance²¹¹] », nous nous appuyons, quant à nous, sur la théorie de la valuation de John Dewey.

Avant de s'intéresser à ces formes de résistances, revenons à cet ordre normatif rythmique : émerge ainsi dès le début de la modernité²¹² en Occident une conception du temps comme linéaire, comptable et rationalisable, dont il faut optimiser l'usage²¹³. Un tel ordre rythmique produit des sujets qui ont à cœur de gérer le temps, de ne pas le perdre.

²¹⁰ *Ibid.*, p. 115.

²¹¹ *Ibid.*

²¹² Modernité entendue ici dans son usage sociologique, c'est-à-dire débutant au XIX^e siècle avec les révolutions industrielle, capitaliste et technique ; et non pas telle que l'envisage la philosophie avec la fondation de la philosophie et de la science modernes au XVII^e siècle.

²¹³ Quant à cette histoire des rythmes, nous souhaiterions souligner la rigueur et l'exhaustivité de l'ouvrage Hartmut ROSA, *Accélération: une critique sociale du temps*, *op. cit.*

C. Résistances à l'ordre rythmique

1. Une histoire des rythmes et des valeurs

a) Des temps des lenteurs au temps du marchand

L'Histoire se caractérise par une marche lente et difficile. Nous en proposons ici quelques repères, compte tenu de la complexité du sujet et de la dimension limitée de notre travail. Jacques Le Goff parle d'une certaine « a temporalité » de l'Occident médiéval et de la « lenteur de sa vie collective » ; c'est une « société rurale qui change très lentement, qui vit, selon l'expression de Fernand Braudel, dans la longue durée et qui s'exprime mieux dans le folklore que dans l'histoire. Si Charlemagne apparaît si proche aux croisés ou aux contemporains de Saint Louis, ce n'est pas parce qu'ils ignorent la chronologie, mais parce que la chronologie les a ignorés, parce qu'entre l'époque de Charlemagne et leur temps peu de choses au fond ont changé, moins qu'entre 1900 et 1964²¹⁴. » Avant le XVIII^e siècle, les sociétés étaient résolument tournées vers le passé, une manière d'ordonner passé, présent et futur que François Hartog qualifie d'ancien régime d'historicité²¹⁵. Le passé éclairait alors le présent, le quotidien des hommes s'appuyait sur la tradition, sur l'« *historia magistra*²¹⁶ ». C'est la répétition qui était au centre de ce régime, en ce que le présent se devait de reproduire le passé auquel était conféré l'autorité légitime²¹⁷. L'Histoire n'était alors point perçue comme dirigée, orientée : une représentation cyclique prédominait et les jours se succédaient identiques à eux-mêmes. Ce régime ancien d'historicité cohabitait avec un temps chrétien qui combinait : un temps circulaire de la liturgie, un temps linéaire, historique créé par Dieu, et enfin un temps sacré et orienté vers le Jugement dernier²¹⁸.

Ces temps de la lenteur, caractéristiques des siècles précédant la fin du XVIII^e siècle, doivent être analysés avec la plus grande prudence. Si nous soulignons aujourd'hui l'enracinement des rythmes d'alors dans la nature, la répétition et le temps long, pour les contemporains ces rythmes étaient les seuls connus et imaginables. Ce que nous percevons

²¹⁴ Jacques LE GOFF, *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1964, p. 19.

²¹⁵ François HARTOG, *Régimes d'historicité : présentisme et expérience du temps*, Paris, Éd. du Seuil, 2012. L'historien poursuit les réflexions de Reinhart Koselleck (1923-2006) voir : Reinhart KOSELLECK, *L'expérience de l'histoire*, Paris, Gallimard, Seuil, 1997 ; Pour une synthèse voir Reinhart KOSELLECK, « Temps et histoire », *Romantisme*, 1987, vol. 17, n° 56, pp. 7-12.

²¹⁶ Cette expression latine autrement connue sous la forme « *Historia magistra vitae est* » est employée par Cicéron et peut se traduire par l'idée que l'Histoire est la maîtresse de la vie, en d'autres termes que c'est de l'histoire que doit être tiré l'enseignement de la vie.

²¹⁷ François HARTOG, « L'autorité du temps », *Études*, 2009, n° 7, p. 54.

²¹⁸ Jacques LE GOFF et Jean-Claude SCHMITT, « Temps », in *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris, Fayard, 1999, p. 1113-1117 ; Voir également Jacques LE GOFF, *Un autre Moyen âge*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1999, p. 407-410.

aujourd'hui comme une limite était alors le quotidien : « De mauvaises routes, des vitesses dérisoires. Ainsi raisonne l'homme d'aujourd'hui, et son point de vue a sa valeur. Mieux qu'un contemporain, pour qui c'était la réalité de tous les jours, il voit l'énorme handicap de toute vie active d'hier²¹⁹. » La lenteur n'était alors pas une valeur, elle structurait le rapport au monde. Fernand Braudel mobilise la notion de « plafond » à ce propos : « N'y a-t-il pas, écrit-il, une limite, un plafond qui borne la vie entière des hommes, l'enveloppe comme d'une frontière plus ou moins large, difficile toujours à atteindre et plus encore à franchir ? C'est la limite qui s'établit à chaque époque, même la nôtre, entre le *possible* et l'*impossible*, entre ce qui peut s'atteindre, non sans effort, et ce qui reste refusé aux hommes²²⁰. »

Avant le XVIII^e siècle, les allures des hommes étaient donc très lentes, calées sur celles qu'impulsent les animaux²²¹. Les trajets se comptaient en jours et l'on pouvait parcourir au plus 100 km en 24 heures²²². Mais mesurer la distance en mètres ne permet pas de rendre compte des aspérités, des rudesses du trajet, c'est bien plutôt le pas qui servait de repère : « l'enjambée ne mesure pas des écarts, comme un compas de proportion, elle noue des liens musculaires avec les lieux, et lie, foulée après foulée, l'unité du local²²³ ». La grande rapidité paraissait dangereuse, les accidents en voiture à chevaux n'étaient pas rares et pouvaient être violents. Ainsi, la norme était de garder une allure modérée²²⁴. Les moyens de transport évoluent peu durant ces siècles. Il y a certes quelques inventions majeures, les écluses ou, plus tard, les transports en commun hippomobiles, « mais ces novations ne peuvent dérober, à la base de la vie quotidienne, d'innombrables permanences. De même, dans le domaine changeant des navires il y a des limites supérieures infranchissables, celles des tonnages, des vitesses ; elles constituent une permanence, un "plafond"²²⁵. » Les distances étant parcourues avec difficulté, la vie de la majorité de la population était ancrée dans le local, les quelques villages alentours formaient le monde. Les lieux étaient « enveloppants », « Un lien organique, profond, relie l'homme à l'espace²²⁶. » Les informations ne se propageant que peu, l'appartenance à une unité géographique se faisant peu sentir, excepté au travers de

²¹⁹ Fernand BRAUDEL, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle. I Les structures du quotidien, le possible et l'impossible*, Paris, A. Colin, 1979, p. 478.

²²⁰ *Ibid.*, p. 13.

²²¹ Jean OLLIVRO, *L'homme à toutes vitesses: de la lenteur homogène à la rapidité différenciée*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000, p. 11 ; Christophe STUDENY, *L'invention de la vitesse: France, XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Gallimard, 1995, p. 17.

²²² Fernand BRAUDEL, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle. I Les structures du quotidien, le possible et l'impossible*, op. cit., p. 283-284.

²²³ Christophe STUDENY, *L'invention de la vitesse: France, XVIIIe-XXe siècle*, op. cit., p. 18.

²²⁴ *Ibid.*, p. 56.

²²⁵ Fernand BRAUDEL, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle. I Les structures du quotidien, le possible et l'impossible*, op. cit., p. 477.

²²⁶ Christophe STUDENY, *L'invention de la vitesse: France, XVIIIe-XXe siècle*, op. cit., p. 19.

prélèvements monétaires et agricoles, le quotidien était celui du proche. Le lointain n'est pas connu, il est entrevu seulement grâce aux grands récits de voyageurs : dès le XIII^e siècle, dans *Le livre des merveilles* Marco Polo fait le récit de son voyage en Asie centrale, Chine et Indochine ; au XVI^e siècle, Bernardino de Sahagun raconte l'Amérique centrale dans *l'Histoire générale des choses de la nouvelle Espagne*.

Avant le XVIII^e siècle, les rythmes de la vie demeuraient calqués sur les rythmes de la nature : la qualité de la vie, l'alimentation, la sécurité dépendaient des aléas climatiques²²⁷ et politiques (guerres). Les sources d'énergie étaient faibles : la force des humains et de leurs animaux domestiques, celle du vent, de l'eau, du bois et du charbon. Tout vint à changer, pourtant, avec l'institution progressive du temps urbain et du temps du marchand. Les temps de la vie quotidienne gagnèrent en autonomie par rapport au temps de l'Église et des cycles naturels. Ce passage du temps de l'Église au temps du marchand et les conflits qu'il a générés est, selon Jacques Le Goff, « un des événements majeurs de l'histoire mentale de ces siècles, où s'élabore l'idéologie du monde moderne, sous la pression du glissement des structures et des pratiques économiques²²⁸ ». Au XIV^e siècle, à la cloche de l'église s'en était ajouté une autre qui scandait les temps du travail. Dans les villes, marchands, patrons et bourgeois mirent en place des horaires pour les artisans. Le temps devint ainsi objet de pouvoir et de mesure. « Mais cette cloche qui sonne, sur décision et par l'activité des hommes, le temps nouveau, n'apporte par l'exactitude, la régularité réclamées par le nouvel ordre économique²²⁹. » Peu à peu, les outils de mesure du temps se perfectionnèrent et se démocratisèrent : l'horloge mécanique fit son entrée au sein des foyers les plus aisés dès le XVI^e siècle²³⁰.

En ces tout débuts des temps modernes, le sentiment n'était pas encore à la maîtrise, en dépit de la volonté cartésienne d'être « maître et possesseur de la nature », la relation au monde restait empreinte de beaucoup d'incertitudes et d'inquiétudes. La lenteur touchait bien sûr la production et les échanges : « le monde, écrit Fernand Braudel, n'est encore qu'une immense paysannerie, où 80 à 90 % des hommes vivent de la terre, rien que d'elle²³¹. » Le possible était limité par la lourdeur et l'inertie de la « vie matérielle » : « Partout présente, envahissante, répétitive, cette vie matérielle est sous le signe de la routine : on sème le blé

²²⁷ Fernand BRAUDEL, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1958, vol. 13, n° 4, p. 731-732.

²²⁸ Jacques LE GOFF, « Au Moyen Âge : temps de l'Église et temps du marchand », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1960, vol. 15, n° 3, p. 419.

²²⁹ Jacques LE GOFF, *Un autre Moyen âge*, *op. cit.*, p. 412.

²³⁰ Pour une histoire détaillée de l'évolution des outils de mesure du temps voir David Saul LANDES, *L'Heure qu'il est : les horloges, la mesure du temps et la formation du monde moderne*, Paris, Gallimard, 1987.

²³¹ Fernand BRAUDEL, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle. I Les structures du quotidien, le possible et l'impossible*, *op. cit.*, p. 42.

comme on l'a toujours semé ; on plante le maïs comme on l'a toujours planté ; on aplanit le sol de la rizière comme on l'a toujours aplani ; on navigue en mer Rouge comme on a toujours navigué... Un passé obstinément présent, vorace, avale de façon monotone le temps fragile des hommes²³². » Les techniques évoluèrent peu jusqu'à la fin du XVIII^e siècle et demeurèrent isolées, des agriculteurs et artisans cherchant à améliorer la qualité de leurs outils, « l'innovation se faufile avec lenteur²³³ ». Émergeait toutefois une « industrie » prometteuse, celle du textile, qui sera l'un des leviers de la modernité industrielle, capitaliste et, évidemment, urbaine. L'urbanisation et le développement des échanges marchands feront émerger « des désirs de vitesse²³⁴ ».

b) La modernité occidentale comme une extraordinaire prise de vitesse

La première révolution industrielle, celle de la vapeur et du charbon²³⁵ au début du XIX^e siècle, marqua l'entrée des sociétés européennes dans une ère de forts bouleversements techniques, économiques, politiques et sociaux. Certaines innovations connurent alors un essor énorme, la machine à vapeur notamment. Elle fut longtemps semi-ignorée comme le souligne Fernand Braudel : « Newcomen invente sa machine à vapeur en 1711. Trente ans plus tard, en 1742, une seule de ces machines fonctionne en Angleterre, deux ont été montées sur le continent. Le succès arrive durant les trente années qui suivent : soixante machines furent construites en Cornouailles, pour épuiser l'eau des mines d'étain. Toutefois en France, à la fin du XVIII^e siècle, cinq seulement sont en usage pour la sidérurgie²³⁶. » Au XIX^e siècle, seulement, se fit sentir « le besoin d'aller plus vite²³⁷ » et l'invention de la machine à vapeur prit alors toute sa mesure avec le développement du chemin de fer. La technique donna corps à une vision du monde, comme à un ensemble d'aspirations et fut davantage un accélérateur qu'un moteur²³⁸. C'est que « l'histoire est rusée. Les conditions économiques ne suffisent pas toujours²³⁹ », souligne Jean-Pierre Rioux. Le rapport au monde s'en est trouvé changé et

²³² *Ibid.*, p. 15.

²³³ *Ibid.*, p. 435.

²³⁴ Christophe STUDENY, *L'invention de la vitesse: France, XVIIIe-XXe siècle*, *op. cit.*, p. 21.

²³⁵ La seconde révolution industrielle est celle de l'électricité, l'idée d'une troisième révolution industrielle impulsée par les technologies de communication et d'information a été popularisée par l'essayiste américain Jeremy Rifkin.

²³⁶ Fernand BRAUDEL, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle. I Les structures du quotidien, le possible et l'impossible*, *op. cit.*, p. 490.

²³⁷ *Ibid.*, p. 379.

²³⁸ *Ibid.*, p. 378.

²³⁹ Jean-Pierre RIOUX, *La Révolution industrielle : 1780-1880*, Paris, Ed. du Seuil, 1971, p. 49-50.

s'exprima dans un nouvel esprit d'entreprise facilité par la conquête de marchés et de débouchés. Advint le capitalisme industriel, fabuleux moteur de l'économie, mais à l'origine de l'oppression des classes dites « laborieuses et dangereuses²⁴⁰ » bientôt nommées « prolétariat » par Marx et Engels en opposition à la classe des industriels²⁴¹.

Une face de ce phénomène qui nous intéresse particulièrement est une gigantesque accélération de la vie en son entier. Hartmut Rosa propose, en ce sens, d'étudier la société moderne précisément à partir de ce phénomène d'accélération. Si les auteurs classiques incluent, pour une grande part, la question du temps dans leurs théories, jamais il n'en est l'objet central : ils axent leur compréhension de la modernité en se situant au niveau de la structure (rationalisation chez Max Weber), de la culture (différenciation chez Émile Durkheim), du rapport à soi (individualisation chez Georg Simmel) ou de la relation avec la nature (instrumentalisation ou domestication chez Karl Marx). Pour Hartmut Rosa, pourtant, le temps « est une dimension centrale et constitutive de ces phénomènes et l'*accélération* se révèle comme un aspect et un élément de chacune des quatre évolutions qui leur sont liées : elle semble même être le principe qui les relie et les anime en même temps, au sens où elle apparaît à la fois comme cause et comme conséquence de ces autres tendances de la modernité²⁴² ». Ainsi, la compréhension de la modernité ne peut se faire indépendamment de la prise en compte des structures temporelles et du phénomène d'accélération qui leur correspond.

L'invention de la machine à vapeur (1765) puis de la locomotive²⁴³ (1769) et du télégraphe électrique²⁴⁴ (1839), permirent aux déplacements des hommes de prendre de la vitesse et à leurs échanges de s'accélérer. Cette prise de vitesse est perçue comme un

²⁴⁰ Louis CHEVALIER, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, Paris, Hachette, [1978], 1984.

²⁴¹ Selon le Dictionnaire historique de la langue française, publié sous la direction d'Alain Rey, le terme prolétaire vient du latin *proletarius* et désigne le citoyen appartenant à la dernière classe de la société romaine, « celui qui n'est considéré utile que par les enfants qu'il engendre » (*proles* signifiant enfant). Il qualifie plus tard celui dont les ressources proviennent du travail manuel (en 1570 puis dans le *Contrat social* de Rousseau en 1762). Dans son acception moderne, il est opposé à *capitaliste* et à *bourgeois*, utilisé par Saint-Simon en 1825, puis, sous forme de nom, depuis 1848 chez Marx et Engels, l'expression *dictature du prolétariat* date, quant à elle, de 1850. Le sens moderne du mot supplante, depuis lors, les connotations antiques.

²⁴² Hartmut ROSA, *Accélération: une critique sociale du temps*, *op. cit.*, p. 82.

²⁴³ En 1850, soit seulement 20 ans après la construction de la première ligne anglaise, ont été construits 90 000 kilomètres de lignes dans le monde, dont 14 000 kilomètres aux États-Unis, 10 500 en Angleterre, 5 800 en Allemagne et un peu moins de 4 000 kilomètres en France. Grâce au chemin de fer, les vitesses de déplacement sont multipliées par dix et les charges par cent. Le coût du transport est ainsi considérablement réduit permettant un spectaculaire essor des échanges commerciaux.

²⁴⁴ Le télégraphe se diffusa rapidement dans le monde occidental durant la seconde moitié du XIX^e siècle : « Poteaux et lignes télégraphiques se multiplièrent rapidement : de 3 500 kilomètres en 1849, le réseau européen passa à 24 000 en 1854, 65 000 en 1859, 130 000 en 1864 et 178 000 en 1869. » in Eric John HOBBSAWM, *L'ère du capital*, Paris, Fayard, 1978, p. 89.

emballage parfois effrayant, mais plein de promesses. La vitesse se charge d'affectivité, associée à l'idée de liberté et de progrès économique, social ; désirée, glorifiée. Face à cette accélération sans précédent, la lenteur, non théorisée comme telle, est tacitement dévalorisée comme contraire à la marche du progrès²⁴⁵, dont l'emblème est la locomotive si l'on en croit Victor Hugo²⁴⁶.

L'accroissement de l'information et de la vitesse des transports repoussa les limites de l'espace vécu et connu. Avec l'élévation des vitesses de déplacement, c'est la vision de l'espace, du paysage, du monde qui change²⁴⁷. On voit notamment apparaître la pratique de la villégiature : la bourgeoisie se déplace pour les vacances d'été et les cures thermales annuelles. C'est aussi le grand développement urbain, dont Georg Simmel décrira, plus tard, les effets : « le fondement psychologique sur lequel s'élève le type de l'individualité des grandes villes est l'intensification de la stimulation nerveuse, qui résulte du changement rapide et ininterrompu des stimuli externes et internes²⁴⁸ ». La vitesse est dominatrice et triomphante, on en appréhende les effets avec le chemin de fer, dont Alfred de Vigny fait une description saisissante dans ces quelques vers de *La Maison du berger*, composés aux alentours des années 1840 :

« Sur ce taureau de fer qui fume, souffle et beugle,
L'homme a monté trop tôt. Nul ne connaît encor
Quels orages en lui porte ce rude aveugle,
[...]
D'un Dragon mugissant qu'un savant a fait naître ;
Nous nous sommes joués à plus fort que nous tous.
[...]
La distance et le temps sont vaincus. La science
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.
Le monde est rétréci par notre expérience.
Et l'équateur n'est plus qu'un anneau trop étroit.
Plus de hasard. Chacun glissera sur sa ligne
Immobile au seul rang que le départ assigne,
Plongé dans un calcul silencieux et froid²⁴⁹ ».

²⁴⁵ Christophe Studeny rapporte les propos de Louis Huart, journaliste et écrivain, qui relève en 1834 cet empressement nouveau et la frustration qui l'accompagne : « Il semble que de nos jours on vive plus vite que du temps passé ; l'activité fiévreuse qui anime le Parisien ne lui permet plus de supporter la marche paisible de ces moyens de transport qui convenaient aux siècles précédents, siècles tout froids, tout compassés, qui s'accoutumaient parfaitement de cette morne lenteur : aussi tout le monde aujourd'hui va-t-il en voiture » in Christophe STUDENY, *L'invention de la vitesse: France, XVIIIe-XXe siècle, op. cit.*, p. 116.

²⁴⁶ Lors d'un discours en 1862, Victor Hugo parle de la « locomotive du progrès », cité par Walter BENJAMIN, *Paris, capitale du XIXe siècle: le livre des passages*, traduit par Jean LACOSTE, Paris, Les éd. du Cerf, 1993, p. 693.

²⁴⁷ Claude PICHOS, *Vitesse et vision du monde : littérature et progrès*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1973, p. 13-14.

²⁴⁸ Georg SIMMEL, « Métropoles et mentalités », in Yves GRAFMEYER et Isaac JOSEPH (dirs.), *L'école de Chicago*, Paris, Aubier, 1990, p. 62.

²⁴⁹ Alfred de VIGNY, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1986, p. 121-122.

Le chemin de fer, emblème des avancées scientifiques du XIX^e siècle, bouleverse le rapport au monde, menant à l'éviction du hasard et à la primauté d'un rapport instrumental, ce « calcul silencieux et froid » dont s'alarme Vigny. À cette même époque, naît un roman du chemin de fer comprenant pratiquement toujours ces deux séquences, l'ivresse de la vitesse et le raccourcissement des distances puis l'accident : la machine est potentiellement tueuse, c'est un leitmotiv de cette époque appliquée au chemin de fer comme à l'usine. Après *Le Rosier de Mme Husson*²⁵⁰ de Guy de Maupassant qui commence par un accident, *Le Train 17*²⁵¹ de Jules Claretie qui se conclut sur l'emballement d'un train fou, c'est Émile Zola, dans *La Bête humaine* qui fait la synthèse des craintes du siècle, la locomotive y est décrite comme un monstre de fer et de vapeur, bruyant et destructeur : « On entendit le train, un express, caché par une courbe, s'approcher avec un grondement qui grandissait. Il passa comme en un coup de foudre, ébranlant, menaçant d'emporter la maison basse, au milieu d'un vent de tempête²⁵². »

Le rythme accru de la production, des déplacements de produits et de personnes permit l'industrialisation, l'urbanisation et l'amélioration de la qualité de vie des sociétés européennes. Dès le XIX^e siècle, la vitesse devint synonyme de progrès censé pallier bien des difficultés et notamment des problèmes d'hygiène et de pénurie : la rapidité de l'urbanisation doit évacuer les taudis des villes et combattre la stagnation de l'air²⁵³. Avec les progrès de l'industrie apparaissent également beaucoup d'objets destinés au confort de la vie quotidienne et au goût pour le nouveau succède la folie des *nouveautés* : « Suivre la mode décida de l'apparition d'un véritable foisonnement de signes, d'un effort désespéré de différenciation illustrant les maîtres mots du siècle, la vitesse et la nouveauté²⁵⁴. » Les inventions également se succédèrent de plus en plus nombreuses. Les expositions universelles étaient la vitrine de ce monde qui change. Les innovations offertes par le progrès entraînèrent une nouvelle conception du changement qui cessa de paraître négatif, tel un bouleversement de l'ordre social et moral ; il « ne suggère plus mélancolie et mort, mais possibilités et objectifs nouveaux, promesse d'un devenir meilleur. Le changement est associé au progrès et non plus à l'écart et à la chute²⁵⁵. » Cette gigantesque accélération permit d'imaginer la constitution d'une communauté de savants qui échangent rapidement et quelles que soient les distances.

²⁵⁰ Guy de MAUPASSANT, *Contes et nouvelles*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1999.

²⁵¹ Jules CLARETIE, *Le train 17*, Paris, 7^e édition, 1878.

²⁵² Émile ZOLA, *La bête humaine*, Paris, Le livre de poche, [1890], 1970, p. 47.

²⁵³ Christophe STUDENY, *L'invention de la vitesse: France, XVIIIe-XXe siècle*, op. cit., p. 103.

²⁵⁴ Brigitte MUNIER, *Quand Paris était un roman: du mythe de Babylone au culte de la vitesse*, Paris, Éd. de la Différence, 2007, p. 137 ; Sur ce sujet voir Algirdas Julien GREIMAS, *La mode en 1830: langage et société*, Paris, Presses universitaires de France, [1948], 2000.

²⁵⁵ John DEWEY, *Reconstruction en philosophie*, op. cit., p. 172.

La paix semblait rimer avec la vitesse comme le laissent penser ces réflexions de Lamartine : « Je vous justifierai les chemins de fer [...]. En sondant l'effet des routes de fer, c'est la fin de la guerre dans le monde, la communauté des idées et des langues²⁵⁶. »

La valorisation de la vitesse est ainsi associée à une vision de l'Histoire comme orientée vers une fin indubitablement meilleure. Ce siècle prométhéen, dans lequel l'homme a le sentiment de pouvoir maîtriser son destin, est marqué par la foi dans le Progrès et la confiance en l'avenir : grâce aux avancées scientifiques et techniques, bientôt sociales, les sociétés devraient s'acheminer vers plus de liberté et d'égalité, vers la satisfaction des besoins qui ouvre la voie au bonheur. Les écrits des grands auteurs du XIX^e siècle sont là pour nous en convaincre, qui nous permettent de ressentir l'effervescence de cette période de l'histoire : « ce qui caractérise notre temps, écrit Émile Zola, dans une lettre du 2 juin 1860, c'est cette fougue, cette activité dévorante, activité dans les sciences, activité dans le commerce, dans les arts, partout : les chemins de fer, l'électricité appliquée à la télégraphie, la vapeur faisant mouvoir les navires, l'aérostat s'élevant dans les airs. [...] Le monde se précipite donc dans un sentier de l'avenir, courant et pressé de voir ce qui l'attend au bout de sa course²⁵⁷. » François Hartog qualifie de régime moderne d'historicité le rapport au temps historique des sociétés occidentales de 1789 à 1989 : c'est en se projetant dans le futur que le présent trouve dorénavant sa lumière, la rupture avec le passé est alors profondément marquée, « Le présent est alors perçu comme inférieur à l'avenir, le temps devient un acteur : on est saisi par son accélération ; il faut l'accélérer encore. L'avenir est dans la vitesse²⁵⁸. » Daniel Halévy va jusqu'à parler d'une *accélération de l'histoire*²⁵⁹. L'historien rapporte les propos de Jules Michelet : « Un des faits les plus graves, et les moins remarquables, c'est que l'allure du temps a tout à fait changé. Il a doublé le pas d'une manière étrange²⁶⁰. » La célébration de la vitesse (et des machines) deviendra même l'objet d'une célébration artistique avec la parution en 1909 du *Manifeste du Futurisme* du poète Marinetti, fondé sur le refus du passéisme et l'exaltation d'une esthétique moderne célébrant la vitesse, l'efficacité et les machines²⁶¹ : « le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing. Nous déclarons, écrit le poète, que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle la beauté de la vitesse. »

²⁵⁶ Alphonse DE LAMARTINE, *Correspondance de Béranger*, Paris, Garnier, 1860, p. 257 ; Cité par Christophe STUDENY, *L'invention de la vitesse: France, XVIIIe-XXe siècle*, op. cit., p. 226.

²⁵⁷ ZOLA Émile, lettre du 2 juin 1860 à BAILLE Jean-Baptiste, cité par Jacques NOIRAY, *Le Romancier et la machine: l'image de la machine dans le roman français (1850-1900)*, Paris, J. Corti, 1981, p. 137.

²⁵⁸ François HARTOG, *Régimes d'historicité : présentisme et expérience du temps*, op. cit., p. 270.

²⁵⁹ Daniel HALEVY, *Essai sur l'accélération de l'histoire*, Paris, Ed. Self, 1948.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 18.

²⁶¹ Maurizio CALVESI, *Le Futurisme*, Pully, J.F. Gonthier, 1981.

c) L'optimisation du temps devient une finalité

La vitesse est devenue une valeur et le temps un bien dont il faut savoir user sans gaspillage. Liée à l'essor économique, la constitution de la bourgeoisie comme classe dominante en Europe²⁶² joua un rôle central dans l'établissement de ce rapport au temps. Plus que le représentant d'une classe sociale, le bourgeois est un « type humain²⁶³ » selon Werner Sombart. Le célèbre ouvrage de Max Weber consacré à « l'esprit du capitalisme²⁶⁴ » et, du côté français, celui de Bernard Groethuysen²⁶⁵ sur « l'idéologie bourgeoise », tentent d'expliquer les rapports entre les croyances, les valeurs et l'économie capitaliste naissante.

Sombart veut exposer l'esprit capitaliste, celui « de notre temps²⁶⁶ », représenté par le bourgeois. Tandis que « l'homme pré-capitaliste, c'est l'homme naturel, l'homme tel que le bon Dieu l'a créé, l'homme à la tête solide et aux jambes robustes, l'homme qui ne court pas comme un affolé à travers le monde, ainsi que nous le faisons de nos jours, mais se déplace posément, sans précipitation ni hâte²⁶⁷ ». L'homme du passé avait pour seul but de satisfaire ses besoins, l'homme capitaliste cherche continuellement à accroître ses recettes²⁶⁸. La formation de cet esprit capitaliste résulte, pour Sombart, de la fusion de l'esprit d'entreprise (passion de l'argent et amour des aventures) et de l'esprit bourgeois (calcul, ordre et tempérance). La bourgeoisie témoigne ainsi d'un effort nouveau de rationalisation de l'économie à rebours du mode de vie seigneurial : « La recherche d'exactitude est moderne, au moyen-âge les comptes sont tenus de manière très approximative, les erreurs de calcul sont omniprésentes²⁶⁹. » Le bourgeois cherche à établir un rapport rationnel entre dépenses et recettes et à épargner de façon à accumuler un capital. De la même manière, il adopte une gestion rationnelle de son temps : « Une bonne administration domestique exige non seulement une économie de la dépense (*économie matérielle*), mais aussi ce qu'on pourrait

²⁶² Sur la bourgeoisie nous renvoyons notamment à Jean-Pierre JESSENNE (dir.), *Vers un ordre bourgeois ? : Révolution française et changement social*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007. Dans cet ouvrage, la pertinence de cette catégorie est discutée *Ibid.*, p. 79.

²⁶³ Werner SOMBART, *Le bourgeois : contribution à l'histoire morale et intellectuelle de l'homme économique moderne*, traduit par Samuel JANKELEVITCH, Paris, Payot, [1919], 1926, p. 7.

²⁶⁴ Max WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, traduit par Isabelle KALINOWSKI, Paris, Flammarion, [1904-1905], 2000.

²⁶⁵ Bernard GROETHUYSEN, *Origines de l'esprit bourgeois en France*, Paris, Gallimard, 1927 ; Voir également l'article de Catherine MAIRE, « Aux origines de l'esprit bourgeois en France. Pour une relecture de Bernard Groethuysen », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques. Archives*, 1 octobre 2003, n° 32.

²⁶⁶ Werner SOMBART, *Le bourgeois : contribution à l'histoire morale et intellectuelle de l'homme économique moderne*, *op. cit.*, p. 7.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 18.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 132.

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 24.

appeler une *économie des forces*, c'est-à-dire une utile distribution des activités et un emploi rationnel du temps²⁷⁰. À la fin du XVIII^e siècle, Benjamin Franklin avait anticipé la figure type de l'esprit bourgeois pour Werner Sombart : avec lui, « la conception du monde "bourgeoise" atteint son point culminant. Le bon sens et la modération de cet Américain sont tout simplement stupéfiants. Chez lui tout devient une règle, tout est exactement pesé et mesuré, chacune de ses actions respire la sagesse économique²⁷¹. » On connaît les célèbres maximes de Franklin diffusées dans de nombreux pays²⁷² : « Le temps est de l'argent » ; « que chaque chose soit chez toi à sa place et que chacune de tes occupations ait son temps » ; « ne perds pas ton temps ; occupe-toi toujours de quelque chose d'utile ; renonce à toute activité inutile²⁷³ ».

Dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*²⁷⁴, Max Weber étudie la figure de l'entrepreneur bourgeois dont il montre les affinités avec l'*ethos* puritain, hérité du calvinisme. Le puritain cherchant ici-bas les signes de son élection divine ferait de son activité professionnelle une vocation, rationalisant son travail, l'usage de son temps et, plus largement, sa conduite de vie. Cette thèse a suscité de nombreuses controverses²⁷⁵, Raymond Boudon, notamment, en montre les limites²⁷⁶. Il reproche à la thèse wébérienne d'avoir surestimé le rôle des valeurs intériorisées par les individus dans le changement social. S'appuyant sur les analyses de Trevor Ropper, il montre l'inexactitude de la relation directe entre croyance en la prédestination et développement du capitalisme (ainsi ce qui caractérise les entrepreneurs étudiés par Max Weber serait moins leur foi que leur statut d'immigrés et leur sensibilité à l'érasme, de l'humaniste hollandais Érasme) et invite à envisager « les idées, les valeurs et les croyances, [...] comme des éléments dans un système d'interprétation comportant un ensemble d'autres données²⁷⁷ ». En 1927, Bernard Groethuysen apportait déjà un démenti à la thèse wébérienne. Selon lui, est bourgeois précisément celui qui prend ses distances avec l'Église et la religion : « Ce bourgeois sait prévoir, il calcule, il se garantit

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 135.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 144.

²⁷² *Ibid.*, p. 151.

²⁷³ Benjamin FRANKLIN, *The writings of Benjamin Franklin*, New York, London, The Macmillan Company; Macmillan & Co., Ltd., 1907, p. 370 sqq ; Cité par Werner SOMBART, *Le bourgeois : contribution à l'histoire morale et intellectuelle de l'homme économique moderne*, op. cit., p. 146.

²⁷⁴ Max WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, op. cit. Raymond BOUDON, *La place du désordre*, op. cit., p. 156-161.

²⁷⁵ Pour une synthèse de ces débats voir Annette DISSELKAMP, *L'Éthique protestante de Max Weber*, Paris, Presses universitaires de France, 1994.

²⁷⁶ Raymond BOUDON, *La place du désordre*, op. cit., p. 156-161.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 160-161.

contre l'imprévu, il élimine de sa vie autant que possible l'imprévu [...], il se sent maître de son sort et oublie la divine Providence²⁷⁸. »

Émerge ainsi un objectif de gestion rationnelle du travail et des gains impliquant une mesure précise et une maîtrise rigoureuse du temps et la valorisation de l'efficacité, de la productivité²⁷⁹. L'organisation collective du temps du travail s'impose et se généralise à la fin du XIX^e siècle : l'industrialisation nécessite l'imposition d'une durée de travail qui fera l'objet de luttes sociales tout au long du siècle²⁸⁰. Suivant la démonstration d'Edward P. Thompson²⁸¹, le passage d'une mesure du travail à la tâche au travail industriel mesuré en unité de temps bouleverse considérablement le lien entre temps et travail : « ce n'est donc plus la tâche en tant que telle qui importe, mais la valeur du temps ramenée à un étalon monétaire. Le temps devient ainsi une monnaie d'échange : il n'est plus passé mais dépensé²⁸². » Le temps est bien devenu une marchandise comme le disait Le Goff²⁸³ : il est désormais précisément quantifié et mesuré et Norbert Elias a montré minutieusement l'élaboration des outils de mesure et d'une conception du temps nécessaire à la coordination des hommes et de leurs activités²⁸⁴. Or, mesurer du temps, suppose son objectivation : l'usage de « substantifs réifiant » dans des expressions telles « mesurer le temps », « déterminer le temps », comme s'il était « une chose en quelque manière présente, existante, et en tant que telle déterminable et mesurable par l'homme²⁸⁵ ». Se met aussi en place progressivement un temps « universel »²⁸⁶ : une heure nationale est instaurée en Angleterre en 1847 puis en 1891 en France ; en 1884 est adopté le système de l'heure universelle comptée à partir du méridien de Greenwich. Une conception du temps comme homogène, objectif, mesurable et, de ce fait,

²⁷⁸ Bernard GROETHUYSEN, *Origines de l'esprit bourgeois en France*, op. cit., p. 223.

²⁷⁹ Raymond ARON, *Les sociétés modernes*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, p. 297-298.

²⁸⁰ Sur l'accélération des rythmes du travail et les luttes sociales qu'elle a suscité voir l'article de l'historien François JARRIGE, « Pris dans l'engrenage ? : Les mondes du travail face à l'accélération au XIX^e siècle », *Ecologie & politique*, 2014, vol. 48, n^o 1, pp. 23-35.

²⁸¹ Ce texte a suscité de nombreux débats dont rend compte la préface : Alain MAILLARD, « Préface », in *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel*, traduit par Isabelle TAUDIERE, Paris, La fabrique, [1967], 2004, p. 16-19.

²⁸² Edward Palmer THOMPSON, *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel*, traduit par Isabelle TAUDIERE, Paris, La fabrique, [1967], 2004, p. 38-39. Pour une analyse précise de l'évolution des métrologies du travail voir : Alexandra BIDET et François VATIN, « Acteur et mesure au travail », in Philippe STEINER et François VATIN (dirs.), *Traité de sociologie économique*, Paris, France, Presses universitaires de France, DL 2013, 2013, pp. 711-747.

²⁸³ Jacques LE GOFF, *Un autre Moyen âge*, op. cit., p. 414.

²⁸⁴ Norbert ELIAS, *Du temps*, op. cit.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 54.

²⁸⁶ Nadine VIVIER, « La conscience du temps », in Jean BIRNBAUM (dir.), *Où est passé le temps ?*, Paris, Gallimard, 2012, p. 69-72. Pour une histoire de la « standardisation » du temps voir également : Eviatar ZERUBAVEL, « The Standardization of Time: A Sociohistorical Perspective », *American Journal of Sociology*, juillet 1982, vol. 88, n^o 1, pp. 1-23.

rationalisable, s'est ainsi diffusée dans les sociétés nouvellement industrialisées, un « temps paramètre²⁸⁷ » pour Jean Chesneaux, un « temps chronologique », hégémonique, « résultant de la dictature du temps horloger²⁸⁸ » selon Claude Dubar.

À ces normes de gestion du temps s'articule une production de savoirs sur les rythmes physiologiques, économiques et sociaux. Si le temps permet d'exercer « un mode de contrôle externe » de l'activité productive (durée de travail), se met ensuite en place un « mode de contrôle interne de l'activité productive²⁸⁹ ». Le mouvement d'organisation scientifique du travail de l'ingénieur Frederick Taylor initie, à la fin du XIX^e siècle, une mesure du travail réduit à des unités de temps²⁹⁰. Aujourd'hui, l'ergonomie ou le *lean-management* (management sans gras) ont pour objectif d'optimiser l'organisation du travail, et cette préoccupation concerne autant le confort du salarié, les modes de communication au sein de l'entreprise, que la suppression des déplacements ou gestes perçus comme inutiles. Hors de la sphère du travail, les études statistiques « emplois du temps », menées par l'INSEE depuis 1965, questionnent la quantité de temps allouée à telle ou telle activité. La notion de « budget-temps » souligne bien la diffusion d'un temps perçu comme unité quantifiable, calqué sur l'économie²⁹¹.

Si l'on suit la pensée foucauldienne évoquée plus haut, cet ordre normatif rythmique *produit* des sujets spécifiques : organisés, gestionnaires de leur temps, des individus qui ont à cœur de « gagner » du temps et, surtout, de ne pas le « perdre ». L'ordre normatif ne renvoie pas à la seule imposition de règles et d'interdits, mais à des manières de penser et d'user des temps quotidiens que tout un chacun relaie. Dans son ouvrage posthume, Norbert Elias montre comment, durant le processus de civilisation²⁹², les normes et contraintes temporelles, d'abord imposées par les instruments de mesure du temps, ont été intériorisées²⁹³. Mais plus encore qu'un passage de la contrainte externe à une autocontrainte, il s'agit de considérer ici que la norme est subjectivante : les individus se construisent au travers de l'adoption de fins standardisées, ils se saisissent et donc confortent ces valeurs partagées au sein de leurs valuations quotidiennes, ils peuvent aussi, nous le verrons, les remettre en question. L'ordre

²⁸⁷ Jean CHESNEAUX, *Habiter le temps: passé, présent, futur*, Paris, Bayard éd., 1996, p. 15.

²⁸⁸ Claude DUBAR, « Du temps aux temporalités », *op. cit.*, §11.

²⁸⁹ Paul BOUFFARTIGUE, *Temps de travail et temps de vie: les nouveaux visages de la disponibilité temporelle*, *op. cit.*, p. 15.

²⁹⁰ François VATIN, « L'organisation scientifique du travail et ses critiques », in *Le travail et ses valeurs*, Paris, Albin Michel, 2008, pp. 130-142.

²⁹¹ Jean BAUDRILLARD, *La société de consommation: ses mythes, ses structures*, Paris, Gallimard, 1970, p. 241.

²⁹² Norbert ELIAS, *La dynamique de l'Occident*, Paris, Presses pocket, [1939], 2003.

²⁹³ Norbert ELIAS, *Du temps*, *op. cit.*, p. 16.

normatif rythmique de la modernité occidentale engage ainsi tout un chacun à optimiser l'usage qu'il fait de son temps, à éviter de le perdre : « l'idée que le temps se perd, d'une manière ou d'une autre, se retrouve dans toutes les sociétés industrialisées comme idée courante. Or – certains l'oublient ou ne l'imaginent pas – dans d'autres temps, dans d'autres cultures, l'idée même de perdre son temps n'existe pas. La vie constitue le temps qui ne se sépare pas d'elle. Il n'y a pas d'un côté une manière d'être ou d'agir de l'homme et de l'autre un temps qui lui serait extérieur²⁹⁴. » Cette valeur d'optimisation du temps n'a rien perdu de sa légitimité sociale aujourd'hui, comme en témoigne l'exemple des classes préparatoires françaises étudiées par Muriel Darmon. La classe préparatoire est décrite comme le lieu d'intériorisation d'une norme temporelle spécifique et typique des classes supérieures : un usage intensif du temps²⁹⁵, une urgence moins objective que « légitime²⁹⁶ », qui « proscribit notamment les usages “vides” du temps²⁹⁷ » et qui valorise le rapide, l'efficace : « La vitesse est implicitement présentée comme la forme ultime de l'excellence²⁹⁸. »

d) Une foi dans la vitesse qui perdure au XX^e siècle

Cette conception du temps et la valorisation de la vitesse se trouvent confortées tout au long du XX^e siècle. L'exposition universelle de 1900 à Paris, marque le triomphe de l'industrie et de la modernité. Le téléphone, bientôt l'automobile, bouleversent la perception de l'espace et du temps. Marcel Proust a admirablement peint les effets de ces objets techniques sur la sensibilité au temps et à la vitesse de l'époque. Alors que Françoise, la cuisinière du narrateur, s'effraie de cet objet inconnu et craint de s'en approcher, il s'émerveille de « cet instrument surnaturel²⁹⁹ » grâce auquel la voix est « projetée jusqu'à [lui] avec une vitesse instantanée par la déesse qui a le privilège de rendre les sons plus rapides que l'éclair³⁰⁰ ».

Nous tairons à dessein les relations entre vitesse, industrie et progrès durant les années couvrant les débuts de la Grande Guerre jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale : nous devrions alors amener la notion de retournement dialectique de la raison, théorisé par l'École

²⁹⁴ William GROSSIN, *Les temps de la vie quotidienne*, op. cit., p. 216-217.

²⁹⁵ Muriel DARMON, *Classes préparatoires : la fabrique d'une jeunesse dominante*, Paris, la Découverte, 2013, p. 38 ; Une norme temporelle étudiée précédemment par Pierre BOURDIEU, *La noblesse d'État : grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Les Éd. de Minuit, 1989, p. 112-117.

²⁹⁶ Muriel DARMON, *Classes préparatoires*, op. cit., p. 176.

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 146.

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 153.

²⁹⁹ Marcel PROUST, *A la recherche du temps perdu XI La Prisonnière*, Paris, Gallimard, 1923, p. 37.

³⁰⁰ *Ibid.*, p. 123.

de Francfort³⁰¹ ; l'holocauste ne fut pas, explique Zygmunt Bauman, « le débordement irrationnel des résidus persistants d'une barbarie prémoderne. Il était le résident légitime de la maison modernité et n'aurait été vraiment chez lui nulle part ailleurs³⁰². » Une telle référence exigerait une réflexion historique qui excéderait notre programme de recherche.

La foi dans le Progrès s'effondre dans « le monde de la haute culture » au cours du XX^e siècle, suite à l'Holocauste et au spectacle de la funeste puissance de l'énergie atomique. Toutefois, « au début du XXI^e siècle, en Occident comme ailleurs, les masses croient toujours au progrès³⁰³ » selon Pierre-André Taguieff, mais à des progrès désormais strictement économiques et sociaux et non plus moraux. Les Trente Glorieuses ont contribué à maintenir une forme de confiance dans l'avenir, elles permirent un accès de masse à l'emploi et à la consommation, l'amélioration de la qualité de vie matérielle et l'accroissement du temps de loisirs. Dans *Les belles images*, paru en 1966, Simone de Beauvoir donne à voir le climat de l'époque, le père fit à sa fille Catherine « un petit discours très clair, très convaincant » :

« Jusqu'ici les différents points de la terre étaient très éloignés les uns des autres, et les hommes ne savaient pas bien se débrouiller et ils étaient égoïstes. [...] Maintenant on peut produire beaucoup plus de nourriture qu'avant, et les transporter vite et facilement des pays riches aux pays pauvres : des organisations s'en occupent. Jean-Charles est devenu lyrique, comme chaque fois qu'il évoque l'avenir : les déserts se sont couverts de blé, de légumes, de fruits, toute la terre est devenue la terre promise ; gavés de lait, de riz, de tomates et d'oranges, tous les enfants souriaient. Catherine écoutait, fascinée : elle voyait les vergers et les champs en fête.

— *Personne ne sera plus triste, dans dix ans ?*

— *On ne peut pas dire ça. Mais tout le monde mangera ; tout le monde sera beaucoup plus heureux³⁰⁴. »*

Ces phrases ont le mérite de témoigner d'un optimisme au quotidien, il est vrai économique et reposant sur la possibilité de communication et d'échanges à l'échelle mondiale.

La Communication, maître mot des sociologues du XX^e siècle³⁰⁵, est devenue depuis les années 70 l'enseigne de toute réflexion sur le progrès : l'ordinateur (1940), Internet (1970) et sa démocratisation au début des années 2000 rendent possible un échange de l'information quasi-instantané et font rêver à une communication sans entrave qui rassemble, à une société

³⁰¹ Max HORKHEIMER et Theodor Wiesengrund ADORNO, *La dialectique de la raison: fragments philosophiques*, Paris, Gallimard, [1944 pour la première édition allemande], 1974 ; Sur ce sujet un dossier de la revue *Quaderni*, Paul ZAWADZKI, « Avant-propos : relire les auteurs de Francfort, visée émancipatrice et connaissance », *Quaderni*, 2002, vol. 49, n° 1, pp. 41-53.

³⁰² Zygmunt BAUMAN, *Modérnité et holocauste*, traduit par Paule GUIVARCH, Paris, La Fabrique, 2002, p. 46.

³⁰³ Pierre-André TAGUIEFF, *Le sens du progrès : une approche historique et philosophique*, Paris, Flammarion, 2004, p. 259.

³⁰⁴ Simone de BEAUVOIR, *Les Belles images*, Paris, Gallimard, 1966, p. 30-31.

³⁰⁵ Bernard VALADE (dir.), « Le XXe siècle saisi par la communication », *Hermès, La Revue*, 2015, vol. 1, n° 71.

de la connaissance où règnent liberté, égalité et transparence³⁰⁶. Cette utopie de la communication³⁰⁷ au fondement de la révolution numérique naît au lendemain de la guerre avec la cybernétique fondée par Norbert Wiener, aux côtés de John Von Neumann et Alan Turing. Le paradigme cybernétique définit le comportement humain comme un ensemble d'informations reçues et transmises en rétroaction permanente et conçoit l'ordinateur sur ce modèle³⁰⁸. Traumatisé par les camps et la bombe et la responsabilité des savants dans le « projet Manhattan », Norbert Wiener avait en effet l'espoir d'une société où les hommes et les machines échangeraient des informations dans un « système mondial de communication ».

Au sortir des Trente Glorieuses, dans une époque désormais dominée par la révolution numérique, se met en place un processus d'individualisation des rythmes³⁰⁹. Désormais, « Chacun veut pouvoir choisir son propre rythme de vie et donc de déplacement. La culture urbaine devient une culture de la mobilité et de la vitesse, basée sur une certaine flexibilité des rythmes d'existence. La maîtrise des rythmes et l'optimisation de l'allocation des temps à chaque activité devient une préoccupation partagée par tous ou presque³¹⁰. » Les récentes évolutions de la famille (« la famille devient une affaire privée », « elle relève du groupement volontaire³¹¹ »), d'une part ; de l'organisation du travail, d'autre part, conduisent à davantage de flexibilité et à une plus grande liberté de chacun dans le choix de ses rythmes quotidiens. Le temps devient ainsi un « bien privatif³¹² », un « temps pour soi³¹³ » qui se déploie sous les Trente Glorieuses et coïncide avec l'émergence d'un « temps libre³¹⁴ » (semaine de cinq jours et congés payés en 1936, 35 heures en 1997) qui permet une « autonomie des formes d'invention de soi³¹⁵ ».

³⁰⁶ Dominique WOLTON, *Indiscipliné : trente-cinq ans de recherches*, Paris, Odile Jacob, 2012, p. 17.

³⁰⁷ Philippe BRETON, *L'utopie de la communication: le mythe du village planétaire*, Paris, la Découverte, 1997.

³⁰⁸ Norbert WIENER, *Cybernétique et société: l'usage humain des êtres humains*, traduit par Ronan Préface LE ROUX et traduit par Pierre-Yves MISTOULON, Paris, Éd. Points, [1950], 2014 ; Sur ce sujet voir Brigitte MUNIER, *Robots: le mythe du Golem et la peur des machines*, Paris, Éd. de la Différence, 2011, p. 129-138.

³⁰⁹ Hartmut Rosa voit en l'accélération et l'individualisation les deux concepts clés pour la compréhension du rapport à soi contemporain : Hartmut ROSA, *Accélération: une critique sociale du temps*, *op. cit.*, p. 277.

³¹⁰ Francis GODARD, « A propos des nouvelles temporalités urbaines », *op. cit.*, p. 10 ; Pascal Michon parle lui de « fluidification » voir Pascal MICHON, *Les rythmes du politique*, *op. cit.*, p. 306.

³¹¹ Marcel GAUCHET, « Essai de psychologie contemporaine », *op. cit.*, p. 169.

³¹² Jean VIARD, *Éloge de la mobilité : essai sur le « capital » temps libre et la valeur travail*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2011, p. 81 ; Voir également : Jean BAUDRILLARD, *La société de consommation*, *op. cit.*, p. 241.

³¹³ Alain CORBIN, *L'avènement des loisirs : 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995, p. 10.

³¹⁴ Nous suivons l'analyse critique de la distinction entre temps de travail et temps de loisir que fait Dominique Méda, qui entraîne la réduction du hors-travail à des activités de loisirs et, bien souvent, au farniente voir Dominique MÉDA, « Manquons-nous de temps? », *op. cit.*

³¹⁵ Alain CORBIN, *L'avènement des loisirs : 1850-1960*, *op. cit.*, p. 17.

Cette possibilité croissante de choisir ses propres rythmes peut apparaître comme une avancée sociale³¹⁶, mais elle conduit pour beaucoup d’auteurs à un phénomène de « désynchronisation³¹⁷ », à une « discordance des rythmes [qui] entraîne l’organisation auparavant eurythmique vers un désordre mortel³¹⁸ ». Sans approfondir ici cette question³¹⁹, il s’agit d’en souligner la complexité, la flexibilité pouvant renvoyer tant à une norme hétéronome (dérégulation imposée par l’employeur), qu’à une norme autonome (une flexibilité choisie) pour reprendre la distinction de Paul Bouffartigue³²⁰. En tous les cas, cette individualisation engendre une responsabilité pour l’individu qui devient garant de l’optimisation et de l’utilité de son temps quotidien³²¹.

Et si le temps dit « libre », acquis grâce aux luttes acharnées des travailleurs durant le siècle dernier, a fait naître l’espoir d’un temps libéré des normes temporelles du travail³²², il se trouve lui aussi marqué par une incitation à la gestion rationnelle du temps, à la multiplication des activités, contribuant à imposer « la notion de remplissage du temps disponible, à réaménager la crainte de la vacuité à faire peser sur le loisir l’injonction de la prévision ; subtile transposition de la condamnation morale qui frappait naguère l’oisiveté³²³. » C’est également ce caractère utile des temps de loisirs qui est dénoncé par Jean Baudrillard dans une partie de *La société de consommation* intitulée « Le drame des loisirs ou l’impossibilité de perdre son temps³²⁴. » Alors même qu’aux temps « libres » devrait précisément être associée « la liberté de perdre son temps³²⁵ », ils sont également le lieu d’un « investissement » : « C’est là l’exigence qui est au fond du temps “libre” : *restituer au temps sa valeur d’usage*, le libérer comme dimension vide, pour le remplir de sa liberté individuelle. Or, dans notre système, le temps ne peut être “libéré” que comme objet, comme *capital* chronométrique d’années, d’heures, de jours, de semaines, à “investir” par chacun “selon son

³¹⁶ Jean VIARD, *Éloge de la mobilité*, *op. cit.*, p. 81.

³¹⁷ Francis GODARD, « A propos des nouvelles temporalités urbaines », *op. cit.*, p. 13 ; Voir également : De CONINCK FREDERIC et Caroline GUILLOT, « L’individualisation du rapport au temps, Marqueur d’une évolution sociale », *op. cit.*

³¹⁸ Henri LEFEBVRE, *Eléments de rythmanalyse*, *op. cit.*, p. 27.

³¹⁹ Sur ce sujet, nous renvoyons à l’ouvrage François ASCHER et Francis GODARD (dirs.), *Modernité, la nouvelle carte du temps*, *op. cit.*

³²⁰ Paul BOUFFARTIGUE, *Temps de travail et temps de vie : les nouveaux visages de la disponibilité temporelle*, *op. cit.*, p. 86-90.

³²¹ Jean VIARD, *Éloge de la mobilité*, *op. cit.*, p. 81.

³²² Jean Viard souligne ainsi que « le temps de travail sur une vie, qui représentait environ 50 % du temps disponible total en 1900, n’en représente plus que 11 % en France ou 16 % aux Etats-Unis un siècle plus tard » in Jean VIARD, « Le temps libre, acteur social », in François ASCHER et Francis GODARD (dirs.), *Modernité, la nouvelle carte du temps*, La Tour d’Aigues, Éd. de l’Aube, Datar, 2003, p. 130.

³²³ Alain CORBIN, *L’avènement des loisirs : 1850-1960*, *op. cit.*, p. 15 ; Voir également : Nadine VIVIER, « La conscience du temps », *op. cit.*, p. 77-82.

³²⁴ Jean BAUDRILLARD, *La société de consommation*, *op. cit.*, p. 238.

³²⁵ *Ibid.*, p. 243.

gré”. Il n’est donc déjà plus “libre” en fait, puisque régi dans sa chronométrie par l’abstraction totale qui est celle du système de production³²⁶. »

³²⁶ *Ibid.*, p. 240.

2. Les modes de résistance

a) Émergence d'une critique scientifique de la vitesse

Nous avons montré que la diffusion du *slow* participe d'une problématisation des rythmes sociaux contemporains, à laquelle œuvre également le champ scientifique depuis la fin du siècle dernier³²⁷ : la critique du rapport au temps contemporain se fait en termes d'accélération³²⁸, d'urgence³²⁹ et de présentisme³³⁰. Le philosophe Pascal Michon parle de la « vogue actuelle du thème de l'accélération »³³¹. Roger Sue, dans son ouvrage *Temps et ordre social* de 1994, affirme que le temps est aujourd'hui perçu comme un « problème de société », tandis que François Ascher et Francis Godard soutiennent que « la montée en puissance de l'enjeu temporel, à côté d'autres enjeux sociétaux tels que la bioéthique ou l'écologie et le développement durable, est une des principales dimensions des questions sociétales et éthiques auxquelles nous sommes et serons confrontés³³² ».

Paul Virilio est l'un des premiers à avoir invité au déploiement d'une « dromologie », d'une science de la course, d'une logique de la vitesse³³³, dont les effets sont minutieusement étudiés. Dans le domaine du travail, est observée une intensification³³⁴ qui se traduit par une accélération des cadences et une chasse aux temps morts, mais également par l'imposition d'objectifs de travail plus élevés, plus complexes, et parfois inconciliables avec le souhait de bien faire son travail³³⁵. À ceci s'ajoute à la fois une exigence de flexibilité croissante³³⁶ et une évaluation accrue du travail et de la production au travers notamment du *benchmarking*.

³²⁷ De nombreuses rencontres scientifiques sont consacrées au sujet : Colloque pluridisciplinaire « Le temps », Grenoble, 5-7 octobre 2011 ; Forum Le Monde-Le Mans « Où est passé le temps ? », Le Mans, 4-6 novembre 2011 ; Le 12ème colloque pluridisciplinaire Doc'Géo, « L'homme pressé : impacts et paradoxes socio-spatiaux », organisé en partenariat avec l'UMR 5185 ADESS CNRS, le département de géographie de l'Université Bordeaux Montaigne et l'École Doctorale Montaigne- Humanités, Bordeaux, 09 et 10 octobre 2014.

³²⁸ Hartmut ROSA, *Accélération: une critique sociale du temps*, op. cit.

³²⁹ Nicole AUBERT, *Le culte de l'urgence : la société malade du temps*, op. cit. ; Christophe BOUTON, *Le temps de l'urgence*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2013.

³³⁰ François HARTOG, *Régimes d'historicité : présentisme et expérience du temps*, op. cit. ; Zaki LAÏDI, *Le sacre du présent*, Paris, Flammarion, 2002.

³³¹ Pascal MICHON, « Une rythmologie politique », op. cit.

³³² François ASCHER et Francis GODARD (dirs.), *Modernité, la nouvelle carte du temps*, op. cit., p. 6.

³³³ Paul VIRILIO, *La pensée exposée: textes et entretiens pour la Fondation Cartier pour l'art contemporain*, Arles, Actes Sud, 2012 ; Voir également une synthèse de cette pensée : Rémi PAINDAVOINE, « Vitesse et disparition : la dromologie de Paul Virilio », *Etudes*, 1994, vol. 381, n° 6, pp. 619-628.

³³⁴ Philippe ASKENAZY, Damien CARTRON et Frédéric de CONINCK, *Organisation et intensité du travail*, Toulouse, Octarès éditions, 2006.

³³⁵ Marie-Anne DUJARIER, *L'idéal au travail*, Paris, Presses universitaires de France, 2006.

³³⁶ Richard SENNETT, *Le travail sans qualités: les conséquences humaines de la flexibilité*, Paris, A. Michel, trad. de *The corrosion of character*, 1998, 2000.

Vincent de Gaulejac³³⁷ fait ainsi le diagnostic d'une « société malade de la gestion » : la révolution managériale fondée sur les nouvelles techniques de management et l'idéologie gestionnaire, sont les deux grandes causes du mal-être du travailleur. Dans le domaine de la santé, la diffusion d'un rapport au temps placé sous le signe de la vitesse et de l'utilité serait destructrice, car tendant à nier le don de temps indispensable à la relation de soin³³⁸. La vitesse et la multiplication des flux d'informations permises par les nouveaux outils de la communication ne garantissent pas la communication, comme ne cesse de l'indiquer Dominique Wolton³³⁹ : l'information n'est pas la communication qui suppose une relation empathique de personne à personne. Tandis que la « politique délibérative » se voit également fragilisée par les rythmes accélérés de nos « Sociétés à Grande Vitesse³⁴⁰ ». Ce sont également, les liens sociaux, les liens inter-générationnels qui se trouvent affaiblis par l'accélération du changement social selon Hartmut Rosa³⁴¹. Zigmunt Bauman souligne, de même, la primauté de l'éphémère sur la durabilité³⁴² dans une modernité caractérisée par sa « liquidité ». Les identités deviennent « situatives », c'est ainsi que Rosa désigne un rapport à soi fluctuant et instable³⁴³ : « Ce qui est donc abandonné, sous la contrainte de la société de l'accélération, c'est l'idée d'un projet identitaire visant la durée ou le long terme, et donc la représentation d'une autonomie permettant au sujet, quels que soient les contextes, et avec une certaine permanence, de poursuivre des valeurs et des buts qu'il a lui-même définis³⁴⁴. » À cela s'ajoute un accroissement de la pression temporelle, un sentiment de manque de temps : avec l'accélération technique, les individus devraient jouir d'un temps libre croissant, mais le rythme de l'augmentation des actions et des expériences vécues étant plus important que l'accélération technique, les ressources temporelles, en d'autres termes les gains de temps, diminuent³⁴⁵. Des pathologies caractéristiques de cette société de l'accélération

³³⁷ Vincent de GAULEJAC, *La société malade de la gestion : idéologie gestionnaire, pouvoir managérial et harcèlement social*, Paris, Ed. du Seuil, 2004.

³³⁸ Philippe CHANIAL, « Le New Public Management est-il bon pour la santé ? : Bref plaidoyer pour l'inestimable dans la relation de soin », *Revue du MAUSS*, 2010, vol. 35, n° 1, pp. 135-150.

³³⁹ Dominique WOLTON, *Indiscipliné : trente-cinq ans de recherches*, *op. cit.*

³⁴⁰ William SCHEUERMAN, « Les nouveaux rythmes de la politique dans les sociétés à grande vitesse », *Multitudes*, 2011, vol. 46, n° 3, pp. 191-192.

³⁴¹ Hartmut ROSA, *Accélération : une critique sociale du temps*, *op. cit.*, p. 139.

³⁴² Zygmunt BAUMAN, *Le présent liquide : peurs sociales et obsession sécuritaire*, traduit par Laurent BURY, Paris, Seuil, 2007, p. 109.

³⁴³ Voir le chapitre 11 « Identité situative : des flâneurs et des joueurs » in Hartmut ROSA, *Accélération : une critique sociale du temps*, *op. cit.*, p. 275-305. Claude Dubar met en question cette analyse, d'une part reprochant à Rosa de ne pas l'appuyer sur une enquête de terrain, signalant, d'autre part, son caractère réducteur, l'identité ne saurait se réduire à cette dimension d'instabilité et de stratégie, les formes identitaires sont multiples in Claude DUBAR, « Une critique sociale du temps au cœur des préoccupations de Temporalités », *op. cit.*, §12.

³⁴⁴ Hartmut ROSA, *Accélération : une critique sociale du temps*, *op. cit.*, p. 292.

³⁴⁵ Voir le chapitre 6 « L'accélération du rythme de vie et les paradoxes de l'expérience du temps » in *Ibid.*, p. 151-183.

émergent : la dépression³⁴⁶, le *burn-out*, dans une société que Nicole Aubert qualifie de « malade du temps » : « notre époque est en train de vivre *une mutation radicale dans son rapport au temps*, comment cette mutation affecte profondément notre manière de vivre et de travailler et contribue à l'émergence d'un nouveau type d'individu, flexible, pressé, centré sur l'immédiat, le court terme et l'instant, un individu à l'identité incertaine et fragile³⁴⁷ ». Nous n'approfondirons pas ici davantage ces diverses critiques sollicitées aux chapitres suivants, lorsque nous aborderons la critique adressée par les acteurs du *slow* aux rythmes contemporains. Ces analyses seront donc mobilisées pour interpréter des données de terrain, une confrontation à la réalité sociale qui leur fait parfois défaut si l'on suit les arguments, déjà évoqués, de Claude Dubar dans sa recension de l'ouvrage d'Hartmut Rosa³⁴⁸.

b) Historique des formes de résistance

Les modes de résistance à la vitesse peuvent constituer une histoire à part entière, nous avons souhaité l'envisager de manière à bien montrer que le phénomène de diffusion du *slow* doit être replacé plus largement dans une réaction à la valorisation de la vitesse depuis le début du XIX^e siècle. Une telle mise en perspective historique permet de restaurer la conflictualité de l'histoire : les valeurs légitimes liées aux rythmes ne s'instaurent pas sans résistance, sans l'apparition de morales alternatives dont le *slow* est l'une des manifestations actuelles. Comme le souligne Gilles Deleuze, « la subjectivation, le rapport à soi, ne cesse pas de se faire, mais en se métamorphosant, en changeant de mode, au point que le mode grec est un bien lointain souvenir. Récupéré par les rapports de pouvoir, par les relations de savoir, le rapport à soi ne cesse de renaître, ailleurs et autrement³⁴⁹. » Les formes changent : c'est le sabotage des machines par les luddites ou la flânerie des romantiques, tentons quelques coups de sonde dans cette histoire des résistances à l'ordre rythmique.

Edward P. Thompson revient sur les premiers conflits autour des temps du travail industriel au XVIII^e siècle. S'ils portent, premièrement, sur le temps comme mesure du travail, sitôt que la discipline horaire est intégrée, les ouvriers se battent *à propos du temps* et tentent de diminuer la durée du travail³⁵⁰. Plusieurs historiens se sont ainsi penchés avec attention sur les révoltes ouvrières ayant eu recours au bris de machine en Grande Bretagne

³⁴⁶ Alain EHRENBURG, *La fatigue d'être soi: dépression et société*, Paris, O. Jacob, 1998.

³⁴⁷ Nicole AUBERT, *Le culte de l'urgence : la société malade du temps*, *op. cit.*, p. 21.

³⁴⁸ Claude DUBAR, « Une critique sociale du temps au cœur des préoccupations de Temporalités », *op. cit.*

³⁴⁹ Gilles DELEUZE, *Foucault*, *op. cit.*, p. 111.

³⁵⁰ Edward Palmer THOMPSON, *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel*, *op. cit.*, p. 70.

dès le XVIII^e siècle ; le mouvement luddite du début du XIX^e siècle en est la figure la plus connue³⁵¹. Cette révolte ouvrière britannique, appelée luddisme en référence à Ned Ludd, un ouvrier qui aurait été le premier à briser une machine textile³⁵², a été envisagée longtemps à tort comme « un débordement d'excitation et d'esprits échauffés³⁵³ » et l'expression d'une hostilité envers les machines. Elle constitue, au contraire, l'un des premiers mouvements ouvriers pour Éric John Hobsbawm³⁵⁴ et témoigne d'une véritable bataille pour l'amélioration des conditions de travail et contre l'accélération des rythmes du travail³⁵⁵ dont le moyen d'action et de pression principal consistait en la destruction et le sabotage des outils de travail. À la fin du siècle, en 1881, paraît dans l'hebdomadaire *L'Égalité*, le *Droit à la paresse*³⁵⁶ écrit par le gendre de Karl Marx, Paul Lafargue (1842-1911). Il y dénonce avec verve « une passion moribonde du travail³⁵⁷ » chez les classes laborieuses et appelle à une réduction du temps de travail qui permettrait de « pratiquer les vertus de la paresse³⁵⁸ ». Ainsi, « le temps ne fait pas l'objet d'une imposition unilatérale. Il est fondamentalement objet et enjeu de luttes sociales³⁵⁹. » Les temps de travail restent jusqu'à aujourd'hui au cœur de ces luttes, comme en témoignent le succès, en 2007, du slogan « travaillez plus pour gagner plus » et les récents débats sur les 35 heures.

Une critique des rythmes sociaux et individuels transparait aussi dans la critique romantique, apparue à la fin du XVIII^e siècle³⁶⁰ et dont nous verrons qu'elle entretient de nombreux points communs avec celle que formulent les acteurs du *slow* rencontrés. Le discours des romantiques – qu'ils soient écrivains, philosophes, poètes ou peintres – se structure en opposition à un système de valeurs qualifié de moderne et bourgeois. Or l'une des formes de résistance à ce système de valeurs bourgeois s'incarne dans la figure du flâneur. La flânerie, traitée par Baudelaire³⁶¹ puis théorisée par Walter Benjamin près d'un siècle plus

³⁵¹ Voir l'article classique de Eric John HOBBSAWM, « Les briseurs de machines », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2006, vol. 53, n° 5, [1952], pp. 13-28 ; Plus récemment les analyses de Vincent BOURDEAU, François JARRIGE et Julien VINCENT, « Le passé d'une désillusion : les luddites et la critique de la machine », *Actuel Marx*, 2006, vol. 39, n° 1, pp. 145-165 ; François JARRIGE, *Au temps des « tueuses de bras » : les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle, 1780-1860*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

³⁵² Vincent BOURDEAU, François JARRIGE et Julien VINCENT, « Le passé d'une désillusion », *op. cit.*, p. 148.

³⁵³ Eric John HOBBSAWM, « Les briseurs de machines », *op. cit.*, p. 13.

³⁵⁴ *Ibid.*, p. 14.

³⁵⁵ François JARRIGE, « Pris dans l'engrenage ? », *op. cit.*

³⁵⁶ Paul LAFARGUE, *Le Droit à la paresse*, Paris, Éditions Allia, [1881], 1999.

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 11.

³⁵⁸ *Ibid.*, p. 51.

³⁵⁹ Michel LALLEMENT, « Une antinomie durkheimienne... et au-delà. Regards sociologiques sur le temps et les temporalités », *op. cit.*, §13.

³⁶⁰ Michael LÖWY et Robert SAYRE, *Révolte et mélancolie : le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris, Payot, 1992, p. 30.

³⁶¹ « Le peintre de la vie moderne » dans Charles BAUDELAIRE, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, [1863], 1976 ; Avant lui, Balzac déjà évoquait la figure du flâneur « homme oisif qui marche en solitaire, d'un pas

tard³⁶², est une prise de position originale dans un XIX^e siècle en pleine urbanisation. On flâne dans les passages couverts datant du XVIII^e siècle où l'on observe d'un œil critique la foule naissante goûter aux joies des débuts de la consommation³⁶³. Se manifeste ainsi une critique à l'égard de la marche forcée et accélérée que tout un chacun doit peu à peu adopter : « Le piéton s'entendait à manifester sa nonchalance, en certaines circonstances sous une forme provocatrice. Vers 1840, il fut quelque temps de bon ton de promener des tortues dans les passages. Le flâneur se plaisait à suivre le rythme de leur marche. Si c'est lui qui avait fait la loi, le progrès aurait été obligé d'apprendre ce pas³⁶⁴. » Une nonchalance qui s'est trouvée bien vite dénoncée par Frederick Winslow Taylor qui imposa le slogan : « Guerre à la flânerie³⁶⁵ ! ».

La flânerie est revalorisée, au milieu du XX^e siècle, par les situationnistes, héritiers du dadaïsme et du surréalisme, qui sous le nom de « dérive » invitent au « déplacement sans but³⁶⁶ », à un exercice de liberté dans un milieu urbain, au laisser-aller. « Les promenades aléatoires, d'où sont exclus la nécessité pratique et le conditionnement par l'habitude, doivent permettre de se libérer des sens de circulation imposés par le souci de rentabilité des déplacements³⁶⁷. » Non dénué de visée transgressive, ce « déplacement sans but » questionne les transformations du Paris de l'époque. Là où le général de Gaulle a voulu mettre de l'ordre³⁶⁸, les situationnistes cherchent, au contraire, à souligner et à célébrer le désordre. Une manière, également, d'interroger la rationalité de l'organisation de l'espace et du temps pour ce courant, dont on notera aussi la critique du « temps spectaculaire », d'un « temps-marchandise » consommable³⁶⁹. Aujourd'hui encore, de nombreux artistes³⁷⁰ et

généralement lent, qui a du temps à perdre, qui observe nonchalamment tout ce qui l'entoure » cf. Pierre LOUBIER, « Balzac et le flâneur », *L'Année balzacienne*, 2001, n° 2, n° 1, §2. URL : <http://www.cairn.info/revue-l-annee-balzacienne-2001-1-page-141.htm>, consulté le 2 février 2016.

³⁶² Sur les analyses de Benjamin voir Hannah ARENDT, *Walter Benjamin: 1892-1940*, traduit par Agnès OPPENHEIMER-FAURE et traduit par Patrick LEVY, Paris, Éd. Allia, 2007, p. 31-51 ; Régine ROBIN, « L'écriture flâneuse », in Philippe SIMAY (dir.), *Capitales de la modernité: Walter Benjamin et la ville*, Paris, Ed. de l'Eclat, 2006, pp. 37-64 ; Changnam LEE, « Le flâneur urbain et la masse-nomade. Réflexion inspirée des textes de Benjamin et de Kracauer dans les années 1920-1930 », *Sociétés*, 2011, vol. 112, n° 2, pp. 123-135.

³⁶³ Walter BENJAMIN, « Paris, capitale du XIX^e siècle », in *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000, .

³⁶⁴ Walter BENJAMIN, « Sur quelques thèmes baudelairiens », in *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000, p. 356.

³⁶⁵ *Ibid.*

³⁶⁶ Propos de Guy Debord rapportés par Emmanuel GUY et Laurence LE BRAS (dirs.), *Guy Debord: un art de la guerre*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, Gallimard, 2013, p. 95.

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 22.

³⁶⁸ « on se souvient du mot fameux prêté au général de Gaulle s'adressant à son voisin en charge de l'aménagement du territoire lord d'un survol de Paris en hélicoptère : »Delouvrier, mettez-moi de l'ordre dans ce bordel« . » in *Ibid.*, p. 95.

³⁶⁹ Guy DEBORD, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, [1967], 1992, p. 147-160.

³⁷⁰ André CARPENTIER, « Huit remarques sur l'écrivain en déambulateur urbain Les écrivains déambulateurs. Poètes et déambulateurs de l'espace urbain », in André CARPENTIER et L'ALLIER (dirs.), *Les écrivains déambulateurs. Poètes et déambulateurs de l'espace urbain*, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte

intellectuels³⁷¹ recourent à la dérive, à la flânerie et à la marche dans le but d'expérimenter un autre rapport à l'espace : ouverture à l'inattendu, regard neuf sur le quotidien, dont nous verrons qu'il n'est pas absent des valuations du *slow*.

La résistance, dont rend compte le phénomène de diffusion du *slow*, est ainsi inscrite dans une tradition³⁷². Elle n'en reste pas moins singulière, elle est une critique de son temps. Il nous faut tout d'abord noter que la lenteur, si elle est aujourd'hui abondamment évoquée, n'apparaît pas dans ces critiques anciennes. La flânerie, la paresse sont davantage mobilisées, et Charles Baudelaire, incontournable figure du romantisme, ne fait nulle part, à notre connaissance, apologie de la lenteur comme telle et sous ce nom³⁷³. En outre, si les ouvriers décrits par Edward P. Thompson se battaient *contre* le temps, puis *à propos* des durées des temps du travail, il semble que la critique que nous étudions ici porte moins sur une *quantité* de temps, que sur la *qualité* des rythmes. Il ne s'agit pas, pour les personnes rencontrées, de revendiquer une diminution du temps de travail, peu nous disent « manquer de temps ». Ils appellent davantage à d'autres rythmes de production et de consommation, à un autre rapport au temps dans leur vie quotidienne. Ce sont les rythmes vécus, l'intensité de ces rythmes, leur qualité, ce qu'ils permettent, plus que les durées, qui sont au cœur des discours. Enfin, cette résistance nous paraît se distinguer également du fait de ceux qui l'a portent : elle est moins l'enjeu d'une lutte entre classes sociales, comme elle a pu l'être dans le cas des révoltes des travailleurs ; elle n'émane pas non plus uniquement d'intellectuels ou d'artistes, mais de citoyens qui aspirent à « prendre le temps ».

c) « Prendre le temps »

Après avoir mis en lumière la portée politique des valuations, nous souhaitons retourner au cœur des valuations quotidiennes au travers desquelles les acteurs du *slow* concourent à remettre en question l'ordre normatif rythmique contemporain. De telles formes de résistance ont été envisagées par Hartmut Rosa, mais il leur concède bien peu de capacité

et l'imaginaire, coll. « Figura », n° 10, 2004, pp. 45-68. ; Hendrik STURM, « La cospatialité : la superposition des territoires révélée par la marche », Centre culturel international de Cerisy, Cerisy-La-Salle, 2012.

³⁷¹ Pierre SANSOT, *Poétique de la ville*, Paris, Ed. Payot et Rivages, 2004 ; Régine ROBIN, « L'écriture flâneuse », *op. cit.*

³⁷² Pour une autre synthèse historique, nous renvoyons au chapitre de Valérie CARAYOL, « Contre l'urgence, la paresse, l'inaction, la lenteur », in Valérie CARAYOL (dir.), *Vivre l'urgence dans les organisations*, Paris, Budapest, Torino, L'Harmattan, 2005, pp. 65-81.

³⁷³ Nous n'avons trouvé aucune référence positive à la « lenteur » dans les essais principaux de Charles Baudelaire. Recherche effectuée dans : *Le salon de 1845*, *Le salon de 1846*, *Exposition universelle (1855)*, *Le salon de 1859* et *Le peintre de la vie moderne (1862)*, documents téléchargés sur <http://www.litteratura.com/>.

transformatrice. Ces tentatives de décélération « apparaissent à chaque nouvelle vague d'accélération de la modernité et, même si l'on ne peut être certain qu'il en sera de même à l'avenir, elles se sont pour l'instant toujours révélées éphémères et finalement vouées à l'échec³⁷⁴ ». Certes « les forces d'accélération et les forces de décélération ne pèsent pas du même poids³⁷⁵ », mais elles n'en méritent pas moins d'être étudiées. Suivant la proposition de Paul Bouffartigue d'envisager « toutes les formes de résistances, sociales et individuelles, visant une réappropriation des temps³⁷⁶ », nous entreprenons ici de décrire ces diverses formes de résistance auxquelles nous attribuons une véritable capacité de travail des normes rythmiques contemporaines.

La promotion du *slow* n'équivaut pas, nous l'avons précédemment souligné, à une promotion de la lenteur. Vitesse et lenteur ne sont pas valorisées ou dévalorisées en elles-mêmes, c'est le rythme imposé qui est dénoncé :

« l'idéal c'est de vivre au rythme que tu as choisi. J'ai une copine collègue qui est tout le temps speed et elle, elle aime bien, tant mieux pour elle, mais c'est un rythme que tu as choisi, c'est différent si on te l'impose, c'est le luxe suprême de pouvoir vivre au rythme que tu as choisi. »

Gauthier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

« donc c'est pour ça média lent, la lenteur elle est dans la production, elle est dans la consommation, aux deux extrémités. [...] je pense que c'est une lenteur choisie »

Xavier Delacroix, 50-60 ans, Au Fait « média lent », Paris, rédacteur en chef

Le terme *slow* est ainsi davantage explicité par l'expression « prendre le temps » :

« Oui, Slow Food oui c'est l'alimentation où on prend son temps »

Agathe, 50-60 ans, Slow Food, Paris, chercheuse en agronomie

« La Slow cosmétique ben en fait c'est de réapprendre à prendre le temps »

Claire, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, graphiste

Si l'on se défait de son évidence, cette expression renvoie à la volonté de prise de pouvoir. Il s'agit d'acquérir la maîtrise³⁷⁷ du temps, de le « prendre » alors que l'on s'en sent dépossédé³⁷⁸ :

³⁷⁴ Hartmut ROSA, *Accélération: une critique sociale du temps*, op. cit., p. 117.

³⁷⁵ *Ibid.*, p. 37.

³⁷⁶ Paul BOUFFARTIGUE, *Temps de travail et temps de vie : les nouveaux visages de la disponibilité temporelle*, op. cit., p. 5.

³⁷⁷ Le verbe maîtriser signifie soumettre à sa domination, gouverner selon *Le Grand Robert de la langue française* paru sous la direction d'Alain Rey.

« c'est une réaction contre l'hégémonie du temps, l'esclavage du temps »

Marianne, 60-70 ans, *Slow Food*, Paris, cadre dans une organisation internationale

Les personnes rencontrées aspirent à « prendre le temps », car elles ont le sentiment de subir les rythmes, de ne pas en avoir la maîtrise. Beaucoup font état de sentiment de stress, tel Stéphane Szerman qui se dit « hyper stressé dans la vie ». Nombreux sont ceux à expliquer qu'ils ne sont pas *slow* au quotidien : Anna nous dit « je ne suis pas quelqu'un qui est *slow* de nature, de nature je suis plutôt rapide » et Damien rapporte qu'il « ne se sen[t] pas très *slow* ». Mobiliser le *slow* permet de revendiquer un rapport au temps qui n'est pas celui du quotidien. Acquérir la maîtrise du temps correspond, pour les enquêtés, à la possibilité de choisir les rythmes adoptés au quotidien, dans le but de se défaire de contraintes rythmiques dictées par les divers cadres temporels³⁷⁹ (travail, calendrier, loisirs, etc.), par les horaires et les allures qu'impose la vie sociale. La notion de « maîtrise » se rapporte moins ici au temps lui-même, qu'à son usage. Elle ne désigne pas une recherche de contrôle du temps au sens d'une domination, d'une mesure d'un temps prévisible que l'on parviendrait à utiliser de manière rationnelle. Avoir la maîtrise signifie pouvoir choisir à quelles allures l'on agit et cela peut aussi signifier « perdre du temps ». La « maîtrise » s'oppose ainsi à la « gestion » : « prendre » le temps, c'est choisir les rythmes, tandis que chercher à « gagner » du temps, l'optimiser, c'est le gérer mais en restant au sein d'un cadre contraignant à laquelle celui qui a la maîtrise n'entend pas se soumettre³⁸⁰. Pour autant, cette recherche de maîtrise ne se traduit pas par le rejet de toute contrainte. Une « indépendance temporelle » qui, comme le rappelle William Grossin, serait de toute manière impossible : « “Disposer de son temps”, c'est effectuer cet ajustement, utiliser les temps, les organiser, les consommer, les ressentir, les mémoriser... Cela ne se peut toutefois dans une inobservance totale et prolongée des normes sociales³⁸¹. » La maîtrise se joue alors davantage *dans le choix des contraintes*.

La maîtrise du temps visée peut ainsi être rapprochée du rapport au temps dans le travail artisanal en tant qu'il est opposé au travail industriel : Edward Palmer Thompson souligne la possibilité, dans le travail à la tâche, d'alterner entre des périodes d'activité intense et des périodes de relâchement³⁸². Aujourd'hui, certaines modalités de travail, le statut

³⁷⁸ Le journaliste et écrivain allemand Lothar Baier cite Michael Baeriswyl : « Bref : le ralentissement n'est qu'une voix moins bruyante dans cet immense chœur dont l'hymne véritable est le contrôle du temps » in Lothar BAIER, *Pas le temps !*, op. cit., p. 14-15.

³⁷⁹ William GROSSIN, *Pour une science des temps : introduction à l'écologie temporelle*, op. cit., p. 24.

³⁸⁰ Nous traiterons plus précisément cette question au chapitre 6.

³⁸¹ William GROSSIN, *Les temps de la vie quotidienne*, op. cit., p. 27.

³⁸² Edward Palmer THOMPSON, *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel*, op. cit., p. 52.

d'indépendant notamment³⁸³, permettent, plus que d'autres, d'avoir un sentiment de maîtrise du temps. William Grossin oppose ainsi la figure du vigneron à celle de l'ouvrier. Dans le cas du premier, « Il existe presque toujours *une latitude d'au moins un quart d'heure* entre son comportement, ses habitudes et l'horloge. [Le vigneron] s'accommode du temps, ou le temps s'accommode de lui, de son allure au travail, de son rythme de vie. C'est ainsi, c'est par là, qu'il se sent "maître de son temps". Il ne s'insurge pas contre des contraintes temporelles ; il est en mesure de les écarter, de refuser de les subir ou de s'y plier jour après jour³⁸⁴. » Tandis que l'ouvrier subit plus fortement la pression temporelle, contraint de réaliser une tâche à un rythme imposé³⁸⁵. Or, plus de la moitié des enquêtés travaillent à leur compte dans des domaines divers tels que l'agriculture, la recherche scientifique, la communication, le design, l'informatique, le cinéma ou la psychothérapie. Si pour certain ce statut précédait la mobilisation du *slow*, pour d'autres il est acquis ou en voie d'acquisition à la même période que la découverte et l'engagement dans une déclinaison du *slow*. Didier fait un lien entre l'engagement à *Slow Food* et ses choix de carrière : il dit vouloir être « maître » de son emploi du temps et avoir choisi, dans ce but, de se mettre à son compte et de réduire son temps de travail pour, notamment, s'investir davantage dans ses activités associatives. La réduction du temps de travail est également un projet pour Michèle. Lors de notre rencontre, elle a pris quelques mois de congés sans solde et souhaiterait à son retour travailler à temps partiel. Elle explique qu'il est important pour elle de : « travailler moins pour vivre plus, pour vivre mieux ». Il est ainsi possible de mettre en lien de telles démarches de réduction de temps de travail ou de reconversion professionnelle (liée, très souvent, à la volonté d'accéder à un statut d'indépendant) avec la volonté de maîtrise des rythmes qui est au cœur de la promotion du *slow*. Démarches à replacer, en outre, dans un phénomène plus large de diffusion de la « norme flexible autonome³⁸⁶ », dont l'auto-entrepreneuriat est l'une des manifestations.

Quelques personnes rencontrées mettent en défaut l'analyse développée jusqu'ici : l'aspiration à la prise de pouvoir sur les temps de la vie quotidienne n'apparaît pas centrale dans leur mobilisation du *slow*. Ces cas isolés ou « négatifs », s'ils se présentent dans un premier temps comme des obstacles contrariants, s'avèrent être finalement de bons outils

³⁸³ Les « travailleurs indépendants » regroupent les exploitants agricoles, les patrons de la construction, de l'industrie et des transports, ceux du commerce et des services de proximité, et enfin les professions libérales et assimilées. Ils étaient environ 2,3 millions en France en 2006. Notons que cette population est très hétérogène du fait de niveaux de qualification, de tailles d'entreprise ou encore de revenus très différents, voir Franck EVAÏN et Michel AMAR, « Les indépendants », *Insee Première*, juin 2006, n° 1084.

³⁸⁴ William GROSSIN, *Les temps de la vie quotidienne*, op. cit., p. 115.

³⁸⁵ *Ibid.*

³⁸⁶ Paul BOUFFARTIGUE, *Temps de travail et temps de vie : les nouveaux visages de la disponibilité temporelle*, op. cit., p. 86-90.

heuristiques³⁸⁷. En effet, ceux qui ne revendiquent pas de manière centrale des rythmes de vie différents sont, en fait, d'ores et déjà dans une posture de maîtrise temporelle. Prenons l'exemple d'Agathe, membre de *Slow Food* :

« *L'aspect slow c'est peut-être oui ce dont j'ai le moins parlé, et c'est ce que je vois le moins dans slow [...] en fait j'ai pas très envie de slow parce que moi je travaille ici toute seule, tranquille* » Agathe

Agathe, chercheuse en agronomie et chef d'une micro-entreprise, travaille en indépendant et a de ce fait une relative autonomie d'organisation de son temps personnel, elle ne ressent donc pas le besoin de revendiquer, au travers du *slow*, une maîtrise temporelle qu'elle a déjà.

d) Une éthique rythmique

En mobilisant le terme *slow*, les personnes rencontrées expriment une critique envers des fins standardisées liées aux rythmes et entendent les subvertir au quotidien. Cette résistance, cette tentative de prise de pouvoir se traduit moins par un ralentissement que par l'adoption de rythmes, par l'élaboration d'une éthique de vécu du temps qui permet de respecter ce qui vaut, ce à quoi l'on tient face à des normes temporelles jugées illégitimes. « Prendre le temps » permettrait d'honorer un certain nombre de valeurs et c'est parce qu'« on ne prend plus le temps » que ces mêmes valeurs seraient bafouées. Aussi, mobiliser le *slow* est une manière de questionner et, dans le même temps, de redéfinir les modalités du vivre ensemble, de faire valoir certaines fins standardisées.

La théorie foucauldienne permet d'éclairer les formes de résistances étudiées. La question de la résistance apparaît tardivement dans l'œuvre du philosophe. « Dès lors qu'il y a un rapport de pouvoir, explique-t-il dans un entretien datant de 1977, il y a une possibilité de résistance. Nous ne sommes jamais piégés par le pouvoir : on peut toujours en modifier l'emprise, dans des conditions déterminées et selon une stratégie précise³⁸⁸. » Dans l'*Histoire de la sexualité*, il met en évidence des contre-conduites qui viennent miner le dispositif : « Là où il y a pouvoir il y a résistance et que pourtant, ou plutôt par là-même, celle-ci n'est jamais en position d'extériorité par rapport au pouvoir. [...] Il n'y a donc pas par rapport au pouvoir un lieu du grand Refus [...] mais des résistances³⁸⁹. » Michel Foucault situe la résistance, non dans une libération qu'il considère comme impossible (tous les actes étant insérés dans des

³⁸⁷ Anselm Leonard STRAUSS et Juliet CORBIN, *Les fondements de la recherche qualitative: techniques et procédures de développement de la théorie enracinée*, op. cit., p. 198.

³⁸⁸ Michel FOUCAULT, *Dits et écrits II, 1976-1988*, op. cit., p. 267, texte n°200, « Non au sexe roi ».

³⁸⁹ Michel FOUCAULT, *Histoire de la sexualité I La volonté de savoir*, op. cit., p. 126.

relations de pouvoir), mais dans un refus d'être gouverné comme ceci ou comme cela³⁹⁰. Il s'agit donc de pouvoir choisir et éventuellement de se défaire de certaines contraintes objectives, mais également de contraintes auto-prescrites³⁹¹. Des normes de vitesse et d'efficacité sont intériorisées dont il faudrait se défaire, Stéphane Szerman dit « être shooté à l'urgence ». Promouvoir le *slow* implique alors de « sortir d'une mentalité, d'un paradigme » (Antoine), de changer d'« état d'esprit » (Samuel). Les acteurs cherchent à adopter de nouveaux comportements, ils s'engagent dans un travail sur eux-mêmes, dans « un combat sur soi » explique Damien, le chercheur déséminent. Pour lui « ce qui est important », c'est de « transformer nos vies ici et maintenant ». Lorsque je revois Anna plusieurs années après notre premier entretien, elle me raconte qu'elle a pris une année sabbatique, elle évoque alors des difficultés à changer de mode de vie, elle a dû « [s]'imposer de ralentir » et essayer de se libérer de contraintes qu'elle s'impose à elle-même. Ce travail sur soi n'est donc pas aisé. Les propos de Stéphane Szerman illustrent cette difficulté à s'affranchir de ses propres habitudes et valeurs. Il relate un voyage à la marche en Inde qu'il a adoré et qu'il conseillerait à tout le monde, tout en disant que c'était « chiant » « parce que ça demande un effort ».

Les acteurs du *slow* disent ainsi s'engager dans un travail sur eux-mêmes, dans le but de faire évoluer ces contraintes temporelles qu'ils s'imposent. C'est bien dans le rapport à soi, le souci de soi que réside donc un potentiel critique³⁹², ainsi que le souligne Gilles Deleuze : « Il y aura toujours un rapport à soi qui résiste aux codes et aux pouvoirs ; c'est même le rapport à soi qui est une des origines de ces points de résistance³⁹³. » Michel Foucault envisage cette forme de résistance comme un ascétisme, un « exercice de soi sur soi par lequel on essaie de s'élaborer, de se transformer et d'accéder à un certain mode d'être³⁹⁴ ». Il

³⁹⁰ Michel FOUCAULT, « Qu'est-ce que la critique ? », *Bulletin de la société française de philosophie*, juin 1990, LXXXIV, n° 2, p. 38 ; Voir également : Frédéric GROS, *Michel Foucault*, Paris, PUF, 1996, p. 83.

³⁹¹ Il est important en effet de distinguer entre différents types de contraintes. Nawel Aït Ali et Jean-Pierre Rouch mettent l'accent sur la réduction opérée par l'opposition entre les catégories classiques de « temps contraint » et de « temps libre ». Ils distinguent les temps contraints *objectifs* (imposés de l'extérieur à l'individu) des temps contraints *auto-prescrits*. La notion d'auto-prescription « permet de rompre avec l'idée qu'une contrainte temporelle est nécessairement exogène », « mis en œuvre, ces temps acquièrent eux aussi une forme d'extériorité objective et peuvent avoir une force d'imposition au moins proche de celle d'un temps contraint objectif » Nawel AÏT ALI et Jean-Pierre ROUCH, « Le « je suis débordé » de l'enseignant-chercheur », *Temporalités*, 2013, n° 18, §17. URL : <http://temporalites.revues.org/2632>, consulté le 19 octobre 2015. Une typologie empruntée par les auteurs à LUC A., thèse en cours. « Les temps interstitiels individuels, Transitions, articulations et cohérence des temps sociaux », Thèse de doctorat en sociologie, U.T.M., Toulouse.

³⁹² On notera les réserves de l'historien de l'antiquité Pierre Hadot, quant aux analyses de Michel Foucault, les éthiques antiques n'étant pas uniquement centrées sur le soi, voir Pierre HADOT, « Réflexions sur la notion de « culture de soi » », in *Michel Foucault philosophe : rencontre internationale Paris, 9, 10, 11 janvier 1988*, Paris, éd. du Seuil, 1989, pp. 261-270.

³⁹³ Gilles DELEUZE, *Foucault, op. cit.*, p. 111.

³⁹⁴ Michel FOUCAULT, *Dits et écrits II, 1976-1988, op. cit.*, p. 1528, texte n°356, « L'éthique du souci de soi comme pratique de la liberté ».

parle également d'une « esthétique de l'existence³⁹⁵ », à comprendre comme la recherche d'une vie meilleure au travers d'un travail sur soi. Une esthétisation de la vie que Michel Foucault, mais aussi Ludwig Wittgenstein et John Dewey, ont mis en œuvre, selon Richard Shusterman³⁹⁶, tant au sein de leur pratique philosophique que dans leur vie personnelle. C'est par une transformation de soi-même, par l'adoption de « techniques de soi » qu'il est possible d'initier d'autres modes de subjectivation.

³⁹⁵ Michel FOUCAULT, *Dits et écrits II, 1976-1988, op. cit.*, texte n°357, « Une esthétique de l'existence ».

³⁹⁶ Richard SHUSTERMAN, *Vivre la philosophie, op. cit.*

Conclusion du troisième chapitre : quand valuer c'est rythmer

Les trois prochains chapitres ont pour objet la description des valuations des acteurs du *slow*. Après avoir retracé la construction d'un « temps dominant », au sein duquel nous avons souligné le rôle des valeurs, nous orientons notre étude sur les modes de résistance qui travaillent ces fins standardisées au quotidien. Il s'agit de concentrer notre attention sur cette « normativité immanente de l'agir³⁹⁷ », les personnes rencontrées s'engageant dans des rythmes leur permettant de respecter ce qui importe. Nous cherchons ainsi à montrer que *valuer c'est rythmer* et à rendre compte des diverses déclinaisons de cette articulation. Cette présentation des divers modes de résistance³⁹⁸, de cette éthique *slow* nécessitera de s'arrêter sur des thématiques variées qui à elles seules pourraient faire l'objet d'un travail de thèse, l'alimentation, le plaisir, l'environnement, l'authenticité, la maîtrise, que nous ne pourrions aborder que trop superficiellement, eu égard au temps imparti à cette recherche.

Étudier ce que les personnes valent en référence au *slow*, nous permettra ainsi de définir le *slow* dans sa réalité pratique et quotidienne. Trois tensions de valuation ont pu être mises en évidence, transversales aux déclinaisons du *slow* étudiées, et qui nous ont permis de construire notre modèle d'analyse. Des formes de compromis, détaillées dans la suite de ce travail, permettent aux personnes de tenir ensemble ces valuations contradictoires. Premièrement, les personnes rencontrées promeuvent des relations marquées par la confiance et le respect et associées à des rythmes « justes », pour contrer l'égoïsme, la marchandisation et le productivisme propres aux rapports marchands. Cette valorisation des relations du « monde domestique » s'oppose toutefois à un fort sentiment de singularité (Figure 18a). La seconde tension est construite sur une opposition entre échelles collective et individuelle : le souci de l'intérêt général, plus précisément de la protection environnementale, entre en tension avec la quête du plaisir personnel. Les personnes aspirent alors à la fois à une inscription dans le présent et à l'instauration d'une continuité temporelle (Figure 18b). Dans la troisième tension, les acteurs formulent une critique de la rationalité en finalité, au cœur de notre modèle de développement industriel, lui opposant l'authenticité et les détours de la créativité ; tout en continuant à promouvoir une efficacité, notamment des technologies de l'information et de la communication (Figure 18c). L'étude des discours et pratiques permet

³⁹⁷ Alexandra BIDET, « La genèse des valeurs », *op. cit.*, p. 215.

³⁹⁸ Nous traiterons de modes de résistance plus que de types d'individus. Une telle typologie, proposée par exemple par De CONINCK FREDERIC et Caroline GUILLOT, « L'individualisation du rapport au temps, Marqueur d'une évolution sociale », *op. cit.*, nous apparaît réductrice en ce qu'elle ne permet pas d'envisager les tensions et compromis de valuation.

d'esquisser la recherche d'une efficacité par adaptation, opposée à une efficacité directe et destructrice, non respectueuse des humains et des objets.

Figure 18 : les trois tensions de valuation du *slow* et les rythmes associés

Valuation	Respect interconnaissance, confiance, liens affectifs, qualité <i>monde domestique</i>	Singularité Entre-soi, sentiment d'être éclairé <i>monde inspiré</i>
Rythmes	Local (vs fermeture) Synchronisation commensalité <i>monde domestique</i>	Prendre le temps : une marque de distinction <i>monde inspiré</i>
Compromis	Concilier la valorisation du respect et de la convivialité avec le sentiment de singularité par un éveil des consciences en élargissant les rangs et en éduquant le consommateur.	

Figure 18a

Valuation	Protection de l'environnement naturel Intérêt général, engagement pour le collectif <i>monde civique</i>	Plaisir sensorialité, bien-être, hédonisme mesuré <i>monde inspiré</i>
Rythmes	Continuité temporelle Rythmes naturels, Passé ressource (vs conservatisme, immobilisme) Futur, responsabilité (vs progrès, bougisme) <i>monde civique</i>	Intensité Présent, moment, profondeur <i>monde inspiré</i>
Compromis	Concilier le plaisir personnel et l'engagement pour le collectif grâce au « plaisir qui dure », au droit au plaisir et à une conception du changement social comme résultant des « petits pas » de chacun.	

Figure 18b

Valuation	Authenticité, détours de la création singularité <i>monde inspiré</i>	Efficacité qualité, TIC les outils au service de l'humain déconnexion <i>monde industriel</i>
Rythmes	Bon rythme flânerie, perte de temps <i>monde inspiré</i>	Efficacité par adaptation artisan, mètis, transformation, laisser-faire pensée chinoise
Compromis	Concilier l'authenticité, la subjectivité, l'inspiration et l'efficacité permise par les évolutions technologiques en construisant une conception alternative de la maîtrise : mètis, artisanat et, plus encore, efficacité par adaptation, bon moment.	

Figure 18c

Introduction

L'une des critiques repérables sur le terrain prend pour cible les échanges marchands du système économique contemporain. Les flux mondiaux, dont les rythmes ne cessent d'accélérer, paraissent à l'origine d'une uniformisation des produits de consommation et des modes de vie. Face à cela les acteurs du *slow* mettent en avant l'échelle locale garante de diversité régionale. Ces rythmes concourent, de plus, à ce qu'Anthony Giddens nomme la délocalisation des systèmes sociaux¹ source d'une crise de confiance² que les personnes rencontrées cherchent à résoudre par l'inscription dans des chaînes d'interdépendances. Enfin, la recherche de productivité se fait, selon elles, au mépris de la qualité et de l'authenticité tant des objets³ que des relations humaines. Le monde domestique, conceptualisé par Luc Boltanski et Laurent Thévenot⁴, permettra de rendre compte de ces valuations. Les enquêtés dénoncent ainsi les rythmes imposés par le marché et y résistent. Dans ce but, ils valorisent l'adoption d'un temps « juste », c'est-à-dire respectueux des êtres et des objets. Le mode de résistance est ici centré sur le ralentissement. Les acteurs du *slow* cherchent à soutenir une production non industrielle qui ne néglige pas la qualité des produits au nom de la productivité. Ils revendiquent le fait de donner du temps pour des activités quotidiennes riches en interactions sociales.

Cette promotion de rythmes respectueux des liens sociaux face à des relations marchandes envisagées comme égoïstes entre cependant en tension avec une recherche de singularité. Les rythmes rendent compte de cet entre-soi, au sens où le rapport au temps promu par les acteurs du *slow* ne peut être poursuivi par tout un chacun. On observe toutefois des compromis esquissés entre ces deux registres de valuations. Ils prennent appui sur les dimensions d'« éducation » et d'« éveil des consciences ». Il s'agit ainsi pour les acteurs de tenir ensemble la mise en avant du collectif et un sentiment de singularité.

¹ Anthony GIDDENS, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994.

² Sur la notion de confiance, nous renvoyons à l'ouvrage de Patrick WATIER, *Éloge de la confiance*, *op. cit.* ; Pour une analyse synthétique voir également Patrick WATIER, « Confiance et socialisation », *Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est*, 1993, n° 20, pp. 201-207.

³ Il nous importe de saisir les modalités des relations entre humains et non-humains (animaux, végétaux, mais aussi objets ou choses) selon les principes de la théorie de l'acteur réseau Michel CALLON, « Éléments pour une sociologie de la traduction : la domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *op. cit.*

⁴ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, *op. cit.*

<p>Valuation</p>	<p>Respect interconnaissance, confiance, liens affectifs, qualité <i>monde domestique</i></p>	<p>Singularité Entre-soi, sentiment d'être éclairé <i>monde inspiré</i></p>
<p>Rythmes</p>	<p>Local (vs fermeture) Synchronisation commensalité <i>monde domestique</i></p>	<p>Prendre le temps : une marque de distinction <i>monde inspiré</i></p>
<p>Compromis</p>	<p>Concilier la valorisation du respect et de la convivialité avec le sentiment de singularité par un éveil des consciences en élargissant les rangs et en éduquant le consommateur.</p>	

Figure 19 : Entre respect et singularité

A. Des rythmes respectueux des êtres et des choses

1. Du local à l'interconnaissance

a) L'échelle locale

Commençons par l'une des dimensions les plus visibles de la traduction de la mobilisation du terme *slow* en pratiques : la valorisation de l'échelle locale. Depuis le siècle dernier, les rythmes des échanges ne cessent d'accélérer : « la vitesse de la communication a augmenté de 107 %, la vitesse des transports personnels de 102 % et la vitesse de traitement des données de 1 010 %⁵ ». Ce sont également les rythmes de production qui vont croissant, dans l'industrie automobile, par exemple, « la durée du cycle de conception d'un nouveau véhicule n'a cessé de se réduire : il est passé en peu de temps de 7 à 4 ans en France et il est de 3,5 ans au Japon⁶ ». Les flux de déplacement se multiplient et se déploient à l'échelle planétaire. Dans ce cadre, le local apparaît aux enquêtés comme une garantie de préservation des différences : « Le localisme devient une contre-hégémonie à la thèse de la globalisation, un appel à l'action au nom d'une lutte du pouvoir local contre le pouvoir global. En d'autres termes, si le global est le lieu de la domination, le local, lui, permettrait de se libérer⁷. » La valorisation de l'échelle locale renvoie à la promotion d'un rythme spécifique : une concentration des flux autour d'un centre. La conception du rythme dépasse ici une conception métrique pour envisager, plus largement, « l'organisation de ce qui est mouvant⁸ », selon la formule de Pascal Michon. Le rythme est associé non plus seulement à une scansion régulière du temps, mais davantage à une pulsation, à une sinusoïdale, à la propagation d'une onde ou d'un liquide dans l'espace.

L'escargot, le logo de *Slow Food*, évoque à nombre des enquêtés, plus que la lenteur, la proximité géographique de par la forme involutive de la coquille. Comment se traduit cette valorisation du local dans le quotidien des personnes ? Dans le convivium bas-rhinois de *Slow Food*, le *Schnaেকে*, les produits locaux sont au cœur des activités proposées. Des ateliers

⁵ Chiffres cités par Hartmut ROSA, *Aliénation et accélération: vers une théorie critique de la modernité tardive*, traduit par Thomas CHAUMONT, Paris, La Découverte, 2012, p. 18. L'auteur ne précise pas la période concernée, mais il s'agit vraisemblablement du début du XIX^e siècle à aujourd'hui, l'ouvrage traitant de l'accélération des structures temporelles durant la modernité.

⁶ Francis GODARD, « Une éthique du temps : à la recherche du bon tempo », in François ASCHER et Francis GODARD (dirs.), *Modernité, la nouvelle carte du temps*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, Datar, 2003, p. 33.

⁷ « localism becomes a counter-hegemony to this globalization thesis, a call to action under the claim that the counter to global power is local power. In other words, if global is domination then in the local we must find freedom » E. Melanie DUPUIS et David GOODMAN, « Should we go « home » to eat?: toward a reflexive politics of localism », *Journal of Rural Studies*, 2005, vol. 21, n° 3, p. 361..

⁸ Pascal MICHON, *Les rythmes du politique*, op. cit., p. 41.

donnent à voir la diversité des aliments régionaux : la préparation de *baerawecke* (gâteaux alsaciens aux fruits séchés) en décembre 2010 ; un atelier du goût sur la poire en octobre 2010 est l'occasion pour Sabine de « faire connaître » dix variétés de poires cultivées en Alsace. Des visites chez des producteurs et artisans sont également organisées avec pour objectif, selon Lena, de mettre en avant « les valeurs du terroir ». Un guide et une carte interactive recensant les lieux de distribution de produits biologiques en vente directe sur l'Eurométropole de Strasbourg ont été réalisés en 2014-2015 par des membres de l'association. Le convivium participe également au projet de sauvegarde de la poule noire d'Alsace déjà évoquée : l'espèce ne comptait plus que quelques spécimens au milieu des années 2000, quelques éleveurs amateurs ont entrepris des démarches auprès de *Slow Food*, accompagnés par des membres du Schnaেকে, pour faire entrer la poule dans l'Arche du goût afin qu'elle soit reconnue comme sentinelle et pour bénéficier d'une aide financière pour sa sauvegarde. La poule noire d'Alsace a été présentée et proposée à la dégustation lors de l'Euro Gusto en novembre 2013 et du Salon du goût de Turin en octobre 2014. Dans leurs achats quotidiens également, les membres de *Slow Food* rencontrés se fournissent sur les marchés, par le biais des Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne⁹ (AMAP) ou directement chez les producteurs. L'échelle locale est également valorisée, bien que de manière moins centrale, dans les autres déclinaisons du *slow*. Martine Doyen, par exemple, a à cœur de mobiliser des acteurs locaux, des lieux à proximité de chez elle pour tourner ses films, ce qu'elle met en lien spontanément avec son mode d'alimentation. De même, Grégoire Abrial, le designer, a rejoint « la scène locavore » lorsqu'il vivait à New York, tandis que Magalie de la *Slow Cosmétique* consomme également des produits alimentaires locaux.

L'échelle locale est perçue par la majorité des acteurs du *slow* rencontrés comme une garantie de préservation de la diversité face au phénomène de mondialisation envisagé principalement comme vecteur d'« uniformisation » (Samuel). Sous l'effet de la mondialisation des échanges, les aliments n'ont plus un goût qui les distingue les uns des autres selon Christine :

⁹ « Les Associations pour le maintien de l'agriculture paysanne, plus couramment désignées sous le nom d'AMAP, sont une forme de partenariat particulier qui s'établit entre un producteur agricole et un groupe de consommateurs [elles] relèvent de la famille des circuits courts, et plus précisément de la vente directe » in Patrick MUNDLER, « Les Associations pour le maintien de l'agriculture paysanne (AMAP) en Rhône-Alpes, entre marché et solidarité », *Ruralia. Sciences sociales et mondes ruraux contemporains*, 2007, n° 20, §1. URL : <http://ruralia.revues.org/1702>, consulté le 21 janvier 2015. Les AMAP sont apparues à la fin du siècle dernier en Suisse, aux Etats-Unis et en 2001 en France et sont inspirées des Tekei japonais datant de la seconde moitié des années 1970, voir Jean LAGANE, « Du teikei à l'AMAP, un modèle acculturé », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, 2011, Vol. 2, n° 2. URL : <http://developpementdurable.revues.org/9013>, consulté le 21 janvier 2015.

« Je faisais partie des gens qui râlaient en disant que les carottes n'avaient plus le goût de carotte, et que tu pouvais manger du lapin, du bœuf ou du porc ça avait le même goût »

Christine, 50-60 ans, Slow Food, Strasbourg, responsable de communication

Les grandes enseignes commerciales, présentes dans le monde entier, incarnent cette « uniformisation » des modes de vie :

« Tu peux manger à peu près la même chose que tu sois à Oslo, à Taiwan, à Paris, tu manges un Bigmac, tu vas acheter chez Ikéa et tu bricoles en achetant des clous chez Leroy Merlin. »

Samuel, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, restaurateur

Le local apparaît comme un échelon géographique plus respectueux de la qualité des produits et de leur diversité que l'échelle mondiale. La valorisation de cette échelle doit permettre, pour les personnes rencontrées, de valoriser le singulier face à la multiplication et l'accélération des échanges d'un marché devenu mondial ; également de mettre en avant la variété, « les richesses » (Christine) des identités locales face à des flux de biens et de personnes globalisés qui entraînent une standardisation des modes de vie. *Slow Food* entretient ainsi de fortes similitudes avec les stratégies contemporaines de relocalisation des processus de production, de distribution et de consommation¹⁰. Les systèmes de vente directe entre producteurs et consommateurs se sont diffusés dans les années 1990. Les AMAP en sont une figure désormais connue, la première est apparue en France au début des années 2000 et elles étaient entre 300 et 500 en 2009¹¹. Dans les analyses consacrées à ces systèmes alternatifs, l'association est mentionnée à de nombreuses reprises. Pour Gianluca Brunori, le discours de l'association *Slow Food* associe la qualité à la diversité pour contrer les effets négatifs de l'industrialisation agro-alimentaire¹². Le mouvement *Slow Food*, selon Sophie Dubuisson-Quellier, « vise à alerter le public contre l'homogénéisation des goûts et la

¹⁰ Les expressions utilisées pour désigner les diverses stratégies contemporaines de reconfiguration des mécanismes de production, de distribution et de consommation sont diverses : circuits alternatifs, systèmes alimentaires locaux, réseaux alimentaires de proximité et *alternative agro-food network* (AAFNs) dans les travaux anglophones. Nous retiendrons ici la formule proposée par Christian Deverre et Claire Lamine de « systèmes agro-alimentaires alternatifs » considérés comme des « initiatives comportant des allégations de “nouveaux” liens entre production et consommation, ou entre producteurs et consommateurs, en rupture avec le système “dominant” » Christian DEVERRE et Claire LAMINE, « Les systèmes agroalimentaires alternatifs. Une revue de travaux anglophones en sciences sociales », *Economie rurale*, 2010, n° 3, p. 58.

¹¹ Sophie DUBUISSON-QUELLIER, *La consommation engagée, op. cit.*, Chapitre 5 « Construire des alternatives au marché ».

¹² « Linking quality with diversity, Slow Food accuses modernisation – particularly industrialisation, food hygiene rules and concentrated retail development - of having marginalised traditional food » in Gianluca BRUNORI, « Local food and alternative food networks: a communication perspective », *Anthropology of food*, mars 2007, n° S2, §13. URL : <http://aof.revues.org/430?lang=fr>, consulté le 19 janvier 2015.

disparition des cultures gastronomiques locales¹³ ». *Slow Food* ferait ainsi la promotion d'une globalisation alternative, vertueuse et positive selon Andrews Geoff, journaliste ayant consacré un essai à l'association¹⁴.

Les enquêtés envisagent la « mondialisation » principalement du point de vue d'un accroissement et d'une extension planétaire de l'économie de marché, rejoignant ainsi la thèse à succès du sociologue américain George Ritzer de la McDonaldisation de la société¹⁵ (l'ouvrage en est à sa septième réédition en 2013). Dans un autre de ses ouvrages *The Globalization of Nothing*, il consacre d'ailleurs quelques pages à l'association *Slow Food* qu'il interprète comme un mouvement de résistance à l'« américanisation¹⁶ ». Nous souhaiterions toutefois préciser que ce phénomène est plus complexe et multidimensionnel¹⁷. La mondialisation désigne, selon l'économiste Charles-Albert Michalet, l'intégration croissante des marchés de biens, de capitaux et de services qui se déploient à l'échelle planétaire, les investissements directs et financiers également. Ce processus a des racines anciennes, il est une dimension inhérente à la dynamique du capitalisme : Karl Marx en 1858 soulignait déjà le processus d'extension du marché à l'échelle mondiale¹⁸. De même, Hartmut Rosa souligne que « l'échange ou le déplacement des informations, de l'argent, des marchandises et des hommes, et même des idées et des maladies sur des distances considérables ne sont pas une nouveauté : ce qui est nouveau, c'est la *vitesse* et l'*absence de résistance* avec lesquelles ils peuvent se produire aujourd'hui¹⁹. » C'est dans le dernier tiers du XX^e siècle que cette mondialisation des flux connaît une accélération sans précédent sous l'impulsion des technologies de l'information et de la communication et d'une libéralisation des échanges commerciaux²⁰. En outre, si de nombreux penseurs ont pointé les effets négatifs de ce processus (perte d'influence des états nations, aggravation des inégalités sociales, impacts environnementaux, homogénéisation des biens et des modes de vie), d'autres

¹³ Sophie DUBUISSON-QUELLIER, *La consommation engagée*, op. cit., p. 89.

¹⁴ Geoff ANDREWS, *The slow food story*, op. cit., p. 152.

¹⁵ George RITZER, *The McDonaldization of society*, Thousand Oaks, SAGE, 2013 ; Paul ARIES, *Les fils de McDo: la McDonaldisation du monde*, Paris, France, 1997.

¹⁶ « For example, in his *The Globalization of Nothing*, George Ritzer (2005, 149 ff.) is quite explicit in considering SF as a movement “against Americanization” » in Roberta SASSATELLI et Federica DAVOLIO, « Consumption, Pleasure and Politics », op. cit., p. 206.

¹⁷ Charles-Albert MICHALET, *Qu'est-ce que la mondialisation ?*, Paris, Ed. La Découverte, 2002, p. 8.

¹⁸ Michalet met ainsi en évidence trois configurations successives de la mondialisation : l'économie internationale, l'économie multi-nationale et l'économie globale in Charles-Albert MICHALET, *Qu'est-ce que la mondialisation ?*, op. cit.

¹⁹ En italique dans le texte. Hartmut ROSA, *Accélération: une critique sociale du temps*, op. cit., p. 263.

²⁰ Charles-Albert MICHALET, « Comment la globalisation oblige à remettre en cause certains concepts économiques », *L'Économie politique*, 2007, vol. 36, n° 4, p. 60-61 ; Voir également Hartmut ROSA, *Accélération: une critique sociale du temps*, op. cit., p. 261.

analyses en ont relativisé la portée²¹, attirant l'attention sur le rôle toujours fort de l'échelle nationale et sur le renouveau de pratiques locales différenciées. Ulrich Beck, par exemple, nuance l'analyse en terme d'uniformisation, soulignant l'existence de processus de relocalisation et la variation des interprétations locales des produits de masse²². La notion de *glocalization*, également, désignant l'interpénétration du local et du global, relativise les effets d'homogénéisation de la mondialisation²³.

b) Une critique depuis le monde domestique

Mais la valorisation du local est loin d'être constante sur le terrain. Si l'échelle locale est promue face à un global uniformisant, elle est condamnée, perçue comme étant à l'origine d'un repli sur soi et d'un conservatisme, face à une échelle globale gage d'ouverture et de découverte. Le discours de Christine en donne une bonne illustration :

« Je défends de plus en plus l'idée du local, quoi. Du local parce que je m'imagine dans un monde idéal que si chacun revit un peu dans un monde limité et ben on crée moins de dégâts. »

Christine, 50-60 ans, Slow Food, Strasbourg, responsable de communication

Dans la suite de l'entretien, elle nuance toutefois ces propos :

« Mais heu, mais bon en même temps je te dis je milite pour le commerce de proximité ça ne m'empêche pas d'aller passer mes vacances à l'autre bout de la planète. [...] J'ai quand même envie de découvrir les autres, tout le laïus que j'ai fait tout à l'heure sur redécouvrir la proximité ouais mais bon quand même, il faut une certaine ouverture d'esprit et voir ce qui se passe ailleurs. » Christine

Lors de la conférence *Slow Art* à l'institut culturel suédois de Paris, le fondateur du *Slow Made* évoque la centralité du local tout en soulignant que ça n'est pas un « repli sur soi identitaire », mais une « ouverture » autrement dit, explique-t-il : « une identité pas au sens négatif, mais au sens positif ». Cette expression imprécise montre bien l'effort déployé pour gérer l'ambivalence qui habite la valorisation du local, tentative vaine, car l'auditeur n'en sait

²¹ Pour une présentation des termes du débat entre « sceptiques », partisans de la « mondialisation heureuse » et « réformistes » nous renvoyons à l'article de Anna DIMITROVA et Eddy FOUQUIER, « Les illusions perdues de la « mondialisation heureuse » », *L'Europe en Formation*, 2009, vol. 351, n° 1, pp. 119-148 ; Voir également sur ces débats : « Quelle « autre mondialisation » ? », *Revue du MAUSS*, 2002, vol. 2, n° 20.

²² Frédéric VANDENBERGHE, « Introduction à la sociologie (cosmo) politique du risque d'Ulrich Beck », *Revue du MAUSS*, 2001, vol. 17, n° 1, p. 34 sq ; On renverra également pour cette mise en question de la globalisation comme homogénéisation aux analyses de Arjun APPADURAI, *Après le colonialisme: les conséquences culturelles de la globalisation*, traduit par Françoise BOUILLOT et traduit par Hélène FRAPPAT, Paris, Payot, 2001.

²³ Voir George RITZER et Michael RYAN, « The Globalization of Nothing », *Social Thought & Research*, 2002, vol. 25, n° 1/2, pp. 51-81.

guère plus sur cette identité. Le local est dévalué face à une échelle mondiale gage d'ouverture et de découverte :

« Ca dépend de jusqu'où on amène le local, il s'agit pas de se fermer... »

Samuel, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, restaurateur

« Ouais alors après il y a des exceptions, quand tu veux manger un ananas et tout ok il n'y en a pas en Alsace, la vie est faite aussi de découvertes, faut pas que manger du chou et des carottes tout l'hiver, c'est l'esprit aussi. »

Gauthier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

Nadim affilié à la dénomination *Slow Management* insiste sur une production locale moins nocive à l'environnement tout en se défendant aussitôt de se fermer au monde :

« Alors que si je travaille en faisant venir du papier chinois c'est très bien sauf que l'impact que ça a sur... le but c'est pas de s'isoler hein, le but c'est pas de s'isoler »

Nadim, 30-40 ans, Slow management, Strasbourg, manager indépendant

Agathe parle, quant à elle, d'un sentiment d'écartèlement entre la conservation de la biodiversité et le conservatisme, l'immobilisme :

« J'ai toujours été un peu écartelée parce que j'ai toujours été intéressée par la protection de la biodiversité, la protection culturelle et tout ça et en même temps il y a le problème de figer les choses »

Agathe, 50-60 ans, Slow Food, Paris, chercheuse en agronomie

Ce potentiel idéologique et réactionnaire de la notion de « local » fait l'objet d'un article de Mélanie E. Dupuis et David Goodman²⁴. Ces derniers remettent en question les nombreux travaux scientifiques et discours militants qui proposent une conception positive des stratégies de relocalisation. La notion de « local » reste, selon eux, extrêmement floue. En outre, elle présente de nombreux risques : la formation d'une élite autoritaire et d'une échelle locale vectrice d'injustices sociales, la mise en place d'une politique « non-réflexive », idéologique et réactionnaire.

La notion de local, au sens de proximité géographique, ne nous permet donc pas de saisir de manière fine les « valuations » en jeu dans le *slow* et, plus largement, dans les phénomènes de relocalisation contemporains. Ce terme entretient inéluctablement la confusion « entre les référents sociaux et spatiaux du local – le socialement proche et le

²⁴ E. Melanie DUPUIS et David GOODMAN, « Should we go « home » to eat? », *op. cit.*

géographiquement proche²⁵ ». Roos Gun, Terragni Laura et Torjusen Hanne soulignent, de même, la nécessité de redéfinir cette notion dans le cadre actuel de la globalisation : « Le local au sens d'une opposition au global, renvoie tant à la proximité qu'à des initiatives éloignées dans l'espace, qui deviennent "proches" en vertu de nouvelles relations d'interaction entre producteurs et consommateurs²⁶. » La notion de « direct » plus que celle de « local » permet ainsi de rendre compte des valuations du *slow*. Le « direct » fait référence à la réduction du nombre d'intermédiaires lors de la production et de l'acheminement, ce que l'on appelle aujourd'hui communément les « circuits courts ». Il rend ainsi compte de ce qui est valorisé dans le *slow* : moins la proximité spatiale que la proximité relationnelle²⁷. Et si le local est le plus souvent direct, le direct, quant à lui, n'est pas forcément local :

« On recrée un réseau de connaissances, on recrée des réseaux de distribution les plus propres possible, mais plus au niveau de son hameau, mais au niveau au moins de l'Europe, voir du monde » Samuel

Samuel utilise, en outre, une expression intéressante pour relater sa visite au « Salon du goût » de Turin : « le monde est un village²⁸ ». Le « monde » endosse ici les caractéristiques du « village » et de la familiarité rattachée au local parce que des gens se rencontrent et échangent en face à face. De même, des membres du *convivium* alsacien de *Slow Food* font venir des oranges de Sicile, cet échange, bien que s'effectuant sur une grande distance, a les caractéristiques du « direct », car l'intermédiaire est une personne connue.

C'est l'inscription dans un réseau d'interconnaissances, au-delà la proximité géographique, qui permet de penser ensemble les contradictions liées à l'espace. Ce qui importe, en effet, c'est que l'objet, comme la personne, puissent être situés au sein d'une

²⁵ Christian DEVERRE et Claire LAMINE, « Les systèmes agroalimentaires alternatifs. Une revue de travaux anglophones en sciences sociales », *op. cit.*, p. 62.

²⁶ « local, when seen as an opposition to global, may imply nearness to geographically distant initiatives, which become "close" by virtue of new kinds of relations interconnecting producers and consumers » Gun ROOS, Laura TERRAGNI et Hanne TORJUSEN, « The local in the global – creating ethical relations between producers and consumers », *Anthropology of food*, mars 2007, n° S2, §3. URL : <http://aof.revues.org/489?lang=fr>, consulté le 19 janvier 2015.

²⁷ Cette distinction renvoie aux deux types de proximités : la proximité géographique et la proximité organisée (ou relationnelle) définis par les géographes Alain RALLET et André TORRE, « Proximité et localisation », *Économie rurale*, 2004, vol. 280, n° 1, pp. 25-41.

²⁸ On ne peut manquer de souligner ici la proximité avec la formule devenue célèbre de « village planétaire » depuis l'ouvrage de Marshall McLuhan et Quentin Fiore, *Guerre et paix dans le village planétaire*, Paris, R. Laffont, 1970., par laquelle les auteurs définissaient la possibilité pour chacun d'être désormais connecté au reste du monde grâce à la mondialisation des échanges et aux nouveaux outils de communication et d'information. Une formule qui peut être questionnée, voir notamment la réflexion de Maxime SZCZEPANSKI, « Le village planétaire. Variations sur l'échelle d'un lieu commun », *Mots. Les langages du politique*, 2003, n° 71, pp. 149-156.

« chaîne d'interdépendance ». Cette expression est au cœur de la définition du monde domestique tel que le conceptualisent Luc Boltanski et Laurent Thévenot²⁹. Le monde domestique a été élaboré grâce aux allers-retours entre un texte de philosophie politique, *La Politique tirée des propres paroles de l'écriture sainte* de Jacques-Bénigne Bossuet³⁰, et un ouvrage du monde de l'entreprise intitulé *Savoir-vivre et promotion*³¹. Dans le monde domestique, la grandeur dépend de la position hiérarchique dans une chaîne de dépendances personnelles : est « grand » ce qui peut être situé dans un réseau. Les êtres et les choses sont définis par leur appartenance à une même lignée, à une même maison. Les grands de ce monde protègent les faibles et renoncent aux satisfactions égoïstes. Les relations entre les êtres et les choses s'appuient ici sur les sentiments, le face-à-face, la solidarité, le respect et la confiance.

c) L'interconnaissance au fondement de la confiance

Par l'inscription des êtres et des choses au sein de chaînes d'interdépendances, les acteurs du *slow* tentent de contrer l'anonymat qui caractérise les relations du monde marchand dans lequel « les gens sont détachés les uns des autres³² » et la crise de confiance que cela entraîne. L'ensemble de la vie quotidienne repose sur des « liens préthéoriques de familiarité, d'assurance, de confiance et de complicité qui attachent le sujet à son monde³³ ». La confiance est foi³⁴, elle témoigne d'un abandon de soi : on s'en remet à l'aptitude, aux savoirs de quelqu'un, en la fonctionnalité de quelque chose. Le cas de l'argent donne à voir le caractère indispensable de la confiance dans nos sociétés capitalistes modernes. Alors même qu'il n'est que « pur symbole indifférent à sa propre valeur³⁵ » comme le souligne Bernard Valade, il devient, dans l'économie monétaire, l'outil d'échange mondialisé et cela n'est possible que dans la mesure où chacun accorde confiance à cette abstraction. « De même que,

²⁹ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit.

³⁰ BOSSUET Jacques-Bénigne, *La Politique tirée des propres paroles de l'écriture sainte*, Genève, Droz, 1967 (première édition 1709).

³¹ CAMUSAT Pierre, *Savoir-vivre et promotion*, Paris, Éditions d'organisation, 1970.

³² Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 248.

³³ Patrick WATIER, *Éloge de la confiance*, op. cit., p. 11.

³⁴ Simmel a mis en évidence les liens entre le sentiment de confiance et la foi religieuse. Il appelle « religiosité » cette forme que l'on retrouve aussi bien dans l'attitude à proprement parler religieuse que dans la manière dont l'individu fait face à une œuvre d'art, à son destin ou encore à autrui. C'est une humeur de l'individu, un « état de l'âme », un « rythme de l'intériorité » dans lequel il expérimente un sentiment de confiance, de sécurité et de quiétude. Georg SIMMEL, *La religion*, traduit par Philippe IVERNEL, Belval, Circé, 1998, p. 44.

³⁵ Bernard VALADE, « Les fils d'argent du lien social », in Michèle MERGER et Dominique BARJOT (dirs.), *Les entreprises et leurs réseaux: hommes, capitaux, techniques et pouvoirs, XIXe-XXe siècles*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1998, p. 224.

sans la confiance des hommes les uns envers les autres, la société tout entière se disloquerait, [...] de même, sans la confiance, la circulation monétaire s'effondrerait³⁶. » La confiance ne découle pas seulement d'une évaluation rationnelle de la situation ou de la personne, mais met en jeu l'émotion et le savoir pratique³⁷. Or de tels liens de confiance se font d'autant plus essentiels qu'ils sont fragilisés dans notre modernité caractérisée par des phénomènes de distanciation spatio-temporelle.

Avec l'accélération des flux et leur extension à l'échelle mondiale, les relations entre les êtres et entre les êtres et les choses apparaissent plus que jamais « liquides », pour reprendre la formule de Zygmunt Bauman³⁸, ne permettant plus la construction de relations durables et d'identités stables³⁹. Anthony Giddens, dans son ouvrage *Les conséquences de la modernité*⁴⁰, met à jour un processus de « désenchâssement » (ou dé-localisation). Pour le sociologue britannique, la modernité puise son dynamisme dans la dissociation de l'espace et du temps et, plus précisément, dans la dé-localisation des systèmes sociaux. Le désenchâssement renvoie à l'« extraction des relations sociales des contextes locaux d'interaction puis leur restructuration dans des champs spatio-temporels indéfinis⁴¹. » Processus de dé-localisation qui permettent, plus que les notions classiques de « différenciation » et de « spécialisation fonctionnelle », de rendre compte des dimensions spatiales et temporelles des évolutions modernes. Ce phénomène repose sur deux mécanismes : d'une part, les gages symboliques, tel l'argent qui permet de mettre le temps entre parenthèses parce qu'il diffère l'échange de biens, mais aussi l'espace au sens où il rend possible l'échange quelle que soit la distance séparant les personnes ; d'autre part, ce sont les systèmes experts, c'est-à-dire les « domaines techniques ou de savoir-faire professionnel⁴² » sur lesquels tout un chacun s'appuie au quotidien sans en maîtriser les mécanismes de fonctionnement (allumer la lumière, se servir d'une voiture, etc.) — « Nous ne pouvons pas non plus être compétents dans tous les domaines du savoir, de la technique, de la culture ou du droit. Nous dépendons donc des autres pour y avoir accès et nous sommes bien obligés

³⁶ Georg SIMMEL, *Philosophie de l'argent*, Paris, Presses universitaires de France, [1900], 1987, p. 197. Pour une présentation de la pensée de ce philosophe nous renvoyons à Patrick WATIER, *Georg Simmel sociologue*, Belval, Circé, 2003.

³⁷ Louis QUERE, « Les « dispositifs de confiance » dans l'espace public », *Réseaux*, 2005, vol. 4, n° 132, p. 191. Il est important de distinguer toutefois la « confiance assurée » (*confidence* en anglais) qui est de l'ordre de la familiarité et la confiance (*trust*) qui est de l'ordre du pari quand l'expérience et la familiarité font défaut voir Patrick WATIER, *Éloge de la confiance*, *op. cit.*

³⁸ Zygmunt BAUMAN, *La vie liquide*, traduit par Christophe ROSSON, Rodez, Le Rouergue - Chambon, 2006.

³⁹ Voir le chapitre 11 « Identité situationnelle : des flâneurs et des joueurs » in Hartmut ROSA, *Accélération : une critique sociale du temps*, *op. cit.*, p. 275-305.

⁴⁰ Anthony GIDDENS, *Les conséquences de la modernité*, *op. cit.*

⁴¹ *Ibid.*, p. 30.

⁴² *Ibid.*, p. 35.

sinon de leur faire confiance, du moins de nous en remettre à eux⁴³ ». De même, Hartmut Rosa parle de décontextualisation en référence aux épisodes d'action et d'expérience : « Lorsque le pain d'épice, les fraises et la possibilité d'aller nager sont offerts 365 jours par an, ils se détachent des contextes spatiaux, temporels et sociaux spécifiques, et rendent impossible ou improbable l'association de l'expérience qui leur est liée à d'autres contextes d'expérience et de souvenirs⁴⁴. » La modernité se caractérise ainsi par la multiplication d'actions et d'interactions qui ne sont plus nécessairement localisées, entraînant la multiplication des « relations avec un autrui absent⁴⁵ ».

Sur notre terrain, ce processus de désenchantement se donne à voir principalement dans le rapport à l'objet consommé, à l'aliment notamment. Les personnes rencontrées regrettent de ne plus savoir d'où proviennent les produits, qui en deviennent des « objets anonymes » (Grégoire Abrial) ou des Objets Comestibles Non Identifiés (OCNI), pour reprendre les mots de Claude Fischler⁴⁶. Ce produit, dont on ne connaît pas l'origine et les procédés de fabrication, est « sans histoire » et on lui préfère le produit qui vient « d'en face », explique Rosa. À cet anonymat des produits, il faut ajouter l'incertitude du consommateur confronté à une profusion de l'offre. Le consommateur occidental a gagné une liberté accrue grâce à la disparition des pénuries, à l'affaiblissement des traditions et des rites sociaux des siècles passés, mais l'autonomie est à double tranchant : la peur du manque a laissé place au souci de la qualité. De plus, la multiplication des discours incitatifs⁴⁷ – provenant des grandes industries, des scientifiques, des médecins, des anthropologues et des pouvoirs publics – le perdent plus qu'ils ne l'aiguillent.

Face à cette crise de confiance, les acteurs du *slow* aspirent à maîtriser (au sens de connaître et de contrôler) leur environnement, c'est pourquoi ils en appellent à une inscription dans une chaîne d'interdépendances des personnes et des objets qui permette la construction de relations de confiance. Anthony Giddens souligne précisément la nécessité d'entretenir des lieux de re-localisation : « la re-localisation fait référence à des mécanismes au moyen desquels les engagements anonymes sont entretenus ou transformés par face à face⁴⁸. » Les relations sociales dé-localisées sont ainsi inscrites à nouveau dans un contexte spatio-temporel

⁴³ Louis QUERE, « Les « dispositifs de confiance » dans l'espace public », *op. cit.*

⁴⁴ Hartmut ROSA, *Accélération: une critique sociale du temps*, *op. cit.*, p. 178.

⁴⁵ Anthony GIDDENS, *Les conséquences de la modernité*, *op. cit.*, p. 27.

⁴⁶ Claude FISCHLER, *L'omnivore: le goût, la cuisine et le corps*, Paris, O. Jacob, 2001, p. 218.

⁴⁷ Cette crise de confiance est liée également à la suspicion attachée à la production industrielle que nous traiterons au chapitre 6.

⁴⁸ Anthony GIDDENS, *Les conséquences de la modernité*, *op. cit.*, p. 94.

défini. Cette re-localisation se fait au niveau de « points d'accès » ou de « points de jonction » où les individus rencontrent directement des experts. En effet, comme le rappelle Patrick Watier : « la confiance même systémique ne saurait se passer de rencontre face à face⁴⁹ ». La rencontre directe avec le producteur, abondamment valorisée par les membres du *Schnaেকে* comme par le *slow* designer ou la *slow* cosmétique, apparaît décisive, la confiance reposant alors largement sur l'*ethos* du producteur⁵⁰ (à la fois son apparence physique et son discours, ses pratiques). La relation directe avec le producteur permet la construction d'un lien de confiance qui se reporte sur le produit. Comme le souligne Antoine, le besoin est fort de « mettre un visage, une personne derrière un produit » et « d'avoir des relations presque personnelles avec les producteurs ». Monique déplore la diminution des relations en face à face durant l'acte d'achat. Elle souligne l'évolution de certains stands au marché où le client se sert comme au supermarché :

« c'est presque un peu désolant [...] il y a plus de contact du tout, bon ben il n'y a aucun intérêt d'aller au marché si c'est pour fonctionner de cette façon-là »

Monique, 60-70 ans, Slow Food, village à proximité de Metz, enseignante en post-bac

L'échange direct avec le producteur ou le vendeur aide à la prise de décision, on lui délègue le processus de décision :

« Antoine qui à l'époque avait sa boutique de vin [...] il commençait ces derniers temps à nous recommander de plus en plus de vins naturels. Donc ça aussi c'était un peu nouveau pour nous, parce qu'on avait quelqu'un à qui on pouvait faire confiance et qui trouvait des petits vins »

Gabriella, 60-70 ans, Slow Food, Strasbourg, infirmière à la retraite

À l'inverse au supermarché où c'est en libre-service « on est livrés à nous-mêmes », « on manque de conseil dans l'acte d'achat », explique Yves.

⁴⁹ Patrick WATIER, *Éloge de la confiance*, op. cit., p. 129.

⁵⁰ Vincq, Mondy et Fontorbes distinguent quatre dispositifs de confiance dans les réseaux alimentaires de proximité : 1) la certification ou « la garantie institutionnelle » ; 2) la réputation ou « la garantie sociétale » ; 3) la qualification ou « la garantie de l'origine » ; enfin, 4) la personnalisation, qui est la plus présente sur notre terrain. Cf. Jean-Louis VINCQ, Bernard MONDY et Jean-Pascal FONTORBES, « La construction de la qualité fiable dans les réseaux alimentaires de proximité », *Économie rurale. Agricultures, alimentations, territoires*, 2010, n° 318-319, pp. 5-19. Là encore, la diffusion du *slow* entretient des liens forts avec l'émergence des systèmes agro-alimentaires alternatifs. Dans son étude des AMAP, Patrick Mundler observe l'importance du lien avec le producteur qui cimenterait la relation de confiance : « Nos enquêtes montrent de façon très nette que, dans le cas des AMAP, c'est la proximité avec le producteur qui est l'élément déterminant de la qualité ressentie » Patrick MUNDLER, « Les Associations pour le maintien de l'agriculture paysanne (AMAP) en Rhône-Alpes, entre marché et solidarité », op. cit., §43.

L'insertion de l'objet dans un monde domestique régi par l'interconnaissance et la confiance permet aux acteurs de « s'attacher », de « se situer », en d'autres termes leur permet d'acquérir un sentiment de prise, de maîtrise sur leur environnement tant social que matériel :

« Tu préfères toujours [à] quelque chose dont tu ne sais pas l'histoire, quelque chose que tu peux maîtriser »

Giorgio, 50-60 ans, Slow Food, Strasbourg, porteur de projets auprès de l'Union Européenne

Comme le souligne l'anthropologue Mary Douglas, « les biens sont des accessoires rituels dont la fonction essentielle est de donner du sens à un flux continu et désordonné d'évènements⁵¹ ». Le produit ancre dans un espace et donne des repères dans un monde en perpétuel changement :

« [Les aliments sont] des choses qui te situent, qui te situent comme être vivant dans un endroit. Alors je pense que c'est ça dont on a besoin, c'est-à-dire qu'on est tous un peu paumés »

Marianne, 60-70 ans, Slow Food, Paris, cadre dans une organisation internationale

Nous retrouvons dans le domaine de la recherche scientifique cette centralité de la rencontre et de l'échange dans la construction du jugement, caractéristique du monde domestique : « la recherche du juste met l'accent sur les relations personnelles entre les gens⁵² » et « c'est encore dans la fréquentation que se fait le jugement sur la personne [et l'objet]⁵³ ». Lors du débat public, organisé en marge du colloque sur *L'homme pressé*⁵⁴, un chercheur déséminent aborde la question des méthodes de sélection lors du recrutement d'un enseignant-chercheur. Il insiste sur la nécessité de ne pas se fier uniquement au dossier (Curriculum Vitae, nombre de publications et de communications, etc.) qui ne rend compte que de ce qui est comptable et non, par exemple, de compétences pédagogiques ou de qualités relationnelles. Ce à quoi une personne dans le public rétorque : « mais quels sont alors vos critères de jugements ? ». Le jugement se construit, explique le chercheur, à partir d'une rencontre en face à face qui permet d'« aller au plus près du contenu, de la personne, car les critères quantitatifs ne disent rien » et lors d'un cours fictif dispensé par le candidat et qui permet d'évaluer ses compétences d'enseignant (Journal de terrain, 9 octobre 2014).

⁵¹ Mary DOUGLAS et Baron ISHERWOOD, *Pour une anthropologie de la consommation: le monde des biens*, Paris, IFM/Regard, [1979], 2008, p. 24.

⁵² Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 206.

⁵³ *Ibid.*, p. 218.

⁵⁴ 12^e colloque pluridisciplinaire Doc'Géo, « L'homme pressé : impacts et paradoxes socio-spatiaux », organisé en partenariat avec l'UMR 5185 ADESS CNRS, le département de géographie de l'Université Bordeaux Montaigne et l'École Doctorale Montaigne-Humanités, Bordeaux, 09 et 10 octobre 2014.

Cette promotion des relations domestiques régies par la confiance face aux grandeurs du monde marchand rejoint une question ancienne de l'économie politique : comment articuler une coordination par le marché et une coordination par la confiance ? Luc Boltanski et Laurent Thévenot soulignent ainsi que « l'interrogation sur la place relative de cette bienveillance dans l'ordre marchand, sur sa nécessité, son rôle complémentaire tempérant la dureté du laisser-faire ou les perturbations qu'elle entraîne, court tout au long des débats sur le libéralisme⁵⁵ ». L'émergence actuelle de circuits alternatifs de production et de distribution témoigne de la contemporanéité de cette question. Ils rendent compte de l'élaboration d'un compromis entre le monde marchand et le monde domestique, basé sur une réintroduction de la confiance dans le marché : « la transformation de l'espace marchand, homogène et mondial en espace domestique ayant la physionomie d'un territoire compose un compromis⁵⁶ ». La spécificité de ces circuits, selon la sociologue Claire Lamine, « est d'introduire l'idée d'une nouvelle forme de gouvernance des consommateurs dans l'organisation des rapports économiques⁵⁷ », dont la notion de « consom'acteur » par laquelle les acteurs de *Slow Food* se caractérisent est révélatrice. Loin de n'être que des consommateurs passifs, ils veulent être « acteurs » de la production et de la distribution et avoir ainsi sur elles une capacité de contrôle. Le circuit alternatif n'est pas nécessairement alimentaire : la cinéaste Martine Doyen imagine ainsi un dispositif de diffusion du cinéma qui proposerait des séances de projection à « des gens du coin ». Des circuits parallèles à l'industrie du cinéma existent déjà au Burundi, explique-t-elle, qui permettent à l'auteur d'être son propre producteur et de contrôler toute la chaîne de production.

⁵⁵ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 379.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 380.

⁵⁷ Claire LAMINE, *Les AMAP: un nouveau pacte entre producteurs et consommateurs ?*, Gap, Éd. Y. Michel, 2008, p. 106.

2. Les rythmes de la qualité, de l'authenticité et du respect

a) La qualité et le respect

Les acteurs du *slow* critiquent les rythmes contemporains en raison du primat qui y est donné à la recherche de productivité. La fin du XX^e siècle marque, selon Jean Chesneaux, l'avènement d'une nouvelle temporalité économique, la mise en place d'un « temps-système⁵⁸ », autrement dit d'un rapport au temps plus que jamais associé à la rentabilité. Ces impératifs de vitesse mettent à mal non seulement la confiance, mais aussi la qualité et l'authenticité du rapport aux choses. Les acteurs du *slow* dénoncent ainsi le fait que tous les êtres vivants et les objets (l'aliment, le mobilier, mais aussi la découverte scientifique ou l'information journalistique) soient aujourd'hui réduits à des « marchandises ». Les systèmes de production actuels soumis à la pression économique et contraints de produire à moindres frais et donc d'accroître leur productivité et la rentabilité des produits, ne les envisagent que sous leur aspect comptable et commercialisable.

Cette critique de la diffusion d'une logique économique à l'ensemble de la vie sociale est ancienne. La philosophie marxiste dénonce sous l'expression de « fétichisme de la marchandise » la réduction de la valeur des produits à leur valeur d'échange et, dans le même mouvement, un recouvrement des relations sociales par le seul échange marchand. Aujourd'hui encore de nombreux penseurs critiquent le phénomène de « marchandisation », désignant ainsi l'extension du marché à l'ensemble des sphères de la vie. Pour l'économiste Jean-Marie Harribey l'action de « marchandiser », par laquelle on fait entrer sur un marché en donnant une valeur monétaire, est une démarche idéologique, car « elle décrète que tout est réductible à de l'économique parce que la monnaie est capable d'homogénéiser les biens et les bienfaits⁵⁹ ». Les personnes rencontrées dénoncent la réduction de la valeur à la valeur économique :

« Ce qui n'est pas mesurable, c'est comme [si ça] n'avait pas d'importance, je ne sais pas il y a un glissement là, si tu ne peux pas mesurer, ça veut dire que ça ne vaut rien »

Anna, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

L'économiste Jean-Marie Harribey souligne, en effet, la nécessité de ne pas confondre valeur et richesse, comme le fait la théorie libérale, ignorant ainsi la richesse du non-marchand et

⁵⁸ Jean CHESNEAUX, *Habiter le temps: passé, présent, futur*, op. cit., p. 35.

⁵⁹ Jean-Marie HARRIBEY, « Faut-il faire disparaître la valeur pour sortir du capitalisme? Discussion autour de Gorz », in Christophe FOUREL et Alain CAILLE (dirs.), *Sortir du capitalisme: le scénario Gorz*, Lormont, le Bord de l'eau, 2013, p. 180.

réduisant la notion de valeur à son sens économique. Il est important, selon lui, de reconnaître le « caractère productif du travail effectué dans la sphère non-marchande » et de redéfinir les notions de richesse et de valeur dans le but d'« endiguer le processus de marchandisation de la société⁶⁰ ». Dans le champ scientifique, l'émergence de la question environnementale joue un rôle important dans cette remise en question de la conception économique de la valeur : là où les approches économiques classiques butent sur la difficulté d'évaluer, de quantifier, de mesurer la valeur de l'environnement à partir d'une conception uniquement économique (basée sur les prix)⁶¹.

Cette dénonciation de la marchandisation rejoint la demande de « sens » omniprésente sur le terrain. Les personnes aspirent à ce que les objets ne soient pas seulement des « biens », mais également des « produits », suivant la distinction proposée par Michel Callon, Cécile Meadel et Vololona Rabeharisoa⁶². Alors que la notion de « bien » désigne un état, un résultat, le produit « décrit, au double sens du terme, les différents réseaux qui coordonnent les acteurs impliqués dans sa conception, fabrication, distribution puis consommation⁶³ ». Le produit a du « sens » parce qu'il est « un objet qui a une vie, qui parcourt une carrière⁶⁴ », il est inscrit dans un réseau d'interconnaissances, il a une histoire. Ainsi, la qualité attendue d'un produit déborde largement ses qualités sensibles et renvoie à l'inscription dans le monde domestique déjà évoquée :

« Ce sont de bons produits, donc bons au niveau gustatif, mais ils sont bons parce qu'on sait d'où ils viennent » Anna

En étant inscrits dans des relations personnelles et affectives, les objets acquièrent un surplus de « sens » comme le montre le témoignage d'Antoine :

« Antoine : Oui cette idée aussi de mettre un visage, d'avoir des relations presque personnelles avec les producteurs c'est quand même important.

Enquêteur : Pourquoi c'est important ?

Antoine : Parce que c'est pour donner un petit peu de sens à ce qu'on mange. »

Antoine, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, caviste indépendant

⁶⁰ Alain CAILLE et Christophe FOUREL (dirs.), *Sortir du capitalisme: le scénario Gorz*, Lormont, le Bord de l'eau, 2013, p. 185.

⁶¹ « Incommensurability is a key concept of the critique addressed by ecological economics to the neoclassical economic understanding of problems of environmental valuation » in Laura CENTEMERI, « Reframing Problems of Incommensurability in Environmental Conflicts Through Pragmatic Sociology: From Value Pluralism to the Plurality of Modes of Engagement with the Environment », *Environmental Values*, juin 2015, vol. 24, n° 3, pp. 299-320.

⁶² Michel CALLON, Cécile MEADEL et Vololona RABEHARISOA, « L'économie des qualités », *Politix*, 2000, vol. 13, n° 52, pp. 211-239.

⁶³ *Ibid.*, p. 217.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 216.

Pour contrer cette réduction des êtres vivants et des objets à des « marchandises », les acteurs du *slow* appellent à leur respect. « Le respect est, selon Patrick Pharo, une position pratique de la première personne qui consiste pour celle-ci à limiter sa liberté d'action de façon à ne pas porter atteinte à la valeur éminente qu'elle reconnaît à une personne ou à un objet, ou qu'une autre personne accorde à un objet⁶⁵. » Cette notion est au cœur de l'écologie pragmatique théorisée par la Émilie Hache et renvoie, selon la philosophe, à la volonté de changer les termes de la relation de l'humain à son environnement naturel, social et matériel en ne considérant plus les êtres et les choses comme de simples moyens, de profit économique principalement, mais toujours aussi comme des fins⁶⁶. Elle poursuit ainsi les réflexions de Bruno Latour, qui se réfère à l'acception kantienne du respect et selon lequel les crises écologiques « se présentent comme une *révolte généralisée des moyens* : plus aucune entité – baleine, rivière, climat, ver de terre, arbre, veau ; vache, cochon, couvée – n'accepte [...] d'être traité simplement comme un moyen, mais toujours aussi comme une fin⁶⁷ ». Notons toutefois qu'Emmanuel Kant restreint le respect à la relation aux personnes : « Le respect ne s'adresse jamais qu'à des personnes et en aucun cas aux choses⁶⁸ ». Patrick Pharo s'en accommode mal : « Il semble qu'on soit obligé d'admettre, contrairement à la thèse de Kant, que [...] le respect ne s'applique pas uniquement aux personnes, mais aussi aux bêtes, aux plantes et à toutes sortes d'autres choses qui font partie de la nature⁶⁹. »

Mais respecter un produit et produire quelque chose de qualité nécessite du temps. Les acteurs du *slow* appellent au ralentissement face à des rythmes de production qui sont à l'accélération, depuis la mesure temporelle du travail initiée par Frederick Taylor, jusqu'aux formes actuelles du management⁷⁰. Le mode de résistance rejoint ici les analyses de Roland Barthes : « Dans le monde actuel, toute technique de ralentissement, de déploiement, de

⁶⁵ Patrick PHARO, *La logique du respect*, Paris, Éd. du Cerf, 2001, p. 86.

⁶⁶ Émilie HACHE, *Ce à quoi nous tenons*, *op. cit.* Voir également Latour Bruno LATOUR, « Moderniser ou écologiser. A la recherche de la septième cité », *Ecologie & politique*, 1995, n° 13, p. 19-20.

⁶⁷ Bruno LATOUR, *Politiques de la nature: comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, la Découverte, [1999], 2004, p. 211.

⁶⁸ Emmanuel Kant, « Critique de la raison pratique », *Œuvres philosophiques I. Des premiers écrits à la critique de la raison pure*, édition publiée sous la direction de Ferdinand Alquié, Paris, Gallimard, La Pléiade, [1781], 1980, p. 76.

⁶⁹ Patrick PHARO, *La logique du respect*, *op. cit.*, p. 46.

⁷⁰ Christophe BOUTON, *Le temps de l'urgence*, *op. cit.*, p. 53-68.

détour, de subtilisation m'apparaît de plus en plus comme une technique subversive ou du moins progressiste⁷¹ ».

Face à cet objectif constant de rentabilité, certains produits de consommation tendent en effet à disparaître parce qu'ils demandent un temps de production trop élevé. On peut citer à nouveau l'exemple de la poule noire d'Alsace qui nécessite un temps d'élevage de cinq à six mois contre trois mois dans l'élevage industriel. Sur le *power-point* diffusé à côté du stand de dégustation à l'Euro Gusto passait ce commentaire : « Durée d'élevage de 5 à 6 mois en plein air ! À l'heure où tout va très vite, la poule d'Alsace ça se mérite ! » (Journal de terrain, 22-24 novembre 2013). Ces rythmes ralentis sont nécessaires à une production de qualité tant des aliments que des biens culturels. Le marché ne peut, selon Damien, le chercheur déséminent, dicter les critères de scientificité de la recherche. C'est également la qualité de l'information, selon Xavier Delacroix, qui dépend de rythmes permettant une enquête journalistique approfondie. Pour parvenir à vivre de leur production tout en respectant cette exigence de qualité, les producteurs rencontrés, qui mobilisent les dénominations de *Slow Design* et de *Slow Cinéma*, mènent plusieurs activités en parallèle. Martine Doyen, nous l'avons évoqué, poursuit ses projets de film insérés dans l'industrie culturelle avec des budgets importants, des acteurs reconnus, tout en réalisant des films avec des moyens plus modestes, mais qui lui permettent d'avoir une liberté quant au scénario et aux rythmes de production. De même, Grégoire Abrial, lorsqu'il vivait à New-York cumulait un travail dans une agence de design et une recherche plus personnelle et non rémunérée le reste du temps.

Cette promotion de rythmes plus lents se décline dans les pratiques de consommation. Il faut se rendre sur le marché, à la distribution hebdomadaire du panier de l'AMAP, dans des commerces différents et non faire ses achats en une seule fois au supermarché. C'est le temps passé à cuisiner également qui est gage de qualité et témoigne du respect accordé à l'aliment. Alors que la consommation de plats préparés augmente et que le temps quotidien moyen consacré à faire la cuisine a diminué de 18 minutes en métropole, passant de 1 h 11 à 53 minutes entre 1986 et 2010⁷², les personnes rencontrées revendiquent de passer du temps en cuisine et de préparer la majorité de leur alimentation eux-mêmes. Dans le cadre de la

⁷¹ Yves Citton retranscrit ici l'enregistrement oral du cours de 1977 *Comment vivre ensemble : simulations romanesques de quelques espaces quotidiens*, Yves CITTON, « Techniques de résistance aux sociétés de contrôle : l'Anti-Gestion selon Roland Barthes », *op. cit.*, p. 175.

⁷² Thibaut DE SAINT POL et Layla RICROCH, « Le temps de l'alimentation en France », *Insee Première*, octobre 2012, n° 1417.

consommation non plus alimentaire, mais culturelle, Xavier Delacroix souligne la durée qu'exige la lecture de sa revue, là où des articles moins approfondis sont lus plus rapidement.

b) L'authenticité ou la recherche du « vrai »

Conjointement à cette demande de respect, de qualité et de sens, les personnes rencontrées valorisent également l'authenticité des objets. Il y a authenticité lorsqu'il y a « continuité entre l'être perçu et l'être réel, entre l'état actuel et l'état d'origine, entre l'apparence et l'essence⁷³ ». L'authenticité désigne ici l'adéquation entre l'objet et la (re)présentation qui en est faite⁷⁴. Le terme « authentique » n'apparaît pourtant que peu dans les discours recueillis. C'est bien plutôt l'adjectif « vrai », très présent sur le terrain, qui témoigne de cette recherche d'adéquation entre l'apparence et l'essence de l'objet. Il est révélateur d'une attention commune aux acteurs du *slow* de démêler le vrai du faux, de débusquer les intérêts égoïstes au cœur des relations régies par la confiance et l'habitude. Ils dénoncent ainsi le « dévoiement de relations de confiance perverties par l'intérêt⁷⁵ ». L'adjectif « authentique » qualifie « ce qui a été fait sans intention stratégique seconde, c'est-à-dire sans autre intention que celle de le faire (par opposition à l'intention de faire vendre, comme dans l'exemple des éco-produits)⁷⁶. » Cette dénonciation du « mensonge » du marché s'accompagne d'une méfiance vis-à-vis des mécanismes de confiance traditionnels du marché conventionnel : prix, certifications, labels...⁷⁷. Pour les personnes rencontrées, les prix ne seraient plus représentatifs de la valeur des choses. Yves regrette qu'« on ne paye plus le juste prix ». Les prix actuels sont « faux » selon Gabriella, ils ne prennent pas en compte les coûts environnementaux et humains que l'on ne voit pas :

« Donc on nous fait croire que le seul prix c'est pour le supermarché, mais c'est pas vrai [...] maintenant qu'on commence à payer le vrai prix là on se dit qu'on a plus les moyens »

Didier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, informaticien indépendant

L'exemple de l'agriculture biologique est particulièrement représentatif de cette quête d'authenticité : abondamment critiquée, elle suscite une grande méfiance chez les enquêtés

⁷³ Nathalie HEINICH, *De la visibilité*, op. cit., p. 29.

⁷⁴ Nous verrons que les acteurs du *slow* mobilisent également la notion d'authenticité dans leur critique du capitalisme industriel, elle renvoie alors à l'adéquation entre l'état actuel et originel, voir le chapitre 6, « L'authenticité face à l'artifice du monde industriel ».

⁷⁵ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 301.

⁷⁶ Luc BOLTANSKI et Ève CHIAPPELLO, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, [1999], 2011, p. 604.

⁷⁷ Sur cette question voir Jean-Louis VINCQ, Bernard MONDY et Jean-Pascal FONTORBES, « La construction de la qualité fiable dans les réseaux alimentaires de proximité », op. cit., p. 9 et suivantes.

tant elle leur paraît corrompue en raison des rapports qu'elle entretient avec le monde marchand, « ça devient aussi un commerce » selon Gabriella. Les acteurs du *slow* ne font pas confiance aux labels qui leur paraissent « travestis » (Yves). Le label « bio », notamment, ne garantirait pas une production et une distribution respectueuses des êtres vivants et de l'environnement⁷⁸ : ne prenant pas en compte la pollution générée par la distribution, certifiant certains produits alors même que seulement l'un des ingrédients est issu de l'agriculture biologique. Toute contradiction est ainsi relevée et dénoncée, jusqu'à remonter toute la chaîne de production d'un produit : le lait de vache ne peut pas être certifié « bio », car la vache qui l'a produit n'a pas nécessairement mangé des aliments issus de l'agriculture biologique. Le label « bio » n'étant plus un appui solide de la confiance, c'est vers les relations en face à face que les interviewés se reportent, comme on l'a vu précédemment :

« Tu vois ta maraichère, elle a pas les moyens de se payer les certificats, la certification bio, par contre tu lui fais confiance, elle te dit qu'elle traite pas ben ok tu achètes, mais elle a pas un label bio »

Gauthier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

Les labels inspirent peu confiance parce qu'ils reposent sur un compromis esquissé entre le monde marchand et celui de l'opinion : le « bio » est critiqué parce qu'il est devenu une « mode ». Une interviewée dit y être favorable, mais elle précise au « vrai bio ».

La critique faite à l'agriculture biologique rejoint la position vis-à-vis des marques : les industries et les entreprises sont soupçonnées de faire primer la recherche du profit sur l'éthique sociale et environnementale et de s'appuyer sur le monde de l'opinion (marketing et publicité) pour diffuser une image mensongère et faire des bénéfices. L'inauthenticité dénoncée pointe le décalage entre apparence et essence. Les membres de la *Slow Cosmétique* dénoncent le *greenwashing*, procédé de communication par lequel une entreprise se donne une image de responsabilité environnementale. Les marques sont « perverties » et « surfe[nt] sur la vague » selon Magalie. Elles développent des « lignes bio », changent de conditionnement :

« Ils vont bien forcer sur le vert, sur les feu-feuilles, ou les noms, rien que les noms de certaines marques, c'est je crois la marque carrefour qui a lancé une ligne de cosmétique de chez eux et heu je me rappelle plus son nom [Nectar of Nature], mais le nom on pense vraiment acheter quelque chose de très naturel et en fait pas du tout »

Claire, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, graphiste

⁷⁸ Pour une étude de la perception des labels bio non plus chez les consommateurs mais chez les producteurs voir Geneviève TEIL, « Le bio s'use-t-il ? Analyse du débat autour de la conventionalisation du label bio », *Économie rurale. Agricultures, alimentations, territoires*, 30 novembre 2012, n° 332, pp. 102-118.

Dans l'optique de lutter contre le « faux » et le « mensonge », la *Slow Cosmétique* a créé une mention. Elle est attribuée aux marques de cosmétique qui remplissent un certain nombre de critères relatifs aux impacts de la production des produits sur la santé, l'environnement et les conditions de travail.

Dans les mondes artistique et scientifique, cette valorisation de l'authenticité de relations se pose en termes d'« autonomie », au sens où la personne et son activité sont indépendantes des exigences du marché. De même, pour le rédacteur en chef du média lent, il est important de conserver une indépendance vis-à-vis de la publicité :

« Alors évidemment pas de pub, parce que la pub c'est moche et la pub si je peux avoir une vraie liberté pour dire du bien ou du mal de qui je veux, je veux pas dépendre de tout ça »

Xavier Delacroix, 50-60 ans, Au Fait « média lent », Paris, rédacteur en chef

Cette trahison par compromission avec le marché est plus grave encore aux yeux des acteurs lorsque le *slow* lui-même en est l'instigateur : il n'est pas à l'abri, en effet, de devenir une mode et de trahir ses valeurs d'origine pour ensuite disparaître, comme le craignent plusieurs enquêtés. Les déclinaisons du *slow* se critiquent entre elles en s'appuyant sur cet argument : ainsi les chercheurs se réclamant de la Désexcellence ont abandonné le nom de *Slow Science* du fait de l'effet de mode qui l'entoure et de la poursuite d'intérêts cachés de certains de ses membres comme nous l'explique Damien :

« [Les maires de certaines Citta Slow en Italie] mettent en avant le fait que leur cité est une slow city parce que ça va attirer les touristes et donc c'est dans l'idée vraiment d'avoir des rentrées d'argent »

Damien, 50-60 ans, Désexcellence, commune à proximité de Bruxelles, enseignant-chercheur

Nous avons indiqué dans le premier chapitre les débats que suscite la dimension marchande des salons de *Slow Food*. Certaines activités d'aide au développement de *Terra Madre* posent également question aux enquêtés : lorsque des producteurs locaux de reçoivent des aides à l'exportation alors que dans le même temps l'association valorise le développement local. Agathe juge *Slow Food* « un petit peu trop commercial » avec « un côté quand même très marché ». Toute esquisse de compromis entre le monde domestique et les mondes marchand et du renom est difficile tant le risque est grand de trahir les grandeurs du monde domestique et de tomber dans les « dérives » de relations non plus régies par la confiance, mais par l'intérêt économique ou la visibilité⁷⁹.

⁷⁹ Nathalie HEINICH, *De la visibilité*, op. cit.

Les mêmes questions se posent aux membres et au fondateur de la *Slow cosmétique*. L'association se défend avec force d'être une « marque ». Magalie me raconte ainsi être approchée par des blogueuses spécialisées en cosmétique qui souhaitent tester des produits pour en faire une critique sur leurs sites, ce à quoi elle réagit vivement « [elles ont] rien compris ! [Elles sont] même pas allée[s] sur le site ! ». Les membres de l'association sont très attentifs à ce que le nom et le concept de leur association ne soient pas « récupér[és] commercialement », les marques étant « friandes du concept » d'après Julien Kaibeck. Dans le même temps, les valeurs du monde de l'opinion, telle la célébrité, peuvent être tout de même appréciées si elles permettent à l'association de gagner en visibilité. Le fondateur de la *Slow cosmétique* explique ainsi :

« Bon on critique les égéries, mais nous-mêmes parfois on se dit que ce serait bien si on avait une personnalité très connue pour incarner le mouvement »

Julien Kaibeck, 30-40 ans, Slow cosmétique, Silly, Belgique, spécialiste en cosmétique

De même, les membres de *Slow Food* trouveraient profitable à l'association que des commerçants apposent un macaron, un logo sur leurs vitrines.

Ces multiples mensonges et trahisons ajoutent encore à la difficulté de choisir qui guette, on l'a vu, les consommateurs modernes. Des habitudes construites par l'expérience (le producteur connu par exemple), des raisonnements que l'on a validés jusque-là, permettent heureusement d'agir sans en passer chaque fois par des enquêtes sur ce qui vaut. Dans le but d'aider à la prise de décision, les déclinaisons du *slow* mettent en place des guides, des mentions, des chartes qui sont autant d'aiguilleurs de l'achat et de l'action. Mais toute nouvelle information peut venir ébranler ces routines et les délibérations concernant le choix des produits et des conduites à adopter sont récurrentes sur notre terrain. La question de privilégier l'achat local ou l'achat biologique se pose souvent à nos enquêtés. L'opinion majoritaire, souvent rappelée durant les entretiens, est qu'il est préférable d'acheter un produit local et de saison issu de l'agriculture conventionnelle, plutôt qu'un produit biologique importé qui sera plus polluant du fait du transport et de l'emballage :

« Je préfère toujours aller acheter des produits au marché chez un producteur local même s'ils sont pas bio plutôt que d'aller acheter un produit bio en grande surface qui vient de je ne sais où en Europe ou dans le monde »

Antoine, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, caviste indépendant

L'une des membres, s'appuyant sur une étude de la Communauté Urbaine de Strasbourg, regrette ainsi que le critère du biologique passe avant celui du local pour la majorité des consommateurs :

« Il ressort que le bio a une meilleure image que le local. Je trouve quand même une hérésie de manger du bio qui vient de l'autre bout de la planète. »

Christine, 50-60 ans, Slow Food, Strasbourg, responsable de communication

Les acteurs sont ainsi parvenus à établir une hiérarchie de valeurs entre des produits, et ce, en se détournant des labels. Aussi, le malaise est grand quand, au cours d'une visite chez un producteur alsacien, celui-ci déclare : il vaut mieux consommer du bio venant de loin que du local conventionnel. Un repère important dans les processus de valuations quotidiens est alors mis en question et les personnes présentes laissent percevoir leur étonnement (Journal de terrain, 7 septembre 2014).

À ces processus de décision de plus en plus complexes, s'ajoute une accélération des rythmes qui réduit le temps de délibération : « Cette élévation [du rythme de vie] est encore accentuée par le fait que le temps nécessaire pour opérer des choix de manière rationnelle et informée et pour coordonner et synchroniser les activités ne cesse d'augmenter⁸⁰. » À cela, les personnes rencontrées opposent le temps long de la réflexion, le *slow* pour Magalie « c'est prendre le temps de réfléchir ». Enquêter et valuer sont des activités coûteuses en temps : il s'agit de lire les étiquettes, de se renseigner sur les produits, sur les enseignes et les modes de production.

« Ça au quotidien ça demande un peu de temps, ça demande un peu d'attention parce que tout n'est pas toujours clair, quand on va au marché, quand on va chez... à l'épicerie, tout n'est pas clairement étiqueté. »

Sabine, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, mère au foyer

Pour cela il faut savoir « s'arrêter » :

« Ensuite c'est de s'arrêter aussi dans sa salle de bain et de faire l'inventaire des produits qu'on a » Julien Kaibeck

Également « se poser » pour réfléchir à ce dont on a besoin :

« T'as la lenteur dans le sens où tu te poses, comment expliquer, à réfléchir à ce dont a besoin ta peau en premier lieu. »

Magalie, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, paysagiste

⁸⁰ Hartmut ROSA, *Accélération: une critique sociale du temps*, op. cit., p. 157.

c) Des relations « humaines » contre des relations perverses par l'intérêt

L'authenticité comme « vérité » ne concerne pas uniquement le rapport aux objets, mais également les relations entre personnes. Là encore, les acteurs du *slow* insistent sur la nécessité du respect et de la qualité des relations interpersonnelles qui ne doivent pas être régies uniquement par des intérêts marchands. C'est que la poursuite des intérêts individuels et la quête du profit se fait, selon eux, au détriment des personnes. Nous avons souligné plus haut que l'accélération des rythmes contemporains, plus spécifiquement du changement social⁸¹, fragilise les identités et les relations sociales. Face à cette instabilité, la valorisation des relations d'interdépendances typiques du monde domestique est ici encore centrale et le « respect », l'« entraide », la « convivialité » et la « gratuité » en sont les maîtres mots.

Le discours des enquêtés retrouve les critiques classiques du capitalisme : après la marchandisation, la réification marxienne des rapports sociaux. Devenue centrale dans la théorie critique allemande⁸², la réification désigne le mécanisme par lequel « les rapports sociaux entre êtres humains sont transformés en rapport entre choses⁸³ ». La sensibilité romantique s'est également saisie de cette notion, dénonçant « la déshumanisation de l'humain, la transformation des rapports humains en rapports entre choses, des objets inertes⁸⁴ ». Pour les enquêtés, il est crucial de préserver des relations non régies par le calcul économique et marquées par le respect, au sens où les personnes ne sont pas réduites à des moyens. Les notions de « relations humaines », d'« échelle humaine » sont au cœur des discours, témoignant d'un idéal humaniste⁸⁵. La cinéaste Martine Doyen dénonce ainsi les relations perverses par l'intérêt économique sur le plateau de tournage, le réalisateur n'y est pas respecté à la différence du producteur qui a la possibilité de financer les films :

« J'ai trouvé ça très pénible sur mon premier film. Tu fais le film avec plein de monde et personne n'en a rien à foutre de toi. Sans doute parce qu'ils ont intérêt plutôt à connaître le producteur qui fait plein de films [plutôt] que toi qui en fais un tous les cinq ans. Ils ont du respect pour le producteur. »

Martine Doyen, 50-60 ans, Slow cinéma, Bruxelles, cinéaste

⁸¹ *Ibid.*, p. 139.

⁸² Voir Frédéric VANDERBERGHE, *Une histoire critique de la sociologie allemande: aliénation et réification*, Paris, La Découverte, 1997.

⁸³ Gilles FERREOL, « Aliénation », in Gilles FERREOL et Guy JUCQUOIS (dirs.), *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Paris, A. Colin, 2003, p. 3 ; Voir également Aurélien BERLAN, *La fabrique des derniers hommes: retour sur le présent avec Tönnies, Simmel et Weber*, Paris, la Découverte, 2012, p. 297-298.

⁸⁴ Michael LÖWY et Robert SAYRE, *Révolution et mélancolie: le romantisme à contre-courant de la modernité*, *op. cit.*, p. 34.

⁸⁵ L'humanisme conçoit « l'homme comme fin et comme valeur supérieure » dans Jean-Paul SARTRE, *L'Existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel, 1968, p. 98.

Nadim, le *slow* manager, critique les grosses multinationales dans lesquelles le salarié a le sentiment de n'être « qu'un numéro ». Il promeut des relations « à taille humaine » en opposition à l'anonymat des relations marchandes. Le terme même de « ressources humaines » est récusé par Nadim, car il place sur le même plan l'humain et le matériel : « on a l'impression que [l'humain] c'est un énième produit qu'il faut gérer ». Le modèle sur lequel prend appui Nadim est celui d'Henry Ford qui, dit-il, se souciait de l'épanouissement du salarié⁸⁶. Les relations de travail sont ainsi calquées sur les relations domestiques : une entreprise avec « des valeurs familiales » dans lequel le patron est un « bon père de famille » que le salarié peut solliciter directement. Les intermédiaires sont ici aussi réduits :

« On n'avait pas des sous-chefs, des sous-sous-chefs, des surveillants, mais on allait voir directement le patron, "voilà ça va pas", il faisait une avance sur la trésorerie ou pas, mais en tout cas il y avait pas forcément une multitude de DRH. »

Nadim, 30-40 ans, Slow management, Strasbourg, manager indépendant

Les relations sont moins contractuelles et économiques qu'affectives : le salarié « avait, selon Nadim, une relation intime » à son entreprise qui était attachée à une famille dont elle portait le nom, un fonctionnement qui se rapproche d'une forme de paternalisme. Là encore l'association *Slow Food* peut elle-même être l'objet de ces critiques. Ainsi, Agathe dit être déçue de la qualité des relations de travail au sein même du bureau de l'association basé à Bra en Italie. Elle a été choquée parce que « c'était tout sauf *slow* », les salariés sont « hyper speed ». C'est, dit-elle, « quand même un peu schizophrénique » de s'appeler *Slow Food* et de contraindre ses salariés à travailler en sous-effectif, à « bosser comme des malades » et de « façon aussi tendue ». De même, Emilio, qui est un ancien salarié de l'association, raconte que « *Slow Food* c'est pas *Slow Work* » et qu'il est difficile d'obtenir un rendez-vous avec un membre du bureau.

La notion de respect renvoie également à la responsabilité du consommateur vis-à-vis du producteur, au travers d'une « juste » rétribution et d'un respect du travail et des savoir-faire. Cette volonté de redéfinir le lien entre producteurs et consommateurs est présente plus largement dans les « systèmes agro-alimentaires alternatifs » déjà évoqués. En achetant directement au producteur ou au travers d'une AMAP (pour les produits alimentaires notamment), les acteurs du *slow* revendiquent l'établissement d'une relation non plus

⁸⁶ Souci de l'épanouissement certes, mais dans un but de productivité comme Nadim le souligne lui-même : « Ford [...] savait très bien que un salarié si il ne s'épanouissait pas dans son travail, il ne pouvait pas faire grand chose ». Sur la question du *Slow Management* au service de la productivité voir le chapitre 6.

uniquement marchande, mais relevant de l'entraide, de la coopération. Pour Antoine, c'est « une espèce de relation comme ça interactive où les deux parties ont besoin l'une de l'autre ». L'acheteur ne se considère plus comme un consommateur passif, mais comme un « co-producteur » ou un « consom-acteur » qui s'engage dans une relation de « solidarité ».

Le modèle de l'AMAP constitue ainsi une forme de compromis entre le monde marchand et le monde domestique. Il s'agit, en effet, d'articuler un contrat d'ordre économique entre deux parties (dont la durée varie de six mois à un an) à des grandeurs du monde domestique (confiance, responsabilité), permettant une « euphémisation de la relation marchande⁸⁷ ». Mais les ambivalences sont nombreuses et témoignent de la fragilité d'un tel compromis. Sylvain raconte que l'agriculteur qui fournit son AMAP est très attentif à ce que les paniers soient pleins chaque semaine quels que soient les aléas climatiques, il ajoute ainsi une bouteille de jus de pommes ou de la farine si la quantité de légumes est réduite. Ce comportement est qualifié par Sylvain d'« un peu trop puriste », le producteur a « encore un peu ce côté consumériste en se disant : il y en a plein qui ne vont pas être contents ». Au contraire, explique-t-il, c'est aux consommateurs de s'engager et de s'adapter à la quantité fournie dans les paniers : « il veut fidéliser, mais c'est aussi à nous en tant qu'AMAP... » Le caractère « commercial » du geste de l'agriculteur embarrasse donc l'enquêté qui met l'accent sur la solidarité et l'engagement de celui qui est, et cela rend bien compte du compromis, tout à la fois un « client » et un « membre ». Ce modèle alternatif pose également question lorsqu'une partie de la production est vendue au marché. Le vendeur et l'acheteur sont alors « solidaires sur le papier, mais la réalité est un peu faussée » pour Victor, car le premier trahit la confiance du second en s'extrayant des relations domestiques de l'AMAP pour pénétrer sur le marché. Notons que cette valorisation des relations d'affection et d'entraide entre le producteur et le consommateur est parfois plus de l'ordre du discours que des pratiques : Jean Lagane montre que la solidarité si fortement proclamée est finalement peu mise en pratique⁸⁸ ; tandis que les relations directes entre producteurs et consommateurs sont peu fréquentes alors même que l'interconnaissance est au cœur du fonctionnement de ces circuits alternatifs⁸⁹. Sur notre terrain d'enquête, également, un tel décalage entre pratiques et discours quant à la valorisation de l'entraide et des liens affectifs peut être mis en évidence, nous y reviendrons en détail dans la suite de ce chapitre.

⁸⁷ Jean LAGANE, « Du teikei à l'AMAP, un modèle acculturé », *op. cit.*, §18.

⁸⁸ *Ibid.*, §23.

⁸⁹ Julien VUILLEUMIER, « Agriculture contractuelle de proximité et transformation des habitudes et connaissances alimentaires », communication présentée lors du colloque « Comment mangent les familles contemporaines ? Comparaisons européennes », Strasbourg, 16 janvier 2015.

Un autre type de tension concerne plus largement le rapport de l'association *Slow Food* aux producteurs. Plusieurs membres soulignent ainsi la difficulté à mobiliser les producteurs locaux (pour rejoindre l'association, ou participer à des activités) sans contreparties notamment commerciales :

« C'est pas facile de rallier des producteurs et des restaurateurs à Slow Food si on a rien à leur proposer comme avantage. Et quel avantage ? Ce sont des entreprises donc l'avantage il est quand même commercial et financier au bout du compte. Donc là il y a aussi un truc qui me dérange moi, qui me dérange dans nos rapports justement avec ces personnes qu'on voudrait impliquer »

Agathe, 50-60 ans, Slow Food, Paris, chercheuse en agronomie

Et les relations qu'ils souhaiteraient marquées par l'affectif et le désintéressement retombent alors dans le monde marchand. Monde marchand qui peut être tout de même valorisé, dans un compromis avec le monde de l'opinion, lorsqu'il permet d'accroître la visibilité de l'association comme nous l'avons évoqué plus haut au sujet de *Slow Food* et de la *Slow cosmétique*.

Là encore, entretenir des relations respectueuses demande du temps : c'est le temps « juste » que l'on est prêt à consacrer à une relation pour qu'elle soit « juste » comme devrait l'être également la rétribution. Ainsi, aller chercher son panier de légumes ou de viande chez le producteur est une manière de soutenir son travail. Au-delà même de la relation au producteur, le fait d'accorder de son temps à l'autre est marque de respect. À l'inverse, comme en témoigne Martine, lorsque des étudiants, désireux d'obtenir des informations sur *Slow Food*, ne viennent pas à l'heure et font attendre leurs interlocuteurs, ils « n'ont pas compris cette notion de temps » et ne sont pas « dans cette démarche *Slow Food* ». Cette recherche de justice peut se traduire également par le fait de prendre sur son temps à soi, par exemple pour laver les carottes reçues à l'AMAP, comme l'explique Sylvain, pour que le producteur n'ait pas à acheter une machine ou à payer un travailleur pour le faire. En se chargeant « à son niveau » d'un kilo de carottes à laver, il permet aux producteurs de ne pas avoir à dépenser temps et argent pour laver plusieurs tonnes de carottes.

d) « Convivialité » et commensalité

Un dernier point rend visible l'inscription des valuations du *slow* dans le monde domestique : la promotion du « partage », de la « gratuité » et de la « convivialité ». Claire rapporte que dans « la blogosphère de cosméteuses » il est courant de s'offrir des paniers cadeaux de produits faits maison. Entre les membres du *convivium* alsacien de *Slow Food*, de

nombreux réseaux d'échanges se sont mis en place au fil des ans, selon un système de dons et contre-dons rappelant l'étude de Marcel Mauss⁹⁰ : l'un donne l'huile de ses oliviers de Sicile à un autre qui lui donne en échange des chocolats faits maison à Noël. Toute action qui n'est pas effectuée avec un objectif d'intérêt économique est valorisée : ainsi les gens qui viennent chanter gratuitement dans des concerts sont « un peu dans le *slow* » pour Gabriella. Martine Doyen, quant à elle, monte un projet cinématographique en partenariat avec les associations de quartier, le film intitulé *Hamster* sera tourné dans les Marolles (un quartier bruxellois) entre septembre 2013 et juin 2015 avec les habitants⁹¹. De façon un peu naïve, les acteurs du *slow* croient en le désintéressement d'échanges dont Mauss a montré le caractère obligatoire et systématique⁹².

Une même candeur caractérise la valorisation de la « convivialité ». Le terme, omniprésent dans les entretiens et les observations, et plus largement dans les discours médiatiques contemporains⁹³, est érigée face à l'intérêt individuel. Mais à quoi renvoie cette notion floue et consensuelle, cet « objet mou, [ce] concept polysémique, [cette] valeur abondamment célébrée⁹⁴ » ? En faisant la promotion de la convivialité, les enquêtés valorisent le fait d'être et de faire ensemble, caractéristiques du monde domestique. Dans ce dernier : « l'art de composer un monde harmonieux, c'est [...] l'art de mettre des personnes en présence, de les réunir, comme dans ces grands moments que sont les repas⁹⁵ ». La commensalité, le fait de partager sa table avec d'autres convives⁹⁶, est en effet une référence importante dans le discours des enquêtés, membres de *Slow Food*, mais pas uniquement, Claire de la *Slow Cosmétique* dit également aimer « passer du temps à table avec des amis à boire du bon vin, ça oui c'est *slow* ». Le repas, moment d'« échange » et de « partage », est pris à plusieurs. L'anti-modèle par excellence est un repas consommé seul devant une télévision ou un ordinateur.

« lutter contre le déjeuner seul devant l'ordinateur avec une barquette pré-ouverte »

Antoine, 40-50 ans, *Slow Food*, Strasbourg, caviste indépendant

⁹⁰ Marcel MAUSS, *Essai sur le don: forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, Presses universitaires de France, [1923-1924], 2012.

⁹¹ <http://hamsterfilms.com/>, consulté le 26 janvier 2016.

⁹² Alain CAILLE, « Présentation », in *De l'anti-utilitarisme*, Éditions La Découverte., coll. « REVUE DU M.A.U.S.S », 2006, vol.27, pp. 7-36.

⁹³ Voir le dossier « La convivialité, fable contemporaine », *Quaderni*, 2003, vol. 53, n° 1.

⁹⁴ Sébastien THIERY, « Avant-propos au numéro thématique : la convivialité, fable contemporaine », *Quaderni*, 2003, vol. 53, n° 1, p. 57.

⁹⁵ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 218.

⁹⁶ Gwenaël LARMET, « La sociabilité alimentaire s'accroît », *Economie et statistique*, 2002, vol. 352, n° 1, p. 193.

Comme le souligne Estelle Masson, l'opposition entre manger seul ou manger ensemble est au cœur des « imaginaires » de la table, traçant la ligne de démarcation entre l'homme et l'animal, « elle véhicule [...] une définition de ce que doit être un homme, à savoir un être social et tout particulièrement un être sociable à table⁹⁷ ». La commensalité est perçue comme un vecteur de lien social renforçant les échanges en famille et les relations extra-familiales. Un signe de cette centralité du repas est l'agencement intérieur des lieux de vie des personnes rencontrées. Lors d'un dîner chez un couple, membre de *Slow Food*, nous sommes reçue dans la cuisine, pièce principale de l'appartement de l'aveu même de nos hôtes, et non dans le salon, pièce de passage (Journal de terrain, décembre 2010). De même, Sabine souligne que sa famille « vit beaucoup dans la cuisine » et que c'est une pièce « essentielle ». La préparation des repas est également synonyme de convivialité et cuisiner ensemble est associé à une activité ludique, à un projet collectif.

Le sociologue de l'alimentation Jean-Pierre Corbeau rappelle que lors du repas, « le partage signifie une relation dans laquelle on prend de son temps pour les autres et prévoit d'être avec les autres, pour réaliser ensemble un acte social d'échange⁹⁸. » Il est, en effet, important pour les personnes rencontrées d'accorder du temps à ce moment du repas :

« Et donc effectivement c'est ce moment de convivialité, où on se prend du temps pour rencontrer ses amis ou sa famille, pour avoir [...] le temps d'un repas c'est le temps où on se pose, un temps de parole »

Victor, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, éducateur spécialisé

Elles fustigent le fait de manger rapidement, une diminution du temps du repas qui leur apparaît caractéristique de notre époque :

« voilà on préfère finalement aujourd'hui s'alimenter en un quart d'heure, vingt minutes »

Stéphane Szerman, 50-60 ans, auteur du livre Slow Attitude, Paris, psychothérapeute

Les analyses statistiques donnent à voir une réalité plus nuancée. Le temps consacré à l'alimentation a légèrement augmenté entre 1986 et 2010 passant de 2 h 09 à 2 h 22⁹⁹. La variable d'âge est importante, ainsi au-dessus de quarante ans le temps accordé à l'alimentation s'accroît. En outre, contrairement à l'idée courante d'une déstructuration des temps du repas, les trois repas traditionnels (petit-déjeuner, midi et repas du soir) restent des

⁹⁷ Estelle MASSON, « Culturellement, manger c'est manger ensemble », in Jean-Jacques BOUTAUD (dir.), *L'imaginaire de la table: convivialité, commensalité et communication*, L'Harmattan., Paris, 2004, p. 116.

⁹⁸ Jean-Pierre CORBEAU, « Rituels alimentaires et mutations sociales », *Cahiers internationaux de sociologie*, 1992, XCII, p. 105.

⁹⁹ Thibaut DE SAINT POL et Layla RICROCH, « Le temps de l'alimentation en France », *op. cit.*

repères importants, ce qui est une spécificité française¹⁰⁰. Mais le temps moyen dédié aux repas ne dit pas tout de la forme qu'ils prennent. Ainsi, la commensalité avec des personnes extérieures au ménage augmente entre 1986-1998, mais la part des repas pris avec des membres du ménage diminue¹⁰¹. Joël Meissonnier met en évidence de multiples stratégies d'optimisation des temps de l'alimentation, indices d'une recherche de gestion du temps et de la volonté d'en perdre le moins possible, les mangeurs contemporains « ont pour gageure de ne pas "perdre" leur temps, "même minime et objectivement illusoire, comme si leur temps leur était de plus en plus compté, comme s'il était de plus en plus vécu comme un temps accéléré"¹⁰². » Le temps comme le prix ou la qualité devient aujourd'hui un critère de choix pour le consommateur : « désormais, le temps a une autre dimension, celle d'une ressource qui limite les choix du consommateur et qui s'ajoute à la contrainte budgétaire¹²⁵ ». Notons enfin que cette promotion d'un repas consommé sans se presser reste un idéal qui n'est pas toujours respecté. Lors des activités du Schnaেকে, les organisateurs s'excusaient souvent de ne pouvoir avoir plus de temps (parce que la salle devait être libérée à une heure précise, par exemple). De même, Wendy Parkins et Geoffrey Craig ont rencontré de nombreux membres de *Slow Food* en Italie ou aux USA qui ne prenaient pas le temps de manger¹⁰³. Il reste qu'il est significatif que les personnes rencontrées s'efforcent de consacrer un temps long à des repas pris à plusieurs.

Les activités proposées par les associations *slow* sont organisées sur le modèle de cette commensalité alimentaire : des moments d'échanges où les rapports entre participants ne sont pas hiérarchisés. Le *convivium* de *Slow Food* étudié propose ainsi de se réunir pour cuisiner sur une après-midi ou une soirée. L'accent est mis par les membres sur l'« horizontalité » dans l'organisation de l'activité, au sens où ce ne sont pas des cours de cuisine :

« C'est pas [...] entre guillemets faire un cours magistral, les gens derrière pour te laver les plats quoi. Après si une personne en sait plus à un moment elle peut intervenir quoi, il y a pas une personne qui sait tout »

Didier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, informaticien indépendant

La valorisation du « faire ensemble » est également présente dans le discours de la cinéaste qui regrette que l'on n'aille plus au cinéma en groupe :

¹⁰⁰ *Ibid.*

¹⁰¹ Gwenaél LARMET, « La sociabilité alimentaire s'accroît », *op. cit.*, p. 193.

¹⁰² Joël MEISSONNIER, « Stratégies d'optimisation des temps quotidiens : le temps du repas », in Isabelle GARABUAU-MOUSSAOUI, Dominique DESJEUX et Élise PALOMARES (dirs.), *Alimentations contemporaines*, L'Harmattan., Paris, 2002, p. 213.

¹⁰³ Wendy PARKINS et Geoffrey CRAIG, *Slow living, op. cit.*, p. 89.

« Avant le cinéma était beaucoup plus convivial parce que les films étaient plus pointus et on y allait ensemble et on discutait après dans les cafés. Maintenant ça n'existe plus. Non, mais bon je sais pas, ça existe peut-être encore, mais ne tout cas c'est pas comme avant, il y a quelque chose qui a changé »

Martine Doyen, 50-60 ans, Slow cinéma, Bruxelles, cinéaste

La formule « disco-soupe » est emblématique de cette valorisation de la « convivialité » (Figures 20 et 21). Le concept de la « disco-soupe » se diffuse en France depuis 2012 auprès d'un jeune public¹⁰⁴. Nous avons croisé à de multiples reprises la formule sur notre terrain d'enquête : les organisateurs d'une disco-soupe se sont associés au *convivium* alsacien de *Slow Food*, en partie pour des raisons de logistique et de financement ; c'est aussi l'association internationale qui emprunte la formule, notamment au sein du réseau des jeunes du mouvement, le *Slow Food Youth Network*¹⁰⁵. Lors d'une disco-soupe, des légumes destinés à être jetés sont récupérés (sur des marchés, auprès de producteurs) puis épluchés, coupés, cuisinés pour être consommés par les participants. L'événement est organisé dans un lieu public (marchés, rassemblement d'associations de quartiers strasbourgeoises) et se veut « festif », des concerts ou des fanfares sont organisées parallèlement.



Figures 20 et 21 : Disco-soupe sur la place du marché de Neudorf, Strasbourg, le 07 décembre 2013 (photos de l'auteur).

En entretien, les membres de *Slow Food* Lorraine décrivent avec précision et emphase une fête de village : des tables et des bancs entourent des producteurs locaux dans une « grande halle » où les « gens se rencontrent », échantent sur les produits puis dansent après avoir mangé. Cette « ambiance fédératrice » fait la force des rassemblements organisés par *Slow Food* selon Julie qui relate son expérience au Salon du goût de Turin :

¹⁰⁴ Le site qui répertorie les disco-soupes organisées en France, mentionne également des disco-soupes en Belgique et en Angleterre et des projets d'importation en Suisse, aux Etats-Unis et au Japon. Le mouvement aurait émergé à Paris en mai 2012. Cf. <http://www.disco-soupe.org/>

¹⁰⁵ <http://www.slowfoodyouthnetwork.org/>

« On a déjà été à Turin, c'est magnifique oh là là là ! » ; « Il y avait du monde c'était hallucinant, j'ai eu une émotion c'était incroyable, j'en ai presque pleuré en fait. »

Julie, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, restauratrice

Ce type d'événement permet aux membres de prendre conscience de l'étendue de l'association à laquelle ils sont rattachés :

« C'est là qu'on se dit on fait quand même partie d'un mouvement, fin Slow Food c'est énorme quand même » Julie

Le décalage est, en effet, important entre les difficultés d'organisation et de diffusion des *convivia* et ces événements nationaux et internationaux qui donnent l'impression d'une forte unité (les personnes présentes tiennent un discours semblable) et d'une grande énergie (les débats, les témoignages, les documentaires présentés véhiculent un message très engagé à la fois fortement alarmiste tout en étant mettant en avant les possibilités de changement). L'organisation du salon *Euro-Gusto* a été pensée de manière à favoriser cette ambiance de fête : des tables et des chaises accueillent en continu les visiteurs souhaitant se restaurer dans une salle à la décoration très colorée, il est possible de consommer des boissons dans une buvette où passe de la musique (Figure 22).



Figure 22 : La buvette, Euro Gusto, Tours, 2013 (photo de l'auteur).

Cette valorisation de la « convivialité » témoigne de l'importance pour les personnes rencontrées de moments de rassemblement, de co-présence. Ils revendiquent le fait de consacrer du temps à leur famille et leurs amis à une époque où l'accélération des rythmes de vie contemporains rend difficiles ces moments de co-présence. Pour Stéphane Szerman,

auteur d'un essai consacré à ce qu'il nomme la *Slow Attitude*¹¹⁸, l'aspiration à « bien vivre ensemble » est la raison principale de la diffusion du *slow* :

« Aujourd'hui tous les mouvements *slow* ont ça en commun c'est le plaisir à retrouver... mais de bien vivre ensemble »

Stéphane Szerman, 50-60 ans, auteur du livre Slow Attitude, Paris, psychothérapeute

Les enquêtés appellent ainsi à faire varier les socialités ou « les manières sociales de fluer¹¹⁹ », passant de moments de désynchronisation, de solitude, en somme d'exercice de leur autonomie, à des moments de synchronisation, de réunion. Nous retrouvons ici les analyses déjà évoquées de Marcel Mauss quant aux variations dans l'intensité de la vie sociale. Les rythmes de la socialité promus par le *slow* doivent donc être envisagés comme une succession de densification et de relâchement : « Ces deux mouvements constituent en fait les deux phases corrélatives d'un même processus rythmique. Dans chacun des groupes sociaux auxquels ils appartiennent, les corps-langages sont soumis à une succession de périodes, pendant lesquelles leur singularité se restreint au profit de leur caractère collectif, et de périodes pendant lesquelles, au contraire, ils en profitent pleinement aux dépens de ce dernier. La production des individus est donc indissociablement singulière et collective dans la successivité du temps¹²⁰. » De même, dans son étude sur l'idiorrythmie, Roland Barthes s'intéresse « aux formes sociales et au rôle des techniques rythmiques de la socialité. Il montre le rôle fondamental de l'alternance réglée des moments de solitude et des moments d'interaction¹²¹. » Ainsi, dans une époque marquée, nous l'avons souligné, par des phénomènes d'individualisation, de désynchronisation, de délocalisation, il importe de souligner l'existence de processus, tout à la fois contraires et indissociables, de synchronisation et de relocalisation¹²² dont rend compte l'appel à la « convivialité ».

La montée en puissance de la notion de convivialité paraît témoigner du retentissement des thèses d'Yvan Illich¹²³. La convivialité est une alternative à la société industrielle dont il condamne : « la dégradation de la nature, la destruction des liens sociaux,

¹¹⁸ Sylvain MENÉTREY et Stéphane SZERMAN, *Slow attitude !: oser ralentir pour mieux vivre*, op. cit.

¹¹⁹ Pascal MICHON, *Les rythmes du politique*, op. cit., p. 65.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 72.

¹²¹ *Ibid.*, p. 131.

¹²² François ASCHER, « L'ambition moderne de maîtrise individuelle des espaces-temps : outils et enjeux », in François ASCHER et Francis GODARD (dirs.), *Modernité, la nouvelle carte du temps*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, Datar, 2003, p. 27.

¹²³ Jean-Pierre DUPUY, *Pour un catastrophisme éclairé: quand l'impossible est certain*, Paris, Editions du Seuil, 2004, p. 80.

la désintégration de l'homme¹²⁴ ». À l'inverse, elle met au centre la relation de l'homme à autrui et à son milieu, repense le rapport à l'outil en termes de maîtrise et d'efficacité, et enfin, place l'action humaine sous le signe de la créativité et de la liberté. Plus récemment, Alain Caillé, fondateur et directeur de *La Revue du Mauss*, reprend la proposition d'Yvan Illich : sous le terme de « convivialisme¹²⁵ », l'auteur range une multiplicité d'initiatives : du commerce équitable à Wikipédia, *Slow food*, *Slow town* et *Slow Science* y sont également cités. Toutes ces démarches contemporaines partageraient une même recherche « d'un art de vivre ensemble (*con-vivere*) qui permette aux humains de prendre soin les uns des autres et de la Nature, sans dénier la légitimité du conflit, mais en en faisant un facteur de dynamisme et de créativité¹²⁶. »

Or, il apparaît que l'appel contemporain à la « convivialité » soit des plus problématiques¹²⁷ : elle devient, par exemple, « un slogan propre aux technologies de la communication, alors même qu'elle participait avec Illich d'une critique de celles-ci¹²⁸ ». Surtout, l'omniprésent appel à la convivialité nous paraît être le produit d'un raccourci. Notre analyse se nourrit ici d'un sentiment des plus subjectifs : lors d'une disco-soupe, nous avons ressenti un profond agacement face aux paroles de l'un des participants qui interpellait les passants en les invitant à « un moment de convivialité ». Notre réaction négative tenait, d'une part, à l'apparente évidence pour ce participant d'un désir d'être et de faire ensemble chez le passant, qui en ferait presque un impératif. Plus encore, il apparaît que le fait d'être ensemble ne suffise précisément pas à ce qu'il y ait « convivialité », en d'autres termes la co-présence n'induit pas forcément la construction de relations positives, d'affection et de confiance, or le moment « convivial » est invoqué comme s'il portait en lui-même ces promesses.

¹²⁴ Ivan ILLICH, *La convivialité*, Paris, Éditions du Seuil, 1973, p. 11.

¹²⁵ Alain CAILLE, *Pour un manifeste du convivialisme*, Lormont, le Bord de l'eau, 2011.

¹²⁶ Alain CAILLE et Christophe FOUREL (dirs.), *Sortir du capitalisme*, *op. cit.*, p. 202-203.

¹²⁷ Sébastien THIERY, « Avant-propos au numéro thématique : la convivialité, fable contemporaine », *op. cit.*

¹²⁸ *Ibid.*, p. 58.

B. Singularité et rythmes distinctifs

1. Valorisation de la singularité

a) Entre-soi

En dépit de leur hétérogénéité, les discours relevant du *slow* permettent de rendre compte d'une critique formulée à l'encontre des rythmes contemporains. Depuis le monde domestique au nom de l'entraide, du respect et de la confiance, vers le monde marchand, dans lequel les échanges sont régis par la recherche de profit et l'anonymat, les biens réduits à des marchandises et les personnes à de simples moyens. Les rythmes promus – le ralentissement, le rythme juste et la synchronisation – permettent d'entretenir des relations de confiance, respectueuses et conviviales, qui contrastent fortement avec l'entre-soi et la recherche de singularité observée sur le terrain.

Les acteurs du *slow* ont un fort sentiment subjectif d'appartenir à une même communauté. Une communauté aux contours certes variables : d'une part, les déclinaisons du *slow* se disputent la légitimité et la conformité à *Slow Food* ; d'autre part, les membres se distinguent les uns des autres, entre les « épicuriens » et les « écologistes » au sein de *Slow Food* par exemple. Les personnes rencontrées soulignent néanmoins l'existence de caractéristiques communes tant matérielles qu'idéelles propres à faire d'elles une grande « famille » (Julie). Le qualificatif de « bobo » est employé par certains interviewés pour désigner les membres des déclinaisons du *slow*, concédant ainsi une homogénéité au groupe. Ces personnes partagent, en effet, des caractéristiques socio-démographiques similaires comme nous l'avons précédemment évoqué : un haut niveau de diplôme (égal ou supérieur à Bac+5), une appartenance aux catégories socioprofessionnelles « cadres et professions intellectuelles supérieures », une résidence en zone urbaine, en couple avec un ou plusieurs enfants et une surreprésentation des 40-50 ans. Cette ressemblance peut être au fondement même de l'adhésion à ces groupes, car, comme le souligne Sandra membre de *Slow Food* : « tu veux toujours te rapprocher de gens qui te ressemblent ». La dénomination *slow* apparaît ainsi comme un gage de proximité relationnelle et de bonne entente : les personnes qui se réclament du *slow* seront vraisemblablement des gens « cool » et « sympa » qui partagent de mêmes centres d'intérêt postule Sandra.

Plus encore, les relations domestiques caractérisées par la familiarité et la confiance sont bien souvent à l'origine même de l'apparition des groupes. L'association internationale *Slow Food* fut à ses débuts, dans les années 1970 en Italie, une association étudiante d'extrême gauche qui réunissait des amis amateurs de vin. Cette dynamique de formation du

groupe est commune à nombre de déclinaisons du *slow* : des amis ou collègues qui partagent préalablement des intérêts communs s'associent ensemble pour promouvoir un mode de vie « *slow* ». C'est le cas des trois *convivia* de *Slow Food* étudiés, mais aussi du groupe des Désexcellents et du *Slow Management*. Les autres déclinaisons (*Slow cosmétique*, *Slow Design*, *Slow cinéma*) relèvent davantage d'initiatives individuelles auxquelles viennent se greffer des personnes. Le noyau premier est donc très souvent un groupe d'amis, de collègues de travail, comprenant parfois les conjoints. C'est « une bande de copains » pour le *convivium* lorrain et « une petite communauté de chercheurs » travaillant sur un projet scientifique commun dans le cas de la Désexcellence. L'agrandissement du groupe se fait ensuite également sur le mode de la familiarité : un ami, une rencontre est à l'origine de l'intérêt pour le *slow*. C'est après avoir « sympathisé » avec le fondateur de la *Slow cosmétique* que Claire s'est investie dans l'association. Le groupe des désexcellents fonctionne, explique Damien, même si « ce n'est pas quelque chose de très chouette », ni l'objet d'« une grande fierté » sur le mode de la « cooptation », il préférerait une « grande assemblée générale » où « tout le monde prend la parole ». Damien, pourtant, critique la *Slow Science Academy* parce que :

« Ce qui [y] est prôné c'est vraiment la création d'un espace à part, hors de l'université, hors de la société, dans lequel on se retrouve ensemble. Voilà et on discute tranquillement, etc. ce qui est très agréable entre collègues, mais c'est une drôle de manière de s'engager dans le monde »

Damien, 50-60 ans, Désexcellence, commune à proximité de Bruxelles, enseignant-chercheur

Cette proximité, cette familiarité tant appréciée est, dans le même temps, largement questionnée. « Peut-être que c'est aussi un handicap » que les membres du *convivium* soient « une bande de copains, [qu']ils se connaissent tous » se demande Monique. Et en effet, les acteurs rencontrés sont nombreux à regretter la fermeture des groupes sur eux-mêmes et de ne pas attirer davantage de nouveaux membres. Le *slow* renvoie ainsi très clairement à un phénomène d'entre-soi qui « désigne le regroupement de personnes aux caractéristiques communes, que ce soit dans un quartier, une assemblée politique, ou encore un lieu culturel. Elle sous-entend l'exclusion, plus ou moins active et consciente, des autres¹²⁹. » Cette forme de « mise à distance d'autrui¹³⁰ » a été observée également chez des personnes avec lesquelles les acteurs du *slow* entretiennent des affinités : au sein des classes moyennes engagées dans la

¹²⁹ Sylvie TISSOT, « Entre soi et les autres », *Actes de la recherche en sciences sociales*, avril 2014, n° 204, p. 5. Pour une analyse de l'inscription dans l'espace de cet entre-soi, nous renvoyons à l'ensemble de ce numéro.

¹³⁰ *Ibid.*

protection environnementale¹³¹, chez les consommateurs des circuits agroalimentaires alternatifs¹³². La surreprésentation des classes moyennes intellectuelles au sein des mobilisations environnementales renvoie, pour de nombreux auteurs, à l'expérience d'un « déclassement¹³³ », d'une « frustration¹³⁴ » pour des personnes qui munies d'un bagage scolaire et culturel important ne parviennent pas pour autant à occuper les positions dominantes. Plus fines, selon nous, sont les analyses qui analysent cet investissement de la question environnementale par les classes moyennes en termes de pratiques culturelles et distinctives plus qu'en termes de rapports de classes et d'intérêts : « l'idéologie semble apparaître comme un des lieux essentiels de constitution identitaire de ces couches sociales, et qui fonctionne comme élément d'interconnaissance¹³⁵ ». Ainsi, la mobilisation pour la protection de l'environnement naturel témoignerait de la « recherche de positionnement social pour ce groupe social en formation qui investit l'espace public et politique avec ses propres revendications¹³⁶ ». Notre thèse entend précisément saisir cet ensemble de revendications au travers desquelles les acteurs du *slow* construisent leur singularité.

b) Le sentiment d'être « éclairé »

Ce qui fait le sentiment de singularité des personnes rencontrées, c'est leur conviction d'avoir eu accès à une vérité à laquelle autrui n'accède pas. Voici comment Claire relate sa découverte de la *Slow cosmétique*, tout en riant et en se reprenant, ce qui donne plus de crédit encore à ces mots qu'elle refrène :

« Donc là ça m'a convaincue, je me suis dit là il y a un truc, c'est là, je détiens la vérité, (elle rit) faut pas le dire comme ça ! »

Claire, 30-40 ans, *Slow cosmétique*, Paris, graphiste

L'entrée dans la critique *slow* est vécue par les personnes comme une prise de conscience, une remise en question d'échelles de valeurs établies. Claire revient sur ses comportements antérieurs à l'adhésion : elle se « laissait avoir par le marketing » et par les publicités,

¹³¹ Chantal ASPE et Marie JACQUE, *Environnement et société*, op. cit., p. 21.

¹³² E. Melanie DUPUIS et David GOODMAN, « Should we go « home » to eat? », op. cit., p. 362.

¹³³ Danièle LEGER, « Les utopies du « retour » », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1979, vol. 29, n° 1, p. 54.

¹³⁴ Hubert BILLEMONT, *L'écologie politique : Une idéologie de classes moyennes*, Université d'Evry Val d'Essonne, thèse soutenue le 12 janvier 2006, sous la direction de Jean-Pierre Durand ; Il s'appuie notamment sur la théorie bourdieusienne, voir Pierre BOURDIEU, « Classement, déclassement, reclassement », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1978, vol. 24, n° 1, pp. 2-22.

¹³⁵ Chantal ASPE et Marie JACQUE, *Environnement et société*, op. cit., p. 62.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 49.

jusqu'au jour où elle « a ouvert les yeux » sur ces faux semblants. Cette accession à la vérité est décrite comme un chemin pénible, ainsi Lena s'exclame-t-elle lors d'une activité que c'est « dur de savoir que ce qu'on croyait c'est faux » (Journal de terrain, 18 février 2010). De même, l'entretien avec Christine se clôt sur cette expression bien connue : « heureux les ignorants ». Le chemin est ardu parce qu'il implique une remise en question des habitudes. Il nécessite de « se poser des questions », de « vouloir savoir vraiment » selon Claire. La majorité des personnes ne le ferait pas, souligne Antoine, se contentant de « manger pour manger ». De par cette remise en question, ils ont le sentiment de se distinguer de leurs contemporains et d'être en avance sur leur temps. À ceux qui le critiquent pour ses visions utopistes, un intervenant d'une table ronde à l'*Euro Gusto* de Tours répond : « ceux que l'on appelait les doux rêveurs sont aujourd'hui les avant-gardistes » (Journal de terrain, 24 novembre 2013). Une telle revendication relève du « monde inspiré » théorisé par Luc Boltanski et Laurent Thévenot, dans lequel les grands sont originaux et novateurs. Sans doute, tous les membres de mobilisations collectives tirent de ce sentiment de singularité l'énergie de leur engagement, mais il est intéressant d'en étudier les ressorts et les manifestations propres à notre objet.

La notion de « régime de singularité » travaillée par Nathalie Heinich dans le cadre des activités artistiques entretient une forte proximité avec les comportements et discours analysés ici. Dans le cadre d'une étude sur l'identité de l'écrivain, la sociologue met en évidence une tension entre régime de communauté et régime de singularité : « [Les activités de création] offrent donc une prise de choix à l'observation de cette tension entre deux principes de grandeur, deux façons de construire de la valeur : le régime de communauté, reposant sur un impératif d'équité, qui privilégie le social, le général, le collectif, l'impersonnel, le public ; et le régime de singularité, reposant sur un impératif d'authenticité, qui privilégie le sujet, le particulier, l'individuel, le personnel, le privé. Car on peut être grand en étant multiple ou, au contraire, unique – ces deux principes de grandeur peuvent coexister au sein d'une même activité, voire d'un même sujet¹³⁷ ». Les écrivains auraient ainsi deux manières d'appuyer la légitimité de leur activité d'écriture, de justifier leur statut : une montée en singularité et une montée en généralité renvoyant aux critères de justification en vigueur dans une communauté (les institutions littéraires, mais aussi les médias et plus largement les lecteurs). C'est le cœur de la réserve principale de Nathalie Heinich envers les travaux de Luc

¹³⁷ Nathalie HEINICH, *Être écrivain : création et identité*, op. cit., p. 342.

Boltanski et Laurent Thévenot sur les mondes communs : les grandeurs n'y seraient associées qu'à un principe de généralité, alors que l'on peut faire de la grandeur avec de la singularité¹³⁸. Ces deux positions peuvent être articulées, selon nous, dès lors que la montée en généralité dans les mondes communs n'est pas opposée à la montée en singularité. La notion de « généralité » ne désigne pas, en opposition au singulier, le collectif, le commun au sens de l'intérêt général (ce qui fait référence spécifiquement au monde civique), mais renvoie au processus par lequel un argument acquiert une légitimité au-delà des contingences des situations. Or, la singularité, en ce sens, peut connaître une montée en généralité lorsqu'elle est reconnue comme une justification légitime, comme c'est le cas pour les acteurs du *slow*.

Les personnes rencontrées valent ainsi celui ou ce qui se distingue, les êtres et les choses sont « appréciés pour leur singularité et [...] le plus général est le plus original¹³⁹ ». L'inspiration, le don, la grâce et la spontanéité sont appréciés. Cette singularité est endossée de manière emblématique sur le terrain par une grande figure inspirée : le président et fondateur de *Slow Food*, Carlo Petrini, abondamment loué pour son « génie » et ses « intuitions ». Une personnalité qui peut également être qualifiée de « charismatique », si l'on songe à la notion wébérienne désignant « la qualité extraordinaire d'un personnage [...] doué de forces ou de caractères surnaturels ou surhumains ou tout du moins en dehors de la vie quotidienne, inaccessible au commun des mortels¹⁴⁰ » et qui fonde son autorité.

Dans le monde inspiré, expliquent Luc Boltanski et Laurent Thévenot, « les personnes peuvent être plus ou moins grandes en tant qu'elles sont susceptibles de connaître le jaillissement de l'inspiration¹⁴¹ ». Or, selon Marianne : « Carlo Petrini a constamment empêché [*Slow Food*] de se solidifier », il dynamise et invente sans arrêt ; il insuffle à l'association une dynamique permanente qui lui permet de se réinventer sans cesse. Pour cette même personne « c'est un feu, c'est comme un feu » : il est au centre et émane de lui une énergie à laquelle il est « vraiment très difficile de résister », « une énergie qui construit » et auprès de laquelle on peut se « ressourcer ». Ce feu on peut s'y « brûler » aussi, explique-t-elle, soulignant ainsi que le président de *Slow Food* s'est « fait des ennemis ». C'est pour Giorgio « un animal politique », un excellent « orateur » doté d'un grand charisme, comme l'ont souligné unanimement les personnes rencontrées. Créé par un groupe d'amis de militants italiens, l'association ne serait le produit que d'un seul homme, si l'on se fie aux

¹³⁸ Nathalie HEINICH, « Les affinités sélectives » in Marc BREVIGLIERI, Claudette LAFAYE et Danny TROM (dirs.), *Compétences critiques et sens de la justice*, op. cit., p. 89.

¹³⁹ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 201.

¹⁴⁰ Max WEBER, *Économie et société*, op. cit., p. 320.

¹⁴¹ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 200.

discours recueillis : « c'est Carlo Petrini qui a eu une révélation » soutient Gauthier. Il « incarne » à lui seul le mouvement qui ne pourrait exister sans lui. En effet, explique Marianne, il a « compris bien avant... » les enjeux contemporains liés à l'alimentation et a eu des « intuitions complètement géniales » ; la diffusion du mouvement et sa pérennité tiennent à ce qu'il « casse » et bouleverse sans cesse le discours et les activités de l'association, « à chaque salon on ne sait pas ce qu'il va dire ». Selon cette enquêtée, Petrini revendiquerait lui-même cette « austère anarchie » : oxymore rendant bien compte du caractère exceptionnel de cette personne qui parvient à contenir le désordre, à concilier rigidité et anarchie.

La personnalité charismatique de Petrini connaît une forte visibilité médiatique, ce qui n'est pas sans poser question aux acteurs du *slow* rencontrés. Le compromis entre le monde inspiré et celui du renom est classique, mais toujours risqué : la renommée (visibilité, popularité) entre en contradiction avec les valeurs du monde inspiré (authenticité, ascétisme) et peut faire de celui qui est « grand » un être corrompu. Le compromis peut ne pas tenir entraînant une désingularisation : « trop d'admiration tue l'objet d'admiration, la médiatisation est suspecte et le succès dénonçable, de sorte qu'accumuler les preuves de la grandeur du singulier est une stratégie ambivalente, tendant à transformer le modèle en objet à la mode, l'adulation des foules en signe de vulgarité, la séduction en indice d'inauthenticité¹⁴² ». Carlo Petrini provoque un engouement digne de certains « *people* », si l'on en croit Emilio qui est parfois amené à le remplacer lors d'événements publics :

« Chaque fois que j'interviens à sa place, je sens qu'ils sont déçus. C'est le leader, il a délégué le travail et il n'est plus dans la politique, mais il est encore perçu comme le deus ex machina, il y a un côté : vouloir toucher, vouloir parler avec Carlo Petrini »

Emilio, 50-60 ans, Slow Food, Paris, consultant pour Slow Food

Certains enquêtés dévalorisent la popularité acquise par le président de l'association : il prend les allures d'une star entourée de fans et en est suspecté de ne plus mener avec sérieux un combat politique ou de trahir des principes fondateurs de *Slow Food* dans le but de plaire au plus grand nombre. Il se doit au contraire d'être en rupture, dans une position d'avant-garde, de rester, en somme, dans le registre de la singularité du monde inspiré.

¹⁴² Nathalie HEINICH, *Être écrivain : création et identité*, op. cit., p. 345.

c) « S'écarter du troupeau »

Selon le manifeste de *Slow Travel Europe* : « *Slow Travel* est un état d'esprit. C'est avoir le courage de ne pas suivre la foule¹⁴³. » Les acteurs du *slow* ont ainsi « pour devoir de secouer le joug, de s'écarter du troupeau, de rechercher la libération individuelle¹⁴⁴ », de ne pas « suivre le mouvement » pour citer Magalie. Ils opèrent ainsi une « réduction au général » caractéristique du régime de singularité, au sens où « l'imitation du plus grande nombre [est] synonyme de vulgarité et d'inauthenticité¹⁴⁵ ». Nous ne nous pencherons pas ici sur les multiples travaux qui, sans doute inspirés par *La Distinction* de Pierre Bourdieu¹⁴⁶, ont analysé ces pratiques. Soulignons simplement que les personnes rencontrées construisent, maintiennent et contestent continuellement des « frontières » symboliques¹⁴⁷, justifiant leur différence principalement par l'opposition entre activité et passivité. Elles se conçoivent comme critiques des modes de consommation contemporains et actives de par cette tentative de maîtrise des chaînes de production et de distribution. À l'inverse, le consommateur ordinaire est perçu comme étant passif vis-à-vis de sa consommation. Un membre de *Slow Food* souligne ainsi qu'il ne veut pas être :

« le consommateur anonyme lambda qui achète et qui mange n'importe quoi vite fait »
Antoine, 40-50 ans, *Slow Food*, Strasbourg, caviste indépendant

Les termes, forgés notamment au sein de l'association *Slow Food* et qui se diffusent aujourd'hui plus largement, de « consom'acteur » et de « co-producteur » rendent bien compte de ce décalage souhaité par les personnes rencontrées : passer d'un statut de passivité de celui qui se « fait avoir » et se « laisse faire » à un rôle actif et responsable. Le tableau qui est dressé du consommateur contemporain est très sombre : ces personnes seraient « démunies » si l'on en croit Didier, coincées dans des « préjugés », avec un goût « formaté ». Dans le monde inspiré, les êtres dévalorisés sont, en effet, définis en référence au monde

¹⁴³ « slow travel is a state of mind. It is about having the courage not to go the way of the crowd » in manifeste *Slow Travel Europe* consultable sur la page <http://www.slowtraveurope.eu/slow-travel-manifesto>, consultée le 30 avril 2013. Ce manifeste a été écrit par Nicky Gardner et publié par *Hidden europe magazine*, n° 25 en 2009. *Hidden Europe* édite un magazine, des guides de voyages et articles.

¹⁴⁴ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 203.

¹⁴⁵ Nathalie HEINICH, *Être écrivain : création et identité*, op. cit., p. 103.

¹⁴⁶ Pierre BOURDIEU, *La distinction: critique sociale du jugement*, Paris, Éd. de Minuit, 1979.

¹⁴⁷ Michèle LAMONT et Virág MOLNAR, « The Study of Boundaries in the Social Sciences », *Annual Review of Sociology*, août 2002, vol. 28, n° 1, pp. 167-195.

domestique : « ils sont figés dans la répétition de la routine (industrielle) ou de l'habitude (domestique), sans pouvoir s'en évader, et bloqués dans la reproduction du déjà connu¹⁴⁸ ».

Ils sont critiqués également pour leur inscription dans le monde de l'opinion, car ils croient aux marques et aux publicités et se laissent prendre aux « signes extérieurs de réussite » comme à « la vanité des apparences¹⁴⁹ ». La majorité des personnes seraient « emprisonnées dans leur relation à leur supermarché, avec leurs cartes fidélité » (Didier) et séduites par les packagings et par les slogans trompeurs. Un producteur rencontré lors de la visite de sa brasserie artisanale alsacienne affirme faire « zéro pub » parce que, dit-il, « j'aime pas le côté commercial », mais il participe tout de même à des concours, car les macarons mentionnant le prix gagné attirent le consommateur. Un membre de *Slow Food* stigmatise les « acheteurs étiquette » qui acquièrent un produit parce que « ça passe à la télé » (Journal de Terrain, 21 juin 2014). Lors de la conférence introductive de l'exposition *Slow Art* la commissaire d'exposition relate l'anecdote d'une artiste :

« Un ami lui a demandé “où as-tu trouvé le temps de faire une broderie ?”, l'artiste a répondu : “je préfère faire une broderie plutôt que regarder la télé” » Conférence Slow Art, Journal de terrain, 21 mai 2014 (traduction de l'anglais).

L'artiste dont les paroles nous sont rapportées oppose à l'activité artistique désintéressée la contemplation de la télévision. Cette référence n'est pas anodine et la télévision apparaît comme l'activité dévalorisée par excellence, celle d'un individu passif qui est le jouet des artifices du monde du renom et du monde marchand. Plusieurs interviewés soulignent les « réticences » (Antoine) de leurs concitoyens à changer de mode de consommation et plus largement de mode de vie. « Même des gens intelligents, ils ne veulent pas entendre », affirme Anna. Leurs choix de consommation étant à leurs yeux les seules légitimes, ils considèrent que seule la bêtise expliquerait que les personnes n'y adhèrent pas également :

« Toute personne douée d'un minimum d'intelligence ayant vu toute cette galerie [images liées à la valorisation de l'excellence réunies sur le site internet de la désexcellence] ne peut plus penser que le terme “excellence” est une bonne idée en termes d'image »

Damien, 50-60 ans, Désexcellence, commune à proximité de Bruxelles, enseignant-chercheur

De leurs valeurs, les personnes rencontrées semblent faire la seule vérité possible et considèrent les autres positions comme relevant de l'ignorance ou de l'embrigadement. Cette passivité dont ils s'alarment vient en grande partie de leur propre représentation du

¹⁴⁸ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 206.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 293.

consommateur « lambda » censé ne se poser aucune question. Pourtant, ce même consommateur, loin d'être passif, opère également des choix qu'il fonde sur d'autres critères. Voici comment Antoine imagine le raisonnement de la majorité de ses concitoyens :

« Moi j'ai pas envie de m'embêter à cuisiner, j'achète au supermarché, je ne veux pas perdre de temps, l'industrie fait de très bonnes choses, c'est contrôlé, etc. il n'y a pas de souci » Antoine

L'expression « il n'y a pas de souci » renseigne bien sur leur représentation du consommateur ordinaire qui ne réfléchirait et ne se questionnerait pas, il ne se trouverait pas en situation de valuation, nécessitant de peser le pour et le contre. En considérant que seul le « monde » (au sens de la sociologie de la justification) depuis lequel ils parlent est légitime, les acteurs du *slow* adoptent finalement la position même qu'ils dénoncent. Antoine souligne ainsi que les gens « ont fait de leurs goûts une norme » et que de ce fait ils n'acceptent pas d'en changer, il poursuit « donc même si on leur fait manger ou boire quelque chose de bon pour eux ce sera mauvais ». En affirmant que ce qui est bon apparaît au consommateur comme mauvais, il fait lui aussi de son goût personnel une norme. Pourtant, et là nous retrouvons la valorisation de l'ouverture, du respect introduites précédemment, ce sont les membres du bureau du *Schnaেকে* également qui, à la fin d'un dîner, se disaient déçus parce que leurs hôtes italiens ont peu mangé, ont peu goûté à certains plats, alors même que « c'est ça aussi être *slow*, dit un participant, c'est s'ouvrir à d'autres cuisines » (Journal de terrain, 15 juillet 2010).

2. Des rythmes distinctifs

a) Les maîtres du temps

Les personnes rencontrées se caractérisent par une distinction de fait (leurs caractéristiques socio-démographiques), mais également désirée (être singulier, avoir accédé à une vérité). Une analyse des rythmes vécus et promus rend compte également de cette recherche de singularité.

Le sentiment d'accélération des rythmes de vie apparaît caractéristique des dernières décennies, et ce, quelles que soient les positions sociales des personnes. Dominique Méda souligne que les « personnes porteuses de ces revendications [de consacrer plus de temps aux relations familiales] ne sont pas seulement les cadres qui ne comptent pas leur temps, les *wonderwomen* ou d'une manière générale les personnes qui travaillent beaucoup et gagnent bien leur vie. Ce n'est pas seulement un problème de "riches" ou de "nantis"¹⁵⁰. » Il est possible de montrer toutefois que certaines personnes s'accommodent aujourd'hui, plus que d'autres, de cette accélération. Muriel Darmon, dans son ethnographie des classes préparatoires aux grandes écoles¹⁵¹, qualifie de « maîtres du temps » les élèves qui parviennent à maîtriser les rythmes soutenus imposés par la classe préparatoire : ils se permettent de ne pas tout faire et de faire des pauses, ils parviennent à gérer les délais et la charge de travail¹⁵². Cette maîtrise ne prend sens que relationnellement, face à ceux qui subissent le temps : ils ont le sentiment de continuellement manquer de temps, ils vivent le temps comme une fatalité, ont la hantise de le perdre et de prendre du retard sur le travail à fournir¹⁵³. Les maîtres du temps sont donc ceux qui parviennent à suivre la norme d'efficacité et d'urgence propre aux classes préparatoires, et plus largement à nos sociétés occidentales comme nous l'avons argumenté au chapitre précédent : « Le dominant temporel, c'est donc celui qui est en mesure de s'extraire du contexte temporel commun de l'urgence, qui peut prendre des décisions d'usage du temps qui ne consistent pas en de pures réactions aux contraintes. C'est donc celui qui *prend son temps*, au sens fort de cette expression qui revient de façon apparemment anodine dans les entretiens¹⁵⁴. » L'excellence scolaire va ainsi de pair avec un modèle temporel de la vitesse. Muriel Darmon montre que ceux qui ont la maîtrise temporelle appartiennent aux classes sociales supérieures, aussi peut être esquissé un « espace

¹⁵⁰ Dominique MEDA, « Manquons-nous de temps? », *op. cit.*, §29.

¹⁵¹ Muriel DARMON, *Classes préparatoires*, *op. cit.*

¹⁵² *Ibid.*, p. 161 et suivantes.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 167-169.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 165.

social des rapports aux temps¹⁵⁵ » où une forte corrélation entre « dominants temporels » et « dominants sociaux » peut être observée.

Les acteurs du *slow* aspirent à cette maîtrise du temps, à la possibilité de choisir ses rythmes et de s'extraire de flux contraints. Pour autant, ils n'adhèrent pas au modèle de la vitesse et de l'efficacité et veulent maîtriser le temps pour suivre un autre idéal. Ainsi, on peut se demander avec Hartmut Rosa, si l'éthique alternative de vécu du temps promue par le *slow* n'est pas un nouveau mode de distinction : l'« on peut cependant tout à fait penser que le modèle de distinction associé au rythme est sur le point de se renverser : si, jusqu'à présent, *plus rapide* était synonyme de *meilleur*, il se pourrait tout à fait que, dans la société de la modernité tardive, la *lenteur* devienne une marque de distinction¹⁵⁶. »

b) Des rythmes choisis

S'il est possible aux personnes rencontrées de promouvoir et de mettre en pratique ce vécu du temps alternatif qu'ils nomment *slow*, c'est qu'ils ont des modes de vie leur donnant une possibilité de maîtrise temporelle. Certes, comme le soulignent les enquêtés, les rythmes de vie sont en partie affaire de « choix », au sens où d'autres personnes au niveau de vie similaire font le choix de l'urgence, quand eux tentent de résister à l'accélération temporelle. Sylvain explique passer du temps à cuisiner le week-end pour la semaine à venir et réprovoie ceux qui ont « envie d'en profiter », « d'aller faire la fête », il conclut « mais c'est un choix ». William Grossin souligne en effet que la position sociale n'explique pas tout : des personnes exposées à la même pression temporelle gèrent différemment leur emploi du temps. « L'organisation dans le temps des occupations ou inoccupations *relève du choix de l'individu*, qu'il s'agisse des occupations non obligatoires, dites de loisir, ou des besoins domestiques dont il n'est pas possible de se dispenser. Ou bien l'individu les fait entrer dans un programme temporel, ou bien il les accomplit sans se fixer de programme¹⁵⁷. » Il est important de signaler toutefois que si l'usage que chacun fait de son temps dépend, en partie, d'une hiérarchie de valeurs qui fait primer une activité sur une autre, la possibilité même de choisir n'est pas donnée à tout le monde.

William Grossin met en évidence une corrélation entre le niveau d'instruction et la liberté temporelle : « L'instruction constituerait donc – d'une manière ou d'une autre – un

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 157.

¹⁵⁶ Hartmut ROSA, *Accélération: une critique sociale du temps*, op. cit., p. 169.

¹⁵⁷ William GROSSIN, *Les temps de la vie quotidienne*, op. cit., p. 188.

moyen d'accès à une plus grande liberté temporelle, ou si l'on veut un moyen efficace de desserrer les contraintes temporelles¹⁵⁸ », or les personnes rencontrées, sont quasiment toutes titulaires d'un niveau Bac+5. Ce sont également les conditions de vie professionnelles qui permettent une relative maîtrise de ses temps quotidiens : nombreux sont ceux à travailler en indépendant ou à s'orienter vers ce type de statut, qui leur permet davantage de flexibilité. Outre la possible réduction du temps de travail, choisie et non imposée, la stabilité de l'emploi est également déterminante. Damien souligne ainsi que la résistance dans laquelle il s'engage en tant que chercheur désexcellent lui est possible parce qu'il a un poste stable à l'université. Enfin, ce sont des conditions de vie matérielle favorables qui sont nécessaires à une telle maîtrise des rythmes, car elles rendent envisageable, par exemple, la réduction du temps de travail, la délégation des tâches domestiques, également la résidence en zone urbaine qui donne accès à un grand nombre de services à des horaires plus souples.

Plus les personnes ont une position élevée dans échelle sociale, plus les rythmes sociaux sont intériorisés : « La statistique montre qu'il existe une relation entre la plus ou moins grande expérience des horaires stricts et l'échelle sociale, les niveaux les moins élevés correspondant aux apprentissages temporels les moins rigoureux¹⁵⁹. » Les acteurs du *slow* rencontrés appartiennent aux catégories supérieures, à fort capital culturel et ils ont, en effet, largement intégré la norme dominante de l'urgence dont ils souhaitent se défaire. Nous rejoignons ici une précédente analyse : les enquêtés soulignent la nécessité première de se transformer eux-mêmes, de remettre en question leurs propres échelles de valeurs.

Les rythmes ralentis sont appréciés en ce qu'ils permettent de résister à une norme d'urgence et parce qu'ils sont intercalés avec des rythmes plus rapides. La lenteur choisie procure du plaisir, mais si elle est imposée elle est plutôt synonyme d'ennui comme en témoigne Xavier Delacroix :

« Je suis très parisien, j'ai tendance à beaucoup ironiser sur les gens qui habitent à Châteauroux ou même la banlieue, ça m'ennuie [...] maintenant quand les gens m'expliquent que Reims c'est formidable je leur dis non, c'est pas formidable, ça suinte l'ennui, mais bon voilà. Je trouve qu'il ne s'y passe rien, que ça m'ennuie, moi je préfère choisir ma lenteur, vous voyez. »

Xavier Delacroix, 50-60 ans, Au Fait « média lent », Paris, rédacteur en chef

La situation est radicalement différente lorsque de tels ralentissements sont contraints par des situations de précarité sociale : les longues plages de temps « libre » vécues par les chômeurs

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 157.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 118.

et les jeunes des quartiers populaires rencontrés par Stéphane Beaud¹⁶⁰, le temps « suspendu » des détenus de prison¹⁶¹.

Notons, au sein même de notre *corpus*, une différence entre hommes et femmes quant à cette possibilité de maîtrise des rythmes. La difficulté de conciliation entre temps de la vie familiale et temps professionnels apparaît plus prégnante pour les femmes rencontrées que pour les hommes. La réduction du temps de travail est décidée du côté des femmes prioritairement pour dégager du temps à consacrer aux enfants (Viviane, Sabine et Anna). Du côté des hommes, elle permet davantage de s'investir dans d'autres activités, associative dans le cas de Didier. Les temps partiels sont, en outre, peu faciles à vivre, si l'on en croit le témoignage d'Anna expliquant que la charge de travail est restée la même pour un temps de travail réduit. À ceci s'ajoute un temps domestique plus important pour la femme (deux heures en plus) que pour l'homme¹⁶². Ainsi, la possibilité de maîtriser les rythmes est fortement inégalitaire et l'on peut s'interroger sur la capacité des déclinaisons du *slow* à œuvrer pour une plus grande égalité d'accès à la maîtrise temporelle.

c) **Quand « prendre le temps » n'est plus légitime**

L'illégitimité de certaines manières de « prendre le temps » est un autre indice de la recherche de distinction observée sur le terrain. Ainsi, toutes les activités de « laisser-aller » ne sont pas perçues positivement : la télévision, principalement, est la cible des critiques :

« Et pour gagner du temps tu réduis les horaires de travail, tu emploies des machines pour faire ton travail, pour avoir du temps, pour quoi faire ? Pour quoi faire, en fait le temps à gaspiller pour rester à regarder la télé, pour faire du shopping c'est ça le problème »

Giorgio, 50-60 ans, Slow Food, Strasbourg, porteur de projets auprès de l'Union Européenne

En condamnant ainsi cette activité, ils se distinguent des ménages les plus modestes dans lesquels le temps consacré à la télévision est plus important que dans les ménages aisés (21 % en moyenne du temps des repas passé devant la télévision contre 15 %) ¹⁶³. Ils valorisent le fait de diminuer les rythmes de vie et de réduire les temps consacrés au travail dans le but de

¹⁶⁰ Stéphane BEAUD, « Un temps élastique : Etudiants des « cités » et examens universitaires », *Terrain*, 1997, n° 29, pp. 43-58.

¹⁶¹ Manuela Ivone CUNHA, « Le temps suspendu: Rythmes et durées dans une prison portugaise », *Terrain*, 1997, n° 29, pp. 59-68.

¹⁶² Françoise DUMONTIER, Danièle GUILLEMOT et Dominique MEDA, « L'évolution des temps sociaux au travers des enquêtes », *op. cit.*, p. 7.

¹⁶³ Thibaut DE SAINT POL et Layla RICROCH, « Le temps de l'alimentation en France », *op. cit.*

libérer un temps consacré à des activités valorisées : les relations sociales et familiales, l'épanouissement intellectuel et artistique, la protection de l'environnement naturel ou le plaisir des sens. Lorsque les acteurs du *slow* rencontrés insistent sur la possibilité de choix dans la manière d'user du temps et qu'ils soutiennent ainsi que les personnes pourraient ralentir leur rythme de vie pour valuer ce à quoi tiennent, ils tendent à ignorer deux choses : d'une part, que la possibilité même de choisir n'est pas également répartie ; d'autre part, que leur conception de ce qui vaut la peine de « prendre le temps » n'est pas partagée par tous.

C. Le compromis : éveiller les consciences

1. Esquisser des compromis entre les mondes

Pour les acteurs du *slow* rencontrés, le quotidien est le lieu de valuations parfois contradictoires. Se rendre à l'AMAP, prendre quelques minutes pour lire une étiquette ou accorder du temps à ami témoignent de l'importance pour eux d'entretenir des relations respectueuses des choses et des personnes, attentives à l'adéquation entre la composition d'un produit et ses propriétés vantées par la publicité et les marques. Dans le même temps, leurs discours et pratiques donnent à voir une volonté de se distinguer de la majorité des consommateurs.

Notre tâche n'est pas ici de confronter entre eux ces discours et pratiques dans le but de démontrer l'illusion ou la mauvaise foi de celui qui ne fait pas ce qu'il dit ou qui se contredit. Les contradictions sont bien au cœur de notre travail, mais en tant qu'elles rendent compte de la diversité des engagements dans le monde et de la tentative de mise en cohérence de ce qui importe. La nature même de notre objet incite à une telle approche : selon une référence implicite et critique aux travaux de Pierre Bourdieu, Nathalie Heinich souligne l'inadéquation de la posture critique de démystification pour étudier les valeurs et les représentations, dénotant « une incompréhension radicale de la notion même de valeur, qui relève d'une argumentation axiologique et non pas d'une épreuve de réalité : toute valeur renvoie à une visée, non à un constat de fait (ce n'est pas en démontrant que la justice n'est pas réalisée qu'on la démontrera en tant qu'idéal)¹⁶⁴. »

Notre attention se porte dès lors sur cette mise en cohérence par les acteurs du *slow* de leurs valuations. Il s'agit ici d'observer les formes de compromis élaborées dans le but de tenir ensemble la valorisation du respect et de la singularité. La notion de compromis moral est bien souvent connotée négativement, comme le souligne la philosophe Émilie Hache : « C'est souvent sous la forme d'un demi-échec, voire d'une défaite, que l'on imagine devoir faire un compromis moral¹⁶⁵. » À l'inverse, il renvoie ici à un effort de conciliation, de révision, d'adaptation à la situation de nos enquêtés dans leurs jugements moraux. C'est parce qu'ils ne peuvent et ne veulent valuer une même chose, un même état quel que soit le contexte qu'ils sont amenés à construire des compromis. L'enjeu étant pour eux de se donner les moyens du « passage entre différents mondes¹⁶⁶ » pour reprendre les mots des auteurs de

¹⁶⁴ Nathalie HEINICH, *Être écrivain : création et identité*, op. cit., p. 340-341.

¹⁶⁵ Émilie HACHE, *Ce à quoi nous tenons*, op. cit., p. 54.

¹⁶⁶ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 32.

l'ouvrage *De la Justification*. La contradiction n'est pas résolue ni le différend réglé, bien au contraire, mais le compromis permet de les suspendre et de maintenir ensemble « des êtres qui importent dans différents mondes [...] sans que leur identification ne soit cause de dispute¹⁶⁷ ». Les compromis sont des constructions fragiles. Ils sont des tentatives plus ou moins réussies de grand écart entre des principes de légitimation différents. Si certains êtres ou qualités sont « équivoques » (au sens où ils peuvent relever de plusieurs mondes) – telle la « qualité » qui vaut à la fois dans le monde domestique et dans le monde industriel – les appuis moraux en situation de compromis sont composites et ne permettent pas de hiérarchiser les personnes et les choses. Le compromis vise la cohérence du sujet et, en situation de dispute, « il vise un bien commun qui dépasserait les deux formes de grandeur confrontées en les comprenant toutes deux¹⁶⁸. » Pour concilier le respect, la convivialité du monde domestique et la singularité du monde inspiré, les acteurs du *slow* insistent sur la nécessité d'ouvrir les collectifs et d'avoir de nouveaux membres. D'autre part, un compromis se forme autour de l'éducation, qui est l'une des missions principales que se donnent les acteurs du *slow*. La terminologie le reflète à elle seule :

« Tu m'as demandé pourquoi "slow", pourquoi Slow Food : pour le réveil de la conscience »

Rosa, 30-40 ans, Slow Food, Strasbourg, employée dans un laboratoire

« C'est de l'éveil de conscience »

Christine, 50-60 ans, Slow Food, Strasbourg, responsable de communication

Un compromis entre le monde de l'inspiration (qui transparaît avec le terme de « [r]éveil ») et le monde domestique est construit par les acteurs. L'éducation se dote d'une dimension spirituelle : « le maître éveille le disciple¹⁶⁹ » et ceux qui sont enseignés sont « émerveillés » (Magalie). Il faudrait en effet « éduquer le consommateur », comme l'affirme une femme dans le public lors du salon *Euro Gusto*. Après avoir présenté les enjeux liés à l'ouverture des collectifs *slow*, nous allons voir comment se justifie et se pratique ce compromis d'éveil des consciences.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 337.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 338.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 358.

2. Élargir les rangs

La dimension d'entre-soi est un argument récurrent des critiques que les acteurs s'adressent entre eux, qu'ils appartiennent à une même déclinaison du *slow* ou à des déclinaisons différentes, ils se reprochent un manque d'ouverture. Est valorisée ici la capacité d'être ouvert au monde et d'attirer de nouveaux membres, tandis qu'est dénoncé le maintien d'un noyau limité de membres¹⁷⁰. La crainte de Marianne est que se forme « une espèce de club de gastronomes », dans lequel les personnes chercheraient uniquement à « se faire plaisir entre soi », selon Antoine. C'est un problème récurrent pour les membres de *Slow Food* ou de la *Slow cosmétique* que de parvenir à avoir de nouveaux adhérents. Lors d'une rencontre entre *convivia* de *Slow Food*, l'un des membres présente oralement la structure bas-rhinoise : il fait mention d'une cinquantaine d'adhérents alors que le *convivium* n'en compte à cette époque qu'une vingtaine (Journal de terrain, 10 février 2015). À la fin des entretiens, lorsque leur est laissée la possibilité d'ajouter quelque chose, les interviewés sont nombreux à revenir sur cette difficulté à élargir le collectif. D'où des enjeux importants en termes de communication : tenir régulièrement informées les personnes intéressées par le biais de mails individuels, de newsletters, d'un site web et/ou d'une page Facebook. Mais il est ardu de parvenir à dépasser le cercle de ceux qui sont d'ores et déjà intéressés pour s'adresser à ceux qui n'ont pas connaissance du *slow*. Dans ce but, les membres du *Schnaেকে* et de *Slow Cosmétique* font paraître des encarts dans les journaux locaux, participent également à des manifestations publiques (marchés, fêtes de quartier, salons). Agathe, membre de *Slow Food* Bastille, se réjouit de la capacité des jeunes générations à ouvrir davantage leurs événements grâce à une organisation « horizontale » au sein des collectifs (et non verticale, hiérarchique) et aux réseaux sociaux qui permettent de mettre sur pied l'événement de manière plus spontanée et collaborative. L'élargissement est donc au cœur des défis des déclinaisons du *slow*, car comme le souligne Antoine : « les gens de *Slow Food*, le noyau dur n'a pas besoin de *Slow Food* pour manger comme ça », « l'association a un rôle plus large, de conversion, d'information, de pédagogie, d'éducation de gens qui au départ n'ont pas cette valeur-là ». Les termes utilisés sont évocateurs d'une position transversale aux acteurs du *slow* : celle de celui qui sait et qui a pour mission de « convertir » et d'« éduquer » ceux qui ne savent pas.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 311.

3. Éduquer le consommateur

Les acteurs du *slow* se sentent investis de responsabilités, d'un « devoir de transmission » envers autrui (Antoine). En effet, le sentiment de singularité décrit plus haut, équivaut à se considérer privilégié, plus « grand » que ses contemporains. Ils ont une mission presque civilisatrice, un « combat de sensibilisation » à mener nous dit Julien Kaibeck. C'est pour eux un « service » qu'ils rendent à la communauté.

Il faut s'attacher ici à comprendre ce que prétendent lui apporter les acteurs du *slow*. Ils entendent transmettre de la connaissance, « requalifier » le consommateur. Cette requalification est au cœur du système des AMAP selon Claire Lamine, car elles permettent aux personnes d'acquérir de nouvelles compétences et savoirs¹⁷¹. Ces savoirs sont en partie scientifiques : décrypter les listes d'ingrédients sur les étiquettes des produits, connaître les procédés chimiques et biologiques qui entrent dans la pousse des légumes, dans la maturation de la viande, dans la fabrication des cosmétiques. Le rédacteur en chef du « média lent » *Au Fait* souligne également la nécessité de l'éducation, au-delà la transmission d'informations qui est au cœur du métier de journaliste. Il dénonce la formation d'une « micro élite cultivée », « l'auditoire de Arte, de France Culture, de Télérama », qui ne concerne qu'une partie réduite de la population française. Il s'agit alors de transmettre aux plus jeunes « les moyens de comprendre, les éléments de décodage du monde » pour qu'ils ne soient pas à trente ans insensibles au contenu d'une revue telle qu'*Au Fait*.

Mais c'est plus largement toute une manière de voir le monde qu'il s'agirait d'inculquer. L'éducation ici est plus qu'une transmission par addition de connaissances, elle renvoie à la volonté de modifier ce qui importe aux personnes. Cet aspect est rendu visible par l'omniprésence du verbe « convaincre » dans les discours qui implique d'« amener quelqu'un à reconnaître la vérité d'une proposition ou d'un fait¹⁷² ». Il s'agit donc de faire adhérer à une vérité, à des critères de valuation :

« c'est bien pour nous d'avoir ces valeurs et de les mettre en pratique, mais après il ne faut pas penser qu'à nous [...] si on ne transmet pas activement ces valeurs-là... »

Antoine, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, caviste indépendant

¹⁷¹ Claire LAMINE, *Les AMAP: un nouveau pacte entre producteurs et consommateurs ?*, op. cit.

¹⁷² Josette REY-DEBOVE et Alain REY (dirs.), *Le petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, le Robert, 2010.

Apprendre aux autres « à mieux consommer », comme le dit Magalie, est au cœur de la mission éducative que se donnent les acteurs du *slow*. À *Slow Food*, c'est le goût qu'il faut éduquer parce que les gens ne sauraient pas ce qui est bon selon les enquêtés :

« La plupart des gens ne savent même pas ce que ça veut dire bon, une bonne nourriture parce qu'ils sont habitués à McDo, etc. Donc il faut éduquer les gens à ce que ça veut dire bon »

Giorgio, 50-60 ans, Slow Food, Strasbourg, porteur de projets auprès de l'Union Européenne

Dans le cadre des activités associatives de l'association, l'« éveil » des consciences s'effectue au travers des conférences et débats, lors des ateliers culinaires. Dans leur vie privée également les enquêtés entendent diffuser leurs échelles de valeurs, en offrant des produits, en discutant avec les amis et collègues. Un petit nombre des personnes rencontrées tiennent un blog personnel sur lequel elles rendent compte de leur système de valeurs :

« J'essaie de montrer si possible un exemple et si possible un bon exemple pour essayer de donner envie aux gens. D'ailleurs, c'est ce que tu peux voir sur mon blog, j'essaie de montrer l'écologie au quotidien qui n'est pas une écologie contraignante et rébarbative et de tous les clichés qu'on a dans nos têtes »

Magalie, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, paysagiste

Éduquer, ce n'est pas « imposer », mais « inviter » pour Gabriella, il s'agit de « montrer l'exemple », d'« avoir valeur d'exemple » selon Monique. Cette pratique de l'exemplarité les situe bien dans un compromis entre les mondes inspiré et domestique : il s'agit de transmettre et d'éduquer en s'appuyant sur la singularité d'une figure exemplaire.

La tension entre le monde inspiré de la transmission verticale de maître à disciple et le monde domestique où les rapports reposent sur des relations de confiance et de respect est omniprésente. Les enquêtés se démarquent vivement de toute action de « prosélytisme » :

« Le prosélytisme, ça, c'est quelque chose qui soit politique ou religieux, c'est un truc que je ne supporte pas »

Damien, 50-60 ans, Désexcellence, commune à proximité de Bruxelles, enseignant-chercheur

Mais l'usage répété du terme « convertir » pour évoquer l'action éducative montre que les acteurs perçoivent l'entrée dans le *slow* comme une véritable « conversion ». De plus, la transmission de connaissances qu'ils souhaitent « horizontale » prend parfois des allures de manipulation comme en témoignent ces paroles :

« Tous les 15 jours, la cuisine de Slow Food qui est horizontale, on fait la cuisine ensemble avec les gens. On apprend aux jeunes à faire la cuisine ensemble, c'est une ambiance très sympa, très conviviale et on fait passer les messages tout en douceur » (Journal de terrain, le 10 février 2015)

La convivialité devient alors le lieu de la persuasion :

« Et que tu peux partir de prendre quelqu'un par les sentiments, parce que le discours purement écologique, droits de la femme, c'est des discours très durs les gens ne veulent pas entendre ça, ils viennent volontiers à un atelier culinaire heu et là tu peux glisser un message plus fort »

Lena, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

Il est intéressant de noter que l'élargissement du *slow*, si abondamment souhaité, n'est pas sans poser question lorsqu'il réussit. Ainsi, la valorisation des relations domestiques fait espérer la diffusion et la popularisation du *slow*, tandis que la recherche de singularité et la dévalorisation des grandeurs du monde du renom (de ce qui est apprécié par le plus grand nombre) impliquent le maintien de l'entre-soi. Nombreux sont les interviewés qui craignent la diffusion du *slow*, car le succès lui confère une certaine illégitimité, il devient « une mode » selon Damien.

Il y a bien une position des acteurs du *slow* qui permet d'entrevoir une diffusion de cette critique *slow* des rythmes contemporains qui ne soit pas associée à une position éducatrice de surplomb : lorsqu'ils témoignent de la volonté moins de convaincre l'autre que de l'inciter à mener sa propre enquête. Damien veut rendre possible :

« des prises de conscience du fait que ce n'est pas naturel » Damien

Il s'agit donc d'amener l'autre à dénaturiser, à mettre en question ses habitudes, en discutant, en partageant des produits alimentaires ou cosmétiques ou, comme l'explique le designer rencontré, en proposant une expérience inédite :

« Et moi je suis quelqu'un qui croit beaucoup en l'expérience que les objets nous apportent et c'est pour ça que dans beaucoup de mes produits je provoque l'utilisateur à penser autrement ou à manipuler l'objet autrement ou à l'envisager autrement »

Grégoire Abrial, 30-40 ans, Slow Design, Hanoï-Vietnam, designer

Introduction

La tension sans doute la plus manifeste, également la plus problématique, dans les discours et les pratiques des acteurs du *slow* est celle qui oppose la lutte pour l'intérêt général et la quête du plaisir personnel. Ici, ce n'est plus le monde domestique, mais le monde civique de l'intérêt général qui est en tension avec le monde inspiré propre à la valorisation du plaisir. Les personnes rencontrées affirment mener une lutte pour le bien commun relevant d'une inscription dans le monde civique, depuis lequel est vivement critiquée la poursuite de l'intérêt personnel. Cet engagement pour l'intérêt général prend la forme principalement de la protection environnementale. Elles entendent néanmoins se démarquer de la pensée écologiste perçue comme trop intransigeante et culpabilisante, en faisant la promotion du plaisir. En 1987, le poète et écrivain italien Folco Portinari qualifie *Slow Food* de « mouvement international pour la sauvegarde et le droit au plaisir ». Cette valorisation du plaisir et de la sensorialité est transversale aux déclinaisons du *slow* étudiées : du plaisir gustatif chez *Slow Food*, au plaisir de la recherche scientifique et de la création, en passant par le bien-être du *Slow Management* et du *Slow Design*. Les enquêtés valorisent les plaisirs « simples », une forme d'hédonisme mesuré en opposition à un « hédonisme matérialiste¹ » caractéristique, selon eux, de la société contemporaine. Cette tension entre les échelles collective et individuelle se traduit également dans les temporalités des personnes rencontrées. Si le souci environnemental s'accompagne d'une affirmation de la responsabilité des contemporains vis-à-vis des générations futures, également d'une valorisation du passé comme ressource face à un avenir perçu comme incertain ; la recherche du plaisir implique, quant à elle, une focalisation sur le moment présent.

Là encore, notre attention se portera sur les formes de compromis mises en place par les acteurs pour tenir ensemble l'engagement pour le collectif et la valorisation du plaisir. Trois voies de résolution de cette tension entre le monde civique de l'engagement environnemental et le monde inspiré de la sensorialité ont pu être relevées. Premièrement, la modération, donc la limitation et le report, permettent de concilier le souci environnemental et le plaisir. Dans le même temps, il s'agit bien de ne pas sacrifier le plaisir individuel à la collectivité, car du plaisir de chacun dépendrait le plaisir de tous. L'expression « droit au

¹ Claude OBADIA, « De quoi l'hédonisme contemporain est-il le nom? », Communication présentée à l'ISC Paris, le 6 octobre 2012.

plaisir », présente chez *Slow Food* et reprise par les membres de l'association, rend bien compte de cette tentative de résolution entre la collectivité et le personnel, car le plaisir est élevé au rang de droit qui est une « grandeur » du monde civique. Enfin, la vision d'un changement social comme résultant de l'addition des actions individuelles permet aux acteurs d'articuler leurs pratiques quotidiennes à des enjeux économiques et environnementaux planétaires.

Valuation	Protection de l'environnement naturel Intérêt général, engagement pour le collectif <i>monde civique</i>	Plaisir sensorialité, bien-être, hédonisme mesuré <i>monde inspiré</i>
	Intérêt individuel élite, plaisir égoïste <i>monde marchand</i>	Désir immédiat société de consommation, jouissance <i>monde marchand</i>
Rythmes	Continuité temporelle Rythmes naturels, Passé ressource (vs conservatisme, immobilisme) Futur, responsabilité (vs progrès, bougisme) <i>monde civique</i>	Intensité Présent, moment, profondeur <i>monde inspiré</i>
	Court-terme rentabilité, norme du changement <i>monde marchand</i>	Instantanéité Superficialité Tendus vers l'après immédiateté de la jouissance <i>monde industriel</i>
Compromis	Concilier le plaisir personnel et l'engagement pour le collectif grâce au « plaisir qui dure », au droit au plaisir et à une conception du changement social comme résultant des « petits pas » de chacun.	

Figure 23 : Entre l'intérêt de tous et le plaisir personnel

A. Les rythmes de la responsabilité

1. Intérêt général et cause environnementale

a) Le soupçon d'égoïsme

La formation d'un public repose, on l'a vu, sur un double mouvement de problématisation et de publicisation. Il a été souligné le nécessaire passage d'une difficulté d'ordre privé à un problème perçu comme public, concernant l'ensemble de la collectivité. Comme le souligne Daniel Cefaï : « les acteurs doivent renoncer aux stratégies disqualifiées comme particularistes ou corporatistes, parce que contraires à l'idiome de l'intérêt général, et non conformes aux règles en usage de l'engagement public² ». Ce phénomène est également théorisé par les auteurs de *De la justification* sous l'expression de « montée en généralité » : « les disputes, lorsqu'elles prennent de l'ampleur, en appellent à des arguments de large validité dont la légitimité dépend de leur capacité à satisfaire un sens commun du juste³. » Cette contrainte de publicisation s'impose aux acteurs du *slow* rencontrés : ils s'évertuent à prouver le caractère désintéressé de leur engagement, la légitimité du collectif et l'honnêteté de leur combat, et ce depuis le monde civique, dans lequel « les citoyens renoncent à leurs singularités et se détachent de leurs intérêts particuliers pour ne regarder que le bien commun⁴ ».

Cette « généralisation des intérêts⁵ » peut prendre appui sur la protection environnementale : les acteurs du *slow* valent le souci de la « nature », de la planète, et donc du collectif, en opposition à la recherche du bien-être personnel. Les grandeurs dépendent ici du monde civique dans lequel, est grand celui qui renonce à ses intérêts personnels, à la satisfaction de ses désirs : « À la différence des distinctions liées au rang et marquées par des titres ou encore des profits de distinction que procure la renommée conférée par la reconnaissance des autres, les distinctions acquises par le mérite civique s'attachent aux personnes en tant qu'elles servent des causes qui les dépassent⁶ ». Il y a dans ce monde une « opposition irréductible entre le bien public et les intérêts privés⁷ ». Les personnes rencontrées condamnent ainsi l'égoïsme des possédants et la défense des biens privés. Elles

² Daniel CEFAL, « Postface : La fabrique des problèmes publics. Boire ou conduire, il faut choisir ! », *op. cit.*, p. 234.

³ Laurent THEVENOT, « Mettre en valeur la nature: Disputes autour d'aménagements de la nature, en France et aux Etats-Unis », *Autres Temps. Les cahiers du christianisme social*, 1996, vol. 49, n° 1, p. 41-42.

⁴ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, *op. cit.*, p. 138.

⁵ Claudette LAFAYE et Laurent THEVENOT, « Une justification écologique? », *op. cit.*, p. 500.

⁶ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, *op. cit.*, p. 143.

⁷ *Ibid.*, p. 318.

sont attentives au fait de savoir « si ceux qui prétendent n'écouter que leur volonté générale ne sont pas, en réalité, asservis à leurs désirs particuliers, esclaves de leurs passions au lieu d'être mus par la vertu⁸ ». Ici la critique depuis le monde civique porte moins sur l'entre-soi du monde domestique, étudié au chapitre précédent, que sur l'aisance matérielle des promoteurs du *slow* et leur recherche de plaisir individuel, un égoïsme rattaché aux relations du monde marchand. Ainsi, la critique depuis le monde civique peut s'appuyer sur deux arguments quelque peu différents : l'un sur la dimension de fermeture d'un « club de gastronomes » (Marianne) non ouvert sur le monde, le second sur les ressources économiques des promoteurs du *slow* qui en font une élite mue par la poursuite de ses propres intérêts.

Les déclinaisons du *slow* s'appuient sur cette dénonciation d'intérêts égoïstes pour se décrédibiliser entre elles. Didier, membre de *Slow Food*, demande avec sarcasme si les membres de la *Slow Cosmétique* « font longtemps les tests sur les lapins ? » (Journal de terrain, 21 septembre 2013). La promotion du *slow* serait le fait d'entreprises de cosmétique qui réaliseraient de *longs* tests en laboratoire sur les animaux. De même, nous l'avons déjà mentionné, le groupe de chercheurs désexcellents a abandonné la notion de *slow science* au motif que certaines municipalités chercheraient à obtenir le label *Cittaslow* uniquement dans le but de générer du profit. Pour Emilio, membre de *Slow Food*, les autres déclinaisons du *slow* ont « un côté *New Age* », du nom de ce courant spirituel occidental des XX^e et XXI^e siècles, fortement inspiré par les sagesses asiatiques, qui met l'accent sur le développement « spirituel » de chaque individu⁹. *Slow Food* lui apparaît à l'opposé de cette « logique *New Age* » parce que « militant » et soucieux du « collectif » et non du bien-être individuel.

Au sein même des mobilisations du *slow*, certains acteurs en critiquent d'autres au motif qu'ils se seraient engagés dans une lutte, non pour satisfaire le collectif, mais pour contenter leurs besoins personnels. De nombreux entretenus font ainsi référence à la frange élitiste de *Slow Food*. Didier explique qu'il n'a pas adhéré immédiatement parce qu'il avait :

« Un peu la vision quand même que *Slow Food* c'était un peu élitiste, un peu les gens qui ont un peu d'argent pour s'acheter des bons produits »

Didier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, informaticien indépendant

L'élite à *Slow Food* ce serait donc ceux qui ont les moyens de se faire plaisir et qui, de ce fait, font primer le « bon » sur le « propre » et le « juste ». Ils se retrouvent principalement pour

⁸ *Ibid.*, p. 146.

⁹ Thomas LUCKMANN, « Rétrécissement de la transcendance, diffusion du religieux ? », *Archives de sciences sociales des religions*, traduit par Mireille DIESTCHY et traduit par Anne-sophie LAMINE, 2014, n° 167, p. 42.

consommer ensemble des produits couteux et faire « des dîners de gala » (Lena). Les critiques les plus appuyées viennent de Michèle, bibliothécaire, dont les ressources matérielles sont plus faibles que celles des autres enquêtés. Elle souligne le prix élevé de la cotisation (50 euros pour une personne seule) et qualifie les membres de *Slow Food* de « bobos », des « gens de catégories socio-professionnelles aisées » qui se sentent concernés par des questions écologiques et altermondialistes.

Cette dénonciation du caractère élitiste du *slow* est également le fait d'observateurs extérieurs, comme nous l'avons précédemment noté : soit de personnes avec lesquelles nous échangeons de manière informelle sur ce travail de thèse, soit de chercheurs en sciences sociales qui réagissent lors de rencontres scientifiques. En qualifiant les acteurs du *slow* de « bobos », nos interlocuteurs entendaient décrédibiliser leur critique. Il leur est ainsi fait le reproche de ne pas se soucier du bien commun. Reproche d'autant plus virulent que ces derniers dissimuleraient sous un discours altruiste des motifs égoïstes, ce dont rend compte la formule souvent entendue « ce ne sont *finalement* que des bobos ». En recourant à ce type de disqualification, les personnes dénoncent depuis le monde civique le caractère égoïste de la lutte. Plutôt que de concevoir les contradictions des acteurs du *slow* comme révélatrices d'une mauvaise foi ou d'intérêts cachés, il nous semble plus intéressant d'étudier comment les acteurs articulent ces valuations contradictoires.

Cette accusation de « bobo » se rapproche sensiblement de la disqualification de la lutte au titre d'un syndrome NIMBY (*not in my backyard*) étudiée par Danny Trom dans un article consacré aux controverses autour du paysage. Ce concept désigne le fait que des personnes s'opposent à l'implantation d'équipements collectifs au motif qu'ils seront sources de nuisances, alors même qu'elles les accepteraient si elles n'étaient pas concernées personnellement. Dans le cadre d'une opposition à un projet d'aménagement au nom de la défense d'un paysage et confronté à une dénonciation de type NIMBY, tout l'enjeu est alors d'opérer une montée en généralité par laquelle le paysage n'est plus un souci d'ordre privé, mais un bien commun à défendre : « alors que l'argument NIMBY ramène la revendication de la nature à un simple prétexte, un paravent derrière lequel se cachent des intérêts inavouables, les militants devront transformer cette singularité qu'est la nature spatialisée, en une singularité d'intérêt général, en un bien commun¹⁰. »

¹⁰ Danny TROM, « De la réfutation de l'effet NIMBY considérée comme une pratique militante. Notes pour une approche pragmatique de l'activité revendicative », *op. cit.*, p. 40.

Penchons-nous sur les réponses apportées par les acteurs du *slow* à cette critique d'élitisme. Outre la montée en généralité qui se noue essentiellement sur la valuation de la sauvegarde de l'environnement et qui leur permet de légitimer un engagement pour le collectif, comme nous le verrons dans la suite, ils se défendent d'une dimension inégalitaire du *slow*. L'accusation d'élitisme renvoie ici, non pas aux causes de la lutte jugées égoïstes, mais au mode de vie *slow* perçu comme inaccessible à tout un chacun. Didier regrette ainsi que les activités des « hédonistes » de *Slow Food* :

« Génèr[ent] une image qui n'est pas forcément bonne pour l'association, ça donne l'impression que c'est des gens qui se réservent à un plaisir qui est forcément inaccessible à toute une population » Didier

À cela, les acteurs rétorquent que la consommation respectueuse des valuations du *slow* n'est pas nécessairement plus onéreuse. Premièrement parce qu'ils consomment moins, nous retrouvons ici la formule omniprésente sur le terrain du « moins mais mieux » :

« On a des super producteurs locaux et même si c'est un peu plus cher c'est pas grave, mangeons en moins, je préfère manger moins de viande »

Sylvain, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, restaurateur

Les produits qu'ils achètent seraient plus riches dans le cas des produits alimentaires ou cosmétiques, plus solides et durables pour les objets et le mobilier. Ils disent acheter moins parce qu'ils n'effectuent pas leurs courses en supermarché et ne sont ainsi pas influencés par les opérations de marketing. Un autre type d'argument consiste à souligner que d'autres pratiques sont plus coûteuses encore, telles que la consommation de plats préparés ou l'achat répété d'objets de mauvaise qualité. Le fait de faire soi-même également est présenté comme économique. Le prix des produits vertueux du point de vue environnemental et social ne serait pas plus élevé comparativement, car il prend en compte les coûts externes de la production. Notons qu'ils ne remettent alors pas en question le fait que ces coûts incombent aux particuliers et non aux divers acteurs de la chaîne de production.

Beaucoup d'enquêtés concèdent avoir une certaine aisance matérielle. Tous tiennent à souligner, dans le même temps, qu'elle n'est pas à l'origine de leur mode de vie. L'adhésion aux idéaux prônés par le *slow* leur apparaît en lien avec un « choix », plus qu'avec leur niveau de vie :

« Les artistes de l'exposition travaillent à côté, ils font le choix de mettre de l'argent dans leur œuvre artistique. En fin de compte c'est un choix de vie » Cilla Robach, commissaire de l'exposition Slow art à l'institut suédois de Paris, Journal de terrain, 21 mai 2014.

Anna souligne que des personnes aux ressources importantes pourraient se permettre ce mode de vie, mais ne le choisissent pas :

« Peut-être qu'il y en a d'autres qui seraient dans le même cas de figure, qui pourraient se permettre et qui n'osent pas le faire »

Anna, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

Les acteurs résolvent ainsi cette question d'élitisme par la notion de choix : le mode de vie des personnes rencontrées, marqué par un souci de protection environnementale, dépendrait moins de ressources matérielles que d'un choix de vie et la critique en termes d'inégalité d'accès au *slow* leur apparaît ainsi écartée. C'est oublier, comme nous l'avons signalé au chapitre précédent, que la possibilité même de faire ce choix n'est pas distribuée également. Jean-Baptiste Comby et Matthieu Grossetête ont observé que si la norme de prévoyance, liée à la protection environnementale et à la conduite automobile, est aujourd'hui dominante, « tout le monde n'a pas la capacité de "s'acheter" une bonne conscience. Les coûts de conversion aux comportements prévoyants augmentent à mesure que l'on se déplace vers le bas de la hiérarchie sociale¹¹. » Et cela, alors même que les classes populaires contribuent de manière moindre à l'émission de gaz à effet de serre et sont, dans le même temps, davantage touchées par les accidents de la route.

b) Émergence de la question environnementale

Les personnes rencontrées valorisent au travers de leurs paroles et de leurs pratiques l'engagement pour un problème d'intérêt général : celui de la protection environnementale dans un contexte de changement climatique et d'épuisement des ressources naturelles. La diffusion du *slow* s'inscrit ainsi dans un phénomène historique plus large d'émergence de la question environnementale dans le monde occidental à la fin des années 1960, auquel Chantal Aspe et Marie Jacqué ont consacré un ouvrage¹². L'objectif des auteurs est d'étudier les problèmes environnementaux non pas comme des objets des sciences naturelles, mais comme des constructions sociales. L'analyse porte sur « les conditions économiques et sociales qui ont permis de les désigner comme "problèmes" et qui ont conduit à leur intégration sur le plan politique, juridique, économique, idéologique, au point de les considérer comme enjeu

¹¹ Jean-Baptiste COMBY et Matthieu GROSSETETE, « « Se montrer prévoyant » : une norme sociale diversement appropriée », *Sociologie*, 2012, vol. 3, n° 3, p. 262.

¹² Chantal ASPE et Marie JACQUE, *Environnement et société*, *op. cit.* Notons que la question environnementale est présente, mais se pose différemment, dans les Pays du Sud, cf. *Ibid.*, p. 47.

incontournable aujourd'hui¹³ ». Sans qu'elle ne soit revendiquée, l'approche adoptée s'apparente à l'appréhension pragmatiste de la publicisation, bien qu'elle reste essentiellement macro-sociologique. La question des atteintes à l'environnement naturel est ancienne, mais elle ne devient un « problème de société », c'est-à-dire un « enjeu d'action sociale, d'organisation sociale et de changement social¹⁴ » et donc un objet de sociologie, que dans la seconde moitié du XX^e siècle. Les évolutions économiques et sociales de l'après-guerre conduisent, en effet, à l'émergence de la thématique de la protection environnementale dans les années 1960 en France. L'urbanisation et l'industrialisation des années 1950, l'augmentation du niveau de vie (multiplié par deux en France entre 1950 et 1968¹⁵) transforment les modes de vie et causent des effets négatifs en terme de santé et de pollution. Sont alors mis en cause les impacts externes de l'industrie, les institutions politiques et scientifiques qui soutiennent son développement et plus largement les modes de vie de la « société de consommation ». Cette critique du modèle du capitalisme industriel apparaît aux États-Unis à la même époque : l'ouvrage de Rachel Carson *Silent Spring*, paru en 1962, marque par son retentissement le début de la prise en compte de la question environnementale dans le débat public nord-américain. L'auteure dénonce les effets des pesticides sur les espèces animales, notamment les oiseaux, qui condamnent les campagnes au silence¹⁶.

La question environnementale émerge au sein d'une « société du risque », telle que l'a théorisée le sociologue allemand Ulrich Beck¹⁷. Il n'est plus possible d'imputer les menaces à des causes externes, car elles sont le produit de la société moderne : « Les maux, les menaces et les risques ne viennent plus de l'extérieur inquiéter la société : ils sont engendrés, manufacturés, par cette société elle-même¹⁸ » écrit Bruno Latour. D'où la nécessité pour cette dernière de se penser elle-même, qui marque l'entrée dans la « seconde modernité » que Beck nomme la « modernité réflexive »¹⁹. L'émergence des problèmes environnementaux ferait ainsi pénétrer les sociétés contemporaines dans une étape inédite de leur histoire. Une modification de la perception de la « nature » accompagne ce phénomène. Depuis la fin des

¹³ Chantal ASPE et Marie JACQUE, *Environnement et société*, op. cit., p. 9.

¹⁴ *Ibid.*, p. 14.

¹⁵ Rochefort cité par *Ibid.*, p. 15.

¹⁶ Christian DEVERRE et Christine DE SAINTE MARIE, « L'écologisation de la politique agricole européenne. Verdissement ou refondation des systèmes agro-alimentaires », *Revue d'études en agriculture et environnement*, 2008, vol. 89, n° 4, p. 90.

¹⁷ Ulrich BECK, *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, (1986 pour l'édition allemande), 2001 ; Patrick PERETTI-WATEL, *La société du risque*, Paris, la Découverte, 2010.

¹⁸ Préface de Bruno Latour in Ulrich BECK, *La société du risque*, op. cit., p. 8.

¹⁹ Notion qu'il préfère à celle de post-modernité, car la société contemporaine ne renie pas, selon lui, le projet de la modernité hérité des lumières, mais elle bouscule les bases même de ce projet. Dans cette optique, les critiques adressées à la modernité ne lui sont pas opposées mais font partie de son évolution même *Ibid.*, p. 21 et 23.

années 1960, elle fait l'objet d'actions de préservation. Dès lors, un renversement s'opère et le rural, longtemps dévalorisé face à l'urbain, devient un lieu d'utopie : « l'espace rural, délaissé par le mode de développement industriel, va devenir lieu de réinvestissement des utopies et parmi elles, celle du mouvement de “retour à la nature” qui affectera pendant une décennie les campagnes françaises²⁰ ». Le rural s'oppose alors au monde industriel, mais aussi au monde agricole. Les représentations de la nature évoluent : elle fut longtemps objet de conquête et de maîtrise, puis devint le support des loisirs, pour être aujourd'hui à protéger²¹. Ces visions, loin de se succéder dans le temps, co-existent, ce qui donne lieu à des conflits de représentations et de valeurs comme l'ont montré Jean-Louis Fabiani dans le cas de la chasse²² ou Nathalie Heinich pour la tauromachie²³ et à des disputes entre des acteurs porteurs d'ordres de grandeur différents autour de projets d'aménagement de la nature²⁴.

La prise en compte sociétale de la question environnementale doit beaucoup à la constitution d'une pensée écologique²⁵ dans la seconde moitié du XX^e siècle. L'écologie comme idéologie²⁶, ou écologisme, doit être distinguée de l'écologie comme discipline scientifique. Cette dernière naît un siècle plus tôt, au début du XX^e siècle, et consiste en l'étude systémique d'un « milieu et des relations que les éléments (organiques ou inorganiques) de ce milieu entretiennent entre eux ou avec ce même milieu. Ce “milieu” peut aller d'une flaque d'eau à la planète tout entière, en passant par un lac, un désert ou une forêt, ou encore une ville²⁷ ». Il ne faut pas non plus confondre l'écologisme et l'environnementalisme. Il est utile de rappeler cette distinction importante, car les deux notions sont abondamment utilisées aujourd'hui comme synonymes. Le souci de protection

²⁰ Chantal ASPE et Marie JACQUE, *Environnement et société*, *op. cit.*, p. 16 ; L'expression « retour à la nature » fait référence à l'ouvrage Danièle HERVIEU-LEGER et Bertrand HERVIEU, *Le retour à la nature: « au fond de la forêt...l'État »*, Paris, Éd. du Seuil, 1979. Elle désigne l'émigration de citadins dans les années 1970 vers les régions désertifiées du Sud de la France pour s'y établir comme agriculteurs ou artisans, voir également Danièle LEGER, « Les utopies du « retour » », *op. cit.*

²¹ Bernard KALAORA, « À la conquête de la pleine nature », *Ethnologie française*, 2001, Vol. 31, n° 4, pp. 591-597.

²² Jean-Louis FABIANI, « L'opposition à la chasse et l'affrontement des représentations de la nature », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1984, vol. 54, n° 1, pp. 81-84.

²³ Nathalie HEINICH, « L'esthétique contre l'éthique, ou l'impossible arbitrage: de la tauromachie considérée comme un combat de registres », *op. cit.*

²⁴ Laurent THEVENOT, « Mettre en valeur la nature », *op. cit.*

²⁵ Le terme a été forgé par un biologiste allemand Haeckel en 1866 à partir des mots grecs oikos (maison) et logos (science) pour désigner l'étude des habitats naturels des espèces vivantes.

²⁶ L'écologie est considérée ici comme une « idéologie » à entendre, non dans un sens aujourd'hui répandu d'imposition et d'occultation de vérités, mais au sens que lui donne Louis Dumont de « système d'idées et de valeurs qui gouverne l'imaginaire d'une société donnée » in Louis Dumont cité par Jean-Pierre DUPUY, *Pour un catastrophisme éclairé: quand l'impossible est certain*, *op. cit.*, p. 34.

²⁷ Frédéric DUFOING, *L'écologie radicale*, Gollion, Infolio, 2012, p. 16.

environnementale est une dimension nécessaire, mais non suffisante, de l'idéologie écologiste qui renvoie plus largement à une remise en question du fonctionnement des sociétés industrielles : « les mouvements écologistes (particulièrement les radicaux) considèrent que les problèmes environnementaux ne sont pas des “accidents”, mais des conséquences inéluctables du mécanisme intrinsèque des sociétés industrielles²⁸ ». Bien que les courants de l'écologisme soient très divers, ils se rejoignent sur le rejet du dualisme entre l'humain et son environnement : « l'écologie politique suppose l'abandon du dualisme strict, étanche, entre l'homme et son environnement. Elle envisage notre rapport à la nature non sous la forme unique de l'utilité (nous serions “maîtres et possesseurs de la nature”), mais sous la forme d'une harmonisation systématique²⁹ ». Dans le monde anglophone, ont émergé le biorégionalisme durant les années 1960 dans la contre-culture nord-américaine³⁰ et la *deep ecology* ou écologie profonde au début des années 1970, sous l'impulsion principalement du philosophe norvégien Arne Naess. Selon ce dernier, le mouvement de l'écologie profonde, à l'opposé du « mouvement de l'écologie superficielle » qui lutte *uniquement* contre la pollution et l'épuisement des ressources, engage un rejet plus large de la vision de l'homme-dans-l'environnement au profit d'une vision relationnelle, une vision de champ total (*relational, total field image*)³¹.

Une écologie politique française se structure dans les années 1970 autour des penseurs André Gorz (alias Michel Bosquet), Bernard Charbonneau, Jacques Ellul ou Edgar Morin. La crise environnementale obligeant à remettre en question plus largement le modèle de développement : « La crise du rapport à la nature n'était pour Gorz comme pour Illich qu'une dimension d'une crise beaucoup plus vaste, de nature anthropologique³² ». Dès ses débuts ce courant d'écologie politique oscille entre une position de parti ou de mouvance contestataire. La difficulté est de parvenir à proposer une alternative crédible tout en maintenant un fort engagement pour la protection environnementale. L'écologie politique participe d'un

²⁸ *Ibid.*, p. 8.

²⁹ Charles RUELLE et Frédéric NEYRAT, « Écologie = X. Une introduction », *Labyrinthe*, 2008, n° 30, §3. URL : <http://labyrinthe.revues.org/3762>, consulté le 18 février 2015.

³⁰ Pour une présentation de ces courants voir Chapitre 2 in Frédéric DUFOING, *L'écologie radicale*, Gollion, Infolio, 2012. Des textes fondateurs de l'écologisme dans le monde anglophone (1980-2000) et inédits en France ont été réunis dans un ouvrage récent Émilie HACHE, *Écologie politique: cosmos, communautés, milieux*, Paris, Ed. Amsterdam, 2012.

³¹ Charles RUELLE et Frédéric NEYRAT, « Écologie = X. Une introduction », *op. cit.*

³² Jean-Pierre DUPUY, « Gorz et Illich », in Alain CAILLE et Christophe FOUREL (dirs.), *Sortir du capitalisme: le scénario Gorz*, Lormont, le Bord de l'eau, 2013, p. 100.

processus de politisation de l'écologie qui aboutit notamment à la création du parti Les Verts en janvier 1984³³.

Parallèlement à cette politisation, la question environnementale est également prise en compte par le marché et les états. La question pour les chercheurs qui se consacrent aujourd'hui à cet objet³⁴ n'est plus tant celle de son émergence que celle des formes de son intégration aux divers secteurs de la société. L'institutionnalisation de l'environnement se traduit par sa prise en compte dans les institutions politiques nationales (avec la création en France en 1971 d'un ministère de l'environnement³⁵) et internationales (avec notamment un « processus d'intégration croissante d'objectifs environnementaux » dans les politiques européennes³⁶), la récente signature du premier « accord universel sur le climat », lors de la COP21 (conférence des Nations Unies pour le changement climatique) qui s'est tenue à Paris à l'hiver 2015, en est une illustration. À cela s'ajoute la mise en place d'une gestion publique des enjeux de protection de l'environnement (par exemple la création des premiers parcs naturels en France dans les années 1960). L'environnement est également intégré aux marchés, avec la création d'un secteur économique (commerce équitable, énergies renouvelables, mobilité) qui regroupe 10 % des emplois salariés en France en 2007³⁷. Processus qui donne lieu à de nombreux débats : sommes-nous face à une véritable refondation des systèmes de production confrontés aux enjeux environnementaux avec l'avènement d'un « capitalisme vert³⁸ » ou face à un simple « verdissement » de l'économie avec des procédés de *greenwashing* qui conduisent à un renforcement de la consommation³⁹ ? Des questions qui se posent, nous ne cessons de le souligner, dans le cadre du phénomène de mobilisation du *slow* : récupération marketing du terme *slow*, compromis avec le marché de

³³ Sur la politisation de l'écologie en France et les liens entre écologie et environnementalisme voir Alexis VRIGNON, « Les écologistes et la protection de la nature et de l'environnement dans les années 1970 », *Ecologie & politique*, 2012, vol. 44, n° 1, pp. 115-125.

³⁴ Notons que cette prise en compte par les chercheurs des sciences sociales est tardive, cf. Francis CHATEAURAYNAUD, « Les topiques environnementales entre controverses et conflits. Écologie politique et sociologie pragmatique en France (1980-2010) », in Lionel CHARLES, Hellmuth LANGE, Bernard KALAORA et Florence RUDOLF (dirs.), *Environnement et sciences sociales en France et en Allemagne*, Paris, L'Harmattan, 2014, .

³⁵ Sur les mécanismes de construction d'un ministère de l'environnement : Florian CHARVOLIN, *L'invention de l'environnement en France: chroniques anthropologiques d'une institutionnalisation*, Paris, La Découverte, 2003.

³⁶ Christian DEVERRE et Christine DE SAINTE MARIE, « L'écologisation de la politique agricole européenne. Verdissement ou refondation des systèmes agro-alimentaires », *op. cit.*

³⁷ Chantal ASPE et Marie JACQUE, *Environnement et société*, *op. cit.*, p. 41.

³⁸ Pour une approche critique de cette notion voir Maxime COMBES, « Réflexions sur le « capitalisme vert » », *Mouvements*, 2010, vol. 63, n° 3, pp. 99-110.

³⁹ Chantal ASPE et Marie JACQUE, *Environnement et société*, *op. cit.*, p. 11.

certaines déclinaisons (salons *Slow Food*, vente de services et de biens sur le site de la *Slow Cosmétique*, par le *Slow Manager* et le *Slow designer*).

Plus largement, la sensibilité à la question environnementale au sein de la population des pays industrialisés est croissante depuis les années 1960⁴⁰. L'environnement est devenu une référence collective partagée : 95 % d'Européens se disent concernés par les problèmes de protection environnementale en 2014⁴¹. En France, d'après une enquête réalisée par le CREDOC⁴² en 2011, 93 % des Français s'accordent à penser que les efforts individuels peuvent avoir un impact important sur la protection de l'environnement. 51 % des personnes interrogées ont une idée précise de la signification du terme de développement durable (contre 30 % en 2004). Cette sensibilité varie toutefois fortement avec la catégorie professionnelle et le niveau de diplôme : 87 % des cadres se font une idée précise de la notion contre 37 % des ouvriers. Ce consensus sur l'importance de la protection de l'environnement contraste avec un faible engagement écologique au niveau des pratiques⁴³.

Dans les années 1970 en France, apparaissent des collectifs citoyens qui revendiquent la protection de cette nature « victime » du développement industriel. Historiquement, c'est au sein de l'entreprise que les effets de l'industrie sont dénoncés du fait des menaces qu'ils font peser sur la santé et la sécurité des travailleurs. Cette critique du modèle de production industrielle s'élargit ensuite au-delà du monde du travail, à l'ensemble de la vie quotidienne. Mais les mouvements environnementaux ne se développent pas sur les bases des mouvements ouvriers, au contraire, ils apparaissent au sein d'une population différente, celle des classes moyennes, et promeuvent des valeurs opposées : « le mouvement environnemental ne sera pas ou peu un mouvement ouvrier, mais un mouvement de couches moyennes, qui, en contestant l'approche explicative des représentants du monde ouvrier, proposera une critique globale des formes de développement des sociétés industrielles⁴⁴. » Cette mobilisation environnementale connaît un nouvel essor à la fin des années 2000 avec la réaffirmation de la crise écologique face au réchauffement climatique et la menace de la fin des ressources énergétiques. Elle

⁴⁰ BOZONNET Jean-Paul « la sensibilité écologique » in Rémi BARBIER, Philippe BOUDES, Jean-Paul BOZONNET, Jacqueline CANDAU, Michelle DOBRE, Nathalie LEWIS et Florence RUDOLF (dirs.), *Manuel de sociologie de l'environnement*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012.

⁴¹ *Attitudes of european citizens towards the environment*, Special Eurobarometer n°416, European Commission, 2014. URL : http://ec.europa.eu/public_opinion/archives/ebs/ebs_416_sum_en.pdf, consulté le 20 février 2015.

⁴² Sandra HOIBIAN, *Enquête sur les attitudes et comportements des Français en matière d'environnement (édition 2011)*, Étude réalisée pour l'ADEME, Collection des rapports du CRÉDOC, n° 279, 2012, URL : <http://www.credoc.fr/pdf/Rapp/R279.pdf>, consulté le 20 février 2015.

⁴³ Jean-Paul BOZONNET, « Attitudes face à l'environnement et cultures politiques en Europe », *Les Cahiers de l'Institut d'aménagement et d'urbanisme*, 2009, n° 152, pp. 10-11 ; Et pour la situation française : *Modes de vie et empreinte carbone Prospective des modes de vie en France à l'horizon 2050 et empreinte carbone*, Rapports intermédiaires réalisés dans le cadre du projet PROMOV, CLIP n°21, DDRI SciencesPo., 2012, p. 136.

⁴⁴ Chantal ASPE et Marie JACQUE, *Environnement et société*, op. cit., p. 28.

prend des formes multiples et renvoie à des thématiques diversifiées bien que globalement liées à la défense de l'environnement naturel face au développement économique et industriel des sociétés contemporaines. Des mobilisations transnationales se structurent telles que des ONG (organisations non gouvernementales) comme *Greenpeace*⁴⁵, d'autres à la géométrie plus variable telles que l'altermondialisme dont les domaines de revendications sont « la solidarité avec les pays du Sud, la question de l'écologie et la toute-puissance des multinationales⁴⁶ ». Apparaissent également des mobilisations plus locales autour de projets d'aménagement du territoire⁴⁷ ou des associations de protection de l'environnement naturel, « en 2004, 3 % des Français adhèrent à une association de protection de l'environnement, taux qui n'a pas changé depuis les années 1990⁴⁸ ».

c) Protéger l'environnement naturel au quotidien

La question environnementale, l'un des principaux registres de valuation des acteurs rencontrés, est au cœur de la critique qu'ils adressent aux rythmes de production, de consommation et d'échange contemporains. À *Slow Food*, la préoccupation environnementale est apparue à la fin des années 1990 et se traduit par l'adoption de l'adjectif « éco-gastronomique » pour désigner l'association⁴⁹. Le terme « propre », du slogan « bon, propre et juste » renvoie à cette thématique et rejoint le « bien-être » environnemental du *Slow Design*, le « bien-être » de la « nature » y étant articulé au bien-être de la personne et à celui du groupe social. Enfin, la cosmétique également doit être « écologique » selon la charte de la *Slow Cosmétique*. Au-delà les slogans des déclinaisons, qu'en est-il des discours et pratiques des acteurs du *slow* rencontrés ?

Ce souci environnemental apparaît plus présent chez les personnes appartenant aux déclinaisons du *slow* liées à une activité de consommation et/ou de production de produits (*Slow Food*, *Slow Design*, *Slow Cosmétique*). Dans les déclinaisons du *slow* qui ne sont pas directement concernées par des activités de production ou de consommation de produits (*Slow Management*, *Slow Art*, *Slow Science*, *Slow Cinema*), le souci de protection environnemental apparaît, mais de manière moins explicite. Le promoteur du *Slow Management* souligne ainsi

⁴⁵ L'association Greenpeace créée en 1979, « a pour but de dénoncer les atteintes à l'environnement et d'apporter des solutions qui contribuent à la protection de l'environnement » peut-on lire sur le site français de l'association : <http://www.greenpeace.org/france/fr>.

⁴⁶ Paul COSTEY et Anton PERDONCIN, « Entretien avec Isabelle Sommier. L'altermondialisme », *op. cit.*, p. 165.

⁴⁷ Claudette LAFAYE et Laurent THEVENOT, « Une justification écologique? », *op. cit.*

⁴⁸ Chantal ASPE et Marie JACQUE, *Environnement et société*, *op. cit.*, p. 58.

⁴⁹ Valeria SINISCALCHI, « Slow versus fast », *op. cit.*, p. 142.

la nécessité pour une entreprise de s'inscrire dans la « durabilité ». La cinéaste fait, quant à elle, un parallèle entre l'achat de produits locaux et le fait de travailler avec des acteurs locaux. Rappelons également que cette défense de l'environnement naturel ne prend pas la forme d'une contestation politique (manifestations dans le cadre de projets d'aménagement de la nature, démarches auprès des instances législatives, etc.), mais de pratiques majoritairement circonscrites à la sphère privée.

Les acteurs de *Slow Food*, *Slow Cosmétique* et *Slow Design* dénoncent les impacts de la production industrielle sur l'environnement et rejoignent en cela nombre de mobilisations contemporaines et de penseurs écologistes. Nous avons montré, dans la partie précédente, que les acteurs du *slow* dénoncent les rythmes de l'industrie parce qu'ils nuisent, pour des raisons de rentabilité économique, à la qualité des produits et à leur respect ; ils sont critiqués ici en ce qu'ils portent atteinte à l'environnement naturel. La mise en place d'une agriculture intensive adossée à l'industrie agro-alimentaire dans l'après-guerre mondiale « a tué les sols » (Michèle) et contribué à l'homogénéisation des produits déjà évoquée. Le recours de l'agriculture conventionnelle aux produits en « -cides », aux OGM (Organismes Génétiquement Modifiés) est vivement condamné, car entraînant pollution et réduction de la biodiversité, en plus d'effets délétères sur la santé des consommateurs. Les modes de production dans l'industrie ne sont pas « écologiques, c'est-à-dire que leur impact sur l'environnement est lourd » (Julien Kaibeck), ils sont « coûteux à la planète » (Antoine) du fait de la pollution qu'ils engendrent et de leur consommation énergétique. Le gaspillage alimentaire est également fustigé, d'autant plus qu'il aurait pour origine la recherche d'un profit économique :

« l'une des causes du gaspillage alimentaire, c'est aussi parce que les distributeurs ne prennent pas certains produits aux producteurs, ils ne prennent que ceux qui sont calibrés parce que ce sont ceux qui vont se vendre le mieux »

Didier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, informaticien indépendant

Les agricultures raisonnée ou biologique sont valorisées face à l'agriculture conventionnelle, car elles permettront à la Terre de « continuer à tourner » (Christine). Le souci environnemental se traduit prioritairement par la consommation de produits respectueux de l'environnement : locaux et/ou en circuit court, de saison, éventuellement biologiques (on a précédemment souligné l'ambivalence du rapport au biologique) ou du moins non traités. Ces pratiques s'inscrivent dans une augmentation générale de la consommation dite « responsable » : en France, l'achat de produits locaux est passé de 28 % à 43 % de 2009 à

2011⁵⁰, en Europe, elle a crû de 29 % à 35 % entre 2011 et 2014⁵¹. Les enquêtés sont nombreux à souligner « l'absurdité », le caractère « aberrant » (Yves) d'un marché mondialisé qui fait produire en un lieu ce que d'autres consomment à l'autre bout de la planète : cela, alors que ces aliments sont également produits régionalement tandis que les produits destinés à l'exportation ne sont pas consommés par les locaux.

La question de la souffrance animale et de l'émission de gaz à effet de serre générés par l'élevage industriel apparaissent également, bien que de manière moins centrale. Il est intéressant de noter que les enquêtés dans leur grande majorité ne sont pas végétariens. Quelques-uns disent vouloir réduire leur consommation de viande, de bœuf notamment. Là encore, les acteurs du *slow* s'inscrivent dans une tendance plus large de réduction de la consommation de viande depuis les années 1980 – elle n'atteint plus que 20 % en 2014, contre 26 % à son apogée en 1967 – bien qu'elle reste toutefois la dépense principale du panier alimentaire⁵². La consommation de viande, qui est un mets apprécié, n'est cependant pas radicalement remise en question. On voit poindre ici la tension entre recherche du plaisir et protection environnementale que nous étudierons dans la suite de ce chapitre. Le souci de diminuer le gaspillage apparaît également : tri des déchets, évitement des emballages, compostage, cuisine des restes et des produits habituellement jetés telles les fanes de carottes (Rosa). Une évolution observable dans la population européenne : 72 % des Européens déclarent recycler en 2014⁵³. Le *slow* design a développé en ce sens une activité de récupération :

« Je concevais et fabriquais des meubles à partir de matériaux de récupération que je collectais dans les rues de New York et tout mon appartement était conçu sur ce principe, ce qui m'a permis d'approfondir ma recherche en slow design »

Grégoire Abrial, 30-40 ans, Slow Design, Hanoï-Vietnam, designer

Les acteurs du *slow* se disent globalement attentifs à la réduction de la consommation énergétique, particulièrement dans les transports. Il n'a pas été observé toutefois de primauté homogène des modes dits « doux ». Certes, nombreux sont ceux à se déplacer à vélo (à Strasbourg, notamment, pourvue de nombreuses pistes cyclables). Sabine dit « essa[yer] de limiter [s]on empreinte écologique », pour elle le vélo est synonyme de « liberté » tandis que la voiture est contraignante. Se déplacer à vélo demande du temps, mais elle revendique cette

⁵⁰ Sandra HOIBIAN, *Enquête sur les attitudes et comportements des Français en matière d'environnement (édition 2011)*, op. cit., p. 26.

⁵¹ *Attitudes of european citizens towards the environment*, op. cit., p. 10.

⁵² Brigitte LAROCHE et Joan SANCHEZ-GONZALEZ, « Cinquante ans de consommation alimentaire : une croissance modérée, mais de profonds changements », *Insee Première*, octobre 2015, n° 1568.

⁵³ *Attitudes of european citizens towards the environment*, op. cit., p. 10.

« lenteur » choisie. Pour Magalie, le vélo permet de « [s']entretenir un petit peu » et de « souffler, de réfléchir et d'évacuer » sur le chemin de retour du travail. Ils sont nombreux à utiliser les transports en commun et la marche. Ces modes de déplacement sont facilités par la résidence en zone urbaine de la majorité d'entre eux. Mais la voiture individuelle n'est pas bannie des modes de transports, même pour ceux habitant en ville. Ils disent vouloir en limiter l'utilisation, Didier affirme qu'il n'en rachètera pas une lorsque la sienne ne sera plus en état. Xavier Delacroix, parisien, a accès à Autolib (service public d'autopartage de voitures électriques en libre-service). Il trouve formidable de pouvoir réserver avec son *iPhone* et puis « aller doucement quelque part et garer sa voiture », comme il l'explique hors micro à la fin de notre entretien (Journal de terrain, 10 décembre 2013). Mais ils sont aussi nombreux à aimer se déplacer avec leur voiture personnelle, Christine, notamment, lors d'une discussion informelle revendique le fait d'adorer conduire. Ils mettent en avant sa praticité, son efficacité et affirment « comprendre les gens » qui l'utilisent. Le mode de déplacement apparaît résulter d'un équilibre propre à chaque situation, entre coûts temporels, coûts financiers et coûts environnementaux. Ainsi, la mobilité semble bien moins influencée par une ligne de conduite propre au *slow* que d'autres domaines, telle la consommation. Didier, qui est l'une des figures typiques d'un positionnement de radicalité rhétorique, présentée dans nos précédentes analyses, témoigne dans ses discours relatifs à la mobilité de compromis et d'une intransigeance moindre⁵⁴. Pour se rendre aux activités de *Slow Food*, Didier prend très souvent son vélo, mais il accompagne son fils à l'école en voiture, parce que le trajet ne prend alors qu'un quart d'heure, bien moins qu'à vélo ou en bus.

d) Une écologie humaniste

La critique formulée par les personnes rencontrées rejoint en de nombreux points la pensée écologiste : critique de l'inauthenticité et de la perte de lien social, dénonciation du développement industriel au nom de la sauvegarde de l'environnement naturel et, nous le verrons, frugalité et valorisation de la subjectivité⁵⁵. Pourtant et de manière surprenante, la notion d'« écologie » apparaît peu dans les discours. Pour une majorité d'enquêtés, il ne faut pas confondre le *slow* avec l'écologie :

⁵⁴ Pour une analyse approfondie des rapports entre la « valeur » durabilité et mobilité voir Denis MARTOUZET, « Systèmes de valeurs vs pragmatisme dans les choix de pratiques spatiales », *op. cit.*

⁵⁵ Frédéric DUFOING, *L'écologie radicale*, *op. cit.*

« Marianne : L'écologie en soi n'est pas une fin absolue pour Slow Food, je ne pense pas. Il y a des grands écologistes qui font partie du mouvement Slow Food, mais on peut pas confondre Slow Food avec l'écologie.

Enquêteur : Et pourquoi alors ?

Marianne : Ben parce que Slow Food reste quelque chose de transversal, quelque chose de global, c'est pas ni le bio, ni l'écologie, ni... c'est ce qui lie toutes ces choses entre elles, c'est là où Slow Food a une place unique ».

Marianne, 60-70 ans, Slow Food, Paris, cadre dans une organisation internationale

Le terme *slow*, à la différence de celui d'« écologie », permettrait de souligner le caractère global de la critique. L'écologie est en fait réduite par les enquêtés à la seule dimension de protection environnementale alors même que « fondé sur une analyse politique et globale de la crise écologique, l'engagement écologiste irait au-delà de la protection de la nature et de l'environnement pour proposer une transformation totale de la société⁵⁶ ». L'approche globale, systémique est constitutive de l'idéologie écologiste⁵⁷. Sur le terrain, les rares qui recourent à la notion d'« écologie » soulignent précisément qu'elle ne renvoie pas uniquement à la protection environnementale. Le terme « est réducteur. Alors qu'à la base il n'est pas réducteur », explique Magalie. Ils précisent également qu'il faut entendre l'écologie « au sens large », « dans l'ensemble », « au sens global ». Pour les enquêtés qui soulignent l'aspect multidimensionnel de l'écologie, le *slow* est l'écologie peuvent ainsi être rapprochés :

« Ca dépend ce que tu entends par le terme écologie. Si tu résumes l'écologie à l'environnement [le slow se différencie de l'écologie] sous le fait que ben tu parles aussi du social, tu parles aussi de la santé, etc. Maintenant si tu prends l'écologie comme un terme global qui relie tout justement »

Magalie, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, paysagiste

Au-delà d'un dépassement de la notion d'écologie pour des raisons de réduction sémantique, la notion est attachée à des représentations que les acteurs entendent renier. L'écologie est associée à un certain conservatisme :

« J'ai travaillé avec des environnementalistes qui mettent tout dans des parcs nationaux tout est interdit. J'aime pas non plus ce côté on met sous cloche et donc j'ai trouvé ça vachement bien que [Slow Food] allie le monde moderne »

Agathe, 50-60 ans, Slow Food, Paris, chercheuse en agronomie

Elle est critiquée également pour son discours catastrophiste et culpabilisant :

⁵⁶ Alexis VRIGNON, « Les écologistes et la protection de la nature et de l'environnement dans les années 1970 », *op. cit.*, p. 118.

⁵⁷ Frédéric DUFOING, *L'écologie radicale*, *op. cit.*, p. 107.

« Souvent le discours écologique il est négatif, ben voilà il faut pas consommer bio, il faut pas gaspiller, il ne faut pas utiliser sa voiture, il faut pas ci, il faut pas ça, on va tous mourir »

Julien Kaibeck, 30-40 ans, fondateur de la Slow cosmétique, Silly, Belgique, spécialiste en cosmétique

L'écologie est également critiquée en ce qu'elle serait contraignante. Si les acteurs du *slow* rencontrés adoptent à des degrés d'implication différents des discours et des pratiques environnementalistes, une même position de distinction vis-à-vis d'une figure d'écologiste intransigeant les réunit toutefois très clairement, nous l'avons d'ores et déjà souligné. Ils sont ainsi dans une double construction de frontières⁵⁸, d'un côté avec le consommateur « lambda » et de l'autre avec l'« ayatollah du bio » :

« Moi je suis pas une fanatique de bio, je suis pas l'ayatollah de comment on appelle ça ouais de l'écologie à tout crin »

Christine, 50-60 ans, Slow Food, Strasbourg, responsable de communication

Le *slow* designer rencontré explique ainsi que le *Slow Design* a été construit par son fondateur Alastair Fuad-Luke en réaction à un design écologique trop austère :

« Il trouvait que dans cette pratique on manquait de plaisir, on était plus dans une recherche de l'économie, presque d'austérité. C'est ce qu'on peut reprocher parfois aux mouvements écologistes »

Grégoire Abrial, 30-40 ans, Slow Design, Hanoi-Vietnam, designer

Le *slow* est présenté comme plus « pragmatique » face à une écologie contraignante, car il met au cœur de son discours la valorisation du plaisir et non un mode de vie ascétique caractéristique, pour les personnes rencontrées, de l'engagement écologiste. Cette dimension contraignante de l'écologie a également posé question à ses penseurs. Elle apparaît inéluctable au socio-économiste Bernard Perret : « son fondement est la prise en compte du caractère limité des ressources et de la fragilité des écosystèmes. Or ces limites exercent nécessairement des contraintes sur l'activité humaine, et donc sur l'autonomie des individus⁵⁹ » et la limitation des besoins n'est pas une aspiration naturelle de l'individu. Le *slow* apparaît ainsi s'affilier plus précisément à une « écologie humaniste », qu'entendait

⁵⁸ Michèle LAMONT et Virág MOLNAR, « The Study of Boundaries in the Social Sciences », *op. cit.*

⁵⁹ Bernard PERRET, « Penser avec et contre André Gorz. Individualisme révolutionnaire vs éthique de la responsabilité. », in Alain CAILLE et Christophe FOUREL (dirs.), *Sortir du capitalisme: le scénario Gorz*, Lormont, le Bord de l'eau, 2013, p. 121.

porter André Gorz par exemple, dans laquelle « le souci de la nature doit rester subordonné au souci de l'humain⁶⁰ ».

Analyser le *slow* permet ainsi de repenser, comme nous enjoint de le faire l'anthropologue des sciences Bruno Latour, le cœur même des préoccupations écologistes⁶¹ : contrairement à ce que l'on a coutume de penser, la nature n'y serait pas au centre. Dans un article paru en 1993 consacré à la « justification écologique », Claudette Lafaye et Laurent Thévenot s'interrogent sur l'existence d'une « cité verte » dans laquelle « est grand ce qui est écologique, est écologique celui qui, par ses actions, prouve son souci de l'environnement et concourt à sa protection⁶² ». Bruno Latour se saisit à son tour de cette question dans un article de 1995 et se demande si l'écologie et ses observateurs ne se sont pas fourvoyés à la concevoir principalement comme se souciant de nature : « elle prétend défendre la nature pour elle-même et non pour un succédané d'égoïsme humain, mais, à chaque fois, la mission qu'elle s'est donnée, ce sont des hommes qui la mènent à bien et c'est pour le bien-être, le plaisir ou la bonne conscience d'un petit nombre d'humains soigneusement sélectionnés qu'on parvient à la justifier, généralement des Américains mâles, riches, éduqués et blancs⁶³ ». Peut-être ne parle-t-elle pas de nature finalement, mais toujours des humains et des rapports qu'ils entretiennent avec leur environnement tant social que naturel, de quoi est-il alors question ? Un écologiste, dont Bruno Latour rapporte les propos, explique qu'il défend la rivière « de l'humain agressif traitant la rivière uniquement comme utile⁶⁴ ». C'est ce souci de traiter les humains et les non-humains comme des fins et non comme de simples moyens qui serait au cœur de la pensée écologiste, en d'autres termes, l'impératif de respect, qui est, on l'a vu, l'une des valuations du *slow*. La septième cité serait ainsi non pas « verte », mais une cité des « chevelus » du nom de ces réseaux en amont des rivières et ruisseaux non canalisés. Dans cette dernière, les êtres, humains et non humains, ont des contours incertains et l'impératif de respect oblige à la prudence, qui est, nous le verrons, également centrale dans la conception alternative de la maîtrise qui se donne à voir sur notre terrain.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 120.

⁶¹ Bruno LATOUR, « Moderniser ou écologiser. A la recherche de la septième cité », *op. cit.*

⁶² Claudette LAFAYE et Laurent THEVENOT, « Une justification écologique? », *op. cit.*, p. 512. Cette cité verte déborderait toutefois le cadre théorique proposé par Luc Boltanski et Laurent Thévenot, car la communauté s'étend dans l'écologie au-delà l'humanité avec la prise en compte des « non-humains ».

⁶³ Bruno LATOUR, « Moderniser ou écologiser. A la recherche de la septième cité », *op. cit.*, p. 15.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 21.

2. Restaurer une continuité temporelle

a) Suivre les rythmes de la nature

L'accélération des rythmes contemporains opère une rupture dans la continuité temporelle : un sentiment de dislocation entre passé, présent, futur et une focalisation sur le présent. Comme l'écrit Jean Chesneaux « Que le présent se suffise à lui-même revient à boucler, à verrouiller l'horizon temporel, ainsi détaché des expériences du passé comme des attentes de l'à-venir⁶⁵. » Face à cela les acteurs du *slow* mettent en avant la nécessité de suivre les rythmes de la « nature », de s'inscrire dans le passé et de se soucier de l'avenir, de restaurer, en somme, la continuité temporelle. Les liens que le *slow* entretient avec la pensée écologiste sont encore repérables ici : « l'argumentation écologique contribue également à relier l'action la plus immédiate au devenir à plus long terme de la planète tout entière. [Elle] permet ainsi un mouvement constant de va-et-vient entre le passé, le présent et l'avenir⁶⁶. » Nous interrogeons dans les développements suivants le lien entre les régimes d'historicité, étudiés par Reinhardt Koselleck puis par François Hartog, et les temporalités quotidiennes : quelle influence ont ces régimes, qui expriment « la forme de la condition historique, la manière dont un individu ou une collectivité s'installent et se déploient dans le temps⁶⁷ », sur les usages du temps quotidiens ?

Les enquêtés dénoncent une distorsion entre les rythmes accélérés contemporains et les temporalités de la nature, celles de l'environnement tout autant que celles du corps humain. Didier s'alarme que nous vivions une « course en avant, aveugle, qui ignore tous les indicateurs climatiques, énergétiques ». Les personnes rencontrées appellent au ralentissement des rythmes de production, d'échange et de consommation dans le but de protéger l'environnement naturel : contre la surproduction source de pollution et de déchets et contre la réduction d'une biodiversité soumise à une exigence de rentabilité. Il faudrait donc suivre les rythmes naturels, ceux des saisons, ceux des rythmes de croissance des plantes, de maturation des viandes et des vins, ce qui implique de ralentir les rythmes de production et donc de consommation, d'attendre, de faire preuve de « patience » :

« Slow Food ça veut aussi dire parce que c'est aussi une question de patience quand on voit l'agriculture et ben oui c'est slow, c'est lentement parce qu'on peut pas faire des quantités industrielles, on prend beaucoup plus de temps quand on met pas de pesticides »

Gabriella, 60-70 ans, Slow Food, Strasbourg, infirmière à la retraite

⁶⁵ Jean CHESNEAUX, *Habiter le temps: passé, présent, futur*, op. cit., p. 15.

⁶⁶ Claudette LAFAYE et Laurent THEVENOT, « Une justification écologique? », op. cit., p. 504.

⁶⁷ François HARTOG, *Régimes d'historicité: présentisme et expérience du temps*, op. cit., p. 14.

C'est également la variabilité des saisons qui est revendiquée, alors même que l'industrialisation de l'alimentation a permis de s'en affranchir⁶⁸ :

« L'idée de saisonnalité, l'idée de respecter un certain rythme naturel, oui oui c'est important il ne faut pas oublier qu'on ne produit pas n'importe quoi n'importe quand »

Antoine, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, caviste indépendant

Ce désir d'attachement à la nature se traduit par la valorisation d'expériences sensorielles qui ancre le corps dans sa naturalité. Pour Lena, manger « reste quelque chose de lié à la terre » ; nous l'avons entendu lors d'une activité, exprimer l'émotion suscitée chez elle par la manipulation de légumes. Elle souligne, en entretien, le « mépris des fonctions primaires » qui finalement rapprochent « au plus près de la vie » :

« C'est comme si l'homme était en train de nier sa vraie nature et voulait aller dans des dimensions toujours plus métaphysiques. [...] il y a une telle valorisation du travail intellectuel, et un tel mépris des fonctions primaires, comme ça, chez l'homme. Hum on cache tout ce qui est, tout ce qui est vieux, tout ce qui est laid, tout ce qui approche de la mort, tout ce qui est vraiment finalement au plus près de la vie quoi. »

Lena, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

Un constat que partagent Stéphane Szerman, selon lequel « on se coupe de la nature », et Anna qui s'alarme qu'on vive « contre les rythmes biologiques » ce qui a pour conséquence de nous « coup[er] de nous-mêmes ». Grégoire pointe quant à lui le sentiment que l'on aurait parfois d'être « dérégulé ».

Les acteurs du *slow* se font les défenseurs de la « nature », tout autant que ses redécouvreurs se donnant pour mission d'en valoriser les produits oubliés, que l'on pense aux ateliers du goût, aux cosmétiques naturels ou au travail de la matière par les designers. Mais cette « nature » apparaît, dans les discours, personnifiée et quelque peu idéalisée. Michèle fait ainsi de la Terre, un être vivant qui étouffe et s'épuise :

« La Terre étouffe de ça, on l'a exploitée, on a exploité toutes les ressources de la Terre et elle s'épuise maintenant »

Michèle, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, employée de bibliothèque

La nature est comparée à un être vivant et doté d'intentionnalité, une vision proche de l'hypothèse Gaïa théorisée par les scientifiques James Lovelock et Lynn Margulis dans les années 1970⁶⁹ et qui fit scandale. C'est ainsi, qu'« [o]n personnalise [la nature], puisque sans

⁶⁸ Claude FISCHLER, *L'omnivore*, op. cit., p. 10.

⁶⁹ James LOVELOCK, *La Terre est un être vivant : l'hypothèse Gaïa*, traduit par Paul COUTURIAU et traduit par Christelle ROLLINAT, Paris, France, Flammarion, 1993. Sur cette question : Émilie HACHE, *Ce à quoi nous tenons*, op. cit., p. 85.

cette figure d'une beauté atteinte, la rage du procès manquerait d'aliment. Personne impersonnelle, objet d'amour perdu et pleuré, la Nature est là au passé, on parle d'elle et pour elle à la mesure de son absence et de son altération⁷⁰. » Or, comme le souligne fort justement Alain Roger, « la Nature n'est pas une personne, ni même une entité, que nous aurions à respecter pour elle-même⁷¹ ». L'émergence de la question temporelle s'accompagne, on l'a vu, d'une évolution des représentations de la nature⁷² : la nature était au XIX^e siècle « image du chaos sur lequel s'institue l'ordre humain⁷³ », elle apparaît aujourd'hui harmonieuse et pacifiée face à une industrie destructrice. Les acteurs du *slow* partagent avec l'écologisme un fétichisme de la nature et de ses équilibres⁷⁴ : ce sont ses rythmes, notamment, qui apparaissent forts de leur propre régulation. Nous avons, en effet, observé une forte idéalisation du « rythme du paysan » (Lionel) respectueux des rythmes naturel. Gauthier dit des agriculteurs que ce sont « des gens qui vivent à leur rythme », « qui passent leurs journées à cultiver ses légumes et qui sont hyper contents ». Une représentation d'un paysan connecté à son environnement naturel, à laquelle le témoignage de Sandra, membre de *Slow Food* et fille d'agriculteur, donne un démenti cinglant :

« Ça me choque complètement. [mon père] est à son bout de filière et il se demande pas, voilà il a une façon, il mange des plats surgelés. Il se dit pas voilà je suis dans le milieu de la production je m'intéresse à ce que va devenir le produit, comment il va évoluer. Non c'est complètement dissocié quoi. Et ça je trouve ça vraiment étrange. »

Sandra, 30-40 ans, Slow Food, Strasbourg, chargée de mission en urbanisme

Cette idéalisation se teinte, en outre, d'une certaine culpabilité : c'est que de cette harmonie de la nature, l'homme est exclu⁷⁵. Plus encore, c'est de lui que viennent le déséquilibre et le désordre. La nature personnifiée se fait alors vengeresse⁷⁶ :

« Si on exploite trop la Terre, la planète elle reprend ses droits à un moment donné »
Michèle

Notons, enfin, que ce « retour » à la nature, souhaité par les acteurs du *slow*, ne prend nullement la forme d'un aménagement en zone rurale comme ont pu le faire les néo-ruraux

⁷⁰ François GUERY, « Ou bien la nature, ou bien l'esprit », in Alain ROGER et François GUERY (dirs.), *Maîtres et protecteurs de la nature*, Champ Vallon., Seyssel, 1991, p. 21-22.

⁷¹ Alain ROGER, « Maîtres et protecteurs de la nature. Contribution à la critique d'un prétendu « contrat naturel » », in Alain ROGER et François GUERY (dirs.), *Maîtres et protecteurs de la nature*, Seyssel, Champ Vallon, 1991, p. 17.

⁷² Bernard KALAORA, « À la conquête de la pleine nature », *op. cit.*

⁷³ Jean-Paul BOZONNET et Bernard FISCHESSE, *La dimension imaginaire dans l'idéologie de la protection de la nature*, Colloque de Florac, 1985, p. 7, téléchargeable sur le site <https://sites.google.com/site/bozonnet/>.

⁷⁴ François DAGOGNET, « Pourquoi protéger ce qu'on maîtrise ? Réflexions sur l'arbre », in Alain ROGER et François GUERY (dirs.), *Maîtres et protecteurs de la nature*, Champ Vallon., Seyssel, 1991, p. 257.

⁷⁵ Raphaël LARRERE, « L'écologie, ou le geste de l'exclusion de l'homme », in Alain ROGER et François GUERY (dirs.), *Maîtres et protecteurs de la nature*, Champ Vallon., Seyssel, 1991, pp. 173-196.

⁷⁶ François GUERY, « Ou bien la nature, ou bien l'esprit », *op. cit.*, p. 24.

analysés par Danielle Hervieu-Léger et Bertrand Hervieu⁷⁷ dans les années 1970 et plus récemment par Geneviève Pruvost⁷⁸.

b) Le passé : entre idéalisation et ressource

Hannah Arendt rapporte le diagnostic de Walter Benjamin portant sur le lien rompu entre passé et présent : « un passé qui se refuse à “éclairer l’avenir” et laisse l’esprit humain “marcher dans les ténèbres”⁷⁹ ». Le passé n’est plus, en effet, comme l’a montré l’historien François Hartog, un référent légitime de la modernité occidentale⁸⁰. Cette dévalorisation du passé est repérable dans le discours des personnes rencontrées. Ainsi, la « protection culturelle aurait tendance à « figer les choses » et à « mettre sous cloche » selon Agathe, le passé rime ici avec immobilisme. De même, Nadim, le *slow* manager, se défend de tout rapprochement entre sa promotion du *slow* et une position passéiste, il ne s’agit pas pour lui de « retourne[r] à l’âge de pierre ». C’est également l’avis de Christine, membre de *Slow Food*. Lors d’une visite à la ferme Malplaquet près de Schirmeck La Broque, l’un des agriculteurs que l’on croise juché sur son tracteur nous interpelle : « vous êtes le groupe *Slow Food* ? Je suis admiratif », « Nous si on était *slow* on aurait le cheval et la fourche ». Christine lui répond : « pas forcément, il faut vivre avec son temps ! » (Journal de terrain, 21 septembre 2013).

À rebours d’une conception péjorative du passé, taxé de conservatisme et d’autoritarisme, les acteurs du *slow* conçoivent également le passé comme source de stabilité et de repères face à l’accélération des structures temporelles, également comme un réservoir de pratiques et de savoirs à mobiliser au présent et à l’avenir. Nous l’avons évoqué au chapitre précédent, l’histoire passée d’un produit donne un point d’ancrage, spatial et temporel, dans un monde en constant changement du fait de l’accélération de la vitesse de transformation des structures sociales décrite par Hartmut Rosa⁸¹. C’est « à travers l’incorporation par le mangeur du produit originaire du sol natal ou du savoir-faire de la communauté de référence que la tradition culinaire se fait lieu d’enracinement symbolique,

⁷⁷ Danièle HERVIEU-LEGER et Bertrand HERVIEU, *Le retour à la nature*, op. cit. ; Danièle LEGER, « Les utopies du « retour » », op. cit.

⁷⁸ Geneviève PRUVOST, « L’alternative écologique », *Terrain. Revue d’ethnologie de l’Europe*, 4 mars 2013, n° 60, pp. 36-55.

⁷⁹ Hannah ARENDT, *Walter Benjamin*, op. cit., p. 87.

⁸⁰ François HARTOG, *Régimes d’historicité : présentisme et expérience du temps*, op. cit.

⁸¹ Hartmut ROSA, *Accélération : une critique sociale du temps*, op. cit.

lieu de mémoire et lieu d'identité culturelle⁸² ». Cette valuation de la relation au passé se donne à voir à travers l'importance de la notion de « terroir » dans le discours des enquêtés. Cet engouement pour le terroir, bien vite récupéré par l'industrie agro-alimentaire qui déploie un « marketing de la madeleine » selon l'expression de l'historienne de l'alimentation Julia Csergo, est à comprendre comme une « importante demande d'histoire⁸³ » depuis les années 1970 en France. Les trois volumes des *Lieux de mémoire*, parus sous la direction de l'historien Pierre Nora⁸⁴, ont analysé ce travail de mémoire à partir des lieux où sont consignés les souvenirs et qui contribuent à construire une histoire collective. Le phénomène de patrimonialisation des années 1990⁸⁵ est une autre manifestation de cette valorisation du passé : « Une nouvelle forme de passion du passé semble saisir les sociétés industrielles de l'Occident. Tout devient patrimoine : l'architecture, les villes, les paysages, les bâtiments industriels, le code génétique. [...] Jouant sur une certaine sensibilité écologique, il apparaît [...] comme un contrepoids raisonnable aux menaces et aux incertitudes du futur⁸⁶. »

Il apparaît, en effet, que les personnes rencontrées espèrent trouver en la sauvegarde de ces savoirs et traditions passés de quoi faire face à un avenir sombre : « attestant indéniablement d'une inquiétude quant au futur, le retour du vieux mot *patrimoine*, qu'il soit naturel ou culturel, dit assez la prise de conscience qu'il y a à *sauvegarder* et à transmettre des biens et des valeurs, seuls gages d'une durée possible à l'encontre des seules pratiques destructrices de l'exploitation⁸⁷. » L'avenir est incertain et il faut puiser dans le passé des traditions qui, bien qu'elles apparaissent « anciennes » et « vieillottes », permettront de faire face aux difficultés futures :

« C'est cette idée qu'il y a des choses qui perdurent, qui sont parfois un peu anciennes, un peu vieillottes mais qu'il est important de préserver parce qu'on sait pas de quoi sera fait l'avenir »

Didier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, informaticien indépendant

⁸² Julia CSERGO, « Nostalgies du terroir », in Sophie BESSIS (dir.), *Mille et une bouches*, Paris, Autrement, coll. « Mutations/Mangeurs », n° 154, 1995, p. 161.

⁸³ *Ibid.*, p. 158.

⁸⁴ Pierre NORA (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997, vol. 3/.

⁸⁵ Sur ce sujet le chapitre 5 « Patrimoine et présent » dans François HARTOG, *Régimes d'historicité : présentisme et expérience du temps*, *op. cit.*

⁸⁶ Chantal ASPE et Marie JACQUE, *Environnement et société*, *op. cit.*, p. 18.

⁸⁷ André MICOUD, « Des « temps modernes » au temps du vivant : vers une nouvelle temporalité mondiale ? », in Rémi BARBIER, Philippe BOUDES, Jean-Paul BOZONNET, Jacqueline CANDAU, Michelle DOBRE, Nathalie LEWIS et Florence RUDOLF (dirs.), *Manuel de sociologie de l'environnement*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, p. 238.

La menace est principalement d'ordre environnemental : les catastrophes écologiques et la raréfaction des ressources d'énergies fossiles font craindre aux acteurs un accroissement des inégalités, une diminution de la qualité de vie, la multiplication des crises économiques et des conflits politiques. Comme le note André Micoud : « Avec l'irruption de la *question environnementale* et/ou de la *crise écologique*, le rapport des sociétés modernes occidentales à la temporalité se trouve fondamentalement affecté⁸⁸. » La projection dans le futur n'est plus porteuse de la même assurance, le passé se présente alors comme une aide :

« Il faut s'aider de l'histoire, d'où l'on vient » Marc Bayard, fondateur du Slow Made lors de la conférence Slow Art. Journal de terrain, 21 mai 2014

Ainsi, « le passé n'est pas à prendre dans la seule acception de "pesanteur". Le passé peut être considéré comme une dimension permanente du temps de toute société, ou comme une valeur ou un recours. En ce dernier sens, aucune société ne s'abstient de se référer au passé pendant les périodes difficiles⁸⁹... » Ce sont donc les techniques agricoles qui doivent être conservées, également les recettes de cuisine. Didier cite par exemple la conservation des fruits en bocaux durant l'hiver, qui lui apparaît d'autant plus nécessaire que l'on s'achemine vers un avenir marqué par la limitation et auquel il faut dès à présent s'adapter pour ne pas être « frustré » :

« faire que les choses simples auxquelles on sera forcément condamnés quand la société n'aura plus de pétrole, qu'on fasse des choses simples mais qui soient quand même source de plaisir et pas source de privation et de frustration. [...] Et ça c'est pas seulement pour le plaisir bobo de retrouver des choses anciennes, c'est aussi parce que ça nous rend moins fragiles si la société doit changer et elle changera forcément » Didier

Si le passé est ancrage et ressource, il est aussi un point de comparaison à partir duquel les enquêtés élaborent leur critique des modes de production et des modes de vie contemporains :

« [les paysans du XIX^e siècle] savaient comment tout intégrer, qu'il fallait faire de la monoculture, qu'il fallait mettre plusieurs cultures ensemble parce qu'elles s'aident les unes, les autres, ça ils le savaient »

Claire, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, graphiste

Citons à ce propos Georges Balandier : « Le passé apparaît aussi comme [...] un ensemble de repères à partir duquel il est moins malaisé de faire le point. Il y a là davantage qu'un partage de l'impuissance par une culture de la nostalgie : c'est une tentative de ne pas être pris dans un mouvement dont l'origine est oubliée et dont le terme est encore caché⁹⁰. » Mais cette

⁸⁸ *Ibid.*, p. 231.

⁸⁹ Honorat AGUESSY, « Interprétations sociologiques du temps et pathologie du temps dans les pays en développement », in Paul RICEUR (dir.), *Le temps et les philosophies*, Paris, Payot, 1978, p. 106.

⁹⁰ Georges BALANDIER, *Le désordre: éloge du mouvement*, Paris, Fayard, 1988, p. 245.

critique s'appuyant sur un tel exercice de comparaison apparaît néanmoins quelque peu faussée par une représentation en partie idéalisée du passé.

Le passé est valorisé en tant qu'il est une ressource pour affronter un avenir incertain, dans le même temps, si les enquêtés récusent toute nostalgie, ils n'échappent pas à une certaine idéalisation des modes de vie d'antan. Lors de *l'Euro-Gusto*, l'une des affiches conçues pour communiquer sur la poule noire d'Alsace a pour titre « La poule d'Alsace : le temps retrouvé ». Les références au « retour », et le recours à des verbes construits avec le préfixe « re » sont omniprésents sur le terrain, « retourner », « redécouvrir », « revenir » :

*« C'est vraiment retrouver la terre, retrouver les racines, la beauté du geste »
Agathe, 50-60 ans, Slow Food, Paris, chercheuse en agronomie*

*« Le retour à la terre, aux choses simples »
Michèle, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, employée de bibliothèque*

Ces verbes expriment l'idée de retour à quelque chose qui aurait été perdu et qui est préférable à ce que l'on expérimente aujourd'hui. Ainsi, l'offre alimentaire actuelle apparaît souvent dans les discours en contraste avec des souvenirs d'enfance magnifiés :

« Quand j'étais enfant il y avait mon grand-père, je veux pas faire du romantisme, mais mon grand-père qui avait son petit potager, qui faisait ses tomates, alors à la période des tomates on mangeait des tomates, à la période des aubergines on mangeait des aubergines, etc. »

Giorgio, 50-60 ans, Slow Food, Strasbourg, porteur de projets auprès de l'Union européenne

De ce décalage entre l'expérience actuelle et l'expérience passée, telle qu'on se la remémore, émerge un fort sentiment de perte et les discours se teintent d'une certaine nostalgie.

Mais que l'on s'attache à la description de cet objet perdu et le désir de retour apparaît quelque peu bancal, au sens où ce que les personnes cherchent à retrouver n'a jamais existé. Ces rythmes passés, supposés en harmonie avec ceux de l'environnement naturel, auxquels les discours des promoteurs du *slow* appellent à revenir, ne sont qu'une face seulement de la réalité d'alors. De ces rythmes précédant le XX^e siècle, il ne faut pas oublier les dimensions de contrainte et de dépendance à l'égard des aléas climatiques, des rythmes qui n'étaient d'ailleurs nullement valorisés. Le désir de retour est donc à étudier toujours de manière relative et le ralentissement ne devient souhaitable que lorsque l'accélération des rythmes devient objet de craintes et de critiques. La nostalgie ne s'appuie pas sur une expérience

concrète, mais sur une représentation, souvent erronée, d'un autre temps et d'un autre lieu. Isabelle Hajek nomme cela un « un travestissement de l'histoire » : en concevant les modes de vie passés comme plus en harmonie avec la nature que ceux d'aujourd'hui, les personnes font « coexister sociétés traditionnelles et protection de la nature [...] alors qu'historiquement et socialement, le “sentiment de nature” n'a pu se constituer que sur la disparition progressive des campagnes et des sociétés rurales⁹¹. » Et l'on peut supposer que si ceux qui appellent à ce retour pouvaient réellement l'accomplir, ils n'y trouveraient pas ce qu'ils cherchaient. Stéphane Szerman dépeint de manière très positive les anciens usages du téléphone, mais il serait sans doute bien ennuyé de n'avoir plus accès à son téléphone portable, dont il se dit lui-même très dépendant :

« Aujourd'hui il y en a pas un qui n'est pas connecté à internet, qui n'a pas de téléphone portable voilà [...] quand j'étais petit qu'on nous appelait, j'étais dans une cour, il y avait un café, le mec il gueulait dans la cour en disant monsieur untel, et mes parents ils descendaient on avait pas de téléphone, ben on vivait très bien franchement »

Stéphane Szerman, 50-60 ans, auteur du livre Slow Attitude, Paris, psychothérapeute

Les discours des acteurs du *slow* ont ainsi une dimension nostalgique en partage avec des formes plus anciennes de critiques, le romantisme notamment. Dans son étude du romantisme pastoral propre à la noblesse de cour, Norbert Elias observe une représentation magnifiée de la vie rurale : « la “vie campagnarde” qu'ils [hommes et femmes de la cour] évoquaient dans leurs conversations, leurs livres, leurs plaisirs, n'avaient que peu de rapport avec la vie réelle, avec l'existence des paysans à la campagne. [...] Les bergers et les bergères dont ils rêvaient ne ressemblaient guère aux bergers réels, dont les conditions d'existence étaient précaires et souvent misérables⁹². » Une position romantique qu'il analyse comme l'expression d'une frustration pour ces couches supérieures « dont les prétentions au pouvoir n'ont pas abouti et ne peuvent aboutir sans la destruction du régime qui leur garantit leur position privilégiée. Ces couches sont bien plus exposées aux contraintes de l'interdépendance et aux autocontraintes d'origine culturelle que les formations sociales qui les ont précédées. Les représentants des niveaux d'évolution antérieurs symbolisent à leurs yeux une vie plus libre, plus indépendante, plus naturelle et, en tout état de cause, meilleure⁹³. » De même, dans leur ouvrage consacré au romantisme, Michael Löwy et Robert

⁹¹ Isabelle HAJEK, « Déchets et mobilisation collective : construire un autre rapport à la nature ? », *Ecologie & politique*, 2009, vol. N°38, n°1, p. 151.

⁹² Norbert ELIAS, *La société de cour*, traduit par Pierre KAMNITZER et traduit par Jeanne ETORE-LORTHOLARY, Paris, Flammarion, [1969], 1985, p. 241.

⁹³ *Ibid.*, p. 250.

Sayre soulignent la place prépondérante de l'expérience de perte et d'une nostalgie mélancolique dans la vision romantique⁹⁴.

Valoriser le passé mais ne pas être passéiste, voilà la difficile équation que tentent de résoudre les personnes rencontrées. Il s'agirait de ne garder du passé que les bons aspects, ceux qui permettent de répondre aux défis présents et à venir de nos sociétés :

« Le retour aux sources ne veut pas dire coup de balai sur toutes les avancées technologiques [...] on parle pas de retour en arrière, mais on parle de s'inspirer de la sagesse » paroles de conférenciers recueillies lors de l'Euro-Gusto, Journal de terrain, 24 novembre 2013

De tels appels, entendus durant les débats publics de l'*Euro-Gusto*, apparaissent pertinents mais bien difficiles à mettre en œuvre, que l'on pense aux dérives autoritaires attribuées à la valorisation du local évoquées précédemment. Le *slow* peut être envisagé comme une forme utopique, une offre de sens face à un futur présenté comme un désastre inévitable. L'utopie est élaboration d'une société alternative, « exercice mental sur les possibles latéraux³³ » suivant la définition du « mode utopique » donnée par Raymond Ruyer⁹⁵. Ce genre littéraire est inauguré par Thomas More au XVI^e siècle dans *L'Utopie ou Le Traité de la meilleure forme de gouvernement*⁹⁶. Suivront de nombreuses « utopies sociales » au cours de la première moitié du XIX^e siècle⁹⁷ qui seront autant de critiques et de réponses aux évolutions engendrées par les révolutions industrielles des sociétés européennes. Le *slow* partage avec l'utopie une intention critique : « Il y a toujours une dimension critique dans l'utopie, qui se veut souvent un contre-modèle de la société existante⁹⁸ ». Le *slow* a été construit en opposition au *fast* et promeut des valeurs à rebours des normes dominantes. Dans la proposition utopique, le principe de non-contradiction s'efface, or c'est bien le propre du système de valeurs étudié que de réunir des préoccupations contradictoires, qui se traduisent dans les actes par des ajustements, des compromis constants. Mais le *slow* a aussi en partage avec l'utopie ses limites et ses dangers : le refus du changement et la pétrification, le repli sur soi et le rejet de l'autre auxquels tend la valorisation de l'entre-soi et de la singularité.

⁹⁴ Michael LÖWY et Robert SAYRE, *Révolte et mélancolie : le romantisme à contre-courant de la modernité*, *op. cit.*, p. 40.

⁹⁵ Raymond RUYER, *L'utopie et les utopies*, Paris, Presses universitaires de France, 1950.

⁹⁶ THOMAS MORE, *L'Utopie ou Le Traité de la meilleure forme de gouvernement*, traduit par Marie DELCOURT, Paris, Flammarion, [1516], 1987.

⁹⁷ Bernard VALADE, « Les utopies sociales du XIX^e siècle », in Éric LETONTURIER (dir.), *Les utopies*, Paris, CNRS éditions, coll. « Les essentiels d'Hermès », 2013, pp. 49-64.

⁹⁸ Pierre MUSSO, « Le crépuscule technologique de l'utopie », in Éric LETONTURIER (dir.), *Les utopies*, Paris, CNRS éditions, coll. « Les essentiels d'Hermès », 2013, p. 100.

c) Le futur : incertitude et responsabilité

Dans notre brève histoire des rythmes, nous avons évoqué la confiance en l'avenir propre au régime moderne d'historicité. Parce qu'il s'appuie sur les progrès de la science dont découleront invariablement progrès moraux et sociaux, le futur apparaît plein de promesses. François Hartog a néanmoins montré la place grandissante du présent dans le dernier tiers du XX^e siècle face à un futur qui peu à peu perd de sa légitimité. La Deuxième Guerre Mondiale et l'Holocauste, ainsi que les catastrophes engendrées par l'énergie atomique ont fait vaciller la foi dans le progrès⁹⁹ : si l'on espère encore des progrès économiques et sociaux, on ne croit plus en la « perfectibilité » de l'humanité, contrairement à ce que pensaient les philosophes des Lumières. L'émergence de la question environnementale lui a également porté un coup fatal ainsi que le souligne André Micoud : « Avec l'irruption de la *question environnementale* et/ou de la *crise écologique*, le rapport des sociétés modernes occidentales à la temporalité se trouve fondamentalement affecté¹⁰⁰. » S'ensuit un profond renversement de la croyance en le Progrès. Une « démonisation¹⁰¹ » du progrès, pour reprendre l'expression de Pierre André Taguieff, particulièrement manifeste dans les propos de Michèle, membre de *Slow Food*, qui dénonce avec force le nucléaire :

« Mais c'est ça le progrès ! Est-ce que c'est ça ?! (Elle hausse la voix) [...] quel est le pays le plus innovant si ce n'est pas le Japon en matière de nouvelles technologies, ordinateur, microfilm et tout ça, je veux dire voilà, le Japon ils sont à la pointe. [Mais] il y a un taux de suicide énorme tellement ils sont malheureux »

Michèle, 40-50 ans, *Slow Food*, Strasbourg, employée de bibliothèque

Le progrès technique est mis en regard avec le taux de suicide, pointant ainsi la dissociation entre innovations techno-scientifiques et avancées sociales et morales. Le futur devient ainsi source d'inquiétude : « le présent s'est trouvé marqué par l'expérience de la crise de l'avenir, avec ses doutes sur le progrès et un futur perçu comme menace. Le futur ne disparaît pas, nullement, mais il apparaît obscur et menaçant¹⁰². » Les rythmes promus par les acteurs du *slow* paraissent répondre en partie à cette incertitude : par la réinscription dans des rythmes naturels, par la sauvegarde de savoir-faire passés, également par une attitude d'anticipation et de responsabilité vis-à-vis du futur.

⁹⁹ Pierre-André TAGUIEFF, *Le sens du progrès : une approche historique et philosophique*, op. cit., p. 268-269.

¹⁰⁰ André MICOUD, « Des « temps modernes » au temps du vivant : vers une nouvelle temporalité mondiale ? », op. cit., p. 231.

¹⁰¹ Pierre-André TAGUIEFF, *Le sens du progrès : une approche historique et philosophique*, op. cit., p. 298.

¹⁰² François HARTOG, *Régimes d'historicité : présentisme et expérience du temps*, op. cit., p. 261.

Les personnes rencontrées expriment un sentiment de « responsabilité » vis-à-vis de l'environnement naturel et des générations futures. Giorgio explique ainsi que de son vivant il ne verra sans doute pas les effets de la pollution à laquelle ses contemporains ont contribué, mais s'il fait le tri aujourd'hui c'est parce que c'est l'« avenir de la planète » qui lui importe. Comme l'énonce clairement François Hartog, ici « le présent se trouve en quelque sorte investi de tout le futur¹⁰³ ». Le « principe responsabilité », central dans la pensée de Hans Jonas¹⁰⁴, permet de qualifier ce lien au futur. Cette responsabilité est aujourd'hui la nôtre du fait de notre liberté d'agir et de choisir et de la puissance dont nous disposons désormais : « La *responsabilité* nous en incombe sans que nous le voulions, en raison de la dimension de la *puissance* que nous exerçons quotidiennement au service de ce qui est proche, mais que nous laissons involontairement se répercuter au loin¹⁰⁵. » Lui est associé un devoir d'évaluation des conséquences de nos actes à long terme : « Mais l'extension de la puissance est également l'extension de ses effets dans le *futur*. Il en découle ce qui suit : nous ne pouvons *exercer* la responsabilité accrue que nous *avons* dans chaque cas, bon gré mal gré, qu'à condition d'accroître aussi en proportion notre prévision des conséquences¹⁰⁶. » Didier est l'un des membres de *Slow Food* les plus préoccupés par les problématiques environnementales, il insiste à de nombreuses reprises sur la nécessité d'« anticiper », de s'« adapter », de se « préparer à l'avenir » dans le but d'être « résilients, plus résistants à un changement » :

« Toute la question là de changement de société c'est d'anticiper les choses qui risquent de nous arriver plus tard et de se les appliquer aujourd'hui en étant les ouvriers de la première heure en sachant très bien qu'on change rien à la société. »

Didier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, informaticien indépendant

Seules la projection sur le long terme et la prise en compte des impacts des actions présentes sur le futur permettraient de sauvegarder l'environnement. Une idée que résume bien la notion de « durabilité », centrale dans les discours :

« Pour moi, un des synonymes de l'écologie c'est le durable, [...] est-ce qu'on est capable d'avoir un mode de fonctionnement qui peut durer à l'échelle géologique »
Didier

¹⁰³ *Ibid.*, p. 263.

¹⁰⁴ Hans JONAS, *Le principe responsabilité: une éthique pour la civilisation technologique*, traduit par Jean GREISCH, Paris, les Éd. du Cerf, [1979], 1990.

¹⁰⁵ Hans JONAS, *Pour une éthique du futur*, traduit par Sabine CORNILLE et traduit par Philippe IVERNEL, Paris, Rivages, 1997, p. 70.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 82.

Pour autant, la notion de « développement durable » fait l'objet de critiques, car elle témoigne d'un compromis inacceptable, pour les enquêtés, entre le monde marchand du « développement » et la prise en compte de l'environnement :

« Alors j'ai pas dit "développement durable" parce que le mot "développement" on est toujours dans l'idée qu'on continue à grandir, mais d'une façon durable »

Claire, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, graphiste

Cette critique rejoint des analyses contemporaines¹⁰⁷ : le concept de développement durable a été élaboré au sein de grands organismes internationaux et prétend articuler les trois dimensions de l'environnement, de l'économie et du social (définition de l'ADEME), mais, comme le soulignent Lionel Charles et Bernard Kalaora, « cette thématique, à la validité renforcée et aux fortes implications morales, a son revers : son accès, potentiellement très large, se prête facilement à des usages rhétoriques à des fins de manipulation idéologique et politique. [...] La traduction de l'anglais *sustainable* en durable, réduit et banalise considérablement son sens¹⁰⁸ ». Ce souci de durabilité, de même que la tempérance évoquée plus haut, n'est pas propre à tous les milieux sociaux : alors que dans « les classes populaires aux conditions de vie instables, les difficultés à agir de manière prévoyante révèlent la nécessité d'effectuer des économies et de profiter du présent, l'avenir n'étant plus assuré », les catégories intellectuelles supérieures bénéficient d'une sécurité matérielle qui leur permet de faire preuve de prévoyance¹⁰⁹.

La perspective du long terme est abondamment valorisée sur le terrain au-delà même les enjeux environnementaux. Elle apparaît garante de qualité et de respect face à un court terme prépondérant au sein des rythmes du marché¹¹⁰. Repérable dans l'attachement de Julie à la médecine douce qui permettrait d'avoir des effets sur la longue durée :

« [avec la médecine conventionnelle] on ne règle pas le problème, on ne fait que, c'est comme un leurre, c'est simplement pour soulager quelque chose d'immédiat, toujours du rapide, du rapide, des fois il faut un peu de patience, d'investissement, de se prendre le temps pour qu'il y ait des résultats qui soient bénéfiques »

Julie, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, restauratrice

¹⁰⁷ Voir notamment l'ouvrage Jérôme BOISSONADE (dir.), *La ville durable controversée*, *op. cit.*

¹⁰⁸ Lionel CHARLES et Bernard KALAORA, « De la protection de la nature au développement durable : vers un nouveau cadre de savoir et d'action ? », *Espaces et sociétés*, 2007, vol. 130, n° 3, p. 128.

¹⁰⁹ Jean-Baptiste COMBY et Matthieu GROSSETETE, « « Se montrer prévoyant » », *op. cit.*, p. 264.

¹¹⁰ Laurent THEVENOT, « Mettre en valeur la nature », *op. cit.*, p. 35.

Nadim, le *slow* manager, souligne également le besoin de ne pas se focaliser uniquement sur le court terme au sein de l'entreprise.

Les personnes rencontrées dénoncent l'impératif contemporain au changement, corolaire de ce court-termisme. Le changement est, pour Luc Boltanski, un instrument de contrôle pour les sociétés capitalistes démocratisées qui ne cessent d'« engager les dispositifs de pouvoir (entreprises, administrations, État, etc.) dans des séries continues de “réformes”, de réorientations des objectifs et de restructurations¹¹¹ ». Cette norme du changement permettrait aux élites d'engager des actions sans avoir à les justifier : le changement est nécessaire parce qu'il est inévitable. Une analyse qui rejoint le constat de Pierre-André Taguieff d'une perpétuation de la foi dans le progrès sous les formes d'un « mouvementisme » ou d'un « bougisme » contemporain¹¹². Il désigne ainsi : « le culte du mouvement, la fuite en avant aveugle vers le “toujours plus” de technologie ou de globalisation économique-financière, mouvement autotélique sans “pourquoi¹¹³ ?” ». Penser et agir avec une perspective à long terme, et non dans une optique de bouleversement permanent, apparaît particulièrement important dans le champ politique. On a souligné la nécessité, pour les acteurs du *slow*, de prendre le temps individuellement pour enquêter et réfléchir, mais ce sont plus largement aux enquêtes sociales, aux débats de société, aux actions politiques que doivent être accordés un temps suffisamment long et des rythmes plus lents. La relation que soulignent les enquêtés entre le champ de vision, de réflexion et l'allure, nous paraît intéressant : les rythmes lents permettent d'embrasser un horizon plus large et plus lointain, donc des conséquences proches et lointaines, présentes et futures ; tandis que la vitesse ne permet pas d'avoir un recul nécessaire sur l'action engagée. C'est ce qu'expliquait Pascale d'Erm lors de notre entretien :

« La lenteur permet d'élargir son champ de vision. Une personne recourbée qui va de A à B qui subit, elle a un champ de vision rétréci. C'est différent de relever la tête, de voir devant, derrière. »

Pascale d'Erm, 40-50 ans, auteure de Vivre plus lentement : un nouvel art de vivre, Boulogne, journaliste

Les rythmes du politique – des débats citoyens, de la prise de décision, des démarches législatives, etc. – pâtissent des injonctions à la rapidité et au changement propres à nos sociétés. Hartmut Rosa et William E. Scheuerman se sont penchés ensemble sur cette

¹¹¹ Luc BOLTANSKI, *Rendre la réalité inacceptable*, Paris, Demopolis, 2008, p. 139.

¹¹² Pierre-André TAGUIEFF, *Le sens du progrès : une approche historique et philosophique*, op. cit., p. 318.

¹¹³ *Ibid.*, p. 312.

question¹¹⁴ mettant à jour les causes et les effets de la confrontation de ces rythmes concurrents : « Le déphasage entre la temporalité relativement lente de la démocratie délibérative, d'un côté, et, de l'autre, la dynamique à grande vitesse du capitalisme et du système des États-nations modernes représente une source importante de fragilité pour la politique délibérative¹¹⁵ ».

¹¹⁴ Hartmut ROSA et William E. SCHEUERMAN, *High-Speed Society: Social Acceleration, Power, and Modernity*, Pennsylvania State University Press, 2010.

¹¹⁵ William SCHEUERMAN, « Les nouveaux rythmes de la politique dans les sociétés à grande vitesse », *op. cit.*, p. 191.

B. La valorisation du plaisir

1. Un hédonisme mesuré

a) Une affirmation de la sensorialité

En tension avec cet engagement pour l'intérêt général, la valorisation du plaisir est centrale dans le *slow*. Le terme apparaît dans les divers manifestes et ouvrages, dans les discours recueillis également. Mais à quoi renvoie précisément cette promotion du plaisir ? Il est d'autant plus difficile d'analyser cette valuation qu'à la notion de « plaisir » s'ajoute celle de « bien-être », dans le *Slow Design* et le *Slow Management*.

L'association *Slow Food* « a une arme que les autres n'ont pas : le plaisir ! », voici ce que défend avec force Carlo Petrini, lors d'une conférence (Journal de terrain, 10 février 2015). Selon Geoff Andrews, Wendy Parkins et Geoffrey Craig, *Slow Food* se distingue des autres mobilisations liées à la défense du patrimoine alimentaire, au soutien des producteurs et au souci environnemental par cet appel au plaisir¹¹⁶. La valorisation du goût et des plaisirs auxquels il donne accès est centrale dès les prémises de l'association : dans les années 1980 en Italie, les militants d'*Arcigola*, qui prendra le nom de *Slow Food* en 1989, font le pari d'associer l'engagement communiste des cercles *arci* (associations de promotion culturelle liées au Parti Communiste Italien) à la gourmandise, *gola* en italien¹¹⁷. Un pari audacieux : les cercles communistes italiens de l'époque voient en la gastronomie un souci élitiste¹¹⁸. Cette condamnation de la gourmandise est ancienne : longtemps elle fut perçue comme un péché dans un Occident marqué par la pénurie alimentaire¹¹⁹. Son statut vint toutefois à changer quand les sociétés nouvellement industrialisées entrèrent dans une ère d'abondance et de profusion de l'offre alimentaire¹²⁰ : le plaisir pris à manger gagna alors une nouvelle légitimité, comme en témoigne l'intérêt qu'a pu lui porter le gastronome français Anthelme Brillat-Savarin¹²¹, dès le début du XIX^e siècle – une figure dont le président de *Slow Food* revendique l'héritage. La promotion de ce plaisir n'en reste pas moins problématique, il est fortement opposé à la santé, depuis les années 1990, du fait de l'accroissement de l'obésité : « la tentation de rejeter le plaisir est d'autant plus grande que la recherche de plaisir est associée à l'idée de risques : anarchies alimentaires, comportements compulsifs, voire

¹¹⁶ Geoff ANDREWS, *The slow food story*, *op. cit.*, p. 43 ; Wendy PARKINS et Geoffrey CRAIG, *Slow living*, *op. cit.*, p. 86-118.

¹¹⁷ Wendy PARKINS et Geoffrey CRAIG, *Slow living*, *op. cit.*, p. 95.

¹¹⁸ Geoff ANDREWS, *The slow food story*, *op. cit.*, p. 8.

¹¹⁹ Catherine N'DIAYE (dir.), *La gourmandise : délices d'un péché*, Paris, Ed. Autrement, 1993.

¹²⁰ Claude FISCHLER, « Gastro-nomie et gastro-anomie », *Communications*, 1979, vol. 31, n° 1, pp. 189-210.

¹²¹ Jean Anthelme BRILLAT-SAVARIN, *Physiologie du goût, Méditation XI « De la gourmandise »*, Paris, A. Sautetet et Cie, 1825.

addictifs dans le fait de se nourrir, sont invoqués comme principales conséquences d'une frénésie des mangeurs au plaisir dont découlent des situations d'obésité¹²² ».

Pour les membres de *Slow Food* rencontrés, la promotion du plaisir entend faire barrage à cette alimentation-santé : le plaisir vient contrebalancer le processus de médicalisation du manger contemporain¹²³. Selon Emilio, « dire à un enfant que les légumes sont bons pour la santé, il s'en fout un enfant que ce soit bon pour la santé. Nos rapports avec la nourriture sont basés sur la prescription. » En somme, le plaisir est déculpabilisant face à la montée des angoisses et des responsabilités : il « recouvre une forme de déculpabilisation salvatrice dans un contexte où se nourrir est sans cesse plus anxiogène en raison de la peur d'une maladie et d'une pression accrue en matière d'esthétique corporelle¹²⁴ ». Il faudrait, selon nous, ajouter à cela, l'émergence du plaisir pour contrer le souci environnemental grandissant, associé à une consommation responsable et contraignante :

« C'est bon, propre et juste hein, propre oui, juste oui, mais il faut que ce soit bon aussi. Faut pas défendre corps et âme un truc... on n'est pas sado quoi [il rit] »

Gauthier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

Ce sont également les normes hygiéniques mises en place par l'industrie agro-alimentaire qui sont condamnées en ce qu'elles rendent les aliments insipides. Les personnes rencontrées s'alarment d'un formatage du goût sous l'effet de la standardisation des produits. À cela répond une « éducation au goût », véritable cheval de bataille de l'association. Un Salon du goût (*Salone del Gusto*) est organisé tous les deux ans depuis 1996 à Turin. À l'échelle locale, le *convivium* bas-rhinois organise des ateliers du goût, les participants y sont invités à multiplier les qualificatifs du ressenti : la poire « sèche sur la bouche », elle est « aqueuse », « dure », « sucrée », « acide », « juteuse », « parfumée » (Journal de terrain, 18 septembre 2010). Pour les personnes rencontrées, l'expérience quotidienne doit être faite d'émotions procurées par les sens :

« Le plaisir pour moi c'est vachement lié à l'émotion, il faut que l'émotion tu la ressenties, ça te surprend "paf !" ». Sur un vin tu la ressens c'est presque physique quoi, le frisson quand t'as vraiment un grand vin, je sais pas si tu l'as déjà eu, mais tu sens un frisson, sur un aliment ça va être une texture aussi "scratch !" », il y a un vrai plaisir. »

Gauthier

¹²² Anne DUPUY, « Thématisation du plaisir alimentaire et visées utilitaristes », *Sociologie et sociétés*, 2014, vol. 46, n° 2, p. 254.

¹²³ *Ibid.*, p. 255.

¹²⁴ E. Melanie DUPUIS et David GOODMAN, « Should we go « home » to eat? », *op. cit.*, p. 256.

Mais le plaisir n'est pas uniquement gustatif pour les membres de *Slow Food*, il est également tactile. Lors d'un atelier de confection de *Dampfnudeln* (beignets alsaciens), la mère de l'un des participants montre comment pétrir la pâte et les personnes présentes s'exclament et, admiratives, commentent ce geste : « elle a vraiment le coup de main ». Une participante se plaint : « j'ai tellement l'habitude d'utiliser un robot que j'ai tout de suite mal », tandis qu'une autre dit d'une voix voluptueuse : « moi j'adore ça ! ». Tout au long de l'activité, lors du pétrissage, du façonnage et de la cuisson, le rapport à la matière ne cesse d'être au cœur des échanges (Journal de terrain, 16 janvier 2010).

Avec la diffusion du *slow*, la conception du plaisir s'élargit, renvoyant au-delà du goût, aux diverses sensations agréables que procure le corps en interaction avec son environnement. Les valuations du *slow* s'ancrent ici dans le monde inspiré, lieu de l'émotion et de l'épanouissement de soi¹²⁵. Le plaisir provient des soins cosmétiques, des odeurs et textures des produits :

« C'est aussi ce que j'appréciais chez Julien [Kaibeck], il insiste quand même sur la notion de plaisir, il faut se donner du plaisir avec les produits en se faisant un soin, en faisant attention à bien se masser pour prolonger la détente, c'est ça que j'ai vraiment aimé »

Claire, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, graphiste

Le plaisir peut aussi être intellectuel, lors d'une découverte scientifique ou d'une création artistique. Damien, le chercheur en sciences sociales parle ainsi du « plaisir », de la « jubilation » « d'avoir mis deux pièces de puzzle ensemble ».

Cette promotion du plaisir dans le *slow* est contemporaine d'une valorisation de la sensorialité¹²⁶ observable dans nos sociétés¹²⁷, également d'un intérêt scientifique renouvelé pour la question. David Howes et Jean-Sébastien Marcoux décrivent ainsi un « virage sensoriel » au sein des études sur la culture matérielle depuis les années 90, objet qui avait pourtant disparu des recherches alors même que la question suscitait un intérêt important dans l'anthropologie française et britannique de la fin du XIX^e siècle¹²⁸. Au travers de cet éloge de la sensorialité, les membres de *Slow Food* entendent réaffirmer leur présence corporelle au monde dans une modernité marquée par un fort dénigrement du corps, en dépit d'une

¹²⁵ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification : les économies de la grandeur*, op. cit., p. 201.

¹²⁶ Nom qui apparaît au milieu du XX^e siècle, dérivé de « sensoriel » du latin *sensorium* « organe d'un sens » et *sensus* « action de percevoir », d'après Le Grand Robert publié sous la direction d'Alain Rey.

¹²⁷ Nous renvoyons au numéro 74 de la revue *Hermès* consacré à ce sujet à paraître en avril 2016 sous la direction de Brigitte Munier et Éric Letourier.

¹²⁸ David HOWES et Jean-Sébastien MARCOUX, « Introduction à la culture sensible », *Anthropologie et Sociétés*, 2006, vol. 30, n° 3, p. 10.

célébration apparente : que l'on pense à ces corps dénudés omniprésents dans les publicités, mais c'est le corps et non la chair qui se trouve alors exalté¹²⁹. Le sujet des sciences modernes est « sans corps¹³⁰ » selon Didier Fassin et Dominique Memmi. La pensée occidentale est en effet construite, majoritairement et notamment depuis les *Méditations métaphysiques* de Descartes, sur la distinction entre corps et esprit : certes l'Homme n'y est pas un être purement rationnel, dans la vie pratique le corps et l'âme sont réunis (par la glande pinéale, un artifice méthodologique pour pallier la difficulté de ce dialogue) ; mais au sein de la démarche cognitive, scientifique l'Homme doit se délivrer des effets du corps, des sens et de l'imagination qui rendent douteuse la validité de la connaissance¹³¹. Le plaisir, dans ce cadre, est relégué aux impensés : « ces sensations et ces émotions agréables du plaisir trouvent leur source dans le corps et sont liées aux sens, voire à la sensualité. Dès lors, sans doute, une certaine dévalorisation du plaisir doit faire face au primat de l'intellect. Le plaisir sensuel est volontiers associé à un abandon de la raison, alors que l'ascétisme témoigne d'un effort sur soi et du primat de la raison¹³². »

b) Le « gourmet » face au « gourmand »

Les acteurs du *slow* semblent ainsi inviter à l'hédonisme, au sens où ils valorisent le plaisir des sens et l'expérience de la matérialité du monde. Du grec « êdus » agréable, « êdonai » se réjouir et « êdoné » le plaisir, l'hédonisme dans la philosophie antique désigne la conception d'un bonheur qui découle des plaisirs tirés des sens¹³³. Les personnes rencontrées rejettent toutefois vivement ce qualificatif qui renvoie, selon elles, à la recherche d'un plaisir immédiat et égoïste, à un plaisir de la profusion ; et promeuvent, à l'inverse, un plaisir contrôlé et mesuré. Didier, membre de *Slow Food*, résume cette position par la distinction entre « gourmet » et « gourmand », il appelle à l'édification d'une « société moins

¹²⁹ Voir également David LE BRETON, *L'adieu au corps*, Paris, Métailié, 1999.

¹³⁰ Didier FASSIN et Dominique MEMMI (dirs.), *Le gouvernement des corps*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2004, p. 12.

¹³¹ Dans la seconde des méditations le philosophe écrit : « C'est une chose qui m'est à présent connue qu'à proprement parler nous ne concevons les corps que par la faculté d'entendre qui est en nous, et non point par l'imagination ni par les sens, et que nous ne les connaissons pas de ce que nous les voyons ou que nous les touchons, mais seulement de ce que nous les concevons par la pensée » cité par *Ibid.*, p. 16. Sur ce dualisme corps/esprit et son interprétation, nous renvoyons à Francis WOLFF, *Notre humanité: d'Aristote aux neurosciences*, Paris, Fayard, 2010, p. 62-65.

¹³² Faustine REGNIER et Priscilla PARKHURST FERGUSON, « Présentation : Manger - négocier le plaisir et la nécessité », *Sociologie et sociétés*, automne 2014, vol. 46, n° 2, p. 12.

¹³³ Monique CANTO-SPERBER, « Article « Bonheur » », in Monique CANTO-SPERBER (dir.), *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, pp. 167-179.

gourmande, moins consommatrice, plus gourmet que gourmande » (Journal de Terrain, 15 avril 2014).

Le plaisir du *slow* est opposé à l'« hédonisme » en tant qu'il renvoie à la satisfaction de désirs « superflus » et illimités, caractéristiques de la « société de consommation » contemporaine. Cette dénonciation de la « société de consommation », formule dépréciative apparue au début des années 1960¹³⁴, s'enracine dans une dénonciation de l'aliénation et une mise en question de la technique¹³⁵ ; Günther Anders, Bernard Charbonneau, Henri Lefebvre, Jacques Ellul et, plus tard, André Gorz en sont des figures centrales. Suivant leurs analyses, les besoins des individus, loin d'être universaux, sont culturels et sont le fruit du système de production capitaliste. Selon les acteurs du *slow* également, le système économique invente et produit des besoins non « nécessaires » aux consommateurs :

« Les supermarchés choisissent ce qui est bon pour nous et nous font des promotions sur des biscuits, sur la viande, finalement on arrive à consommer des choses qui sont pas absolument nécessaires et donc du coup on dépense beaucoup »

Didier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, informaticien indépendant

Le capitalisme parviendrait ainsi à faire passer pour nécessaires des désirs qui ne le sont pas, ce que André Gorz et Ivan Illich ont explicité en termes de « captation des besoins en désirs » et incorporation du superflu dans le nécessaire¹³⁶. André Gorz écrit dans *Écologica* : « ce n'est que dans la mesure où le capital a besoin des consommateurs pour ses produits que la production est aussi au service des besoins humains. Ces besoins, toutefois, ne sont plus des besoins ou désirs "naturels", spontanément éprouvés, ce sont des besoins et désirs produits en fonction des besoins de rentabilités du capital¹³⁷ ».

Les « désirs » sont également critiqués par les personnes rencontrées en ce qu'ils sont sans borne. Le verbe « désirer » renverrait ainsi « à une inépuisable appétence et parfois [à] la crainte d'une demande exagérée¹³⁸ ». Les sociétés contemporaines sont critiquées pour la « surconsommation », l'« hyper consommation » qu'elles engendrent, au point qu'on en arrive, selon Marianne, à une « sorte de saturation ». Julien Kaibeck dénonce, à ce titre, le « zapping » entre les produits cosmétiques auquel invitent les marques : « les femmes sont toujours en quête de la nouveauté, du produit ultime, qui en fait n'arrive jamais depuis 50

¹³⁴ Thierry PAQUOT, « De la « société de consommation » et de ses détracteurs », *Mouvements*, 2008, vol. 54, n° 2, pp. 54-64.

¹³⁵ La critique, ambivalente, de la technique est abordée au chapitre suivant intitulé « La grâce de l'humain face à la rationalité de la machine ».

¹³⁶ Chantal ASPE et Marie JACQUE, *Environnement et société*, op. cit., p. 52.

¹³⁷ André GORZ, *Écologica*, Paris, Galilée, 2008, p. 62 ; cité par Perret Bernard in Alain CAILLE et Christophe FOUREL (dirs.), *Sortir du capitalisme*, op. cit., p. 122.

¹³⁸ Thierry PAQUOT, « De la « société de consommation » et de ses détracteurs », op. cit., p. 64.

ans ». À ces « désirs » illimités, les acteurs du *slow* opposent des besoins « naturels » et « essentiels », qui sont aux antipodes des modes de consommation contemporains dans lesquels règne le « superflu » :

« Enquêteur : Et naturel ça veut dire quoi ?

Claire : Ben vraiment, vraiment ce dont la peau a besoin, ne pas aller dans le superflu, aller à l'essentiel ».

Claire, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, graphiste

Ces terminologies rejoignent la notion d'authenticité rencontrée au chapitre précédent : le lien au corps doit être « authentique », au sens où il n'est pas imposé, manipulé par le monde marchand. La valorisation de ces plaisirs « essentiels » induit la recherche de la mesure, de la tempérance des plaisirs. Les personnes rencontrées valorisent ainsi une certaine frugalité. Une frugalité choisie et non subie qui tend à émerger au sein d'une portion, certes encore marginale, de la population française (environ 14 % en 2014)¹³⁹. Cette limitation est rendue visible dans les discours par le recours abondant au terme « simple » :

« Le fait que quelque chose de bon sorte de quelque chose de très simple, je pense que ça c'est très slow dans son esprit » Didier

« Il faut pas non plus aller dans le sens opposé, dans le sens où la Slow cosmétique n'est pas contre tout ce qui est maquillage, notion de plaisir, etc., c'est retourner à des plaisirs plus simples en fait »

Magalie, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, paysagiste

Le terme « petit » apparaît également pour désigner ce qui est valorisé : le caviste qui conseille des « petits vins » (Gabriella), la fréquentation non pas de « grands restos très chers », mais de « petits restos dans les petits villages perdus » (Viviane).

Notons que ces critiques s'enracinent dans la distinction, inspirée du marxisme, entre « vrais » et « faux » besoins¹⁴⁰, or elle n'est pas sans poser question : comment, en effet, distinguer entre des besoins supposément biologiques et des besoins culturels ? Où s'arrêtent l'« essentiel » et le « naturel » ? Il n'est pas possible d'isoler des besoins objectivement essentiels qui ne soient pas profondément imbriqués dans les dimensions culturelles et sociales de la consommation humaine, ainsi que le souligne Kate Soper : « the essential point here concerns the complexity of human consumption, its irreducible symbolic dimensions,

¹³⁹ Nicolas SIOUNANDAN, Justine COLIN et Pascale HEBEL, « En marge de la crise: émergence d'une frugalité choisie », *Consommation et modes de vie, Crédoc*, avril 2014, n° 266.

¹⁴⁰ Pour une discussion de cette distinction et de ses liens avec la pensée de Marx voir « L'aliénation comme dépossession des besoins vitaux : Entretien avec Stéphane Haber », *Mouvements*, 2008, vol. 54, n° 2, pp. 41-53.

and the difficulties of specifying some objective and supposedly naturally determined level of true ‘needs’ of the kind implicit in the arguments of those denouncing the ‘falsity’ of consumerist provision¹⁴¹ ».

Cette conception d’un plaisir mesuré semble se rapprocher de la doctrine épicurienne¹⁴² : toutes deux sont, en effet, construites en opposition à l’hédonisme, défini comme la poursuite de plaisirs immodérés. La morale d’Épicure (-341 à -270 av. J.-C.) – à ne pas confondre avec l’acception aujourd’hui commune et vulgaire de l’adjectif « épicurien » associé, à tort, à une recherche excessive et sans contrainte du plaisir¹⁴³ – préconisait, en effet, la poursuite d’un plaisir raisonnable et modéré comme voie d’accès au bonheur. Le philosophe grec invitait à distinguer entre trois sortes de désirs : « ceux qui ne sont ni naturels ni nécessaires, (la recherche des honneurs par exemple) ; ceux qui sont naturels sans être nécessaires (nourriture fine et élaborée) et, enfin, ceux qui sont naturels et nécessaires (boire, manger). L’ascèse sera donc le moyen de parvenir à maîtriser ses désirs et à se limiter aux désirs naturels et nécessaires¹⁴⁴ ». L’accès au bonheur réside donc dans une « discipline des désirs, [selon laquelle] il faut savoir se contenter de ce qui est facile à atteindre, de ce qui satisfait les besoins fondamentaux de l’être, et renoncer à ce qui est superflu¹⁴⁵ ». Si le *slow* et l’épicurisme opèrent un mouvement similaire de distanciation avec l’hédonisme, concevoir le plaisir promu dans le *slow* comme une forme contemporaine d’épicurisme apparaît toutefois quelque peu abusif : la tempérance promue par les membres de *Slow Food* n’a que peu à voir avec l’ascétisme d’un repas composé d’« un peu de pain et d’eau¹⁴⁶ » que prônait le philosophe : « Comme il suffit de peu de choses pour connaître la félicité : ne pas avoir faim, soif ou froid, n’éprouver ni douleur du corps ni trouble de l’âme, Épicure multipliait les recommandations de sobriété qu’il était d’ailleurs le premier à mettre en pratique¹⁴⁷. »

¹⁴¹ « le point essentiel concerne ici la complexité de la consommation humaine, ses dimensions symboliques irréductibles et les difficultés à préciser un niveau objectif et supposément naturellement déterminé de véritables “besoins”, tel qu’il apparaît implicitement dans les arguments de ceux qui dénoncent la « fausseté » du consumérisme » Kate SOPER, « Alternative hedonism, cultural theory and the role of aesthetic revisioning. », *Cultural Studies*, septembre 2008, vol. 22, n° 5, p. 575.

¹⁴² Ce que soutient par exemple Estelle DELEAGE, « Le mouvement Slow Food », *op. cit.*, p. 54.

¹⁴³ Andrea SEMPRINI, *La marque*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, p. 50.

¹⁴⁴ Jean-Bernard PATURET, « Le bonheur : esquisse philosophique... », *Empan*, 2012, vol. 86, n° 2, p. 13.

¹⁴⁵ Pierre HADOT, *Qu’est-ce que la philosophie antique ?*, Paris, Gallimard, 1995, p. 192.

¹⁴⁶ Émile BREHIER, *Histoire de la philosophie*, Paris, Presses universitaires de France, [1930], 2004, p. 323.

¹⁴⁷ Graziano ARIGHETTI, « Epicure et son école », in *Histoire de la philosophie I*, Paris, Gallimard, coll. « Encyclopédie de la Pléiade », 1969, p. 760-761.

c) Une recherche individualiste du bonheur

En élargissant le plaisir au bien-être, les acteurs du *Slow Management* et du *Slow Design*, rendent visible l'ambition des acteurs du *slow* : atteindre le bonheur au moyen de ces plaisirs « simples ». De même qu'Épicure entendait réconcilier hédonisme et eudémonisme¹⁴⁸ (du terme grec *eudaimonia* : bonheur, prospérité ou félicité) en théorisant une voie d'accès au bonheur par la maîtrise et l'équilibre des peines et plaisirs, les acteurs du *slow* en prônant un hédonisme mesuré visent également la vie heureuse.

Les personnes rencontrées élaborent une conception du bien-être particulière. De même qu'ils opposent leur conception du plaisir à un « hédonisme matérialiste¹⁴⁹ », le bien-être ne renvoie pas uniquement au confort matériel, à l'accumulation et à la possession de biens matériels, il apparaît davantage d'ordre spirituel et renvoie à une « humeur ». Pour le *designer* adepte du *slow*, il s'agit, grâce aux objets qu'il conçoit, de « générer une expérience plus agréable », de permettre aux personnes d'avoir des « objets qui te font te sentir bien » et cela est, pour lui, « positif pour l'humeur, le mental » (Grégoire Abrial). Le discours *slow* met l'accent sur l'être plus que sur l'avoir, en dévalorisant le désir de possession et d'accumulation. Opposition qui recoupe celle, omniprésente dans les discours analysés, entre qualité et quantité : il vaut mieux avoir peu mais avoir des choses de meilleure qualité. La conception de bien-être dans le *slow* rejoint ainsi la notion de « qualité de vie » apparue sous la plume de Bertrand de Jouvenel en 1957. La « qualité de la vie », fortement liée à la pensée de l'écologie politique¹⁵⁰, peut-être résumée ainsi : « opposant la quantité à la qualité, ses partisans soulignent l'importance des aspects non quantitatifs de la vie, tels l'environnement et les relations humaines, qui échappent aux comptabilités statistiques et jouent pourtant un rôle essentiel¹⁵¹ ». La conception du bonheur étudiée ici prend donc à rebours une « conception matérielle de la bonne vie¹⁵² » qui prévaut largement jusque dans les années 1970. Le bien-être individuel est alors corrélé à l'économie globale du pays, calculée par le Produit Intérieur Brut (PIB). Depuis, la santé et l'éducation ont été intégrées à cette mesure objective du bien-être, ce qui a donné naissance à l'Indice de Développement Humain (IDH)

¹⁴⁸ Monique CANTO-SPERBER, « Article « Bonheur » », *op. cit.*

¹⁴⁹ Claude OBADIA, « Les métamorphoses du bonheur ou les illusions perdues de la modernité », *Le philosophe*, 2006, vol. 26, n° 1, p. 59.

¹⁵⁰ Rémy PAWIN, *Histoire du bonheur en France depuis 1945*, Paris, R. Laffont, 2013, p. 330.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 165.

¹⁵² *Ibid.*, p. 107.

du PNUD (programme des nations unies pour le développement)¹⁵³. De nombreuses enquêtes ont été menées depuis la fin des années 1990, notamment par l'organisation de coopération et de développement économique (OCDE) ou les Nations Unies (ONU), pour mesurer plus finement le bien-être subjectif au-delà des caractéristiques objectivables et mesurables du bien-être¹⁵⁴.

Les acteurs du *slow* revendiquent un hédonisme mesuré différent de l'« hédonisme matérialiste » de la « société de consommation », caractérisé principalement, selon Claude Obadia, par un repli individualiste¹⁵⁵. Depuis les années 1960, en effet, « la version individuelle de la vie heureuse s'est imposée¹⁵⁶ », la quête personnelle du bonheur devient légitime, elle n'est plus objet de culpabilisation, le bonheur n'est plus égoïste comme il l'était après-guerre, il devient même rentable et efficient. Dans *La société de consommation*, Jean Baudrillard (1929-2007) écrit que l'abondance « apparaît non comme produite et arrachée, conquise, au terme d'un effort historique et social, mais comme *dispensée* par une instance mythologique bénéfique dont nous sommes les héritiers légitimes : la Technique, le Progrès, la Croissance, etc.¹⁵⁷ ». Ainsi, consommation, jouissance et aspiration au bonheur n'apparaissent plus comme des soucis coupables¹⁵⁸.

Cependant, en prônant une recherche quotidienne du bonheur et des plaisirs des sens, les acteurs du *slow* demeurent dans cette conception individualiste de la bonne vie dont ils voudraient précisément se défaire. Le *slow* entretient ici, à nouveau, des similitudes avec la doctrine épicurienne : le bonheur y est une affaire privée et non publique. Le bonheur sort, en effet, de la question politique après Platon et Aristote, c'est « la naissance des pensées du repli sur soi et des stratégies individuelles du bonheur. Être heureux ne relève plus des fins de l'organisation politique mais de l'ascèse personnelle, de la sagesse, de la “phronésis” c'est-à-dire de la “prudence”. L'épicurisme et surtout le stoïcisme en sont les figures

¹⁵³ Michel FORSE et Simon LANGLOIS (dirs.), « Sociologie du bien-être », *L'Année sociologique*, 2014, vol. 64, n° 2, p. 262-263.

¹⁵⁴ Cécile COLLINET et Matthieu DELALANDRE, « L'injonction au bien-être dans les programmes de prévention du vieillissement », *L'Année sociologique*, 2014, vol. 64, n° 2, p. 446-447.

¹⁵⁵ Claude OBADIA, « Les métamorphoses du bonheur ou les illusions perdues de la modernité », *op. cit.*, p. 59.

¹⁵⁶ Rémy PAWIN, *Histoire du bonheur en France depuis 1945*, *op. cit.*, p. 55.

¹⁵⁷ Jean BAUDRILLARD, *La société de consommation*, *op. cit.*, p. 29.

¹⁵⁸ Cette conversion au bonheur n'est pas linéaire, bien au contraire, sa définition est enjeu de luttes tout au long de la seconde moitié du XX^e siècle. Nombreux sont ceux qui fustigent le bonheur tel qu'il est promu par la société de consommation au nom d'une quête du vrai bonheur reposant sur la qualité de la vie plus que sur le confort matériel. Mais, comme le souligne Rémy Pawin, « les zéloteurs de la consommation aussi bien que ses détracteurs se rejoignent donc sur un point : les uns comme les autres font du bonheur la nouvelle idée régulatrice légitime, pour faire advenir ou rejeter les évolutions sociales » in Rémy PAWIN, *Histoire du bonheur en France depuis 1945*, *op. cit.*, p. 75..

exemplaires¹⁵⁹ ». En effet, « Lorsque Épicure nous recommande de nous retirer au jardin, qu'avoue-t-il sinon qu'il est vain de chercher le bonheur dans l'espace de la *polis* ?¹⁶⁰ » La révolution française et la pensée des Lumières marquent le retour du bonheur dans le politique. Mais, selon Claude Obadia, face à l'échec des projets d'émancipation et de Progrès du XVIII^e siècle, et au désenchantement politique actuel, le bonheur comme objet politique laisse aujourd'hui place à nouveau à « une représentation du bonheur pour ainsi dire domestique, ce dernier étant réduit à n'être plus qu'une affaire concernant le seul individu¹⁶¹ », une subjectivisation du bonheur dont le *slow* paraît être l'une des manifestations contemporaines.

Il paraît important, dans ce cadre, de souligner les risques et limites de cette recherche individualiste du bonheur¹⁶². Soulignons, tout d'abord, la radicalité de cette injonction au plaisir. C'est un véritable « devoir de bonheur » qui s'impose à partir des années 1970 en France : « le retour sur soi est phagocyté par l'objectif du bonheur. C'est lui qui accapare et cristallise une grande partie des réflexions intimes. Les individus se jugent et s'estiment à l'aune du devoir de bonheur, et non plus à l'aune des règles chrétiennes ou de la grandeur : Baudrillard raille la *fun morality* ; Morin souligne que “le bonheur est effectivement la religion de l'individu moderne” ; Bourdieu met en lumière le “devoir de plaisir”¹⁶³ ». Un devoir de bonheur, une quête privée de la bonne vie qui tendent, de plus, à en occulter les dimensions sociales et culturelles. Cette évacuation est déjà repérable dans les morales antiques qui, en prônant l'ascétisme et le contrôle des plaisirs, présentaient l'accession au bonheur comme une affaire de volonté ; or, comme le souligne Claude Obadia, « il ne suffit pas de vouloir être heureux pour l'être¹⁶⁴ ». Dans une étude récente consacrée à la popularisation du bien-être dans les programmes de prévention du vieillissement, Cécile Collinet et Matthieu Delalandre insistent, quant à eux, sur la normalisation induite par cet idéal du « bien vieillir » qui repose sur une idéologie d'un individu nécessairement utile et qui ne respecte pas les différences individuelles et sociales. Ainsi, de manière quelque peu paradoxale, « cette centration sur le bien-être subjectif des individus s'accompagne pourtant d'une tendance à l'effacement de l'individualité des personnes¹⁶⁵ ».

¹⁵⁹ Jean-Bernard PATURET, « Le bonheur », *op. cit.*, p. 13.

¹⁶⁰ Claude OBADIA, « De quoi l'hédonisme contemporain est-il le nom? », *op. cit.*

¹⁶¹ Claude OBADIA, « Les métamorphoses du bonheur ou les illusions perdues de la modernité », *op. cit.*, p. 57.

¹⁶² Voir notamment les analyses de Anne DUPUY, « Thématization du plaisir alimentaire et visées utilitaristes », *op. cit.*

¹⁶³ Rémy PAWIN, *Histoire du bonheur en France depuis 1945*, *op. cit.*, p. 68.

¹⁶⁴ Claude OBADIA, « Les métamorphoses du bonheur ou les illusions perdues de la modernité », *op. cit.*, p. 56.

¹⁶⁵ Cécile COLLINET et Matthieu DELALANDRE, « L'injonction au bien-être dans les programmes de prévention du vieillissement », *op. cit.*, p. 459.

2. L'inscription dans le présent

a) Un présent de l'intensité

À cette valorisation du plaisir correspond un usage du temps spécifique : une inscription dans le présent est ici promue et, avec elle, une intensité du vécu. Les personnes rencontrées souhaitent ainsi contrer une « compression du présent¹⁶⁶ ». Anna, une enquêtée italienne vivant en France, affirme ainsi que dans son pays d'origine « le temps est peut-être un peu moins comprimé ». La compression du présent correspond à une diminution du présent, les expériences et actions se succédant toujours plus rapidement, le vécu se condense. Jean Chesneaux décrit un « temps resserré dans l'immédiat et dans le court terme¹⁶⁷ ». Cette compression est un corolaire de l'accélération du rythme de vie (c'est-à-dire de l'augmentation du nombre d'épisodes d'action par unité de temps) décrite par Hartmut Rosa. Pour suivre cette accélération des structures temporelles et, de ce fait, y contribuer, trois stratégies sont possibles : « d'abord, on peut accélérer l'action elle-même (marcher plus vite, mastiquer plus vite, lire plus vite), ensuite on peut réduire la durée des pauses et les temps morts, ou même les supprimer ; enfin, on peut exécuter plusieurs tâches simultanément (*multitasking*)¹⁶⁸ ». Accélérer l'action ou en engager plusieurs en même temps entraîne une modalité d'engagement spécifique. L'individu porte son attention sur l'après, sur l'accomplissement de l'action plus qu'il n'est investi dans le déroulement de l'action elle-même. Les membres de *Slow Food* s'alarment ainsi que l'acte de manger soit réduit à son objectif qui est de s'alimenter et qu'il ne lui soit plus accordé un temps nécessaire aux interactions sociales, également à la sensorialité et au plaisir gustatif : « on avale » et « on oublie immédiatement », explique Antoine, « ça réduit vraiment les gens à un estomac » :

« Il y a des gens qui ne réalisent même pas qu'ils sont en train de manger, parce qu'ils sont en train de marcher dans la rue parce qu'ils sont en train de travailler, c'est un geste tellement automatique qu'ils mangent, pour eux c'est des calories ils n'ont pas conscience de manger quoi. Quand t'es dans cette notion de vitesse, de rapidité voilà t'es pas présent dans ce que tu fais à l'instant "t" voilà entre guillemets tu n'es pas slow. »

Gauthier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

L'accélération du rythme de vie induit aussi une moindre présence (« t'es pas présent à ce que tu fais »), donc une concentration et une attention plus faibles à ce qui est fait, à l'environnement social et matériel. Selon Hartmut Rosa, certains types d'expériences se

¹⁶⁶ Hartmut ROSA, *Aliénation et accélération*, op. cit., p. 21-22.

¹⁶⁷ Jean CHESNEAUX, *Habiter le temps: passé, présent, futur*, op. cit., p. 16.

¹⁶⁸ Hartmut ROSA, *Accélération: une critique sociale du temps*, op. cit., p. 154.

trouvent ainsi délaissées, celles qui justement exigent un investissement soutenu prolongé de l'esprit et du corps : « en raison d'une offre très diversifiée d'expériences au rapport *input-output* élevé, qui proposent une satisfaction immédiate des besoins et qui agissent littéralement au plan psycho-physique comme des "attractions", il ne reste plus de temps pour les choses que l'on considère comme "réellement importantes". Nous ne parvenons littéralement plus à les accomplir, même si nous nous consolons en nous disant que nous finirons bien un jour par prendre le temps de les faire¹⁶⁹. »

En réponse à cette compression du temps, les acteurs du *slow* promeuvent un vécu ancré dans le présent, une modalité de présence au monde caractérisée par des rythmes plus lents. Pierre Sansot soutient qu'adopter une certaine lenteur « peut signifier que chacune de nos actions importe, que nous ne devons pas l'entreprendre à la hâte avec le souci de nous en débarrasser¹⁷⁰. » Cette inscription dans le présent n'a que peu à voir, il faut le souligner, avec la nécessité d'aviser au jour le jour qui caractérise certaines situations de précarité¹⁷¹. Elle est ici non pas contrainte, mais revendiquée parce qu'elle permet une densité, une intensité du vécu des rythmes¹⁷².

Les travaux d'Antoine Hennion sur le rapport au temps propre à l'activité de l'amateur permettent d'explicitier ce qui est en jeu dans cette valorisation du présent par les acteurs du *slow*. Dans une volonté de se démarquer d'une lecture uniquement critique du goût, Antoine Hennion construit une « sociologie des attachements¹⁷³ » ancrée dans la perspective pragmatiste. Il invite à l'analyse du goût « comme travail sur l'attachement, technique collective pour se rendre sensible aux choses, à son corps, à soi-même, aux situations et aux moments¹⁷⁴ ». Il s'agit pour lui d'envisager le goût non comme un attribut d'un être ou d'une chose, mais comme une co-construction située. Il n'est plus adéquat, dès lors, d'étudier l'activité de l'amateur « à partir de plans, de visées, de résultats, mais comme un travail minutieux de mise à disposition de soi et des choses, appuyé sur des entraînements, des techniques, des collectifs, pour que puisse arriver quelque chose¹⁷⁵ ». Les personnes rencontrées aspirent à cette disposition qui est celle de l'amateur : concentration et attention

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 174.

¹⁷⁰ Pierre SANSOT, *Du bon usage de la lenteur*, *op. cit.*, p. 97.

¹⁷¹ Un rapport au temps décrit par Alain COTTEREAU et Mokhtar Mohatar MARZOK, *Une famille andalouse*, *op. cit.*, p. 245.

¹⁷² « To occupy time more attentively » pour reprendre les termes de Wendy PARKINS, « Out of Time Fast Subjects and Slow Living », *Time & Society*, 9 janvier 2004, vol. 13, n° 2-3, p. 364.

¹⁷³ Antoine HENNION, « Une sociologie des attachements », *op. cit.*

¹⁷⁴ Antoine HENNION, « Réflexivités. L'activité de l'amateur », *Réseaux*, 2009, vol. 153, n° 1, p. 57.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 61.

qui témoignent d'une disposition de soi particulière, d'une « attention qui se focalise¹⁷⁶ », d'un moment vécu avec conscience et d'une forte présence à ce que l'on fait. La préparation des repas, pour les membres de *Slow Food* est le lieu d'une telle concentration : c'est l'occasion, nous dit Lena, « d'oublier tout le reste, de me concentrer sur ce que je fais, c'est aussi une façon de m'aimer, d'aimer les gens autour de moi, de donner une importance à la nourriture ». En présence d'un interlocuteur, également, il est important d'être à l'écoute et concentré sur l'échange et non pas « en train de regarder ton portable toutes les minutes » explique Gauthier. Cette attention donnée à l'objet ou à la personne est une manière de le respecter, comme nous l'avons d'ores et déjà souligné dans le chapitre précédent.

Cette modalité de présence de l'esprit (concentration, attention) est aussi celle du corps. Le présent est le lieu d'une attention aux rythmes physiologiques : Marianne parle ainsi d'un « retour à un endroit où le corps parle », pour Michèle il est important de « prendre le temps de respirer », tandis que Julie et Samuel insistent sur la nécessité de « ne pas intellectualiser », mais plutôt de « ressentir ses émotions ». Nous retrouvons ici notre intérêt pour les rythmes du corps, les « manières corporelles de fluer¹⁷⁷ » évoquées au chapitre 3. Au présent, le corps est entièrement habité, absorbé, réceptif aux diverses sollicitations, notamment sensorielles, telles que le goût :

« Mais il y a vraiment cette présence, c'est pas tu bois un verre et puis tu discutes en même temps, c'est tu prends une micro seconde pour te concentrer sur ce que tu ressens » Gauthier

Également le toucher :

*« Avoir les produits en main, les manipuler et ça prend du temps, on est physiquement en rapport avec les produits et c'est ça qui me paraît important aussi »
Antoine, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, caviste indépendant*

La notion de *flow* (du terme anglais « flow » qui désigne le flux, le flot, l'écoulement) proposée par le psychologue Mihaly Csikszentmihalyi permet de rendre compte de cette disposition. Elle qualifie un état d'investissement émotionnel intense, dans lequel la personne est complètement absorbée dans l'activité qu'elle poursuit. Cette expérience implique une grande concentration et une forte conscience de soi et dans le même temps un effacement de son ego, un oubli de l'environnement et du temps qui passe : « flow denotes the holistic sensation present when we act with total involvement. [...] We experience it as a unified flowing from one moment to the next, in which we feel in control of our actions, and in which

¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 63.

¹⁷⁷ Pascal MICHON, *Les rythmes du politique*, op. cit., p. 54.

there is little distinction between self and environment; between stimulus and response; or between past, present and future¹⁷⁸ ». L'investissement du moment présent et le ralentissement des rythmes du corps qui lui est associé permettent une attention aux corps, aux stimuli et donc un éventuel plaisir sensoriel. Une sensation dont témoigne Damien :

« Vous avez été totalement capturé par votre travail pendant des heures, au point de ne pas bouger, de lire, d'écrire, etc. [...] ça veut dire que vous avez été complètement pris dans le travail ce qui est un plaisir énorme. Le reste du monde n'existait plus »

Damien, 50-60 ans, Désexcellence, commune à proximité de Bruxelles, enseignant-chercheur

Plus encore, c'est le plaisir même qui « abolit le temps », suspend son écoulement : « À l'instant même du plaisir, la question de son extension, et donc de sa durée "présente", ne se pose plus : il n'y a plus de "présent" qui tienne, distinct du futur et du passé ; elle ne se reposera que quand, par impuissance, l'activité se relâchant, la perception s'émuant, nous laissons alors (l'"alors" de la chute) – fatigués, renonçants – le plaisir retomber dans le temps¹⁷⁹. »

Les références à la profondeur, à la verticalité chez les enquêtés permettent d'explicitier davantage encore cette valorisation du présent. Pour Monique, membre de *Slow Food* Lorraine, le terme *slow* renvoie davantage à la profondeur qu'à la lenteur. De même, Xavier Delacroix insiste sur l'importance, en tant que rédacteur en chef, de proposer des articles qui permettent une certaine profondeur, profondeur de la réflexion acquise grâce à un temps long d'enquête et de rédaction, également par un effort du lecteur qui prend le temps de se plonger dans le texte. À cette profondeur, il oppose une superficialité de traitement et de lecture de l'actualité, il critique le fait d'en rester à « l'écume des choses ». La superficialité est la conséquence de cette accélération des actions et expériences par unité de temps : « il y a d'autant plus besoin de se poser », explique Xavier Delacroix, que nous avons aujourd'hui « le nez sur la vitre » et, de ce fait, nous n'avons pas « le recul, le détachement nécessaires ». La présence, l'attention sont ainsi garanties d'une qualité tant de l'action (ici, rédiger un article) que de l'expérience (le lire).

¹⁷⁸ « Le flow renvoie à la sensation holistique lorsque nous agissons avec une implication totale. [...] Nous expérimentons alors comme un flux unifié d'un moment à l'autre, dans lequel nous nous sentons maître de nos actions et dans lequel il y a peu de distinctions entre soi et l'environnement; entre le stimulus et la réponse ; ou entre passé, présent et futur » in Mihaly Csikszentmihalyi cité par Mary Jo NEITZ et James V. SPICKARD, « Steps toward a Sociology of Religious Experience : The Theories of Mihaly Csikszentmihalyi and Alfred Schutz », *Sociological Analysis*, 1990, vol. 51, n° 1, p. 20 ; voir aussi Mihály CSIKSZENTMIHÁLYI, *Finding flow : the psychology of engagement with everyday life*, New York, Basic Books, 1997.

¹⁷⁹ François JULLIEN, *Du temps: éléments d'une philosophie du vivre*, Paris, Grasset, 2001, p. 139.

Cette valorisation du présent chez les acteurs du *slow* semble influencée en partie par les philosophies orientales, japonaise et chinoise. Gauthier estime ainsi qu'« être *slow*, c'est un peu comme un bouddhiste zen [...] être présent ici et maintenant », de même, Victor explique que le temps qu'il passe à cuisiner « est un temps qui est relativement zen » et Julie associe le *slow* à la méditation de pleine conscience. Des propos à analyser avec prudence, tant le terme « zen » s'est vu détourné de son sens originel dans le monde occidental, qualifiant ce qui est « calme » et « apaisé ». Il semble toutefois que les enquêtés, Gauthier et Julie particulièrement, font explicitement référence au mouvement bouddhiste zen, un courant spirituel, originaire d'Inde, présent au Tibet, au Vietnam, en Chine et en Corée et implanté principalement au Japon. Le zen, qui signifie méditation en japonais, est fondé sur une discipline stricte du corps et de l'esprit¹⁸⁰. Ce sont également les travaux comparatifs de François Jullien sur le temps dans les pensées occidentale et chinoise¹⁸¹ qui nous convainquent de la pertinence de ces rapprochements¹⁸². La conception chinoise du « moment » théorise la conception du présent dans le *slow* telle que nous l'avons décrite jusqu'ici : un moment « n'a pas de début ni de fin, mais il s'ouvre et se referme ; il ne se définit pas par des extrémités mais, en se creusant, il se borde de seuils et de degrés : à la différence du temps qui est extensif, le moment est intensif », et le philosophe de continuer : « au lieu de tendre indéfiniment vers sa suite, vers sa fuite, comme le fait hémorragiquement le temps, un moment se définit, ou plutôt se constitue par le fait qu'il se tourne vers lui-même, tandis qu'il s'écoule, se centrant sur sa qualité et s'approfondissant en elle¹⁸³ ».

b) Le « plaisir qui dure »

Julie explique, lors de notre entretien, que les gens adhèrent à *Slow Food* parce qu'ils cherchent à vivre « ici et maintenant », à cela son compagnon rétorque :

« Si tu dis "ici et maintenant", par exemple je veux manger "ici et maintenant", tu vas tomber dans le Fast-Food justement [...] alors qu'au contraire là la question c'est de se dire, on sort de l'instantané ou de la rapidité, pour vivre l'instant présent et pour l'apprécier »

Samuel, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, restaurateur

¹⁸⁰ Jean-Luc TOULA-BREYSSE, *Le zen*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010.

¹⁸¹ François JULLIEN, *Traité de l'efficacité*, Paris, B. Grasset, 1996.

¹⁸² La notion de « métis » également traitée par François Jullien et abordée au chapitre suivant finira de nous en convaincre.

¹⁸³ François JULLIEN, *Du temps*, *op. cit.*, p. 220.

Le présent de l'intensité valorisé par les personnes rencontrées est opposé à un présent de l'instantanéité. Une opposition qui découle de celle, précédemment étudiée, entre plaisir mesuré et jouissance de plaisirs illimités. Est ici dénoncée une « idéologie du présent¹⁸⁴ » propre à la société de consommation à laquelle est associée une quête de jouissance immédiate. André Rauch y voit un « art du présent, de tout ce qui vénère l'instant, d'une tentative de cultiver les passions liées à l'éphémère¹⁸⁵ ». Cette instantanéité est consécutive de l'accélération des structures sociales et est rendue aujourd'hui possible, de manière sans cesse croissante, par les avancées des technologies de l'information et de la communication¹⁸⁶. L'une des faces de ce phénomène est la possibilité de satisfaire dans l'instant le plaisir, ce que condamnent abondamment les acteurs du *slow* :

« Il y a beaucoup de personnes qui n'acceptent pas encore ça, les rides et les boutons, qui veulent tout, tout de suite »

Claire, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, graphiste

« Je me suis toujours demandé pourquoi on était fasciné par l'urgence, pourquoi on veut tout tout de suite »

Stéphane Szerman, 50-60 ans, auteur du livre Slow Attitude, Paris, psychothérapeute

À l'opposé, ils s'évertuent à « jouir sûrement, lentement, pleinement », comme l'affirme le manifeste de *Slow Food*. Une formule utilisée par Didier lors de nos échanges rend compte de cette position : il oppose une jouissance fébrile à un « plaisir qui dure » (Journal de terrain, 15 avril 2014), qui se traduit par le fait de différer le plaisir, de réduire la consommation et de requérir l'effort et la contrainte.

Ce sont tout d'abord les rythmes de consommation qui sont ralentis : « On rachète pas les choses à un rythme très élevé », explique Didier. De même Grégoire, en tant que designer, a choisi de proposer des objets auxquels on tient et qui durent face à cette « offre constante qu'on voit partout, qui te pousse à te dire, finalement c'est pas la meilleure table que j'ai, celle-ci elle est pas beaucoup plus chère et je vais échanger ». Le *slow* se rapproche ainsi du courant de la Décroissance (celui des objecteurs de croissance ou de la simplicité volontaire) : héritiers de la pensée d'Ivan Illich notamment, Vincent Cheynet, Paul Ariès ou Serge Latouche se rejoignent, depuis le début des années 2000, sur une même mise en question du

¹⁸⁴ Marc AUGÉ, *Où est passé l'avenir ?*, Paris, Éd. du Seuil, 2011, p. 14.

¹⁸⁵ André RAUCH, « Les loisirs, temps libéré ? », *Revue Projet*, 2003, vol. 1, n° 273, p. 50.

¹⁸⁶ Un phénomène dont traitent, de manière différente, des ouvrages tels Nicole AUBERT, *Le culte de l'urgence : la société malade du temps*, *op. cit.* ; Christian LICOPPE (dir.), *L'évolution des cultures numériques : de la mutation du lien social à l'organisation du travail*, Limoges, Fyp éd., 2009.

projet de croissance économique illimitée et plaident pour une a-croissance¹⁸⁷. Ce rapprochement entre les principes du *slow* et de la décroissance est pourtant rejeté sur le terrain. Le terme décroissance apparaît fortement négatif à Didier, membre du Schnaeckele, qui affirme que « c'est un mot qui est un peu piégé, qui est un peu dépressif ». Le président du convivium *Slow Food* Lyon, interviewé dans la revue *Silence* est du même avis :

« On ne s'inscrit pas dans la décroissance. Je pense que le souci de la décroissance c'est le terme lui-même. (...) On ne peut pas penser négativement, c'est ça le souci avec la décroissance... On doit réfléchir positivement, comme le fait Slow Food¹⁸⁸ »

Mais comme pour le terme « écologie », il semble que ce rejet soit dû davantage à une mécompréhension qu'à un désaccord : Sylvain rejette le terme de décroissance expliquant, par exemple, que la productrice de porc Hélène Faust n'a pas un objectif de décroissance, c'est bien plutôt, souligne-t-il, qu'elle n'a *pas* un objectif de croissance, or là est bien le projet du mouvement de la décroissance dont le nom entretient, il est vrai, l'ambiguïté.

Ici plus encore qu'un report du plaisir, il paraît nécessaire de penser que, pour les personnes rencontrées, c'est ce report même qui procure une satisfaction. Ainsi, le plaisir peut résulter de la poursuite d'une ligne de conduite et n'est pas nécessairement concomitant à l'action. Cette conception incite à repenser les *a priori* d'une théorie de l'action rationnelle, comme le souligne Antoine Hennion dans ses analyses sur l'amateur d'escalade : « Tout ce que la théorie de l'action met en avant, le sujet, le but, le plan, n'a aucune importance. Tout ce qui compte au contraire, c'est précisément ce qu'un modèle de l'action place en position instrumentale : les gestes, les prises, les mouvements, les passages – tous mots de l'entre-deux, qui attachent l'un à l'autre le grimpeur et le rocher, qui disent leur contact incertain, et n'ont aucun sens si on les attribue soit à l'un, soit à l'autre¹⁸⁹ ». Sur le terrain, de nombreuses personnes soulignent le plaisir ressenti à se contraindre, à limiter, par exemple, la consommation de viande pourtant appréciée, cela parce qu'ils retirent une satisfaction à réduire leur empreinte environnementale. Dans ce cadre, c'est la contrainte, le moyen qui devient fin-en-vue et objet de valuation. Ce continuum moyen/fin, déjà introduit au second chapitre et théorisé par le philosophe américain John Dewey, incite ainsi à introduire une distinction entre : le plaisir immédiat (un plaisir qui n'est pas encore une valuation parce qu'il

¹⁸⁷ Pour une présentation voir le chapitre 5 consacré au décroissantisme dans Frédéric DUFOING, *L'écologie radicale*, op. cit. ; également l'ouvrage partisan de Nicolas RIDOUX, *La décroissance pour tous*, Lyon, Parangon, 2006.

¹⁸⁸ « *Slow* : des lents demains qui chantent ? », *Silence*, mai 2013, n°412, p.13.

¹⁸⁹ Antoine HENNIION, « Réflexivités. L'activité de l'amateur », op. cit., p. 59.

n'engage pas d'évaluation, pas de situation future envisagée) et le plaisir pris à poursuivre une fin et qui peut impliquer des moyens ne procurant pas de plaisir sensoriel immédiat. Il existe donc une différence entre « la valeur comme simple plaisir » et « la valeur liée au désir », dans ce dernier cas : « Le plaisir tiré de l'accomplissement d'un désir ou de la réalisation d'un intérêt se définit par la satisfaction ou le comblement d'un besoin ou manque – satisfaction tributaire d'un effort orienté par l'idée de quelque chose comme une fin-en-vue¹⁹⁰. »

L'effort est alors valorisé :

« La lenteur ce n'est pas de la paresse, ça demande un effort de ralentir. »

Pascale d'Erm, 40-50 ans, auteure de Vivre plus lentement : un nouvel art de vivre, Boulogne, journaliste

« Il y a des gens qui trouvent qu'aller au marché ça prend trop de temps c'est trop compliqué [...] alors que non [...]. Si on envie de s'alimenter correctement il faut aussi voilà il y a un effort à faire. »

Antoine, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, caviste indépendant

Plaisir et effort sont spontanément associés par Damien, le plaisir se rapprochant alors de la satisfaction, une idée que l'on retrouve également sur une affiche de l'exposition *Slow Art* :

« Alors des valeurs importantes, le plaisir d'abord, l'effort sans lequel il n'y a rien qui vient, mais la satisfaction provient justement d'un effort et de quelque chose qui était difficile pendant longtemps [...] la satisfaction qu'on en retire est absolument gigantesque »

Damien, 50-60 ans, Désexcellence, commune à proximité de Bruxelles, enseignant-chercheur

« La motivation des artistes provient plutôt de la satisfaction que l'on tire lorsqu'en mettant persévérance et habilité à l'épreuve on se dépasse. Cette satisfaction-là ne se monnaie pas. » Affiche sur le Slow art (Journal de terrain, 21 mai 2014).

Ce plaisir pris à la contrainte, à l'effort n'est pas propre aux acteurs du *slow*, si l'on en croit la sociologue Faustine Régnier. Dans un article consacré à la notion de plaisir dans la presse féminine, elle observe également que le plaisir est de plus en plus lié à la limitation : « l'analyse des domaines d'application du plaisir montre le passage d'un plaisir opposé à la contrainte à un plaisir qui se situe désormais dans le respect de la contrainte¹⁹¹ ».

¹⁹⁰ John DEWEY, *La formation des valeurs*, op. cit., p. 126.

¹⁹¹ Faustine REGNIER, « L'alimentation entre plaisir(s) et nécessité(s) en France et aux États-Unis : Quelques variations dans la presse féminine depuis les années 1930 », *Sociologie et sociétés*, 2014, vol. 46, n° 2, p. 102.

c) Un présent « refuge »

La valorisation du présent dans le *slow* apparaît également liée à une incertitude croissante concernant l'avenir. Face à un futur qui n'est plus promesse (déclin de la foi dans le Progrès), mais menace (changement climatique et crise économique), la projection en avant n'a plus la même pertinence. Le repli sur le présent peut alors se lire comme un « refuge » car, explique Damien, « on est dans une phase assez pessimiste, quand même, d'une façon globale, [dans] nos sociétés occidentales modernes, on regarde l'environnement, le mode de vie, etc. ». Dans une enquête menée en 1974, « L'idée est assez bien ancrée que demain apportera des améliorations, que la vie changera, qu'elle sera plus facile et plus agréable¹⁹² », il y a fort à parier qu'une telle enquête n'aboutirait pas au même résultat aujourd'hui. Une étude menée en 2013 sur « La France dans dix ans¹⁹³ » donne à voir une « société inquiète pour son avenir » : 67 % des personnes interrogées se déclarent « pessimistes » et 25 % « très pessimistes », quant à l'état de la France dans une décennie ; pour cause, une croissance faible, une société inégalitaire et fragmentaire. Selon François Hartog, les sociétés occidentales sont, en effet, sorties à la fin du XX^e siècle du régime moderne d'historicité marqué par le « futurisme ». À ce temps linéaire, cumulatif et irréversible où le Progrès incite à se projeter dans l'avenir, a succédé le régime du « présentisme ». Le présent est alors exclusivement tourné vers lui-même. L'autorité du futur s'effrite, laissant place à « une montée en puissance de la catégorie du présent, comme si le présent était devenu son propre horizon, comme s'il n'y avait plus que du présent, sans passé ni futur, ou plutôt fabriquant chaque jour le passé et le futur dont il a besoin. Un présent englobant et omniprésent¹⁹⁴ ». Or, on a vu précédemment, l'importance de la continuité temporelle aux yeux des acteurs du *slow* rencontrés : il est central, pour eux, d'élargir l'horizon : le passé et le futur doivent être pris en considération. Ainsi, la tension morale introduite dans ce chapitre, entre souci du collectif, de l'environnement naturel et promotion du plaisir s'inscrit aussi dans le vécu des rythmes. La contradiction est forte entre l'inscription dans le présent et la recherche d'intensité, de plaisir et de respect, de concentration et de profondeur et cette nécessité, face aux évolutions contemporaines, sociales, économiques, environnementales, d'une projection dans le futur

¹⁹² William GROSSIN, *Les temps de la vie quotidienne*, op. cit., p. 62.

¹⁹³ Une étude commandée par le service d'information du gouvernement et le Commissariat général à la stratégie et à la prospective et réalisée par téléphone par l'institut BVA, du 16-19 octobre 2013, auprès de 1 083 personnes, représentatives des Français de plus de 15 ans, pour connaître leurs perceptions de la France dans dix ans. Voir l'article « Le tableau d'une société inquiète pour son avenir » paru dans *Le Monde* le samedi 23 novembre 2013, p.10.

¹⁹⁴ François HARTOG, « L'autorité du temps », op. cit., p. 63.

gage de responsabilité et de précaution et d'une sauvegarde de savoirs anciens qui sont autant de ressources.

C. Un plaisir responsable pour « agir à son échelle »

Slow Food se qualifie d'association « éco-gastronomique », un néologisme utilisé pour la première fois par un journaliste du *New York Times* en 1998 pour présenter l'association¹⁹⁵. En effet, à la promotion originelle du plaisir gustatif est venu s'ajouter un souci environnemental depuis la fin des années 1990, ce qui fait, pour de nombreux auteurs, la spécificité de l'association : « what makes Slow Food's philosophy unique is the amalgamation of the two concept of gastronomy and ecology¹⁹⁶ ». Une articulation que l'on retrouve dans toutes les déclinaisons du *slow* étudiées. Mais concilier au quotidien la recherche individuelle de plaisirs avec un engagement – qui se veut désintéressé – pour l'intérêt général et l'environnement naturel n'est pas chose facile.

Ce conflit de valeurs transparait notamment dans les critiques que s'adressent entre eux les membres de *Slow Food*. Ils condamnent ainsi ceux qu'ils nomment (philosophiquement à tort) « les épicuriens » uniquement soucieux de leur confort personnel, face aux « militants » qui s'engagent pour le collectif. Dans le même temps, ils dénoncent au nom d'un « droit au plaisir » l'intransigeance de ces mêmes militants, qualifiés d'« ayatollahs du bio ». L'analyse de leurs discours et de leurs pratiques atteste de la difficulté à concilier la recherche de plaisir et la dimension altruiste de l'engagement pour un changement de société. Engagement militant et plaisir se trouvent ainsi opposés :

« Dans la philosophie [slow], y a pas que le côté militant, il y a tous ce côté plaisir »

Gauthier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

« C'est vrai que quand on entend Slow cosmétique on pense tout de suite à du bien-être, un petit peu un moment, comme ça, un petit peu éthéré, qui peut s'apparenter à du yoga ou à une séance de relaxation. Bon c'est vrai que ce n'est pas tout à fait ça, la Slow Cosmétique c'est avant tout un art quand même assez engagé, engagé pour l'écologie »

Julien Kaibeck, 30-40 ans, fondateur de la Slow cosmétique, Silly, Belgique, spécialiste en cosmétique

Un autre témoignage donne à voir cette ambivalence, Didier, membre de *Slow Food*, explique que certaines méthodes anciennes, telles que la conservation des fruits en bocaux pendant l'hiver, permettent de consommer de saison dans un souci de réduction de la pollution et de la consommation :

¹⁹⁵ Roberta SASSATELLI et Federica DAVOLIO, « Consumption, Pleasure and Politics », *op. cit.*, p. 209.

¹⁹⁶ « Ce qui rend la philosophie de *Slow Food* unique est la fusion des concepts de gastronomie et d'écologie » Geoff ANDREWS, *The slow food story*, *op. cit.*, p. 19.

« Ils mettaient quelques spaetzle et un peu de fruits en bocal avec et puis voilà les gens se nourrissaient et avaient leurs vitamines pour l'hiver. Donc il y a plein de trucs comme ça qu'on sait quoi. Et le pire, c'est que ça peut être super bon ».

Didier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, informaticien indépendant

« Et le pire, c'est que ça peut être super bon » témoigne bien d'une difficulté d'articulation entre les préoccupations environnementales et le plaisir gustatif. Dans le *Slow Design*, le slogan décline le bien-être aux trois niveaux, individuel, social et environnemental :

« Le slow design a été théorisé au début par Alastair Fuad-Luke. Pour lui, le bien-être était à l'intersection des trois sphères dont on vient de parler l'environnement, l'individu et la communauté et là où le slow design veut agir c'est faire se rencontrer les trois sphères et générer du bien-être à ces trois échelles et le but c'est vraiment ça, c'est vraiment le bien-être »

Grégoire Abrial, 30-40 ans, Slow Design, Hanoï-Vietnam, designer

L'interdépendance ici promue entre ces trois échelles n'est pourtant pas évidente : il est aisé de concevoir que la quête de plaisir individuelle puisse entrer en contradiction avec la protection de l'environnement et inversement. Il s'agit donc de s'intéresser dès à présent aux formes de compromis qui permettent aux personnes rencontrées de telles articulations. Trois compromis sont repérables qui permettent de résoudre cette tension : la valorisation d'un plaisir responsable, la revendication d'un « droit au plaisir » et, enfin, le principe d'un changement social qui s'enracine dans les « petits pas » de chacun au quotidien.

1. Le plaisir responsable

Le premier de ces compromis est construit sur la promotion d'un plaisir mesuré, décrit précédemment, qui apparaît comme responsable parce qu'il n'est pas dissocié des impacts éventuels de l'action sur l'environnement présent et futur. Le plaisir de chacun est ainsi intimement lié à la collectivité au sens où le plaisir individuel est reporté et limité par les besoins du collectif. Au nom d'un bien-être futur et collectif, on refuse le plaisir immédiat. Au nom de la sauvegarde de l'environnement, on limite ses besoins. D'où la valorisation de plaisirs « simples » qui permettent de conjuguer plaisirs et souci environnemental. La simplicité est une grandeur centrale du monde industriel¹⁹⁷. C'est ainsi que le plaisir du monde inspiré tire quelque peu vers un plaisir du monde industriel dans ce qu'il a de mesuré et de raisonnable. La prise en compte de l'intérêt commun et le sentiment de responsabilité

¹⁹⁷ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 209.

vis-à-vis du futur induisent un contrôle des désirs. Le contrôle du monde industriel rompt alors avec le laisser-aller sensoriel du monde inspiré. Dans le monde industriel, celui qui est grand « est notamment en rapport avec le plus petit par la “responsabilité qu’il assume” sur la production, par la maîtrise qu’il a sur le futur¹⁹⁸ ». Cette attention à la mesure caractéristique du monde industriel est également visible dans la mobilisation récurrente que les acteurs font des chiffres, rompant ainsi avec le monde inspiré dans lequel est valorisé ce qui « échappe à la mesure, surtout dans ses formes industrielles¹⁹⁹ ». Lors d’une présentation de *Slow Food* à des lycéens sur un stand tenu par l’association, les membres présents expliquent les actions et les objectifs à renfort de pourcentages (X % de la production mondiale est jetée avant même de parvenir dans l’assiette, Y % de petits producteurs se suicident) et de mises en comparaison chiffrées (avec les déchets d’Europe et d’Amérique du Nord, on pourrait rassasier les affamés de ce monde fois trois, la salade est payée quelques centimes au producteur, mais est revendue bien plus cher par le supermarché).

2. Le droit au plaisir

Une autre figure de compromis, présente principalement chez *Slow Food*, réside dans la revendication d’un « droit au plaisir » :

« Le plaisir alimentaire c’est un droit de tous, c’est un droit universel. Et la lutte de Slow Food, c’est aussi de garantir ce droit à tous » Carlo Petrini lors d’une conférence (10 février 2015, Journal de terrain).

Cette expression, présente dans les discours officiels de l’association et reprise par les membres rencontrés, rend bien compte d’une tentative de résolution entre l’intérêt général et l’intérêt personnel, car le plaisir individuel est élevé au rang de droit qui est une grandeur du monde civique. Alors que l’intérêt individuel est borné par celui du collectif dans la forme de compromis précédente, ici est affirmé un droit individuel face à l’intérêt général. Il s’agit alors de ne pas sacrifier le plaisir individuel à la collectivité, car du plaisir de chacun dépend le plaisir de tous.

Avec cette notion de « droit » sont (apparemment) écartées les critiques qui portent sur l’égoïsme de la recherche de plaisir. Le plaisir devient un enjeu de « lutte », la cause d’un combat pour l’intérêt général. Ainsi, Marianne explique que « *Slow Food* c’est une sorte de mouvement politique du plaisir ». L’alliance ici du politique et du plaisir met en lumière la

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 259.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 201.

tentative d'articulation des niveaux individuel et collectif. Le souci environnemental implique une limitation des plaisirs de chacun, pour autant, on le voit, la société idéale, telle que la conçoivent les acteurs du *slow*, reste une société hédoniste dans laquelle l'individu n'est pas sacrifié à la collectivité. À rebours d'une idéologie écologiste perçue comme contraignante et culpabilisante, les personnes rencontrées revendiquent une recherche de satisfaction sensible qui ne soit pas évacuée au nom de l'intérêt général. Le droit au plaisir implique que le plaisir soit accessible à tous. Beaucoup affirment ainsi valoriser des plaisirs simples à des prix abordables, non élitistes en somme :

« *C'est pas forcément élitiste, on n'est pas là en train de se bâfrer avec des produits, de caviar de champagne ou d'autres choses* »

Yves, 30-40 ans, Slow Food, Strasbourg, graphiste

Le *slow* fait du plaisir un droit universel, donc le lieu de l'égalité. Jean Baudrillard a montré que le bonheur devient un droit dans la *Société de consommation* : « le mythe du bonheur est celui qui recueille et incarne dans les sociétés modernes *le mythe de l'Égalité*²⁰⁰ ». Le développement économique et industriel des Trente Glorieuses permet ainsi la naissance d'un droit de tous au bonheur, désormais accessible au plus grand nombre. Mais, ce bonheur égalitaire et qui, de ce fait, doit être mesurable, est bien vite réduit à l'accession aux biens de consommation, à cet « hédonisme matérialiste²⁰¹ » dont parle Claude Obadia. Jean Baudrillard s'alarme ainsi dès 1970 des effets pervers d'un transfert du bonheur sur la consommation : « le principe démocratique est transféré alors d'une égalité réelle, des capacités, des responsabilités, des chances sociales, du bonheur (au sens plein du terme) à une égalité devant l'Objet et autres signes *évidents* de la réussite sociale et du bonheur²⁰² ». Cette conception démocratique du bonheur tend, selon ce dernier, à occulter la réalité des inégalités sociales : « ainsi les mythes complémentaires du bien-être et des besoins ont-ils une puissante fonction idéologique de résorption, d'effacement des déterminations objectives, sociales et historiques, de l'inégalité²⁰³ ». De même, le *slow* fait dépendre le bonheur de chacun de l'accession à des plaisirs simples et mesurés. Ce droit au plaisir est, pour eux, un enjeu politique tout autant qu'éducatif, comme nous l'avons montré précédemment.

Mais ce plaisir mesuré et responsable n'est pas celui de tous. La condamnation par les acteurs du *slow* d'une recherche de plaisirs illimités et immédiats rejoint le processus de

²⁰⁰ Jean BAUDRILLARD, *La société de consommation*, *op. cit.*, p. 59.

²⁰¹ Claude OBADIA, « Les métamorphoses du bonheur ou les illusions perdues de la modernité », *op. cit.*, p. 59.

²⁰² Jean BAUDRILLARD, *La société de consommation*, *op. cit.*, p. 60.

²⁰³ *Ibid.*, p. 61.

distinction avec le « consommateur lambda » d'ores et déjà évoqué. Dans un article consacré à l'association *Slow Food*, Roberta Sassatelli et Davolio Federica veulent faire état à la fois de son potentiel critique tout en pointant « the partiality or specificity of its critical stance, predicated on the primacy of taste refinement as a humanist outlook²⁰⁴ ». La norme de prévoyance²⁰⁵, ainsi que le plaisir différé²⁰⁶ sont propres aux classes supérieures. De même, le plaisir modéré de la restriction choisie, correspondant aux normes diététiques actuelles, est davantage intégré par les classes aisées²⁰⁷.

3. Les « petits pas »

Le dernier compromis esquissé par l'ensemble des acteurs du *slow* pour tenir ensemble la sphère privée du plaisir personnel et la sphère publique de l'engagement pour l'intérêt général est la conception d'un changement social reposant sur l'action individuelle. Michèle nous raconte la légende des colibris, un récit phare de l'association Colibri fondée par Pierre Rahbi, qui illustre parfaitement cette idée :

« Michèle : Tu connais la légende amérindienne des Colibris ? C'est une légende qui se passe en Amazonie, dans la forêt tropicale en Amérique Latine. Il y a un grand incendie, donc tous les animaux de la forêt sont paniqués, "on va tous mourir, qu'est-ce qu'on va faire, l'incendie va ravager notre Terre, notre forêt". Ils sont tous pris de panique, mais pas le petit colibri tu vois, ce petit oiseau avec son long bec qui va dans l'eau du fleuve et qui puise un peu d'eau dans son bec et qui déverse ses petites gouttes d'eau dans l'incendie. Et les autres animaux le voient faire et lui disent : "mais qu'est-ce que tu fais, on comprend pas t'es fou, tu fais n'importe quoi" et le colibri répond : "écoute c'est sûr que moi tout seul j'arriverai pas à éteindre l'incendie, mais au moins j'aurais fait ma part". C'est ça la légende.

Enquêteur : Il arrive à éteindre l'incendie ?

Michèle : Ben au moins il fait sa part. Après si ça déteint sur les autres animaux de la jungle c'est sûr que l'incendie sera plus facilement éteint que s'il agit isolément, mais au moins le Colibri aura fait sa part, il aura contribué au changement, tu vois. »

Michèle, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, employée de bibliothèque

Si chacun « fait sa part », l'addition des multiples actions individuelles agit sur les enjeux globaux. C'est la « politique du petit pas », explique Damien, chacun se fixe « de petits objectifs [...] qui parfois nous surprennent par l'ampleur que ça prend ». Le compromis

²⁰⁴ « La partialité ou la spécificité de sa posture critique, fondée sur la primauté d'un raffinement du goût dans une conception humaniste » in *Ibid.*, p. 262.

²⁰⁵ Jean-Baptiste COMBY et Matthieu GROSSETETE, « « Se montrer prévoyant » », *op. cit.*

²⁰⁶ Anne DUPUY, « Thématization du plaisir alimentaire et visées utilitaristes », *op. cit.*, p. 259.

²⁰⁷ Faustine REGNIER et Ana MASULLO, « Obésité, goûts et consommation: Intégration des normes d'alimentation et appartenance sociale », *Revue française de sociologie*, 2009, vol. 50, n° 4, p. 766.

s'esquisse ainsi entre l'attention au plaisir quotidien et l'engagement pour un changement de société. La vision d'un changement social qui ne se fera plus sous l'effet d'un « mouvement collectif », mais « de plusieurs individus » (Anna) permet aux acteurs d'articuler leurs pratiques quotidiennes aux enjeux économiques et environnementaux mondiaux :

« dans le monde aujourd'hui, moi je ne pense pas avoir trop le choix, si je veux changer des choses, ce n'est pas au niveau étatique que ça peut se passer, moi, il faut que je commence par moi-même. »

Anna, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

Cela, alors même qu'ils soulignent le peu d'impact de leur comportement individuel sur ces enjeux. Anna fait part de cette ambiguïté :

« je me dis, bon, au lieu d'être là et d'attendre qu'un jour ça se passe, je fais ce qui est à ma mesure, des actes de résistance. Mais je suis consciente qu'évidemment ça, c'est une goutte dans l'océan » Anna

Ainsi, elle a à la fois conscience que son action individuelle n'a qu'une faible portée, mais elle veut, malgré cela, agir en cohérence avec ses valeurs. Un tel paradoxe permet d'affirmer l'importance de la dimension morale de l'agir, face à ce que Hans Joas dénonce comme un primat de l'action rationnelle en finalité²⁰⁸.

La tension entre la focalisation sur le privé et le quotidien et le souci d'un engagement qui concourt au changement social est ainsi résolue par l'idée abondamment citée que « chacun doit faire sa part » et que la société peut changer si chacun « agit à son échelle ». L'adjectif « petit » est encore présent ici pour rendre compte du caractère modeste de l'engagement qui reste majoritairement cantonné à la sphère privée. Il s'agit d'adopter des pratiques écologiques, « mais “écologique” avec un *petit* mot, avec heu... *en petit* hein. On n'a pas la prétention de... mais bon si chacun fait, on peut essayer... » (Gabriella). De même, « on peut agir par sa propre action, on peut contribuer même *petitement* à changer le cours des choses » (Damien). Ce changement d'échelle est caractéristique de l'argumentaire de la cité verte étudiée par Claudette Lafaye et Laurent Thévenot. Suivant le principe de l'« effet papillon » : « l'action sur un environnement immédiat [peut] avoir des répercussions en chaîne jusqu'à mettre en péril la totalité de la planète²⁰⁹ », et il est ainsi possible de peser par ses actes individuels sur la globalité. Un chercheur se réclamant de la désexcellence parle à ce propos d'un effet « boule de neige » (Journal de terrain, 9 octobre 2014). Ce principe de la

²⁰⁸ Hans JOAS, *La créativité de l'agir*, op. cit.

²⁰⁹ Claudette LAFAYE et Laurent THEVENOT, « Une justification écologique? », op. cit., p. 501.

« portée globale des actions locales²¹⁰ » est présent plus largement dans les mouvements environnementaux : « les formes de contestation contemporaines trouvent leur source dans cette approche interactive avec une amplification de l'acte individuel comme acte militant » qui se résume par la formule « penser globalement, agir localement²¹¹ ». C'est ainsi que le changement social commence, selon les acteurs du *slow*, par une transformation de leurs pratiques quotidiennes, il s'agit d'« être le changement que tu veux voir dans le monde » (Michèle). Dans ce cadre, l'intérêt général ne s'oppose pas à ce qui est individuel, car chacun œuvre par ses pratiques quotidiennes à l'amélioration de la société. Le *slow* rejoint les mobilisations contemporaines qui font de l'acte individuel un acte militant : Chantal Aspe et Marie Jacqué parlent ainsi d'une « nouvelle forme d'éthique largement partagée : la responsabilité individuelle comme acte citoyen²¹² ». La vie quotidienne devient ainsi le lieu de la contestation citoyenne et le levier du changement social.

Si cette alliance du plaisir et du souci environnemental affichée par *Slow Food* est source de tensions et de compromis pour ses membres, elle paraît aussi être l'une des raisons du succès de l'association : elle aurait « une arme que les autres n'ont pas : le plaisir ! », voici ce que défend avec force Carlo Petrini, son fondateur et président. La valorisation du plaisir répond, en effet, aux aspirations modernes à l'autonomie²¹³ et au bonheur²¹⁴. Elle est, dans le même temps, habilement articulée à la sensibilité écologique et au principe d'égalité et n'est donc pas culpabilisante. *Slow Food* offre ainsi un mode de vie alternatif ouvrant la voie à une « révolution douce », combinant avec succès des préoccupations écologiques et sociales et une recherche d'épanouissement personnel et de plaisir.

²¹⁰ Chantal ASPE et Marie JACQUE, *Environnement et société*, op. cit., p. 29.

²¹¹ *Ibid.*, p. 34.

²¹² *Ibid.*

²¹³ Alain EHRENBURG, « Agir de soi-même », op. cit.

²¹⁴ Rémy PAWIN, *Histoire du bonheur en France depuis 1945*, op. cit.

Introduction

Nous retrouvons dans cette troisième et dernière tension de valuation, la valorisation de l'« authenticité » d'ores et déjà évoquée dans la première tension de valuation. L'authenticité rejoignait alors une exigence de probité, de vérité et renvoyait à la valorisation des relations du monde domestique faites d'interconnaissance, de confiance, d'affectivité, face à des relations perverses par une recherche de profit propre au monde marchand ; étaient dénoncés la publicité, le *greenwashing*, les intérêts cachés. Son sens ici est quelque peu différent : la critique portée par les acteurs du *slow* ne s'adresse pas au monde marchand, mais au monde industriel qui dénature et standardise les produits. C'est aussi l'authenticité de la personne qui est valorisée : une revendication de la singularité, de la subjectivité et la nécessité pour chacun de chercher sa vérité. Enfin, ce sont les détours de la création, l'intuition, l'inspiration qui sont promus. Est ainsi mis en avant ce qui fait la spécificité de l'humain – subjectivité, singularité, création, des grandeurs du monde inspiré – contre une rationalité en finalité – garante de standardisation, de productivité et relevant du monde industriel conceptualisé par Luc Boltanski et Laurent Thévenot¹.

Pourtant, nous verrons que cette critique est loin d'être inconditionnelle et constante. Les acteurs rencontrés continuent d'attendre une richesse nutritionnelle des produits alimentaires et cosmétiques, ainsi qu'une efficacité des objets techniques. La maîtrise, la rationalité et l'efficacité qu'elle permet, reste une valeur pour les personnes rencontrées, mais elle paraît être redéfinie : une maîtrise qui n'est pas de l'ordre de la productivité et de la domination, mais de l'adaptation. Une forme de maîtrise, que la figure de l'artisan puis la conception chinoise de l'efficacité nous aideront à théoriser.

¹ Le monde industriel est construit par un aller-retour entre manuels de management et l'œuvre de Saint Simon (*La physiologie sociale ; Œuvres choisies*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965).

Valuation	Authenticité, détours de la création singularité <i>monde inspiré</i>	Efficacité qualité, TIC les outils au service de l'humain déconnexion <i>monde industriel</i>
Rythmes	Bon rythme flânerie, perte de temps <i>monde inspiré</i>	Efficacité par adaptation artisan, mètis, transformation, laisser-faire pensée chinoise
Compromis	Concilier l'authenticité, la subjectivité, l'inspiration et l'efficacité permise par les évolutions technologiques en construisant une conception alternative de la maîtrise : mètis, artisanat et, plus encore, efficacité par adaptation, bon moment.	

Figure 24 : Entre Authenticité, créativité et efficacité

A. Les rythmes respectueux de la singularité et de l'inspiration

1. Authenticité et créativité

a) L'expression d'une critique de la rationalité instrumentale

Là où les acteurs dénoncent à la fois l'injonction à la productivité et à l'efficacité, le conformisme, l'évaluation dans le monde de la recherche scientifique et valorisent le rêve, les erreurs, les détours ; est indirectement fustigée une rationalité propre aux sociétés industrialisées modernes, théorisée par Max Weber. Cette rationalité en finalité (*zweckrational*) – ou rationalité instrumentale dans ses travaux plus tardifs – est définie comme une activité sociale déterminée « par des expectations du comportement des objets du monde extérieur ou de celui d'autres hommes, en exploitant ces expectations comme "conditions" ou comme "moyens" pour parvenir rationnellement aux *fins* propres, mûrement réfléchies, qu'on veut atteindre² ». L'activité rationnelle en finalité comme l'activité rationnelle en valeur sont, pour Weber, des processus méthodiques et conséquents reposant sur la raison, à la différence des deux autres types de déterminants de l'activité que sont l'orientation affective (*affektuel*) et traditionnelle (*traditional*). Mais tandis que dans la rationalité en valeur, « le sens de l'activité ne se situe pas dans le résultat, conçu comme étant au-delà d'elle-même, mais dans l'activité ayant comme telle une nature déterminée³ » ; la rationalité en finalité se construit, quant à elle, dans la détermination d'un but défini à l'avance avec la recherche des moyens les plus efficaces pour y parvenir. Elle rejoint la conception occidentale de l'efficacité : une efficacité pensée comme visée d'un idéal toujours en vue selon François Jullien⁴. Elle est caractéristique, également, de ce monde industriel décrit dans *De la justification*, dans lequel l'utilité, l'efficacité, la mesure et la prévision sont les grandeurs primordiales. Le terme « utilité » y est « associé à la satisfaction des besoins, et constitue à ce titre le supérieur commun⁵ ». Dans ce monde, les objets techniques et les méthodes scientifiques ont une place prépondérante du fait de leur efficacité et des outils de mesure qu'ils fournissent. Ces grandeurs – l'utilité, la mesure, la productivité – sont critiquées par les personnes rencontrées au nom de l'authenticité des choses et des êtres et des détours de la création.

² Max WEBER, *Économie et société*, op. cit., p. 55.

³ *Ibid.*, p. 56.

⁴ François JULLIEN, *Traité de l'efficacité*, op. cit., p. 15-17.

⁵ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 154.

Le terme de « rationalisation » utilisé par Max Weber a fait l'objet de nombreuses interprétations. Lui-même ne définit jamais clairement cette notion qu'il mobilise pourtant abondamment. Il l'associe à d'autres : calcul, planification, cohérence, et ne délimite jamais l'élément commun aux divers phénomènes de rationalisation modernes (économique, politique, juridique). Julien Freund⁶ et plus récemment Aurélien Berlan⁷ en ont proposé une lecture. Freund distingue nettement la rationalisation comme processus historique de compréhension et d'organisation du réel par les humains, de la rationalisation associée à la notion d'« intellectualisation » qui apparaît plus tardivement dans la pensée de Weber.

La « rationalisation » désigne ainsi, en premier lieu, une dynamique historique suivant laquelle les humains organisent le monde dans lequel ils vivent d'une manière de plus en plus rationnelle, c'est-à-dire par la prévision et le calcul : « les hommes ont pris l'habitude de rendre leur comportement plus cohérent dans le temps, en ce sens qu'ils essaient de mieux adapter les moyens disponibles aux objectifs qu'ils visent, afin de maîtriser leur propre inconstance, d'échapper autant que possible à l'aléatoire et d'introduire une régularité dans le cours de leur existence⁸ ». Les humains entreprennent cette rationalisation du monde dans une recherche de cohérence : « la vie comme telle est un chaos de sensations que l'homme essaie d'ordonner en vue de rendre plus supportables son existence et la cohabitation avec les autres⁹ ». Cet effort porte aussi bien sur l'existence individuelle (de l'acteur qui aspire à plus de maîtrise, à des actions plus rationnelles) que sur l'existence collective (augmentation de la prévision par la science, calcul et mesure, etc.) Ce processus est continu dans le temps et s'étend à l'ensemble des sphères de la vie et non pas uniquement au système économique. Dans cette première acception, la rationalisation est un concept axiologiquement neutre : « la rationalisation est un processus constatable historiquement, si l'on considère l'évolution des sociétés, sans qu'il y ait lieu de l'approuver ou de le désapprouver¹⁰ », il ne faut pas y assimiler un progrès continu des sociétés humaines.

La notion de « rationalisation » prend, dans les travaux tardifs de Max Weber, une connotation plus critique. La rationalisation de la vie est alors au cœur d'un diagnostic sombre que fait le penseur allemand de la modernité capitaliste et se resserre autour de la seule rationalité en finalité (alors souvent désignée comme « instrumentale »). Selon Julien Freund, cette inflexion est liée au rapprochement de la notion avec celle d'« intellectualisation ». Cette

⁶ Julien FREUND, *Études sur Max Weber*, Genève, Librairie Droz, 1990.

⁷ Aurélien BERLAN, *La fabrique des derniers hommes*, *op. cit.*

⁸ Julien FREUND, *Études sur Max Weber*, *op. cit.*, p. 73.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ *Ibid.*, p. 78.

dernière désigne l'« interiorisation subjective par l'être des conditions instrumentales inhérentes à la rationalisation¹¹ ». Aurélien Berlan montre comment la rationalisation est, en outre, associée au concept d'« objectification¹² ». Suivant ce processus, l'activité de l'individu n'est plus l'expression de ses désirs et ne respectent plus les moyens (êtres ou choses) qui lui permettent d'atteindre son but, elle n'est ainsi plus éthique : « la rationalisation passe par l'objectivation des activités, et signifie que ceux qu'il faut désormais qualifier d'« acteurs » plutôt que de sujets (dans la mesure où ils n'agissent plus en leur nom propre, mais jouent les rôles qu'on attend d'eux) agissent sans tenir compte des personnes auxquelles ils ont affaire ni de la manière dont elles peuvent les affecter, ce qui implique l'exclusion de toute considération éthique¹³ ».

De nombreux penseurs ont repris et poursuivi la théorisation de ce processus de rationalisation sous son versant critique, décrivant ainsi la diffusion d'une activité rationnelle en finalité à toutes les organisations et jusque dans la vie privée, entraînant la prédominance du calcul, de l'efficacité et de la prévision. Chez les fondateurs de l'École de Frankfurt, Adorno et Horkheimer, le retournement de la raison conduit à une réification des individus qui sont réduits à l'état de choses et contraints d'adopter vis-à-vis des autres et d'eux-mêmes une attitude objectivante¹⁴. Des auteurs plus récents, tel Charles Taylor, condamnent également la « primauté de la raison instrumentale » : « Par « raison instrumentale », j'entends, écrit-il, cette rationalité que nous utilisons lorsque nous évaluons les moyens les plus simples de parvenir à une fin donnée. L'efficacité maximale, la plus grande productivité mesurent sa réussite¹⁵ ». On retrouve également dans la critique sociale contemporaine une dénonciation de l'évaluation, du « culte du chiffre », comme autant de conséquences de cette rationalisation du monde, comme en témoigne, par exemple, le collectif de l'Appel des Appels¹⁶.

Face à cela, les personnes rencontrées mettent en avant une autre rationalité de l'action, non guidée seulement par la finalité, du moins contre l'idée qu'il faudrait parvenir au

¹¹ *Ibid.*, p. 84.

¹² Autrement nommée « réification », thématique centrale de la sociologie allemande de Karl Marx à l'École de Frankfurt. Pour une approche historique et synthétique de ces notions voir Frédéric VANDERBERGHE, *Une histoire critique de la sociologie allemande*, *op. cit.*

¹³ Aurélien BERLAN, *La fabrique des derniers hommes*, *op. cit.*, p. 297-298.

¹⁴ Max HORKHEIMER et Theodor Wiesengrund ADORNO, *La dialectique de la raison*, *op. cit.*

¹⁵ Charles TAYLOR, *Le malaise de la modernité*, traduit par Charlotte MELANÇON, Paris, Éd. du Cerf, 1991 pour l'édition canadienne, ouvrage tiré de conférences radiophoniques : « The Massey Lectures for the CBC », 2010, p. 12.

¹⁶ Roland GORI, Barbara CASSIN et Christian LAVAL (dirs.), *L'Appel des appels: pour une insurrection des consciences*, Paris, Mille et une nuits, 2009 ; Barbara CASSIN et L'APPEL DES APPELS (dirs.), *Derrière les grilles: sortons du tout-évaluation*, Paris, Mille et une nuits, 2014 Pour plus d'informations : <http://www.appeldesappels.org/>.

but le plus directement et rapidement possible. L'inspiration et la créativité de l'esprit humain sont opposées à la rationalité de la machine et du monde industriel qui dénature les choses et ne prend pas en compte les singularités ; sont valorisés également les détours, la flânerie et les erreurs face à l'injonction à l'utilité et à la productivité.

b) L'authenticité face à l'artifice du monde industriel

Dans la première tension, nous avons étudié la dénonciation par les acteurs du *slow* de la recherche de rentabilité propre au monde marchand, qui impliquait une perte d'authenticité, entendue comme « vérité ». Les acteurs du *slow* y dénonçaient la perversion des relations du monde domestique (confiance, respect) par les rapports marchands (égoïsme, cupidité). La critique d'inauthenticité porte davantage ici sur les procédés industriels de standardisation, sur la recherche de productivité à l'origine du caractère transformé, artificiel – et supposément trafiqué, dénaturé – des objets et des aliments. Le « mensonge », dès lors, n'est plus celui de l'intérêt caché, comme au chapitre 4, mais de la dénaturation d'un produit, motivée par la recherche d'efficacité industrielle.

Le cas de l'alimentation est particulièrement révélateur de cette recherche d'authenticité des produits, mais elle est présente plus largement dans les déclinaisons du *slow* concernées par la production et la consommation tels *Slow Cosmétique*, *Slow Design*. L'industrialisation de l'alimentation confère, en effet, aux « aliments un statut ambigu et mystérieux¹⁷ » : le poisson parvient dans l'assiette congelé et carré, les légumes coupés, assaisonnés et en sauce, la farine se change en gâteaux, le lait en d'innombrables variétés de yaourts et de fromages. Le consommateur est perplexe face à ce qu'il a dans son assiette, il perçoit l'aliment comme un possible danger et l'incorporation comme un risque. Des crises sanitaires à répétition, depuis la crise de la « vache folle » à la fin des années 1990, sont venues renforcer ce sentiment de défiance. En 1997, un Français sur deux déclare que les produits alimentaires présentent des risques légers ou majeurs pour la santé, contre sept sur dix en 2001¹⁸. Aujourd'hui, la consommation de produits alimentaires arrive en quatrième position dans les inquiétudes des Français, après la maladie grave, l'accident de la route et

¹⁷ Claude FISCHLER et Estelle MASSON, *Manger: français, européens et américains face à l'alimentation*, Paris, O. Jacob, 2008, p. 68.

¹⁸ Jean-Pierre LOISEL, « Manger est perçu comme présentant davantage de risques », *Consommation et modes de vie*, Crédoc, 2001, n° 148, p. 1.

l'agression dans la rue¹⁹. Lors de l'épizootie de la « vache folle », les mangeurs craignaient d'être contaminés, ils découvraient des procédés industriels qui leur étaient jusqu'alors inconnus : les vaches étaient nourries avec des farines animales, faisant d'elles des vaches cannibales²⁰. Il faut souligner toutefois le décalage existant entre le risque réel et la perception que les consommateurs en ont. Avec l'industrialisation de l'alimentation, les réglementations d'hygiène sont telles que, mises à part les crises sanitaires, le risque moyen est bien inférieur à celui des périodes précédentes. Comme le signale Marian Apfelbaum : « en termes de risque objectif, les résultats sont globalement positifs, car dans l'industrie alimentaire le souci de la sécurité est obsessionnel – la survie de la marque est en jeu – et l'industrialisation est sans doute la principale raison de la diminution dramatique du risque alimentaire²¹ ».

La confiance des personnes rencontrées est érodée par les procédés de production industriels qui suscitent des craintes de manipulations « chimiques » d'aliments « trafiqués » qui seraient « bourrés de substances » selon Lena. Les procédés chimiques sont craints du fait du « principe d'incorporation²² » :

« Si tu manges des trucs qui sont 100 % chimiques, tu vas te retrouver avec de la chimie dans ton corps »

Gauthier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

Plus encore, les produits « ont été empoisonnés » (Lena), une intentionnalité est alors suggérée qui rejoint le sentiment que « tout est caché » du *slow designer* évoquant les procédés de fabrication du mobilier. L'authentique désigne alors la continuité entre le produit originel et consommé, également l'honnêteté des producteurs et la transparence des modes de production. Un produit qui n'est pas « authentique » parce que transformé peut être vendu de manière « authentique » si ça n'est « pas caché » si l'on en croit Julie :

« Je tolérerais aussi des produits un peu moins naturels, chimiques que ce soit des produits de soin ou de la nourriture, mais au moins c'est authentique, c'est pas caché. Moi dans l'authenticité c'est aussi ça, de dire "ben voilà ça, c'est ça comme produit" on vous ment pas, "il y a du produit chimique dedans" [...] le produit n'est pas authentique en lui-même, mais il est présenté de manière authentique »

Julie, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, restauratrice

¹⁹ Sandra HOIBIAN, *Enquête sur les attitudes et comportements des Français en matière d'environnement (édition 2011)*, op. cit., p. 9.

²⁰ Estelle MASSON, Claude FISCHLER, Stéphane LAURENS et Jocelyn RAUDE, « La crise de la vache folle : « psychose », contestation, mémoire et amnésie », *Connexions*, 2003, vol. 2, n° 80, pp. 93-104.

²¹ Marian APFELBAUM (dir.), *Risques et peurs alimentaires*, Paris, O. Jacob, 1998, p. 9.

²² Fabrice PIAULT (dir.), *Le mangeur : menus, mots et maux*, Paris, Autrement, 1993, p. 121.

Les procédés industriels sont dénoncés par crainte d'un risque pour la santé, mais également pour l'altération de la qualité qu'ils font subir aux produits au nom de la productivité. Nous rejoignons ici la perte de qualité induite par la quête de rentabilité du monde marchand étudiée au chapitre 4. Les produits transformés par l'industrie sont « dégradés », ils perdent leurs qualités gustatives et nutritives :

« Ils calibrent les oranges, elles sont bien rondes bien oranges, mais si après elles n'ont pas de goût ! »

Lena, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

La nature devient industrie : les vaches laitières sont, pour Didier, « des usines sur pattes [...] c'est plus des animaux ». L'authenticité est opposée à l'artifice. L'apparence n'est pas digne de confiance, c'est ainsi qu'« il faut se méfier du beau, [de] tout ce qui brille », parce que « dans le monde réel, les pommes elles brillent pas » selon Gauthier. Tandis qu'une apparence *a priori* peu engageante, tel un légume recouvert de terre ou « biscornu », devient gage de qualité : « La rusticité, observe Patrick Mundler dans son étude sur les AMAP, pouvant même apparaître comme un signe de qualité attestant des caractéristiques “naturelles” du produit²³ ».

c) Valorisation de la singularité

À cette authenticité des choses face à la standardisation et la transformation qui ont cours dans le système industriel, s'ajoute une promotion de l'authenticité de la personne, de sa subjectivité. Il est ici question de l'individu comme être singulier qui doit se découvrir et se connaître pour se comprendre et atteindre une vie meilleure, dans le sens où il mènerait alors une vie en phase avec ses propres spécificités, attentes et ambitions. Le discours *slow* se rapproche une fois encore du romantisme : ce dernier se caractérisant par une « exaltation [...] de la subjectivité » et l'accent mis sur « le caractère unique et incomparable de chaque personnalité²⁴ ».

Derrière cette valorisation romantique de la singularité du sujet, on trouve l'« idéal d'authenticité » théorisé par le philosophe Charles Taylor. Cet idéal apparaît avec la culture moderne à la fin du XVIII^e siècle. Il y a alors édification d'une « nouvelle forme d'intériorité

²³ Patrick MUNDLER, « Les Associations pour le maintien de l'agriculture paysanne (AMAP) en Rhône-Alpes, entre marché et solidarité », *op. cit.*, p. 41.

²⁴ Michael LÖWY et Robert SAYRE, *Révolution et mélancolie : le romantisme à contre-courant de la modernité*, *op. cit.*, p. 40-41.

[qui] nous amène à nous concevoir comme des êtres doués de profondeurs intimes²⁵ ». Les choix moraux sont désormais du ressort de chaque individu et non plus d'une instance extérieure ; l'idéal d'authenticité s'alliant ainsi avec un idéal de liberté autodéterminée. Chacun devient ainsi un être singulier porteur de ses propres idéaux qu'il a pour tâche de mettre à jour dans un effort d'authenticité vis-à-vis de lui-même, de recherche de sa vérité. Un « idéal moral », selon Taylor, qui « accorde une importance capitale à un type de rapport avec moi-même, avec ma nature intime, que je risque de perdre, en partie à cause des pressions du conformisme, en partie aussi parce qu'en adoptant un point de vue instrumental envers moi-même, j'ai peut-être perdu la capacité d'écouter cette voix intérieure ». Il ajoute : « être sincère envers moi-même signifie être fidèle à ma propre originalité, et c'est ce que je suis seul à pouvoir dire et découvrir. En le faisant, je me définis du même coup. Je réalise une potentialité qui est proprement mienne²⁶ ».

Cet idéal fondateur de la modernité s'est dégradé, selon Taylor, jusqu'à se confondre avec les phénomènes contemporains d'égoïsme et d'individualisme qui en sont les formes dévoyées, perverses. L'idéal d'authenticité qui consiste à chercher en soi-même ses propres principes moraux se distingue, en effet, radicalement du narcissisme : l'authenticité, le fait de se définir soi-même n'a de sens que dans la relation avec les autres. Taylor parle d'un développement de l'identité « dialogique²⁷ », fondamentalement lié à des référents collectifs et ne pouvant s'opérer dans un détachement vis-à-vis des valeurs et des normes. À l'inverse, dans le narcissisme cette découverte de soi se fait sans référence à un horizon de valeurs et refuse tout lien avec autrui. L'autoréférentialité de l'authenticité est ainsi à situer au niveau de la *manière* (un travail du sujet sur lui-même, se donnant ses propres buts) et non de la *matière* (les buts, les valeurs dépendant nécessairement d'un référentiel commun, et découlant d'interactions avec l'environnement). De nombreux chercheurs se sont également penchés sur cet idéal pour en montrer les limites. Citons notamment la célèbre étude d'Alain Ehrenberg consacrée à *La fatigue d'être soi*²⁸. L'idéal d'authenticité est, selon lui, devenu une injonction, les individus étant sommés de se définir, de devenir sujet. Dès lors, à chacun incombe la responsabilité de (se) réussir et de s'épanouir, une lourde responsabilité qui conduit à de multiples formes de pathologies mentales, notamment la dépression.

²⁵ Charles TAYLOR, *Le malaise de la modernité*, op. cit., p. 34 ; Voir également Charles TAYLOR, *Sources of the self: the making of the modern identity*, Cambridge, Harvard University Press, 1989 ; Et pour la traduction française Charles TAYLOR, *Les sources du moi: la formation de l'identité moderne*, Paris, Éd. du Seuil, 1998.

²⁶ Charles TAYLOR, *Le malaise de la modernité*, op. cit., p. 37.

²⁷ *Ibid.*, p. 44.

²⁸ Alain EHRENBURG, *La fatigue d'être soi*, op. cit.

Le philosophe Charles Taylor adopte ainsi une posture intéressante qui contraste avec nombre de critiques de la modernité : il distingue les idéaux moraux originaux de la forme dégradée, déviante qu'ils prennent aujourd'hui. Grâce à cette distinction fructueuse, il suit une voie intéressante consistant non pas tant à mettre en question ces idéaux comme tels, mais à étudier ce que les modernes en ont fait. Une posture analytique qui présente pour nous d'autant plus d'intérêt que loin de sortir de la modernité les acteurs du *slow* ont plus que jamais l'espoir d'en faire advenir les idéaux aujourd'hui travestis : l'authenticité et, nous le verrons, la maîtrise.

Montrons à présent comment cet idéal d'authenticité prend forme dans les discours étudiés. L'accent y est mis sur la singularité de chaque personne qu'il est important de connaître pour être en mesure de s'adapter à ses spécificités. Les sources du plaisir, par exemple, sont propres à chacun. Ainsi, lorsque nous demandons au chercheur déséminent ce qu'il entend par la notion de « plaisir » qu'il vient d'évoquer, il répond :

« Ah non ça vous le ressentez vous-même. Ça, c'est vraiment, ça, c'est individuel »

Damien, 50-60 ans, Désexcellence, commune à proximité de Bruxelles, enseignant-chercheur

Magalie souligne également le fait que chaque peau est différente et nécessite des soins particuliers qui varient avec les saisons et les périodes de la vie :

« Je sais qu'en ce moment ma peau, on est en automne, elle a besoin d'un peu plus de nourriture alors peut-être qu'en été je vais prendre une huile d'abricot et là je suis plutôt sur une huile de calendula par exemple »

Magalie, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, paysagiste

Elle ajoute que faire ses propres produits cosmétiques permet de faire « des choses adaptées à soi ». Cette adaptation nécessite de se connaître, de chercher en quelque sorte *sa vérité*.

Les acteurs valorisent le fait d'accomplir une plongée en soi-même pour y chercher l'essentiel et l'authentique. Il s'agit de se dépouiller de ses désirs « superficiels », caractéristiques de cet « hédonisme matérialiste » évoqué précédemment, pour atteindre ses véritables valeurs. Cette recherche d'authenticité implique de se demander à soi-même : « de quoi ai-je vraiment besoin et envie ? » Le but étant de mettre à jour une vérité qui serait proche d'une essence, d'une vocation. La thématique de la vocation artistique a été étudiée par Judith Schlanger, on y retrouve les préoccupations des acteurs du *slow* : « l'appel de cette vocation moderne vient de l'intérieur. Elle est la voix de la vérité intime et de la virtualité

profonde. Son injonction est de découvrir ce qu'on est vraiment à partir de ce qu'on veut vraiment, c'est-à-dire à partir de ce qu'on veut vraiment faire²⁹ ». Anna, membre de *Slow Food*, a pris un congé sabbatique durant notre enquête, les motivations de ce projet sont révélatrices de cette recherche d'authenticité :

« J'avais vraiment envie de... voilà, de faire une pause, de me dire, voilà, qu'est-ce que je suis devenue, qu'est-ce que je veux pour la deuxième partie de ma vie ? »

Anna, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

Il s'agissait donc de « s'arrêter », de « faire une pause » pour « faire le point » et définir quels seraient ses projets de vie futurs. Cette démarche de connaissance de soi-même passe également, pour elle, par un projet d'écriture. Nous ne saurions dire si la forme en est autobiographique, mais, si c'est le cas, cet exercice d'écriture (de soi) fait écho aux analyses de l'historien Alain Corbin sur l'émergence de l'individualité. La valorisation de l'individualité et de l'intime est repérable dès le XVIII^e siècle et va de pair avec l'émergence de procédés d'écriture spécifiques et notamment, du journal intime³⁰.

Cette connaissance de soi-même nécessite la « capacité d'écouter cette voix intérieure³¹ » comme le souligne Charles Taylor. La centralité de l'écoute de soi, de son corps revient abondamment dans le discours des personnes rencontrées. Les acteurs du *slow* témoignent, nous l'avons précédemment évoqué, d'un intérêt pour les formes de spiritualité orientales, rejoignant en cela nombre de leurs contemporains³². C'est précisément ce lien que souligne François Gauthier lorsqu'il étudie les évolutions du religieux à la lumière de l'idéal de l'authenticité théorisé par Charles Taylor. Les évolutions contemporaines de la croyance – de manière synthétique : un phénomène d'affaiblissement des régulations par les institutions et les communautés religieuses, ainsi que la mondanisation des croyances, c'est-à-dire une recherche de sens immanente plus que transcendante³³, enfin, une individualisation du croire sous la forme, notamment, d'un « syncrétisme privé », c'est-à-dire de la formation

²⁹ Judith SCHLANGER, *La vocation*, Paris, Éd. du Seuil, 1997 ; cité par Nathalie HEINICH, *Être écrivain : création et identité*, op. cit., p. 182.

³⁰ Alain CORBIN, *L'avènement des loisirs : 1850-1960*, op. cit., p. 128-129.

³¹ Charles TAYLOR, *Le malaise de la modernité*, op. cit., p. 37.

³² « Le yoga peut être considéré comme le paragon de ces pratiques [introspectives] : il conjugue le souci corporel à l'attention psychologique – le yoga a, dans les représentations des français, une composante spirituelle – et prétend apporter un bien-être, qui mêle inextricablement le physique et le psychique. Dès 1970, “le nombre de ses adeptes ne cessent de croître ; en 1975, si la courbe continue de monter, un Français sur deux sera yogi”, ironise un journaliste du monde » in Rémy PAWIN, *Histoire du bonheur en France depuis 1945*, op. cit., p. 148-149.

³³ Sur ce sujet et pour une approche synthétique : Olivier BOBINEAU et Sébastien TANK-STORPER, *Sociologie des religions*, Paris, A. Colin, 2012.

d'« assortiments » individuels de divers niveaux de transcendance, pour reprendre la formule de Thomas Luckmann³⁴ – sont à replacer dans le contexte d'une culture de l'authenticité. En effet, selon François Gauthier, « chaque individu ayant une particularité irréductible, il devient un impératif social que de le découvrir et de l'exprimer comme principe identitaire. L'identité est alors l'objet d'une recherche tandis que le religieux se déploie comme une quête de sens³⁵ ». Les diverses formes de transcendance apportent ainsi aux individus de quoi s'appuyer dans cette recherche d'épanouissement et de vérité et les transformations du religieux témoigneraient « moins d'un éclatement ou d'une fragmentation [...] que d'une remarquable systématisme fonctionnelle dont la cohérence est donnée par la valeur d'efficacité et d'utilité des pratiques et des croyances dans la double quête d'authenticité et d'expressivité propre aux sociétés issues du processus de modernisation dont parle Charles Taylor³⁶ ».

Cette recherche d'authenticité a pour moteur un désir d'épanouissement, une quête du bonheur³⁷. S'écouter et se connaître doivent ainsi permettre de travailler sur soi, de se transformer et d'apprendre à s'aimer et se respecter davantage. Dans le cas de la *Slow Cosmétique*, par exemple, c'est accepter les imperfections de son visage et ses évolutions :

« C'est aussi réapprendre à s'aimer. Et ça, je pense aussi que ça commence à revenir parce que, bah oui on vieillit on a des rides, ça fait pas plaisir, mais heu voilà il y a des très belles femmes avec des rides »

Claire, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, graphiste

Les acteurs du *slow* revendiquent ainsi une recherche d'épanouissement axée sur la dimension de l'être et non de l'avoir, du confort matériel. L'activité professionnelle n'aurait alors pas comme vocation première de rapporter un salaire, mais de permettre l'épanouissement :

« L'essentiel, si on va très très loin, c'est que le travail au-delà de produire de l'argent il doit permettre à chaque individu de s'épanouir socialement »

Nadim, 30-40 ans, Slow management, Strasbourg, en couple, avec enfants, manager indépendant

L'authenticité valorisée dans le *slow* rejoint ici l'authenticité exigée de l'artiste : on attend de lui un désintéret pour le gain et pour le succès comme l'a montré Nathalie Heinich dans ses

³⁴ Thomas LUCKMANN, « Rétrécissement de la transcendance, diffusion du religieux ? », *op. cit.*

³⁵ François GAUTHIER, « Primat de l'authenticité et besoin de reconnaissance. La société de consommation et la nouvelle régulation du religieux », *Studies in Religion/Sciences Religieuses*, 2012, vol. 41, n° 1, p. 103.

³⁶ *Ibid.*, p. 107.

³⁷ On peut rapprocher, à ce titre, la promotion de l'authenticité dans le *slow* de la quête de développement spirituel d'un courant tel que le *New Age*, voir Thomas LUCKMANN, « Rétrécissement de la transcendance, diffusion du religieux ? », *op. cit.*, p. 42-43.

travaux sur l'art contemporain³⁸. Le monde inspiré de l'authenticité s'oppose ici au monde marchand et à celui du renom. Lors de la conférence consacrée au *Slow Art*, la commissaire d'exposition présente les broderies d'une artiste suédoise et explique que cette dernière n'a pas exposé ses broderies parce qu'elle les a faites pour se satisfaire elle-même et non pas pour la gloire ou l'argent (« *fame or money* ») (Journal de Terrain, 21 mai 2014).

d) Les détours de la créativité

La dernière forme de cette critique de la rationalité instrumentale prend pour cible l'action et son caractère nécessairement efficace, utile. L'efficacité est caractéristique du monde industriel : « l'ordonnance du monde industriel repose sur l'efficacité des êtres, leur performance, leur productivité, leur capacité à assurer une fonction normale, à répondre utilement aux besoins³⁹ ». Les personnes et les choses qui n'ont pas d'utilité, qui sont improductives ou de mauvaise qualité y sont taxées d'illégitimité. Sont critiqués dans ce monde les aléas, les incidents et les risques, la non-optimisation des coûts, le dysfonctionnement, les erreurs. La machine y fait figure de modèle du fait de sa productivité et de son infaillibilité. *A contrario*, les acteurs du *slow* valorisent, depuis le monde inspiré, ce qui fait la spécificité de l'esprit humain : les émotions, la créativité, l'inspiration, faisant la promotion de ce que l'humain peut et que la machine ne peut pas :

« Revenons à une échelle humaine et pas une échelle de machine »

Christine, 50-60 ans, Slow Food, Strasbourg, responsable de communication

La mesure (évaluation, comptabilité, performance) est vivement contestée sur le terrain :

« On est vraiment à un point où tout est mesurable. Tout est mesurable. Et, mais je reste persuadée que non, tout n'est pas mesurable »

Anna, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

Dans le monde inspiré, est grand précisément « ce qui se soustrait à la maîtrise et particulièrement, ce qui échappe à la mesure, surtout dans ses formes industrielles⁴⁰ ». Il s'agit ainsi, pour les personnes rencontrées, d'affirmer une singularité de l'humain qui le rend irréductible à cette évaluation.

³⁸ Nathalie HEINICH, « Art contemporain et fabrication de l'inauthentique », *Terrain. Revue d'ethnologie de l'Europe*, 1999, n° 33, pp. 5-16 ; Voir également le chapitre V consacré à l'authenticité dans Nathalie HEINICH, *Le triple jeu de l'art contemporain: sociologie des arts plastiques*, Paris, Éd. de Minuit, 1998.

³⁹ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 254.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 201.

L'opposition entre « compétence » et « talent » rend compte de cette valorisation de l'inspiration de l'humain face à la rationalité de la machine. Nadim, le *slow* manager critique le fait que les entreprises s'intéressent aux « compétences » et non aux « talents » des salariés, alors même que la bonne « marche » de l'entreprise dépendrait bien davantage de ces « talents » que des « compétences ». Les « talents » du monde inspiré sont distingués des « compétences » du monde industriel : la compétence est « acquise », « apprise », tandis que le talent « c'est plutôt quelque chose qui vient de la posture », « c'est propre à chaque personne, c'est pas quelque chose qu'on a appris » et « on est vraiment doué pour ça », explique Nadim. Le talent, contrairement à la compétence, ne s'apprend pas. Il dépend d'un don, d'une vocation, typiques du monde inspiré⁴¹. De même, le rôle du manager *slow* en entreprise, selon Nadim, n'est pas une « méthode » du monde industriel qui s'apprend, mais un « état d'esprit » du monde inspiré lié à l'attitude, à la personnalité. Une manière pour notre enquêté d'affirmer que l'entreprise ne peut se comprendre uniquement en termes de rationalité, ce que souligne Jean-Michel Morin lorsqu'il met en garde contre la survalorisation du structurel dans l'entreprise : « on a beau se répéter que l'«organigramme n'est pas le sociogramme», on se résigne mal à penser que les relations informelles complètent la standardisation formelle⁴². »

Face à la fiabilité et à l'efficacité des objets techniques, les acteurs du *slow* valorisent les erreurs et les imperfections⁴³. Dans le monde inspiré, « à l'état de grand, les êtres échappent aux mesures industrielles, à la raison, à la détermination, aux certitudes de la technique⁴⁴ ». Nadim raconte ainsi comment il encourage ses enfants « à se planter, à faire des erreurs ». De la même manière, le designer Grégoire Abrial revendique les imperfections des objets produits artisanalement. Au travers des imperfections, c'est la « main » qui se laisse deviner et qu'il s'agit de « révéler » et Grégoire veut « donner de la valeur à cette imperfection ». Il raconte ainsi comment des vases, conçus avec des artisans vietnamiens, sont « absolument imparfaits », « ils sont cabossés, un peu sales et abimés », mais cette imprécision des gestes humains contribue à la valeur de l'objet et le « produit » est alors élevé au rang d'œuvre d'art. Cette imperfection est également valorisée lors de la conférence sur le *Slow Art*. La commissaire d'exposition vante ainsi le travail d'une artiste qui réalise des

⁴¹ Sur la thématique du don chez l'artiste voir Nathalie HEINICH, *Être écrivain : création et identité*, op. cit.

⁴² Jean-Michel MORIN, *Sociologie de l'entreprise*, Paris, Presses universitaires de France, 1999, p. 100.

⁴³ Sur la désaffection de l'homme face à la machine, nous renvoyons à Jean-Michel BESNIER, *L'homme simplifié: le syndrome de la touche étoile*, Paris, Fayard, 2012 Pour une synthèse de cet ouvrage, voir notre recension parue dans la revue *Hermès*, « L'Autre n'est pas une donnée. Altérités, corps et artefacts », n° 68, 2014/1.

⁴⁴ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 201.

tapisseries et utilise pour cela des fils de laine colorés de manière artisanale qui, de ce fait, n'ont jamais la même couleur (Journal de Terrain, 21 mai 2014). Enfin, Julien Kaibeck, le fondateur de la *Slow Cosmétique*, insiste sur la nécessité de ne pas vouloir tout le temps « corriger » sa peau, mais de « l'accepter telle qu'elle est et [de] la magnifier avec ses défauts ».

2. Le « bon rythme » et les détours

a) Un « bon rythme » qui respecte la singularité des êtres et des choses

Après avoir décrit, l'appel au ralentissement et à la synchronisation nécessaires à la confiance et à la qualité des relations aux êtres et aux choses (chapitre 4), puis la volonté de s'inscrire tant dans une continuité temporelle que dans un présent de l'intensité (chapitre 5), nous abordons ici la troisième forme de résistance rythmique, celle du « bon rythme ». Il s'agit, pour les personnes rencontrées, d'affirmer la nécessité de rythmes propres à chaque situation, à chaque être, à chaque chose contre une injonction inconditionnelle à l'optimisation du temps (dont nous avons retracé l'apparition au chapitre 3). Nous retrouvons ici les analyses de Roland Barthes sur l'hétérorythmie comme forme de résistance au pouvoir⁴⁵. En plus des techniques de ralentissement précédemment évoquées, le philosophe met en évidence des manières de fluer singulières, des variations de rythmes par lesquelles sont introduits décalage et retard : « de ce point de vue, on le voit, explique Yves Citton, il importe moins de ralentir que d'être en mesure de surimposer aux rythmes métrifiés imposés par le pouvoir *une variation individuante*, un écart subtil dont rend compte la notion de *swing* : quelque chose qui émane d'une pulsion interne à la singularité et qui vient individuer mon inscription dans la métronomie dominante⁴⁶. » L'adoption d'un rythme différent à contrecourant des rythmes collectifs et normés est une forme de résistance, et cela qu'il soit de l'ordre du ralentissement ou de l'accélération.

La notion de « bon rythme », maintes fois entendue sur le terrain, définit davantage le terme *slow* que la notion de lenteur pour les personnes rencontrées. Le « bon rythme » est respectueux des singularités des êtres et des choses face à une recherche constante d'optimisation du temps. Il n'est pas nécessairement ralentissement, il est une alternance singulière d'allures.

L'adoption du « bon rythme » doit permettre d'enrayer le formatage des productions immatérielles (artistiques, scientifiques, journalistiques). Damien dénonce « un appauvrissement » de la science et une « standardisation de la pensée », sous l'effet de la mise en place d'outils généraux de recherche et d'évaluation de la recherche, de « protocoles, [de]

⁴⁵ Roland BARTHES, *Comment vivre ensemble*, op. cit.

⁴⁶ Yves CITTON, « Techniques de résistance aux sociétés de contrôle : l'Anti-Gestion selon Roland Barthes », op. cit., p. 176.

grilles qui sont totalement désincarnés et que vous pouvez appliquer froidement, *mécaniquement*, indépendamment de ce que vous en pensez ». La référence à la machine ici renseigne bien l'objet de la critique : un mode de raisonnement, infaillible et invariant, propre au monde industriel, une rationalité instrumentale déconnectée des enjeux moraux. Selon Damien, l'optimisation des temps de recherche font des investigations scientifiques actuelles « des recettes de cuisine » :

« C'est inévitable, si vous voulez aller vite, vous avez un canevas pré-préparé et tac tac vous remplissez les cases »

Damien, 50-60 ans, Désexcellence, commune à proximité de Bruxelles, enseignant-chercheur

À l'inverse, la recherche du « bon rythme » consiste à adopter un rythme différent selon les étapes de la recherche, à faire se succéder des moments de ralentissement et des moments d'accélération. Des temporalités qui varient également selon les sujets d'investigation. Ce sont aussi les articles que réalisent les journalistes qui apparaissent formatés, abordant des thématiques toujours semblables selon Xavier Delacroix, le rédacteur en chef du « média lent » *Au Fait*. De même dans le monde du cinéma :

« Tout devient un peu lisse, la bonne femme elle ressemble à toutes les bonnes femmes de cet âge-là qu'on voit dans les films »

Martine Doyen, 50-60 ans, Slow cinéma, Bruxelles, cinéaste

Le « bon rythme » est également celui qui s'adapte aux spécificités de chacun. L'une des formulations les plus explicites à ce sujet est la mobilisation du *slow* dans le domaine éducatif : un manifeste pour un *Slow school movement*⁴⁷ écrit par Maurice Holt, professeur émérite en sciences de l'éducation de l'université du Colorado est paru en 2002 aux États-Unis, en France en 2011, c'est l'ouvrage de l'Espagnole Joan Domenech Francesch qui fait *l'Éloge de l'éducation lente*⁴⁸, en Belgique une revue appelée *Slow classes*⁴⁹ a été récemment lancée par une enseignante. Elle est destinée aux parents qui souhaitent « s'adapter au rythme de leurs enfants, pour répondre à tous leurs élans de curiosité ». Une démarche présente également dans des pédagogies alternatives comme celles conçues par Maria Montessori ou Rudolf Steiner. Une attention à la spécificité de chaque individu que l'on retrouve dans le

⁴⁷ Manifeste téléchargeable sur : http://www.bluegum.act.edu.au/links/Maurice_Holt_Slow_Schools.pdf, consultée le 13 janvier 2016.

⁴⁸ Joan DOMENECH-FRANCESCH, *Éloge de l'éducation lente*, traduit par Annelise ORIOT et traduit par Jean-Pierre LEPRI, Lyon, Chronique Sociale, [2009], 2011.

⁴⁹ Les numéros sont téléchargeables gratuitement sur le site de la revue à l'adresse : <http://www.slowclasses.com>, consultée le 16 janvier 2016.

discours des acteurs du *slow* rencontrés. Ainsi, Anna explique que son fils « est un enfant qui déteste être poussé » et qui « a vraiment besoin de prendre son temps ». Stéphane Szerman s'interroge plus largement sur les méthodes d'enseignement actuelles qui ne prennent pas suffisamment en compte cette variabilité des rythmes, imposant à tous les élèves un même programme :

« on doit rentrer dans des cases, de tel âge à tel âge ça doit être acquis et après voilà il y a ceux qui arrivent à prendre des rails et tous les autres ils n'y arrivent pas [...] on ne sait pas donner le temps au temps. Je pense qu'on a tous, on a aucune égalité d'intelligence les uns par rapport aux autres, on a juste des moments de développement plus favorables que d'autres. »

Stéphane Szerman, 50-60 ans, auteur du livre Slow Attitude, Paris, psychothérapeute

b) Flânerie, détours et perte de temps contre la norme de l'optimisation

La norme moderne d'optimisation de l'usage de son temps est condamnée par les acteurs du *slow*. Nous serions, selon Marianne, « esclaves du temps » parce que l'on chercherait sans cesse à en gagner :

« Il faut être efficace, il faut gagner du temps, il faut passer moins de temps à faire ceci, il faut toujours gagner du temps, gagner du temps, c'est une sorte d'obsession »

Marianne, 60-70 ans, Slow Food, Paris, cadre dans une organisation internationale

L'activité se doit d'être efficace et utile, ainsi que le souligne le sociologue André Micoud : « La modernité ne considère du temps humain que celui-là seul dédié à l'action et, plus encore, à la seule action efficace. Il ne sera jugé de la qualité du temps qu'à l'aune de l'actualité dont il sera le théâtre, ou mieux, qu'à celle de sa productivité⁵⁰ ». La recherche de performance est une véritable « idéologie » contemporaine selon Benoît Heilbrunn, qui « s'inscrit nécessairement dans un ordre téléologique articulant les moyens et les fins ; de ce fait, elle est solidaire d'une morale de l'efficacité et de l'instrumentalisation propres à la pensée occidentale⁵¹ ». À cet effort pour parvenir au plus vite aux résultats, les acteurs du *slow* rencontrés opposent des « détours ». Roland Barthes invitait dans son cours au Collège

⁵⁰ André MICOUD, « Des « temps modernes » au temps du vivant : vers une nouvelle temporalité mondiale ? », *op. cit.*, p. 235.

⁵¹ Benoît HEILBRUNN (dir.), *La performance, une nouvelle idéologie ? : critique et enjeux*, Paris, la Découverte, 2004, p. 10.

de France à de telles formes d'« anti-gestion » : « ménager des régimes de vie faisant du plaisir un produit dérivé », c'est-à-dire « n'obtenir de plaisirs que dans les *détours*⁵² ».

Dans le champ de la recherche scientifique, les réformes universitaires menées depuis les années 2000⁵³, ont introduit des procédés d'évaluation de la recherche tels que le *knowledge management* ou le *benchmarking*. Ces méthodes de gestion sont construites à partir d'indicateurs chiffrés, originaires du monde de l'entreprise, elles se sont diffusées au secteur public dans les années 1980 puis aux universités. Ces procédés d'évaluation mobilisent principalement la bibliométrie : la qualité de la recherche (et les investissements qui peuvent s'y associer) étant évaluée à l'aune des publications scientifiques et de leurs citations⁵⁴. Il faut toutefois se garder d'associer trop vite la bibliométrie aux dérives contemporaines de l'évaluation de la recherche, ainsi que le souligne Yves Gingras les outils de référencement des publications, développés depuis les années 1970, constituent des outils indispensables en histoire et sociologie des sciences ; en outre, l'évaluation de la recherche n'est pas nouvelle, elle existe depuis l'institutionnalisation des sciences. Ce qui pose aujourd'hui question, c'est bien davantage la prolifération de ces méthodes d'évaluation et les usages parfois réducteurs qui en sont faits⁵⁵ : associées à la compétitivité croissante du monde de la recherche scientifique⁵⁶, elles soumettent aujourd'hui les chercheurs à une pression importante à la publication et donc à l'obtention de résultats. Se diffuse ainsi, dans le monde universitaire, un « discours managérial orienté résultats » (Damien) hérité du monde de l'entreprise, contre lequel se mobilisent les chercheurs promoteurs de la *Slow Science* puis de la Désexcellence que nous avons rencontrés. Un gouvernement au résultat dont Albert Ogien et Sandra Laugier ont montré la diffusion à l'ensemble du secteur public⁵⁷. Cette course à la publication s'avère contreproductive, explique la journaliste Pascale d'Erm, conduisant à des fraudes (autocitations abusives, découpage en plusieurs articles d'une même étude, publication précipitée de résultats inexacts, etc.). Surtout, le financement de la recherche sur

⁵² En italique dans le texte. Yves CITTON, « Techniques de résistance aux sociétés de contrôle : l'Anti-Gestion selon Roland Barthes », *op. cit.*, p. 177.

⁵³ Christophe CHARLE et Charles SOULIE (dirs.), *Les ravages de la « modernisation » universitaire en Europe*, Paris, Syllepse, 2007.

⁵⁴ Yves GINGRAS, *Les dérives de l'évaluation de la recherche: du bon usage de la bibliométrie*, Paris, Raisons d'agir, 2013, p. 9.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 55.

⁵⁶ Isabelle BRUNO, *À vos marques®, prêts... cherchez !: la stratégie européenne de Lisbonne, vers un marché de la recherche*, Bellecombe-en-Bauges, Éd. du Croquant, 2008.

⁵⁷ Albert OGIEN et Sandra LAUGIER, *Pourquoi désobéir en démocratie ?*, *op. cit.*

contrat et projet conduit à postuler en amont les résultats attendus, le risque étant de ne plus être en mesure de faire de véritables découvertes, explique Damien :

« On vous demande, c'est la condition sine qua non pour vous donner de l'argent, de dire exactement ce que vous allez atteindre comme résultats [...] Ce n'est pas de la vraie recherche, c'est une espèce de validation de choses qui ont été faites en amont »

Damien, 50-60 ans, Désexcellence, commune à proximité de Bruxelles, enseignant-chercheur

Le manque de temps et de financement incite à chercher « le moyen qu'on peut avoir de tirer au plus court, d'arriver le plus vite et le plus facilement à l'objectif » (Damien). Alors même que la démarche d'enquête se construit précisément dans les « fausses pistes » et les « erreurs », il est nécessaire d'en passer bien souvent par des « voies de contournement et de déviation » (Damien) pour aboutir à une véritable découverte. Suivant un raisonnement similaire, Emilio, membre de *Slow Food*, oppose la « répétition » dans le monde industriel qui, bien qu'étant efficace, ne permet pas l'innovation, aux erreurs qui peuvent déboucher sur une véritable rupture. Damien souligne également la centralité des « intuitions », des « tâtonnements » dans la recherche scientifique. Des détours qui demandent du temps :

« En fait ce n'est pas ralentir, moi je pense c'est ne pas ralentir la science ou ralentir la recherche, c'est simplement accepter le fait que la construction, la recherche de connaissances prend du temps » Damien

Des temporalités de la recherche qu'il faut renoncer à vouloir absolument rationaliser et maîtriser selon Damien. L'ambition de maîtrise se traduit davantage par le fait de donner du sens à la démarche scientifique en la confrontant aux enjeux éthiques qu'elles soulèvent, c'est ainsi que la chercheuse Isabelle Stengers dans un *Manifeste pour un ralentissement des sciences* appelle à « civiliser » les sciences, impliquant « la capacité des scientifiques à participer à la recreation d'une fiabilité qui implique l'entrée en scène de plein droit de tous ceux que les conséquences d'une innovation peuvent concerner, de tous ceux qui sont porteurs de préoccupations que le mode d'abstraction des scientifiques ignore⁵⁸ » ; une proposition qui rejoint celle d'Émilie Hache de « moraliser » la science⁵⁹.

Des préoccupations similaires apparaissent dans le domaine de la création artistique. Ainsi, pour les personnes rencontrées, la créativité de l'esprit humain ne peut et ne doit pas suivre la linéarité d'une action rationnelle en finalité, là encore les détours sont précieux : les

⁵⁸ Isabelle STENGERS, *Une autre science est possible !*, op. cit., p. 108.

⁵⁹ Voir le chapitre 3 « Crise des valeurs? Non, crise des faits! » dans Émilie HACHE, *Ce à quoi nous tenons*, op. cit.

activités perçues habituellement comme improductives laissent place au jaillissement de l'inspiration, à la « spontanéité ». La cinéaste Martine Doyen récrimine ainsi le fonctionnement par projet⁶⁰ du monde du cinéma : un « pitch » (de l'anglais *to pitch*, lancer), c'est-à-dire un résumé du film, doit être conçu pour tenter d'obtenir des financements. L'intrigue et la fin du film sont donc définies avant toute expérimentation, au risque d'évacuer l'invention, les redirections, le rôle que peut avoir un événement inattendu. Ce fonctionnement par projet impose des temps d'attente parfois très longs avant de pouvoir passer derrière la caméra (évaluations par des commissions et des festivals, recherche de financements, cela sur plusieurs années parfois). Martine Doyen se plaint d'être trop longtemps « dans la projection », dans le « fantasme » du film et non dans sa réalisation. Les rythmes qui lui sont imposés ne sont pas uniquement ceux de la vitesse et de l'efficacité, c'est bien plutôt une alternance de temps longs et de temps qui d'un coup se précipitent. Aussi a-t-elle entrepris, parallèlement à ce financement par projet, la réalisation d'un film avec les moyens à sa disposition et pour lequel elle peut adopter les rythmes souhaités : se lancer rapidement dans le tournage et faire de la réalisation une dynamique de recherche plus qu'une simple exécution d'un projet conçu par avance.

Une même nécessité de maîtrise des rythmes de la création est repérable chez Grégoire Abrial. Parallèlement à son activité dans un cabinet de design à New York, il poursuit des projets personnels qu'il associe au *Slow Design*. Durant ce temps hors travail, il dit « déteste[r] [s']imposer des emplois du temps », mais tenir à « vraiment improviser ». Cette souplesse, que certains qualifient, dit-il, de « nonchalante » ou « laxiste », lui permet d'adapter son rythme de travail à la dynamique de création : à certains moments « ne rien [s']imposer parce que c'est le meilleur moyen de [se] décevoir », et « laisser, les choses arrivent », puis travailler à un rythme soutenu « au moment où tu te sens prêt à faire ». Il est important, pour Grégoire, de « trouver [son] rythme et d'être capable de l'écouter ». Un rythme qui n'est plus « linéaire », mais « un peu à spirale » comme l'explique Anna, membre de *Slow Food*, en parlant de son projet d'écriture.

C'est ainsi que se conçoit dans l'espace cette valuation des détours propre au *slow* : face à la ligne droite de la rationalité, qui permet d'aller d'un point A à un point B le plus directement possible, sont valorisées des démarches expérimentales et créatives qui prennent

⁶⁰ Un fonctionnement par projet étudié par Luc Boltanski et Eve Chiapello : le projet leur paraît être au cœur d'une nouvelle grammaire de justification liée au néo-management et construite en réponse à la critique artiste (manque d'authenticité et d'épanouissement de soi) des années 1960-1970, in Luc BOLTANSKI et Ève CHIAPELLO, *Le nouvel esprit du capitalisme*, op. cit.

la forme de la spirale ou de la sinusoïde. Emilio, membre de *Slow Food*, explique qu'adopter la « *slow life* » signifie « casser le rythme, des fois courir, des fois aller lentement », une manière pour lui de questionner le modèle actuel. Il « faut changer de chemin » affirme-t-il, en essayer plusieurs quitte à se perdre, « toutes les recherches qui n'aboutissent pas et les sorties, c'est la possibilité d'aller ailleurs » (Emilio). Les acteurs du *slow* rejettent la ligne droite au profit de la flânerie, des aléas de la création : « le chemin buissonnier de l'inspiration est opposé à la trajectoire, comme trajet prévisible et calculable⁶¹ ». Un rapport à l'espace que l'on retrouve dans cette cité des chevelus décrite par Bruno Latour, dans laquelle « on ne peut jamais aller droit, aller vite⁶² ».

La flânerie permet de résister à cette nécessité de rentabiliser les déplacements et les moyens : le flâneur est « celui qui “traîne”, qui résiste à la fonctionnalité des lieux, à leur amnésie, à leur rythme⁶³ ». Elle est le lieu d'une ouverture à l'inattendu : « Errer signifie donc s'écarter du droit chemin, le chemin du prévisible, du donné d'avance comme sûr⁶⁴ ». Cette flânerie est promue dans la création, mais plus largement dans l'action quotidienne et même dans le parcours de vie. C'est ainsi que Grégoire Abrial présente son parcours « comme une succession de hasard et de rencontres ». Le monde inspiré y est clairement repérable : « l'aventure est une aventure intérieure et le vrai voyage est un voyage en esprit, un cheminement, une quête. Ce mode de translation s'oppose à tout ce qui, dans d'autres mondes et, particulièrement une fois encore, dans le monde industriel, saisit le mouvement dans l'accomplissement d'une détermination, dans une trajectoire, prévisible et par là “ennuyeuse”. Le chemin vers l'inspiration est un “chemin mal défini, plein de détours, fait de rencontres et de changements de direction”⁶⁵ ».

À ces détours, s'ajoute une autre forme de résistance : adopter un usage non productif du temps, valoriser les activités qui ne sont pas considérées comme utiles, tels le sommeil, la rêverie, la contemplation. Roland Barthes invitait précisément à « se rendre inutilisable, rester inconclusif ; répondre à côté ; refuser la communication ; valoriser la fatigue comme antidote à l'arrogance ; refuser toute logique de la comparaison et de l'excellence pour ne se

⁶¹ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 293.

⁶² Bruno LATOUR, « Moderniser ou écologiser. A la recherche de la septième cité », op. cit., p. 25.

⁶³ Régine ROBIN, « L'écriture flâneuse », op. cit., p. 58.

⁶⁴ André CARPENTIER, « Huit remarques sur l'écrivain en déambulateur urbain Les écrivains déambulateurs. Poètes et déambulateurs de l'espace urbain », op. cit., p. 61.

⁶⁵ Luc BOLTANSKI et Laurent THEVENOT, *De la justification: les économies de la grandeur*, op. cit., p. 204.

reconnaître que dans l'Incomparable et la nuance⁶⁶ ». Claire dit beaucoup aimer dormir, « c'est peut-être aussi une façon de vivre très *slow* » ajoute-t-elle. À la passivité souvent associée à ces activités⁶⁷, les personnes rencontrées opposent l'importance de ces moments de relâchement du corps qui sont source de réflexion et d'invention. De ces phases considérées comme inactives :

« Il y a quand même quelque chose qui surgit [...]. C'est comme les enfants à qui il faut donner le temps de s'ennuyer dans leur chambre plutôt que leur mettre un film quand ils commencent à s'ennuyer. Il y a la création qui est en dessous de l'ennui en fait souvent, il faut laisser le temps, parfois perdre du temps »

Didier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, informaticien indépendant

Nous adhérons ainsi au projet de Hans Joas qui, pour repenser la théorie de l'action, invite à « s'intéresser autant à la formation du contrôle corporel qu'à la manière dont l'individu apprend à relâcher ce contrôle, c'est-à-dire à la réduction intentionnelle de l'instrumentalisation du corps⁶⁸ ». Mais ce relâchement ne saurait être dissocié tout à fait toutefois d'une recherche d'efficacité dans l'action. Il apparaît, en effet, que le laisser-aller doit tout de même rester productif. Didier, dans la citation précédente, valorise l'ennui parce qu'il peut déboucher sur de la créativité. Les acteurs du *slow* ne s'extraient ainsi pas fondamentalement de cette exigence d'efficacité, mais nous verrons qu'ils en construisent une conception spécifique leur permettant de l'articuler à la valorisation de l'authenticité, de la singularité et des détours.

⁶⁶ Yves CITTON, « Techniques de résistance aux sociétés de contrôle : l'Anti-Gestion selon Roland Barthes », *op. cit.*, p. 177-178.

⁶⁷ Les auteurs renseignent l'évolution des temps consacrés aux « activités dites passives (sommeil, télévision) » in Françoise DUMONTIER, Danièle GUILLEMOT et Dominique MEDA, « L'évolution des temps sociaux au travers des enquêtes », *Economie et statistique*, 2002, n° 352-353, p. 6.

⁶⁸ Hans JOAS, « La créativité de l'agir (traduction de « Die Kreativität des Handelns ») », *op. cit.*, p. 36.

B. Une recherche d'efficacité

1. Efficacité et qualité du monde industriel

Les acteurs du *slow* dénoncent le primat de la rationalité en finalité, poursuivant des critiques connues de la modernité capitaliste. Pour autant, l'efficacité, qui en est l'une des expressions privilégiées, reste valorisée dans certaines situations et en présence de certains objets. Le monde industriel demeure ainsi un mode de justification légitime. Il y a une exigence de qualité, de solidité, de pérennité pour les objets de la vie quotidienne. La recherche de fonctionnalité transparait également dans les produits de consommation alimentaires et cosmétiques lorsque les acteurs valorisent leur « richesse nutritive ». Les références aux dimensions nutritionnelle et chimique des aliments sont nombreuses : « vitamines », « oligoéléments », « protéines » et « nutriments » entrent dans les processus de choix. Une efficacité nutritionnelle est recherchée qui contraste fortement avec la mise en avant, introduite précédemment, du laisser-aller sensoriel ou de la création. Le corps est abordé ici dans sa dimension purement physiologique, son fonctionnement est assimilé à celui d'une machine dont il faut connaître les besoins énergétiques et les mécanismes, à rebours des critiques précédemment introduites concernant celui qui ne chercherait qu'à se nourrir :

« Quand on commence à manger il y a des enzymes, enfin il y a un système qui fait qu'au bout de dix minutes on a moins faim [...]. On est capable si on a les bons produits avec quelques trucs d'avoir toutes les vitamines qui faut [...] »

Didier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, informaticien indépendant

Les acteurs de la *Slow Cosmétique* ont une connaissance fine de l'action des produits et du fonctionnement de la peau pour la « nourrir » au mieux :

« [Les huiles végétales] c'est ça qui nourrit le ciment lipidique, en fait notre peau c'est plein de petites briques et autour de ces briques c'est le ciment lipidique. Donc en fait les huiles végétales permettent que ce ciment-là soit en bonne santé et retiennent l'eau parce qu'en fait l'hydratation de la peau elle vient de l'intérieur [...] et donc l'huile elle forme une barrière protectrice qui évite de se déshydrater. »

Claire, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, graphiste

Il s'agit bien de rechercher l'efficacité, de « cibler les actifs pour la peau, pour tes besoins » (Magalie), ce que les membres de l'association *Slow Cosmétique* désignent par la notion de cosmétique « intelligente » :

« [L']huile végétale, elle va interagir avec les cellules de ta peau et le ciment lipidique de tes cellules et c'est là où tu t'aperçois aussi que du coup c'est vachement plus efficace et plus intelligent justement que d'utiliser une huile minérale qui ne va en rien réparer »

Magalie, 30-40 ans, Slow cosmétique, Paris, paysagiste

Au-delà cette action nutritive des aliments et des produits cosmétiques, les acteurs du *slow* ont pour objectif une plus grande efficacité au sein de leur engagement pour le *slow* : Didier affirme que la « question alimentaire » lui apparaît fondamentale et décisive « pour changer le plus efficacement la société » ; c'est le fonctionnement des conviviaux de *Slow Food*, également, qui doit être efficace et suivre le modèle de l'entreprise qui permet d'avoir un « contrôle sur les choses », selon Monique « une association doit être gérée exactement comme une entreprise ». Deux membres de *Slow Food* ont ouvert un établissement de restauration rapide, dans lequel ils tentent d'articuler la qualité à la nécessité de proposer des produits à emporter, préparés et consommés rapidement. Ils disent vouloir ainsi faire la « conjonction » entre le « monde actuel d'aujourd'hui, on ne peut pas faire une croix dessus », mais tout en « retrouvant une notion de produits de saison, de produits frais et de recettes » (Samuel).

La finalité même des « détours », présentés ci-dessus, continue d'être l'efficacité, le résultat, la productivité. Les détours de la création, les erreurs et les activités considérées comme inactives (repos, rêverie) ont également pour objectif de permettre une plus grande efficacité ultérieure. Pour Nadim, la réduction du temps de travail et l'épanouissement des salariés ont pour ambition finale d'accroître la productivité :

« Vous travaillez 35 heures, mais est-ce que vous êtes productif réellement 35 heures ? Non, mais faut pas le dire parce que c'est pas bien (il rit), mais concrètement on n'est pas productif, si on était par exemple sur 25 heures et pas 35 heures, on aurait peut-être deux fois, trois fois plus de productivité »

Nadim, 30-40 ans, Slow management, Strasbourg, manager indépendant

Le *Slow Management* met ainsi les valeurs du monde inspiré (l'épanouissement, la créativité) au service d'une efficacité industrielle dont découle un profit marchand. Ce compromis ne fait pas l'unanimité au sein de la nébuleuse *slow*. Damien, le chercheur déséminent, notamment, condamne vivement la mobilisation par le management de la dénomination *slow*. Le *Slow Management* est pour lui un véritable oxymore tant les deux notions lui paraissent inconciliables. L'authenticité, la singularité de l'humain et les détours de sa créativité sont valorisés par les acteurs du *slow* face à la machine, modèle de rationalité et d'efficacité. Pour autant, les personnes rencontrées ne rejettent pas catégoriquement la recherche d'efficacité. Qu'en est-il, dès lors, de leur relation aux outils d'information et de communication qui en sont l'un des principaux facilitateurs aujourd'hui ?

2. Une critique des objets communicationnels

L'ambivalence observée vis-à-vis de l'efficacité se donne à voir également dans le rapport aux Technologies de l'Information et de la Communication (TIC), au téléphone mobile, au Smartphone et à internet principalement. D'une part, ces objets communicationnels sont condamnés par les enquêtés en ce qu'ils contribuent à l'accélération des échanges. Ils permettent de répondre à cette injonction à l'optimisation du temps, concourant ainsi, dans le même temps, à son renforcement. La critique de la rationalité en finalité caractéristique du monde industriel semble donc aller de pair avec une critique de ces objets, car comme le souligne Charles Taylor : « la primauté de la rationalité instrumentale se manifeste aussi dans le prestige qui auréole la technologie⁶⁹ ». Le téléphone mobile apparaît être avant tout « un outil de réaménagement du temps vers sa plus grande rentabilisation⁷⁰ », explique Francis Jauréguiberry, « Dans la guerre économique, que se livrent les acteurs de la chrono-compétitivité, [ces outils] sont convertis en de véritables armes mobilisées dans un même but : raccourcissement des délais, accélération des rythmes, généralisation de la simultanéité⁷¹. » Les personnes rencontrées se sentent contraintes à la « présence généralisée ou “connectée”⁷² » que ces technologies permettent :

« Avec tous ces moyens, le Smartphone, l'ordi, on est tout le temps connecté, ça bouffe aussi des énergies, enfin le fait qu'on n'est jamais posé »

Anna, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

La médiation d'un grand nombre de relations humaines par ces technologies fait également l'objet de désapprobations sur le terrain. Les personnes promeuvent la relation « directe », c'est-à-dire en face à face, celle-ci serait plus « vraie », plus « profonde » :

« Il y a des gens qui sont au restaurant qui ont leur portable sur la table et qui sont prêts à décrocher dès que ça sonne, je comprends pas, t'es pas présent avec la personne, priorité aux direct ! »

Gauthier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, cadre au conseil de l'Europe

⁶⁹ Charles TAYLOR, *Le malaise de la modernité*, op. cit., p. 14.

⁷⁰ Francis JAUREGUIBERRY, « L'homme branché : mobile et pressé », in François ASCHER et Francis GODARD (dirs.), *Modernité, la nouvelle carte du temps*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, Datar, 2003, p. 155.

⁷¹ *Ibid.*, p. 156.

⁷² Christian LICOPPE (dir.), *L'évolution des cultures numériques: de la mutation du lien social à l'organisation du travail*, op. cit., p. 11.

Seule la coprésence garantirait l'authenticité et la richesse de la rencontre⁷³. Une disjonction entre les progrès des outils d'information et de communication et les difficultés persistantes à communiquer que Dominique Wolton n'a de cesse de mettre en question, la communication nécessitant, selon lui, outre des moyens techniques, d'être capable de recevoir et de négocier⁷⁴. De nombreux travaux récents permettent toutefois de nuancer cette critique. La communication sur internet permettrait, en effet, de maintenir et d'élargir les réseaux sociaux, plus qu'elle ne les réduirait, d'où la nécessité de penser ces multiples formes d'échange moins en termes de substitution que de combinaisons⁷⁵. Il nous faut à nouveau souligner le risque d'objectivation des objets techniques précédemment introduit : le téléphone mobile ou l'ordinateur connecté à internet ne sont pas la *cause* de l'accélération des échanges, comme nous en avons parfois le sentiment, mais ils la rendent possible⁷⁶. Penser cela c'est affirmer que ces objets restent des outils desquels on peut acquérir la maîtrise.

3. Des outils au service de l'humain

L'observation des pratiques et l'attention portée aux tensions qui apparaissent au sein des discours mettent en évidence un rejet seulement partiel et ponctuel des technologies d'information et de communication et de l'efficacité qu'elles rendent possible : largement sollicitées, elles cristallisent de nombreuses espérances.

L'appui sur ces technologies est primordial dans le cadre des déclinaisons du *slow* étudiées : toutes font usage de l'ordinateur et d'Internet pour diffuser l'information et étendre leur influence, la majorité ont un site web et/ou une page Facebook et ont recours à l'envoi de mails, de newsletter pour communiquer. Les études réalisées sur *Slow Food* pointent toutes le décalage entre une promotion du *slow* et les rythmes élevés des campagnes de communication et de sensibilisation⁷⁷. Nous avons pu constater tout au long de notre enquête de terrain les difficultés et les enjeux attachés à cette dimension de l'activité associative : tenir à jour les listes d'adhérents et de participants occasionnels, le site et la page de l'association, tenir informé couramment des activités, des réunions, mobiliser par mails lors de manifestations

⁷³ Valérie BEAUDOUIN, « Les dynamiques des sociabilités », in Christian LICOPPE (dir.), *L'évolution des cultures numériques: de la mutation du lien social à l'organisation du travail*, Limoges, Fyp éd., 2009, p. 23.

⁷⁴ Dominique WOLTON, *Indiscipliné : trente-cinq ans de recherches*, op. cit., p. 15.

⁷⁵ Voir notamment : Livingstone Sonia, Mascheroni Giovanna et Murru Maria Francesca, « Utilisation des réseaux socionumériques par les jeunes européens » ainsi que Granjon Fabien, « Amitiés 2.0. Le lien social sur les sites de réseaux sociaux », in « Ces réseaux numériques dits sociaux », *Hermès*, 2011, n° 59.

⁷⁶ Francis JAUREGIBERRY, « L'homme branché : mobile et pressé », op. cit., p. 159.

⁷⁷ Alison LEITCH, « Slow food and the politics of pork fat », op. cit., p. 457 ; Valeria SINISCALCHI, « Slow versus fast », op. cit., p. 146 ; Estelle DELEAGE, « Le mouvement Slow Food », op. cit., p. 57-59.

publiques. Le numérique a, en outre, très souvent un rôle crucial dans l'émergence des déclinaisons du *slow*. Le créateur de la *Slow cosmétique* s'est fait connaître par des vidéos en ligne, les termes de désexcellence et de *Slow Science* ont été utilisés par un chercheur belge dans un article qui a été abondamment relayé sur internet. Les *slow* cosméteuses interviewées ont chacune un blog personnel et se sont rencontrées sur les réseaux sociaux de « la blogosphère ». Lors des entretiens, elles finalisaient un projet *d'ebook* (livre électronique) consacré à la *Slow Cosmétique*. Pour financer un projet, le convivium bas-rhinois de *Slow Food* envisage de recourir au *crowdfunding*⁷⁸, un mode de financement privilégié également par une membre de l'association dans le cadre de ses activités professionnelles. Comme le souligne Magalie, membre de *Slow Cosmétique* : « toutes les technologies modernes qui sont un peu le contraire de la *slow* justement » lui permettent de se diffuser.

Internet reste également fortement porteur de représentations positives chez les personnes rencontrées. Il vient s'inscrire dans un rêve déjà ancien d'une libération par la communication, comme le souligne Dominique Wolton : « c'est parce qu'existe depuis trois siècles cette revendication ininterrompue de liberté individuelle et collective qu'il y a cette recherche de la communication. C'est parce que les hommes veulent être libres qu'ils veulent s'exprimer, échanger, partager, communiquer⁷⁹ ». Didier, membre de *Slow Food* et informaticien, nous fait part de son espoir de voir se mettre en place une « démocratie par internet », une « gouvernance citoyenne » au travers des outils numériques (Journal de terrain, 21 septembre 2013). Christine également affirme vivre « une période super intéressante parce que la technologie en l'espace de quinze a énormément évolué » et avoir « hâte de voir ce qui va en sortir ». Enfin, Martine Doyen soutient que l'« on a encore beaucoup de liberté sur Internet » avec notamment l'existence d'un « marché noir » de films d'auteur.

Il importe aux acteurs du *slow* que ces technologies soient mises au service de l'humain et non l'inverse : Gilbert Simondon a montré que le sentiment de maîtrise dépend de ce que la machine reste un outil prolongeant le corps humain et en accentuant l'efficacité⁸⁰. Lors de la conférence sur le *Slow Art*, transparaît bien cette nécessité de la technique comme moyen, comme instrument, non comme finalité. Introduisant le travail d'une artiste utilisant un ordinateur pour agrandir l'image, la commissaire d'exposition explique : « *Slow Art* is not

⁷⁸ Le *crowdfunding* signifie littéralement financement par la foule. Ce dispositif émerge à la fin des années 2000 et permet à des individus, artistes, créateurs ou entrepreneurs, de mobiliser les internautes, proches ou inconnus, pour récolter la somme nécessaire à l'aboutissement de leurs projets.

⁷⁹ Dominique WOLTON, *Indiscipliné : trente-cinq ans de recherches*, op. cit., p. 9.

⁸⁰ Gilbert SIMONDON, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1969, p. 115.

leaving technique⁸¹ ». Pour autant, souligne-t-elle, il ne s'agit pas de faire faire la tapisserie par une machine, l'artiste reste l'organisatrice, l'instigatrice de la création et « il se passe des choses pendant la fabrication » (Journal de terrain, 21 mai 2014). Dans leur vie quotidienne, privée et professionnelle, les acteurs du *slow* insistent sur la nécessité de rester « maîtres » de l'objet technique, de ne pas s'en rendre esclave :

« Il y a des gens au boulot qui sont tout le temps en train d'écrire des SMS. [...] J'aime bien l'outil hein, j'étais une des premières à avoir un téléphone portable pour mon boulot... C'est super utile, c'est génial, mais y'a pas besoin qu'il sonne toutes les cinq minutes »

Gabriella, 60-70 ans, Slow Food, Strasbourg, infirmière à la retraite

Savoir se passer de ces outils est important, car ils peuvent conduire à une dépendance coûteuse en énergie, en temps et financièrement. Certains enquêtés cherchent à en réduire la consommation en renouvelant l'achat à un rythme moins élevé que les innovations :

« J'ai un iPhone que j'ai acheté il y a trois ans et demi. Ma fille trouve que c'est ridicule de l'avoir encore. Pourtant je suis un peu tenté vers ça parce que je suis un geek dans l'âme quand même je vais pas changer un matériel simplement parce que ça fait un certain temps que je l'ai »

Didier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, informaticien indépendant

Un compromis est alors construit entre l'envie d'acheter l'outil et la critique de ses effets, par la limitation de la consommation. Il rejoint l'articulation entre le plaisir personnel et le souci environnemental présenté plus haut : lorsque le plaisir est borné par des considérations environnementales. Ces technologies peuvent, en outre, engendrer des formes de contre-productivité et de stress (Nadim). Il ne s'agit alors pas tant de les rejeter que d'être capable de s'en passer, de ne pas « arrêter », mais de « déconnecter » et d'éprouver ainsi son indépendance :

« Voilà on pourrait regarder nos mails 5 fois par jour plutôt que tout le temps [...] Je sais pas si vous avez l'expérience d'aller à l'étranger, quand on est à l'étranger on est coupé des infos et quand on revient on est plutôt content ! »

Stéphane Szerman, 50-60 ans, auteur du livre Slow Attitude, Paris, psychothérapeute

Notons que cette forme de mise en retrait occasionnelle et volontaire ne peut sans doute être appréciée que parce que le monde avec ses réseaux et ses flux continue d'exister. La

⁸¹ Le *Slow Art* n'implique pas de renoncer à la technique.

déconnexion découle ainsi bien plutôt d'une volonté de maîtrise des technologies que de leur rejet⁸².

Les acteurs du *slow* dénoncent ainsi le primat de la rationalité en finalité, sans pour autant rejeter les outils techniques qui la rendent possible. La machine est objet de critique lorsque l'on a le sentiment de ne plus la maîtriser, qu'on en devient dépendant et qu'elle nous « avale » :

« Je ne suis pas complètement opposé non plus : je suis un utilisateur d'ordinateur, j'ai un téléphone portable. Je pense qu'il y a un juste usage de ces objets-là. Il ne faut pas non plus les jeter au feu, mais je pense qu'il faut être suffisamment critique pour ne pas se faire avaler par la consommation [des technologies] »

Victor, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, éducateur spécialisé

À l'inverse, lorsque les objets du monde industriel restent des moyens, des instruments soumis à la volonté humaine, ils sont acceptés. Comme le souligne Charles Taylor, aspirer à « dominer la technologie, il va de soi que c'est la considérer d'un point de vue instrumental⁸³ », les personnes rencontrées critiquent ainsi la rationalité instrumentale tout en usant de cette rationalité dans leur rapport aux machines. Elles continuent de valoriser l'efficacité si elle leur apparaît maîtrisée. La maîtrise renvoie, on le voit dans la citation précédente, à un « juste usage », quel est-il ? Comment les acteurs du *slow* définissent-ils ce « juste usage » des technologies qui respecte l'authenticité, la singularité et les détours tout en permettant l'efficacité ?

⁸² Dans le rapport final de la recherche DEVOTIC, coordonnée par Francis Jauréguiberry, les auteurs parviennent à une même conclusion : « Les conduites de déconnexion apparaissent comme une volonté de maîtrise des technologies. Elles sont toujours ponctuelles et la plupart du temps partielles. » in Francis JAUREGUIBERRY, *Déconnexion volontaire aux technologies de l'information et de la communication*, 2013. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00925309>, consulté le 23 octobre 2015.

⁸³ Charles TAYLOR, *Le malaise de la modernité*, op. cit., p. 112. Une idée déjà présente chez Gilbert Simondon : « La culture comporte ainsi deux attitudes contradictoires envers les objets techniques : d'une part, elle les traite comme de purs *assemblage de matière*, dépourvus de vraie signification, et présentant seulement une utilité. D'autre part, elle suppose que ces objets sont aussi des robots et qu'ils sont animés d'*intentions* hostiles envers l'homme, ou représentent pour lui un permanent danger d'agression, d'insurrection. Jugeant bon de conserver le premier caractère, elle veut empêcher la manifestation du second et parle de mettre les machines au service de l'homme ; croyant trouver dans la réduction en esclavage un moyen sûr d'empêcher toute rébellion » in Gilbert SIMONDON, *Du mode d'existence des objets techniques*, op. cit., p. 10-11.

C. Concilier l'aspiration à l'efficacité et le « bon rythme »

1. Pour une autre maîtrise

La rationalité en finalité se voit condamnée par les personnes rencontrées, dans le même temps la quête d'efficacité, permise notamment par les technologies d'information et de communication, reste largement présente dans les pratiques et discours. Comment s'articulent ces deux valuations grandement contradictoires ? Le compromis se noue sur la notion de maîtrise telle que l'envisagent les acteurs du *slow*. Avant de définir la conception alternative de la maîtrise qui est prônée, penchons-nous sur la maîtrise telle qu'elle est condamnée.

La rationalité instrumentale est associée à la maîtrise cartésienne qui émerge dans la modernité occidentale au XVII^e siècle. René Descartes radicalise et généralise les avancées scientifiques de son temps, instituant un modèle mathématique homogène d'analyse et de compréhension du monde. La fondation de l'esprit scientifique moderne entraîne une rupture épistémologique : « le monde ne se dévoile plus à une *épistémè* conçue comme contemplation, mais est interprété à l'aide de paramètres homogènes à la pensée, les mathématiques. La modernité fera de la nature l'objet d'une représentation pour une subjectivité se tenant désormais à distance d'objectivité⁸⁴ ». Le sujet maîtrise dès lors son environnement, car, au lieu de recevoir la vérité de l'observation de la nature et de ses sens, il impose au donné les catégories conceptuelles innées et mathématiques (l'ordre et la mesure) : « ce n'est plus la connaissance qui s'inscrit dans le monde, mais le monde qui s'étale uniformément devant et sous la connaissance⁸⁵ », écrit Jean-Luc Marion. Le rapport du sujet à son environnement s'en trouve transformé : la nature n'est plus vivante, elle devient un « monde déréalisé, mathématisé et mathématisable⁸⁶ », un donné à posséder puis, grâce aux avancées scientifiques et techniques des XIX^e et XX^e siècles, à transformer et à produire.

Michel Serres dénonce la forme prise par cette ambition de maîtrise dans son ouvrage *Le Contrat naturel* : « Maîtrise et possession, voilà le maître mot lancé par Descartes, à l'aurore de l'âge scientifique et technique, quand notre raison occidentale partit à la conquête de l'univers. [...] Notre rapport fondamental avec les objets se résume dans la guerre et la propriété⁸⁷ ». La maîtrise est ainsi associée, *a posteriori*, à l'*hubris*, désignant la démesure

⁸⁴ Brigitte MUNIER, *Figures mythiques et types romanesques: essai sur les enjeux d'une sociologie du roman*, Paris, l'Harmattan, 2003, p. 55.

⁸⁵ Jean-Luc MARION, *Sur l'ontologie grise de Descartes*, Paris, J. Vrin, 1975, p. 116.

⁸⁶ Brigitte MUNIER, *Figures mythiques et types romanesques, op. cit.*, p. 59.

⁸⁷ Michel SERRES, *Le contrat naturel*, Paris, Bourin, 1990, p. 58-61.

dans l'antiquité grecque, le désir de toute puissance. Les événements historiques que sont la Deuxième Guerre Mondiale et l'Holocauste, la funeste puissance de l'énergie atomique avec Hiroshima ou avec Fukushima en ce début de XXI^e siècle, ainsi que le changement climatique, ne cessent de nous rappeler à l'impossible maîtrise et à la finalité morbide de certaines inventions de nos sociétés. Le sens du progrès technoscientifique est interrogé : il ne nous mène pas vers une société meilleure, ne sert pas l'humanité, mais risque même de la détruire. « Le XX^e siècle, note la philosophe Cynthia Fleury, a en effet signé la fin des convergences, la fin de l'évidente alliance entre le progrès et la raison, la morale et la science, l'éthique et la technique⁸⁸ ». Sur notre terrain, les acteurs voient en l'accélération contemporaine sous ses multiples formes (techniques, économiques et sociales) la cause d'un emballement et d'une impossibilité de maîtrise. C'est ainsi, moins l'ambition de maîtrise en elle-même qui est dénoncée, qu'un « excès de puissance, plus précisément [...] l'impuissance à maîtriser la puissance⁸⁹ ». Si « on continue à aller très vite », soutient Stéphane Szerman, l'un de nos enquêtés, « on [ne] contrôle plus rien ».

2. L'artisan et la mètis

Pour les personnes rencontrées, il ne s'agit donc aucunement de renoncer à la maîtrise et à l'efficacité qu'elle permet, mais de mieux maîtriser en maîtrisant autrement. Cette conception alternative de la maîtrise correspond à une recherche d'équilibre et d'adaptation. Elle doit permettre de respecter la singularité, d'adopter un « bon rythme » plutôt qu'une vitesse uniformisante et s'appuyer sur les détours de l'inspiration, ouverte aux imprévus. Il s'agit de combiner un laisser-aller nécessaire à la rigueur du contrôle. Ce sont aussi les idéaux de respect (chapitre 4) et de responsabilité (chapitre 5) qui sont articulés à la maîtrise.

Lors de la visite d'une exploitation avec le convivium bas-rhinois de *Slow Food*, le producteur explique que le « paysan » en agriculture biologique est « maître de ce qu'il fait » et qu'à l'inverse le « conventionnel » est seulement un « applicateur de produits ». La maîtrise de l'agriculteur ne se traduit pas par l'éradication des mauvaises herbes, au cœur de l'agriculture depuis l'après-Deuxième Guerre mondiale⁹⁰, mais c'est en jouant d'un équilibre entre cultures et indésirables que le « paysan » entend maîtriser son environnement de travail (Journal de terrain, 7 septembre 2014). Notons que le terme d'« agriculteur » est délaissé, tant

⁸⁸ Cynthia FLEURY, *La fin du courage: la reconquête d'une vertu démocratique*, Paris, Fayard, 2010, p. 26.

⁸⁹ Jean-Pierre DUPUY, *Pour un catastrophisme éclairé: quand l'impossible est certain*, op. cit., p. 50.

⁹⁰ Jacques MONTEGUT, « Agriculture et mauvaises herbes », in Alain ROGER et François GUERY (dirs.), *Maîtres et protecteurs de la nature*, Champ Vallon., Seyssel, 1991, pp. 105-121.

dans les discours officiels de *Slow Food* que dans ceux des enquêtés car il renvoie à une dimension entrepreneuriale et industrielle de l'agriculture, au profit de celui de « paysan ». Sont ainsi opposées une maîtrise/domination et une maîtrise/adaptation qui implique de « faire confiance à la nature, [c'est elle qui] fait pousser le légume », explique ce même producteur. Cette « confiance » en une nature pensée comme intrinsèquement harmonieuse est caractéristique, selon François Dagognet, d'un écologisme qui a toujours « fétichisé la nature et ses équilibres⁹¹ ». La maîtrise est alors censée s'appuyer sur, tout en s'adaptant à, ces équilibres naturels. La permaculture est un modèle de cette maîtrise-adaptation si l'on en croit Didier, grâce à l'association de certains végétaux, nul besoin de labourer la terre qui a besoin de peu être arrosée :

« parce que les plantes qui poussent entretiennent l'équilibre et l'aération de la terre, [...] C'est une sorte de jardin, comme ça, un joli foutoir qui s'auto-entretient »

Didier, 40-50 ans, Slow Food, Strasbourg, en couple, trois enfants, informaticien indépendant

La maîtrise repose ici en grande partie sur l'action de la nature. Plus encore, l'humain risque de rompre cet équilibre naturel, ce travail d'autoproduction de la nature, une idée que l'on trouve depuis les débuts de la pensée écologiste comme le souligne Raphaël Larrère dans un texte intitulé « L'écologie, ou le geste de l'exclusion de l'homme⁹² ». Dans la citation précédente, l'expression de « joli foutoir » rend visible la valorisation de l'aléatoire propre au monde inspiré sur lequel doit s'appuyer la maîtrise.

Cette maîtrise alternative repose également sur la prudence et la prise en compte du long terme, face à un sentiment d'impossible maîtrise et une critique du court-termisme. L'efficacité est recherchée sur la longue durée, comme en témoigne l'attrait de plusieurs enquêtés pour les médecines non conventionnelles ou médecines dites « alternatives ». Alors que dans la médecine conventionnelle, « c'est efficace sur le moment » seulement, une approche « holistique » permet, au contraire, de « soigner l'ensemble et pas seulement la sécheresse parce que du moment où tu arrêtes [d'appliquer un baume à lèvres] ben tes lèvres sont sèches » explique Magalie. Les acteurs du *slow* valorisent ainsi une maîtrise dans la prudence et la modération, en cohérence avec le souci de responsabilité vis-à-vis du futur précédemment introduit. C'est que la conscience que les modernes ont de leur environnement change avec l'émergence de la question environnementale, comme l'expliquent Charles Kalaora et Lionel Bernard : « l'environnement dessine un univers sans frontière, ubiquiste,

⁹¹ Raphaël LARRERE, « L'écologie, ou le geste de l'exclusion de l'homme », *op. cit.*, p. 257.

⁹² Raphaël LARRERE, « L'écologie, ou le geste de l'exclusion de l'homme », *op. cit.*

dont il est impossible d'anticiper la trajectoire. Le rôle et la responsabilité humains n'en apparaissent que plus importants⁹³ ». Face à l'indétermination nouvelle d'un environnement que l'on veut respecter et tout autant maîtriser, la maîtrise se construit dans l'adaptation et la recherche d'équilibre, dans la prudence et le respect.

La figure de l'artisan est convoquée à de nombreuses reprises par les personnes rencontrées pour illustrer cette conception alternative de la maîtrise. Damien explique que l'artisanat fait référence, au-delà d'un mode de production, à des valeurs qui sont également au cœur du *slow* :

« Je travaille depuis longtemps sur l'artisanat et il m'a semblé que là il y avait une connexion très forte. [...] c'est incroyable parce qu'il fait prendre des valeurs qui sont exactement les valeurs que nous [les désexcellents] essayons de défendre »

Damien, 50-60 ans, Désexcellence, commune à proximité de Bruxelles, en couple, deux enfants, enseignant-chercheur

Ces valeurs sont, premièrement le « plaisir », mais un plaisir pris dans l'effort ; deuxièmement, l'autonomie du travail à l'égard des exigences du marché ; enfin, une « vraie qualité » « avec laquelle on ne peut pas tricher » du « travail bien fait » (Damien). Le modèle de l'activité artisanale permet aux enquêtés de construire un compromis entre l'authenticité, les détours de la création du monde inspiré et l'efficacité du monde industriel. De même, qu'ils promeuvent une maîtrise dans l'adaptation face à une maîtrise source de domination : l'artisanat permet de passer « d'une logique de la puissance à une logique de la proximité⁹⁴ ». Dans le cadre de la production artisanale, l'efficacité devient une valeur et se distingue de la rationalité en finalité, car elle est associée à la qualité tandis que la seconde l'est à la seule recherche de quantité :

« Les artisans, ceux qui font des meubles, au lieu d'en faire 10, ils n'en font qu'un »

Gabriella, 60-70 ans, Slow Food, Strasbourg, en couple, deux enfants, infirmière retraitée

Les artisans sont ceux qui font des « bons produits » (Didier) à la différence des « industriels ». Nous retrouvons les analyses du sociologue américain Richard Sennett : dans

⁹³ Lionel CHARLES et Bernard KALAORA, « De la protection de la nature au développement durable », *op. cit.*, p. 122 ; Voir également les développements de Bruno Latour sur la « cité des chevelus », Bruno LATOUR, « Moderniser ou écologiser. A la recherche de la septième cité », *op. cit.*, p. 25.

⁹⁴ Didier SCHWINT, « Savoir artisan de fabrication et détournement du temps », *Sociétés*, 2002, vol. 76, n° 2, p. 41 ; Pour une approche socio-économique du milieu et du métier d'artisan, voir Anne JOURDAIN, *Du cœur à l'ouvrage: les artisans d'art en France*, Paris, Belin, 2014.

son ouvrage *Ce que sait la main*⁹⁵ consacré à la « culture de l'artisanat », il poursuit ses réflexions sur la dégradation des conditions et des formes de travail engagées dans ses ouvrages précédents⁹⁶, l'artisanat apparaît à l'inverse le guide d'une revalorisation du travail. L'artisanat chez Richard Sennett, tout comme chez Didier Schwint, a pour spécificité de réunir la tête et les mains, la théorie et la pratique. Réunir la pensée et l'action permettrait d'avoir le contrôle, de s'engager dans l'action, d'être efficace tout en ayant à l'esprit l'instabilité, l'incertitude de l'avenir, en jouant des détours et des imperfections, en acceptant ce relâchement du contrôle, propre au monde inspiré.

Didier Schwint analyse le savoir technique des artisans à partir de la mètis. Cette notion a été théorisée pour la première fois par les historiens et anthropologues Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant dans un ouvrage intitulé *Les ruses de l'intelligence : la mètis des Grecs* paru en 1974. Ils entreprennent une enquête à travers l'univers mythique de la Grèce antique pour y repérer : « une même attitude d'esprit, un même modèle quant à la façon dont les Grecs se sont représenté un certain type d'intelligence engagée dans la pratique, affrontée à des obstacles qu'il faut dominer en rusant pour obtenir le succès dans les domaines les plus divers de l'action⁹⁷ ». Cette mètis est « une intelligence rusée », qui témoigne d'une « astuce adaptée et efficace⁹⁸ ». On la retrouve, notent les auteurs, dans les techniques et le travail de l'artisan. De par son caractère inductif et situé, la mètis concilie l'efficacité et les détours de l'inspiration, combinant « le flair, la sagacité, la prévision, la souplesse d'esprit, la feinte, la débrouillardise, l'attention vigilante, le sens de l'opportunité, des habiletés diverses, une expérience longuement acquise ; elle s'applique à des réalités fugaces, mouvantes, déconcertantes et ambiguës, qui ne se prêtent ni à la mesure précise, ni au calcul exact, ni au raisonnement rigoureux⁹⁹ ». De même, la technique de l'artisan est « un savoir centré sur la situation, attaché à l'individu, et s'élaborant selon une démarche largement inductive et expérimentale¹⁰⁰ ». Elle accorde une place à la créativité, à l'intuition. Elle se construit dans la pratique et l'expérience et tire un savoir de ses erreurs. Cette action respectueuse de la singularité de chacun et de chaque chose, qui procède par détours est celle-là même que

⁹⁵ Richard SENNETT, *Ce que sait la main: la culture de l'artisanat*, Paris, Albin Michel, trad. de The craftsman, [2008], 2009.

⁹⁶ Richard SENNETT, *Le travail sans qualités*, op. cit.

⁹⁷ Marcel DETIENNE et Jean-Pierre VERNANT, *Les ruses de l'intelligence: la mètis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974, p. 8.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 9.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 9-10.

¹⁰⁰ Didier SCHWINT, « La routine dans le travail de l'artisan », *Ethnologie française*, 2005, vol. 35, n° 3, p. 521.

préconisent les acteurs du *slow*. Sur une affiche de l'exposition *Slow Art*, on peut lire : « learning by mistakes », « learning by doing »¹⁰¹ (Journal de Terrain, 21 mai 2014).

3. Une efficacité par adaptation¹⁰²

Nous avons posé les jalons de cette conception alternative de la maîtrise : elle s'appuie sur les équilibres naturels, elle est prudente, expérimentale et se conçoit dans la durée, elle concilie la théorie et la pratique, utilise la ruse, l'habileté pour garantir l'efficacité. Mais ne pourrait-on pas formaliser davantage encore ce compromis entre le monde inspiré de l'intuition et de la singularité et le monde industriel de l'efficacité, dans le but de préciser, notamment, ce qu'une telle conception de la maîtrise engage en matière de rythmes ?

Nous avons trouvé en la conception chinoise de l'efficacité, théorisée par le philosophe et sinologue François Jullien, un modèle pour penser cette alliance du laisser-aller et de l'efficacité. Dans la pensée occidentale, l'efficacité est pensée comme visée d'un idéal posé comme but et auquel on tente de parvenir en mettant en œuvre des moyens. L'action se construit selon un modèle, un plan à appliquer à la réalité. *A contrario*, la pensée chinoise élabore une conception de l'efficacité comme processus, plus que comme but. Elle ne fait pas de distinction entre la théorie et la pratique, entre la connaissance (le plan rationnel) et l'action. Cette conception de l'efficacité peut être rapprochée de la mètis grecque, car elles témoignent toutes deux d'une « “souplesse” de l'esprit face à la variabilité des choses¹⁰³ », d'une capacité d'adaptation à la situation. Mais la mètis reste cantonnée aux mythes et n'est nullement théorisée dans le monde grec. La pensée chinoise conçoit une efficacité « par adaptation¹⁰⁴ », qui se joue dans la transformation plus que dans l'action. Elle consiste à « éclairer la marche des choses » par l'étude de leur « cohérence interne et pour y conformer sa conduite » plus que par la visée d'une fin¹⁰⁵. Il ne s'agit pas de suivre un plan, un modèle, mais de s'appuyer sur le potentiel de la situation, sur la transformation en cours, de mettre à profit la dynamique propre aux événements : « au lieu de construire une forme idéale qu'on projette sur les choses, s'attacher à détecter les facteurs favorables à l'œuvre dans leur

¹⁰¹ « Apprendre de ses erreurs », « apprendre en faisant ».

¹⁰² François JULLIEN, *Traité de l'efficacité*, *op. cit.*, p. 89.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 25.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 89.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 35.

configuration ; au lieu donc de fixer un but à son action, se laisser porter par la propension ; bref, au lieu d'imposer son plan au monde, s'appuyer sur le potentiel de la situation¹⁰⁶ ».

Quel usage du temps découle de cette conception de l'efficacité par adaptation ? La conception du temps dans la pensée grecque s'est construite, selon François Jullien, en lien avec la distinction entre théorie et pratique : s'opposent ainsi un temps de la connaissance, rationnel et régulier (*Chronos*) et un temps de l'action, un « temps hasardeux, chaotique » (*Kairos*). En Chine, c'est un « temps des processus », « ce n'est pas un temps dont on se contente de contempler la mesure, d'un point de vue désintéressé [Chronos], ni non plus un temps dans lequel on veuille intervenir de force, par l'irruption de sa volonté et en espérant tirer parti de son désordre [Kairos] ; mais plutôt un déroulement avec lequel on cherche à être en continuelle adéquation, et dont on épouse chacun des stades¹⁰⁷ ». L'efficacité, dans ce cadre, est conçue comme indirecte, elle prend appui sur le déroulement. Il ne s'agit pas d'exercer une autorité ou une quelconque maîtrise sur cette transformation continue, l'efficacité n'est pas une « action dirigée », mais une « transformation impliquée¹⁰⁸ » qui nécessite un temps long. Il faut savoir attendre, laisser-faire, « ne rien faire et que rien ne soit pas fait » selon la formule du *Laozi*, l'un des grands textes de la pensée chinoise. Dans une conception de l'efficacité comme action, le laisser-faire est perçu comme de l'inaction, du désengagement ; à l'inverse dans la pensée chinoise c'est en n'agissant pas que le processus peut se dérouler et un potentiel de situation advenir, il faut s'avoir attendre le moment opportun pour agir et celui-ci n'advient pas *ex nihilo* sous l'effet du hasard, mais du fait du processus enclenché. Il nous semble que cette efficacité indirecte rend bien compte de la conception alternative qu'ont les acteurs du *slow* de la maîtrise. Elle entre en résonance avec des expressions entendues sur le terrain : « laisser le temps au temps » ou « laisser-faire, provoquer et non pas sur-provoquer » (Lionel). On retrouve également l'idée d'une maîtrise qui s'appuie sur les équilibres naturels, par exemple lorsque Didier compare la permaculture à un « art martial » qui utilise « la force du vivant ». Une efficacité indirecte à rebours d'une maîtrise qui serait uniquement de l'ordre de l'optimisation et qu'illustre bien un prospectus de la SNCF sur lequel on peut lire : « Billet TGV Pro. La maîtrise du temps vous va si bien », une maîtrise qui n'est pensée qu'en termes de « flexibilité, mobilité, rapidité ».

L'efficacité en Chine nécessite donc de suivre le déroulement du réel, d'y être attentif, de laisser advenir, mais également de savoir agir au moment opportun, au « bon moment »,

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 36-37.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 118.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 143.

une expression souvent entendue durant notre enquête. Ce moment est comme le déclenchement du potentiel de la situation, d'une énergie accumulée. Ce bon moment n'est pas éloigné de la notion grecque d'occasion (*Kairos*), mais cette dernière ne permet pas, selon François Jullien, de s'extraire du schéma grec de l'efficacité directe, le *Kairos* n'est que « l'ultime ressource dans un monde privé de la fixité des essences, livré au temps et dans lequel nous sommes forcés d'agir¹⁰⁹ ». Ainsi, la pensée chinoise invite à repenser l'occasion : « non plus comme la chance qui s'offre au passage, par un heureux concours de circonstances, incitant à l'action et favorisant son succès ; mais comme le moment le plus adéquat pour intervenir au cours du processus engagé [...], celui où culmine la potentialité progressivement acquise et qui permet de dégager le plus d'efficacité¹¹⁰. » Ce rapport à la situation, qu'il ne faut pas forcer, mais à laquelle il s'agit de se rendre disponible rend bien compte de cette efficacité tributaire des détours de la créativité et de l'inspiration prônée par les acteurs du *slow*.

Nous retrouvons ici la promotion d'un usage du temps déjà observé dans le cadre de notre enquête Net-conversations® sur les discours du web social relatifs à l'expérience temporelle. Nous avons en effet mis en évidence deux conceptions distinctes du temps et de la maîtrise. Dans la première, les internautes aspirent à gérer le temps, conçu comme une ressource, à l'organiser et à l'optimiser. La maîtrise se joue alors dans la gestion rationnelle et mécanique du temps. Les personnes visent l'efficacité par optimisation du temps et multiplication des activités et la machine incarne cet idéal de maîtrise. Dans la seconde, les internautes ne visent pas une maîtrise par la gestion rationnelle de leur temps. Il faudrait, bien plutôt, selon eux, trouver le « bon rythme », attendre le « bon moment » et « laisser le temps au temps ». L'efficacité découle alors moins de l'optimisation que de la créativité, de l'ennui et du sommeil et les personnes invitent à renoncer à l'impératif de gestion. Certes, comme nous l'avons souligné au début de ce travail, les notions de lenteur et de *slow* n'apparaissent pas dans les discussions du web social analysées, toutefois les usages du temps prônés par les promoteurs du *slow* y ont toute leur place : rejet d'une maîtrise par l'optimisation et la gestion rationnelle de son temps, à laquelle les personnes opposent la valorisation du « bon rythme », du « bon moment », des temps considérés généralement comme improductifs et une efficacité par l'adaptation et les détours.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 106.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 108-109.

CONCLUSION

Nous voici parvenue à la fin de notre description des tensions de valuation du *slow* et des rythmes qu'elles mettent en jeu. Mais plus encore que par ses contradictions, l'éthique *slow* nous semble intéressante en raison des compromis qu'elle révèle. Elle permet, en effet, aux personnes rencontrées de tenir ensemble des valuations en dépit de leur caractère antinomique : la convivialité et l'entre-soi ; l'échelle individuelle du plaisir des sens et l'échelle de l'intérêt général et de la protection de l'environnement naturel ; la critique de la rationalité instrumentale et l'ambition d'efficacité et de maîtrise. Un autre apport important de notre recherche nous paraît être l'étude de cette forme de résistance par l'éthique propre à la promotion du *slow* : une résistance centrée sur les valuations et les rythmes quotidiens, construite sur des compromis plus que sur une mise en question radicale du système économique, social et politique contemporain. Vanessa Manceron et Marie Roué font un constat similaire dans leur analyse des formes actuelles de l'environnementalisme : elles décrivent ainsi une « *real-écologie* » marquée par un « art du bricolage » et un ancrage dans le quotidien¹.

La cohérence de cette éthique, au-delà ses contradictions, sa souplesse et son aspect peu contraignant² expliquent l'accueil globalement positif fait au *slow* aujourd'hui. Le sentiment de singularité n'est pas perçu par les acteurs du *slow* comme inégalitaire, il n'apparaît pas en contradiction avec l'appel au respect, à l'honnêteté et à la convivialité : c'est qu'ils se donnent pour mission d'« éveiller les consciences » et d'« éduquer » les consommateurs. Aussi cette « vérité » à laquelle ils accèdent ne semble pas refermer le groupe sur lui-même puisqu'il s'agit de la transmettre. L'appel au sentiment de responsabilité est, quant à lui, tempéré par le droit au plaisir, tandis que le plaisir comme tel n'est pas culpabilisant car borné par l'intérêt général et relevant d'un « droit ». Enfin, la critique de la rationalité en finalité, de la mesure, de l'évaluation et de l'injonction à faire du temps un usage utile et rentable n'évacue pas la foi en l'efficacité des nouvelles technologies de l'information et de la communication et leur usage. Les acteurs du *slow* élaborent une

¹ Vanessa MANCERON et Marie ROUE, « L'imaginaire écologique », *op. cit.*

² À la différence de la morale kantienne dans laquelle la volonté du sujet individuel devient bonne et morale quand elle renonce aux désirs personnels et égoïstes pour ne vouloir que l'intérêt général, l'éthique du *slow* n'oublie jamais le sujet et ses intérêts. Pour Kant, il faut agir par respect pour la loi morale sans prendre en compte sa propre *inclination* : obéir à la loi « au préjudice de toutes mes inclinations » in Emmanuel KANT, *Fondement de la métaphysique des mœurs*, *op. cit.*, p. 101.

conception de l'efficacité par adaptation, qui privilégie l'action au « bon moment » sur l'optimisation du temps.

Si, tout au long de notre doctorat, nombre de nos interlocuteurs nous ont signifié leur scepticisme quant à la portée politique de la promotion du *slow* ; il nous semble, au contraire, que ce qui lui est reproché fait précisément sa force : l'éthique du *slow* est séduisante parce qu'elle permet de faire des compromis, de s'adapter à la situation et de faire évoluer les pratiques quotidiennes. Si l'on en croit la philosophe britannique Kate Soper, une alternative crédible aux modes de vie actuels ne peut reposer uniquement sur des préoccupations environnementales et sociales, mais doit relever également d'une recherche de plaisir et d'épanouissement personnel³ dont la contestation ou le refus serait inacceptable dans notre culture contemporaine. Cette alternative est portée aujourd'hui par une minorité éduquée et privilégiée qui cherche à se distinguer : alors même que ces personnes ont les moyens de participer pleinement à la société de consommation, elles sont « désillusionnées⁴ » et tentent d'agir autrement affirmant ainsi des valeurs distinctes.

Nous n'avons pas manqué de souligner la continuité entre les revendications des acteurs du *slow* et d'autres, plus anciennes, qui jalonnent notre modernité occidentale. Dans *Le Nouvel esprit du capitalisme*, Luc Boltanski et Eve Chiapello ont retracé l'histoire des critiques adressées au capitalisme et ont montré la manière dont il se maintient grâce à l'intégration même de ces dernières. Or, face au constat de l'affaiblissement de la critique anti-capitaliste, ils voient en la question du temps une possible relance : « un pas dans le sens d'une libération passe peut-être aujourd'hui par la possibilité de ralentir le rythme des connexions⁵. »

Il nous semble toutefois que des limites et des dangers guettent cette réponse sous forme d'éthique au problème public des rythmes contemporains. Nous l'avons précédemment évoqué, des formes de récupération et de responsabilisation tendent à étouffer la publicisation et la problématisation : la promotion du *slow* est alors réduite à sa dimension hédoniste, à des aménagements privés et quotidiens, et la dimension collective du problème s'en trouve occultée, oubliée. Se pose également la question de la démocratisation de cette éthique au travers de laquelle les personnes rencontrées résistent à des normes temporelles. Nous avons

³ Kate SOPER, « Alternative hedonism, cultural theory and the role of aesthetic revisioning. », *op. cit.*, p. 571.

⁴ *Ibid.*, p. 573.

⁵ Luc BOLTANSKI et Ève CHIAPELLO, *Le nouvel esprit du capitalisme*, *op. cit.*, p. 634.

montré que la maîtrise des rythmes n'est pas accessible à tous, plus encore que les vertus de frugalité ou de modération ne sont pas visées par l'ensemble de la population.

Nous rejoignons ici les interrogations des philosophes pragmatistes Richard Rorty et Richard Shusterman quant à cette résistance par l'éthique ou « esthétisation » au cœur des derniers travaux de Michel Foucault. Le premier voit en cet « objectif de dépassement et d'invention de soi [...] un très mauvais modèle pour la société⁶ ». Comment en effet permettre à tous d'accéder à cette éthique *slow* grandement élitiste ? Le second plaide pour une « démocratisation des vertus de la vie philosophique⁷ » et demande : « comment [le philosophe] intègre-t-il dès lors sa quête personnelle de la connaissance de soi et le perfectionnement de soi au tissu plus vaste de la vie sociale, de sorte que le souci de soi rencontre celui de la société ? Car l'obsession de soi contient le risque d'un retrait de la vie publique⁸ » ; une question qui incombe également, selon nous, aux acteurs du *slow*. La montée en généralité d'un problème qui n'est d'abord qu'individuel, la mobilisation collective et l'incitation aux enquêtes individuelle et sociale sont autant de buts qu'ils ne doivent pas, nous semble-t-il, perdre de vue.

Mais l'on peut alors également se demander si la société contemporaine, en Occident tout au moins, réunit les conditions politiques et sociales permettant l'émergence de telles enquêtes : rend-elle possible « la participation de tous au choix des valeurs et des fins, et l'enrôlement des désirs et des émotions à leur service⁹ » ? Des pistes de réponses pourraient être apportées par une enquête menée, non plus auprès des promoteurs du *slow*, mais auprès de personnes qui ne mettent pas en question publiquement les rythmes contemporains. La mobilisation du *slow* aura ainsi été pour nous l'analyste, le révélateur d'une éthique du rythme contemporaine. Cette thèse a ouvert une réflexion que nous avons à cœur de poursuivre par un travail ethnographique portant sur les articulations quotidiennes entre jugements de valeur et temporalités : comment les acteurs s'engagent continuellement dans des rythmes selon ce qui leur importe ? Sont-ils amenés à mettre en question leurs rythmes de vie au regard de ces valuations et sur quels comportements, compromis ou modes de résistances débouchent ces enquêtes ?

⁶ Richard RORTY, « Method, Social Science and Social Hope », *op. cit.*, p. 389.

⁷ Richard SHUSTERMAN, *Vivre la philosophie*, *op. cit.*, p. 72.

⁸ *Ibid.*, p. 73.

⁹ Louis QUERE, « Religion et sphère publique au prisme du naturalisme pragmatisme », *op. cit.*, p. 134.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1) TRAVAUX DE RECHERCHE :

A

- AGAMBEN Giorgio, *Qu'est-ce qu'un dispositif?*, traduit par Martin RUEFF, Paris, Éd. Payot & Rivages, 2007.
- AGRIKOLIANSKY Éric et SOMMIER Isabelle (dirs.), *Radiographie du mouvement altermondialiste*, Paris, La Dispute, 2005.
- AGUESSY Honorat, « Interprétations sociologiques du temps et pathologie du temps dans les pays en développement », in Paul RICŒUR (dir.), *Le temps et les philosophies*, Paris, Payot, 1978, pp. 95-108.
- AÏT ALI Nawel et ROUCH Jean-Pierre, « Le « je suis débordé » de l'enseignant-chercheur », *Temporalités*, 2013, n° 18. URL : <http://temporalites.revues.org/2632>, consulté le 19 octobre 2015.
- ALLIX Grégoire, « La révolution des « villes lentes » gagne la France », *Le Monde.fr*, 02/10/2010 URL m: [/planete/article/2010/10/02/la-revolution-des-villes-lentes-gagne-la-france_1419264_3244.html](http://planete/article/2010/10/02/la-revolution-des-villes-lentes-gagne-la-france_1419264_3244.html), consulté le 09 juin 2014.
- ALTHABE Gérard, « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », *Terrain. Revue d'ethnologie de l'Europe*, 1990, n° 14, pp. 126-131, URL : <http://terrain.revues.org/2976>, consulté le 27 juin 2012.
- ANDREWS Geoff, *The slow food story: politics and pleasure*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2008.
- APFELBAUM Marian (dir.), *Risques et peurs alimentaires*, Paris, O. Jacob, 1998.
- APPADURAI Arjun, *Après le colonialisme: les conséquences culturelles de la globalisation*, traduit par Françoise BOUILLOT et traduit par Hélène FRAPPAT, Paris, Payot, 2001.
- ARENDET Hannah, *Walter Benjamin: 1892-1940*, traduit par Agnès OPPENHEIMER-FAURE et traduit par Patrick LEVY, Paris, Éd. Allia, 2007.
- ARIES Paul, *Les fils de McDo: la McDonalysation du monde*, Paris, France, 1997.
- ARIGHETTI Graziano, « Epicure et son école », in *Histoire de la philosophie I*, Paris, Gallimard, coll. « Encyclopédie de la Pléiade », 1969.
- ARON Raymond, *Les sociétés modernes*, Paris, Presses universitaires de France, 2006.
- ASCHER François, « L'ambition moderne de maîtrise individuelle des espaces-temps : outils et enjeux », in François ASCHER et Francis GODARD (dirs.), *Modernité, la nouvelle carte du temps*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, Datar, 2003, pp. 17-28.
- ASCHER François et GODARD Francis (dirs.), *Modernité, la nouvelle carte du temps*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, Datar, 2003.
- ASKENAZY Philippe, CARTRON Damien et CONINCK Frédéric de, *Organisation et intensité du travail*, Toulouse, Octarès éditions, 2006.
- ASPE Chantal et JACQUE Marie, *Environnement et société : une analyse sociologique de la question environnementale*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 2012.
- ASSOULY Olivier, « Slow Food à l'ère du consumérisme culinaire », sur le blog de l'Institut Français de la Mode hébergé par Le monde.fr, <http://ifmparis.blog.lemonde.fr>

/2012/11/03/le-slow-food-a-lere-du-consumerisme-culinaire/, consulté le 4 janvier 2016.

Attitudes of european citizens towards the environment, Special Eurobarometer n°416, European Commission, 2014. URL : http://ec.europa.eu/public_opinion/archives/ebs/ebs_416_sum_en.pdf, consulté le 20 février 2015.

AUBERT Nicole, *Le culte de l'urgence : la société malade du temps*, Paris, Flammarion, 2003.

AUBIN-BOLTANSKI Emma, LAMINE Anne-Sophie et LUCA Nathalie (dirs.), *Croire en actes: distance, intensité ou excès*, Paris, l'Harmattan, 2014.

AUGE Marc, *Où est passé l'avenir ?*, Paris, Éd. du Seuil, 2011.

B

BAIER Lothar, *Pas le temps !: traité sur l'accélération*, traduit par Marie-Hélène DESORT et traduit par Peter KRAUSS, Arles, Actes Sud, 2002.

BALANDIER Georges, *Le désordre: éloge du mouvement*, Paris, Fayard, 1988.

BARBIER Rémi, BOUDES Philippe, BOZONNET Jean-Paul, CANDAU Jacqueline, DOBRE Michelle, LEWIS Nathalie et RUDOLF Florence (dirs.), *Manuel de sociologie de l'environnement*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012.

BARTHE Yannick, BLIC Damien de, HEURTIN Jean-Philippe, LAGNEAU Éric, LEMIEUX Cyril, LINHARDT Dominique, MOREAU DE BELLAING Cédric, REMY Catherine et TROM Danny, « Sociologie pragmatique : mode d'emploi », *Politix*, 2013, vol. 103, n° 3, pp. 175-204.

BARTHES Roland, *Comment vivre ensemble : simulations romanesques de quelques espaces quotidiens*, Paris, Seuil, 2002.

BAUDELAIRE Charles, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, [1863], 1976.

BAUDRILLARD Jean, *La société de consommation : ses mythes, ses structures*, Paris, Gallimard, 1970.

BAUMAN Zygmunt, *Le présent liquide: peurs sociales et obsession sécuritaire*, traduit par Laurent BURY, Paris, Seuil, 2007.

BAUMAN Zygmunt, *La vie liquide*, traduit par Christophe ROSSON, Rodez, Le Rouergue - Chambon, 2006.

BAUMAN Zygmunt, *Modernité et holocauste*, traduit par Paule GUIVARCH, Paris, La Fabrique, 2002.

BEAUD Stéphane, « Un temps élastique : Etudiants des « cités » et examens universitaires », *Terrain*, 1997, n° 29, pp. 43-58.

BEAUDOUIN Valérie, « Les dynamiques des sociabilités », in Christian LICOPPE (dir.), *L'évolution des cultures numériques: de la mutation du lien social à l'organisation du travail*, Limoges, Fyp éd., 2009.

BEAUVOIR Simone de, *Les Belles images*, Paris, Gallimard, 1966.

BECK Ulrich, *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, (1986 pour l'édition allemande), 2001.

BENJAMIN Walter, « Paris, capitale du XIXe siècle », in *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000.

- BENJAMIN Walter, « Sur quelques thèmes baudelairiens », in *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000.
- BENJAMIN Walter, *Paris, capitale du XIXe siècle: le livre des passages*, traduit par Jean LACOSTE, Paris, Les éd. du Cerf, 1993.
- BENSA Alban, « Images et usages du temps », *Terrain*, 1997, n° 29, pp. 5-18. URL : <http://terrain.revues.org/3190>, consulté le 19 mai 2014.
- BENVENISTE Émile, « La notion de « rythme » dans son expression linguistique », in *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, [1951], 1966, pp. p.327-335.
- BERGER Peter Ludwig et LUCKMANN Thomas, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Meridiens Klincksieck, [1966], 1986.
- BERGSON Henri, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Paris, Presses universitaires de France, [1888], 2003.
- BERLAN Aurélien, *La fabrique des derniers hommes: retour sur le présent avec Tönnies, Simmel et Weber*, Paris, la Découverte, 2012.
- BESNIER Jean-Michel, *L'homme simplifié: le syndrome de la touche étoile*, Paris, Fayard, 2012.
- BIDET Alexandra, *L'engagement dans le travail: qu'est-ce que le vrai boulot ?*, Paris, Presses universitaires de France, 2011.
- BIDET Alexandra, « La genèse des valeurs : une affaire d'enquête », *Tracés*, 1 décembre 2008, n° 15, pp. 217-228.
- BIDET Alexandra, BOUTET Manuel, CHAVE Frédérique, GAYET-VIAUD Carole et LE MENER Erwan, « Publicité, sollicitation, intervention. Pistes pour une étude pragmatiste de l'expérience citoyenne », *SociologieS*, 2015. URL : <http://sociologies.revues.org/4941>, consulté le 19 juillet 2015.
- BIDET Alexandra, QUERE Louis et TRUC Gêrôme, « Présentation : Ce à quoi nous tenons : Dewey et la formation des valeurs. », in *La formation des valeurs*, Paris, La Découverte, 2011, pp. 5-64.
- BIDET Alexandra et VATIN François, « Acteur et mesure au travail », in Philippe STEINER et François VATIN (dirs.), *Traité de sociologie économique*, Paris, France, Presses universitaires de France, DL 2013, 2013, pp. 711-747.
- BIDOU-ZACHARIASEN Catherine, « Les classes moyennes : définitions, travaux et controverses », *Education et sociétés*, 2004, vol. 14, n° 2, pp. 119-134.
- BILLEMONT Hubert, *L'écologie politique : Une idéologie de classes moyennes*, Université d'Evry Val d'Essonne, thèse soutenue le 12 janvier 2006, sous la direction de Jean-Pierre Durand.
- BIZEUL Daniel, « Le récit des conditions d'enquête: exploiter l'information en connaissance de cause », *Revue Française de Sociologie*, octobre 1998, vol. 39, n° 4, p. 751.
- BOBINEAU Olivier et TANK-STORPER Sébastien, *Sociologie des religions*, Paris, A. Colin, 2012.
- BOISSONADE Jérôme (dir.), *La ville durable controversée: les dynamiques urbaines dans le mouvement critique*, Paris, Éd. Pétra, 2015.

- BOLTANSKI Luc, *L'amour et la justice comme compétences : trois essais de sociologie de l'action*, Paris, Gallimard, [1990], 2011.
- BOLTANSKI Luc, « Autour de De la justification. Un parcours dans le domaine de la sociologie morale », in Marc BREVIGLIERI, Claudette LAFAYE et Danny TROM (dirs.), *Compétences critiques et sens de la justice*, Paris, Economica, 2009.
- BOLTANSKI Luc, *Rendre la réalité inacceptable*, Paris, Demopolis, 2008.
- BOLTANSKI Luc, « Institutions et critique sociale. Une approche pragmatique de la domination », *Tracés [En ligne]*, 1 août 2008, n° 8, pp. 17-43. URL : <http://traces.revues.org/2333>, consulté le 28 août 2015.
- BOLTANSKI Luc, *La souffrance à distance: morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Métailié, 1993.
- BOLTANSKI Luc, « Sociologie critique et sociologie de la critique », *Politix*, 1990, vol. 3, n° 10, pp. 124-134.
- BOLTANSKI Luc et CHIAPPELLO Ève, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, [1999], 2011.
- BOLTANSKI Luc, DARRE Yann et SCHILTZ Marie-Ange, « La dénonciation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1984, vol. 51, n° 1, pp. 3-40.
- BOLTANSKI Luc et THEVENOT Laurent, *De la justification: les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.
- BOUDON Raymond, *Raison, bonnes raisons*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.
- BOUDON Raymond, « La rationalité du religieux selon Max Weber », *L'Année sociologique*, 2001, vol. 51, n° 1, pp. 9-50.
- BOUDON Raymond, *Le juste et le vrai: études sur l'objectivité des valeurs et de la connaissance*, Paris, Fayard, 1995.
- BOUDON Raymond, BESNARD Philippe, CHERKAOUI Mohamed et LECUYER Bernard-Pierre, *Dictionnaire de sociologie*, Paris, Larousse, 1999.
- BOUDON Raymond, *La place du désordre : critique des théories du changement social*, Paris, Presses universitaires de France, [1984], 1991.
- BOUFFARTIGUE Paul, *Temps de travail et temps de vie: les nouveaux visages de la disponibilité temporelle*, Paris, Presses universitaires de France, 2012.
- BOUFFARTIGUE Paul, « Une course fatale vers l'abîme ? », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, 7 juin 2011, n° 13.
- BOURASSA Lucie, « La forme du mouvement (sur la notion de rythme) », *Horizons philosophiques*, 1992, vol. 3, n° 1, pp. 103-120.
- BOURDEAU Vincent, JARRIGE François et VINCENT Julien, « Le passé d'une désillusion : les luddites et la critique de la machine », *Actuel Marx*, 2006, vol. 39, n° 1, pp. 145-165.
- BOURDIEU Pierre, *La noblesse d'État : grandes écoles et esprit de corps*, Paris, Les Éd. de Minuit, 1989.
- BOURDIEU Pierre, *La distinction: critique sociale du jugement*, Paris, Éd. de Minuit, 1979.
- BOURDIEU Pierre, « Classement, déclassement, reclassement », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1978, vol. 24, n° 1, pp. 2-22.

- BOUTON Christophe, *Le temps de l'urgence*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2013.
- BOZONNET Jean-Paul, « Attitudes face à l'environnement et cultures politiques en Europe », *Les Cahiers de l'Institut d'aménagement et d'urbanisme*, 2009, n° 152, pp. 10-11.
- BOZONNET Jean-Paul et FISCHESSE Bernard, *La dimension imaginaire dans l'idéologie de la protection de la nature*, Colloque de Florac, 1985.
- BRAUDEL Fernand, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XVe-XVIIIe siècle. I Les structures du quotidien, le possible et l'impossible*, Paris, A. Colin, 1979.
- BRAUDEL Fernand, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1958, vol. 13, n° 4, pp. 725-753.
- BRECHON Pierre et GALLAND Olivier (dirs.), *L'individualisation des valeurs*, Paris, A. Colin, 2010.
- BRECHON Pierre et TCHERNIA Jean-François (dirs.), *La France à travers ses valeurs*, Paris, A. Colin, 2009.
- Bref rapport sur les principales activités développées depuis le siège international pour Slow Food France : Janvier 2014-Juin 2014.*
- BREHIER Émile, *Histoire de la philosophie*, Paris, Presses universitaires de France, [1930], 2004.
- BRETON Philippe, *L'utopie de la communication: le mythe du village planétaire*, Paris, la Découverte, 1997.
- BREVIGLIERI Marc, LAFAYE Claudette et TROM Danny (dirs.), *Compétences critiques et sens de la justice*, Paris, Economica, 2009.
- BRILLAT-SAVARIN Jean Anthelme, *Physiologie du goût, Méditation XI « De la gourmandise »*, Paris, A. Sautet et Cie, 1825.
- BROOKS David, *Les Bobos*, traduit par Marianne THIRIOUX et traduit par Agathe NABET, Paris, F. Massot, 2000.
- BRUNEL Valérie, *Les managers de l'âme: le développement personnel en entreprise, nouvelle pratique de pouvoir ?*, Paris, La Découverte, 2004.
- BRUNO Isabelle, *À vos marques®, prêts... cherchez !: la stratégie européenne de Lisbonne, vers un marché de la recherche*, Bellecombe-en-Bauges, Éd. du Croquant, 2008.
- BRUNORI Gianluca, « Local food and alternative food networks: a communication perspective », *Anthropology of food*, mars 2007, n° S2. URL : <http://aof.revues.org/430?lang=fr>, consulté le 19 janvier 2015.
- BUHNIK Sophie, « Slow, But Fast. Le discours de la slow life au cœur d'Ōsaka, l'éloge de la lenteur au service d'une stratégie d'attractivité métropolitaine ? », *Carnets de géographes [En ligne]*, 2015, Géographie(s) de la lenteur, n° 8. URL: http://www.carnetsdegeographes.org/carnets_recherches/rech_08_01_Buhnik.php, consulté le 26 janvier 2016.

C

- CAILLE Alain, *Pour un manifeste du convivialisme*, Lormont, le Bord de l'eau, 2011.
- CAILLE Alain, « Présentation », in *De l'anti-utilitarisme*, Éditions La Découverte.,

- coll. « REVUE DU M.A.U.S.S », 2006, vol.27, pp. 7-36.
- CAILLE Alain et FOUREL Christophe (dirs.), *Sortir du capitalisme: le scénario Gorz*, Lormont, le Bord de l'eau, 2013.
- CALLON Michel, « Ni intellectuel engagé, ni intellectuel dégagé : la double stratégie de l'attachement et du détachement », *Sociologie du travail*, 1999, n° 41, pp. 65-78.
- CALLON Michel, « Éléments pour une sociologie de la traduction : la domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », *L'Année sociologique*, 1986, n° 36, pp. 169-208.
- CALLON Michel, MEADEL Cécile et RABEHARISOA Vololona, « L'économie des qualités », *Politix*, 2000, vol. 13, n° 52, pp. 211-239.
- CALVESI Maurizio, *Le Futurisme*, Pully, J.F. Gonthier, 1981.
- CANTO-SPERBER Monique, « Article « Bonheur » », in Monique CANTO-SPERBER (dir.), *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, pp. 167-179.
- CARAYOL Valérie, « Contre l'urgence, la paresse, l'inaction, la lenteur », in Valérie CARAYOL (dir.), *Vivre l'urgence dans les organisations*, Paris, Budapest, Torino, L'Harmattan, 2005, pp. 65-81.
- CARPENTIER André, « Huit remarques sur l'écrivain en déambulateur urbain Les écrivains déambulateurs. Poètes et déambulateurs de l'espace urbain », in André CARPENTIER et L'ALLIER (dirs.), *Les écrivains déambulateurs. Poètes et déambulateurs de l'espace urbain*, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Figura », n° 10, 2004, pp. 45-68.
- CASSIN Barbara et L'APPEL DES APPELS (dirs.), *Derrière les grilles: sortons du tout-évaluation*, Paris, Mille et une nuits, 2014.
- CASTEL Robert, ENRIQUEZ Eugène et STEVENS Hélène, « D'où vient la psychologisation des rapports sociaux ? », *Sociologies pratiques*, 2008, vol. 17, n° 2, p. 15.
- CAZENEUVE Jean, « La sociologie de Georges Gurvitch », *Revue française de sociologie*, 1966, vol. 7, n° 1, pp. 5-13.
- CEFAÏ Daniel, « Outreach Work in Paris: A Moral Ethnography of Social Work and Nursing with Homeless People », *Human Studies*, mars 2015, vol. 38, n° 1, pp. 137-156.
- CEFAÏ Daniel, « Opinion publique, ordre moral et pouvoir symbolique. Sur la sociologie des problèmes publics 2/2 », *Espaces Temps.net [En ligne]*, 8 avril 2013. URL : <http://www.espacestems.net/articles/opinion-publique-ordre-moral-et-pouvoir-symbolique/>, consulté le 20 août 2015
- CEFAÏ Daniel, « L'expérience des publics : institution et réflexivité. Sur la sociologie des problèmes publics 1/2 », *Espaces Temps.net [En ligne]*, 4 mars 2013. URL : <http://www.espacestems.net/articles/lexperience-des-publics-institution-et-reflexivite/>, consulté le 20 août 2015.
- CEFAÏ Daniel, « Comment généralise-t-on ? Chronique d'une ethnographie de l'urgence sociale », in Emmanuel DESVEAUX et Michel de FERNEL (dirs.), *Faire des sciences sociales*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2012, pp. 31-57.
- CEFAÏ Daniel (dir.), *L'engagement ethnographique*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2010.

- CEFAÏ Daniel, « Comment se mobilise-t-on? L'apport d'une approche pragmatiste à la sociologie de l'action collective », *Sociologie et sociétés*, 2009, vol. 41, n° 2, pp. 245-269.
- CEFAÏ Daniel, « Postface : La fabrique des problèmes publics. Boire ou conduire, il faut choisir ! », in *La culture des problèmes publics: l'alcool au volant*, Paris, Economica, [1981], 2009, pp. 219-318.
- CEFAÏ Daniel, *Pourquoi se mobilise-t-on? : les théories de l'action collective*, Paris, La Découverte, MAUSS, 2007.
- CEFAÏ Daniel, « De la microphysique du pouvoir à l'ethnographie coopérative : itinéraires d'un pragmatiste », in *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*, Paris, Economica, 2007, pp. 1-47.
- CEFAÏ Daniel, « Ecole de Chicago », in Sylvie MESURE et Patrick SAVIDAN (dirs.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, pp. 332-335.
- CEFAÏ Daniel (dir.), *L'enquête de terrain*, Paris, Éditions la Découverte, 2003.
- CEFAÏ Daniel, « Qu'est-ce qu'une arène publique. Quelques pistes pour une approche pragmatiste. », in Daniel CEFAÏ et Isaac JOSEPH (dirs.), *L'héritage du pragmatisme: conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, 2002, pp. 51-82.
- CEFAÏ Daniel, BIDET Alexandra, STAVO-DEBAUGE Joan, FREGA Roberto, HENNION Antoine et TERZI Cédric, « Introduction du Dossier « Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations » », *SociologieS [En ligne]*, 2015. URL : <https://sociologies.revues.org/4915?lang=fr>, consulté le 19 juillet 2015.
- CEFAÏ Daniel et GARDELLA Edouard, *L'urgence sociale en action: ethnographie du Samusocial de Paris*, Paris, la Découverte, 2011.
- CEFAÏ Daniel et JOSEPH Isaac (dirs.), *L'héritage du pragmatisme: conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, 2002.
- CEFAÏ Daniel et PASQUIER Dominique (dirs.), *Les sens du public: publics politiques, publics médiatiques*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.
- CEFAÏ Daniel et QUERE Louis, « Introduction Naturalité et socialité du self et de l'esprit », in *L'esprit, le soi et la société*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, pp. 3-90.
- CEFAÏ Daniel et TERZI Cédric (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2012.
- CEFAÏ Daniel, ZIMMERMANN Bénédicte, NICOLAE Stefan et ENDREß Martin, « Introduction : Special issue on Sociology of Valuation and Evaluation », *Human Studies*, mars 2015, vol. 38, n° 1, pp. 1-12.
- CEFAÏ Daniel et TROM Danny, « Entretien avec Joseph Gusfield. Action collective et problèmes publics. », in Daniel CEFAÏ et Dominique PASQUIER (dirs.), *Les sens du public: publics politiques, publics médiatiques*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, pp. 63-78.
- CENSTEMERI Laura, « Reframing Problems of Incommensurability in Environmental Conflicts Through Pragmatic Sociology: From Value Pluralism to the Plurality of Modes of Engagement with the Environment », *Environmental Values*, juin 2015, vol. 24, n° 3,

- pp. 299-320.
- « Ces réseaux numériques dits sociaux », *Hermès*, 2011, n° 59.
- CHABOT Pascal, *Global burn-out*, Paris, PUF, 2013.
- CHALVON-DEMERSAY Sabine, « Trouble. L'écriture télévisuelle à l'épreuve d'une transformation des sensibilités morales », in Daniel CÉFAÏ et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2012, pp. 225-257.
- CHANIAL Philippe, « Le New Public Management est-il bon pour la santé ? : Bref plaidoyer pour l'ineestimable dans la relation de soin », *Revue du MAUSS*, 2010, vol. 35, n° 1, pp. 135-150.
- CHAPELLE Sophie, « Cittaslow. Des villes où il fait bon vivre », *Urbanisme*, décembre 2011, n° 381, pp. 25-32.
- CHAPOULIE Jean-Michel, *La tradition sociologique de Chicago: 1892-1961*, Paris, Éd. du Seuil, 2001.
- CHAPOULIE Jean-Michel, « Le travail de terrain, l'observation des actions et des interactions, et la sociologie », *Sociétés contemporaines*, 2000, vol. 40, n° 1, pp. 5-27.
- CHARLE Christophe et SOULIE Charles (dirs.), *Les ravages de la « modernisation » universitaire en Europe.*, Paris, Syllepse, 2007.
- CHARLES Lionel et KALAORA Bernard, « De la protection de la nature au développement durable : vers un nouveau cadre de savoir et d'action ? », *Espaces et sociétés*, 2007, vol. 130, n° 3, pp. 121-133.
- CHARVOLIN Florian, *L'invention de l'environnement en France: chroniques anthropologiques d'une institutionnalisation*, Paris, La Découverte, 2003.
- CHATEAURAYNAUD Francis, « Les topiques environnementales entre controverses et conflits. Écologie politique et sociologie pragmatique en France (1980-2010) », in Lionel CHARLES, Hellmuth LANGE, Bernard KALAORA et Florence RUDOLF (dirs.), *Environnement et sciences sociales en France et en Allemagne*, Paris, L'Harmattan, 2014.
- CHESNEAUX Jean, *Habiter le temps: passé, présent, futur*, Paris, Bayard éd., 1996.
- CHEVALIER Louis, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, Paris, Hachette, [1978], 1984.
- CITTON Yves, « Techniques de résistance aux sociétés de contrôle : l'Anti-Gestion selon Roland Barthes », in Pierre-Antoine CHARDEL et Gabriel ROCKHILL (dirs.), *Technologies de contrôle dans la mondialisation: enjeux politiques, éthiques et esthétiques*, Paris, Kimé, 2009, pp. 165-182.
- CLARETIE Jules, *Le train 17*, Paris, 7 édition, 1878.
- COENEN-HUTHER Jacques, « Sens moral ou raisons fortes ? », *L'Année sociologique*, 2001, vol. 51, n° 1, p. 235.
- Collectif, « Sociologie pragmatique : mode d'emploi », *Politix*, 2013, vol. 103, n° 3, pp. 175-204.
- COLLINET Cécile et DELALANDRE Matthieu, « L'injonction au bien-être dans les programmes de prévention du vieillissement », *L'Année sociologique*, 2014, vol. 64, n° 2, pp. 445-467.

- COMBES Maxime, « Réflexions sur le « capitalisme vert » », *Mouvements*, 2010, vol. 63, n° 3, pp. 99-110.
- COMBY Jean-Baptiste et GROSSETETE Matthieu, « « Se montrer prévoyant » : une norme sociale diversement appropriée », *Sociologie*, 2012, vol. 3, n° 3, pp. 251-266.
- COMETTI Jean-Pierre, *Qu'est-ce que le pragmatisme?*, Paris, Gallimard, 2010.
- Compte rendu des AG ordinaires et extraordinaires de Slow Food France, tenues à Clermont Ferrand le samedi 4 juin 2011.*
- CONINCK FREDERIC De et GUILLOT Caroline, « L'individualisation du rapport au temps, Marqueur d'une évolution sociale », *revue ¿ Interrogations ? [En ligne]*, décembre 2007, n° 5. URL : <http://www.revues-interrogations.org/L-individualisation-du-rapport-au>, consulté le 8 mai 2015.
- CORBEAU Jean-Pierre, « Rituels alimentaires et mutations sociales », *Cahiers internationaux de sociologie*, 1992, XCII, pp. 101-120.
- CORBIN Alain, *L'avènement des loisirs : 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995.
- COSTEY Paul et PERDONCIN Anton, « Entretien avec Isabelle Sommier. L'altermondialisme : une nouvelle forme d'engagement? », *Tracés*, 2006, n° 11, pp. 161-174.
- COTTEREAU Alain et MARZOK Mokhtar Mohatar, *Une famille andalouse: ethno-comptabilité d'une économie invisible*, Saint-Denis, Bouchène, 2012.
- COTTIN-MARX Simon, FLIPO Fabrice et LAGNEAU Antoine (dirs.), « La transition, une utopie concrète? », *Mouvements*, 1 septembre 2013, n° 75, n° 3, pp. 7-12.
- CSERGO Julia, « Nostalgies du terroir », in Sophie BESSIS (dir.), *Mille et une bouches*, Paris, Autrement, coll. « Mutations/Mangeurs », n° 154, 1995, pp. 156-162.
- CUNHA Manuela Ivone, « Le temps suspendu: Rythmes et durées dans une prison portugaise », *Terrain*, 1997, n° 29, pp. 59-68.
- CSIKSZENTMIHALYI Mihály, *Finding flow : the psychology of engagement with everyday life*, New York, Basic Books, 1997.

D

- DAGOGNET François, « Pourquoi protéger ce qu'on maîtrise ? Réflexions sur l'arbre », in Alain ROGER et François GUERY (dirs.), *Maîtres et protecteurs de la nature*, Champ Vallon., Seyssel, 1991, pp. 257-266.
- DARMON Muriel, *Classes préparatoires : la fabrique d'une jeunesse dominante*, Paris, la Découverte, 2013.
- DEBORD Guy, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, [1967], 1992.
- DELEAGE Estelle, « Le mouvement Slow Food: contretemps de l'accélération temporelle? », *Ecologie & politique*, 2014, vol. 1, n° 48, pp. 49-59.
- DELEUZE Gilles, *Foucault*, Paris, les Éd. de Minuit, 2004.
- DETIENNE Marcel et VERNANT Jean-Pierre, *Les ruses de l'intelligence: la mètis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974.
- DEVERRE Christian et LAMINE Claire, « Les systèmes agroalimentaires alternatifs. Une revue de travaux anglophones en sciences sociales », *Economie rurale*, 2010, n° 3, pp.

57-73.

- DEVERRE Christian et SAINTE MARIE Christine DE, « L'écologisation de la politique agricole européenne. Verdissement ou refondation des systèmes agro-alimentaires », *Revue d'études en agriculture et environnement*, 2008, vol. 89, n° 4, pp. 83-104.
- DEWEY John, *Reconstruction en philosophie*, traduit par Patrick DI MASCIO, Paris, Gallimard [1920], 2014.
- DEWEY John, *La quête de certitude*, traduit par Patrick SAVIDAN, Paris, Gallimard, [1929], 2014.
- DEWEY John, *Expérience et nature*, traduit par Joëlle ZASK, Paris, Gallimard, [1925], 2012.
- DEWEY John, *La formation des valeurs*, Paris, La Découverte, 2011.
- DEWEY John, *La formation des valeurs*, traduit par Alexandra BIDET, traduit par Louis QUERE et traduit par Gérôme TRUC, Paris, La Découverte, 2011.
- DEWEY John, *Le public et ses problèmes*, traduit par Joëlle ZASK, Paris, Gallimard, [1927], 2010.
- DEWEY John, « Anti-naturalism in extremis », in *The Essential Dewey: Pragmatism, education, democracy*, Indiana University Press, 1998, pp. 162-173.
- DEWEY John, « Chapitre XXIV: l'enquête sociale », in *Logique : la théorie de l'enquête*, Paris, Presses Universitaires de France, [1938], 1967, pp. 589-616.
- DEWEY John, *Logique : la théorie de l'enquête*, traduit par Gérard DELEDALLE, Paris, Presses Universitaires de France, [1938], 1967.
- DIMITROVA Anna et FOUQUIER Eddy, « Les illusions perdues de la « mondialisation heureuse » », *L'Europe en Formation*, 2009, vol. 351, n° 1, pp. 119-148.
- DISSELKAMP Annette, *L'Éthique protestante de Max Weber*, Paris, Presses universitaires de France, 1994.
- DOBRE Michelle, *L'écologie au quotidien: éléments pour une théorie sociologique de la résistance ordinaire*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- DODIER Nicolas, « L'espace et le mouvement du sens critique », *Annales. Histoire, sciences sociales*, 2005, vol. 60, n° 1, pp. 7-31.
- DODIER Nicolas, *Leçons politiques de l'épidémie de sida*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2003.
- DOMENECH-FRANCESCH Joan, *Éloge de l'éducation lente*, traduit par Annelise ORIOT et traduit par Jean-Pierre LEPRI, Lyon, Chronique Sociale, [2009], 2011.
- DOUGLAS Mary et ISHERWOOD Baron, *Pour une anthropologie de la consommation: le monde des biens*, Paris, IFM/Regard, [1979], 2008.
- DUBAR Claude, « Du temps aux temporalités: pour une conceptualisation multidisciplinaire », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, 18 décembre 2014, n° 20. URL : <http://temporalites.revues.org/2942#tocto1n4>, consulté le 24 septembre 2015.
- DUBAR Claude, « Une critique sociale du temps au cœur des préoccupations de Temporalités », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, 7 juin 2011, Temps de crises et crise des temps, n° 13. URL : <https://temporalites.revues.org/1504>, consulté le 24 septembre 2015.

- DUBAR Claude, « Temporalité, temporalités: philosophie et sciences sociales », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines [En ligne]*, 2008, n° 8. URL : <http://523f3237510868.55645792.temporalites.revues.org/137>, consulté le 5 mai 2015.
- DUBUISSON-QUELLIER Sophie, *La consommation engagée*, Paris, les Presses de Sciences Po, 2009.
- DUFOING Frédéric, *L'écologie radicale*, Gollion, Infolio, 2012.
- DUJARIER Marie-Anne, *L'idéal au travail*, Paris, Presses universitaires de France, 2006.
- DUMONTIER Françoise, GUILLEMOT Danièle et MEDA Dominique, « L'évolution des temps sociaux au travers des enquêtes », *Economie et statistique*, 2002, n° 352-353, pp. 3-13.
- DUPUIS E. Melanie et GOODMAN David, « Should we go « home » to eat?: toward a reflexive politics of localism », *Journal of Rural Studies*, 2005, vol. 21, n° 3, pp. 359-371.
- DUPUY Anne, « Thématization du plaisir alimentaire et visées utilitaristes », *Sociologie et sociétés*, 2014, vol. 46, n° 2, pp. 253-275.
- DUPUY Jean-Pierre, « Gorz et Illich », in Alain CAILLE et Christophe FOUREL (dirs.), *Sortir du capitalisme: le scénario Gorz*, Lormont, le Bord de l'eau, 2013, pp. 99-103.
- DUPUY Jean-Pierre, *Pour un catastrophisme éclairé: quand l'impossible est certain*, Paris, Editions du Seuil, 2004.
- DURKHEIM Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse: le système totémique en Australie*, Paris, Presses universitaires de France, [1912], 1985.
- DURKHEIM Émile, *Pragmatisme et sociologie: cours inédit prononcé à la Sorbonne en 1913-1914*, Paris, J. Vrin, 1981.

E

- EHRENBERG Alain, « Agir de soi-même », *Esprit*, 2005, juillet, pp. 200-209.
- EHRENBERG Alain, *La fatigue d'être soi: dépression et société*, Paris, O. Jacob, 1998.
- ELIADE Mircea, *Le mythe de l'éternel retour: archétypes et répétition*, Paris, Gallimard, [1949], 1969.
- ELIAS Norbert, *La dynamique de l'Occident*, Paris, Presses pocket, [1939], 2003.
- ELIAS Norbert, *Du temps*, traduit par Michèle HULIN, Paris, Fayard, [1984], 1996.
- ELIAS Norbert, *Engagement et distanciation: contributions à la sociologie de la connaissance*, Paris, Pocket, 1995.
- ELIAS Norbert, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, La Tour-d'Aigues, Éd. de l'Aube, 1991.
- ELIAS Norbert, *La société de cour*, traduit par Pierre KAMNITZER et traduit par Jeanne ETORE-LORTHOLARY, Paris, Flammarion, [1969], 1985.
- EMERSON Robert M., FRETZ Rachel I. et SHAW Linda L., « Prendre des notes de terrain. Rendre compte des significations des membres. », in Daniel CEFALI (dir.), *L'engagement ethnographique*, traduit par Philippe GONZALEZ, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2010, pp. 129-168.
- EMERSON Robert M. et MESSINGER Sheldon L., « Micro-politique du trouble. Du trouble personnel au problème public », in Daniel CEFALI et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience*

des problèmes publics, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2012, pp. 57-80.

ERNER Guillaume, *Sociologie des tendances*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « 128 », 2009.

EVAIN Franck et AMAR Michel, « Les indépendants », *Insee Première*, juin 2006, n° 1084.

F

FABIANI Jean-Louis, « L'opposition à la chasse et l'affrontement des représentations de la nature », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1984, vol. 54, n° 1, pp. 81-84.

FASSIN Didier et MEMMI Dominique (dirs.), *Le gouvernement des corps*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2004.

FERREOL Gilles et JUCQUOIS Guy (dirs.), *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Paris, A. Colin, 2003.

FERREOL Gilles, « Structure de la temporalité et réalité sociale », *Sociétés*, 2002, vol. 76, n° 2, pp. 5-16.

FILLIEULE Olivier, AGRIKOLIANSKY Éric et SOMMIER Isabelle, *Penser les mouvements sociaux : conflits sociaux et contestations dans les sociétés contemporaines*, Paris, la Découverte, 2010.

FINCHELSTEIN Gilles, *La dictature de l'urgence*, Paris, Fayard, 2010.

FISCHLER Claude, *L'omnivore: le goût, la cuisine et le corps*, Paris, O. Jacob, 2001.

FISCHLER Claude, « Gastro-nomie et gastro-anomie », *Communications*, 1979, vol. 31, n° 1, pp. 189-210.

FISCHLER Claude et MASSON Estelle, *Manger: français, européens et américains face à l'alimentation*, Paris, O. Jacob, 2008.

FLEURY Cynthia, *La fin du courage: la reconquête d'une vertu démocratique*, Paris, Fayard, 2010.

FORSE Michel et LANGLOIS Simon (dirs.), « Sociologie du bien-être », *L'Année sociologique*, 2014, vol. 64, n° 2.

FOSSIER Arnaud et GARDELLA Édouard, « Entretien avec Bruno Latour », *Tracés. Revue de Sciences humaines [En ligne]*, 2006, n° 10, pp. 113-129. URL : <http://traces.revues.org/158>, consulté le 20 août 2015

FOUCAULT Michel, *Sécurité, territoire, population: cours au Collège de France (1977-1978)*, Paris, Gallimard, Seuil, 2004.

FOUCAULT Michel, *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001.

FOUCAULT Michel, *Histoire de la sexualité I La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, [1976], 1994.

FOUCAULT Michel, « Qu'est-ce que la critique ? », *Bulletin de la société française de philosophie*, juin 1990, LXXXIV, n° 2, pp. 35-63.

FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

FRANKLIN Benjamin, *The writings of Benjamin Franklin*, New York, London, The Macmillan Company; Macmillan & Co., Ltd., 1907.

- FREGA Roberto, « Les pratiques normatives », *SociologieS*, 2015, [En ligne], Dossiers. Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations. URL : <https://sociologies.revues.org/4969>, consulté le 26 août 2015.
- FREGA Roberto, « The Normative Creature: Toward a Practice-Based Account of Normativity », *Social Theory & Practice*, janvier 2014, vol. 40, n° 1, pp. 1-27.
- FREGA Roberto, *Les sources sociales de la normativité*, Paris, Vrin, 2013.
- FRERE Bruno et JACQUEMAIN Marc (dirs.), *Résister au quotidien ?*, Paris, Sciences Po, Les Presses, 2013.
- FREUND Julien, *Études sur Max Weber*, Genève, Librairie Droz, 1990.

G

- GARDELLA Édouard et MONNET Éric, « Éditorial », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 1 octobre 2006, Dossier « L'engagement », n° 11, pp. 9-15.
- GAUCHET Marcel, « Essai de psychologie contemporaine », *Le Débat*, 1998, n° 99, n° 2, pp. 164-181.
- GAULEJAC Vincent de, *La société malade de la gestion : idéologie gestionnaire, pouvoir managérial et harcèlement social*, Paris, Ed. du Seuil, 2004.
- GAUTHIER François, « Primat de l'authenticité et besoin de reconnaissance. La société de consommation et la nouvelle régulation du religieux », *Studies in Religion/Sciences Religieuses*, 2012, vol. 41, n° 1, pp. 93-111.
- GEGOUT Pierre, « La bienveillance comme valeur pratique en éducation », Communication présentée dans le cadre du colloque « Sens, usage, pertinence de l'idée de valeur en éducation », Strasbourg, 2015.
- GIDDENS Anthony, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- GINGRAS Yves, *Les dérives de l'évaluation de la recherche: du bon usage de la bibliométrie*, Paris, Raisons d'agir, 2013.
- GLEICK James, *Toujours plus vite: de l'accélération de tout ou presque*, traduit par Jean-Pierre RICARD, Paris, Hachette Littératures, [1999], 2001.
- GODARD Francis, « Une éthique du temps : à la recherche du bon tempo », in François ASCHER et Francis GODARD (dirs.), *Modernité, la nouvelle carte du temps*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, Datar, 2003, pp. 29-39.
- GODARD Francis, « A propos des nouvelles temporalités urbaines », *Les annales de la recherche urbaine*, 1997, n° 77, pp. 7-14.
- GORI Roland, CASSIN Barbara et LAVAL Christian (dirs.), *L'Appel des appels: pour une insurrection des consciences*, Paris, Mille et une nuits, 2009.
- GORZ André, *Écologica*, Paris, Galilée, 2008.
- GRAFMEYER Yves et JOSEPH Isaac (dirs.), *L'École de Chicago : naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion, 2009.
- GREIMAS Algirdas Julien, *La mode en 1830: langage et société*, Paris, Presses universitaires de France, [1948], 2000.
- GROETHUYSEN Bernard, *Origines de l'esprit bourgeois en France*, Paris, Gallimard, 1927.

- GROS Frédéric, *Michel Foucault*, Paris, PUF, 1996.
- GROSSIN William, « Les bienfaits de la lenteur », *Social Science Information*, 2000, vol. 39, n° 2, pp. 219-232.
- GROSSIN William, *Pour une science des temps : introduction à l'écologie temporelle*, Toulouse, Octares éditions, 1996.
- GROSSIN William, *Les temps de la vie quotidienne*, Mouton., Paris - La Haye, 1974.
- GUERY François, « Ou bien la nature, ou bien l'esprit », in Alain ROGER et François GUERY (dirs.), *Maîtres et protecteurs de la nature*, Champ Vallon., Seyssel, 1991, pp. 21-30.
- GURVITCH Georges, « La multiplicité des temps sociaux », in *La vocation actuelle de la sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, 1963, vol.2.
- GUSFIELD Joseph R., *La culture des problèmes publics: l'alcool au volant*, traduit par Daniel CÉFAÏ, Paris, Economica, [1981], 2009.
- GUY Emmanuel et LE BRAS Laurence (dirs.), *Guy Debord: un art de la guerre*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, Gallimard, 2013.

H

- HACHE Émilie, *Écologie politique: cosmos, communautés, milieux*, Paris, Ed. Amsterdam, 2012.
- HACHE Émilie, *Ce à quoi nous tenons : propositions pour une écologie pragmatique*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, La Découverte, 2010.
- HACHE Emilie, « La responsabilité, une technique de gouvernementalité néolibérale ? », *Raisons politiques*, 2007, vol. 28, n° 4, pp. 49-65.
- HADOT Pierre, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris, Gallimard, 1995.
- HADOT Pierre, « Réflexions sur la notion de « culture de soi » », in *Michel Foucault philosophe: rencontre internationale Paris, 9, 10, 11 janvier 1988*, Paris, éd. du Seuil, 1989, pp. 261-270.
- HAJEK Isabelle, « Déchets et mobilisation collective : construire un autre rapport à la nature ? », *Écologie & politique*, 2009, vol. N°38, n° 1, pp. 147-156.
- HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, [1925], 2014.
- HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, [1950], 1997.
- HALEVY Daniel, *Essai sur l'accélération de l'histoire*, Paris, Ed. Self, 1948.
- HALL Edward Twitchell, *La danse de la vie: temps culturel, temps vécu*, Paris, Ed. du Seuil, [1977], 1984.
- HARRIBEY Jean-Marie, « Faut-il faire disparaître la valeur pour sortir du capitalisme? Discussion autour de Gorz », in Christophe FOUREL et Alain CAILLE (dirs.), *Sortir du capitalisme: le scénario Gorz*, Lormont, le Bord de l'eau, 2013, pp. 171-187.
- HARTOG François, *Régimes d'historicité : présentisme et expérience du temps*, Paris, Éd. du Seuil, 2012.
- HARTOG François, « L'autorité du temps », *Études*, 2009, n° 7, pp. 51-64.

- HEILBRUNN Benoît (dir.), *La performance, une nouvelle idéologie ? : critique et enjeux*, Paris, la Découverte, 2004.
- HEINICH Nathalie, *De la visibilité: excellence et singularité en régime médiatique*, Paris, Gallimard, 2012.
- HEINICH Nathalie, « Note sur les méthodes quantitatives en sociologie des valeurs », *Bulletin de Méthodologie sociologique*, 2010, n° 108, pp. 5-13.
- HEINICH Nathalie, *Comptes rendus*, Bruxelles, les Impressions nouvelles, 2007.
- HEINICH Nathalie, « La sociologie à l'épreuve des valeurs », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2006, vol. 121, n° 2, pp. 287-315.
- HEINICH Nathalie, *Être écrivain : création et identité*, Paris, Éd. la Découverte, 2000.
- HEINICH Nathalie, « Art contemporain et fabrication de l'inauthentique », *Terrain. Revue d'ethnologie de l'Europe*, 1999, n° 33, pp. 5-16.
- HEINICH Nathalie, *Le triple jeu de l'art contemporain: sociologie des arts plastiques*, Paris, Éd. de Minuit, 1998.
- HEINICH Nathalie, « Les colonnes de Buren au Palais-Royal. Ethnographie d'une affaire », *Ethnologie française*, 1995, XXV, n° 4, pp. 525-540.
- HEINICH Nathalie, « L'esthétique contre l'éthique, ou l'impossible arbitrage: de la tauromachie considérée comme un combat de registres », *Espaces et Sociétés*, 1992, n° 69/2, pp. 39-53.
- HEINICH Nathalie et VERDRAGER Pierre, « Les valeurs scientifiques au travail », *Sociologie et sociétés*, 2006, vol. 38, n° 2, pp. 209-241.
- HENNION Antoine, « Enquêter sur nos attachements. Comment hériter de William James? », *SociologieS [En ligne]*, 2015, Dossiers. Pragmatisme et sciences sociales : explorations, enquêtes, expérimentations. URL : <https://sociologies.revues.org/4953>, consulté le 20 août 2015.
- HENNION Antoine, « D'une sociologie de la médiation à une pragmatique des attachements », *SociologieS [En ligne]*, *Théories et recherches*, 25 juin 2013. URL : <http://sociologies.revues.org/4353>, consulté le 5 mars 2015.
- HENNION Antoine, « Réflexivités. L'activité de l'amateur », *Réseaux*, 2009, vol. 153, n° 1, pp. 55-78.
- HENNION Antoine, « Une sociologie des attachements », *Sociétés*, 2004, vol. 85, n° 3, pp. 9-24.
- HERVIEU-LEGER Danièle et HERVIEU Bertrand, *Le retour à la nature: « au fond de la forêt...l'État »*, Paris, Éd. du Seuil, 1979.
- HOBBSAWM Eric John, « Les briseurs de machines », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2006, vol. 53, n° 5, [1952], pp. 13-28.
- HOBBSAWM Eric John, *L'ère du capital*, Paris, Fayard, 1978.
- HOIBIAN Sandra, *Enquête sur les attitudes et comportements des Français en matière d'environnement (édition 2011)*, Étude réalisée pour l'ADEME, Collection des rapports du CRÉDOC, n° 279, 2012. URL : <http://www.credoc.fr/pdf/Rapp/R279.pdf>, consulté le 20 février 2015.

- HORKHEIMER Max et ADORNO Theodor Wiesengrund, *La dialectique de la raison: fragments philosophiques*, Paris, Gallimard, [1944 pour la première édition allemande], 1974.
- HOWES David et MARCOUX Jean-Sébastien, « Introduction à la culture sensible », *Anthropologie et Sociétés*, 2006, vol. 30, n° 3, pp. 7-17.
- HUBERT Henri et MAUSS Marcel, *Mélanges d'histoire des religions*, Paris, F. Alcan, 1909.

I

- ILLICH Ivan, *La convivialité*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.
- INGLEHART Ronald, « Globalization and Postmodern Values », *The Washington Quarterly*, 2000, vol. 23, n° 1, pp. 215-228.
- « Interrogations politiques », *Le Débat*, avril 2015, n° 184.
- ION Jacques, *La fin des militants ?*, Paris, Éd. de l'Atelier, 1997.
- ISAMBERT François-André, « Durkheim : une science de la morale pour une morale laïque », *Archives des sciences sociales des religions*, 1990, vol. 69, n° 1, pp. 129-146.
- ISAMBERT François-André, LADRIERE Paul et TERRENOIRE Jean-Paul, « Pour une sociologie de l'éthique », *Revue française de sociologie*, 1978, vol. 19, n° 3, pp. 323-339.

J

- JAISSON Marie, « Temps et espace chez Maurice Halbwachs (1925-1945) », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 1999, vol. 1, n° 1, pp. 163-178.
- JAMES William, *Essais d'empirisme radical*, traduit par Guillaume GARRETA et traduit par Vincent Mathias GIREL, Paris, Flammarion, 2007.
- JARRIGE François, « Pris dans l'engrenage ? : Les mondes du travail face à l'accélération au XIXe siècle », *Ecologie & politique*, 2014, vol. 48, n° 1, pp. 23-35.
- JARRIGE François, *Au temps des « tueuses de bras »: les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle, 1780-1860*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.
- JAUREGUIBERRY Francis, *Déconnexion volontaire aux technologies de l'information et de la communication*, 2013. URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00925309>, consulté le 23 octobre 2015.
- JAUREGUIBERRY Francis, « L'homme branché : mobile et pressé », in François ASCHER et Francis GODARD (dirs.), *Modernité, la nouvelle carte du temps*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, Datar, 2003, pp. 155-167.
- JAVEAU Claude, *Sociologie de la vie quotidienne*, Paris, P.U.F, 2011.
- JESSENNE Jean-Pierre (dir.), *Vers un ordre bourgeois ? : Révolution française et changement social*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007.
- JOSEPH Isaac, *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*, Paris, Economica, 2007.
- JOAS Hans, « Pragmatisme et sciences sociales. L'héritage de l'Ecole de Chicago », in Daniel CEFALI et Isaac JOSEPH (dirs.), *L'héritage du pragmatisme: conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, 2002.
- JOAS Hans, *La créativité de l'agir*, traduit par Pierre RUSCH, Paris, les Éditions du Cerf, 1999.

- JOAS Hans, « La créativité de l'agir (traduction de « Die Kreativität des Handelns ») », *Sozialanthropologische Arbeitspapiere*, 1995, n° 65.
- JONAS Hans, *Pour une éthique du futur*, traduit par Sabine CORNILLE et traduit par Philippe IVERNEL, Paris, Rivages, 1997.
- JONAS Hans, *Le principe responsabilité: une éthique pour la civilisation technologique*, traduit par Jean GREISCH, Paris, les Éd. du Cerf, [1979], 1990.
- JOURDAIN Anne, *Du coeur à l'ouvrage: les artisans d'art en France*, Paris, Belin, 2014.
- JULLIEN François, *Du temps: éléments d'une philosophie du vivre*, Paris, Grasset, 2001.
- JULLIEN François, *Traité de l'efficacité*, Paris, B. Grasset, 1996.

K

- KALAORA Bernard, « À la conquête de la pleine nature », *Ethnologie française*, 2001, Vol. 31, n° 4, pp. 591-597.
- KANT Emmanuel, *Œuvres philosophiques I. Des premiers écrits à la critique de la raison pure*, édition publiée sous la direction de Ferdinand Alquié, Paris, Gallimard, La Pléiade, [1781], 1980.
- KANT Emmanuel, *Fondement de la métaphysique des moeurs*, traduit par Victor DELBOS, Paris, Delagrave, [1785], 1966.
- KITSUSE John I. et SPECTOR Malcolm, *Constructing social problems*, New York, Adline de Gruyter, 1987.
- KLEIN Étienne, *Le facteur temps ne sonne jamais deux fois*, Paris, Flammarion, 2009.
- KLEIN Etienne, « De la vitesse comme doublure du temps », *Etudes*, 2004, n° 3, pp. 341-350.
- KOSELLECK Reinhart, *L'expérience de l'histoire*, Paris, Gallimard, Seuil, 1997.
- KOSELLECK Reinhart, « Temps et histoire », *Romantisme*, 1987, vol. 17, n° 56, pp. 7-12.
- KREPLAK Yaël et LAVERGNE Cécile, « Les pragmatiques à l'épreuve du pragmatisme. Esquisse d'un « air de famille » », *Tracés*, 2008, n° 15, pp. 127-145.

L

- LABRO Camille, « Slow Food perce lentement en France », *Le Monde*, 9 novembre 2014.
- « La convivialité, fable contemporaine », *Quaderni*, 2003, vol. 53, n° 1.
- LAFARGUE Paul, *Le Droit à la paresse*, Paris, Éditions Allia, [1881], 1999.
- LAFAYE Claudette et THEVENOT Laurent, « Une justification écologique? Conflits dans l'aménagement de la nature », *Revue française de sociologie*, 1993, vol. 34, n° 4, pp. 495-524.
- LAGANE Jean, « Du teikei à l'AMAP, un modèle acculturé », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, 2011, Vol. 2, n° 2.
URL : <http://developpementdurable.revues.org/9013>, consulté le 21 janvier 2015.
- LAÏDI Zaki, *Le sacre du présent*, Paris, Flammarion, 2002.
- « L'aliénation comme dépossession des besoins vitaux : Entretien avec Stéphane Haber »,

- Mouvements*, 2008, vol. 54, n° 2, pp. 41-53.
- LALLEMENT Michel, *L'âge du faire: hacking, travail, anarchie*, Paris, Éditions du Seuil, 2015.
- LALLEMENT Michel, « Une antinomie durkheimienne... et au-delà. Regards sociologiques sur le temps et les temporalités », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines [En ligne]*, 2008, n° 8. URL : <http://temporalites.revues.org/72>, consulté le 5 mai 2015.
- LALLEMENT Michel, *Temps, travail et modes de vie*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.
- LAMARTINE Alphonse DE, *Correspondance de Béranger*, Paris, Garnier, 1860.
- LAMINE Anne-Sophie, « Dimensions du croire : variations, af- frontements, radicalisation », in Emma AUBIN-BOLTANSKI, Anne-Sophie LAMINE et Nathalie LUCA (dirs.), *Croire en actes: distance, intensité ou excès*, Paris, l'Harmattan, 2014, pp. 119-133.
- LAMINE Claire, *Les AMAP: un nouveau pacte entre producteurs et consommateurs ?*, Gap, Éd. Y. Michel, 2008.
- LANDES David Saul, *L'Heure qu'il est: les horloges, la mesure du temps et la formation du monde moderne*, Paris, Gallimard, 1987.
- LAMONT Michèle et MOLNAR Virág, « The Study of Boundaries in the Social Sciences », *Annual Review of Sociology*, août 2002, vol. 28, n° 1, pp. 167-195.
- LARMET Gwenaël, « La sociabilité alimentaire s' accroît », *Economie et statistique*, 2002, vol. 352, n° 1, pp. 191-211.
- LAROCLETTE Brigitte et SANCHEZ-GONZALEZ Joan, « Cinquante ans de consommation alimentaire : une croissance modérée, mais de profonds changements », *Insee Première*, octobre 2015, n° 1568.
- LARRERE Raphaël, « L'écologie, ou le geste de l'exclusion de l'homme », in Alain ROGER et François GUERY (dirs.), *Maîtres et protecteurs de la nature*, Champ Vallon., Seyssel, 1991, pp. 173-196.
- LATOUR Bruno, *Politiques de la nature: comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, la Découverte, [1999], 2004.
- LATOUR Bruno, « Moderniser ou écologiser. A la recherche de la septième cité », *Ecologie & politique*, 1995, n° 13, pp. 5-27.
- LE BRETON David, *Marcher : éloge des chemins et de la lenteur*, Paris, Métailié, 2012.
- LE BRETON David, *L'adieu au corps*, Paris, Métailié, 1999.
- LEE Changnam, « Le flâneur urbain et la masse-nomade. Réflexion inspirée des textes de Benjamin et de Kracauer dans les années 1920-1930 », *Sociétés*, 2011, vol. 112, n° 2, pp. 123-135.
- LEFEBVRE Henri, *Eléments de rythmanalyse: introduction à la connaissance des rythmes*, Paris, Éd. Syllepse, 1992.
- LEGER Danièle, « Les utopies du « retour » », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1979, vol. 29, n° 1, pp. 45-63.
- LE GOFF Jacques, *Un autre Moyen âge*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1999.

- LE GOFF Jacques, *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1964.
- LE GOFF Jacques, « Au Moyen Âge : temps de l'Église et temps du marchand », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1960, vol. 15, n° 3, pp. 417-433.
- LE GOFF Jacques et SCHMITT Jean-Claude, « Temps », in *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris, Fayard, 1999, pp. 1113-1121.
- LEITCH Alison, « Slow food and the politics of pork fat: Italian food and European identity », *Ethnos*, 2003, vol. 68, n° 4, pp. 437-462.
- LEITCH Alison, « The social life of lardo », *The Asia Pacific Journal of Anthropology*, 2000, vol. 1, n° 1, pp. 103-118.
- LEPINARD Éléonore, « Une occasion perdue : l'exemple français des politiques publiques des « bureaux des temps » », *Cahiers du Genre*, 2002, vol. 33, n° 2, pp. 113-135.
- LICOPPE Christian (dir.), *L'évolution des cultures numériques: de la mutation du lien social à l'organisation du travail*, Limoges, Fyp éd., 2009.
- LOISEL Jean-Pierre, « Manger est perçu comme présentant davantage de risques », *Consommation et modes de vie, Crédoc*, 2001, n° 148.
- LOUBIER Pierre, « Balzac et le flâneur », *L'Année balzacienne*, 2001, n° 2, n° 1, pp. 141-166.
URL : <http://www.cairn.info/revue-l-annee-balzacienne-2001-1-page-141.htm>, consulté le 2 février 2016.
- LOVELOCK James, *La Terre est un être vivant : l'hypothèse Gaïa*, traduit par Paul COUTURIAU et traduit par Christelle ROLLINAT, Paris, France, Flammarion, 1993.
- LÖWY Michael et SAYRE Robert, *Révolte et mélancolie : le romantisme à contre-courant de la modernité*, Paris, Payot, 1992.
- LUCKMANN Thomas, « Rétrécissement de la transcendance, diffusion du religieux ? », *Archives de sciences sociales des religions*, traduit par Mireille DIESTCHY et traduit par Anne-sophie LAMINE, 2014, n° 167, pp. 31-46. Paru à l'origine sous le titre « Shrinking Transcendence, Expanding Religion? » in *Sociological Analysis* 1990, 50-52, p. 127-138.
- M**
- MACE Murielle, « Le rythmes des autres », in Jean BIRNBAUM (dir.), *Où est passé le temps ?*, Paris, Gallimard, 2012.
- MACHEREY Pierre, « Pour une histoire naturelle des normes », in *Michel Foucault philosophe: rencontre internationale Paris, 9, 10, 11 janvier 1988*, Paris, éd. du Seuil, 1989, pp. 203-221.
- MAILLARD Alain, « Préface », in *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel*, traduit par Isabelle TAUDIERE, Paris, La fabrique, [1967], 2004, pp. 7-28.
- MAIRE Catherine, « Aux origines de l'esprit bourgeois en France. Pour une relecture de Bernard Groethuysen », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques. Archives*, 1 octobre 2003, n° 32.
- MALINOWSKI Bronisław, *Les jardins de corail*, Paris, F. Maspero, [1935], 1974.

- MALLET Sandra, *Des plans-lumière nocturnes à la chronotopie, Vers un urbanisme temporel*, thèse de doctorat en urbanisme sous la dir. de Thierry Paquot, Institut d'Urbanisme de Paris Université Paris Est- Paris 12 Val-de-Marne, 2009, 474 p.
- MANCERON Vanessa et ROUE Marie, « L'imaginaire écologique », *Terrain. Revue d'ethnologie de l'Europe*, 4 mars 2013, n° 60, pp. 4-19.
- MARION Jean-Luc, *Sur l'ontologie grise de Descartes*, Paris, J. Vrin, 1975.
- MARTOUZET Denis, « Systèmes de valeurs vs pragmatisme dans les choix de pratiques spatiales : la place de la durabilité », *Noroi*, 30 septembre 2014, n° 231, pp. 125-136.
- MASSON Estelle, « Culturellement, manger c'est manger ensemble », in Jean-Jacques BOUTAUD (dir.), *L'imaginaire de la table: convivialité, commensalité et communication*, L'Harmattan., Paris, 2004, pp. 115-131.
- MASSON Estelle, FISCHLER Claude, LAURENS Stéphane et RAUDE Jocelyn, « La crise de la vache folle : « psychose », contestation, mémoire et amnésie », *Connexions*, 2003, vol. 2, n° 80, pp. 93-104.
- MATHIEU Lilian, « Un militantisme qui n'a de « nouveau » que le nom », in Bruno FRERE et Marc JACQUEMAIN (dirs.), *Résister au quotidien ?*, Paris, Sciences Po, Les Presses, 2013, pp. 223-240.
- MATHIOT Louis, « L'alimentation des enfants du point de vue de leurs parents : Des représentations du risque différenciées selon l'appartenance sociale des familles », *Sociologie et sociétés*, vol. 46, n° 2, pp. 133-154.
- MAUPASSANT Guy de, *Contes et nouvelles*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1999.
- MAUSS Marcel, *Essai sur le don: forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, Presses universitaires de France, [1923-1924] 2012.
- MAUSS Marcel, « La cohésion sociale dans les sociétés polysegmentaires », in *Œuvres III Cohésion sociale et divisions de la sociologie*, Paris, Les Éd. de Minuit, [1932], 1969.
- MCLUHAN Marshall et FIORE Quentin, *Guerre et paix dans le village planétaire*, Paris, R. Laffont, 1970.
- MEDA Dominique, « Manquons-nous de temps? », *Revue Interventions économiques. Papers in Political Economy*, 2003, n° 31. URL : <http://interventionseconomiques.revues.org/920>, consulté le 5 novembre 2015.
- MEISSONNIER Joël, « Stratégies d'optimisation des temps quotidiens : le temps du repas », in Isabelle GARABUAU-MOUSSAOUI, Dominique DESJEU et Élise PALOMARES (dirs.), *Alimentations contemporaines*, L'Harmattan, Paris, 2002, pp. 213-240.
- MERCURE Daniel, *Les temporalités sociales*, Paris, Ed. l'Harmattan, 1995.
- MICHALET Charles-Albert, « Comment la globalisation oblige à remettre en cause certains concepts économiques », *L'Économie politique*, 2007, vol. 36, n° 4, pp. 60-73.
- MICHALET Charles-Albert, *Qu'est-ce que la mondialisation ?*, Paris, Ed. La Découverte, 2002.
- MICHON Pascal, « De la vitesse aux manières de fluer : sur quelques théories sociopolitiques contemporaines », *Rhuthmos*, 13 mars 2015. URL : <http://rhuthmos.eu/spip.php?article1507>, consulté le 23 septembre 2015.

- MICHON Pascal, « Rythme, rythmanalyse, rythmologie : un essai d'état des lieux », *Rhuthmos*, 9 janvier 2013. URL : <http://rhuthmos.eu/spip.php?article644>, consulté le 4 mai 2014.
- MICHON Pascal, « Une rythmologie politique », in Jean BIRNBAUM (dir.), *Où est passé le temps ?*, Paris, Gallimard, 2012, pp. 133-147.
- MICHON Pascal, « Hartmut ROSA, « Accélération. Une critique sociale du temps » », *Rhuthmos*, 9 février 2011. URL : <http://rhuthmos.eu/spip.php?article272>, consulté le 23 septembre 2015.
- MICHON Pascal, *Les rythmes du politique : démocratie et capitalisme mondialisé*, Paris, Les Prairies ordinaires, 2007.
- MICOUD André, « Des « temps modernes » au temps du vivant : vers une nouvelle temporalité mondiale ? », in Rémi BARBIER, Philippe BOUDES, Jean-Paul BOZONNET, Jacqueline CANDAU, Michelle DOBRE, Nathalie LEWIS et Florence RUDOLF (dirs.), *Manuel de sociologie de l'environnement*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012.
- Modes de vie et empreinte carbone Prospective des modes de vie en France à l'horizon 2050 et empreinte carbone*, Rapports intermédiaires réalisés dans le cadre du projet PROMOV, CLIP n°21, DDRI SciencesPo., 2012.
- MONDEME Thomas et LAVERGNE Cécile, « Pragmatismes : vers une politique de l'action située », *Tracés. Revue de sciences humaines*, 2008, n° 15.
- MONDEME Thomas et LAVERGNE Cécile (dirs.), « Pragmatismes », *Tracés. Revue de sciences humaines*, 2008, n° 15.
- MONTEGUT Jacques, « Agriculture et mauvaises herbes », in Alain ROGER et François GUERY (dirs.), *Maîtres et protecteurs de la nature*, Champ Vallon., Seyssel, 1991, pp. 105-121.
- MORIN Jean-Michel, « Dewey John, La formation des valeurs », *Revue française de sociologie*, 2012, vol. 53, n° 1, pp. 127-129.
- MORIN Jean-Michel, *Boudon: un sociologue classique*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- MORIN Jean-Michel, *Sociologie de l'entreprise*, Paris, Presses universitaires de France, 1999.
- MUNDLER Patrick, « Les Associations pour le maintien de l'agriculture paysanne (AMAP) en Rhône-Alpes, entre marché et solidarité », *Ruralia. Sciences sociales et mondes ruraux contemporains*, 2007, n° 20. URL : <http://ruralia.revues.org/1702>, consulté le 21 janvier 2015.
- MUNIER Brigitte, *Robots: le mythe du Golem et la peur des machines*, Paris, Éd. de la Différence, 2011.
- MUNIER Brigitte, *Quand Paris était un roman : du mythe de Babylone au culte de la vitesse*, Paris, Éd. de la Différence, 2007.
- MUNIER Brigitte, *Figures mythiques et types romanesques: essai sur les enjeux d'une sociologie du roman*, Paris, l'Harmattan, 2003.
- MUSSO Pierre, « Le crépuscule technologique de l'utopie », in Éric LETONTURIER (dir.), *Les utopies*, Paris, CNRS éditions, coll. « Les essentiels d'Hermès », 2013, pp. 99-114.

N

- NACHI Mohamed, *Introduction à la sociologie pragmatique: vers un nouveau « style » sociologique ?*, Paris, A. Colin, 2006.
- N'DIAYE Catherine (dir.), *La gourmandise : délices d'un péché*, Paris, Ed. Autrement, 1993.
- NEITZ Mary Jo et SPICKARD James V., « Steps toward a Sociology of Religious Experience : The Theories of Mihaly Csikszentmihalyi and Alfred Schutz », *Sociological Analysis*, 1990, vol. 51, n° 1, pp. 15-33.
- NEVEU Érik, *Sociologie des mouvements sociaux*, Paris, la Découverte, 2011.
- NOIRAY Jacques, *Le Romancier et la machine: l'image de la machine dans le roman français (1850-1900)*, Paris, J. Corti, 1981.
- NORA Pierre (dir.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997, vol. 3/.

O

- OBADIA Claude, « Les métamorphoses du bonheur ou les illusions perdues de la modernité », *Le philosophe*, 2006, vol. 26, n° 1, pp. 55-65.
- OBADIA Claude, « De quoi l'hédonisme contemporain est-il le nom? », Communication présentée à l'ISC Paris, le 6 octobre 2012.
- OGIEN Albert, « Pragmatismes et sociologies », *Revue française de sociologie*, 2014, vol. 55, n° 3, pp. 563-579.
- OGIEN Albert et LAUGIER Sandra, *Pourquoi désobéir en démocratie ?*, Paris, Éd. la Découverte, 2010.
- OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, « Le « je » méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain - Persée », *Revue française de sociologie*, 2000, vol. 41, n° 3, pp. 417-445.
- OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre, « La politique du terrain », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, 1995, n° 1, pp. 71-109. URL : <http://enquete.revues.org/document263.html>, consulté le 20 septembre 2011.
- OLLIVRO Jean, *L'homme à toutes vitesses: de la lenteur homogène à la rapidité différenciée*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000.
- OSBALDISTON Nick, *Culture of the slow: social deceleration in an accelerated world*, Basingstoke, New York, Palgrave Macmillan, 2013.

P

- PAINDAVOINE Rémi, « Vitesse et disparition : la dromologie de Paul Virilio », *Etudes*, 1994, vol. 381, n° 6, pp. 619-628.
- PAQUOT Thierry, « De la « société de consommation » et de ses détracteurs », *Mouvements*, 2008, vol. 54, n° 2, pp. 54-64.
- PARKINS Wendy et CRAIG Geoffrey, *Slow living*, Oxford, Berg, 2006.
- PARKINS Wendy, « Out of Time Fast Subjects and Slow Living », *Time & Society*, 9 janvier 2004, vol. 13, n° 2-3, pp. 363-382.

- PATURET Jean-Bernard, « Le bonheur : esquisse philosophique... », *Empan*, 2012, vol. 86, n° 2, pp. 12-17.
- PAWIN Rémy, *Histoire du bonheur en France depuis 1945*, Paris, R. Laffont, 2013.
- PEIRCE Charles Sanders, « Comment rendre nos idées claires », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 1 janvier 1879, vol. 7, pp. 39-57.
- PEIRCE Charles Sanders, « Comment se fixe la croyance », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 1 juillet 1878, vol. 6, pp. 553-569.
- PERETTI-WATEL Patrick, *La société du risque*, Paris, la Découverte, 2010.
- PERRET Bernard, « Penser avec et contre André Gorz. Individualisme révolutionnaire vs éthique de la responsabilité. », in Alain CAILLE et Christophe FOUREL (dirs.), *Sortir du capitalisme: le scénario Gorz*, Lormont, le Bord de l'eau, 2013, pp. 117-126.
- PHARO Patrick, *Morale et sociologie: le sens et les valeurs entre nature et culture*, Paris, Gallimard, 2004.
- PHARO Patrick, « Présentation du numéro Ethique et sociologie », *L'Année sociologique*, 2004, vol. 54, n° 2, pp. 321-325.
- PHARO Patrick, *La logique du respect*, Paris, Éd. du Cerf, 2001.
- PHARO Patrick, *Le civisme ordinaire*, Paris, Librairie des Méridiens, 1985.
- PIAULT Fabrice (dir.), *Le mangeur : menus, mots et maux*, Paris, Autrement, 1993, 171 p.
- PICHOIS Claude, *Vitesse et vision du monde : littérature et progrès*, Neuchâtel, Éditions de la Baconnière, 1973.
- PIGANI Erik, *Petit cahier d'exercices pour ralentir quand tout va trop vite*, Genève-Bernex, Jouvence, 2011.
- PIGANI Erik, *L'art de gérer son temps ou Savoir vivre efficacement*, Paris, De Vecchi, 1990.
- Promouvoir le concept des Cittaslow en France : état des lieux et propositions*, Note pour le ministre de l'écologie, du développement durable, des transports et du logement, ENA (CIC-CSPA) Promotion Mahatma Gandhi, 2011.
- PROUST Marcel, *A la recherche du temps perdu XI La Prisonnière*, Paris, Gallimard, 1923.
- PRUVOST Geneviève, « L'alternative écologique », *Terrain. Revue d'ethnologie de l'Europe*, 4 mars 2013, n° 60, pp. 36-55.
- PUDAL Romain, « Enjeux et usages du pragmatisme en France (1880-1920): Approche sociologique et historique d'une acculturation philosophique », *Revue française de sociologie*, 2011, vol. 52, n° 4, pp. 747-775.
- PUDAL Romain, « La sociologie française est-elle pragmatist compatible ? », *Tracés*, 2008, n° 15, pp. 25-45.
- PUTNAM Hilary Whitehall, *Fait/valeur: la fin d'un dogme*, traduit par Marjorie CAVERIBERE et traduit par Jean-Pierre COMETTI, Editions de l'éclat, [2002]., Paris-Tel-Aviv, 2004.

Q

- « Quelle « autre mondialisation » ? », *Revue du MAUSS*, 2002, vol. 2, n° 20.

- QUERE Louis, « Religion et sphère publique au prisme du naturalisme pragmatisme », in Joan STAVO-DEBAUGE, Philippe GONZALEZ et Roberto FREGA (dirs.), *Quel âge post-séculier ? : religions, démocraties, sciences*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2015, pp. 117-143.
- QUERE Louis, « Le travail des émotions dans l'expérience publique. Marées vertes en Bretagne », in Daniel CEFALI et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2012, pp. 135-162.
- QUERE Louis, « Les « dispositifs de confiance » dans l'espace public », *Réseaux*, 2005, vol. 4, n° 132, pp. 185-217.
- QUERE Louis, « La structure cognitive et normative de la confiance », *Réseaux*, 2001, vol. 4, n° 108, pp. 125-152.

R

- RALLET Alain et TORRE André, « Proximité et localisation », *Économie rurale*, 2004, vol. 280, n° 1, pp. 25-41.
- Rapport moral 2010*, Assemblée Générale de Slow Food France – 04/05 juin 2011, Clermont-Ferrand.
- RAUCH André, « Les loisirs, temps libéré ? », *Revue Projet*, 2003, vol. 1, n° 273, pp. 43-51.
- REGNIER Faustine, « L'alimentation entre plaisir(s) et nécessité(s) en France et aux États-Unis : Quelques variations dans la presse féminine depuis les années 1930 », *Sociologie et sociétés*, 2014, vol. 46, n° 2, pp. 85-108.
- REGNIER Faustine et MASULLO Ana, « Obésité, goûts et consommation: Intégration des normes d'alimentation et appartenance sociale », *Revue française de sociologie*, 2009, vol. 50, n° 4, p. 747.
- REGNIER Faustine et PARKHURST FERGUSON Priscilla, « Présentation : Manger - négocier le plaisir et la nécessité », *Sociologie et sociétés*, automne 2014, vol. 46, n° 2, pp. 5-15.
- REY-DEBOVE Josette et REY Alain (dirs.), *Le petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, le Robert, 2010.
- REYNOLDS Joan M., « « Pragmatic Humanism » in Foucault's Later Work », *Canadian Journal of Political Science*, 2004, vol. 37, n° 04, pp. 951-977.
- RICŒUR Paul (dir.), *Le temps et les philosophies*, Paris, Payot, 1978.
- RICROCH Layla et ROUMIER Benoît, « Depuis 11 ans, moins de tâches ménagères, plus d'Internet », *Insee Première*, 2011, n° 1377.
- RIDOUX Nicolas, *La décroissance pour tous*, Lyon, Parangon, 2006.
- RIOUX Jean-Pierre, *La Révolution industrielle : 1780-1880*, Paris, Ed. du Seuil, 1971.
- RITZER George, *The McDonaldization of society*, Thousand Oaks, SAGE, 2013.
- RITZER George et RYAN Michael, « The Globalization of Nothing », *Social Thought & Research*, 2002, vol. 25, n° 1/2, pp. 51-81.
- ROBIN Régine, « L'écriture flâneuse », in Philippe SIMAY (dir.), *Capitales de la modernité: Walter Benjamin et la ville*, Paris, Ed. de l'Eclat, 2006, pp. 37-64.

- ROGER Alain, « Maîtres et protecteurs de la nature. Contribution à la critique d'un prétendu « contrat naturel » », in Alain ROGER et François GUERY (dirs.), *Maîtres et protecteurs de la nature*, Seyssel, Champ Vallon, 1991, pp. 7-19.
- ROKEACH Milton, *Beliefs, attitudes, and values: a theory of organization and change*, San Francisco, Jossey-Bass, 1968.
- ROMILLY Jacqueline de, *Le temps dans la tragédie grecque*, Paris, Vrin, 1971.
- RONNIN Gaëlle, « Une ville lente, c'est possible ? », *Silence*, mai 2013, n° 412, pp. 8-9.
- ROOS Gun, TERRAGNI Laura et TORJUSEN Hanne, « The local in the global – creating ethical relations between producers and consumers », *Anthropology of food*, mars 2007, n° S2. URL : <http://aof.revues.org/489?lang=fr>, consulté le 19 janvier 2015.
- RORTY Richard, « Method, Social Science and Social Hope », *Canadian Journal of Philosophy*, décembre 1981, XI, n° 4, pp. 569-588.
- ROSA Hartmut, *Aliénation et accélération: vers une théorie critique de la modernité tardive*, traduit par Thomas CHAUMONT, Paris, La Découverte, 2012.
- ROSA Hartmut, *Accélération: une critique sociale du temps*, traduit par Didier RENAULT, Paris, La Découverte, [2005], coll. « Théorie critique », 2010.
- ROSA Hartmut et SCHEUERMAN William E., *High-Speed Society: Social Acceleration, Power, and Modernity*, Pennsylvania State University Press, 2010.
- RUELLE Charles et NEYRAT Frédéric, « Écologie = X. Une introduction », *Labyrinthe*, 2008, n° 30. URL : <http://labyrinthe.revues.org/3762>, consulté le 18 février 2015.
- RUYER Raymond, *L'utopie et les utopies*, Paris, Presses universitaires de France, 1950.

S

- SAINT POL Thibaut DE et RICOCH Layla, « Le temps de l'alimentation en France », *Insee Première*, octobre 2012, n° 1417.
- SALLES Denis, « Environnement: la gouvernance par la responsabilité? », *Vertigo-la revue électronique en sciences de l'environnement*, 2009, Hors série 6. URL : <http://vertigo.revues.org/9179>, consulté le 11 février 2015.
- SANSOT Pierre, *Poétique de la ville*, Paris, Ed. Payot et Rivages, 2004.
- SANSOT Pierre, *Du bon usage de la lenteur*, Paris, Payot & Rivages, [1988], 2000.
- SARTRE Jean-Paul, *L'Existentialisme est un humanisme*, Paris, Nagel, 1968.
- SASSATELLI Roberta et DAVOLIO Federica, « Consumption, Pleasure and Politics : Slow Food and the politico-aesthetic problematization of food », *Journal of Consumer Culture*, 2010, vol. 10, n° 2, pp. 202-232.
- SCHEUERMAN William, « Les nouveaux rythmes de la politique dans les sociétés à grande vitesse », *Multitudes*, 2011, vol. 46, n° 3, pp. 191-192.
- SCHLANGER Judith, *La vocation*, Paris, Éd. du Seuil, 1997.
- SCHWARTZ Shalom H., « Les valeurs de base de la personne: théorie, mesures et applications », *Revue française de sociologie*, 2006, vol. 47, n° 4, pp. 929-968.

- SCHWEISGUTH Etienne, « Le post-matérialisme revisité: R. Inglehart persiste et signe », *Revue française de science politique*, 1997, vol. 47, n° 5, pp. 653-659.
- SCHWINT Didier, « La routine dans le travail de l'artisan », *Ethnologie française*, 2005, vol. 35, n° 3, p. 521.
- SCHWINT Didier, « Savoir artisan de fabrication et détournement du temps », *Sociétés*, 2002, vol. 76, n° 2, p. 33.
- SEMPRINI Andrea, *La marque*, Paris, Presses universitaires de France, 1995.
- SENNETT Richard, *Ce que sait la main: la culture de l'artisanat*, Paris, Albin Michel, trad. de The craftsman, [2008], 2009.
- SENNETT Richard, *Le travail sans qualités: les conséquences humaines de la flexibilité*, Paris, A. Michel, trad. de The corrosion of character, 1998, 2000.
- SERRES Michel, *Le contrat naturel*, Paris, Bourin, 1990.
- SERVAN-SCHREIBER Jean-Louis, *Trop vite!: pourquoi nous sommes prisonniers du court terme*, Paris, Albin Michel, 2010.
- SHUSTERMAN Richard, *Vivre la philosophie: pragmatisme et art de vivre*, traduit par Christian FOURNIER et traduit par Jean-Pierre COMETTI, Paris, Klincksieck, [1997], 2001.
- SIMMEL Georg, *La religion*, traduit par Philippe IVERNEL, Belval, Circé, 1998.
- SIMMEL Georg, « Métropoles et mentalités », in Yves GRAFMEYER et Isaac JOSEPH (dirs.), *L'école de Chicago*, Paris, Aubier, 1990, pp. 61-79.
- SIMMEL Georg, *Philosophie de l'argent*, Paris, Presses universitaires de France, [1900], 1987.
- SIMONDON Gilbert, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1969.
- SINISCALCHI Valeria, « La politique dans l'assiette. Restaurants et restaurateurs dans le mouvement Slow Food en Italie », *Ethnologie française*, 2014, Vol. 44, n° 1, pp. 73-83.
- SINISCALCHI Valeria, « Slow versus fast », *Terrain. Revue d'ethnologie de l'Europe*, mars 2013, n° 60, pp. 132-147.
- SINISCALCHI Valeria, « Environment, regulation and the moral economy of food in the Slow Food movement », *Journal of Political Ecology*, 2013, n° 20, pp. 295-305.
- SIOUNANDAN Nicolas, COLIN Justine et HEBEL Pascale, « En marge de la crise: émergence d'une frugalité choisie », *Consommation et modes de vie, Crédoc*, avril 2014, n° 266.
- SNAUWAERT Maïté, « Le rythme critique d'Henri Meschonnic », *Acta fabula*, 4 août 2012, vol. 13, n° 6, « En rythme ».
- SOMBART Werner, *Le bourgeois: contribution à l'histoire morale et intellectuelle de l'homme économique moderne*, traduit par Samuel JANKELEVITCH, Paris, Payot, [1919], 1926.
- SOPER Kate, « Alternative hedonism, cultural theory and the role of aesthetic revisioning. », *Cultural Studies*, septembre 2008, vol. 22, n° 5, pp. 567-587.
- STAVO-DEBAUGE Joan, « Des « événements » difficiles à encaisser. Un pragmatisme pessimiste », in Daniel CEFAL et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2012, pp. 191-223.

- STAVO-DEBAUGE Joan, « De la critique, une critique. Sur le geste « radical » de Luc Boltanski. », *Espaces Temps.net [En ligne]*, 7 mars 2011, Travaux. URL : <http://www.espacestems.net/articles/de-la-critique-une-critique-sur-le-geste-radical-de-luc-boltanski-2/>, consulté le 20 août 2015.
- STAVO-DEBAUGE Joan, « La sociologie dite « pragmatique » et la philosophie pragmatiste, une rencontre tardive », Texte préparé pour le premier séminaire des Ateliers Villa Vigoni, « Pourquoi le pragmatisme ? L'intérêt du pragmatisme pour les sciences humaines et sociales », Villa Vigoni, Italie, 15-18 juillet 2012.
- STAVO-DEBAUGE Joan, GONZALEZ Philippe et FREGA Roberto (dirs.), *Quel âge post-séculier ? : religions, démocraties, sciences*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2015.
- STAVO-DEBAUGE Joan et TROM Danny, « Le pragmatisme et son public à l'épreuve du terrain. Penser avec Dewey contre Dewey », in Bruno KARSENTI et Louis QUERE (dirs.), *La croyance et l'enquête : aux sources du pragmatisme*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, coll. « Raisons Pratiques », n° 15, 2004, pp. 195-226.
- STRAUSS Anselm Leonard et CORBIN Juliet, *Les fondements de la recherche qualitative : techniques et procédures de développement de la théorie enracinée*, traduit par Marc-Henry SOULET, Fribourg, Academic Press Fribourg, 2004.
- STUDENY Christophe, *L'invention de la vitesse : France, XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Gallimard, 1995.
- STURM Hendrik, « La cospatialité : la superposition des territoires révélée par la marche », Centre culturel international de Cerisy, Cerisy-La-Salle, 2012.
- SZCZEPANSKI Maxime, « Le village planétaire. Variations sur l'échelle d'un lieu commun », *Mots. Les langages du politique*, 2003, n° 71, pp. 149-156.

T

- TABBONI Simonetta, *Les temps sociaux*, Paris, A. Colin, 2006.
- TAGUIEFF Pierre-André, *Le sens du progrès : une approche historique et philosophique*, Paris, Flammarion, 2004.
- TAYLOR Charles, *Le malaise de la modernité*, traduit par Charlotte MELANÇON, Paris, Éd. du Cerf, 1991 pour l'édition canadienne, ouvrage tiré de conférences radiophoniques : « The Massey Lectures for the CBC », 2010.
- TAYLOR Charles, *Les sources du moi : la formation de l'identité moderne*, Paris, Éd. du Seuil, 1998.
- TAYLOR Charles, *Sources of the self: the making of the modern identity*, Cambridge, Harvard University Press, 1989.
- TEIL Geneviève, « Le bio s'use-t-il ? Analyse du débat autour de la conventionalisation du label bio », *Économie rurale. Agricultures, alimentations, territoires*, 30 novembre 2012, n° 332, pp. 102-118.

- TERZI Cédric et QUERE Louis, « Did you say « pragmatic » ? Luc Boltanski's Sociology from a pragmatist perspective », in Simon SUSSEN et Bryan Stanley TURNER (dirs.), *The spirit of Luc Boltanski*, London, Anthem Press, 2014, pp. 91-128.
- THEVENOT Laurent, *L'action au pluriel: sociologie des régimes d'engagement*, Paris, Éditions la Découverte, 2006.
- THEVENOT Laurent, « Mettre en valeur la nature: Disputes autour d'aménagements de la nature, en France et aux Etats-Unis », *Autres Temps. Les cahiers du christianisme social*, 1996, vol. 49, n° 1, pp. 27-50.
- THIERY Sébastien, « Avant-propos au numéro thématique: la convivialité, fable contemporaine », *Quaderni*, 2003, vol. 53, n° 1, pp. 57-59.
- THOMAS MORE, *L'Utopie ou Le Traité de la meilleure forme de gouvernement*, traduit par Marie DELCOURT, Paris, Flammarion, [1516], 1987.
- THOMPSON Edward Palmer, *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel*, traduit par Isabelle TAUDIERE, Paris, La fabrique, [1967], 2004.
- TISSOT Sylvie, « Entre soi et les autres », *Actes de la recherche en sciences sociales*, avril 2014, n° 204, pp. 4-9.
- TONNELAT Stéphane, « La dimension sensible des problèmes publics. La plate-forme d'observation du bayou et la visibilité d'un quartier de la Nouvelle-Orléans. », in Daniel CEFAÏ et Cédric TERZI (dirs.), *L'expérience des problèmes publics*, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 2012, pp. 163-190.
- TOULA-BREYSSE Jean-Luc, *Le zen*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010.
- TOURAINÉ Alain, *Le retour de l'acteur: essai de sociologie*, Paris, Fayard, 1984.
- TROM Danny, « De la réfutation de l'effet NIMBY considérée comme une pratique militante. Notes pour une approche pragmatique de l'activité revendicative », *Revue française de science politique*, 1999, vol. 49, n° 1, pp. 31-50.
- V**
- VALADE Bernard (dir.), « Le XXe siècle saisi par la communication », *Hermès, La Revue*, 2015, vol. 1, n° 71.
- VALADE Bernard, « Les utopies sociales du XIXe siècle », in Éric LETONTURIER (dir.), *Les utopies*, Paris, CNRS éditions, coll. « Les essentiels d'Hermès », 2013, pp. 49-64.
- VALADE Bernard, « Les fils d'argent du lien social », in Michèle MERGER et Dominique BARJOT (dirs.), *Les entreprises et leurs réseaux: hommes, capitaux, techniques et pouvoirs, XIXe-XXe siècles*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1998, pp. 209-228.
- VALETTE-FLORENCE Pierre, *Les styles de vie: bilan critique et perspectives*, Paris, Nathan, 1994.
- VANDENBERGHE Frédéric, « Introduction à la sociologie (cosmo) politique du risque d'Ulrich Beck », *Revue du MAUSS*, 2001, vol. 17, n° 1, pp. 25-39.
- VANDERBERGHE Frédéric, *Une histoire critique de la sociologie allemande: aliénation et réification*, Paris, La Découverte, 1997.

- VATIN François, « L'organisation scientifique du travail et ses critiques », in *Le travail et ses valeurs*, Paris, Albin Michel, 2008, pp. 130-142.
- VEYNE Paul, *Foucault, sa pensée, sa personne*, Paris, Albin Michel, 2008.
- VIARD Jean, *Éloge de la mobilité : essai sur le « capital » temps libre et la valeur travail*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2011.
- VIARD Jean, « Le temps libre, acteur social », in François ASCHER et Francis GODARD (dirs.), *Modernité, la nouvelle carte du temps*, La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, Datar, 2003, pp. 129-137.
- VIGNY Alfred de, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1986.
- VINCQ Jean-Louis, MONDY Bernard et FONTORBES Jean-Pascal, « La construction de la qualité fiable dans les réseaux alimentaires de proximité », *Économie rurale. Agricultures, alimentations, territoires*, 2010, n° 318-319, pp. 5-19.
- VIRILIO Paul, *La pensée exposée: textes et entretiens pour la Fondation Cartier pour l'art contemporain*, Arles, Actes Sud, 2012.
- VIVIER Nadine, « La conscience du temps », in Jean BIRNBAUM (dir.), *Où est passé le temps ?*, Paris, Gallimard, 2012, pp. 65-82.
- VRIGNON Alexis, « Les écologistes et la protection de la nature et de l'environnement dans les années 1970 », *Ecologie & politique*, 2012, vol. 44, n° 1, pp. 115-125.
- VUILLEUMIER Julien, « Agriculture contractuelle de proximité et transformation des habitudes et connaissances alimentaires », communication présentée lors du colloque « Comment mangent les familles contemporaines ? Comparaisons européennes », Strasbourg, 16 janvier 2015.

W

- WATIER Patrick, *Éloge de la confiance*, Paris, Belin, 2008.
- WATIER Patrick, « Les ressources de l'interprétation sociologique », *L'Année sociologique*, 2007, vol. 57, n° 1, pp. 83-102.
- WATIER Patrick, *Georg Simmel sociologue*, Belval, Circé, 2003.
- WATIER Patrick, « Confiance et socialisation », *Revue des Sciences Sociales de la France de l'Est*, 1993, n° 20, pp. 201-207.
- WEBER Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, traduit par Isabelle KALINOWSKI, Paris, Flammarion, [1904-1905], 2000.
- WEBER Max, *Économie et société*, Paris, Pocket, [1910-1913], 1995, vol.1.
- WEBER Max, *Le savant et le politique*, Paris, 10-18, [1919], 1987.
- WIENER Norbert, *Cybernétique et société: l'usage humain des êtres humains*, traduit par Ronan Préface LE ROUX et traduit par Pierre-Yves MISTOULON, Paris, Éd. Points, [1950], 2014.
- WIEVIORKA Michel, « Après les nouveaux mouvements sociaux », in *Neuf leçons de sociologie*, Paris, R. Laffont, 2008, pp. 113-142.
- WOLTON Dominique, *Indiscipliné : trente-cinq ans de recherches*, Paris, Odile Jacob, 2012.

WOLFF Francis, *Notre humanité: d'Aristote aux neurosciences*, Paris, Fayard, 2010.

Z

ZASK Joëlle, « Présentation : La politique comme expérimentation », in *Le public et ses problèmes*, Paris, Gallimard, [1927], 2010, pp. 11-65.

ZAWADZKI Paul, « Avant-propos : relire les auteurs de Francfort, visée émancipatrice et connaissance », *Quaderni*, 2002, vol. 49, n° 1, pp. 41-53.

ZERUBAVEL Eviatar, « The Standardization of Time: A Sociohistorical Perspective », *American Journal of Sociology*, juillet 1982, vol. 88, n° 1, pp. 1-23.

ZOLA Émile, *La bête humaine*, Paris, Le livre de poche, [1890], 1970.

2) Corpus analysé :

ABRIAL Grégoire, « Les vertus de la lenteur », *Étapes*, n°212, mars-avril 2013.

ERM Pascale (d'), *Vivre plus lentement: un nouvel art de vie*, Paris, Ulmer, 2010.

FUAD-LUKE Alastair, STRAUSS Carolyn F., « The Slow Design Principles », Slow Lab, Amsterdam, 2008, URL : <http://www.slowlab.net/RESOURCES/Resourcess-PUBLICATIONS-Slow-reading-s>, consulté le 24 janvier 2016.

GOSSELAIN Olivier, « Slow Science – La désexcellence », *UZANCE*, Revue d'ethnologie européenne de la Fédération Wallonie-Bruxelles, n°01, 2011, pp.128-140.

HONORE Carl, *Éloge de la lenteur*, traduit par Sophie ARTAUD, Paris, Marabout, 2005.

HONORÉ Carl, *In praise of slowness: challenging the cult of speed*, San Francisco, HarperSanFrancisco, 2005.

KAIBECK Julien, *Adoptez la Slow Cosmétique*, Editions Leduc, Paris, 2012.

KAIBECK Julien et Dupuis Mélanie, *Slow Cosmétique, le guide visuel*, Editions Leduc, Paris, 2015.

MENETREY Sylvain et SZERMAN Stéphane, *Slow attitude !: oser ralentir pour mieux vivre*, Paris, A. Colin, 2013.

NEUBOURG Monique, *Invitation à la lenteur*, Paris, Éd. de la Martinière, 2012.

PETRINI Carlo, *Bon, propre et juste: éthique de la gastronomie et souveraineté alimentaire*, Gap, Y. Michel, 2006.

PETRINI Carlo, *Slow food, manifeste pour le goût et la biodiversité: la malbouffe ne passera pas !*, traduit par Nathalie BOUYSES, Barret-sur-Méouge, Éd. Y. Michel, 2005.

ROBACH Cilla, *Catalogue de l'exposition Slow Art*, Stockholm, Nationalmuseum, 2012. URL:http://www.nationalmuseum.se/Global/Publikationer/NM_SlowArt_digital_fix_eng.pdf consulté le 21/10/2014.

STEILER Dominique, SADOWSKY John, et ROCHE Loïck, *Le slow management: éloge du bien-être au travail*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2010.

STENGERS Isabelle, *Une autre science est possible !: manifeste pour un ralentissement des sciences*, traduit par Thierry DRUMM, Paris, La Découverte, 2013.

INDEX NOMINUM

A

ADORNO Theodor Wiesengrund : 178, 317
AGAMBEN Giorgio : 161
AGRIKOLIANSKY Éric : 120, 122
AGUESSY Honorat : 277
AÏT ALI Nawel : 192
ALLIX Grégoire : 14
ALTHABE Gérard : 17
ANDERS Günther : 290
AMAR Michel : 190
ANDREWS Geoff : 6, 10, 11, 49, 52, 124, 202, 286, 306,
APFELBAUM Marian : 319
APPADURAI Arjun : 203
APPEL Karl-Otto : 57
ARENDETT Hannah : 186, 275
ARIES Paul : 202
ARIGHETTI Graziano : 292
ARON Raymond : 175
ASCHER François : 153, 180, 182, 230
ASKENAZY Philippe : 182
ASPE Chantal : 122, 123, 234, 259, 260, 263, 264, 265, 276, 290
ASSOULY OLIVIER : 12
AUBERT Nicole : 32, 140, 184, 301
AUBIN-BOLTANSKI Emma : 60, 115
LAMINE Anne-Sophie : 60, 116, 256
LUCA Nathalie : 60, 116
AUGE Marc : 301

B

BAIER Lothar : 141, 189
BALANDIER Georges : 277

BARTHE Yannick : 53, 61, 65, 70, 89, 93, 94, 97

BARTHES Roland : 153, 156, 214, 215, 230, 328, 330, 331, 334, 335

BAUDELAIRE Charles : 185, 187

BAUDRILLARD Jean : 176, 179, 180, 294, 295, 309

BAUMAN Zygmunt : 178, 183, 207

BEAUD Stéphane : 244

BEAUDOUIN Valérie : 339

BEAUVOIR Simone de : 178

BECK Ulrich : 203, 260

BECKER Howard : 56

BENJAMIN Walter : 170, 185, 186, 275,

BENSA Alban : 151, 156, 157

BENVENISTE Émile : 153

BERGER Peter Ludwig : 137

BERGSON Henri : 147

BERLAN Aurélien : 221, 316, 317

BESNARD Philippe : 71

BESNIER Jean-Michel : 326

BIDET Alexandra : 33, 56, 65, 66, 67, 71, 72, 73, 74, 76, 78, 83, 84, 85, 86, 91, 97, 99, 133, 141, 175, 194,

BIDOU-ZACHARIASEN Catherine : 43

BILLEMONT Hubert : 234

BIZEUL Daniel : 22

BLIC Damien de : 53, 61, 65, 70, 89, 93, 94, 97,

BLUMER Herbert : 56

BOBINEAU Olivier : 323

BOISSONADE Jérôme : 145, 283

BOLTANSKI Luc : 53, 61, 63, 64, 65, 67, 68, 70, 71, 72, 91, 92, 93, 94, 95, 143, 197, 206, 210, 211, 216, 225, 235, 236, 238, 239, 246, 255, 271, 284, 288, 307, 313, 315, 325, 326, 333, 334, 352

BOUDON Raymond : 71, 75, 77, 78, 158, 159, 174
BOUFFARTIGUE Paul : 148, 151, 154, 160, 176, 180, 188, 190
BOURASSA Lucie : 153
BOURDEAU Vincent : 185
BOURDIEU Pierre : 177, 234, 238, 246, 295
BOUTET Manuel : 56, 73, 91, 99, 133, 141
BOUTON Christophe : 182, 214
BOZONNET Jean-Paul : 264, 274, 276
BRAUDEL Fernand : 165, 166, 167, 168
BRECHON Pierre : 80, 151, 152
BREHIER Émile : 292
BRETON Philippe : 179
BREVIGLIERI Marc : 64, 94
BRILLAT-SAVARIN Jean Anthelme : 286
BROOKS David : 96, 97
BRUNEL Valérie : 145
BRUNO Isabelle : 331
BRUNORI Gianluca : 201
BUHNIK Sophie : 142, 143

C

CAILLE Alain : 213, 225, 231
CALLON Michel : 61, 62, 197, 213
CALVESI Maurizio : 172
CANTO-SPERBER Monique : 289, 293
CARAYOL Valérie : 187
CARPENTIER André : 186, 334
CARTRON Damien : 182
CASSIN Barbara : 317
CASTEL Robert : 145
CAZENEUVE Jean : 148
CEFAÏ Daniel : 17, 22, 24, 25, 33, 55, 56, 61, 65, 66, 67, 69, 70, 71, 75, 83, 91, 97, 98, 99, 109, 120, 121, 123, 126, 133, 136, 137, 138, 139, 141, 142, 255

CENTEMERI Laura : 213
CHABOT Pascal : 140
CHALVON-DEMERSAY Sabine : 107, 113
CHANIAL Philippe : 183
CHAPELLE Sophie : 14
CHAPOULIE Jean-Michel : 17, 56
CHARBONNEAU Bernard : 262
CHARLE Christophe : 331
CHARLES Lionel : 283, 345, 346
CHARVOLIN Florian : 263
CHATEAURAYNAUD Francis : 263
CHAVE Frédérique : 56, 73, 91, 99, 133, 141
CHERKAOUI Mohamed : 71
CHESNEAUX Jean : 176, 212, 272, 296
CHEVALIER Louis : 169
CHIAPELLO Ève : 216, 333, 352
CITTON Yves : 153, 156, 215, 328, 331, 335
CLARETIE Jules : 171
COENEN-HUTHER Jacques : 78, 79
COLIN Justine : 291
COLLINET Cécile : 294, 295
COMBES Maxime : 263
COMBY Jean-Baptiste : : 259, 283, 310
COMETTI Jean-Pierre : 55, 56, 58, 59, 85, 135
CONINCK FREDERIC De : 149, 180, 182, 194
CORBEAU Jean-Pierre : 226
CORBIN Alain : 179, 180, 323
CORBIN Juliet : 35, 191
COSTEY Paul : 122, 265
COTTEREAU Alain : 91, 297
COTTIN-MARX Simon : 125
CRAIG Geoffrey : 18, 45, 52, 227, 286

CSERGO Julia : 276
CUNHA Manuela Ivone : 244
CSIKSZENTMIHALYI Mihály : 298, 299

D

DAGOGNET François : 274, 345
DARMON Muriel : 177, 241
DARRE Yann : 92
DAVOLIO Federica : 18, 202, 306, 310
DEBORD Guy : 186
DELALANDRE Matthieu : 294, 295
DELEAGE Estelle : 6, 10, 12, 18, 45, 130, 292, 339
DELEUZE Gilles : 161, 184, 192
DESCARTES René : 147, 289, 343
DETIENNE Marcel : 347
DEVERRE Christian : 201, 205, 260, 263
DEWEY John : 2, 3, 53, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 63, 66, 67, 68, 71, 74, 75, 78, 79, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 95, 98, 100, 101, 102, 103, 105, 109, 110, 113, 114, 117, 119, 132, 133, 134, 136, 138, 139, 162, 163, 164, 171, 193, 302, 30
DIMITROVA Anna : 203
DISSELKAMP Annette : 174
DOBRE Michelle : 122,
DODIER Nicolas : 70, 95, 134
DOMENECH-FRANCESCH Joan : 27, 329
DOUGLAS Mary : 210
DUBAR Claude : 148, 154, 160, 176, 183, 184
DUBUISSON-QUELLIER Sophie : 122, 201, 202
DUFOING Frédéric : 261, 262, 268, 269, 302
DUJARIER Marie-Anne : 182
DUMONTIER Françoise : 150, 244
DUPUIS E. Melanie : 199, 204, 234, 287

DUPUY Anne : 287, 295, 310
DUPUY Jean-Pierre : 230, 261, 262, 344
DURKHEIM Émile : 60, 71, 74, 76, 147, 169

E

EHRENBERG Alain : 145, 184, 312, 321
ELIADE Mircea : 147
ELIAS Norbert : 96, 148, 159, 160, 175, 176, 279
ELLUL Jacques : 262, 290
EMERSON Robert M. : 24, 98, 99, 103,
ENDREB Martin : 66, 75, 83
ENRIQUEZ Eugène : 145
ERM Pascale d' : 42, 44
ERNER Guillaume : 97
EVAIN Franck : 190

F

FABIANI Jean-Louis : 261
FASSIN Didier : 289
FERREOL Gilles : 159, 221
FILLIEULE Olivier : 120
FINCHELSTEIN Gilles : 141
FIORE Quentin : 205
FISCHESSER Bernard : 274
FISCHLER Claude : 208, 273, 286, 318, 319
FLEURY Cynthia : 344
FLIPO Fabrice : 125
FONTORBES Jean-Pascal : 209, 216
FORSE Michel : 294
FOSSIER Arnaud : 62, 94
FOUCAULT Michel : 155, 156, 160, 161, 162, 163, 164, 191, 192, 193, 353
FRANKLIN Benjamin : 174
FREGA Roberto : 59, 60, 65, 66, 71, 90, 93, 95, 96, 97, 98, 135, 158, 161

FRERE Bruno : 121, 122

FRETZ Rachel I. : 24

FREUND Julien : 316

FOUGIER Eddy : 203

FOUREL Christophe : 213, 231

FUAD-LUKE Alastair : 27, 36

G

GALLAND Olivier : 80, 151

GARDELLA Édouard : 62, 83, 91, 94, 120, 133, 136

GAUCHET Marcel : 149, 179

GAULEJAC Vincent de : 183

GAUTHIER François : 323, 324

GAYET-VIAUD Carole : 56, 73, 91, 99, 133, 141

GEGOUT Pierre : 85

GIDDENS Anthony : 197, 207, 208

GINGRAS Yves : 331

GLEICK James : 141

GODARD Francis : 149, 153, 179, 180, 182, 199

GOFFMAN Erving : 56, 123, 164

GOODMAN David : 199, 204, 234, 287

GORI Roland : 317

GORZ André : 262, 271, 290

GOSSELAIN Olivier : 28, 37

GRAFMEYER Yves : 65

GREIMAS Algirdas Julien : 171

GROETHUYSEN Bernard : 173, 174, 175

GROS Frédéric : 192

GROSSETETE Matthieu : 259, 283, 310

GROSSIN William : 148, 149, 150, 151, 153, 177, 189, 190, 242, 304

GUERY François : 274,

GUILLEMOT Danièle : 150, 244, 335

GUILLOT Caroline : 149, 180, 194

GURVITCH Georges : 148

GUSFIELD Joseph R. : 56, 136, 137

GUY Emmanuel : 186

H

HABERMAS Jürgen : 56, 76

HACHE Émilie : 134, 145, 214, 246, 262, 273, 332

HADOT Pierre : 192, 292

HAJEK Isabelle : 279

HALBWACHS Maurice : 149

HALEVY Daniel : 172

HALL Edward Twitchell : 147

HARRIBEY Jean-Marie : 212

HARTOG François : 165, 172, 182, 272, 275, 276, 281, 282, 304

HEBEL Pascale : 291

HEILBRUNN Benoît : 330

HEINICH Nathalie : 68, 70, 74, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 89, 91, 92, 94, 216, 218, 235, 236, 237, 238, 246, 261, 323, 324, 325, 326

HENNION Antoine : 61, 62, 63, 65, 66, 67, 71, 97, 297, 302

HERVIEU Bertrand : 261, 275

HERVIEU-LEGER Danièle : 234, 261, 275

HEURTIN Jean-Philippe : 53, 61, 65, 70, 89, 93, 94, 97

HOBSBAWM Eric John : 169, 185

HOIBIAN Sandra : 264, 267, 319

HONORE Carl : 32, 44, 141

HORKHEIMER Max : 178, 317

HOWES David : 288

HUBERT Henri : 147, 148

HUGHES Everett Cherrington : 56

I

ILLICH Ivan : 230, 231, 262, 290, 301
INGLEHART Ronald : 79, 121
ION Jacques : 121
ISAMBERT François-André : 74, 76
ISHERWOOD Baron : 210

J

JACQUE Marie : 122, 123, 234, 259, 260, 261, 263, 264, 265, 276, 290, 312
JACQUEMAIN Marc : 121, 122
JAISSON Marie : 149
JAMES William : 55, 57
JARRIGE François : 175, 185
JAUREGUIBERRY Francis : 338, 339, 342
JAVEAU Claude : 150
JESSENNE Jean-Pierre : 173
JOSEPH Isaac : 56, 65, 163, 164
JOAS Hans : 56, 69, 86, 87, 311, 335
JONAS Hans : 282
JOURDAIN Anne : 346
JULLIEN François : 299, 300, 315, 348, 349, 350

K

KAIBECK Julien : 39
KALAORA Bernard : 261, 274, 283, 345, 346
KANT Emmanuel : 71, 147, 214, 351
KITSUSE John I. : 136
KLEIN Étienne : 147, 159
KOSELLECK Reinhart : 165, 272
KREPLAK Yaël : 60, 63, 67

L

LABRO Camille : 10

LADRIERE Paul : 74
LAFARGUE Paul : 185
LAFAYE Claudette : 94, 95, 255, 265, 271, 272, 311
LAGANE Jean : 200, 223
LAGNEAU Antoine : 125
LAGNEAU Éric : 53, 61, 65, 70, 89, 93, 94, 97
LAÏDI Zaki : 182
LALLEMENT Michel : 111, 149, 150, 151, 185
LAMARTINE Alphonse DE : 172
LAMINE Anne-Sophie : 60, 116
LAMINE Claire : 201, 205, 249
LAMONT Michèle : 238, 270
LANDES David Saul : 167
LANGLOIS Simon : 294
LARMET Gwenaël : 225, 227
LAROCHETTE Brigitte : 267
LARRERE Raphaël : 274, 345
LATOUR Bruno : 61, 62, 214, 260, 271, 334, 346
LAUGIER Sandra : 129, 331
LAURENS Stéphane : 319
LAVAL Christian : 317
LAVERGNE Cécile : 60, 61, 63, 64, 67, 73
LE BRAS Laurence : 186
LE BRETON David : 1, 289
LECUYER Bernard-Pierre : 71
LEE Changnam : 186
LEFEBVRE Henri : 152, 180, 290
LE GOFF Jacques : 165, 167, 175
LEITCH Alison : 6, 7, 11, 16, 18, 124, 339
LE MENER Erwan : 56, 73, 99, 133, 141
LEMIEUX Cyril : 53, 61, 65, 70, 89, 93, 94, 97
LEPINARD Éléonore : 142

LICOPPE Christian : 301, 338
LINHARDT Dominique : 53, 61, 65, 70, 89,
93, 94, 97
LOISEL Jean-Pierre : 318
LOUBIER Pierre : 186
LOVELOCK James : 273
LÖWY Michael : 185, 221, 279, 280, 320
LUCKMANN Thomas : 137, 256, 324

M

MACE Murielle : 156
MACHEREY Pierre : 162
MAILLARD Alain : 175
MAIRE Catherine : 173
MALINOWSKI Bronisław : 147
MALLET Sandra : 142
MANCERON Vanessa : 130, 351
MARCOUX Jean-Sébastien : 288
MARION Jean-Luc : 343
MARTOUZET Denis : 111, 268
MARX Karl : 169, 202, 212, 221, 291, 317
MARZOK Mokhtar Mohatar : 91, 297
MASSON Estelle : 226, 318, 319
MASULLO Ana : 310
MATHIEU Lilian : 121
MATHIOT Louis : 102
MAUPASSANT Guy de : 171
MAUSS Marcel : 147, 148, 155, 225, 230
MCLUHAN Marshall : 205
MEAD George Herbert : 55, 56, 73
MEADEL Cécile : 213
MEDA Dominique : 150, 152, 179, 241,
244, 335
MEISSONNIER Joël : 227
MEMMI Dominique : 289
MENÉTREY Sylvain : 31, 32, 42, 44, 230

MERCURE Daniel : 151
MESSINGER Sheldon L. : 98, 99, 103
MICHALET Charles-Albert : 202
MICOUD André : 276, 277, 281, 330
MOLNAR Virág : 238, 270
MONDEME Thomas : 60, 61, 64, 73
MONDY Bernard : 209, 216
MONNET Éric : 120, 133
MONTEGUT Jacques : 344
MOREAU DE BELLAING Cédric : 53, 61, 65,
70, 89, 93, 94, 97
MORIN Edgar : 262, 295
MORIN Jean-Michel : 77, 78, 159, 326
MUNDLER Patrick : 200, 209, 320
MUNIER Brigitte : 171, 179, 299, 343
MUSSO Pierre : 280

N

NACHI Mohamed : 63, 68, 69, 93
N'DIAYE Catherine : 286
NEITZ Mary Jo : 299
NEUBOURG Monique : 144
NEVEU Érik : 121
NEYRAT Frédéric : 262
NICOLAE Stefan : 66, 75, 83
NOIRAY Jacques : 172
NORA Pierre : 276

O

OBADIA Claude : 253, 293, 294, 295, 309
OGIEN Albert : 55, 56, 61, 65, 90, 129, 331
OLIVIER DE SARDAN Jean-Pierre : 17, 22
OLLIVRO Jean : 166
OSBALDISTON Nick : 45, 52

P

PAINDAVOINE Rémi : 182
PAQUOT Thierry : 142, 290
PARK Robert Ezra : 55, 123
PARKHURST FERGUSON Priscilla,
PARKINS Wendy : 18, 45, 52, 227, 286, 297
PASQUIER Dominique : 126, 133, 137
PATURET Jean-Bernard : 292, 295
PAWIN Rémy : 293, 294, 295, 312, 323
PEIRCE Charles Sanders : 55, 57, 63, 73
PERETTI-WATEL Patrick : 260
PERDONCIN Anton : 122, 265
PERRET Bernard : 270, 290
PETRINI Carlo : 6, 7, 9, 10, 15, 16, 20, 21, 35, 124, 236, 237, 286, 308, 312
PHARO Patrick : 71, 74, 75, 76, 132, 214
PIAULT Fabrice : 319
PICHOIS Claude : 170
PIGANI Erik : 144
PROUST Marcel : 177
PRUVOST Geneviève
PUDAL Romain : 55, 57, 60, 62, 68
PUTNAM Hilary Whitehall : 56, 73, 79

Q

QUERE Louis : 55, 58, 59, 61, 64, 65, 66, 70, 74, 76, 77, 78, 83, 84, 85, 86, 99, 100, 102, 134, 136, 207, 208, 353

R

RABEHARISOA Vololona : 213
RALLET Alain : 205
RAUCH André : 301
RAUDE Jocelyn : 319
REGNIER Faustine : 289, 303, 310

REMY Catherine : 53, 61, 65, 70, 89, 93, 94, 97

REY-DEBOVE Josette : 249
REY Alain : 45, 169, 188, 249, 288
REYNOLDS Joan M. : 163
RICŒUR Paul : 98, 147
RICROCH Layla : 150, 215, 226, 244
RIDOUX Nicolas : 302
RIOUX Jean-Pierre : 168
RITZER George : 202, 203
ROBACH cilla : 40, 258
ROBIN Régine : 186, 187, 334
ROCHE loïck : 37
ROGER Alain : 274
ROKEACH Milton : 80
ROMILLY Jacqueline de : 107
RONCIN Gaëlle : 14
ROOS Gun : 205
RORTY Richard : 56, 58, 163, 353
ROSA Hartmut : 32, 153, 154, 160, 164, 169, 179, 182, 183, 184, 187, 188, 199, 202, 207, 208, 220, 242, 275, 284, 285, 296
ROUCH Jean-Pierre : 192
ROUE Marie : 130, 351
ROUMIER Benoît : 150
RUELLE Charles : 262
RUYER Raymond : 280
RYAN Michael : 203

S

SADOWSKY john : 37
SAINTE MARIE Christine DE : 260, 263
SAINT POL Thibaut DE : 260, 263
SALLES Denis : 145
SANCHEZ-GONZALEZ Joan : 267

SANSOT Pierre : 45, 187, 297
SARTRE Jean-Paul : 221
SASSATELLI Roberta : 18, 202, 306, 310
SAYRE Robert : 185, 221, 280, 320
SCHEUERMAN William : 183, 284, 285
SCHILTZ Marie-Ange : 92
SCHLANGER Judith : 322, 323
SCHMITT Jean-Claude : 165
SCHWARTZ Shalom H. : 80
SCHWEISGUTH Etienne : 79
SCHWINT Didier : 346, 347
SEMPRINI Andrea : 292
SENNETT Richard : 182, 346, 347
SERRES Michel : 343
SERVAN-SCHREIBER Jean-Louis : 141
SHAW Linda L. : 24
SHUSTERMAN Richard : 163, 193, 353
SIMMEL Georg : 164, 169, 170, 206, 207
SIMONDON Gilbert : 340, 342
SINISCALCHI Valeria : 10, 11, 12, 15, 16, 18, 124, 265, 339
SIOUNANDAN Nicolas : 291
SNAUWAERT Maïté : 153
SOMBART Werner : 173, 174
SOMMIER Isabelle : 120, 122, 265
SOPER Kate : 291, 292, 352
SOULIE Charles : 331
SPECTOR Malcolm : 136
SPICKARD James V. : 299
STAVO-DEBAUGE Joan : 58, 59, 63, 64, 65, 66, 67, 71, 97, 98, 103, 136, 144, 145
STEILER Dominique : 37
STENGERS Isabelle : 38, 332
STEVENS Hélène : 145
STRAUSS Anselm Leonard : 35, 56, 191
STRAUSS Carolyn F. : 27, 36, 144

STUDENY Christophe : 166, 168, 170, 171, 172
STURM Hendrik : 187
SZCZEPANSKI Maxime : 205
SZERMAN Stéphane : 32, 42, 44, 230

T

TABBONI Simonetta : 149
TAGUIEFF Pierre-André : 178, 281, 284
TANK-STORPER Sébastien : 323
TAYLOR Charles : 317, 320, 321, 322, 323, 324, 38, 342
TAYLOR Frederick : 176, 186, 214
TCHERNIA Jean-François : 80, 152
TEIL Geneviève : 217
TERRAGNI Laura : 205
TERRENOIRE Jean-Paul : 74
TERZI Cédric : 59, 64, 65, 66, 67, 69, 70, 71, 97, 98, 99, 109, 123, 133, 134, 136, 142, 144
THEVENOT Laurent : 53, 61, 63, 64, 65, 67, 68, 70, 71, 72, 91, 93, 94, 95, 143, 197, 206, 210, 211, 216, 225, 235, 236, 238, 239, 246, 255, 261, 265, 271, 272, 283, 288, 307, 311, 313, 315, 325, 326, 334
THIERY Sébastien : 225, 231
THOMAS MORE : 280
THOMPSON Edward Palmer : 175, 184, 187, 189
TISSOT Sylvie : 233
TONNELAT Stéphane : 84
TORJUSEN Hanne : 205
TORRE André : 205
TOULA-BREYSSE Jean-Luc : 300
TOURAINÉ Alain : 120, 121
TROM Danny : 53, 61, 64, 65, 70, 72, 89, 93, 94, 97, 136, 148, 236, 239, 257
TRUC Gêrôme : 66, 74, 76, 78, 83, 84, 85, 86

V

VALADE Bernard : 178, 206, 280
VALETTE-FLORENCE Pierre : 81
VANDENBERGHE Frédéric : 221, 317
VATIN François : 175, 176
VERDRAGER Pierre : 70, 91
VERNANT Jean-Pierre : 347
VEYNE Paul : 161
VIARD Jean : 179, 180
VIGNY Alfred de : 170, 171
VINCENT Julien : 185
VINCQ Jean-Louis : 209, 216
VIRILIO Paul : 182
VIVIER Nadine : 175, 180
VRIGNON Alexis : 263, 269
VUILLEUMIER Julien : 223

W

WATIER Patrick : 24, 77, 197, 206, 207,
209
WEBER Max : 76, 77, 169, 173, 174, 236,
315, 316
WIENER Norbert : 179
WIEVIORKA Michel : 120
WOLTON Dominique : 179, 183, 339, 340
WOLFF Francis : 59, 289

Z

ZASK Joëlle : 60, 69, 134
ZAWADZKI Paul : 178
ZERUBAVEL Eviatar : 175
ZIMMERMANN Bénédicte : 66, 75, 83
ZOLA Émile : 171, 172

INDEX DES FIGURES

Figure 1 : Les stands de produits basques, <i>Euro Gusto</i> , Tours, 2013	12
Figure 2 : Les stands des exposants lors de la 10 ^{ème} édition du Salone del Gusto en octobre 2014 à Turin	13
Figure 3 : Visite de la ferme Malplaquet, 21 septembre 2013	21
Figure 4 : Visite de la brasserie Matten, 21 juin 2014	21
Figure 5 : Stand au lycée hôtelier d'Illkirch, 25 mars 2014.....	21
Figure 6 : Rencontre des conviviens avec Carlo Petrini, 10 février 2015	21
Figure 7 : Cuisine de <i>Slow Food</i> , 6 novembre 2013	21
Figure 8 : Cuisine de <i>Slow Food</i> , 19 février 2014	21
Figure 9 : Nombre d'apparition du terme "slow food" dans la presse française de 2000 à 2014 (source Factiva)	30
Figure 10 : Nombre d'apparition du terme "mouvement slow" dans la presse française de 2000 à 2015 (source Factiva).....	30
Figure 11 : Schéma sur le <i>Slow Design</i>	37
Figure 12 : Extrait du site « Pour une désexcellence des universités ».....	39
Figure 13 : Tapestry Road Movie (verdure) : Visiting Mom, 2010, Annika Ekdahl.....	40
Figure 14 : Embroidery 1999, Suzy Strindberg	40
Figure 15 : Répartition des enquêtés selon le rapport aux valuations du slow : du compromis revendiqué à la radicalité rhétorique	115
Figure 16 : Répartition des enquêtés selon le rapport aux catégories classiques de l'engagement politique	128
Figure 17 : De l'adaptation du système à son renversement	131
Figure 18 : les trois tensions de valuation du <i>slow</i> et les rythmes associés	195
Figure 19 : Entre respect et singularité.....	198
Figures 20 et 21 : Disco-soupe sur la place du marché de Neudorf, Strasbourg, le 07 décembre 2013	228
Figure 22 : La buvette, Euro Gusto, Tours, 2013.....	229
Figure 23 : Entre l'intérêt de tous et le plaisir personnel	254
Figure 27 : Entre Authenticité, créativité et efficacité	314

INDEX DES TABLEAUX

Tableau 1 : Activités du <i>Schnaeckele</i> observées entre 2009 et 2015	20
Tableau 2 : Recensement non exhaustif des déclinaisons du <i>slow</i>	27
Tableau 3 : Corpus de dossiers de presse consacrés au slow et au ralentissement	31
Tableau 4 : Récapitulatif des terrains et entretiens réalisés	34
Tableau 5 : Caractéristiques socio-démographiques des enquêtés.....	43

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 : ENQUETER SUR LE <i>SLOW</i>	5
<i>Introduction</i>	5
A. L'ASSOCIATION <i>SLOW FOOD</i>	6
1. <i>Présentation de l'association internationale</i>	6
a) D'Arcigola à <i>Slow Food</i> : prémisses et principes fondateurs.....	6
b) Diffusion et organisation de l'association	8
c) Un slogan fédérateur	15
2. <i>Une observation participante au Schnaeckele</i>	17
a) Les conditions d'enquête	17
b) Les formes d'implication sur le terrain.....	22
c) Du terrain à l'analyse	23
B. LE <i>SLOW</i> AU-DELA L'ALIMENTATION	26
1. <i>La diffusion de la terminologie slow</i>	26
a) L'hétérogénéité de la diffusion du terme <i>slow</i>	26
b) La construction médiatique d'un « mouvement <i>slow</i> ».....	30
2. <i>A la rencontre des acteurs du slow</i>	33
a) Les entretiens : corpus, passation et analyse.....	33
b) Présentation des acteurs du <i>slow</i> rencontrés.....	36
C. POUR UNE DEFINITION DU <i>SLOW</i>	44
1. <i>Le slow au-delà l'aspiration à la lenteur</i>	44
a) Le <i>slow</i> : une dénomination peu questionnée	44
b) Le <i>slow</i> ne se réduit pas à la lenteur	46
2. <i>Une notion floue et polysémique</i>	49
a) L'indétermination du terme	49
b) Un système de valeurs	50
<i>Conclusion du premier chapitre : vers une approche pragmatiste des valeurs</i> ...	52
CHAPITRE 2 : UNE APPROCHE PRAGMATISTE DES VALEURS	53
<i>Introduction</i>	53
A. PRAGMATISMES.....	55
1. <i>Divergences</i>	55
a) La philosophie pragmatiste américaine	55
b) Une philosophie de l'enquête	57
c) Pragmatismes à la française	60
2. <i>Convergences</i>	67
a) Enquêter sur les enquêtes.....	67
b) L'action en situation	69
c) La dimension morale de l'action.....	71

B.	DE LA SOCIOLOGIE DES VALEURS A L'APPROCHE PRAGMATISTE DES VALUATIONS	74
1.	<i>La sociologie et les valeurs</i>	74
a)	Les limites de la sociologie des valeurs.....	74
b)	Les limites des enquêtes sur les valeurs	79
2.	<i>Les apports de la théorie de la valuation</i>	83
a)	Les deux faces de la valuation	83
b)	La remise en question de la valeur comme fin ultime.....	85
c)	Penser la pluralité des valuations.....	90
C.	AUX SOURCES DE L'ENQUETE : L'EXPERIENCE D'UN TROUBLE	98
1.	<i>Du trouble à l'enquête</i>	98
a)	Le trouble.....	98
b)	L'enquête.....	104
2.	<i>Enquêter au quotidien</i>	109
a)	La reconfiguration.....	109
b)	Du compromis à la radicalité rhétorique	111
	<i>Conclusion du second chapitre : vers une étude de la portée critique des valuations</i>	117
CHAPITRE 3 : LA PORTEE POLITIQUE DES VALUATIONS		119
	<i>Introduction</i>	119
A.	DE LA VALUATION AU PUBLIC	120
1.	<i>Une conception pragmatiste du politique</i>	120
a)	Une sociologie des mouvements sociaux inopérante	120
b)	Un rapport au politique ambivalent.....	124
c)	Penser l'infra-politique	132
2.	<i>Publicisation et problématisation</i>	136
a)	Une sociologie des problèmes publics.....	136
b)	Problématisation et publicisation des rythmes contemporains.....	139
c)	Les limites de la publicisation.....	142
B.	RYTHMES ET VALEURS	147
1.	<i>Pour une axiologie des rythmes</i>	147
a)	De la nature sociale du temps	147
b)	Du temps <i>contenant</i> au temps <i>contenu</i>	150
c)	Les rythmes : dépasser l'opposition entre vitesse et lenteur.....	152
2.	<i>Un ordre normatif rythmique</i>	158
a)	Le rôle central des valeurs	158
b)	Ordre normatif et dispositif rythmique	160
C.	RESISTANCES A L'ORDRE RYTHMIQUE	165
1.	<i>Une histoire des rythmes et des valeurs</i>	165
a)	Des temps des lenteurs au temps du marchand.....	165
b)	La modernité occidentale comme une extraordinaire prise de vitesse	168
c)	L'optimisation du temps devient une finalité	173

d) Une foi dans la vitesse qui perdure au XX ^e siècle	177
2. <i>Les modes de résistance</i>	182
a) Émergence d'une critique scientifique de la vitesse	182
b) Historique des formes de résistance	184
c) « Prendre le temps ».....	187
d) Une éthique rythmique	191
<i>Conclusion du troisième chapitre : quand valuer c'est rythmer</i>	194
CHAPITRE 4 : ENTRE RESPECT ET SINGULARITE.....	197
<i>Introduction</i>	197
A. DES RYTHMES RESPECTUEUX DES ETRES ET DES CHOSES.....	199
1. <i>Du local à l'interconnaissance</i>	199
a) L'échelle locale.....	199
b) Une critique depuis le monde domestique.....	203
c) L'interconnaissance au fondement de la confiance	206
2. <i>Les rythmes de la qualité, de l'authenticité et du respect</i>	212
a) La qualité et le respect	212
b) L'authenticité ou la recherche du « vrai »	216
c) Des relations « humaines » contre des relations perverties par l'intérêt..	221
d) « Convivialité » et commensalité	224
B. SINGULARITE ET RYTHMES DISTINCTIFS	232
1. <i>Valorisation de la singularité</i>	232
a) Entre-soi.....	232
b) Le sentiment d'être « éclairé ».....	234
c) « S'écarter du troupeau »	238
2. <i>Des rythmes distinctifs</i>	241
a) Les maîtres du temps	241
b) Des rythmes choisis	242
c) Quand « prendre le temps » n'est plus légitime.....	244
C. LE COMPROMIS : EVEILLER LES CONSCIENCES	246
1. <i>Esquisser des compromis entre les mondes</i>	246
2. <i>Élargir les rangs</i>	248
3. <i>Éduquer le consommateur</i>	249
CHAPITRE 5 : ENTRE L'INTERET DE TOUS ET LE PLAISIR PERSONNEL.....	253
<i>Introduction</i>	253
A. LES RYTHMES DE LA RESPONSABILITE	255
1. <i>Intérêt général et cause environnementale</i>	255
a) Le soupçon d'égoïsme	255
b) Émergence de la question environnementale	259
c) Protéger l'environnement naturel au quotidien.....	265
d) Une écologie humaniste.....	268
2. <i>Restaurer une continuité temporelle</i>	272

a)	Suivre les rythmes de la nature	272
b)	Le passé : entre idéalisation et ressource	275
c)	Le futur : incertitude et responsabilité	281
B.	LA VALORISATION DU PLAISIR	286
1.	<i>Un hédonisme mesuré</i>	286
a)	Une affirmation de la sensorialité	286
b)	Le « gourmet » face au « gourmand »	289
c)	Une recherche individualiste du bonheur	293
2.	<i>L'inscription dans le présent</i>	296
a)	Un présent de l'intensité	296
b)	Le « plaisir qui dure »	300
c)	Un présent « refuge »	304
C.	UN PLAISIR RESPONSABLE POUR « AGIR A SON ECHELLE »	306
1.	<i>Le plaisir responsable</i>	307
2.	<i>Le droit au plaisir</i>	308
3.	<i>Les « petits pas »</i>	310
CHAPITRE 6 : ENTRE AUTHENTICITE, CREATIVITE ET EFFICACITE		313
	<i>Introduction</i>	313
A.	LES RYTHMES RESPECTUEUX DE LA SINGULARITE ET DE L'INSPIRATION	315
1.	<i>Authenticité et créativité</i>	315
a)	L'expression d'une critique de la rationalité instrumentale	315
b)	L'authenticité face à l'artifice du monde industriel	318
c)	Valorisation de la singularité	320
d)	Les détours de la créativité	325
2.	<i>Le « bon rythme » et les détours</i>	328
a)	Un « bon rythme » qui respecte la singularité des êtres et des choses	328
b)	Flânerie, détours et perte de temps contre la norme de l'optimisation	330
B.	UNE RECHERCHE D'EFFICACITE	336
1.	<i>Efficacité et qualité du monde industriel</i>	336
2.	<i>Une critique des objets communicationnels</i>	338
3.	<i>Des outils au service de l'humain</i>	339
C.	CONCILIER L'ASPIRATION A L'EFFICACITE ET LE « BON RYTHME »	343
1.	<i>Pour une autre maîtrise</i>	343
2.	<i>L'artisan et la mètis</i>	344
3.	<i>Une efficacité par adaptation</i>	348
CONCLUSION		351
	<i>Références bibliographiques</i>	355
1)	<i>Travaux de recherche</i>	355
2)	<i>Corpus analysé</i>	384
	<i>Index nominum</i>	385
	<i>Index des figures</i>	394
	<i>Index des tableaux</i>	394
	<i>Table des matières</i>	395

**Enquête sur une éthique du rythme.
Analyse sociologique et pragmatiste de la diffusion du *slow*.**

Résumé : Depuis la fondation, en 1989, de l'association italienne *Slow Food*, le terme *slow* s'est détaché de la question alimentaire pour être mobilisé dans de nombreux domaines de la vie quotidienne (cosmétique, recherche scientifique, design ou management). La diffusion du *slow* est l'expression d'une mise en accusation des rythmes de notre modernité et révèle une éthique aujourd'hui largement partagée. Une enquête de terrain menée auprès des promoteurs du *slow* et une approche pragmatiste des valeurs nous ont permis de construire une définition inductive de cette éthique, attentive aux conflits moraux et aux compromis élaborés par les acteurs.

Mots clés : *slow*, valuation, éthique, rythme, militantisme, pragmatisme

**Study on a ethics of rhythm.
Sociological and pragmatist analysis of the diffusion of *slow*.**

Abstract : Since the creation of the Italian association *Slow Food* in 1989, the term *slow* has been separated from the food domain and has since been used in many areas of everyday life (cosmetics, scientific research, design or management). The diffusion of the *slow* expresses an accusation of the rhythms of our modern world and reveals an ethics widely shared. A field study amongst people who promote the *slow* and a pragmatist approach of values has allowed us to construct an inductive definition of this ethics, acknowledging the moral conflicts and compromises from the actors.

Keywords : *slow*, valuation, ethics, rhythm, activism, pragmatism

